JEUNESSE HITLÉRIENNE

JEUNESSE HITLÉRIENNE

Souvenirs du dernier chef de la jeunesse du Reich

Artur Axmann

Traduit par

Valérie Devon

Didi18 Editions

Titre original : *Hitlerjugend – Artur Axmann*

Couverture réalisée par : Didi18edition
Composition et mise en page : Valérie Devon

lajeunessehitlérienne©2025 VF de Valérie Devon
Imprimé et Publié par les Éditions Didi18
Tous les droits sont réservés. Ce livre ou une partie de celui-ci ne peut être reproduit ou utilisé de quelque manière que ce soit sans l'autorisation écrite expresse de l'éditeur, à l'exception de l'utilisation de courtes citations dans une revue de livres ou un journal scientifique.

Artur Axmann
18 février 1913 – 24 octobre 1996

« Cela ne peut pas être la fin. »
Artur Axmann

CONTENU

Avant-propos – page 9

Enfance et jeunesse dans la République de Weimar – page 10

Parents et grands-parents – De Hagen/W. à Berlin – L'école – Gymnastique et sport – Vacances à la campagne – Les femmes m'ont éduqué – Un événement clé – À la première réunion avec le Dr. Goebbels – À l'association des élèves nationaux-socialistes – Discours d'adieu sur Walter Flex – Les jeunesses hitlériennes dans le Wedding rouge – Le chef du Gau Robert Gadewoltz – Baccalauréat et université – Été 1931 dans la gravière – Horst Wessel comme exemple – Expériences dans les discussions et les réunions – Kurt Gruber et le Dr. Adrian von Renteln – Notre conception du socialisme – Entrée dans les écoles professionnelles et les entreprises – L'assassinat de Herbert Norkus et Georg Preiser – Des hommes en lutte pour les entreprises – Première rencontre avec Baldur von Schirach – Ma nomination à la Reichsjugendführung – Mise en place des cellules d'entreprises de la jeunesse dans le Reich – Missions spéciales – Journée de la jeunesse du Reich à Potsdam – Revers – Le mot d'ordre de Gregor Strasser « Vers l'État » – Curatorium du Reich pour l'éducation des jeunes – Œuvre d'urgence de la jeunesse allemande – Dernière réunion du Comité du Reich des associations de jeunesse allemandes – Fin de l'année 1932/33 : Assassinat de Walter Wagnitz – Quel est le rapport entre la jeunesse et la politique ? – Les BDM dans la période de lutte à Berlin – Le 30 janvier 1933 à Würzburg

Années de construction sous le Troisième Reich – page 71

Prise du pouvoir – Acte d'Etat dans l'église de garnison et loi d'habilitation – « N'achetez pas aux juifs » – Fête du travail national – Chez Hindenburg et Hitler – De Munich à Berlin – Occupation du comité du Reich des associations de jeunesse allemandes – Sur la voie difficile de l'unité du mouvement de jeunesse – Chef du service social de la direction de la jeunesse du Reich – Mes collaborateurs – Au service de l'œuvre d'entraide – L'éducation à la santé et les soins de repos pour les jeunes – Nos tâches dans la bataille du travail – Aide à la terre, année ménagère et année rurale – Participation à l'orientation professionnelle – L'affaire Röhm – La mort de

Hindenburg – La compétition professionnelle du Reich – Les étudiants en tant que participants – Concours d'affiches et de vitrines – Évaluation de la politique professionnelle et sociale – Promotion des talents — L'action de loisirs de la JH – Notre travail à l'Académie de droit allemand – La loi sur la protection de la jeunesse – Conséquences au niveau international – La loi sur la justice des mineurs – Coopération avec la justice et les communes – Artamans et service rural de la JH – Chef de la région de la JH de Berlin – Soirée à domicile, Formation et formation des dirigeants – Éducation physique et sport – Entraînement à la défense – Tentative de création d'une « Reichsjugend » – La loi sur la JH – Travail culturel – Construction de foyers et d'auberges de jeunesse – Travail de la JH à l'étranger – Voyages d'information dans les Balkans et au Proche-Orient – Chez Kemal Atatürk – Jeux olympiques de 1936 à Berlin – L'année de l'entente – Notre maison à l'étranger – L'Autriche rejoint le Reich – Le temps militaire au régiment d'infanterie 8 à Francfort-sur-l'Oder – Les élections dans les Sudètes – La Nuit de cristal – Les rencontres avec les juifs et leur influence à Berlin - L'invasion de la Tchécoslovaquie – Le protectorat de Bohême-Moravie – L'Académie pour la direction de la jeunesse à Brunswick – La détérioration des relations germano-polonaises

Le temps de la guerre – page 239

Soldat dans les combats de l'avant-garde occidentale – Hitler me rappelle à Berlin – Nomination au poste de Reichsjugendführer – Incidents fâcheux – Dr. Robert Ley – Rétrospective du point de vue du président du Bundestag – Mes principaux collaborateurs au sein de la direction de la jeunesse du Reich – Mes premières mesures dans ma nouvelle fonction – Liens étroits avec Rudolf Hess – Mains secourables dans la patrie – Dehors dans le pays – À la fin de l'année 1940 : merci aux parents – 1941 : construction dans les nouveaux territoires – En Norvège – Vidkun Quisling – Jeux d'hiver de la JH avec participation européenne – Dr. Fritz Todt – Avec Rudolf Hess à l'Obersalzberg – Vol de Hess pour l'Angleterre – Voyage de service en Italie – Chez Benito Mussolini – Au poste de commandement du front à Cracovie – Guerre avec l'Union soviétique – Ma blessure – À l'hôpital militaire et convalescence à Capri – À Vienne – 1942 : opération à l'Est et service rural – Chez Hitler à la Wolfsschanze – Décision du Führer concernant l'entraînement à la défense – L'entraînement à la défense de la jeunesse – Les camps

d'entraînement à la défense de la JH – Formation spéciale – Consultations avec des dirigeants européens de la jeunesse – Festivals européens à Weimar et Florence – Engagement de la jeunesse – Jeux d'été de la JH à Breslau – L'Union européenne de la jeunesse : difficultés, fondation, principes de coopération, manifestations, écho à l'étranger, suivi en Allemagne – Chez Joachim von Ribbentrop – La conception européenne du Ministre des affaires étrangères du Reich – Les déclarations de garantie de Hitler pour la Norvège et la Suède – 8 novembre 1942 : Hitler parmi ses anciens camarades de combat – Développement du service de campagne de la JH pendant la guerre – Cours d'apprentissage – Camps germaniques de service de campagne et d'entraînement à la défense – BDM en mission à l'Est – Engagement de la JH dans la guerre aérienne – 1943 : engagement de la Jeunesse hitlérienne dans la guerre – Exigences alliées de capitulation sans condition – Stalingrad – 12e division de la JH – Mission de la JH en Allemagne. Division blindée SS « Jeunesse hitlérienne » – Tempête de feu à Hambourg – Expédition élargie d'enfants à travers le pays – Foyers d'aviation de la JH – Formation à haute fréquence – Concours du Reich des unités spéciales de la JH – Journée d'entraînement à la défense – Concours des métiers de la guerre – Semaine de la jeunesse créatrice – Foyers de jeunes – « Vol des héros » – Politique erronée à l'Est – L'usine de jouets de la JH – Ordonnance du Conseil des ministres sur la direction de l'engagement des jeunes dans la guerre – 1944 : année des volontaires de guerre - Santé et moral – Concours musical et technique – Camps de formation pour les jeunes doués en sciences naturelles – Opposition et cliques de jeunes – Communautés de travail pour l'encadrement des jeunes – Engagement total dans la guerre – Le complot du 20 juillet 1944 – Le curatorium de la jeunesse tchèque – Travail de la jeunesse dans les pays baltes et en Biélorussie – Service de retranchement aux frontières – Le troisième détachement du Volkssturm – Vlassow – Appel des volontaires au château de Potsdam – Petites unités de combat et arme torpilleur d'un seul homme – Avions de la mort et escadrilles fantômes – Démonstration de nouvelles armes à Rechlin – Contre ma subordination directe à Hitler – 1945 : engagement dans la guerre et aide au front de la JH – Conflits avec Martin Bormann – Chez Hermann Göring à Karinhall – Dans Breslau encerclée – Inferno à Dresde – À propos de la construction du Werwolf des unités de destruction de chars – Réunion d'adieu des Reichsleiter et Gauleiter

chez Hitler – Entretien avec Albert Speer – Procédure contre le professeur Dr. Brandt – Dans le chaudron de la Ruhr – La dernière manifestation du Reich des Jeunesses hitlériennes – Le 56e anniversaire de Hitler – L'armée Wenck et les ponts de Pichelsdorf – Dans le bunker du Führer jusqu'à la fin – L'évasion du quartier gouvernemental – À travers les lignes russes vers le Mecklembourg – Cinq mois sous les Soviétiques – Mission aventureuse – De nouveau à l'Ouest – Arrestation

Après 1945 – 485

Interrogatoire par les services secrets américains – Au camp britannique de Staumühle – À la prison de Nuremberg – Au camp américain de Langwasser – Première audience de la chambre des jugements à Nuremberg – Nouveau départ professionnel – Le « mouvement clandestin » – La légende de Bormann – Chef de la JH chez Erich Honecker – Dans le commerce interzone – En République populaire de Chine – Avec des Chinois à la foire de Hanovre – Deuxième audience de la chambre des jugements à Berlin – Activité professionnelle en Espagne – De retour en Allemagne – Rétrospective et perspectives d'avenir

Illustrations – page 580

Avant-propos

Ce livre n'est pas un travail scientifique ni une histoire des jeunesses hitlériennes. Je ne suis pas historien. Je raconte ce que j'ai fait et vécu en temps de guerre et de paix sous la République de Weimar et le Troisième Reich. Il s'agit d'un récit factuel et d'un récit d'expérience d'un témoin de l'époque, qui doit s'insérer comme une petite pièce de mosaïque dans le tableau général de notre époque. Il décrit également, dans les grandes lignes, ce que j'ai vécu dans l'après-guerre. Je remercie les camarades qui m'ont fait parvenir des documents et des indications, ainsi que les archives de microfilms de l'Institut Otto Suhr de Berlin, sous la direction de Madame Kirschbaum-Reibe, pour leur aimable soutien. Je tiens avant tout à remercier ma femme qui, par son activité professionnelle et son aide, a contribué à rendre possible la rédaction de cet écrit.

Berlin, mars 1995 Artur Axmann

Enfance et jeunesse dans la République de Weimar

La porte d'entrée venait de claquer. Je me suis réveillé. Il était six heures et demie. Ma mère était partie travailler. Notre chambre était froide. C'était l'hiver et nous ne pouvions pas chauffer. Je me suis enroulé une dernière fois dans la couverture chaude. J'avais encore le temps, car l'école ne commençait qu'à 8 heures. En pensée, j'accompagnais ma mère qui se rendait à son travail dans la neige et le verglas. Il s'agissait de l'[usine] AEG dans la Ackerstraße. Je connaissais très bien ce chemin dans le [site industriel du] Wedding. Enfant déjà, j'avais le droit d'aller la chercher à son travail le jour de la paie. C'est donc avec plaisir que j'empruntais ce chemin. En une demi-heure, je me retrouvais devant la haute porte en fer du bâtiment en briques rouges. Là, je l'attendais jusqu'à ce que le flot des ouvriers se dirige enfin vers moi. Lorsque je la repérais, je remarquais à quel point elle était sérieuse. Lorsqu'elle me remarquait, un léger sourire apparaissait sur son visage. Spontané-ment, je me précipitais vers elle. Elle me donnait un sou. J'avais alors le droit de courir au-devant, vers la boulangerie. Devant la porte, j'étais accueilli par l'odeur des pâtisseries fraîches. Je peux encore la sentir aujourd'hui. C'est sans doute pour cela que je m'arrête de temps en temps plus longtemps devant une boulangerie qui sent bon. À l'époque, je pouvais acheter pour un sou un escargot et un Américain avec du sucre ou du chocolat. C'était délicieux. Le jour du salaire de ma mère était un jour de fête pour moi.

À l'âge de dix ans, j'ai vu ma mère et ses collègues de travail se précipiter dans les magasins les plus proches dès la fermeture de l'usine. C'était en 1923, l'année de l'inflation. Tous craignaient que la monnaie ne s'effondre encore plus en quelques heures et qu'ils obtiennent moins de marchandises pour leur argent. Si un kilo de pain de seigle coûtait encore 2,2 millions de Reichsmark en septembre de cette année-là, il fallait déjà le payer 600 milliards de marks papier en novembre. Durant la même période, le prix d'un litre de lait est passé de 8 millions à 300 milliards, celui d'un œuf de 2 millions à 300 milliards, celui d'un kilo de beurre de 100 millions à 6 billions, celui d'un kilo de sucre de 2,5 millions à 1,3 billion, celui d'une chemise de 400 millions à 8,5 billions de marks papier. C'était une augmentation inimaginable et rapide des prix à des niveaux vertigineux, et

donc la précipitation des gens dans les magasins n'était que trop compréhensible. À l'époque, on ne portait pas l'argent dans des portefeuilles, mais dans des porte-documents, voire des paniers.

Alors qu'avant cela, j'étais seul à aller chercher le lait et les crêpes, mes frères aînés ont pris la relève. Manipuler des milliards était sans doute une tâche trop difficile pour moi. Les gens avaient perdu leurs économies en espèces pendant l'inflation. Ma mère n'était pas concernée. Elle n'avait rien de côté. Plus tard, lorsque l'on parlait des années 20, j'associais cette période à la misère et à l'inflation. C'était le revers de la médaille de cette « période dorée ».

Aujourd'hui, je trouve étrange qu'à l'âge de 14 ans, chaque matin après six heures et demie, lorsque la porte de l'appartement claquait et que ma mère quittait la maison pour aller travailler, je commençais à penser à la difficulté qu'avait ma mère à nous faire vivre, nous ses trois fils. Nous n'avions plus de père. Il était déjà mort en 1916. Je n'avais alors que trois ans. Je n'avais aucun souvenir clair de lui. Tout ce que je sais de lui, je l'ai appris de ma mère, de mon frère aîné et des parents de mon père, que je n'ai connus qu'à l'âge de 16 ans. Avant cela, il m'était impossible de me rendre en Silésie.

Mes grands-parents n'avaient pas non plus les moyens de se rendre à Berlin. Ma première rencontre avec eux est restée profondément gravée en moi. En me voyant, ils se sont exclamés en pleurant : *« C'est notre Aloys »*. C'était le prénom de mon père. Il est né à Friedenthal/Gießmannsdorf le 14 mars 1885 et y a fréquenté l'école primaire. Mes grands-parents m'ont raconté qu'il était très doué et que l'Église catholique voulait prendre en charge son éducation. Il fallait le placer chez eux. Mais cela ne s'est pas produit. Mon père devait avoir d'autres idées lorsqu'il était jeune. Avant même de se marier, il s'est converti à la religion protestante, à laquelle ma mère adhérait également. Après avoir terminé l'école primaire, mon père s'est installé à Neiße, la Rome silésienne, à seulement 13 km de Friedenthal/Gießmannsdorf. C'est là qu'il a obtenu une place d'apprenti dans un bureau d'avocats ou de conseillers juridiques. Après avoir terminé cette formation, il s'est rendu à pied à Berlin, laissant ses parents derrière lui. Ils étaient déçus. Il a repris son travail dans un bureau d'avocats près de l'Alexanderplatz. Lors d'une promenade à Berlin-Weißensee, il a rencontré ma mère qui y travaillait comme aide-ménagère. Ils se sont mariés très jeunes en 1906. Kurt, mon frère aîné, est né en 1907 et mon frère Richard en 1910. Mes parents avaient encore deux filles, Hedwig et Elfriede. Elles sont mortes très jeunes. Je n'ai plus aucun souvenir d'elles.

Mon père avait été mis en relation avec le secteur des assurances par son travail. Il a été engagé par la Viktoria-Gesellschaft à Düsseldorf. Peu de temps après, il s'est vu confier une agence générale dont le siège était à Hagen. La famille s'y installa. Au 66 de la Bergstraße, au pied du Goldberg, mon père loua un appartement de huit pièces, qui comprenait un logement et un bureau. C'est là que je suis né le 18 février 1913, le cinquième enfant.

Si je me penche aujourd'hui, en 1994, sur l'année de ma naissance, il me semble que, parmi la multitude d'événements, les faits suivants ont été importants pour la suite de l'histoire et pour mon propre destin. L'empereur allemand Guillaume II, le roi d'Angleterre George V et le tsar russe Nicolas II se sont rencontrés à Berlin à l'occasion du mariage de la fille unique de l'empereur allemand, Victoria Luise, avec le duc Ernst August zu Braunschweig de Lüneburg, qui a été célébré – selon les dires – par une journée printanière du 24 mai. Les grandes puissances européennes s'étaient fortement armées sur terre et sur mer, et l'horizon politique s'assombrissait de plus en plus. Les gens espéraient que la rencontre des trois monarques allait apaiser la situation. Mais leurs espoirs ne se sont pas réalisés. En 1914, la Première Guerre mondiale éclata. En 1913, August Bebel, cofondateur du parti social-démocrate allemand et leader du mouvement ouvrier, mourut après avoir consacré sa vie à la lutte pour les droits sociaux des travailleurs. En 1913, on commémore le centenaire de la bataille des Nations de Leipzig. Le mouvement de la jeunesse se dressa contre le pathos patriotique creux d'un monde bourgeois figé et professa sur le Hoher Meissner la vérité intérieure, la responsabilité personnelle et une vie dans et avec la nature.

Aujourd'hui, je pourrais interpréter ces événements a posteriori comme des signes précurseurs de ma vie future. Je n'en avais bien sûr pas conscience à l'époque. J'ai vécu la Seconde Guerre mondiale, j'ai lutté pour satisfaire les revendications des jeunes ouvriers et j'ai travaillé pour le mouvement de jeunesse national-socialiste de mes 15 à 32 ans. Mais revenons à Hagen. Nous vivions certes en Westphalie, mais mes parents n'étaient pas nés en Westphalie. Mon père était silésien. Ses ancêtres venaient eux aussi de Silésie ainsi que de la région de Bohême-Moravie, où la grande famille des Axmann avait élu domicile dans le passé. Les ancêtres du côté paternel étaient pour la plupart des ouvriers agricoles et des artisans.

Mon grand-père paternel travaillait comme surveillant sur le domaine du baron von Friedenthal. Mon grand-père maternel a travaillé pendant des décennies comme tailleur dans la forêt de la Marche. La forêt était son

élément vital. Les fonctionnaires forestiers et les ouvriers forestiers appréciaient beaucoup mon grand-père. J'ai pu m'en rendre compte lors de la fête organisée pour ses 50 ans de service. En son honneur et à sa mémoire, ils ont érigé une grande pierre naturelle dans la forêt près de Tiefensee, devant laquelle je me tenais avec lui de son vivant.

Ma mère est originaire de la Marche de Brandebourg. Elle est née le 10 juin 1884 à Freudenberg, près de Tiefensee. Elle y a fréquenté l'école primaire. Les ancêtres du côté maternel étaient des agriculteurs et des bateliers. Comme ma mère était originaire de la Marche du Brandebourg et mon père de Silésie, je pouvais à juste titre me considérer comme un vrai Berlinois.

Lorsque, le 1er août 1914, mon père a voulu devenir soldat, il n'a pas été accepté. Il était gravement diabétique. À l'époque, l'insuline n'existait pas encore. Celle-ci n'a été découverte qu'en 1921 par les Canadiens F. G. Banting et C. Best. Alors que le soldat en guerre avait toujours la chance de s'en sortir, mon père n'avait aucune chance. Aucun salut n'était possible pour lui. Mon frère aîné qui avait neuf ans à l'époque m'a raconté ses souvenirs.

Notre père se tenait à la fenêtre, les bras et la tête posés sur le meneau, et il pleurait silencieusement. Les médecins lui avaient annoncé qu'il ne lui restait que peu de temps à vivre. Dans sa détresse, mon père décida d'emmener la famille à Berlin. C'est là, et dans les environs ruraux, que se trouvaient nos parents les plus proches. Nous avons donc déménagé à Berlin-Prenzlauer Berg. L'état de santé de mon père se détériorait à vue d'œil. Il a été hospitalisé à Friedrichshain. Il y est mort en 1916, à l'âge de 32 ans.

Ma mère m'a raconté plus tard que mon père avait intégré un partenaire dans son entreprise, qui, profitant de sa maladie, l'avait escroqué. C'est ainsi que ma mère s'est retrouvée sans ressources.

L'année 1916 a marqué pour elle l'épreuve la plus dure du destin. Elle n'a pas seulement perdu son mari. Cette année-là, sa mère et une de ses filles sont également mortes. Tout cela en pleine guerre. Elle-même souffrait d'une grave pneumonie. Après la Seconde Guerre mondiale, elle m'a dit un jour, dans un moment de calme, qu'à l'époque déjà, elle s'imaginait au-delà du seuil de cette vie en écoutant de la musique sphérique.

Après la mort de mon père, nous avons déménagé dans l'arrondissement de Wedding, au nord de Berlin. C'est là qu'habitait la sœur de ma mère, ma tante Siewert. Elle était mariée et avait un fils et une fille.

Wedding était un quartier très ouvrier. On ne parlait que du Wedding rouge. Au cœur des quartiers résidentiels, la révolution industrielle avait fait naître des usines, dont certaines ont ensuite acquis une renommée mondiale, telles que AEG, OSRAM, Schering, Schwartzkopf et Telefunken. C'était un quartier de casernes locatives grises avec trois ou quatre arrière-cours. Dans la Ackerstraße, il y avait le Meyershof, avec six arrière-cours et des bâtiments transversaux. Environ mille personnes y vivaient. C'est là que les nouveau-nés ne voyaient pas la lumière, mais l'obscurité du monde. Face à une telle misère, l'apôtre de la ville universelle, le Dr Carl Sonnenschein, a écrit : « J'ai honte de prêcher les dix commandements dans ce nord et ce nord-est. La caserne de location est une trahison des 10 commandements de Dieu ».

Mais il y avait aussi à Wedding des quartiers avec de larges rues, des maisons et des parcs qui n'avaient pas trois ou quatre cours, mais une seule. Par chance, c'est là, dans le quartier belge, au 6 de la Lütticher Strasse, que nous avons obtenu un petit appartement dans l'aile latérale avec un salon, une cuisine et des toilettes intérieures. En tant que garçon, j'étais impressionné par le couloir de l'immeuble, dont les murs étaient recouverts de carreaux verts Art nouveau avec une tête de femme en relief. Nous dormions tous les trois dans le salon, ma mère dans la cuisine. Il n'y avait pas de salle de bain ni de douche. Nous nous lavions dans une bassine ou, si nous devions nous dépêcher avant le début de l'école, sous la grue à eau. Nous avons vécu ici pendant 16 ans, jusqu'en 1933.

Les dernières maigres économies de ma mère avaient été englouties par son déménagement à Berlin. Elle a dû chercher du travail. Elle ne tarda pas à en trouver un. Les hommes étaient aux champs et l'économie de la patrie avait besoin des femmes. Surtout l'industrie de l'armement. Elle a commencé comme ouvrière non qualifiée et s'occupait principalement du filetage. Après une formation adéquate, elle a été affectée à des travaux de précision. Pendant la guerre, il y avait aussi des équipes de nuit pour les femmes, ce qui entraînait de grandes contraintes. Il n'y avait pas d'égalité entre les hommes et les femmes. Cela se répercutait négativement sur les salaires. À travail égal, les femmes étaient payées environ 30 % de moins. Mais ma mère était tout de même satisfaite d'avoir au moins un revenu régulier. Pendant la guerre, la nourriture se faisait plus rare et plus chère. Nous mangions surtout des rutabagas, des soupes aux choux et des orgelets, du « Henri bleu », comme on disait. C'était donc déjà un grand événement lorsqu'un paquet arrivait de chez le grand-père ou les tantes de la campagne. À l'ouverture du paquet, nous nous tenions autour de notre

mère et étions fascinés par les délicatesses rares qui sortaient du papier d'emballage, comme le boudin ou le saucisson de foie.

Un jour, notre mère nous a annoncé que son plus jeune frère, Paul, avait été tué et que ses frères Gustave et François avaient été blessés. Je n'ai pas d'autres souvenirs de la Première Guerre mondiale.

En 1918, le front allemand s'est effondré. L'empereur abdiqua. Les conseils d'ouvriers et de soldats prirent le pouvoir. Friedrich Ebert devint Président du Reich. Le 9 novembre, la République fut proclamée. Mais les conseils, se sentant trompés par le gouvernement, appelèrent à la grève générale. Il y eut une guerre civile. Le gouvernement appela à son aide et à sa défense les corps francs [Freikorps] nationaux qui, avec les troupes gouvernementales, réprimèrent le soulèvement des conseils qui avaient justement porté ce gouvernement au pouvoir. Je me souviens de l'époque où, avec les adultes, nous avons quitté la rue pour nous réfugier dans les maisons, alors que des coups de feu retentissaient dans les rues. Cela devait être au début de l'année 1919. La même année, j'ai commencé l'école.

Comme mes frères, j'ai fréquenté la 300e école communale, qui se trouvait tout près de chez nous, à l'angle de l'Ostender et de la Lütticher Strasse. C'était un énorme complexe de bâtiments imposants, qui abritait également la Technische Beuthschule et la Diesterweg Realschule. Ma première institutrice était Mlle Horst. Elle était aimable, sensible et savait s'y prendre avec nous, les mâles dominants. Mes premiers bulletins scolaires ne comportaient que des « A ». Cela m'a permis d'entrer en classe de rattrapage. Une bonne institution de la République. On nous a demandé qui souhaitait intégrer l'école supérieure. Je me suis tout de suite inscrit. Mais ma mère avait son mot à dire. Mes frères aussi avaient ce qu'il fallait pour aller à l'école supérieure, mais ils devaient gagner de l'argent très tôt et aller ensuite en apprentissage. Dans mon cas, ma mère a donné son accord après avoir consulté le directeur de la classe de promotion, Monsieur Jäschke. Je ne l'ai jamais oublié. J'ai terminé la classe de promotion avec les meilleurs résultats et j'ai été admis en 1922 à la 6e Oberrealschule, où l'on m'a accordé un poste vacant.

Des premières années de ma scolarité, je me souviens que chaque matin, plusieurs amis d'école de mon frère aîné se réunissaient dans notre cuisine pour faire des devoirs scolaires avec lui, ou plutôt pour copier sur lui. Certains étaient assis à table, d'autres sur le rebord de la fenêtre. Moi, le plus jeune, j'étais allongé sur le sol. Peu avant 8 heures, nous partions tous en faisant du bruit. Nous portions alors des blocs de bois et faisions un bruit énorme en dévalant les trois escaliers. Les voisins pouvaient ensuite

régler leur horloge. Ils ne devaient pas envier notre mère. Alors que nous filions à l'angle de la Lütticherstrasse et de l'Ostender Strasse, la sonnerie de l'école retentissait déjà. Nous arrivions à la dernière minute dans notre salle de classe. À 13 ans, mon frère Kurt allait à l'école le matin et travaillait l'après-midi. Il était alors employé par l'entreprise Jünger und Gebhardt. Il devait livrer des marchandises aux clients. Un jour que j'étais malade et alité, il est entré dans la chambre avec un sac à dos plein. Il était beaucoup trop grand pour lui. J'ai vu que les sangles du sac à dos tiraient ses épaules vers l'arrière. Il a mis la main dans sa poche et m'a laissé son pourboire sur la couverture. Un petit cadeau pour son plus jeune frère. Et c'est de ce garçon à la double charge sur lequel ses amis copiaient tous les matins. Le recteur Peris, auquel nous étions tous très attachés, lui a offert, en tant que premier de la classe, le livre « Lebrecht Hühnchen ». Il pouvait encore s'en réjouir à un âge avancé. J'attendais avec impatience les cours de la sixième année d'école secondaire. Il y avait de nouveaux professeurs et de nouvelles matières. Les premières années, le Dr Fleischer était mon professeur principal. Il était sévère et juste. Une fois, alors que j'apportais à l'école un jeu de cartes de mes frères aînés dans mon atlas, j'ai reçu un bon coup sur la main tendue avec une longue canne flexible. Sa mort dans un accident nous a beaucoup touchés. L'école secondaire faisait partie de la filière scientifique. L'allemand, les mathématiques, la physique, la chimie et la biologie étaient les matières principales. Alors que dans les lycées, on enseignait le grec et le latin, chez nous, les langues vivantes comme l'anglais et le français étaient au premier plan. Les langues étrangères m'intéres-saient beaucoup. Je devais m'y investir fortement, car ma mère racontait qu'il m'arrivait souvent, la nuit, de parler en rêve dans des langues étrangères. Dans les classes supérieures, j'avais un excellent professeur de langues. C'était le professeur Schmeier. Il était relative-ment jeune, beau, toujours habillé de manière sportive et élégante. Il passait ses vacances dans les pays dont il enseignait la langue. Il avait le flair du grand monde et nous impressionnait, nous les élèves. Ses cours étaient légers et toujours intéressants. Cela a contribué à ce que je m'inscrive également à son cours facultatif d'espagnol. Là aussi, il a su nous initier à l'histoire culturelle du pays, au-delà de la langue. Nous devions par exemple décrire en espagnol des tableaux de Velasquez et de Murillo. Ce cours facultatif avait lieu trois quarts d'heure avant le début des cours obligatoires. Alors qu'en tant qu'élève de sixième et cinquième année, je n'avais que quelques pas à faire pour me rendre à l'école, mon trajet ultérieur était beaucoup plus long. Il me fallait une demi-heure. Au début, la 6e Oberrealschule se trouvait dans la cour de la Lütticher Straße 4, donc à côté de notre appartement, puis elle a

été transférée dans la Schöningstraße 17, juste à côté du Schillerpark. Aujourd'hui, c'est là que se trouve l'école supérieure Lessing. Je faisais généralement un détour par le Schillerpark. Il y régnait encore le silence au petit matin. La fraîcheur matinale était pure, et au printemps et en été, cela sentait bon les arbustes, les prés et les fleurs. C'était un bon début de journée pour moi.

Nous n'avons vraiment pris conscience de la capacité d'enseignement de notre professeur de langues que lorsque nous avons dû subir, après lui, un de ses collègues qui nous torturait avec sa grammaire et sa prononciation épouvantable. J'ai ressenti comme une distinction le fait que le docteur Schmeier m'ait offert, à 15 et 16 ans, des billets de théâtre pour des manifestations en langue étrangère en dehors de l'école. Je me souviens surtout d'une représentation théâtrale en anglais. Il s'agissait d'une comédie sociale d'Oscar Wilde intitulée « The Importance of Being Earnest » (« L'importance d'être constant »). Un gentleman à la campagne s'invente un frère dans une grande ville excitante pour pouvoir échapper à son entourage, et un gentleman à la ville prétend devoir rendre visite à un ami malade à la campagne pour pouvoir lui aussi échapper à des connaissances et à des parents. Je n'ai certainement pas tout compris à l'époque, mais il était avantageux pour moi que mon oreille puisse s'habituer aux sons de la langue étrangère. De plus, le fait de vivre le théâtre seul parmi des adultes était pour moi une expérience riche en événements.

Une autre fois, j'ai reçu un billet pour une conférence de Herbert George Wells à l'université Friedrich Wilhelm, un écrivain anglais dont les récits et romans fantastiques et utopiques ont contribué à fonder la « science-fiction » à l'époque moderne. Ensuite, j'ai écouté à l'université l'écrivain français Georges Duhamel, connu pour sa description de la bourgeoisie contemporaine et dont nous avions lu des extraits d'œuvres en cours de français, telle que « La petite chose ». C'étaient pour moi des moments forts de l'enseignement prolongé.

Après avoir terminé ma scolarité, j'ai rendu visite de temps en temps à mon professeur de langues et j'ai été heureux de pouvoir le placer comme interprète dans un poste de l'armée à Paris pendant la Seconde Guerre mondiale.

Je garde un excellent souvenir de mon professeur de classe à l'école primaire inférieure et supérieure, le docteur Kiesow, avec qui nous avions des cours d'allemand. Sa démarche était aussi juste et droite que son caractère. Il correspondait à l'idée que je me faisais de l'homme allemand. J'aimais beaucoup entendre parler de la littérature allemande et de son

histoire. Enfant déjà, j'avais beaucoup lu. Les romans de Karl May et *Der Kampf um Rom* [La bataille de Rome] de Felix Dahn figuraient en tête de liste. Je lisais encore ce livre la nuit, avec une lampe de poche, sous les couvertures. J'ai été particulièrement enthousiasmé par la figure juvénile de Totila qui, même dans la douleur et la défaite, rayonnait de clarté et se couchait comme le soleil qui, le soir venu, illuminait encore une fois le monde de sa couleur pourpre. Dans les niveaux supérieurs, nous avons été initiés à la littérature classique.

Au cours des années de maturation, de recherche, sur la piste du sens de la vie de Goethe, j'ai été particulièrement impressionné par trois phrases clés du Faust de Goethe : « Que je reconnaisse ce qui tient le monde en son cœur... Deux âmes habitent, hélas, dans ma poitrine... Celui qui s'efforce, nous pouvons le délivrer ».

Dans ma période de tempête et d'urgence, les mots qui correspondaient à ma façon de vivre m'accompagnaient : « J'ai le courage de m'aventurer dans le monde, de me battre contre les tempêtes et de ne pas hésiter dans les grincements du naufrage ». Mais peu de déclarations m'ont autant influencé que les mots de Schiller : « ...et si vous n'engagez pas votre vie, jamais elle ne sera vôtre ». Cela a été comme un principe directeur pour ma vie future. Lors des représentations théâtrales organisées pour les élèves, j'étais toujours très présent lorsque j'étais assis devant les planches. Même si, en tant qu'élève, je n'aimais pas particulièrement apprendre des poèmes par cœur, plus tard, en tant qu'homme, j'étais heureux de pouvoir en réciter un. La poésie incite justement les jeunes adolescents à exprimer leurs propres sentiments en vers. C'est ainsi que j'ai essayé d'exprimer sous forme de poème ma première expérience de la nature dans le parc Goethe, lorsque tout commençait à fleurir et à germer au printemps, et que les oiseaux chantaient leurs joyeuses chansons. Une nuit, alors que je me tenais sur notre petit balcon, que je regardais la lueur dans le ciel et que j'entendais les bruits sommaires de la grande ville, j'ai été fasciné par l'agitation et les images colorées qui s'en dégageaient. J'ai également voulu traduire cette impression en vers. Mais j'en suis resté au stade de la tentative maladroite.

Malheureusement, nous n'avions pas de professeur qui puisse nous transmettre l'histoire de manière vivante. Tout se résumait très souvent à des chiffres arides, et personne ne parvenait à nous motiver pour la République de Weimar. Lorsque l'école célébrait l'anniversaire de sa fondation, nous sortions sur le terrain de sport du parc populaire de Rehberge et recevions des saucisses avec du moût, mais pas de mots qui nous auraient enflammés pour le jeune État. Comme nous étions loin de

l'enthousiasme que peut susciter l'histoire. Je n'y ai eu accès qu'en dehors de l'école. J'ai suivi les cours de sciences naturelles avec un certain succès. J'étais particulièrement attiré par les expériences de chimie et de physique dans le laboratoire de l'école. Ces cours étaient agrémentés de voyages pédagogiques. Par exemple, dans le cadre des cours de biologie, nous sommes allés à Büsum, dans le Holstein, où nous travaillions dans un petit institut et où, pendant notre temps libre, nous pouvions sortir en mer avec des pêcheurs de crabes. Ou encore, nous sommes allés à Staßfurt et avons visité les mines de sel souterraines. En mathématiques, j'ai eu des problèmes à l'école primaire supérieure. Pour des raisons que j'expliquerai plus tard, je n'avais pas compris la dérivation de certains théorèmes. C'est ce qui m'a valu une tache noire sur mon diplôme de fin d'études secondaires.

Je n'ai jamais posé autant de questions dans aucune matière qu'en histoire des religions. On y parlait non seulement du christianisme, mais aussi des autres religions du monde comme l'islam et le bouddhisme. Lors de cette présentation comparative des religions du monde, j'en suis arrivé à la conclusion que la vraie religion est au-dessus de toutes les confessions. Combien il m'a toujours été étranger d'entendre de vilains propos sur les fondateurs de religion ! Même pour ceux qui n'adhèrent pas à la doctrine chrétienne ou à d'autres dogmes, il ne fait aucun doute que le Sauveur et les autres fondateurs de religions étaient des êtres élevés, qui possédaient ce à quoi tous devraient aspirer : un cœur pur et des pensées élevées.

Mais il y a une chose que je n'ai jamais pu croire : que le Christ était Dieu. Je croyais en un fondateur de religion en qui l'humanité atteignait son plus haut sommet et qui, à travers lui, était le plus proche du ciel. Si nous vivons tous dans une filiation divine, le Christ ne peut être dans ce sens que le Fils de Dieu suprêmement gracié. Sa mort sacrificielle sur la croix n'acquiert-elle pas une signification profonde du fait qu'il a pris sur lui toutes les souffrances terrestres en tant qu'homme ? Dieu est-il concevable et saisissable sur la croix ?

J'avais déjà eu des pensées similaires avec mon pasteur Widow lors de mon cours de confirmation. Je pense à lui avec beaucoup d'estime. Il s'était particulièrement occupé de moi. Il nous rendait souvent visite à la maison et nous demandait, à ma mère et à moi, si je ne voulais pas devenir pasteur. Lui-même ne l'était pas par profession, mais par vocation. J'ai vu en lui un chrétien combatif. Il lui arrivait de taper du poing sur la table pour souligner son esprit combatif. Il était de la trempe de Luther, et il me semblait qu'il lui ressemblait aussi extérieurement. Il m'a béni dans l'église de Capharnaüm, que l'empereur allemand avait inaugurée avant la Première

Guerre mondiale. Grâce à lui, j'avais appris que l'on ne peut pas aborder les questions de foi par la raison, mais par le cœur. Pour moi, la consécration n'était pas seulement un processus de routine comme pour beaucoup de personnes qui, ce jour-là, portaient pour la première fois des pantalons longs, se réjouissaient de recevoir des cadeaux et fumaient leur première cigarette. Je l'ai fait aussi, mais depuis cette expérience, je suis resté non-fumeur jusqu'à aujourd'hui.

Ma mère faisait partie de l'Église évangélique libre. Elle m'emmenait souvent aux études bibliques. Les prédicateurs que j'y ai rencontrés m'ont donné la conviction qu'ils faisaient ce qu'ils annonçaient. Les membres de cette église ne se disaient pas seulement frères et sœurs, ils l'étaient aussi : toujours prêts à s'entraider. Un jour, un prédicateur d'Elberfeld a passé la nuit dans notre petit appartement. Nous, les jeunes, nous nous sommes rapprochés dans le large lit double pour que notre invité puisse encore trouver de la place. L'esprit qui régnait dans cette église laissait présager ce qui se passait peut-être un jour dans le christianisme primitif. Après la mort de ma mère en 1970, alors que j'assistais à la lecture des défunts, j'ai vu une femme vêtue de noir entrer dans l'église. Elle tenait un garçon blond par la main. Je me suis alors souvenu de ma propre enfance. Ma mère aussi me tenait ainsi par la main. Mais je ne suis pas devenu pasteur.

Dans notre école, je participais à un groupe de travail philosophique. C'est notamment grâce aux suggestions de ce groupe de travail que mon diplôme de fin d'études secondaires comportait ces mots : « Axmann veut étudier l'économie politique et la philosophie ».

La gymnastique et le sport font partie intégrante de mon enfance et de ma jeunesse. En face de notre maison se trouvait une école de filles avec deux grandes portes d'entrée qui se prêtaient parfaitement à nos tirs au but. Si nous n'étions pas assez précis, il arrivait que des vitres soient brisées, avec toutes les conséquences que l'on imagine. Dans notre rue, il y avait en outre une promenade sur laquelle il n'y avait pas encore d'arbres à l'époque. Nous nous y échauffions en jouant au handball ou au football. Tout près de chez nous se trouvait un terrain de dunes sablonneuses avec le Leutnantsberg. Nous avons souvent sauté de ses pentes et avons eu l'idée audacieuse de nous entraîner à faire des sauts périlleux sur le sable, ce que nous avons finalement réussi à faire. En hiver, on pouvait y faire de la luge. Quand ma mère rentrait du travail, je lui demandais encore le soir d'y aller avec moi. Elle le faisait, même si cela devait être difficile pour elle. Derrière le terrain des dunes s'étendait la Jungfernheide. Elle devint le théâtre de nos explorations aventureuses et de nos jeux, jusqu'à la zone sur laquelle Rudolf

Nebe, Klaus Riedel et des volontaires construisirent un aérodrome pour fusées. Parmi ces volontaires se trouvait Werner von Braun, alors étudiant en physique à l'université technique de Berlin-Charlottenburg. Ils sont devenus des pionniers de la conquête spatiale.

Nos excursions s'étendaient également jusqu'au canal de Hohenzollern. C'est là que se trouvait le site de la Chemisch-Technische Reichsanstalt, où le père de la conquête spatiale, le professeur Wilhelm Oberth, a testé la buse conique qu'il avait inventée et qui était d'une importance capitale pour la fabrication des fusées à carburant liquide.

J'ai appris à nager dans le lac Plötzensee tout proche, avec sa plage de sable clair. Je n'étais pas peu fier lorsque j'ai nagé pour la première fois d'une rive à l'autre avec des plus âgés. C'est mon cousin Erich Siewert, de six ans mon aîné, qui m'a incité à faire de l'exercice. C'était un champion de sport, un bon sprinter et un excellent joueur de handball. Il connaissait bien Karl Scheelenz, qui avait introduit le handball sur gazon en Allemagne. Mon cousin m'emmenait souvent voir un match de handball et, à l'une de ces occasions, j'ai pu serrer la main de Karl Scheelenz, dont je me souviens encore des traits marquants. Mon cousin a joué pour l'association sportive Siemens, puis pour le club de handball de Berlin. Ils étaient parfois la première équipe d'Allemagne, avec Karl Scheelenz comme avant-centre, Kaudynia et Zabel comme demi-attaquants et mon cousin comme coureur.

À l'époque, le Sportclub Brandenburg e.V., dont les sportifs portaient l'aigle rouge vif sur la poitrine, s'entraînait également sur la grande pelouse ronde du Schillerpark. C'est dans ce club que je me suis inscrit à la section garçons de gymnastique. Le responsable de cette section était M. Ziegenmeyer, qui est devenu plus tard mon collaborateur. La gymnastique aux agrès me plaisait particulièrement. Mon engin préféré était les barres parallèles. Je suis rapidement devenu chef de gymnastique. En cette qualité, j'avais le droit de porter sur ma chemise un rhombe en tissu avec des champs blancs et verts, bordés d'un passepoil doré. J'en étais fier.

Un des sportifs préférés du club était « Appel » Krause, un athlète à l'expression toujours fraîche et aux cheveux blonds roux. Je me mettais en équilibre sur ses mains et il me soulevait lentement. C'était notre « numéro ». J'adorais ces débuts de soirée au club de gymnastique. Il y avait encore un avantage. Je n'avais rien à payer et parfois, quelqu'un m'apportait une galette. Grâce à cette formation, je comptais parmi les meilleurs élèves de mon école et je pouvais participer avec mes camarades Beyer et Kosin aux éliminatoires berlinoises pour la meilleure équipe de gymnastique scolaire. Il arrivait aussi que l'on organise des démonstrations de gymnasti-

que pour notre équipe de sélection lors de fêtes scolaires dans la grande salle de la brasserie de l'université. J'étais généralement le plus jeune. Mon exercice de l'époque était très simple, comparé aux performances gymniques actuelles. Au début de la barre, je faisais la bascule en appui, je me mettais en équilibre sur les mains et je me déplaçais sur les mains jusqu'à la fin de la barre, puis je glissais. Beaucoup d'applaudissements pour le plus jeune. Pendant que nous faisions de la gymnastique, l'orchestre jouait la valse « An der schönen blauen Donau ». La gymnastique et le sport de mon enfance et de ma jeunesse me font encore souffrir aujourd'hui.

Pendant les vacances scolaires, j'ai acquis de nouvelles impressions. Pour la première fois, j'ai quitté la ville pour la campagne. Mon grand-père et deux oncles vivaient près de Berlin, dans la région du Mark Brandenburg. Les frais de transport étaient donc abordables. Nous partions de la gare de Silésie, la plupart du temps en troisième ou en quatrième classe. Dans les wagons de quatrième classe, de simples bancs en bois étaient disposés tout autour, contre le mur. L'espace libre central était destiné aux charges. On venait me chercher à la gare de Werftpfuhl. Mon oncle Gustav habitait juste à côté. En face se trouvait le Johannaheim, et ma cousine m'a raconté que la future actrice Brigitte Helm y avait trouvé refuge. À côté de sa maison, il y avait une petite ferme avec des bâtiments d'élevage pour les cochons, les chèvres et les poules. C'était nouveau pour moi. Mon oncle était chef de gare à Werftpfuhl. Je m'asseyais souvent chez lui dans la salle de gare. Le traitement des trains, les allées et venues des voyageurs, étaient une distraction pour moi. Lorsqu'un train était annoncé, je courais jusqu'au bord du quai et regardais la voie qui s'étendait jusqu'à ce que le train qui s'approchait, avec sa locomotive fumante, soit visible au loin. Puis, sous la surveillance de mon oncle, je pouvais abaisser les barrières pour le passage de la voie. Cette petite fonction me donnait le sentiment d'une responsabilité utile. C'était déjà une sensation formidable pour moi lorsque les véhicules et les gens devaient s'arrêter devant la barrière que je baissais.

Une bonne heure de marche et j'arrivais au lieu de naissance de ma mère, le village de Freudenberg. Il me plaisait avec son église et ses étangs. Mon grand-père et mon oncle y avaient une petite maison avec un jardin et une modeste exploitation de bétail. Mon grand-père m'emmenait parfois dans la forêt, qui était sa vie. C'est au Gamengrund et au lac du même nom que je me plaisais le plus. Il m'expliquait les arbres et les arbustes et me racontait ses aventures avec les sangliers. Une fois, il a dû se réfugier dans un arbre pour échapper aux sangliers qui avaient des marcassins avec eux. Il allait chercher les salaires de ses ouvriers forestiers à Eberswalde. Cela

représentait plusieurs heures de marche à l'aller et au retour. Là aussi, j'ai pu l'accompagner. En chemin, il m'a raconté des choses intéressantes. J'ai été particulièrement étonné de voir à quel point il connaissait le ciel étoilé. Il était à la fois lié à la terre et au ciel. De temps en temps, il y avait des bals de village à Freudenberg. C'est là que j'ai appris à danser à l'âge de 15 ou 16 ans. Lorsque la piste de danse était bondée de couples, je m'aventurais dans la cohue pour poser mes pieds au rythme de la musique.

Le temps est venu où j'ai aussi pu aller chez mes grands-parents en Silésie. Là, je marchais sur les traces de mon père. Avec les fils aînés de mon oncle, je me rendais dans les montagnes de Glatz et dans les Monts des Géants, dont la première vue, de loin, m'inspirait le plus grand respect. Nous faisions des excursions à Neisse et Ottmachau. Les plus âgés m'ont un jour emmené à une manifestation au cours de laquelle une bagarre a éclaté avec les Polonais. L'un de nos amis a été poussé dans une fosse à purin. Sur le chemin du retour, il sentait encore terriblement mauvais. C'est là que j'ai été confronté pour la première fois aux problèmes rencontrés avec les Polonais.

La Poméranie, où nous avions de la famille éloignée, était également une destination de vacances très prisée pour moi. Je m'entendais très bien avec leur fille aînée, Bertha, et leurs deux fils, Fritz et Berthold. De là, nous allions à la mer Baltique. C'est à Misdroy, en haut du Kaffeeberg, que j'ai vu la mer pour la première fois. La vue étendue sur l'horizon lointain et flou, le haut ciel bleu, le battement répétitif des vagues et le bruit de la mer me donnaient une idée de ce que signifie l'éternité. Les vacances étaient pour moi des points de lumière à une époque où la misère régnait dans le pays.

Ces voyages au « pays des merveilles » m'ont été rendus possibles par le fait que mon frère aîné avait entre-temps gagné un peu d'argent. En 1921, il est entré comme apprenti à la « Neue Elementwerke », où mon frère Richard l'a suivi trois ans plus tard. J'allais parfois les chercher à l'entreprise, qui se trouvait dans la Friedrichstrasse, près du pont de Weidendammer. Je ne me doutais pas que 20 ans plus tard, dans la nuit du 1er au 2 mai 1945, j'allais me retrouver à cet endroit précis, derrière les barrages antichars, sous le feu des Russes.

Lorsque mon frère aîné est entré en apprentissage de commerce en 1924, je suis devenu à sa suite « l'homme de la maison », chargé de maintenir notre appartement propre et en ordre. Les deux frères m'avaient appris à faire les lits, à dépoussiérer et à faire la vaisselle. Un jour, en rentrant du travail, ma mère s'étonna de voir que l'appartement avait été nettoyé et que même les fenêtres avaient été lavées. Peu après, elle reçut des

explications à ce sujet par une lettre de l'école la convoquant chez le directeur. J'avais séché les cours pendant quelques jours parce que je ne pouvais pas payer quelque chose à l'école. Je ne sais plus s'il s'agissait d'une subvention pour les repas Quaker ou d'autre chose. « Vous avez un enfant étrange », a dit le directeur des études à ma mère. Mais l'incident n'a pas eu de conséquences graves.

Le fait que sa sœur, ma tante Siewert, s'occupe temporairement de moi soulageait ma mère. Lorsque je rentrais de l'école, je pouvais déjeuner chez elle. Elle satisfaisait mes désirs, elle me gâtait même. Par exemple, si j'aimais la soupe au chocolat, je l'obtenais. Un jour, en rentrant de l'école, je suis allé directement à la cuisine, près de la cuisinière, j'ai soulevé le couvercle de la marmite et j'ai dit : « Quoi, pas de soupe au chocolat, alors je m'en vais ». Mais cette fois, je m'étais trompé d'aubergiste. Ma mère a surgi de sa cachette derrière la porte de la cuisine et m'a donné une bonne gifle. Elle ne laissait rien passer aussi facilement. Si je devais être à la maison à 8 heures du soir, il ne fallait pas que ce soit plus tard. Un jour, alors qu'une rencontre avec ma première amie s'éternisait sous le lampadaire du coin de la rue, j'ai reçu une bonne paire de gifles à peine avais-je ouvert la porte de l'appartement.

Ma mère m'a raconté plus tard combien il était difficile pour elle d'être sévère avec nous, les garçons. Mais en l'absence du père, elle devait l'être. On ne s'en rend compte que plus tard, bien sûr. Comme j'avais commencé très tôt à réfléchir au sort de notre famille, j'ai vite fait preuve de discernement et j'ai cessé de donner à ma mère des réponses aussi maladroites et cassantes. Ma tante Siewert me paraissait beaucoup plus indulgente. Elle était mariée. Son fils Erich était le « champion de sport » que j'ai mentionné, et sa fille, de quatre ans mon aînée, me promenait en poussette. Le mariage de ma tante avait pris fin. Mais malgré cela, mon oncle s'occupait de notre famille. Il ressemblait à nos chaussures, nous coupait les cheveux et était toujours là lorsqu'il y avait quelque chose à faire manuellement. Il emmenait les plus âgés à la pêche ou creuser un terrier de blaireau. J'avais le droit de l'aider lorsqu'il vendait des feux d'artifice à un stand de rue avant le Nouvel An. En tant que jeune soldat, il avait participé à la répression de la révolte des Boxers en Chine en 1900. En souvenir, il avait ramené des vêtements chinois et la tresse d'un Chinois tombé au combat. Cela m'a beaucoup impressionné. Ma personne de référence à cette époque était ma tante Siewert. Elle défendait toujours les enfants et nous soutenait toujours, nous les jeunes.

Cela contribuait à sa grande popularité. Je l'aimais beaucoup et je sentais que je faisais aussi partie de ses favoris. Elle était fière que son neveu fasse des études supérieures. Lorsque je suis passé de l'école secondaire inférieure à l'école secondaire supérieure, à l'âge de 15 ans, elle a tenu à m'acheter une casquette d'élève, ce que ma mère n'avait pas pu faire. Dans la Müllerstraße, l'artère principale de Wedding, dont le nom rappelait qu'il y avait ici des moulins, se trouvait un magasin qui proposait de belles casquettes en bleu clair pour les différents niveaux de notre école et des casquettes blanches en soie pour les premières et les terminales. Je dus tout de suite garder la casquette, car visiblement ma tante y tenait beaucoup.

Lorsque je portais ma casquette, il arrivait que de jeunes garçons me bousculent dans la rue, tentent de me l'arracher ou me battent. La plupart du temps, ils portaient un costume de brigand avec une casquette. Ces agressions n'avaient rien à voir avec les affrontements entre les jeunes de notre rue et ceux d'une autre rue voisine, déclarée territoire ennemi. Ces combats de rue étaient courants à l'époque. J'y ai aussi participé une fois. De nombreux jeunes assouvissaient ainsi leur soif d'aventure et cherchaient à satisfaire leur instinct d'agression par de telles bagarres. Ils allaient chercher des cannes à épines et des bâtons dans le parc. Si quelqu'un se montrait dans la rue voisine, on s'en prenait à lui. Non, ces attaques contre moi avaient un arrière-plan politique, ce que je pouvais déduire des insultes et des slogans qu'on me criait au visage : « poule mouillée bourgeoise, fils de fasciste, ennemi des ouvriers et des classes, serviteur des capitalistes ». Il s'agissait de chômeurs en semi-uniforme, vêtus d'une blouse grise, d'un baudrier et d'une casquette à lanières d'assaut. Ils serraient le poing et criaient « *Rotfront* » et « *Heil Moskau* ».

Au début, je ne comprenais pas ces slogans. Pourquoi étais-je un ennemi des ouvriers ou un serviteur des capitalistes ? Ma mère était ouvrière d'usine, et nous avions souffert de la misère de l'après-guerre comme tout le monde. Et que signifiait le « Heil Moskau » ? Quel sens y avait-il derrière ? Voulait-on que tout le salut vienne de Moscou ou que tout le salut aille à Moscou ? J'en ai parlé avec mes camarades de classe, qui m'ont dit qu'ils avaient déjà vécu la même chose. J'ai également interrogé mes frères Kurt et Richard. Mon frère aîné, âgé de 21 ans, avait déjà expérimenté ce que signifie être au chômage. C'est dans ce contexte qu'il a mentionné pour la première fois les noms d'Adolf Hitler et du docteur Goebbels, qui se battraient pour une nouvelle Allemagne. Il avait entendu cela lors d'une réunion à l'association des guerriers. Il m'a montré des cartes postales avec

des photos de Hitler et du docteur Goebbels. Mais je n'avais pas encore de relation intime avec eux.

Le hasard a voulu qu'à cette époque, je découvre sur une colonne de publicité une affiche criarde portant l'inscription « De la lutte des classes à la communauté du peuple ». Elle appelait à participer à une manifestation. Le docteur Goebbels devait prendre la parole. Après mes récentes expériences, cela m'intéressait beaucoup. J'ai prévenu mon frère aîné et je me suis mis en route à pied de Wedding à Wilmersdorf. Les gens affluaient dans la salle de réunion. Il y avait des citoyens bien habillés et de simples ouvriers, des vieux et des jeunes, des hommes et des femmes. D'une certaine manière, j'ai ressenti la solidarité de cette communauté. La tension était palpable. J'avais réussi à obtenir une place près de l'allée. Lorsque l'orateur est apparu, il a été accueilli par des applaudissements nourris. C'était donc lui, le Gauleiter des nationaux-socialistes de Berlin. Petit et mince, avec des cheveux noirs et de grands yeux expressifs. Il boitait un peu. La jeunesse de l'orateur – il avait environ 30 ans – m'a attiré. Il a commencé son discours par des mots calmes et s'est peu à peu lancé dans une charge contre le gouvernement.

La puissance de son discours fit grand effet. Les auditeurs l'interrompirent avec des cris d'enthousiasme. Il parla du fait que nous devions gagner l'ouvrier allemand du front de la lutte des classes pour la communauté du peuple. Il s'est également adressé aux jeunes. Puis il a lancé dans la salle une phrase qui m'a frappé et que j'ai ressentie comme si elle avait été prononcée personnellement pour moi : « La jeunesse qui se faufile en cachette de chez elle dans nos assemblées sera un jour appelée à briser nos chaînes ». Ces mots ont enflammé quelque chose en moi et m'ont fait brûler de mille feux. Cette nuit-là, je rentrais chez moi en marchant dans la grande ville illuminée, la tête bouillonnante. Un nouveau jour se profilait déjà lorsque je suis rentré. Ma mère était très inquiète, mais il n'y eut pas d'émeute. Mon grand frère m'avait couvert. J'ai raconté mon expérience à mes amis d'école et j'ai réussi à convaincre certains d'entre eux de m'accompagner à la prochaine manifestation. L'un après l'autre, ils ont suivi mon invitation à venir avec moi. Nous avons discuté du contenu des discours et nous nous sommes retrouvés après les cours pour faire des projets. C'est ainsi que s'est formé dans notre école, avec un succès croissant, un petit cercle d'élèves qui sympathisaient avec le nouveau mouvement ou qui, comme moi, se sentaient engagés dans ce mouvement. Nous étions des élèves, mais notre objectif principal était de gagner les jeunes travailleurs à notre cause. Pour cela, nous voulions fonder dans le « Red Wedding » les Jeunesses

hitlériennes, dont je connaissais l'existence. Mais avant d'en parler, j'aimerais décrire la suite des événements dans notre école.

Le jour de l'Ascension 1929, un appel à la création de l'association nationale-socialiste des élèves a été publié à Berlin. D'emblée, 400 élèves se sont inscrits pour devenir membres. Je me rendis chez le responsable berlinois de cette nouvelle ligue, Joachim Walter, au 25 de la Rönnestraße à Charlottenburg, et inscrivis notre groupe d'élèves. J'ai été nommé responsable du groupe scolaire. Nous nous trouvions maintenant dans une organisation bien établie. Lorsque nous nous réunissions de temps en temps, nous recevions des directives et des informations. Nous avions aussi notre propre journal : *Der Aufmarsch*. Cela a favorisé notre développement. Notre champ d'action était l'école. Nous ne nous faisions pas remarquer à l'extérieur par des défilés, des manifestations ou des trajets en camion. Nous n'avions pas d'insignes, de fanions ou de drapeaux. C'était l'affaire des jeunesses hitlériennes. Notre arme était la discussion avec d'autres qui n'étaient pas encore des nôtres. Néanmoins, le fait d'être reconnu comme partisan de l'Union nationale-socialiste des élèves n'était pas sans danger. Ainsi, en 1929, Hans-Dietrich Sternberg, élève du primaire supérieur, fut si grièvement blessé lors d'une attaque des communistes qu'il mourut des suites de ses blessures. Il y avait aussi des dangers à l'école. Nous recevions des avertissements lorsque nos activités étaient découvertes. Dans des lettres, la direction de l'école menaçait les parents de retirer à leur fils la gratuité des frais de scolarité s'il ne quittait pas le Nationalsozialistischer Schülerbund. Dans certains établissements, le renvoi était également prononcé. Chez nous, il n'y a eu que des avertissements.

L'Union des élèves socialistes et l'Union des jeunes communistes restaient discrètes dans notre école, qui se trouvait dans un quartier ouvrier. Je ne connaissais que deux camarades de classe qui se réclamaient du communisme. Il s'agissait de mon camarade de classe Werner, qui lisait beaucoup la littérature communiste et avait une bonne formation dialectique. J'ai suivi les cours d'espagnol facultatifs avec Harry. Lui aussi était très intelligent et pouvait argumenter habilement en faveur de sa cause communiste. Je l'ai revu bien des années après la Seconde Guerre mondiale. Entre-temps, il avait occupé des postes de direction dans des entreprises renommées. L'évolution et l'expérience avaient fait de lui un conservateur. Nous étions désormais d'accord sur de nombreux points. Ces deux camarades de classe sont restés solitaires dans notre école et n'ont pas trouvé d'adhérents.

Notre association d'élèves avait acquis une position forte de 1930 à 1932. L'écrivain et journaliste Hans Zehrer a constaté à l'époque dans un essai qu'environ 70 % des bacheliers berlinois se réclamaient du national-socialisme. En 1931, dans le cadre de la démocratisation de l'école, la Schülergemeinde a été introduite. Leur porte-parole devait être, dans la mesure du possible, un élève du primaire supérieur. Les élèves m'ont élu comme porte-parole. Le collège des professeurs a désigné comme interlocuteur et partenaire d'encadrement le conseiller d'études Dr Deutschkron, qui a également donné des cours à court terme dans notre classe. Il avait une fonction au sein du parti social-démocrate, était d'origine juive et avait participé à la Première Guerre mondiale. Ma collaboration avec lui s'est déroulée sans aucune complication. Il a échappé à la persécution du troisième Reich en émigrant en Angleterre. J'ai appris son destin par un camarade de classe qui l'avait rencontré après 1945. Il a également fait l'objet d'un téléfilm qui a été diffusé en mars 1990 d'après le livre de sa fille Inge *Ich trug den gelben Stern* [Je portais l'étoile jaune – NdT]. La communauté scolaire a été autorisée à désigner parmi ses membres un conférencier qui pourrait s'exprimer dans l'amphithéâtre sur un sujet de son choix. J'ai été désigné à cet effet. Je venais de lire le livre de Walter Flex *Der Wanderer zwischen beiden Welten* [Le voyageur entre deux mondes – NdT], qui a exercé sur moi une influence durable. À 15 ou 16 ans, je n'étais pas encore pleinement conscient de l'importance historique du Wandervogel[1]. Après cette lecture, j'ai cherché et découvert ses traces spirituelles. J'ai choisi ce livre comme thème de ma conférence. Il me semblait approprié de parler, à contre-courant de l'esprit matérialiste de l'époque, de l'attitude d'un idéaliste désintéressé dont les convictions et la pensée s'exprimaient également dans ses actes. Le futur chef de troupe Ernst Wurche était un Wandervogel, un volontaire de guerre et un étudiant en théologie. Il voyait l'essence de la dignité masculine dans le maintien de la sérénité dans les situations de danger. En tant qu'officier fraîchement promu, il avouait : « Servir en tant que lieutenant, c'est montrer l'exemple à ses hommes. La mort prématurée en fait donc partie. Mais le plus beau reste l'exemple. C'est aussi plus difficile ».

Et ce qui devrait distinguer un homme et un chef de troupe était révélé par ses paroles :

[1] [NdT : Le terme Wandervogel (littéralement « oiseau de passage » en allemand) désigne un mouvement de jeunesse né en royaume de Prusse tout à la fin du XIXe siècle, à l'initiative d'étudiants du Gymnasium de la petite ville de Steglitz.]

« Seul celui qui supporte avec courage et modestie toute la misère et le dénuement de la multitude, ses joies et ses dangers, qui souffre de la faim et de la soif, du gel et de l'insomnie, de la saleté et de la vermine, du danger et de la maladie, seul le peuple lui ouvre ses chambres secrètes, ses cagots et ses coffres au trésor. Celui qui a traversé ces chambres avec des yeux clairs et bienveillants est bien appelé à figurer parmi les dirigeants du peuple ».

« Il faut avoir le cœur de ses hommes, alors on a naturellement de la discipline », disait-il. Le lieutenant Wurche a été grièvement blessé lors d'une patrouille au lac Simnow et a succombé à ses blessures. L'ami poète, qui lui avait chanté son grand cantique, l'a suivi. Walter Flex est mort le 16 octobre 1917 sur l'île d'Ösel lors des combats dans les pays baltes. Avec un pressentiment clairvoyant de ce qui allait arriver, il nous a laissé sa confession : « Jamais aucune cloche ne sonnera plus bas sur nous, sur nos héritiers et sur ceux qui viendront après nous que toi, mon peuple, et toi, mon frère ». Il croyait « que l'évolution de l'humanité atteint sa forme la plus parfaite pour l'individu et son développement intérieur dans le peuple ». L'héritage du poète et soldat tombé au combat, de ce voyageur entre les deux mondes, ne devrait pas s'éteindre en nous :

« Donnez-nous le droit de rentrer chez nous ! Nous aimerions pouvoir entrer à toute heure dans votre cercle sans détruire votre rire ... Laissez-nous le parfum humide de la sérénité, qui était l'éclat et la lueur de notre jeunesse ! Donnez à vos morts le droit de cité, vous les vivants, pour que nous puissions habiter et séjourner parmi vous, aux heures sombres et lumineuses... Faites en sorte que les amis aient le cœur de bavarder et de rire de nous ! Donnez-nous le droit du sol, comme nous en avons joui dans la vie ».

Telles étaient les principales conclusions de mon exposé. Ensuite, il n'y a pas eu de discussion. Le corps enseignant n'a pas émis de critiques. Cette conférence de janvier 1931 fut aussi mon discours d'adieu à la Ligue nationale des élèves socialistes. En février, je quittai la 6e Oberrealschule après avoir obtenu mon baccalauréat.

Les Jeunesses hitlériennes avaient été créées avant la Ligue des élèves. Au dernier trimestre de l'année 1928, les attaques des communistes contre moi avaient été un événement clé qui m'avait conduit à une manifestation avec le Dr Goebbels. Son discours clair et convaincant a déterminé ma voie pour les années à venir. Depuis, j'avais pris la ferme résolution de m'opposer à la lutte des classes dans la jeunesse et de fonder les Jeunesses hitlériennes à Wedding. L'initiative est venue des élèves que j'avais peu à peu gagnés à cet objectif. Il s'agissait maintenant de recruter également de jeunes travailleurs. Mon frère Richard avait depuis longtemps terminé son apprentissage de commerce et avait des contacts avec la jeunesse laborieuse.

Un camarade plus âgé, Bönig, qui était déjà dans les rangs des SA, m'a donné des indications sur les jeunes qui pouvaient nous être utiles. Nous avons ainsi pu inviter de jeunes travailleurs à l'assemblée constitutive des Jeunesses hitlériennes. Au début, nous ne nous aventurions pas encore dans les bastions rouges. Cela aurait signifié notre perte dès le départ. Dans le Wedding, il y avait des quartiers et des rues, comme la Kösliner Strasse, totalement dominés par les communistes et dans lesquels un drapeau rouge pendait à chaque fenêtre. Nous sommes donc allés dans la périphérie de notre quartier et avons loué une arrière-salle dans le restaurant de la brasserie expérimentale et d'apprentissage de l'Amrumer Straße. La salle était bondée. Certains de nos camarades avaient amené un autre participant. Les communistes n'étaient pas présents. C'était la première fois que je donnais une conférence en dehors de l'école. Le thème était « La lutte pour la jeunesse populaire ». J'avais le trac. Cela se voyait certainement. Mais cela a permis d'établir un contact affectif avec mes auditeurs. Une quarantaine de jeunes ont déclaré leur adhésion.

Ce fut un grand succès. L'enseigne Wedding était en place. Plus tard, on l'appela la troupe. La plupart des jeunes savaient ce qui les attendait. Car face à l'adversaire politique, nous étions dans une minorité qui semblait sans espoir. Personne n'avait d'avantage à gagner. Bien au contraire. Nous ne pouvions nous attendre qu'à des dangers et des inconvénients. Entre-temps, nous avions déjà entendu ou appris que le slogan « ... et si tu ne veux pas être mon frère, je te défonce le crâne » n'était pas seulement un slogan malveillant, mais une triste et dure réalité. Un grand engagement personnel était exigé de chacun. Personne ne nous l'a ordonné. La volonté venait de nous-mêmes. C'était une voix intérieure qui nous disait de servir une véritable communauté populaire sans querelles fratricides et un idéal de justice sociale. Il est faux d'affirmer dans la littérature que Hitler et son Parti ont délibérément exposé la jeunesse au danger afin de la radicaliser. Non, la jeunesse s'est offerte d'elle-même. Rien ne lui a été imposé. Elle a tout fait de son plein gré. Il n'est pas non plus possible de forcer quelqu'un à faire un sacrifice.

Bien sûr, au fil du temps, certains garçons ont quitté le service cai il était devenu trop dangereux pour eux. Mais ce n'était pas un inconvénient. Car restaient ceux qui étaient constants et sur lesquels on pouvait compter. C'est ainsi qu'une sélection s'est opérée pendant la période de combat. J'ai signalé la nouvelle unité au Gauleiter berlinois des jeunesses hitlériennes. J'ai été nommé Scharführer Wedding. Nous n'avions pas de tenue ou d'uniforme. Nous n'avions pas d'argent pour cela. Au début, nous avons dû

nous contenter de la « Räuberzivil ». Mais nous avons reçu un insigne, de forme circulaire sur fond noir et rouge, qui représentait un soleil levant clair avec des rayons et une croix gammée, avec l'inscription « HJ – Deutsche Arbeiterjugend » tout autour. Nous portions désormais ce signe symbolique. Non sans danger, comme nous le verrons bientôt. Nous n'avions pas de local propre. Nous nous réunissions la plupart du temps dans l'arrière-salle d'un bar que fréquentaient également les SA, dans des caves ou en plein air dans un parc. De temps en temps, nous faisions un tour dans la région de la Marche, lorsque notre caisse commune était remplie. Celui qui possédait plus aidait celui qui n'avait rien. C'était une solidarité évidente dès le début. Nous n'avions pas assez d'argent pour acheter des tentes. Mais nous aimions aussi passer la nuit dans la grange, dans le foin. Là, chacun pouvait se confier avant que les yeux ne se ferment. C'est là que sont apparues certaines aides.

Une fois notre unité consolidée, nous avons fait de la publicité pour notre mouvement dans les villages. La publicité est devenue notre principal objectif. En ville, nous essayions de nous rendre utiles à notre manière. Il y avait par exemple le vendeur de journaux à l'angle de la See- et de la Müllerstraße. Il vendait le journal de combat national-socialiste *Der Angriff*, qui paraissait depuis 1927. Cela a dû faire sensation au milieu du Wedding rouge, lorsque ce journal a été publié pour la première fois. Nous admirions le courage du vendeur de journaux. Nous nous réunissions de temps en temps en grand nombre autour de lui pour le protéger et attirer les gens. Notre hypothèse s'est avérée juste. Là où les gens se rassemblent, il y a toujours de nouvelles personnes. C'est ainsi qu'ils ont été rendus attentifs à l'*Angriff* et que l'un ou l'autre a décidé d'acheter ce journal. Comme tout se passait bien, nous sommes devenus plus audacieux. Nous avons commencé à glisser des tracts et des prospectus publicitaires sous les fentes des portes des appartements. Notre garde était postée devant la porte d'entrée. Malheur à celui qui se faisait prendre en train de distribuer des tracts. Sous les jurons, il était alors poursuivi dans les escaliers ou battu. Une fois le lion réveillé, nous ne pouvions plus envisager de continuer à distribuer des tracts. Souvent, nous nous rendions ensemble aux manifestations du mouvement national-socialiste et nous nous procurions des brochures et des informations sur le programme du NSDAP. Nous en parlions ensuite lors de nos réunions.

Si je regarde en arrière, je dois admettre qu'à 15 ou 16 ans, certains points du programme qui allaient au-delà du rejet de la lutte des classes ne nous attiraient pas autant, par exemple la personnalité sanguinaire ou

l'engagement dans le danger. À l'adolescence, les émotions ont pris le dessus. Ainsi, nous étions fortement impressionnés par le fait que le « petit docteur » Goebbels, en tant que Gauleiter de Berlin, marchait en boitant devant ses SA sous une grêle de pierres et de projectiles, et qu'il affrontait courageusement la discussion dans les assemblées adverses dans un discours bien rodé, et, comme nous l'avons entendu, qu'il avait inventé l'expression « l'homme SA inconnu » lors de la bataille de salle la plus sanglante dans les salles du Pharus. Je me souviens de la force avec laquelle les photos d'Adolf Hitler nous interpellaient, par exemple lorsqu'il se tenait au chevet d'un homme SA blessé ou qu'il parlait sur la tombe d'un compagnon d'armes assassiné et lui rendait hommage. C'est ce qui nous a toujours convaincus, la camaraderie entre le chef suprême et le dernier homme du bas de l'échelle.

Au cours de l'année 1929, notre unité de la JH a reçu de plus en plus d'apprentis et de jeunes ouvriers recrutés par nos membres les plus actifs. Je me souviens d'un événement qui montre clairement que nous avons pénétré dans les rangs des « déshérités » et de ceux qui se trouvaient du côté le plus sombre de la vie. J'avais organisé un appel de mon unité à Jungfernheide, près de Tegel, auquel participaient pour la première fois les « nouveaux ». Je me suis entretenu avec eux à cette occasion. Un garçon me demanda alors si j'avais fait le long trajet à pied, ce à quoi je répondis par l'affirmative. Il me fit alors une proposition effrontée : « Toi, tu veux que je te pique un vélo ? » Ce fut un choc pour moi. Je me suis demandé si ce garçon pouvait rester dans les jeunesses hitlériennes. J'ai longuement discuté avec lui. J'ai alors appris ses conditions de vie amères et le mauvais milieu dans lequel il avait grandi. Nous l'avons accueilli et avons tenté notre chance avec lui. Grâce à notre serviabilité et à l'esprit de camaraderie désintéressé qui lui était jusqu'alors étranger, il a changé et est devenu un membre à part entière de notre communauté. Cette expérience m'a conforté dans l'idée que nous devions nous aventurer encore plus intensément dans le monde des jeunes chômeurs et des jeunes sans espoir.

Le renforcement de notre unité et sa fiabilité ont permis au Gaudienst de constater le succès de notre travail. Nous avons alors appris que le Gauführer Robert Gadewoltz était venu nous voir et avait fait un voyage avec nous. La nuit, dans la grange, on lui posa de nombreuses questions sur les objectifs de la JH, les petits et les grands soucis du quotidien, auxquelles il répondit avec des mots simples et clairs. Depuis cette journée riche en expériences, notre unité avait une relation de confiance particulière avec lui. Nous sentions qu'il avait un bon cœur, qu'il était idéaliste et qu'il donnait le

bon exemple en tout. Comme nous l'avons constaté plus tard, c'était aussi un bon orateur, dont la force de persuasion était étincelante et qui gagnait les gens. C'est justement avec lui que nous avons trouvé beau de pouvoir lui dire « tu ».

Peu de temps après notre voyage commun, j'ai été convoqué à la Gaudienststelle. Là, Robert Gadewoltz m'a annoncé qu'il me confiait dès à présent, en plus du Wedding, la direction des Jeunesses hitlériennes dans les quartiers de Moabit, Prenzlauer Berg et le Fischerkiez. Le groupe s'est transformé en unité. C'est ainsi que je suis devenu chef de l'obédience 1. Je ne m'y attendais pas. Je n'étais qu'à la veille de mes 17 ans. En rentrant chez moi, tard dans la soirée, de nombreuses pensées, mais aussi des doutes et des hésitations, me traversaient l'esprit. Moabit-Beusselkiez, c'était un quartier très ouvrier, Prenzlauer Berg aussi. Et puis le Fischerkiez. Le centre du plus vieux Berlin, où vivaient principalement des ouvriers. Autour de l'Alexanderplatz, c'était la pègre avec ses clubs de lutte. La prostitution y était florissante. Dans le quartier des granges, autour de la Grenadierstraße, se trouvait le centre des juifs de l'Est récemment immigrés, avec des salles de prière à côté des places des marchands. Et moi, j'étais un élève, un élève de première. Comment pouvais-je m'en sortir ? Là-bas, les commu-nistes dominaient partout la rue. Ce soir-là, mes inquiétudes à ce sujet étaient plus grandes que ma joie.

Mon attention s'est alors portée sur les nouveaux quartiers. Moabit-Tiergarten, dont faisait partie le quartier de Beussel, était bien parti. Erich Steinacker y menait la troupe. On pouvait compter sur lui et ses camarades Gerhard Mondt, Eugen Gerhardi et Georg Bauschuß. Dans le quartier de Prenzlauer Berg, la jeunesse hitlérienne était en train de se constituer. Dans le quartier des pêcheurs, il existait une unité qui avait déjà fait ses preuves dans la lutte contre la jeunesse marxiste. Elle était dirigée par Bobby Rosie, qui avait déjà servi dans les SA et avait été blessé dans un combat de rue. Il avait quelques années de plus que moi, était de petite taille, agressif et critiquait ouvertement sans se gêner. Lors de notre première rencontre, j'ai remarqué qu'il n'était pas content d'être confronté à un chef d'obédience plus jeune. Il avait sans aucun doute plus d'expérience que moi pour s'imposer dans la rue avec ses hommes. Je lui ai donc laissé la liberté d'agir à sa guise, et notre collaboration s'est déroulée sans friction. Il est resté en contact étroit avec la SA. C'était absolument nécessaire, car sans la SA, nous n'aurions pas pu, au début, nous protéger suffisamment lors de nos défilés et de nos manifestations.

Les garçons du quartier des pêcheurs se distinguaient extérieurement des autres unités. Ils ne portaient pas de chemises brunes, mais noires. De plus, ils disposaient d'une fanfare, la seule de la jeunesse hitlérienne berlinoise. Dans une salle de concert, une fanfare aurait été inimaginable et insupportable. Mais dans la rue, entre les mornes immeubles locatifs, elle attirait les gens. Il y avait dans ses sons quelque chose d'excitant qui incitait au départ. Lorsque l'« Internationale » était entonnée, on croyait y percevoir de l'espoir et de la nostalgie. Je n'étais pas non plus indifférent lorsque les combattants du Front rouge défilaient avec leur fanfare à travers les quartiers ouvriers.

Mon entourage a rapidement atteint un effectif de plus de 150 hommes. Cette unité soudée permettait de mettre ponctuellement l'accent sur certains points. Si, par exemple, la JH voulait organiser une soirée de discussion, une manifestation ou un défilé dans un district, on pouvait faire appel à des renforts des autres districts. Cela rendait notre présence plus efficace. Alors qu'en 1929, j'avais travaillé plus discrètement avec ma troupe de Wedding, j'ai pu, à partir de 1930, me manifester publiquement avec une troupe plus nombreuse. Nous sommes ainsi devenus peu à peu un facteur que la jeunesse communiste-marxiste devait prendre au sérieux en tant qu'adversaire. Plus nous apparaissions dans les rues, plus les affrontements étaient violents. Les agressions et les blessures se multipliaient. Les appartements des dirigeants de la JH étaient assiégés. Beaucoup de nos jeunes vivaient dans un foyer d'obédience marxiste. Dans certains cas, nos adversaires ont découvert le pot aux roses et ont écrit aux parents au sujet de l'appartenance des fils aux jeunesses hitlériennes. Dans certains cas, cela a conduit à l'expulsion du domicile familial. Un certain nombre de camarades ont été arrêtés et certains ont été emprisonnés.

Les voyages en camion étaient très appréciés dans notre entourage. Nous louions un ou plusieurs camions. Ensuite, nous partions de jour ou de nuit dans la campagne de la Marche, drapeaux au vent, en chantant des chansons entraînantes et les sangles anti-tempête rabattues. L'une des destinations récurrentes était Eberswalde.

En 1930, nous nous y sommes rendus avec notre chef de district Robert Gadewoltz. Du haut d'un camion, il a tenu un discours enflammé à la population et à la jeunesse. À cette époque, quelques jeunes hitlériens avaient été blessés à coups de couteau sur l'Alsenplatz.

En 1931, alors que Robert Gadewoltz avait déjà été rappelé, j'ai suivi ses traces et j'ai également adressé un message de combat à la jeunesse depuis un camion. J'ai crié à la foule : « Où sont nos camarades assassinés ? » Et de

toutes les gorges est sortie, forte et puissante, la réponse : « Ici ! » Notre marche à travers la ville fut interdite. Nous nous sommes donc « promenés » à travers Eberswalde. La commune ne s'est pas montrée. Les pierres ne volaient même pas depuis leur bastion de l'Aigle noir. Nous avions considérablement gagné du terrain ici. Ainsi, nos déplacements en camion contribuaient à aider la jeunesse hitlérienne dans nos destinations.

Dans le livre « Die Geschichte der Hitlerjugend » de Hans-Christian Brandenburg, j'ai lu ce qui suit au sujet de mon chef de Gau : « En février 1931, Robert Gadewoltz a été destitué pour incompétence. Il a laissé au JH-Gau une dette de 5 000 RM ». Cela a peut-être été écrit quelque part dans les dossiers. Mais ce n'est pas vrai pour autant, du moins en ce qui concerne sa prétendue incompétence. De par ma proximité avec le développement et les événements de cette époque, je peux témoigner que c'est précisément Robert Gadewoltz qui a jeté les bases de la création des Jeunesses hitlériennes de Berlin en 1929 et 1930. Même devant le jugement d'Adolf Hitler, il a bien résisté. Pendant la période de combat du Parti national-socialiste, toutes les associations JH/NS avaient des dettes, et Robert Gadewoltz dirigeait non seulement les Jeunesses hitlériennes à Berlin, mais aussi dans la région du Mark Brandenburg. La somme de 5 000 Reichsmark n'était même pas trop élevée. Il suffit de penser aux millions de dettes que les partis possèdent, bien que l'État finance les élections. Non, Robert Gadewoltz a été victime d'une intrigue. Les événements qui l'ont entouré font partie de mes premières déceptions quant à l'insuffisance humaine. Après son départ, Gadewoltz fut un orateur très demandé du Gau et du Reich, il devint conseiller municipal après 1933, fut officier du premier au dernier jour de la guerre, blessé et titulaire de la Croix de fer de première classe. Après la guerre, il a occupé un poste de direction dans l'économie. Lorsque j'ai rendu visite à sa veuve il y a quelques années, j'ai appris que ses fils et ses filles avaient tous fait leurs preuves dans leurs professions. Voilà donc le portrait de la vie d'un homme qui avait été « destitué pour incompétence » dans la littérature.

Lors des réunions de mon entourage, je prenais généralement la parole moi-même et discutais avec un adversaire invité. Cela donnait parfois lieu à des bagarres, où l'un ou l'autre avait le dessus. Au début, mon thème (et mon programme) était le dépassement de la lutte des classes. Je pouvais en parler en m'appuyant sur mon expérience personnelle. À l'âge de 15 ans, j'avais encore répété quelques slogans dont je n'avais pas encore découvert ou exploré moi-même la signification profonde. Avec le temps, j'ai acquis dans des livres, des brochures et des discours de camarades de parti de

premier plan des connaissances qui m'ont permis d'argumenter. Le discours n'était pas mon point faible. Déjà en cours d'allemand à l'école, je prenais plaisir à m'exprimer sur un sujet littéraire. On pouvait y choisir soi-même un thème libre pour un bref exposé. J'ai par exemple parlé d'August Borsig, qui avait fondé une usine de machines à Berlin en 1837, ou de l'Amérique, le pays des possibilités illimitées. J'avais donc un peu d'entraînement pour parler en public.

Dans les jeunesses hitlériennes, je devais répondre à de nombreuses questions ou essayer de convaincre des personnes d'autres opinions de mon point de vue. C'était une bonne formation pour moi. En 1930, on m'a demandé de prendre la parole en public. Je me souviens de la première réunion des jeunes travailleurs chez Siemens. J'ai emprunté un vélo et je suis parti pour Siemensstadt. Je pédalais à la rencontre du flot d'ouvriers qui se précipitaient chez eux après la fermeture de l'usine. Je me sentais assez mal à l'aise. Je suis descendu de vélo, me suis arrêté un instant et ai regardé les visages des hommes qui passaient, marqués par l'inquiétude. Ils avaient certainement des enfants qui devaient être nourris en ces temps difficiles. Cette pensée et cette impression éveillaient déjà en moi des doutes quant à ma capacité, en tant qu'élève, à montrer aux jeunes travailleurs en attente un chemin vers un avenir meilleur. Il fallait surmonter ce doute. Il n'y avait pas de retour en arrière possible. J'ai pris le dessus et j'ai continué. Tout se passait bien à la réunion. Peut-être était-ce dû à la chance, mais peut-être aussi que mes auditeurs ont senti que mes paroles venaient d'une détresse qu'ils avaient eux-mêmes vécue et qu'elles avaient donc une force de conviction. On m'a dit que certains jeunes travailleurs s'étaient engagés dans les jeunesses hitlériennes. Cette expérience m'a donné de l'élan. Je suis souvent retourné chez Siemens et j'ai pris la parole lors de plusieurs réunions publiques la même année. Un matin, en arrivant à l'école – j'étais en terminale – j'ai vu sur la colonne publicitaire une affiche annonçant que j'étais l'orateur : « C'est le Gefolgschaftsführer Axmann qui parle ». Quelques messieurs du corps enseignant l'avaient également découverte. Selon leurs opinions politiques, j'en ai fait les frais dans les différentes matières. Malheureusement, c'était au détriment des mathématiques. J'ai remarqué qu'après les manifestations du NSDAP, qui se prolongeaient tard dans la nuit, j'étais immédiatement appelé au tableau à la première heure du matin pour déduire un théorème. Il m'arrivait alors d'échouer, ce qui se voyait sur mon bulletin de notes du baccalauréat.

Après le départ de Robert Gadewoltz, Joachim Walter a repris le Gau de Berlin en février 1931 et Gunter Stegemann le Gau de Brandebourg des

Jeunesses hitlériennes, dans lequel j'ai également été employé comme orateur. Même la veille de mon examen de fin d'études secondaires. Ce fait illustre parfaitement le fait que l'accomplissement de mon devoir envers les Jeunesses hitlériennes avait la priorité absolue sur l'école. J'arrivai à la gare de Lehrt tôt le matin de mon jour d'examen et rentrai chez moi par la Heidestraße, qui devait également m'accueillir le 2 mai 1945 à une heure fatidique. Après un sommeil court mais profond, je mis mes plus beaux habits et me rendis pour la dernière fois à l'école. Mes camarades de classe - tous en costume sombre - étaient déjà rassemblés. La salle était pleine de fumée. Les candidats au baccalauréat avaient été autorisés à fumer le jour de l'examen. Certains étaient encore plongés dans leurs livres, d'autres se tenaient à la fenêtre et regardaient le ciel. Je faisais partie de ces derniers. De temps en temps, la porte s'ouvrait et le candidat suivant était appelé. On se demandait qui pourrait bien échouer au baccalauréat. Une fois l'examen terminé, nous nous sommes installés dans une salle spéciale. C'est alors qu'est apparu le directeur de l'école, le Dr Bernecke, que j'estimais beaucoup. Avec son front bombé au-dessus des sourcils, il avait un visage expressif. Dans la tension et le silence, il a annoncé : « Le baccalauréat a été réussi par Arlt, Beyer, Binias ... » etc. Je me trouvais en deuxième position dans l'alphabet. Mon nom a été omis. Le directeur félicita alors mon voisin de tête. Il s'est approché de moi. J'avais reculé parce qu'il ne m'avait pas appelé. Le Dr Bernecker me regarda d'un air sévère et me dit d'un ton désapprobateur : « Ah oui, Axmann, je voulais encore vous dire ceci : vous auriez pu faire beaucoup mieux au baccalauréat ». Il m'avait ainsi donné sa dernière leçon pour mon manque d'intérêt pour l'école. Pourtant, j'aimais bien aller à l'école, malgré mon engagement dans les jeunesses hitlériennes. Je trouvais le mot juste : nous n'apprenons pas pour l'école, mais pour la vie.

J'avais réussi le baccalauréat avec 2,3, malgré d'autres devoirs, obligations et distractions. Je suis rentré chez moi satisfait. Après 1933, j'ai rencontré mon directeur dans le métro à la station Seestraße. J'étais en civil, je me suis approché de lui et je l'ai salué. Nous avons engagé la conversation. Il m'a dit : « Vous êtes devenu un grand homme entre-temps. Mais vous ne portez pas d'insigne ». Ce à quoi je lui ai répondu : « Monsieur le directeur, je le portais à l'époque où j'allais à l'école chez vous ».

Je voulais faire des études, mais je n'avais pas d'argent. Notre famille était au plus bas économiquement. À la maison, tout le monde était au chômage. Je cherchais du travail, mais je n'en trouvais pas. C'était ça la désolation. On voulait bien travailler, mais on se heurtait partout à des

portes fermées. On n'avait pas besoin de moi. C'est ce sentiment d'absence de perspectives qui a motivé et radicalisé de nombreuses personnes dans la lutte politique. Je cherchais des élèves auxquels je pouvais donner des cours particuliers. Ce n'était pas facile non plus, car de nombreux parents n'avaient pas d'argent pour cela. Grâce à une recommandation, j'ai fini par obtenir quelques élèves. Cela m'a permis d'obtenir un peu d'argent pour payer les frais d'inscription à l'université. Je me suis inscrit à la Friedrich-Wilhelm-Universität sous la direction du recteur Adolf Theissmann.

La lutte politique faisait également rage à l'université. Des éléments étrangers à l'université y ont fait irruption et des affrontements physiques ont eu lieu. C'est pourquoi un contrôle était effectué à l'entrée, où l'on devait présenter sa carte d'étudiant. Les étudiants nationaux-socialistes étaient très actifs à l'université de Berlin. Je ne me suis cependant pas engagé dans l'association d'étudiants national-socialiste, car le travail au sein des jeunesses hitlériennes m'absorbait totalement. Je suivais les cours de droit du travail du professeur Dersch, de droit civil du professeur Wolff et de droit pénal du professeur Kohlrausch. C'étaient des professeurs de haut niveau. J'ai suivi les cours du professeur Emil Dovifat, spécialiste de la presse. Ils étaient très intéressants pour moi. Il mettait des disques des discours de mon Gauleiter, le Dr Goebbels, et les analysait du point de vue de la rhétorique et de la démagogie. Lorsque j'ai donné une conférence à la Hochschule für Politik après 1933, j'ai découvert le professeur Dovifat parmi les auditeurs. Je l'ai salué après mon discours et lui ai demandé d'analyser la conférence de son ancien étudiant. Il s'est exécuté et m'a donné de bons conseils et astuces. Malheureusement, je n'ai pas pu suivre les cours de l'université de manière continue, car la question existentielle brute devenait de plus en plus brûlante. Je n'avais pas de travail à côté de mes études. Je ne pouvais plus être une charge pour ma famille.

Je suis donc parti un matin pour la campagne. Je voulais m'y engager en échange d'un logement et de nourriture. Le chemin m'a mené via Potsdam, Michendorf et Seddin à Kähnsdorf, où le Wandervogel avait eu l'une de ses premières cabanes. Je n'ai pas oublié cette randonnée à travers la vallée la plus profonde de ma jeune existence. Je n'avais qu'un bagage léger avec moi, mais j'étais chargé de pensées lourdes de soucis. Sur mon chemin nocturne, je n'ai rencontré ni véhicule ni âme qui vive. J'étais seul sous le ciel étoilé. Je faisais l'expérience de la solitude. À l'aube, je me suis senti fatigué. Les provisions pour la route étaient déjà épuisées et mon estomac commençait à gargouiller. Je cherchais du regard des gens à qui parler, mais je m'en abstenais toujours. Puis j'ai vu un homme en hautes bottes qui,

d'après son apparence et son attitude, pouvait être un SA. Je l'ai abordé et lui ai demandé du travail. Au cours de la conversation, j'ai appris qu'il faisait effectivement partie des SA. Je lui ai parlé de ma situation et il m'a promis de chercher un travail temporaire pour moi. Cela a finalement fonctionné et j'ai pu creuser dans une gravière. Je recevais ma nourriture et un toit. Un jour, il m'a emmené sur le cadre de sa bicyclette à une réunion de l'opposition dans un petit village voisin. J'y ai pris la parole pour discuter. Je pouvais voir à la bonne humeur de mon assistant que ce n'était pas un échec. C'est ainsi que passèrent les semaines d'été, au cours desquelles je me sentis revigoré. La confiance était revenue.

J'avais gardé le contact avec mes camarades berlinois. Ils me pressaient de revenir à Berlin, car les affrontements avec les forces adverses s'étaient intensifiés. C'est ainsi que j'ai repris la direction de mon escorte 1. Le jeune hitlérien berlinois Gerhard Liebsch avait été assassiné le 26 mai 1931. A mon retour, j'ai appris que trois jeunes hitlériens avaient été agressés sur la Lausitzer Platz. L'apprenti tourneur Perghammer, âgé de 17 ans, a été gravement blessé à l'arrière de la tête, le jeune ouvrier Schmidt, âgé de 18 ans, a reçu une balle perdue et le jeune ouvrier Hans Hoffmann, âgé de 17 ans, a été blessé par une balle au ventre et a succombé à ses blessures le 17 août 1931. En deux mois, les Jeunesses hitlériennes de Berlin ont eu à déplorer deux morts. Une fois de plus, tout indiquait que les communistes ne voulaient pas se laisser contester leur domination dans la rue, et encore moins leurs bastions, dans lesquels ils avaient dominé des quartiers entiers dès le début après la Première Guerre mondiale. Nous avions déjà dû en prendre acte l'année dernière, lorsque le 14 janvier 1930, des coups de feu avaient été tirés sur le chef d'escadron SA Horst Wessel alors qu'il ouvrait la porte de son appartement, et qu'il était mort des suites de ces tirs le 22 février 1930. Cela m'avait profondément affecté. Horst Wessel était étudiant-ouvrier. Son père était pasteur à St. Nikolai, la plus ancienne église de Berlin.

Pendant la guerre, il avait servi comme aumônier militaire dans le quartier de campagne du maréchal général von Hindenburg, avec lequel il était bien connu. Horst Wessel a quitté le foyer bourgeois de ses parents pour gagner les ouvriers à la communauté du peuple dans le quartier de Friedrichshain, dans le Fischerkiez et le Scheunenviertel. C'était un exemple pour nous, élèves supérieurs, qui avions brûlé nos casquettes et qui voulions attirer les jeunes travailleurs chez nous. D'ailleurs, Horst Wessel avait déjà travaillé pour les jeunesses hitlériennes en 1927. Le Dr Goebbels l'avait chargé en janvier 1928, lors de son séjour privé à Vienne, d'enquêter

sur l'organisation des nationaux-socialistes, mais surtout sur celle des Jeunesses hitlériennes, au sein desquelles Horst Wessel avait brièvement dirigé une unité. Il en rendit compte dans une lettre à un ami datée du 20 février 1928 :

> *« La JH locale est brillamment organisée ...La JH organise de grandes manifestations de masse pour les jeunes, et ce avec succès. Je m'apprête maintenant à mettre sur papier et à remanier les observations et expériences que j'ai faites ici, car j'ai la ferme intention de les exploiter à Berlin, que ce soit au sein de la jeunesse ou du Parti. Quoi qu'il en soit, le Gau de Vienne travaille de manière exemplaire, et il faudra sans doute quelques efforts pour amener le Gau de Berlin au même niveau ».*

Après l'interruption de mon activité à Kähnsdorf, j'ai dû faire face à de nombreuses exigences, notamment en tant qu'orateur. J'ai eu du mal à y faire face jusqu'à la fin de l'année 1931, en plus de mon rôle d'invité dans les amphithéâtres de l'université Friedrich-Wilhelm.

Le 12 août 1931, la Jeunesse ouvrière socialiste organisa une réunion de jeunes ouvriers de l'entreprise Borsig, à laquelle étaient également invités des représentants des Jeunesses hitlériennes. Je m'y rendis et m'inscrivis à la discussion. Il fallait se prêter à l'échange d'arguments, car c'était justement l'occasion de gagner de jeunes combattants. L'orateur a fait un exposé sur le capitalisme, a affirmé qu'il n'y avait jamais eu de mauvaise gestion marxiste et a fait l'éloge de « l'Internationale ». Il n'était pas difficile de démontrer, sur la base des faits, la mauvaise gestion marxiste. Dans son deuxième numéro de septembre 1931, *Der Junge Sturmtrupp* me citait à propos de l'Internationale en ces termes :

> *« Nous ne croyons pas à votre fabuleuse Internationale. Les organisations ouvrières étrangères ont-elles jamais protesté efficacement contre les énormes charges de tribut qui pèsent sur les épaules de l'ouvrier allemand ? Nous n'attendrons pas que le dernier Bantou soit arrivé à la conclusion qu'il faut aider l'ouvrier allemand ! Nous ne croyons pas aux autres, nous croyons à notre propre force ».*

La discussion s'est déroulée de manière ordonnée et sans incident. J'avais remarqué que certains participants étaient devenus très pensifs. C'est la raison pour laquelle nous avons convoqué notre propre réunion d'entreprise chez Borsig le 8 octobre 1931. En tant qu'orateur sur le thème « Que le marxisme meure pour que le socialisme vive », j'ai expliqué que la réalisation des revendications sociales dépendait du sort de notre peuple et que le bien-être des ouvriers allemands était étroitement lié à l'ascension ou au déclin de la nation. Ce soir-là, nous avons enregistré dix nouvelles adhésions.

À l'époque, lorsqu'un jeune idéaliste de l'Union de la jeunesse communiste ou de la Jeunesse ouvrière socialiste nous rejoignait, cela pesait beaucoup plus lourd que le passage d'un jeune issu des organisations de jeunesse bourgeoises. Les communistes avaient l'habitude de se battre de manière conséquente. Je ne reviendrai pas sur les nombreuses soirées de discussion que j'ai contestées, mais je me contenterai de mentionner celles qui ont connu un déroulement exceptionnel et qui sont documentées dans le journal de combat de la jeunesse laborieuse de Berlin, le *Jungen Sturmtrupp* des années 1931 et 1932.

Les « Roten Pfadfinder » communistes appelèrent à un débat public le 20 août 1931. La troupe de jeunesse hitlérienne de Moabit-Tiergarten y fut invitée. En tant que chef d'équipe, je m'inscrivis pour y participer. Outre l'orateur principal de l'organisateur, on m'a donné l'occasion de faire un exposé qui n'a pas été interrompu par des interjections furieuses, comme cela arrivait souvent. Le débat qui a suivi s'est déroulé de manière objective. Soudain, des hommes ivres de l'association des combattants du Front rouge de Wedding ont fait irruption dans la salle en criant : « Où sont les SA ? » Elle n'était pas là. Les « Roten Pfadfinder » se sont jetés sur leurs propres voyous et ont ainsi évité une effusion de sang. La police a été alertée. Lorsqu'elle arriva, elle ne poursuivit pas les intrus communistes, mais frappa les jeunes hitlériens présents. Dans la rue, des silhouettes sombres traînaient. Les « Roten Pfadfinder » se sont proposés pour raccompagner nos garçons chez eux. Notre adversaire a protégé son adversaire. Cela aussi a existé.

Le lendemain, une réunion de jeunes travailleurs s'est tenue chez Siemens, où j'avais prononcé mon discours inaugural plus d'un an auparavant. Lorsque je suis entré dans la salle, j'ai constaté qu'une forte délégation du KPD[2] était représentée. Elle se comportait comme si elle allait prendre elle-même la direction de l'assemblée à tout moment. Elle avait l'air très mal à l'aise. Mais ensuite, les SA sont arrivés et la réunion s'est déroulée normalement et a été un succès. Chez Siemens, nous avions depuis lors un groupe fort et fiable.

Le 8 octobre a été une journée mémorable pour moi. J'ai raconté que ce jour-là, nous avons pu accueillir dix nouveaux membres chez Borsig. C'était en fin d'après-midi, après la fermeture de l'entreprise. Le même soir, une

[2] [NdT : le Parti communiste d'Allemagne (en allemand : Kommunistische Partei Deutschlands)]

manifestation du groupe communiste Fichte s'est déroulée dans la Wildenowstrasse. C'était à proximité immédiate de la gare de Wedding. Le quartier était un bastion rouge. Un membre des Jeunesses hitlériennes avait été invité à participer à la discussion. Il s'agissait de mon propre quartier. On ne pouvait pas se dégonfler. Je devais y aller. Nous nous sommes demandé s'il était juste d'envoyer une forte unité de la JH à l'assemblée. Pour ce genre de missions dangereuses, nous ne nous adressions en général qu'aux jeunes de 17 et 18 ans qui avaient fait leurs preuves. Mais nous avons renoncé à cette idée, car dans ce cas, une bagarre ou pire semblait inévitable, et ce dans une région où chaque maison regorgeait de communistes prêts à en découdre. Nous avons également été mis en garde de plusieurs côtés contre le fait que l'on voulait nous « casser la gueule ». Nous avons décidé que je devais me rendre seul au foyer de jeunes avec un accompagnateur. Il s'agissait de mon camarade Werner Müller, un jeune homme robuste de la taille d'un arbre. Seuls deux ou trois observateurs en civil neutre devaient être postés dans la salle. Nous avons alerté la troupe de Moabit-Tiergarten, qui devait également se mêler aux passants en civil sur la Sparrplatz et ses environs et observer la scène. L'adresse et le numéro de téléphone du commissariat devaient être à portée de main. Nous sommes arrivés dans une salle bondée. Un camarade, que je considérais comme un bon orateur moyen, parlait au nom de la jeunesse communiste. Il a bien sûr reçu une approbation bruyante et démonstrative. Lorsque l'on me donna la parole pour le débat, des rires éclatèrent. Si je mentionnais le nom de Marx, toute la salle hurlait. Si j'avançais un argument, il se perdait dans le tumulte. J'ai à peine eu le temps de parler. Peu à peu, d'autres voyous sont apparus, l'un avec une canne, l'autre avec une matraque. Ils se sont rangés derrière moi. Tout est devenu calme et sérieux. Ils ont sorti leur couteau et, lorsque je regardais sur le côté, ils s'en sont servis pour se nettoyer les ongles de manière provocante. La peur me montait à la gorge. Soudain, des policiers ont ouvert la porte, le pistolet à la main, et ont crié dans la salle : « Les nationaux-socialistes quittent immédiatement la salle ! » Le silence s'étant installé, mon compagnon et moi avons répondu à cet appel. La Commune voulait maintenant voir qui faisait partie de la jeunesse hitlérienne à Wedding. Cela a dû être une déception pour eux, seuls deux hommes ont quitté la salle. Dans la rue, il faisait plutôt sombre. La lumière des réverbères vacillait. La Sparrplatz était assiégée. Des groupes se tenaient aux coins et à l'entrée des maisons. Des groupes se tenaient aux coins et à l'entrée des maisons. Nous avons essayé de rejoindre rapidement la Müllerstraße, lumineuse et très fréquentée. Nous avons entendu des bribes de mots : « ...il est encore au lit », « on va abattre les cochons ». On nous

poursuivait. Nous avons sauté sur le tramway et nous sommes échappés. À la maison, nous avons rencontré des jeunes hitlériens. D'une manière ou d'une autre, ils avaient couvert notre retraite.

Entre le 15 février et le 15 novembre 1931, alors que Joachim Walter était chef des Jeunesses hitlériennes de Berlin, il me chargea de temps en temps de le remplacer en tant qu'orateur. J'ai reçu ces communications la plupart du temps juste avant les réunions, une fois même à la dernière minute. Je me souviens très bien d'un événement qui s'est déroulé à la gare d'une ville de la Marche, je crois que c'était Lenzen. Il s'agissait d'une réunion de parti. Les autorités locales attendaient leur invité de Berlin sur le quai de la gare. Lors de l'accueil, ils ont demandé : « ...eh bien, où est l'orateur ? » – « C'est moi », ai-je répondu. Le refus de Joachim Walter ne leur était pas parvenu. J'ai vu des visages déçus sur lesquels on pouvait lire les mots non prononcés : « ah, mon Dieu ». Un membre du Parti se tenait la tête à deux mains. La conversation est restée monosyllabique jusqu'au lieu de la manifestation. Le comportement de mes compagnons était une raison suffisante pour que je fasse un effort particulier dans mon discours. Je voulais leur prouver ce dont les jeunes étaient capables. Le rassemblement a dû être un succès, car les adieux ont été beaucoup plus amicaux que l'accueil. C'était toujours une tâche désagréable que de devoir représenter une personnalité de premier plan.

J'anticipe sur le temps en citant un exemple. C'était en 1935. L'aide de camp du Reichsjugendführer Baldur von Schirach, Horst Krutschinna, m'a appelé un après-midi : « Baldur a été convoqué chez le Führer. Tu dois prendre le train de nuit pour Heidelberg afin de le représenter lors d'un rassemblement dans la cour du château ». Il s'agissait d'une manifestation des étudiants du corps d'armée. On attendait d'eux qu'ils se dissolvent volontairement, et leur dissolution devait sans doute être scellée par cette manifestation publique. J'étais conscient du caractère explosif de ma mission. J'étais également au courant de la rumeur répandue, mais inexacte, selon laquelle Schirach, l'ancien dirigeant de l'Union des étudiants nationaux-socialistes, se serait dégonflé avant ce duel. La marche d'approche vers les ruines de grès rougeâtres sur la hauteur était longue. Jusqu'en haut, des jeunes et des adultes formaient une haie pour voir le chef de la jeunesse du Reich de plus près. Ils m'ont accueilli avec des cris enthousiastes de « Heil ». Mais alors que je gravissais la colline, j'ai entendu de bouche à oreille : « Ce n'est pas du tout lui ». Les applaudissements se sont éteints. C'était une terrible épreuve pour moi. Le chemin me paraissait bien plus long qu'il ne l'était en réalité. Les étudiants du corps d'armée

étaient là dans la cour intérieure avec leur banderole. J'ai commencé mon discours en disant que Baldur von Schirach avait été appelé auprès du Führer et que ce fait était la seule raison qui justifiait son absence. Une telle raison était alors, Dieu merci, acceptée par tous. Je parlai de mes expériences du temps de la lutte et mentionnai que nous avions brûlé nos casquettes colorées d'écoliers pour donner un signe visible du dépassement de la lutte des classes et atteindre la communauté d'action avec les ouvriers. C'était donc un parallèle avec la banderole colorée des corporations. Aucune protestation ne s'est élevée, mais les applaudissements à la fin de mon discours n'ont pas été très forts. Mais au moins, j'étais sorti indemne de l'exécution de ma mission.

Le 31 octobre 1931, Baldur von Schirach avait été nommé par Adolf Hitler Reichsjugendführer du Parti national-socialiste. Les Jeunesses hitlériennes, l'Union nationale-socialiste des étudiants et l'Union nationale-socialiste des élèves étaient ainsi placées sous son autorité. Adrian von Renteln, un Allemand de la Baltique, devint le Reichsführer de la Hitlerjugend. Kurt Gruber, qui avait dirigé les Jeunesses hitlériennes de 1926 à cette date, fut déchargé de sa mission. J'ai fait personnellement la connaissance de Kurt Gruber lorsqu'il a rendu visite à ma Gefolgschaft 1 en 1930, ce qui représentait une distinction pour nous tous. Nous nous étions présentés dans une clairière près de Potsdam. Il nous a parlé de la tradition des Jeunesses hitlériennes en tant que fédération de la jeunesse ouvrière allemande et nous a conjurés de rester toujours fidèles à l'objectif social-révolutionnaire des Jeunesses hitlériennes. Kurt Gruber était un homme ordinaire, un homme accessible. Même s'il ne disposait pas d'un grand rayonnement, il convainquait par sa probité, la sincérité de sa volonté et l'inébranlabilité de ses convictions. Depuis 1924, il s'était imposé dans la confrontation avec des groupes nationaux et völkisch et dans de nombreuses querelles, jusqu'à ce qu'Adolf Hitler lui confie la direction des Jeunesses hitlériennes lors du deuxième congrès du Parti national-socialiste à Weimar en juillet 1926. Pour cela, il fallait une volonté ferme, de la persévérance et de la constance.

Dans le livre *Die Geschichte der Hitlerjugend* [L'histoire des jeunesses hitlériennes], Hans-Christian Brandenburg décrit Kurt Gruber comme un représentant typique de la génération d'après-guerre déracinée, qui pensait avoir trouvé dans l'idée d'un socialisme national une mission et une raison de vivre. De mes rencontres personnelles avec Kurt Gruber, j'ai eu l'impression qu'il était solide intérieurement, qu'il savait très bien ce qu'il voulait et qu'il poursuivait ses projets avec détermination. C'était un homme

de main du mouvement national-socialiste. Je connaissais déjà le Dr Adrian von Renteln pour son travail au sein de l'association nationale-socialiste des élèves, dont il était le directeur depuis le 17 novembre 1929. En tant que Reichsführer des Jeunesses hitlériennes, j'ai également eu affaire à lui. La littérature affirme souvent qu'après le départ de Kurt Gruber, ses successeurs ont changé de cap et que la jeunesse hitlérienne s'est embourgeoisée. Cela ne correspond pas aux faits. Le 15 novembre 1931, après la nomination de Baldur von Schirach et du Dr. Adrian von Renteln, une réunion des dirigeants du Reich des Jeunesses hitlériennes eut lieu à Munich, centrée sur un discours d'Adolf Hitler. Lors de cette réunion, le Reichsjugendführer et le Reichsführer des Jeunesses hitlériennes se sont déclarés favorables au socialisme. Lors de la réunion des Jeunesses hitlériennes suivante à Brunswick, à Pâques 1932, à l'occasion de laquelle le gouvernement avait interdit toute manifestation publique, le cours socialiste des Jeunesses hitlériennes fut réaffirmé par le Dr Adrian von Renteln. Les articles des dirigeants dans les revues de la jeunesse hitlérienne, comme par exemple dans *Aufmarsch* et *Jungen Sturmtrupp*, le confirment également. Et même lors des Journées de la jeunesse du Reich de la JH, qui se sont déroulées les 1er et 2 octobre 1932 à Potsdam, Baldur von Schirach a placé la grande manifestation sous le slogan : « Contre la Réaction pour la révolution socialiste ». En tant que chef de bureau responsable, je peux témoigner de la période après 1933 que Baldur von Schirach s'est engagé durablement pour la réalisation du socialisme dans le domaine des activités de jeunesse, non seulement par des paroles, mais aussi par des actes. L'affirmation d'un changement de cap sur le fond après Kurt Gruber est tout simplement fausse.

Quelle était ma conception du socialisme à l'époque où j'avais 18 ou 19 ans ? En aucun cas, il ne s'agissait pour moi d'une simple doctrine économique. Pour moi, il s'agissait avant tout d'un état d'esprit, d'une attitude, d'une manière d'agir et de se comporter qui s'exprimait par l'exigence « l'intérêt général prime sur l'intérêt personnel » et qui devait faire ses preuves dans tous les domaines de la vie. Le « nous » devait primer sur le « moi ». C'est ainsi que je comprenais, dans ma prime jeunesse, les orateurs de nos réunions de parti qui, en tant qu'anciens soldats du front, pensaient que cet état d'esprit vécu était né dans les orages d'acier de la Première Guerre mondiale, où il était question du destin commun, où l'un représentait l'autre, où la naissance et l'origine devenaient insignifiantes par rapport à l'essentiel. Lors de mes premières discussions avec les jeunes travailleurs des organisations marxistes, je savais qu'ils se réclamaient eux

aussi du socialisme. Mais nos conceptions à ce sujet étaient fondamentalement différentes. Mon expérience-clé en tant qu'étudiant de 15 ans, qui s'était fait agresser à cause de sa casquette multicolore, m'avait appris à mes dépens que la lutte des classes était pour eux la chose la plus importante. « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous », disait le slogan. Et Lénine avait proclamé : « Nous ne connaissons pas de morale. Notre morale, c'est la lutte des classes ». On aspirait à une Internationale de la communauté de classe prolétarienne.

Notre conception du socialisme se référait à notre peuple. Elle était influencée par ses intérêts. C'est pourquoi nous parlions aussi de socialisme national ou allemand. Cela signifiait que des facteurs nationaux, tels que le caractère et les caractéristiques d'un peuple, sa situation géographique, le climat, les matières premières disponibles et d'autres données, influençaient la conception du socialisme dans la pratique des peuples. En 1931-1932, je ne pouvais pas encore savoir qu'après la Seconde Guerre mondiale, même les dirigeants du socialisme international ont tenu compte de cette constatation. Cela a commencé avec Tito en Yougoslavie et son propre chemin vers le socialisme. Les conceptions de ses formes de réalisation en Union soviétique, en République populaire de Chine et dans les pays arabes, par exemple, n'étaient pas du tout identiques. De même, le développement de l'euro-communisme a permis de conclure que l'on avait reconnu les différentes conditions et situations dans les pays.

Lors des discussions avec l'adversaire, la doctrine marxiste de la plus-value m'est apparue à plusieurs reprises lors des soirées de discussion. Elle considérait le travail comme une marchandise que le travailleur vend à l'employeur. On partait du principe que le salaire reçu couvrait certes les coûts des besoins vitaux nécessaires, mais que le travailleur créait en outre une plus-value que l'employeur prélevait, créant ainsi son profit et sa richesse. C'est pourquoi les travailleurs devraient se soulever contre les employeurs et exproprier les expropriateurs. Lénine l'exprimait ainsi : « Toute possession est un vol ! – Volez ce qui a été volé ! » C'était exiger l'expropriation des expropriateurs. Nous étions d'un tout autre avis. Pour nous, le travail n'était pas une marchandise. Nous ne partagions pas cette conception purement matérialiste. Certes, le travail était nécessaire pour assurer l'existence matérielle. Mais c'était aussi un devoir envers le bien commun. Et le même devoir s'appliquait à l'employeur. Dans cet accomplissement commun du devoir, un ordre de vie socialement juste devait être créé dans le sens du bien commun. Pour nous, le travail était aussi une partie de l'accomplissement du sens de la vie. Cette attitude a

ouvert la voie du prolétariat au véritable ouvrier. La théorie marxiste de la plus-value n'avait pas pris en compte le fait que c'était l'employeur qui avait l'initiative d'entreprendre, ce qui avait permis de créer des emplois. En outre, c'était lui qui assumait seul le risque et la responsabilité.

C'est à peu près ce que je pensais lorsque je parlais de l'adhésion au socialisme allemand. Mon édifice mental n'était pas encore totalement construit. Il manquait encore beaucoup de choses à certains étages. Je restais un chercheur. Plus tard, mon travail en tant que chef de l'office social au sein de la direction de la jeunesse du Reich est resté dominé par cette recherche et ces efforts pour trouver des moyens de concrétiser et d'organiser les principes conceptuels du socialisme dans le travail social avec les jeunes.

En 1931, les Jeunesses hitlériennes de Berlin sont devenues actives dans les écoles professionnelles. L'organisation des cellules d'écoles professionnelles national-socialistes (NS-BSO), qui correspondait à la Ligue nationale des élèves socialistes, était dirigée par Rolf Boy. Les premiers succès ont été enregistrés au début de l'été de cette année-là. Des personnes de confiance national-socialistes ont été élues à l'école professionnelle commerciale de Prenzlauer Berg et à l'école professionnelle de Wartenbergstraße. Jusqu'à l'automne de cette année, les cellules des écoles professionnelles comptaient quelques centaines de membres. Rolf Boy a alors démissionné de son poste. Le 15 novembre 1931, j'ai été chargé de diriger l'organisation des cellules de l'école professionnelle à Berlin. Après avoir essayé de recruter les jeunes travailleurs pour les Jeunesses hitlériennes lors de soirées de discussion dans les entreprises, je voyais maintenant dans la BSO une autre possibilité de gagner la jeunesse laborieuse à notre cause. Mon travail se concentrait désormais sur les entreprises ainsi que sur les écoles professionnelles et les écoles d'usine. Dans mon rapport du 13 janvier 1932 à la direction régionale de Berlin de la JH, j'avais présenté l'état des choses dans un bref rapport. J'y disais ceci :

> *« Le 15 novembre 1931, on m'a confié la direction de l'organisation des cellules de l'école professionnelle de Berlin. À l'époque, il n'y avait pas de documents organisationnels. J'ai établi le contact avec les élèves professionnels organisés dans la JH. J'ai rédigé un plan d'organisation adapté aux conditions particulières dans un mémorandum. Les vacances de l'école professionnelle ont eu lieu du 20 décembre 1931 au 11 janvier 1932. Pendant cette période, le travail s'est concentré sur la préparation des esprits par la presse. Jusqu'à présent, 150 nouvelles adhésions ont eu lieu, de sorte qu'avec les élèves professionnels organisés dans la JH, nous avons actuellement recensé 500 élèves professionnels ».*

L'objectif suivant était de recruter 1 000 élèves professionnels à Berlin jusqu'au 31 janvier 1932. Nous avons atteint cet objectif en deux mois, après un petit travail infatigable et de nombreuses soirées de discussion.

Le 5 janvier 1932, un grand rassemblement a eu lieu à la Maison des associations de guerriers, au cours duquel je me suis entretenu avec le chef de groupe SA, le comte Helldorf, et le nouveau chef régional des Jeunesses hitlériennes de Berlin, Elmar Wanning. Il avait remplacé Joachim Walter, qui avait été nommé à la direction du Reich à Munich. Après la réunion, nous avons eu une forte affluence. Le 13 janvier, une manifestation devait avoir lieu dans les salles des fêtes Germania avec Johannes Engel, le chef de l'organisation nationale-socialiste des cellules d'entreprise à Berlin, et moi-même comme orateur. Le 13 janvier 1932, le *Junge Sturmtrupp* annonçait ce qui suit : « Une grande réunion de la jeunesse hitlérienne dans les salles Germania, au cours de laquelle les camarades de parti Engel et Axmann devaient prendre la parole, vient d'être dissoute par les officiers de police chargés de la surveillance, en raison d'une prétendue violation de l'interdiction de porter l'uniforme. Le président de l'assemblée et 31 participants ont été remis à la police politique ». Plus nous gagnions du terrain dans les écoles professionnelles, plus les agressions contre nos camarades de l'école professionnelle étaient fréquentes. Pourtant, l'Union de la jeunesse communiste et la Jeunesse ouvrière socialiste [Sozialistische Arbeiterjugend = SAJ] n'étaient pas si fortement représentées dans les écoles professionnelles. Les attaques venaient plutôt de l'extérieur. Le 16 février 1932, nous avions été invités à une discussion par des élèves communistes des écoles professionnelles, tout comme la SAJ. Il s'est avéré qu'il y avait plus d'élèves professionnels nationaux-socialistes que de jeunes communistes. Il m'a donc été facile de prendre la direction de l'assemblée et de faire un exposé objectif dans le calme. J'ai appris que des difficultés étaient apparues du fait que dans certaines écoles professionnelles, l'appartenance politique des élèves était notée dans des caractéristiques spéciales. J'ai donc écrit une lettre ouverte au Ministre prussien du commerce, le Dr. Schreiber, le 9 février 1932, dans laquelle on pouvait lire ceci :

> *« Monsieur le Ministre ! Ces derniers temps, dans certaines écoles professionnelles de Berlin, il est arrivé que l'appartenance politique d'un élève soit mentionnée dans la fiche caractéristique qui est à la disposition des supérieurs de l'apprenti dans l'entreprise. En tant que principale organisation d'écoles professionnelles, nous nous permettons de vous poser la question suivante : est-il admissible que de telles mentions, qui n'ont en soi rien à voir avec le caractère de l'apprenti, mais qui peuvent avoir les conséquences les plus graves pour celui-ci, puissent être faites ? Cette mesure est-elle conforme à l'article 143,*

paragraphe 2, de la Constitution du Reich et à l'éducation à la citoyenneté ? Nous pensons qu'il s'agit dans ce cas d'une action arbitraire de la part de plusieurs directeurs et enseignants. Nous attendons, Monsieur le Ministre, votre précieuse réponse ».

Il a été répondu à cette lettre. Elle était accompagnée d'une copie de l'arrêté n° 2656 du 8 mars 1932 adressé à Messieurs les présidents de gouvernement par le Collège scolaire provincial, section 3. Dans ce décret figurait la phrase essentielle pour nous : « En tout état de cause, il est inadmissible d'inclure dans les caractéristiques d'éventuelles références à l'attitude ou à l'activité politique partisane des élèves ».

Rétrospectivement, je dois constater qu'à l'époque, nous pouvions prendre nos propres décisions de manière autonome, sans demander l'avis du service supérieur. J'ai remarqué que les communistes étaient relativement peu représentés dans les écoles professionnelles. Ils s'étaient beaucoup plus concentrés sur les entreprises. Cela s'explique par le fait que les jeunes ne fréquentaient l'école professionnelle qu'une fois par semaine. Après les cours, il n'était pas possible d'avoir trop d'influence, car beaucoup retournaient immédiatement dans leur entreprise ou leur exploitation. Les conditions pour influencer les jeunes travailleurs étaient beaucoup plus favorables dans les entreprises. On pouvait se parler tous les jours pendant la pause ou après la fermeture de l'entreprise. Après avoir pris conscience de cela, j'ai déplacé le centre de gravité de notre travail de plus en plus vers les entreprises.

Hans-Christian Brandenburg écrit dans *Die Geschichte der HJ* : «

« La JH n'a pas réussi à s'implanter dans les écoles professionnelles. Ce que la Ligue des élèves nationaux-socialistes avait réussi à faire, à savoir gagner de l'influence parmi la jeunesse scolaire malgré toutes les interdictions de l'État, échoua dans l'organisation des écoles professionnelles. Après plusieurs tentatives infructueuses, ce travail a dû être interrompu. Dans le HJ-Gau Groß-Berlin, Artur Axmann reprit le 15 novembre 1931 l'organisation des écoles professionnelles, qui n'existait alors que sur le papier. Mais lui non plus n'eut pas de succès ».

En revanche, le chef régional des Jeunesses hitlériennes de Berlin, Elmar Warning, semblait très satisfait de notre travail, puisqu'il rapportait le 12 janvier 1932 au Reichsführer Dr Adrian von Renteln et à la direction du Gau de Berlin du NSDAP :

« L'un des exposés les plus importants, le travail dans les écoles professionnelles et les cellules d'entreprises, est tenu par le camarade de jeunesse Axmann, qui réunit toutes les qualités qui doivent être exigées pour cette tâche extraordinairement difficile. Le recensement des écoles professionnelles et des cellules d'entreprises est le point central de

notre travail, car ce n'est que par là que nous pouvons vraiment atteindre les jeunes travailleurs contaminés par le marxisme ».

Le résultat de mes activités m'a tout de même permis d'être nommé le 1er mai 1932 par le Reichsführer Dr. Adrian von Renteln au poste de conseiller pour les questions relatives aux écoles professionnelles au sein de la direction fédérale du mouvement de jeunesse national-socialiste, dont le siège était à Munich, Schellingstraße 50. Comme la SA, et donc aussi la Hitlerjugend qui lui était encore subordonnée à l'époque, avait été interdite une nouvelle fois, cette fois du 13 avril au 17 juin 1932, on avait rebaptisé la Hitlerjugend en mouvement de jeunesse national-socialiste.

Le 24 janvier 1932, le jeune hitlérien Herbert Norkus a été assassiné. Il appartenait au groupe Hansa-Beusselkiez de mon entourage. Cette unité avait appelé à une soirée de discussion publique le 28 janvier dans les Hansasäle, Alt-Moabit 48. Le camarade de parti Edzardi devait s'exprimer sur le thème « Croix gammée ou étoile soviétique » et moi sur le thème « Ce que nous voulons ». Une discussion s'imposait. La soirée de discussion a été préparée par la distribution de tracts. Les camarades de Norkus m'ont appris les détails de la terrible tragédie. Le chef de la camaraderie et apprenti boulanger Gerhard Mondt, qui avait gagné Herbert Norkus aux Jeunesses hitlériennes, avait fait preuve d'une grande prudence dans les mesures de sécurité pour les distributeurs de tracts, en raison de son expérience personnelle des dangers. Les communistes avaient été informés de l'action prévue. Lorsque les Jeunesses hitlériennes commencèrent leur action tôt le dimanche matin, entre 5 et 6 heures, les Rouges mirent en place leurs escadrons de maison bien organisés, avec des motos et des vélos. Dans le brouillard de ce matin froid et humide, ils ont réussi à distancer Herbert Norkus des autres et à le poursuivre jusque dans la Zwinglistraße. Il a tenté de se réfugier dans la laiterie Hansa. La porte était fermée et il n'a pas non plus pu entrer dans le magasin de lait devant son école le dimanche. Ses poursuivants l'ont poignardé et piétiné. Ses camarades ont raconté qu'ils avaient vu sur un balcon un citoyen qui avait été témoin de la terrible scène. Il a détourné le regard et s'est retourné. Rien ne se passa. Cet homme devint pour les jeunes le symbole de la lâcheté de la bourgeoisie.

La nouvelle de la mort du jeune Herbert Norkus est arrivée dimanche lors d'une réunion au Palais des sports, au cours de laquelle le Dr Goebbels a pris la parole. Les gens ont poussé des cris et ont rendu hommage à la victime. Le 28 janvier, nous avons organisé notre soirée de discussion comme prévu. Mais la Commune n'était pas venue. Le lendemain, nous avons enterré notre camarade. Un fort contingent de police a dû sécuriser le

cortège funèbre menacé par les Rouges. Même sur les toits, les policiers étaient couchés. Les communistes ont essayé de frapper le cercueil avec des pierres. Une expérience bouleversante et profonde pour moi. Les derniers mots devant la tombe ont été prononcés par le Dr Goebbels. Plus tard, les rouges ont tenté de déterrer le cercueil et d'y dérober le drapeau. Ce que Horst Wessel était pour le Parti et les SA, Herbert Norkus l'était pour les Jeunesses hitlériennes. Il n'avait que 15 ans et demi, fils d'un membre du Parti qui travaillait comme chauffeur à la Chemo-Technische Reichsanstalt et avait été blessé pendant la Première Guerre mondiale. Norkus a fréquenté l'Oberrealschule, avait des intérêts artistiques, aimait dessiner et jouer du piano. Comme il avait l'intention d'aller en mer, il voulait se préparer à son métier au sein de la Marinejungschar de la Hitlerjugend de Berlin. Il y faisait son service, tout comme dans son ancienne camaraderie du Beusselkiez, dont il ne voulait pas se séparer. Il a donc fait un double service et s'est encore porté volontaire pour distribuer des tracts pour notre soirée de discussion. Il est devenu le type même des Jeunesses hitlériennes. Son nom est synonyme de service volontaire, qui était la racine morale des Jeunesses hitlériennes.

Quinze jours plus tard, une nouvelle mauvaise nouvelle nous est parvenue du district de Prenzlauer Berg, qui faisait également partie de mon entourage. Lors d'une action commune avec les SA pour la propagande interne, notre chef de camaraderie de Weißensee, Georg Preiser, a été assommé alors qu'il se tenait devant ses garçons pour les protéger. Il a été si gravement blessé qu'il est mort dans les jours qui ont suivi. Georg Preiser avait 18 ans et était un apprenti en construction mécanique sur le point de passer son examen de compagnon. Il faisait partie des leaders les plus compétents de la camaraderie. Son père avait été tué pendant la Première Guerre mondiale. Son beau-père était social-démocrate. Georg Preiser a suivi la voie qu'il estimait juste. En un mois seulement, nous avions perdu deux autres camarades dans la lutte politique.

Dans le livre de Hans-Christian Brandenburg *Die Geschichte der HJ*, j'ai lu : « ... de cette persécution et de cette mise en danger, rien ne correspondait à la réalité ». Et plus loin : « Un culte immodéré des morts a été voué à cette suite immortelle de la JH, qui à son tour ne devait servir qu'à augmenter chez elle le sentiment de martyr et le radicalisme, comme l'engagement et la disposition à mourir ». Bien sûr, à cette époque, nous avons pensé à nos 23 jeunes hitlériens assassinés. Mais ce n'est pas nous, mais les conditions désolantes, sans perspective d'un avenir meilleur, qui ont radicalisé la jeunesse. Ce n'est pas nous qui avons créé un mythe, mais il

est né du sacrifice des jeunes tués. On ne peut ordonner à personne de se sacrifier. On ne le fait que de sa propre décision et de son plein gré.

Le 10 février 1932, la jeunesse hitlérienne de Berlin a participé à un appel des Schutzstaffeln et des formations d'étudiants dans les Tennishallen, au cours duquel Adolf Hitler a pris la parole. Il salua les camarades qui avaient partagé la dernière heure d'engagement avec Herbert Norkus.

Le 13 mars, l'élection présidentielle a eu lieu. Comme aucun candidat n'avait obtenu la majorité absolue, un deuxième tour de scrutin était devenu nécessaire. Le maréchal général von Hindenburg obtint 53 % des suffrages exprimés, Adolf Hitler 36,8 % et le leader communiste Thälmann 10,2 %. Les Jeunesses hitlériennes participèrent aux réunions électorales et se rendirent utiles en collant des affiches et en distribuant des tracts. Dans l'appel de Hitler du 13 mars, on pouvait lire :

> *« Camarades de la jeunesse hitlérienne ! Une dure bataille est derrière vous ! J'ai personnellement appris à connaître vos sacrifices et vos efforts. Grâce à eux, le Parti, dans une ascension incomparable, est désormais devenu le deuxième mouvement politique le plus puissant d'Allemagne... »*

Hitler avait pris la jeunesse au sérieux. Le 12 mai 1932, j'ai parlé avec Johannes Engel devant environ 2 500 jeunes travailleurs dans la maison de l'association des guerriers. Engel faisait partie des combattants les plus efficaces pour les ouvriers dans les entreprises. Il était le membre numéro 1 de l'organisation nationale-socialiste des cellules d'entreprise (NSBO), tourneur de profession et membre du parlement du Land de Prusse. Avec des mots simples, il savait s'adresser à l'homme :

> *« L'apprenti dans l'entreprise, l'apprenti dans l'université, tous deux apprennent pour demain, et s'ils apprennent pour mettre leur savoir au service de la nation, l'intérêt général passe ici avant l'intérêt personnel. Le statut d'ouvrier est aujourd'hui mal vu, jusque dans les rangs des Backfisch*[3] *! Pourquoi ? Parce que l'ouvrier est considéré comme un gibier, un homme de seconde classe à qui l'on peut dire à 3 heures du matin d'aller chercher ses papiers à 4 heures ».*

Je suis resté en contact permanent avec Johannes Engel. À Berlin, j'ai également fait la connaissance de Walter Schuhmann, qui avait été nommé par Hitler en janvier 1931 président du Reich de la NSBO. Il était membre du NSDAP depuis 1925, a fondé une section à Berlin-Neukölln et est devenu député du Reichstag en septembre 1930. Issu de la classe 1898, il participa à la Première Guerre mondiale et fut blessé. Après une formation

[3] [NdT : adolescents immatures.]

dans la sylviculture et l'agriculture, il travailla plus tard comme monteur d'antennes hautes, de paratonnerres et d'installations d'émission radio. Pendant la période des combats, Reinhold Muchow fut son représentant en tant que chef de section. Il était également membre du NSDAP depuis 1925 et avait mis en place en 1926 le système des cellules et des districts de rue, qui avait particulièrement fait ses preuves pendant la période d'interdiction. Le Dr Goebbels le nomma directeur de l'organisation dans le Gau de Berlin. Reinhold Muchow l'organisa sur le modèle de Neukölln. En 1931, il prit le poste de directeur de l'organisation au sein de la NSBO et devint le représentant de Walter Schuhmann en tant que directeur du Reich de cette organisation. Il avait acquis des mérites tout à fait particuliers pour le travail dans les entreprises. Depuis la création de la NSBO – selon Reinhold Muchow – il y avait, après environ un an et demi, plus de 8 500 cellules d'entreprise dans lesquelles 210 000 ouvriers et employés étaient recensés. Mes contacts personnels avec Walter Schuhmann, Reinhold Muchow et Johannes Engel devaient être une aide précieuse pour mon activité future.

Les collaborateurs que j'ai pu recruter à cette époque m'ont apporté un grand soutien, y compris pour la suite. Sans leur engagement, notre succès n'aurait pas été possible. Cela vaut surtout pour Griffion Stierling qui, par ses discours et ses contributions convaincantes aux discussions dans les assemblées adverses, a fait accepter de nombreuses nouvelles adhésions. Il a étudié à Berlin, était très doué, sensible et idéaliste. Son père était directeur de musée, sa mère était la fille de l'historien Dietrich Schäfer, auteur entre autres d'un ouvrage important sur la Hanse allemande. Stierling était un véritable humaniste et nous l'appelions « Edeling ». Il a parfois eu du mal à s'adapter au climat rude des débats politiques. Mais il a tenu bon et s'est toujours montré digne de confiance. Il vivait avec sa mère sur le Fichteberg à Steglitz, dans la maison de son grand-père décédé, dont le nom était rappelé jusqu'à récemment par la [rue] Dietrich-Schäferweg qui s'y trouvait.

Dans le cadre du traitement du passé, cette rue a été rebaptisée il n'y a pas si longtemps, car on considérait Dietrich Schäfer comme l'un des précurseurs intellectuels du national-socialisme. Le Fichteberg à Steglitz est d'ailleurs aussi étroitement lié à l'histoire de la naissance du mouvement de jeunesse allemand. On sait que Hermann Hoffmann et Karl Fischer s'y sont rencontrés par une froide journée d'hiver de l'année 1900. Hermann Hoffmann a introduit la randonnée pour les jeunes avant le tournant du siècle et peut être considéré comme le fondateur du « Wandervogel ». Il avait désigné Karl Fischer comme son successeur. Avant de partir à

l'étranger, il s'était entretenu avec Karl Fischer à Fichteberg sur l'organisation de la nouvelle association de jeunesse.

Dans la villa des bergers, j'ai eu des discussions fructueuses avec Stierling, dont le contenu a été transposé dans la réalité. Mais il préférait venir chez nous, dans l'appartement d'une pièce à l'arrière-cour, et déclara un jour que c'était chez nous qu'il se sentait le mieux. Peu après, Stierling quitta la villa du Fichteberg et loua une chambre dans une arrière-cour de la Stresemannstraße. Un lit de camp en fer y était installé et le masque mortuaire de Frédéric le Grand était accroché au mur. Bien que je trouvais ce déménagement un peu exagéré, je savais ce qu'il voulait exprimer par cette démonstration : « En ces temps de détresse pour notre peuple, il faut pouvoir renoncer au confort de la grande bourgeoisie et vivre dans la simplicité et la modestie ». Avec cette attitude, il se sentait mieux motivé face à lui-même pour son engagement militant. Sa mère se rendait en tramway à la Stresemannstrasse avec un seau et un balai et faisait le ménage chez lui. Après son déménagement, j'ai dit à Stierling : « Tu sais, Griffion, nos convictions et notre adhésion au socialisme allemand ne dépendent pas du type de logement que nous occupons. Contrairement au socialisme d'inspiration marxiste, nous affirmons la propriété privée. Si quelqu'un a trimé toute sa vie et a beaucoup travaillé, il a aussi mérité sa maison ou sa villa ».

Je me souviens avec plaisir des dimanches où nous partions avec nos mères dans la région de Mark Brandenburg.

Le 13 mai 1932, Adolf Hitler a supprimé la subordination des Jeunesses hitlériennes à la direction suprême de la SA. Baldur von Schirach devint chef de bureau à la direction du Reich du Parti national-socialiste. Il prit ensuite la direction directe des Jeunesses hitlériennes.

Le 16 juin 1932, il fit l'annonce suivante :

« Le camarade de Parti Dr. von Renteln m'a demandé de le relever de son poste de chef fédéral des Jeunesses hitlériennes, car il veut se consacrer entièrement au travail dans le département politico-économique de la direction du Reich. Au nom de la jeunesse nationale-socialiste, je remercie le camarade de Parti Dr. von Renteln pour le travail qu'il a accompli au sein des Jeunesses hitlériennes pour l'ensemble du mouvement.

J'ai pris moi-même la direction des Jeunesses hitlériennes et j'ai nommé comme mon chef d'État-major de la JH le camarade Elmar Warning, jusqu'à présent chef du Gau de Berlin des Jeunesses hitlériennes ».

Ces jours-là, le Reichsjugendführer se trouvait à Berlin. Il m'a fait appeler chez lui. Je ne l'avais encore jamais rencontré. J'étais vraiment impatient de le voir pour la première fois. Je devais me rappeler que

certaines personnes de mon ancien quartier m'avaient demandé si cela ne me donnait pas à réfléchir que deux dirigeants des Jeunesses hitlériennes soient issus de la noblesse. Le Dr Adrian von Renteln était issu de la noblesse balte et Badur von Schirach de la noblesse habsbourgeoise. Leur origine noble ne m'a posé aucun problème. C'était justement l'expérience du siècle pour nous : dans nos rangs, le fils de l'ouvrier côtoyait le fils du directeur général dans un esprit de camaraderie, et les assistants domestiques côtoyaient la comtesse. Déjà en tant que jeune hitlérien de Wedding, j'ai rencontré, à l'époque des combats, un fils de l'empereur avec lequel j'ai ensuite partagé un « tu » familier. Ce n'est pas la question : « D'où viens-tu ? » qui m'a ému, mais la question : « Où vas-tu ? ». Ce n'est pas le mérite des natifs de savoir dans quelles conditions ils entrent dans le monde. Ce qui compte, c'est leur caractère et leur propre performance. Ainsi, pour nous, la communauté nationale n'était pas un dogme exsangue, mais du vécu.

Que savais-je de Baldur von Schirach avant mon premier rendez-vous ? Il avait six ans de plus que moi. Il a rencontré Adolf Hitler en 1925 et a fait plus ample connaissance avec lui dans la maison de ses parents à Weimar, lorsque le Führer a rendu hommage à l'intendant général du Théâtre national de Weimar, le père de Schirach. Hitler demanda à Baldur, alors âgé de 18 ans, de le rejoindre à Munich pour commencer ses études. Il répondit à cet appel et devint son acolyte. En peu de temps, il parvint à gagner la majorité des étudiants allemands au mouvement national-socialiste dans certaines universités. J'avais moi-même vécu cela à l'université Friedrich-Wilhelm. Je connaissais quelques poèmes de son œuvre lyrique, dans lesquels il glorifiait nos idéaux et le Führer. Ce qui m'a le plus impressionné, c'est sa proximité avec Hitler, que je n'avais connu que de loin. Le fait qu'il ait pu lui rendre visite et lui faire la lecture m'a fasciné. J'ai rencontré une jeune personnalité qui dégageait quelque chose de solaire, qui se trouvait aussi dans son nom – Baldur. La distance du début fut vite surmontée lorsqu'il me demanda ce que je faisais dans les écoles professionnelles et dans les entreprises, ce dont je dus lui parler en détail. J'ai particulièrement insisté sur le fait qu'à l'avenir, nous ne nous concentrerions plus sur les écoles professionnelles, mais sur les entreprises, car c'est là que nous aurions les meilleures possibilités d'agir sur les jeunes travailleurs. L'entretien s'est terminé par la mission qu'il m'a confiée de mettre en place des cellules de jeunes dans les entreprises sur tout le territoire du Reich. En cette année 1932 politiquement très disputée, c'était un énorme défi, et pas seulement pour un jeune comme moi. Je devais commencer mon travail

immédiatement. Avant de m'installer à Munich, je me demandais sérieusement si l'accomplissement de ma mission était compatible avec la poursuite de mes études à Munich. Nous étions en effet d'avis qu'une formation scolaire et professionnelle complète était nécessaire pour les jeunes. Mais dès les premiers jours de mon engagement, j'ai appris qu'il était impossible de concilier la lutte dans les entreprises des centres industriels et les études. Les conditions de la guerre civile dans le conflit politique de 1932 s'aggravaient à tel point qu'une décision dans la lutte pour le pouvoir entre les communistes et les nationaux-socialistes était imminente. Il s'agissait maintenant de mettre en œuvre toutes les forces disponibles pour que les efforts et les sacrifices consentis pendant des années n'aient pas été vains. Dans cette situation historique exceptionnelle, j'ai considéré à l'époque qu'il était juste de renoncer à sa carrière professionnelle. Qu'est-ce que cela signifiait qu'un seul individu fasse carrière et que l'ensemble aille à vau-l'eau ? La priorité était donnée à l'engagement militant.

Lorsque j'ai quitté Berlin, j'ai confié la succession à mon frère aîné Kurt, non pas parce qu'il était mon frère, mais parce qu'il s'était déjà engagé avec succès dans le travail des cellules de jeunes entreprises et d'écoles professionnelles. Sous sa direction, elles ont conservé une fonction pilote pour le travail dans le Reich jusqu'à leur dissolution en octobre 1933.

Lorsque je suis arrivé à Munich, une surprise m'attendait. Le Reichs jugendfuhrer avait entre-temps nommé Heinz Otto, qui venait de l'Union nationale des étudiants socialistes, au poste de directeur principal des cellules d'entreprise de la jeunesse nationale-socialiste. J'ai été chargé de la direction principale de l'organisation. Mon travail se déroulait principalement dans le pays, dans les entreprises. Je ne pouvais l'accomplir de manière optimale qu'en étroite collaboration avec l'organisation des cellules d'entreprise des adultes. Je disposais pour cela de bonnes conditions grâce à mes relations personnelles avec Walter Schuhmann et Reinhold Muchow. La NSBO était rattachée au département 6 de la direction de l'organisation du Reich du NSDAP, sous la direction de Gregor Strasser. Afin d'assurer une bonne collaboration entre la NSBO et la direction de la jeunesse du Reich, j'ai été nommé conseiller pour la jeunesse au sein du département 6 de la direction de l'organisation du Reich du NSDAP. Je me trouvais ici à la jonction entre le mouvement ouvrier et le mouvement de jeunesse du NSDAP, et c'était à l'époque pour moi la réalisation d'un grand souhait. La collaboration s'est déroulée sans problème et a donné à mon activité un fort soutien, dont j'avais aussi grand besoin, car ma tâche n'était pas facile. Nous avons d'abord concentré nos activités en Saxe et à Hambourg. À Dresde,

j'ai gagné un précieux collaborateur en la personne du camarade de jeunesse Hampel qui, grâce à ses talents d'organisateur et d'orateur, a réussi à fonder en peu de temps plusieurs cellules de jeunes entreprises. Il en a été de même pour le camarade de jeunesse Oskar Schüler à Hambourg, qui a pu y ouvrir les premières brèches dans le front adverse. Ces deux collaborateurs sont ensuite intervenus au-delà de leur domaine de responsabilité dans d'autres secteurs industriels.

Le travail avait à peine commencé dans les écoles professionnelles et les entreprises des nouvelles régions que les premières attaques contre des camarades de jeunesse ont été signalées. Dieu merci, il n'y a eu que des blessés et aucun mort. Nous avons également pris pied à Munich et dans le Bade-Wurtemberg. Vienne n'était pas en reste. J'avais déjà eu des contacts étroits avec le leader des jeunes travailleurs viennois, Karl Kowarik, depuis Berlin, et ces contacts se sont poursuivis. Nous, les Berlinois, nous nous entendions bien avec les Viennois. Le week-end, je retournais généralement à mon bureau à Munich. La direction de la jeunesse du Reich avait son siège administratif en hauteur, dans un ancien hôtel, le « Reichsadler », qui se trouvait dans une petite ruelle secondaire, la Kaufingerstraße, juste derrière le Stachus. C'est là que résidait également la direction de l'organisation du Reich du NSDAP avec la NSBO. Probablement en raison de mes fréquentes absences, je n'ai jamais rencontré Gregor Strasser dans ce bâtiment, alors que je l'avais vu plusieurs fois à Berlin, comme par exemple lors de son très bon discours dans la salle de la Bockbrauerei dans la Fidicinstraße. Je n'ai jamais rencontré Adolf Hitler non plus à Munich. Je n'ai entendu qu'une seule fois sa voix reconnaissable entre toutes résonner dans les étages, alors qu'il s'opposait violemment et bruyamment à Gottfried Feder.

Je rendais compte du résultat de mes voyages au Reichsjugendführer dans son bureau. Parfois, il m'invitait aussi dans son appartement du 31 de la Königinstraße, près du jardin anglais, où avait vécu le peintre Defregger. Lorsque je franchissais le seuil de l'appartement, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'Adolf Hitler y entrait et en sortait. À Munich, j'ai rencontré un nouveau cercle de camarades. La plupart des collaborateurs de la direction de la jeunesse du Reich étaient venus avec Schirach de l'Union nationale-socialiste des étudiants. Au moment de mon entrée en fonction, Karl Georg Schäfer était l'adjoint du Reichsjugendführer. C'était un homme au grand cœur, mais qui manquait d'autorité. Ses camarades se moquaient de lui et se permettaient quelques plaisanteries. Ils l'appelèrent par exemple d'une voix fictive pour le convoquer à une réunion avec le Reichsleiter Alfred

Rosenberg. Schäfer s'y rendit pour apprendre qu'un tel appel n'avait pas eu lieu. Il ne resta que peu de temps en poste.

Werner Georg Haverbeck[4] était à la tête de l'Office de la culture et de l'éducation idéologique. Il était l'un des vieux compagnons de route de Schirach du temps où il était étudiant et signa avec lui en 1928 l'appel à la création de la Deutsche Studentenschaft. Je fus d'autant plus surpris lorsqu'un jour, il ne vint plus au service. Il avait été démis de ses fonctions du jour au lendemain. Je n'en ai pas appris la raison à l'époque. Lorsque notre chemin nous a réunis à nouveau, un demi-siècle plus tard, j'ai appris de Haverbeck qu'il avait alors eu des entretiens avec Rudolf Hess et Alfred Rosenberg, sans en référer au préalable au Reichsjugendführer. Par la suite, il a d'abord dirigé le Bund für Volkstum und Heimat sous Rudolf Hess. Après 1945, le professeur Werner Haverbeck fut l'auteur de plusieurs livres, tels que *Die andere Schöpfung* [L'autre création] et *Rudolf Steiner, Anwalt für Deutschland* [Rudolf Steiner, avocat pour l'Allemagne], ainsi que le fondateur du Kollegium Humanum et le champion de la protection de la vie et de l'environnement.

Willi Körber, que nous appelions Quex, venait également de l'Union des étudiants. C'était un homme de plume vif, toujours de bonne humeur et connaisseur. En 1934, il quitta la direction de la jeunesse du Reich, au sein de laquelle il avait dirigé le bureau de presse.

Heinz Hugo John était l'aide de camp du Reichsjugendführer et venait de Thuringe. Il fut l'un des collaborateurs ayant appartenu le plus longtemps à la direction de la jeunesse du Reich. Plus tard, il a pris en charge le bureau du personnel et est devenu chef du bureau principal sous ma responsabilité. Il s'est distingué par sa prudence et sa loyauté. En 1943, il s'est engagé dans la 12e division blindée SS « Hitlerjugend ». Il est tombé peu après à Caen.

Balduin Geissler s'occupait du travail des jeunes gens, mais il a rapidement quitté ses responsabilités. Je connaissais Fritz Krause de Berlin. Il avait organisé les premiers déplacements d'enfants dans le pays au sein des jeunesses hitlériennes. Il fut le premier conseiller social de la direction de la jeunesse du Reich et le premier représentant du Deutsches Jugendwerk e.V. au sein du comité du Reich des associations de jeunesse allemandes. C'est dans cette fonction que je lui ai succédé lorsqu'il est devenu responsable régional de la jeunesse dans le Mecklembourg début

[4] [NdT : mari de Frau Ursula Haverbeck dont nous avons publié en français plusieurs conférences et entrevues, rendez-vous sur la chaîne Odysee @didi18.]

1933. Elmar Warning – mon chef de groupe temporaire à Berlin – occupait le poste de chef d'État-major de la direction de la jeunesse du Reich à Munich. Je me souviens avec plaisir d'un dimanche radieux où Elmar Warning m'a emmené en voiture jusqu'à la Zugspitze, où j'ai découvert pour la première fois et avec une profonde impression le monde de la haute montagne.

Mes voyages étaient des voyages vierges. Hormis pendant mes vacances scolaires, je n'avais encore jamais ressenti aussi intensément la beauté et la diversité des paysages allemands. J'ai découvert avec étonnement et ouverture d'esprit les particularités des Rhénans ou des Prussiens de l'Est, des Frisons ou des Bavarois, des Saxons ou des Hessois. Cette riche diversité m'a ému et a approfondi mon amour pour mon pays. Cela m'a toujours donné de l'élan pour mon travail quotidien. Entre-temps, mon engagement oratoire s'était étendu des soirées d'information des entreprises aux manifestations du Parti et des Jeunesses hitlériennes. C'est ainsi que le chef de la région des JH de Hambourg m'a demandé de m'adresser à la jeunesse à Elmsbüttel et à Altona. Elmsbüttel et Hambourg-Altona faisaient partie des endroits chauds que je connaissais déjà bien de Berlin. Le 17 juin 1932, lors d'une marche de propagande autorisée, 18 personnes ont été tuées par une attaque des communistes avec des armes à feu tirées depuis des toits et des baïonnettes. Lors de ces manifestations, j'ai appris que cela se passait aussi mal que dans les quartiers ouvriers de Berlin. Lorsque j'avais du travail dans le nord de l'Allemagne, je profitais d'un bref séjour à Berlin pour donner des directives aux responsables des cellules de travail des jeunes. Cela me permettait aussi de rentrer chez moi pour une fois. Mais ce n'est pas à contrecœur que je suis retourné à mon siège de service à Munich.

J'y avais loué une chambre bon marché au 12 de la Blütenstraße, dans le quartier de Schwabing. La magnifique Ludwigstraße avec la Feldherrenhalle et la Siegestor, l'université et l'Académie des arts se trouvaient à proximité. La Schellingstraße n'était pas loin et me rappelait les premiers bureaux du Parti national-socialiste. Au coin de ma rue se trouvait le « Simpl », un local d'artistes fréquenté par Joachim Ringelnatz, Erich Kästner et d'autres. Devant ce restaurant, j'ai eu une fois une altercation politique violente. Mais il n'y avait pas de matraques, de battes ou d'armes. Seuls les poings étaient utilisés. Ce n'était pas aussi dur qu'à Hambourg-Altona ou Berlin Wedding. Je recevais alors 90 marks par mois. Cela suffisait à peine pour l'entretien, le loyer et le Leberkäs au Spatenbräu. Le service naturellement aimable des Annis et des Zenzi rendait mon séjour dans les brasseries agréable. Pour

mes voyages, je recevais le taux minimum de l'indemnité journalière. Comme je voyageais beaucoup, je pouvais me débrouiller. J'ai même pu mettre de l'argent de côté en menant une vie très économe. J'envoyais les économies à ma mère à Berlin. J'aimais bien Munich et j'aimais y vivre. Je m'entendais bien avec les gens et j'étais aussi bien accepté en tant que Prussien. Si je n'avais pas été si profondément enraciné à Berlin depuis ma plus tendre enfance, j'aurais certainement établi ma résidence permanente à Munich.

Baldur von Schirach m'a confié des missions spéciales. Il m'a envoyé une fois à Kiel. Une rébellion avait éclaté au sein des Jeunesses hitlériennes. Elle était dirigée contre le nouveau chef de région, qui avait été nommé par le Reichsjugendführer. C'était un homme sincère et un leader de jeunesse méritant pendant la période de combat, qui avait beaucoup fait pour la jeunesse rurale et qui était très attaché à sa patrie paysanne. Mais ce type de paysan calme et réfléchi ne convenait manifestement pas aux rebelles métropolitains. Ils se sont donc mis en grève. Je pouvais imaginer qu'il ne s'entendait pas très bien avec certains voyous de la grande ville. Je connaissais par expérience les critères plus sévères que les jeunes de la grande ville appliquaient dans leurs critiques et je pouvais m'attendre à quelques débordements. Une réunion des Jeunesses hitlériennes a été convoquée à Kiel et je devais y prendre la parole. J'avais appris auparavant que des souris blanches avaient été lâchées dans la salle lors d'une réunion avec le nouveau chef de région. On avait appris cela à Berlin, lorsque l'on avait protesté contre le film *À l'ouest rien de nouveau* avec les mêmes moyens. Il fallait s'attendre à des actions perturbatrices. Lorsque les premiers troubles se sont fait sentir, je me suis immédiatement interposé : « Vous vous trompez si vous pensez avoir affaire à un gratte-papier. J'ai lutté comme vous à Kiel, dans la rue et dans les quartiers populaires. Vous ne pouvez pas faire ce genre de blagues avec moi ». Le calme est revenu et j'ai pu exposer mes arguments sans être inquiété. Le résultat de cette réunion a été que le nouveau dirigeant régional est resté en fonction.

Une autre mission spéciale m'a conduit à Francfort-sur-le-Main. Le Reichsjugendführer voulait nommer l'adjoint du chef de district du NSDAP comme chef de district. La difficulté consistait à obtenir l'accord du Gauleiter Jakob Sprenger. C'est ce que je devais obtenir. Ma visite n'avait pas été préparée par écrit, car on s'attendait à un refus. Jakob Sprenger était un compagnon de lutte d'Adolf Hitler depuis 1922. Il était très volontaire et cassant lorsqu'il pensait devoir refuser quelque chose. J'ai d'abord parlé avec le Gauleiter adjoint, qui était d'accord pour prendre la direction de la région

de Hesse-Nassau. J'ai ensuite téléphoné plusieurs fois au Gauleiter, mais je n'ai pas réussi à le joindre. Il ne me restait plus qu'à tenter ma chance le soir à sa porte. J'ai sonné et on m'a laissé entrer. L'entretien avec le Gauleiter a été positif. À la fin, il donna son accord pour que son adjoint soit nommé chef de secteur. Le Reichsjugendführer était très satisfait de cette solution. Mais la joie devait être de courte durée. Le nouveau chef de région fut reconnu coupable d'homosexualité et de détournement de mineurs.

Des élections au Reichstag ont eu lieu le 31 juillet 1932. Les résultats des élections reflètent la montée du NSDAP. Alors qu'il avait obtenu 12 mandats lors des élections au Reichstag en mai 1928 et 107 mandats en septembre 1930, le NSDAP pouvait désormais compter sur 230 députés. Le NSDAP disposait ainsi du groupe parlementaire le plus important au Reichstag. Adolf Hitler nous a également adressé ses remerciements :

> *« Jeunes hitlériens ! Une victoire inouïe a été remportée ! De nombreux camarades l'ont rendue possible au prix des plus lourds sacrifices. Les morts sont pour nous une obligation sacrée de poursuivre désormais, et plus que jamais, la lutte pour la liberté de l'Allemagne ».*

Après ce succès, la direction de la jeunesse du Reich planifia un grand rassemblement de la jeunesse hitlérienne, les Journées de la jeunesse du Reich à Potsdam les 1er et 2 octobre 1932. Cette proposition fut présentée à Hitler par Baldur von Schirach dans son appartement et accueillie favorablement par le Führer. Hitler conçut lui-même la plaque pour les Journées de la jeunesse du Reich, Hohlbein l'affiche. Les préparatifs commencèrent fébrilement à l'extérieur. Il fallait avant tout économiser assidûment et exploiter toutes les sources pour rendre possible le voyage et la participation des jeunes. Chaque garçon et chaque fille du mouvement de jeunesse national-socialiste fit volontiers ce sacrifice. Une inquiétude subsista jusqu'à la fin : que cette manifestation de la volonté de la jeune génération, qui devait être centrée sur un discours d'Adolf Hitler, soit interdite. Mais la direction de la jeunesse du Reich ne s'est pas souciée de ce problème.

Une immense ville de tentes ainsi que des camps de paille ont été installés à Potsdam. La SA a installé des cuisines de campagne. Les soins médicaux furent organisés par le Dr Kondeyne. Il était combattant des corps francs et, après 1933, temporairement directeur du service de santé de la direction de la jeunesse du Reich. Lorsque le nombre de participants a dépassé les prévisions, il a fallu trouver des hébergements supplémentaires en dehors de la ville. Les armées de jeunes arrivèrent en train, sur d'innombrables camions et à bicyclette.

La Journée de la jeunesse du Reich était placée sous le signe : « Contre la Réaction – pour la révolution socialiste ». Le samedi 1er octobre, un grand rassemblement a eu lieu au stade de Potsdam, au Luftschiffhafen. Une fois le stade entièrement rempli, Baldur von Schirach appela le Führer au domicile du Gauleiter, le Dr. Goebbels, sur la Reichskanzlerplatz de Berlin, qui se rendit aussitôt à Potsdam. Après l'entrée rocambolesque des torches dans le stade, Baldur von Schirach a ouvert la première Journée de la jeunesse hitlérienne du Reich.

Adolf Hitler a ensuite pris la parole et a notamment déclaré :

« Jamais notre peuple ne périra tant qu'il sera accessible à ses grands idéaux. Que peut-il arriver à un peuple dont la jeunesse renonce à tout pour servir son grand idéal ? Le mouvement national-socialiste doit éduquer le jeune Allemand, le rendre fier et courageux et lui apprendre à temps à ne pas courber la tête lorsque d'autres veulent l'émouvoir à tort. C'est précisément lorsqu'il se trouve en grand danger qu'un jeune Allemand reste fidèle à son peuple. Je crois qu'une nouvelle génération allemande est en train de naître dans le mouvement de jeunesse national-socialiste ».

Le lendemain matin, après avoir pris le café au Ravensburg, une heure de consécration eut lieu, au cours de laquelle Baldur von Schirach s'adressa encore une fois aux garçons et aux filles et conclut son discours par ces mots : « Le but de notre lutte, camarades, est le même qu'il y a dix ans, et il restera toujours le même. C'est : la révolution socialiste allemande ».

Puis les colonnes interminables, sur lesquelles résonnait le carillon de l'église de garnison, se sont dirigées vers le Luftschiffhafen. Après l'hommage aux morts, près de 100 000 jeunes gens et jeunes filles défilèrent heure après heure devant Adolf Hitler. Parmi eux, des jeunes hitlériens autrichiens. Un bus complet est venu de Vienne. Les participants à la journée de Potsdam sont rentrés chez eux en train spécial et en camion, conscients d'avoir assisté à l'une des plus grandes manifestations de volonté de jeunes gens. Pour Baldur von Schirach et son collaborateur Carl Nabersberg, qui était responsable de l'organisation de l'événement, la Journée de la jeunesse du Reich fut un grand succès. Et dans la situation politique actuelle, ce fut également un gain pour Adolf Hitler, qui put annoncer de manière crédible : « La jeunesse est derrière moi ».

La presse opposée avait déformé la manifestation de Potsdam et parlé d'une croisade d'enfants. On a menti en disant que 120 participants avaient dû être hospitalisés. En réalité, ils étaient 20. Cent mille personnes constituent une grande ville. Et si, en deux jours, 20 personnes sont hospitalisées dans une grande ville, ces 0,02 % sont dans la norme. En réalité, il s'agissait d'un mouvement de la jeune génération.

Les élections réussies de juillet 1932 et le déroulement grandiose de la Journée de la jeunesse du Reich nous laissaient espérer un gain de terrain et une progression supplémentaires. Puis, le 6 novembre 1932, de nouvelles élections au Reichstag eurent lieu. À la grande déception des nationaux-socialistes, elles leur ont valu un sérieux revers. Ils obtinrent 34,1 % des suffrages exprimés, soit 4,2 % de moins qu'en juillet 1932. L'analyse de la raison de cette perte considérable révéla que de nombreux électeurs avaient refusé de voter. Cela s'explique par le fait que le NSDAP s'est fortement opposé à la Réaction et a mis l'accent sur les objectifs socialistes. Cela s'est également manifesté par le fait qu'à Berlin, les nationaux-socialistes avaient fait grève avec les communistes pour obtenir de meilleures conditions de travail à la société de transport berlinoise (BVG). Apparemment, cela avait effrayé de nombreux citoyens. Le résultat inattendu des élections a provoqué une baisse de moral et de la résignation chez beaucoup de nos camarades de Parti. Cela faisait trop longtemps qu'ils étaient dans l'opposition et qu'ils voulaient enfin accéder au pouvoir. C'est dans cette situation que le slogan de Gregor Strasser « Hinein in den Staat ! » [Entrer dans l'État ! ou Vers l'État ! – NdT] Ce slogan allait à l'encontre de la stratégie d'Adolf Hitler. La situation devint très dangereuse lorsque Gregor Strasser entama des négociations avec le chef du gouvernement, le général Karl von Schleicher, à l'insu du Führer. Le Parti s'est ainsi retrouvé divisé en deux camps. Pour moi, c'était la crise la plus dangereuse du NSDAP, en comparaison de laquelle le putsch de Stennes à Berlin et la séparation d'Otto Strasser avec le « Front noir » étaient des événements de moindre importance. Chacun devait désormais prendre une décision. En tant que référent jeunesse de la NSBO, je faisais partie de la direction de l'organisation du Reich sous Gregor Strasser. J'avais beaucoup d'estime pour lui et je suivais ses discours proches du peuple avec un grand intérêt. J'étais particulièrement accroché à la radio lorsque, le 15 août 1932, il a pu exposer pour la première fois à la radio les objectifs de notre mouvement. Mon idée était toujours qu'Adolf Hitler et Gregor Strasser se compléteraient parfaitement dans un gouvernement national-socialiste. Mais malgré cette forte sympathie pour Gregor Strasser, je ne pouvais maintenant pas suivre son mot d'ordre « Vers l'État ! » Sa manière d'agir arbitrairement ne correspondait pas à mon attitude. Adolf Hitler, en tant que chef du Parti le plus fort, avait le droit de former un nouveau gouvernement et non d'entrer dans un gouvernement en tant que suppléant du chancelier. La misère générale en cette fin d'année 1932 était palpable.

En novembre 1932, un événement nous a particulièrement touchés au sein des Jeunesses hitlériennes. Le Président du Reich von Hindenburg avait créé par décret le « curatorium du Reich pour l'éducation des jeunes », dont la direction avait été confiée au général von Stülpnagel. Une délégation du curatorium se fit confirmer son programme par la Société des Nations à Genève. Il consistait en un entraînement physique et une formation prémilitaire de la jeunesse ainsi qu'en l'éveil de la volonté de servir. Pour ce faire, les jeunes devaient être rassemblés dans des camps de plusieurs semaines. Derrière cette mesure se cachait également l'intention de dépolitiser la jeunesse, comme le général Stülpnagel l'avait exprimé dans une entrevue au journal français *Paris-Midi*. La seule question des 1,3 million de jeunes chômeurs « Pourquoi ne nous laisse-t-on pas travailler ? Quelle en est la cause ? » les a menés directement à la politique. Seule l'élimination de la misère matérielle et spirituelle de la jeunesse aurait peut-être permis de la dépolitiser. Certes, les premières ébauches avaient été faites en août 1931, lorsque les jeunes avaient été appelés au service du travail volontaire. Le 31 janvier 1933, 175 656 jeunes étaient tout de même employés dans le cadre du service du travail volontaire. Ils participaient à des mesures d'amélioration des sols et des transports, à des travaux forestiers, à l'aménagement de zones d'habitation et de jardins familiaux, à l'amélioration de la santé publique ainsi qu'à l'aide d'urgence et d'hiver. Le président de l'Office national de placement et d'assurance du travail, le Dr Syrup, qui a rendu de grands services au service volontaire du travail et qui était Ministre du travail du Reich dans le dernier cabinet de la République de Weimar sous le général von Schleicher, a reconnu que ces mesures seules ne suffisaient pas. Il a donc proposé la création d'une œuvre d'urgence de la jeunesse allemande, qui a trouvé son expression dans un appel du président du Reich et du gouvernement du Reich du 24 décembre 1932. Il y était dit :

> *« La misère du chômage pèse lourdement, notamment sur la jeunesse allemande. Ni la création d'emplois ni le service du travail obligatoire ne peuvent empêcher qu'à l'approche de l'hiver, des centaines de milliers de jeunes Allemands soient confrontés au destin du chômage et de l'inactivité. C'est pourquoi le président du Reich et le gouvernement du Reich appellent le peuple allemand, le jour de Noël, à l'œuvre d'urgence de la jeunesse allemande. L'œuvre d'urgence de la jeunesse allemande doit offrir à la jeunesse sans emploi l'occasion d'un travail de formation professionnelle sérieux et lui permettre de pratiquer d'autres activités intellectuelles et physiques utiles. En outre, elle doit lui assurer un repas chaud quotidien en commun. L'esprit de solidarité et la volonté d'aider de toutes les parties de la population doivent coopérer dans cette œuvre d'urgence afin de maintenir la jeunesse sans emploi en bonne santé physique et mentale et de renforcer sa volonté de s'aider elle-même dans un esprit de camaraderie. Les efforts*

volontaires de la population bénéficieront du soutien planifié du Reich. Le gouvernement du Reich met des aides à la disposition de toutes les institutions appropriées, en particulier aussi des camaraderies volontaires de jeunes chômeurs qui se mettent au service de l'œuvre d'urgence et la réalisent concrètement. Elles doivent avant tout permettre d'assurer les repas prévus. La promotion de l'œuvre d'urgence de la jeunesse allemande est confiée au Ministre du travail du Reich. Il prendra les dispositions nécessaires ».

Les approches du service du travail volontaire et de l'œuvre d'urgence de la jeunesse allemande étaient sans aucun doute bonnes. Mais elles sont arrivées bien trop tard. Il revenait aux nationaux-socialistes de résoudre globalement la question sociale de la jeunesse.

En novembre 1932, la cinquième réunion du comité du Reich des associations de jeunesse allemandes a eu lieu à Soest. Elle regroupait des associations de jeunesse confessionnelles, professionnelles, bündisch, sportives et militaires. Elles bénéficiaient d'un soutien de l'État pour leur travail d'encadrement de la jeunesse. Les Jeunesses hitlériennes sont restées à l'écart pendant des années. Ce n'est qu'en 1932, lorsque les organisations de jeunesse nationales-socialistes furent regroupées au sein du « Deutsches Jugendwerk e.V. », qu'elle fut autorisée. Son représentant au sein du comité du Reich était Fritz Krause. Je l'ai remplacé dans cette fonction lorsqu'il a été nommé responsable régional de la jeunesse dans le Mecklembourg. Grâce à notre appartenance au Reichsausschuss, nous avons été soutenus. Cela concernait surtout la réduction de 50 % du prix des billets pour les voyages des jeunes. Cela signifiait un grand soulagement pour nos nombreux voyages dans les camps, les auberges de jeunesse, les écoles de guides et les écoles spécialisées. Après la prise de pouvoir, j'ai dû signer les bons de réduction des tarifs pour qu'ils soient reconnus comme valables. Les billets Axmann étaient ainsi très demandés. Le congrès de Soest était important dans la mesure où des groupes de jeunes de tous les horizons politiques et de convictions différentes se sont rencontrés. Les pédagogues déploraient la politisation de la jeunesse, tandis que les représentants de la jeunesse politique réclamaient une participation pratique à la vie quotidienne afin de renverser la misère. On s'était manifestement fait une fausse idée des dirigeants des jeunesses hitlériennes, si l'on considère le mot de la fin du professeur Wilhelm Flitner, dans lequel on pouvait lire :

« ...les dirigeants nationaux-socialistes de la jeunesse, qui étaient représentés pour la première fois à cette réunion aux côtés des associations de défense, ne se sont nullement exprimés dans un sens fasciste, mais ont mis l'accent sur l'idée d'une action nationale commune... »

Dans certaines associations de jeunesse, l'idée du Reich a été mise en avant. Mais dans aucun domaine, le consensus de la jeune génération n'était aussi grand que sur l'impératif du renouveau économique. Le chef de presse de la Reichsjugendführung, Willi Körber, a participé à la réunion du comité du Reich en tant qu'observateur et rapporteur et en a tiré la conclusion suivante dans le *Deutsches Sturmtrupp* n° 1 et 2 de janvier 1933 :

> *« Ce n'était pas du tout comme si les jeunes des différents camps avaient célébré une fête de fraternisation à Soest. Bien au contraire. Les opinions politiques et les oppositions idéologiques s'entrechoquaient souvent durement. Et c'était bien ainsi, cela devait être ainsi si l'on voulait être clair. Il ne sert à rien de se mentir mutuellement. Mais malgré la diversité et l'opposition des attitudes, on pouvait toujours constater un point commun dans l'attitude de la jeune génération : la jeunesse adhère à l'idée socialiste. Et ce socialisme vers lequel la jeune génération de toutes les couches et de tous les camps du peuple commence à avancer, c'est un concept, le socialisme national... La jeunesse est aujourd'hui la grande couche anticapitaliste. Le socialisme en tant qu'aspiration et volonté vit en elle... ».*

Le contenu de la réunion de Soest a été interprété comme un premier coup de grisou. C'était la dernière réunion du comité impérial des associations de jeunesse allemandes sous la République de Weimar.

J'ai passé la fin de l'année 1932 à Berlin. Malgré tous les succès qui ont dû être gagnés de haute lutte, ce fut l'année la plus dure dans la lutte politique. Nous avons eu beaucoup de morts à déplorer. Les feux d'artifice de la nuit de la Saint-Sylvestre étaient à peine éteints et les turbulences de la nouvelle année à peine dissipées que la nouvelle de l'assassinat d'un jeune hitlérien m'est à nouveau parvenue. Aux premières heures de la nouvelle année, Walter Wagnitz avait été assassiné par des coups de couteau dans l'abdomen, au 24 de la rue Utrechter. Cela s'est passé à quelques centaines de mètres de mon appartement. Il faisait partie de la troupe 3 de mon ancienne obédience 1. Je le connaissais. Il était apprenti tailleur et avait 16 ans. Peu après la triste nouvelle, je me trouvais sur les lieux du meurtre. Ses amis, qui le connaissaient mieux, m'ont parlé de son sens aigu de la camaraderie et du fait qu'il payait souvent quand les autres ne pouvaient pas le faire. Il habitait dans la Liebenwalderstraße, où il n'y avait presque que des communistes. Il était toujours là et ne se dégonflait jamais quand il y avait un malaise. Dans l'isolement et dans une minorité désespérée, il défendait ses convictions. C'est ainsi que l'année 1933 a commencé avec la mort d'un jeune hitlérien.

C'est justement après les agressions et les meurtres de jeunes hitlériens que des voix accusatrices se sont souvent élevées dans l'opinion publique,

disant : « C'est la faute des jeunes eux-mêmes. Qu'est-ce qu'ils ont à faire de la politique ? Ils n'ont aucune expérience. Ils doivent laisser la politique aux adultes. »

Eh bien, les jeunes avaient appris à leurs dépens où l'expérience des adultes en politique les avait conduits. Et cela ne valait pas seulement pour les jeunes qui subissaient le sort déprimant du chômage de longue durée. C'était également le cas de nombreux jeunes qui avaient encore un emploi ou une place d'apprentissage. Les apprentis se plaignaient amèrement de ne pas recevoir de salaire d'apprentissage, leurs parents devant payer pour eux, d'être obligés d'aller à l'école professionnelle, mais ce temps était déduit de leur salaire, de ne pas recevoir de formation professionnelle correcte, mais d'être employés sans rémunération correspondante à des travaux que les adultes effectuaient également, de devoir parfois même effectuer ces travaux le dimanche, de voir les élèves bénéficier de plus de 70 jours de vacances, tandis que les jeunes travailleurs devaient se contenter pour la plupart de zéro à trois jours de congé par an. Ces dysfonctionnements sociaux et la question du « pourquoi » ont conduit la jeunesse à s'engager en politique, pour autant qu'elle ne vive pas dans une niche sans nécessité, qu'elle ne soit pas soumise ou endormie. Cette révolte intérieure ne concernait pas seulement les choses matérielles, mais était également dirigée contre l'esprit dominant de l'époque. Ainsi, de nombreux fils et filles de pères tombés au champ d'honneur ont ressenti comme une honte le fait que les hommes politiques déclarent publiquement que leurs pères étaient tombés sur le champ du déshonneur, que les hommes politiques proclament avec le ton de la conviction « je ne connais pas de patrie qui s'appelle Allemagne », que l'image de Frédéric le Grand soit retirée de l'école et que l'idéalisme soit méprisé comme une stupidité. Dans l'agriculture en proie à la misère, les jeunes étaient chassés de la ferme avec leurs parents s'ils ne pouvaient pas rembourser les crédits dans les délais. Dans la Ruhr, les enfants apprenaient de leur père qu'il devait quitter le trottoir si un officier d'occupation venait à sa rencontre et que les écoles étaient fermées si le *Deutschlandlied* y résonnait. En Allemagne de l'Est, les jeunes ont appris ou vécu que la Prusse orientale avait été séparée du Reich et que certaines parties de la Prusse occidentale et de la Haute-Silésie, où les gens avaient voté à une large majorité pour l'Allemagne, avaient malgré tout été annexées par la Pologne. Les jeunes qui avaient des liens de parenté avec des familles autrichiennes ont appris que les Autrichiens, par l'intermédiaire de leur gouvernement social-démocrate, avaient manifesté leur volonté de faire partie de la République d'Allemagne et qu'ils avaient

pourtant été séparés du Reich allemand en violation du droit à l'autodétermination.

Toutes ces raisons et ces expériences ont conduit la jeunesse, par tel ou tel biais, à la politique. Les Jeunesses hitlériennes étaient un mouvement de jeunesse politique. Des personnalités telles que Gotthard Ammerlahn, Werner Georg Haverbeck ou Joachim Walter et bien d'autres sont venues du mouvement de jeunesse apolitique au mouvement national-socialiste dès les premiers temps de la lutte. Pourquoi ? Parce qu'ils avaient compris que la misère spirituelle et matérielle ne pouvait être surmontée que par la voie politique, en luttant contre l'esprit dominant de l'époque. Il m'arrivait de rencontrer à la gare, le dimanche matin, des groupes de jeunes bündisch qui partaient à la campagne pour découvrir la nature et la camaraderie. C'était bien et beau pour la formation des jeunes. Chez nous aussi, les voyages et les camps faisaient partie intégrante de notre vie communautaire, surtout au sein de la jeunesse. Mais en plus de cela, les anciens de la jeunesse hitlérienne avaient pour principal objectif de gagner les jeunes travailleurs à une jeunesse populaire sans classe. C'est pourquoi nous devions affronter l'adversaire politique. Dans les réunions, dans la rue, à l'école professionnelle et dans l'entreprise. C'est pourquoi nous nous distinguions du mouvement de jeunesse apolitique. La jeunesse bündisch sortait du quotidien. Les Jeunesses hitlériennes entraient dans la vie quotidienne. On ne parlait pas encore des filles de l'époque des combats de Berlin.

En 1929, j'ai entendu parler pour la première fois de l'union de la jeunesse féminine. Les filles s'appelaient « Schwesternschaft der Hitlerjugend ». Le premier groupe de la ligue des jeunes filles allemandes a été créé en 1927 à Plauen, où le Reichsführer des Jeunesses hitlériennes Kurt Gruber était en poste. Dès le début, l'association nationale-socialiste des élèves comprenait également des filles. L'organisation féminine nationale-socialiste disposait également de groupes de jeunes filles. Le Bund Deutscher Mädel (BDM) a été créé en juillet 1930. Ce n'est que le 7 juillet 1932 que le Bund Deutscher Mädel fut déclaré seule organisation de jeunes filles du NSDAP par une décision du directeur de l'organisation du Reich, le Dr Ley. À Berlin, le BDM a été fondé le 5 mai 1930. Le chef de la jeunesse hitlérienne de Berlin de l'époque, Robert Gadewoltz, chargea Lotte Pannwitz, qui travaillait au service de la jeunesse de Schöneberg, de la direction du BDM. Elle déclara le BDM comme association apolitique et celui-ci obtint ainsi des réductions sur les tarifs de transport. Les premières soirées du foyer eurent lieu dans son appartement de Friedenau. Lors de manifestations publiques, les filles récoltèrent des fonds pour le trésor de

combat de la SA, comme par exemple le 25 mai 1930 lors d'une manifestation au palais des sports de Berlin. Cela devait se répéter encore plus souvent. Les Jeunesses hitlériennes et le Bund Deutscher Mädel ont célébré ensemble la fête du solstice d'été le 21 juin 1930 à Hohenneundorf. L'un des premiers voyages de jeunes filles se déroula à Seddin. En mars 1931, le BDM comptait 82 membres enregistrés à Berlin. Les filles portaient des jupes bleues, des blouses blanches et des foulards à nœuds. Cette tenue fut adoptée dans tout le Reich. À la Pentecôte 1931, le BDM participa à une manifestation du Kampfbund für Deutsche Kultur au stade de Potsdam, au cours de laquelle Alfred Rosenberg prit la parole. En été, un grand camp de formation a eu lieu à Canow/Mecklenburg. Une troupe de jeu est créée et en septembre, les « Kükengruppen » (groupes de poussins) sont mis en place avec les jeunes filles de 10 à 14 ans. En automne, le BDM s'est présenté en bloc devant son Gauleiter, le Dr Goebbels, lors d'une manifestation dans les Tennishallen, et le 11 novembre 1931, le BDM a organisé sa propre manifestation publique dans la maison paroissiale de Petri, animée par la Spielschar.

Lors d'un voyage à Blankensee du 29 décembre 1931 au 3 janvier 1932, Lotte Pannwitz prit congé de ses guides et transmit le 4 janvier 1932 le Gau de Berlin à Trude Mohr, qui dirigeait également le Gau de Brandebourg. À cette époque, le Gau de Berlin comptait 200 filles inscrites. Le mois suivant, Trude Mohr inaugura les fanions du BDM dans les montagnes de Havel et se rendit en mars à Klein-Köris avec ses dirigeantes. Pendant l'interdiction des jeunesses hitlériennes, entre le 30 avril et le 17 juin 1932, le BDM se camoufla en tant que « Bund Märkischer Wandermädel », « Nordpfadfinderinnen » ou « Freischar Kurmark ». À la Pentecôte 1932, une réunion commune des gauches de filles de Berlin et de Brandebourg eut lieu à Staffelde, à laquelle participèrent environ 500 filles de Berlin. Pour la fête du solstice d'été en juin, les Jeunesses hitlériennes et le Bund Deutscher Mädel se sont réunis à Stolpe près de Birkenwerder, où le Reichsjugendführer Baldur von Schirach a également pris la parole.

Dans les premiers jours de la nouvelle année, comme tous les partisans de notre mouvement, je regardais avec une grande impatience vers le Land de Lippe-Detmold, où des élections régionales avaient été annoncées pour le 15 janvier 1933. Elles avaient une grande importance pour nous. L'issue de ces élections allait-elle confirmer la tendance à la baisse du NSDAP après les lourdes pertes de voix lors des élections de novembre 1932 ? Ou parviendrait-on à la stopper, voire à l'inverser, par une victoire électorale convaincante ? Beaucoup de choses dépendaient de ce résultat, tant sur le

plan politique que psychologique. C'est pourquoi les dirigeants du NSDAP se sont fortement engagés dans cette campagne électorale, avec à leur tête Adolf Hitler, qui s'est adressé sans relâche à la population jusqu'au jour des élections, même dans les petites localités. Le résultat des élections a apporté le succès escompté en termes de voix et a ainsi créé de bonnes conditions pour la suite.

On se remit alors au travail avec un nouvel élan. J'ai appris de Berlin que le 20 janvier, une bataille de salle avait eu lieu dans les salles du Pharus. Les cellules d'entreprise de la jeunesse y avaient organisé une manifestation avec les Jeunesses hitlériennes de Wedding, au cours de laquelle mon collaborateur Griffion Stierling était intervenu en tant qu'orateur. Il y avait eu quelques blessés. Cela rappelait la grave bataille de salle de 1927, qui avait également eu lieu dans les Pharussäle. On a également signalé que lors d'une réunion de l'Association de la jeunesse communiste au Frankfurter Hof, où les Jeunesses hitlériennes étaient représentées, des affrontements ont eu lieu, au cours desquels quelques camarades ont été blessés.

Partout, les signes annonçaient la tempête. Fin janvier, je me suis rendu pour la première fois dans le Gau de Basse-Franconie. À Würzburg, l'organisation nationale-socialiste des cellules d'entreprise a organisé une manifestation publique dans le « Platzschen Garten », au cours de laquelle j'ai tenu une conférence et à laquelle les opposants politiques ont été invités, mais ne sont pas venus. Le 28 janvier, j'ai pris la parole devant les Jeunesses hitlériennes et le 29 devant les administrateurs du NSDAP et les dirigeants de la JH. Ce dimanche s'est terminé par une marche à travers Würzburg, à laquelle ont participé les responsables du NSDAP, de la SS, de la SA, de la NSBO avec les cellules de jeunesse et les unités de la Hitlerjugend. Würzburg était tout à nous. Je n'ai pas eu le temps de faire une longue promenade à travers cette belle ville et de contempler ses monuments. Mais je voulais au moins jeter un coup d'œil d'en haut sur ce joyau urbain. J'ai donc traversé le pont sur le Main et gravi les hauteurs jusqu'à la forteresse de Marienberg. De là, par un temps hivernal clair, j'ai eu une vue panoramique magnifique sur la ville épiscopale et résidentielle sur le Main, avec ses ruelles, ses portes, ses églises et ses tours, et j'ai eu du mal à m'en détacher. C'est avec cette impression durable que je suis retourné en ville. J'aperçus alors de loin un vendeur de journaux qui tenait une feuille en l'air. Plus je m'approchais, plus je l'entendais crier : « Hitler est Chancelier du Reich ! Hitler est Chancelier du Reich ! » Je me suis arrêté et j'ai écouté cela encore et encore, croyant à peine que cela pouvait être vrai. J'étais stupéfait de joie. L'après-midi, je suis retourné en train à Munich.

Années de construction sous le Troisième Reich

Des pensées et des projets m'assaillaient. « Dommage que je ne puisse pas être présent à Berlin maintenant », pensais-je, car c'est là que mon parcours avait commencé. J'ai repensé à cette époque, alors que nous nous trouvions dans une minorité sans espoir face aux communistes et aux marxistes. Ils étaient là bien avant nous et dominaient la rue. Mais nous avons poursuivi notre chemin sans nous laisser décourager par les dangers, et plus d'un camarade est resté sur le carreau. C'est à eux que nous devons nos remerciements en cette heure. Comme des milliers et des milliers d'autres chemins de vie, le mien menait à ce jour. J'ai alors pensé à la meilleure façon de mettre en pratique les revendications sociales de la jeunesse ouvrière que nous avions défendues pendant la période de lutte. Un vaste champ de tâches et de problèmes qui valaient la peine d'être accomplis et résolus s'ouvrait alors à moi.

Depuis Munich, nous suivions avec impatience les événements dans la capitale du Reich. Adolf Hitler n'avait pas usurpé le pouvoir. Il n'y avait pas eu de putsch ni de coup d'État. Le Président du Reich l'avait chargé, en tant que chef du plus grand Parti, de diriger les affaires du gouvernement. Adolf Hitler est arrivé au pouvoir légalement. Les tentatives de lui contester ce pouvoir n'ont pas manqué. Dans la nuit du 30 janvier, le chef d'escadron SA-Sturm Hans Eberhard Maikowski et un policier furent assassinés. La SA-Sturm 33 revenait dans son quartier après avoir défilé devant le Président du Reich et le nouveau Chancelier lorsque des coups de feu ont été tirés par des communistes en embuscade dans la Wallstraße. D'autres morts ont suivi dans tout le Reich, de notre côté, mais aussi du côté de l'ennemi. Parmi eux, des jeunes hitlériens. Ainsi, le 26 février 1933, le jeune hitlérien Blöcker, âgé de 17 ans, est mort à Hambourg sous les balles. Il était en train de passer son examen et avait été dispensé de l'épreuve orale en raison de son talent. Il a profité de ce jour de congé pour participer à un défilé. Ce fut son dernier service. Le même jour, à Lindenfels dans l'Odenwald, le jeune hitlérien Christian Crössmann fut mortellement touché au cœur par un coup de couteau. Le Reichsjugendführer m'a envoyé à ses funérailles à Pfungstadt, en Hesse. Je m'étais déjà trouvé plusieurs fois

devant la tombe ouverte d'un camarade et, une fois de plus, j'avais le cœur lourd en prononçant l'éloge funèbre. Hitler avait rendu hommage au jeune camarade en lui remettant une couronne.

Ces affrontements interminables ont clairement montré que le 30 janvier 1933, il ne s'agissait pas du 24e changement de gouvernement depuis 1918, mais d'un bouleversement et d'une révolution. Le Führer nous avait à plusieurs reprises exhortés au calme et à la discipline. Ainsi, son appel du 2 février 1933 disait :

> *« Pendant 13 ans, vous m'avez suivi avec une rare discipline. Depuis des jours, l'organisation communiste meurtrière se déchaîne de manière irresponsable contre le soulèvement national. Personne ne perd son sang-froid ! Gardez le calme et la discipline ! Ne laissez pas les mouchards et les provocateurs vous empêcher d'obéir à mon ordre ! L'heure de la défaite de cette terreur approche ».*

Il adressa un appel similaire aux nationaux-socialistes le 22 février 1933, dans lequel on pouvait notamment lire :

> *« Des éléments provocateurs tentent, sous le couvert du Parti, d'incriminer le mouvement national-socialiste en perturbant ou en faisant exploser, en particulier, des réunions du Zentrum. J'attends de tous les nationaux-socialistes qu'ils s'opposent à ces intentions dans la plus grande discipline ».*

« Une révolution n'est pas une soirée », a déclaré un jour le dirigeant chinois Mao Tsé-Toung. Pensons aux bouleversements qui ont eu lieu dans d'autres pays. En Angleterre, au XVIIe siècle, les bouleversements d'Oliver Cromwell se sont noyés dans le sang et ont coûté la vie au roi Charles Ier. Ou pensons aux horreurs de la révolution française, dont le roi de France Louis XVI a été victime sur l'échafaud en 1793, suivi la même année par la reine douairière Marie-Antoinette, une fille de l'impératrice d'Autriche. Cette révolution a fait des millions de victimes en France. Cela n'a pas empêché cette grande nation de célébrer en 1989 le bicentenaire de son retour. La révolution bolchevique d'octobre 1917, avec ses millions et millions de victimes, a dépassé de loin les horreurs de la révolution française. Les bouleversements et les transformations révolutionnaires qui ont eu lieu en Chine au cours de notre siècle ont également fait des millions et des millions de morts.

En appliquant ces critères, il n'est pas surprenant que même les critiques les plus hostiles à Hitler admettent que la révolution nationale-socialiste s'est déroulée dans une grande discipline. Personne ne voudra nier qu'en période de bouleversements, comme après 1933, il y a eu des injustices et que certains nationaux-socialistes ont profité de l'occasion pour refroidir leur ardeur personnelle contre leur ancien adversaire.

En janvier 1933, notre organisation de cellules d'entreprises de jeunesse avait tenu 75 réunions sur tout le territoire du Reich, en plus des soirées de discussion. La prise du pouvoir n'a pas été pour nous une raison d'arrêter ou de limiter les activités. Le seul fait que le parti communiste ait tenté de déclencher une grève générale le 30 janvier à Berlin et dans d'autres villes ainsi que dans la Ruhr nous a confortés dans notre intention de poursuivre sans relâche notre travail dans les écoles professionnelles et les entreprises. C'est ainsi qu'en février et mars, j'ai à nouveau suivi ce cours et pris la parole à Zwickau, Leipzig, Dresde, Munich et Baden.

Le Reichstag allemand a été dissous le 1er février 1933 par le Président du Reich, conformément à l'article 25 de la Constitution du Reich. De nouvelles élections furent annoncées pour le 5 mars. Par rapport aux 34,1 % des élections de novembre 1932, le NSDAP obtint 43 % des suffrages exprimés. Cela représentait certes une augmentation de 9,1 % en quelques mois, mais pas la majorité absolue. Le gouvernement devait être maintenu avec les partis nationaux. Les résultats électoraux dans différentes régions prouvent à quel point l'influence des communistes était encore importante après la prise du pouvoir. Dans le Wedding de Berlin, par exemple, le KPD était resté le parti le plus fort. Il n'y avait donc aucune raison de relâcher nos efforts. Nous avions devant les yeux l'exemple historique du renversement en Bavière en 1919, lorsque la République des conseils fut proclamée et dirigée depuis Moscou. Lénine lui-même a donné les directives. Il y était dit entre autres :

> *« Nous vous remercions pour votre télégramme de bienvenue et, de notre côté, nous saluons de tout cœur la République soviétique de Bavière... Avez-vous armé les ouvriers et désarmé la bourgeoisie ? Avez-vous exproprié les usines et les richesses des capitalistes de Munich, ainsi que les exploitations agricoles capitalistes de ses environs ? Avez-vous confisqué tout le papier et toutes les imprimeries pour imprimer des feuilles populaires et des journaux pour les masses ? Avez-vous rassemblé la bourgeoisie à Munich pour loger immédiatement des ouvriers dans les riches appartements ? Vous êtes-vous assuré des otages dans le camp de la bourgeoisie ? »*

Le 27 février 1933, le Reichstag fut incendié par l'ancien communiste hollandais Marinus van der Lübbe. Les flammes signalaient que la menace et le danger d'un renversement n'étaient pas encore définitivement éliminés. Pendant des décennies, les médias publics avaient diffusé des informations erronées selon lesquelles les nationaux-socialistes étaient eux-mêmes à l'origine de cet incendie criminel. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait encore aujourd'hui des personnes qui en soient convaincues. Entre-temps, les historiens ont réfuté cette hypothèse.

Le 21 mars 1933, un acte d'État a eu lieu dans l'église de garnison de Potsdam, au cours duquel Adolf Hitler a fait sa déclaration gouvernementale en présence du Président du Reich. Comme beaucoup d'autres personnes, je suis sortie de Berlin pour me rendre à Potsdam afin de trouver une place favorable à proximité de l'église de garnison, d'où je pourrais voir le vieux maréchal et le Führer. Ma mère et ma tante étaient également présentes. Nous avons tous ressenti l'apparition commune du Président du Reich et du Chancelier comme un signe d'espoir pour l'alliance entre la tradition et le passé et les jeunes forces montantes. Baldur von Schirach avait été chargé de commenter cet événement historique pour la radio allemande depuis la tour Fortuna du château de la ville de Potsdam. Une fois l'acte d'État terminé, le Président du Reich a procédé au défilé de la Reichswehr et des associations nationales-socialistes, dont les jeunesses hitlériennes. L'après-midi, le nouveau Reichstag fut inauguré par le Président du Reichstag Hermann Göring dans l'Opéra Kroll, où les députés avaient déménagé en raison de la destruction du Reichstag. Le même jour, il y a 62 ans, avait également eu lieu l'ouverture du Reichstag du premier Empire allemand. J'ai gardé le souvenir du 21 mars 1933 comme d'une journée de printemps radieuse. Je pensais que ce serait un jour de printemps pour notre histoire.

Deux jours plus tard, j'étais assis à l'Opéra Kroll, mais pas en tant que député du Reichstag. Je ne le suis devenu qu'en octobre 1941 pour une circonscription de Prusse orientale. J'étais auditeur et j'ai assisté à la séance du Reichstag du 23 mars 1933, au cours de laquelle la « loi pour remédier à la détresse du peuple et du Reich » a été adoptée par 441 voix contre 94. Il est remarquable que Theodor Heuss, le futur président de la République fédérale d'Allemagne, ait voté pour, tout comme les anciens chanceliers Josef Wirth, Heinrich Brüning et Franz von Papen. Il s'agissait de démocrates polis de la République de Weimar. Seuls les sociaux-démocrates ont voté contre la « loi d'habilitation ». En tant que porte-parole de son parti, Otto Wels a justifié le rejet de la loi. Malgré ma conviction de l'échec des sociaux-démocrates sous la République de Weimar, le discours de Wels et la manière dont il l'avait présenté ne m'ont pas laissé indifférent. Il s'en est suivi un règlement de comptes cinglant de Hitler avec la politique des 14 dernières années, qui a reçu l'approbation de l'Assemblée et, bien sûr, mon approbation intérieure. La loi autorisait le gouvernement du Reich à légiférer sans l'accord du Parlement dans une situation qui semblait désespérée. Les pouvoirs exécutif et législatif étaient ainsi réunis dans une seule main. La détresse du peuple était palpable. Nous avions six millions

de chômeurs. Il fallait agir, et vite. C'est ce qui justifiait à mes yeux les pleins pouvoirs au gouvernement du Reich, qui étaient d'ailleurs limités à quatre ans et qui ont été prolongés en 1937 par une décision du Reichstag. Pour moi, ces pleins pouvoirs n'avaient rien d'extraordinaire dans la mesure où la République de Weimar avait été gouvernée dans une large mesure par des ordonnances d'urgence et des dispositions d'exception, sans succès. La loi d'habilitation, si violemment attaquée après la Seconde Guerre mondiale, n'a donc pas été usurpée ni imposée par un coup d'État. La représentation des Länder, le Reichsrat, avait également approuvé la loi. Cela ressemble aujourd'hui à une mauvaise plaisanterie de l'histoire contemporaine si l'on pense que les jeunes dirigeants hitlériens ont été tenus pour responsables de la loi d'habilitation après 1945 dans les camps de concentration. Aujourd'hui, considérer que les dirigeants de la jeunesse hitlérienne ont été tenus responsables de la loi d'habilitation dans les camps de concentration après 1945 ressemble à une mauvaise blague de l'histoire contemporaine.

Le 1er avril 1933, la première action contre les juifs a été menée en public. Des hommes SA se tenaient devant des magasins juifs avec des affiches portant l'inscription : « Défendez-vous, n'achetez pas chez le juif ! » Cette mesure a été déclenchée par le fait que le judaïsme international avait déclaré la guerre à l'Allemagne. Le journal londonien *Daily Express* du 24 mars 1933, très influent et à grand tirage, faisait ainsi sa Une avec l'information suivante : « Judea declares war on Germany » [La Judée déclare la guerre à l'Allemagne]. On pouvait lire en outre :

> *« Tout Israël dans le monde entier s'unit pour déclarer la guerre économique et financière contre l'Allemagne ... Le Reich est confronté à un boycott total dans le commerce, la finance et l'industrie. En Europe et en Amérique, des plans de contre-attaque contre l'Allemagne hitlérienne ont mûri. Des résolutions dans l'ensemble du monde commercial juif visent à rompre les relations commerciales avec l'Allemagne. L'Allemagne est fortement endettée sur le marché monétaire international, où l'influence juive est considérable. Des mesures de pression ont été prises par les banquiers juifs. Un boycott concerté des acheteurs juifs portera probablement un coup sévère au commerce d'exportation allemand ... ».*

D'autres journaux et des représentants d'organisations juives se sont exprimés dans le même sens. La mesure allemande était en même temps une réponse à la propagande d'abomination de la presse étrangère, qui parlait entre autres de viols de jeunes filles juives et de cadavres juifs dans la Spree et la Havel. Sur cette question, le *Völkischer Beobachter* du 29 mars 1933 publia le communiqué suivant :

« La réunion du cabinet du Reich d'aujourd'hui, la première à prendre des décisions de grande portée en vertu de la loi d'habilitation, a été ouverte par le Chancelier Adolf Hitler avec des déclarations sur la situation politique. Le Führer se répandit sur les mesures de défense contre la propagande juive d'atrocité à l'étranger. La défense devait être organisée, car sinon elle serait venue du peuple lui-même et aurait peut-être pris des formes indésirables. L'organisation permet de contrôler la défense et d'éviter le harcèlement personnel et les actes de violence. Mais le judaïsme doit reconnaître qu'une guerre juive contre l'Allemagne frappe de plein fouet le judaïsme en Allemagne lui-même ».

Le 30 mars 1933, le Central-Verein deutscher Staatsbürger jüdischen Glaubens[5] a pris position sur les calomnies de l'étranger dans le *Centrai-Vereins-Zeitung* :

« Nous, les 556 000 Juifs allemands, prenons solennellement position. Une propagande d'abomination effrénée contre l'Allemagne fait rage dans le monde. Chaque mot prononcé et écrit contre notre patrie, chaque appel au boycott diffusé contre l'Allemagne nous affecte, nous les Juifs allemands, aussi profondément que tout autre Allemand. Ce n'est pas par contrainte, ce n'est pas par peur, mais parce que certains milieux étrangers blasphèment l'honneur du nom allemand, portent atteinte au pays de nos pères et de nos enfants, que nous nous sommes levés sans tarder contre eux. Devant le pays et l'étranger, nous avons stigmatisé les informations mensongères sur l'Allemagne et le nouveau gouvernement... Contre ces accusations monstrueuses, nous, les 556 000 Juifs allemands, déposons solennellement devant toute l'Allemagne et devant le monde ».

Le président du Reichsbund Jüdischer Frontsoldaten, le Dr Loewenstein, avait adressé une protestation identique dans sa lettre du 24 mars 1933 à l'ambassade américaine.

Les directives du NSDAP pour la mise en œuvre du boycott stipulaient au point 2 : « Les comités d'action sont responsables de la protection maximale de tous les étrangers, sans distinction de confession et d'origine ou de race. Le boycott est une mesure purement défensive, dirigée exclusivement contre le judaïsme en Allemagne ». Et le point 6 stipulait : « Les comités d'action doivent, en liaison avec les organisations de cellules d'entreprise du Parti, faire pénétrer dans les entreprises la propagande d'information sur les conséquences de l'atrocité juive pour le travail allemand et donc pour l'ouvrier allemand, et informer en particulier les ouvriers de la nécessité du boycott national comme mesure de défense pour protéger les ouvriers allemands ». Le point 11 de ces directives prévoyait : « Les comités d'action sont chargés de veiller à ce que toute cette lutte se déroule dans le plus grand calme et la plus grande discipline. Continuez à ne

[5] [NdT : Association centrale des citoyens allemands de confession juive.]

pas toucher à un seul cheveu juif ! Nous viendrons à bout de cette agitation, simplement par la force de ces mesures radicales ».

La presse étrangère ayant fait preuve de retenue dans la poursuite de ses reportages, le boycott a cessé le 5 avril 1933. Dans mon entourage, je n'avais pas pu observer d'agressions ou de non-respect de ces directives édictées. Les Jeunesses hitlériennes n'avaient pas participé à cette action.

Le 8 avril, le gouvernement du Reich a promulgué la « loi sur le rétablissement de la fonction publique ». Selon cette loi, les fonctionnaires juifs devaient démissionner de la fonction publique. Les pensions continuaient d'être versées. Les fonctionnaires juifs qui avaient été soldats au front ou qui avaient subi des dommages de guerre ont été exemptés de ces dispositions. Le Président du Reich, von Hindenburg, avait plaidé en ce sens. Ce n'est que des décennies plus tard que j'ai pris connaissance de la lettre que ce dernier avait adressée au Chancelier du Reich le 4 avril 1933 à ce sujet, et qui disait entre autres :

> *« Selon mon sentiment, les fonctionnaires, les juges, les enseignants et les avocats qui sont des blessés de guerre ou des soldats du front ou des fils de soldats morts à la guerre, ou qui ont eux-mêmes perdu des fils au champ d'honneur, doivent être maintenus dans leur service, dans la mesure où leur personne ne donne pas lieu à un traitement particulier. S'ils ont été dignes de combattre et de saigner pour l'Allemagne, ils doivent également être considérés comme dignes de continuer à servir dans leur profession au sein de la patrie ».*

De nombreux nationaux-socialistes partageaient cette opinion, et je me comptais parmi eux.

En avril 1933, la nouvelle direction a pris deux décisions que j'ai accueillies avec une grande joie. L'organisation nationale-socialiste des cellules d'entreprise était autorisée à participer à l'avenir aux élections des comités d'entreprise et était habilitée à représenter les ouvriers devant le tribunal du travail pour les questions juridiques. Elles étaient ainsi mises sur un pied d'égalité avec les syndicats. Dans le Gau des cellules d'entreprise de la jeunesse berlinoise, il existait déjà un service qui conseillait les jeunes travailleurs sur les questions de droit du travail. Il était désormais possible de défendre leurs intérêts devant le tribunal par le biais de la NSBO. Un beau succès pour nous. Le 10 avril 1933, le gouvernement du Reich a promu le 1er mai « jour férié du travail national » par une loi. Une vieille revendication des ouvriers et des syndicats était ainsi satisfaite. Le comité directeur fédéral de la Confédération générale des syndicats allemands salua cette loi et invita l'ouvrier allemand à manifester le 1er mai en toute

conscience de son statut de membre à part entière de la communauté nationale allemande.

Dans la littérature d'après-guerre, le 1er mai 1933 a souvent été présenté comme un défilé et une participation forcée du personnel des entreprises à des manifestations et à des fêtes populaires, ce que je ne veux pas remettre en question dans certains cas, même pour d'autres mesures. Mais dans l'ensemble, il s'agissait d'un réveil émouvant dans l'esprit du dépassement de la lutte des classes et dans l'esprit de la communauté nationale. Les dirigeants économiques, les propriétaires d'entreprises et de sociétés ont défilé à Berlin, comme dans toutes les villes du Reich, avec leur personnel, et des banderoles portant la profession de foi d'Adolf Hitler les saluaient du haut des immeubles : « Il n'y a qu'une noblesse – la noblesse du travail ». Même les représentants des puissances étrangères étaient très impressionnés par la dynamique de ce réveil. L'ambassadeur français François-Poncet, par exemple, s'est exprimé ainsi :

« Oui, c'est vraiment une belle et merveilleuse fête. Les Allemands et les étrangers qui y ont assisté emportent avec eux l'impression qu'un vent de réconciliation et d'unité souffle sur le Troisième Reich ».

La fête nationale du travail a commencé à 9 heures par un rassemblement de la jeunesse dans le Lustgarten de Berlin. Le Gauleiter de Berlin et désormais Ministre du Reich, le Dr Goebbels, a commencé son discours d'introduction par les mots suivants :

« Ce n'est pas un hasard si la fête du travail national commence par un appel à la jeunesse allemande. À la demande expresse du Président du Reich, qui coïncide avec le souhait du gouvernement du Reich, nous commençons cette journée ensemble avec la jeunesse, porteuse de l'avenir allemand ».

C'était le début d'une tradition qui allait perdurer aussi longtemps que le 1er mai serait célébré sous le Troisième Reich. Le Président du Reich, von Hindenburg, prit la parole en tant qu'orateur principal et fut accueilli avec un enthousiasme tumultueux par plus de 100 000 jeunes. Voici les mots de son appel à la jeune génération :

« Je salue chaleureusement la jeunesse allemande issue de l'école et de l'université, de l'atelier et de l'atelier d'écriture, qui est réunie ici aujourd'hui pour faire profession de foi en faveur de la patrie commune, du dévouement fidèle à la nation et du respect du travail créateur. Vous êtes notre avenir. Vous devrez un jour prendre sur vos épaules l'héritage de vos pères pour le préserver, le consolider et le développer. Pour être à la hauteur de cette tâche, la jeunesse doit apprendre la soumission et l'obéissance et, sur cette base, le sens des responsabilités. Seuls la virilité et l'esprit de sacrifice, qui ont toujours fait leurs preuves dans l'armée allemande, peuvent donner naissance à une génération capable d'affronter les

grandes tâches auxquelles l'histoire confrontera le peuple allemand. Seul celui qui a appris à obéir peut aussi commander. Et seul celui qui a du respect pour le passé de notre peuple peut maîtriser son avenir. Lorsque, dans votre sphère d'activité quotidienne, vous vous remémorez une fois de plus cette journée, souvenez-vous de mon avertissement. Ce jour doit servir à affirmer l'attachement de toutes les forces créatrices du peuple allemand à la patrie et aux grandes tâches de la nation, et être en même temps un monument aux hautes valeurs morales de tout travail, du poing comme de la tête. C'est donc d'un cœur fidèle que je pense en cette heure aux femmes et aux hommes allemands qui gagnent leur pain dans un travail quotidien assidu et que je compatis profondément avec le grand nombre de ceux qui sont tenus à l'écart du travail et de ses bienfaits par la crise économique de notre époque. Que l'on trouve les moyens de redonner du pain à l'armée des chômeurs, c'est mon souhait le plus cher et l'une des tâches les plus importantes que j'ai confiées au gouvernement du Reich. L'époque que nous vivons est difficile, mais si nous restons tous unis, avec un courage solide et une foi inébranlable, Dieu nous aidera à aller de l'avant. Dans cette volonté, crions ensemble : Allemagne, notre patrie bien-aimée, hourra ! ».

Des acclamations sans fin ont accueilli le Président et le Chancelier du Reich lorsqu'ils se sont approchés du parapet de la rampe du château et ont crié :

« Garçons allemands ! Filles allemandes ! Vive notre Président du Reich, le maréchal von Hindenburg, le grand soldat et général de la guerre ! Haut ! Haut ! »

De même que cette manifestation matinale de la jeunesse inaugurant la fête nationale du travail inaugurait une tradition, il est devenu traditionnel qu'une délégation d'ouvriers allemands soit reçue le 1er mai par le chef de l'État et le Chancelier du Reich. La délégation était limitée à une centaine de participants. La volonté des dirigeants était que des représentants de la jeunesse fassent également partie de ce cercle. Le choix a certainement été fait conjointement par le Reichsobmann de la NSBO Walter Schuhmann et le Reichsjugendführer Baldur von Schirach. Elle s'est portée sur Heinz Otto, sur Konrad Lehmann, l'administrateur de district éprouvé des cellules d'entreprise de la jeunesse berlinoise, et sur moi-même. Je n'aurais pas pu imaginer une plus belle reconnaissance pour mon travail. J'attendais donc avec impatience cette journée exceptionnelle. Mais la veille, j'ai eu une mauvaise surprise. J'avais apporté mes bottes pour les faire ressemeler et lorsque j'ai voulu les récupérer, le magasin était fermé et le cordonnier injoignable. Je n'avais pas de deuxième paire de bottes. Il a donc fallu acheter de nouvelles bottes dans un magasin de chaussures. Tout s'est arrangé au dernier moment, et j'ai pu me présenter à la réception bien chaussée.

La délégation comprenait des ouvriers de toutes les régions du Reich. Certains venaient d'Autriche, de la Sarre et de Danzig. Ils arrivèrent vers midi dans des avions spéciaux et furent accueillis à l'aéroport par le membre n°1 de l'organisation nationale-socialiste des cellules d'entreprise, le commissaire d'État Johannes Engel et le Ministre du Reich Dr Goebbels. Plusieurs hommes étaient venus en costume professionnel, comme les mineurs ou les charpentiers. L'après-midi, nous avons pris place dans la salle de congrès historique de l'ancienne chancellerie du Reich. Pour moi, c'était déjà une grande expérience de me trouver dans les locaux consacrés où Otto von Bismarck, le Chancelier du deuxième Reich allemand, a vécu et œuvré pour son pays. À 17h30, les hautes portes à battants se sont ouvertes et le Président du Reich est apparu, accompagné de son Chancelier. Face à la stature haute et imposante du maréchal, Adolf Hitler paraissait petit. Dans le silence de la salle du congrès, il nous adressa des paroles de bienvenue, après que le Président du Reich eut exprimé sa joie de pouvoir accueillir les représentants des travailleurs allemands. Le *Völkischer Beobachter* du 2 mai 1933 a rapporté ses paroles comme suit :

> *« Je pense que pour vous tous qui êtes réunis dans cette vénérable salle pour saluer Monsieur le Président du Reich, c'est peut-être le plus grand jour de votre vie. Vous vous souviendrez de ces quelques minutes votre vie entière, et vous en rapporterez dans votre patrie la conviction que le travail et l'ouvrier allemands reçoivent ici, dans la capitale du Reich, de la part de Monsieur le Président du Reich lui-même, l'hommage et la reconnaissance auxquels le travail et l'ouvrier allemands peuvent prétendre. Vous verrez également à quel point il est faux et inexact d'affirmer que le bouleverse-ment qui s'est produit en Allemagne est dirigé contre l'ouvrier allemand. Au contraire, son but premier et intime est d'intégrer les millions de nos ouvriers allemands dans la communauté du peuple et donc de les incorporer véritablement intérieurement, dans notre saint Empire allemand ».*

Puis le Président du Reich s'est approché de nous lentement, d'un pas mesuré, mais droit et debout. Il a tendu la main à chacun. Il se tenait alors devant moi, dans sa silhouette massive, âgé et les cheveux argentés. Je levai les yeux vers lui et accueillis son apparition avec respect. Je sentis la poignée de main de l'homme qui avait combattu à Königgrätz en 1866 lors de la guerre austro-prussienne et contre la France en 1870/71, qui avait été témoin de la proclamation de l'empereur allemand dans la Galerie des Glaces à Versailles en tant que représentant de son régiment, qui avait remporté la bataille de Tannenberg en 1914 et qui avait accepté la lourde charge de Président du Reich après la guerre mondiale, à une époque de détresse, à l'appel de la majorité de notre peuple. C'était aussi la première fois que je pouvais être aussi proche et regarder dans les yeux l'homme que

nous avons suivi imperturbablement à travers tous les dangers. Trois générations se sont rencontrées dans la salle de congrès de l'ancienne chancellerie du Reich. Ce fut une rencontre avec l'histoire et, pour moi, un événement historique.

J'étais maintenant plus souvent à Berlin et j'étais très heureux que Baldur von Schirach ait décidé de transférer le siège de notre service de Munich à la capitale du Reich. C'est là que se prenaient les décisions politiques et c'est là que l'on sentait le plus fortement le pouls des événements et de l'époque. Il avait acheté, grâce à un don, une maison au bord de la Spree, au 10 Kronprinzenufer. Je partageais mon bureau avec Trude Mohr, que j'avais déjà connue du temps de la lutte en tant que chef du Gau de Berlin-Brandebourg. Depuis le 1er mai 1933, elle était chef du Gauverband Est et le 19 juin 1933, le Reichsjugendführer l'avait nommée référente du Reich pour le Bund Deutscher Mädel. Elle était née en 1902 et venait d'une famille bourgeoise. Elle avait fréquenté le lycée de l'école Reine-Elisabeth, puis l'Oberlyzeum pendant un an. En 1920, elle était entrée au service de l'administration postale. À l'âge de 17 ans, elle était devenue membre de la Ligue de la jeunesse nationale allemande et a fait partie de la Ligue de la jeunesse de la Grande Allemagne jusqu'en 1929. La même année, elle devint membre du Parti national-socialiste et s'engagea dans le mouvement de jeunesse national-socialiste jusqu'en novembre 1937, après s'être mariée un an plus tôt. Elle s'appelait alors Trude Bürkner-Mohr. Elle a jeté les bases du travail du Bund Deutscher Mädel, a marqué son caractère et son apparence. Nous nous entendions très bien personnellement, ce qui a eu un effet positif sur l'organisation du travail social pour la jeunesse féminine. Lorsque les tâches de la direction de la jeunesse du Reich ont augmenté, certains bureaux ont déménagé dans l'immeuble de bureaux de la Lothringer Straße 1 à Prenzlauer Berg. De mon bureau, je pouvais voir le cimetière Nicolai, où Horst Wessel avait été enterré en 1930 dans des conditions dangereuses pour le cortège funéraire.

Le transfert du siège de Munich à Berlin a été bénéfique pour moi. J'ai renoncé à ma chambre à Schwabing, ce qui m'a permis d'économiser le loyer et de retourner vivre chez ma mère. Elle n'avait plus besoin d'aller travailler. Mes frères trouvaient du travail et du pain dans leur métier de commerçant. Je recevais un peu plus de 90 marks par mois et je continuais à recevoir le minimum pour couvrir les frais de mes voyages. Le niveau de vie de notre famille s'était ainsi sensiblement amélioré. L'année 1933 nous a permis de nous élever par rapport à l'année 1932, voire 1931, où j'étais resté

assez désespérément à la campagne. Pendant 17 ans, nous avions vécu dans un appartement d'une pièce à l'arrière de la maison.

Depuis mon plus jeune âge, je souhaitais pouvoir emprunter l'escalier de devant. Ce souhait était désormais réalisé. Nous avons emménagé dans un trois-pièces au numéro 2 de la Ostenderstraße. Nous sommes restés à Wedding. Au coin de la rue se trouvaient les salles du Pharus, autrefois très disputées. Au-delà de l'évolution politique générale, j'éprouvais donc une gratitude toute personnelle envers Adolf Hitler.

J'ai eu de bonnes expériences avec le voisinage de notre ancien immeuble. Chacun savait où il se situait politiquement. Personne n'ignorait mon activité au sein des Jeunesses hitlériennes. Il y avait un communiste parmi nous. La plupart des locataires appartenaient à la social-démocratie. Mais il n'y avait pas de dispute ou de persécution dans l'immeuble. Même après 1933. Je n'ai jamais eu connaissance d'un tel cas. Jamais il ne me serait venu à l'idée de dénoncer un voisin. Le voisinage était tabou. Cela valait aussi pour mon nouveau domicile. Je sais qu'il y a eu d'autres cas. En période de changement, tout n'est pas blanc et beau. Il y a aussi des nuances de gris et de noir. C'était et c'est la réalité.

Le 5 avril 1933, le Reichsjugendführer a fait occuper par un commando des Jeunesses hitlériennes, sous la direction de l'Obergebietsführer Carl Nabersberg, le bureau du Reichsausschuss der Deutschen Jugendverbände, situé 10 Alsenstraße à Berlin. Moi non plus, je n'ai rien su auparavant, bien que j'aie été, selon Fritz Krause, le représentant des Jeunesses hitlériennes au sein du comité du Reich. Baldur von Schirach s'est exprimé sur ces événements dans un appel comme suit :

« Jeunesse allemande ! Lorsque j'ai pris la direction du comité du Reich des associations de jeunesse allemandes le 5 avril de cette année, je n'ai fait que donner la dernière expression visible d'une évolution qui avait eu lieu depuis longtemps. Certes, jusqu'à ce jour, le comité du Reich n'était pas déterminé de manière déterminante par la Jeunesse hitlérienne, et le nombre énorme de membres des organisations de jeunesse nationales-socialistes n'était que peu mis en valeur au sein de ce comité, mais dans toute l'Allemagne, la Jeunesse hitlérienne avait déjà pris possession de la direction politique des jeunes. Ainsi, la prise en charge de la direction générale, à laquelle je me suis résolu le 5 avril, n'était en fait qu'une formalité, une confirmation de l'énorme travail accompli par mes valeureux et désintéressés camarades au cours d'années d'efforts ininterrompus.

L'ancien directeur du comité du Reich, le général en retraite Vogt, s'est mis à ma disposition, à ma demande et de manière reconnaissante, pour la suite du travail et a également accepté sa nomination au conseil des guides. J'éprouve le besoin sincère d'exprimer ici mes sincères remerciements au général Vogt pour sa fidélité et son activité

dévouée à l'œuvre de la jeunesse allemande dans le cadre du comité du Reich. Dans le cadre de la réorganisation du Comité que j'envisage et qui a déjà commencé, on veillera en premier lieu à ce que, conformément aux idéaux de la jeunesse allemande qui, dans sa grande majorité, adhère à l'idée du Führer, le Führerrat reste toujours le reflet de la volonté de la jeunesse allemande. En tant qu'instance consultative suprême des associations de jeunesse allemandes, ce conseil des guides doit assister le président du comité du Reich et lui présenter les souhaits des associations affiliées au comité du Reich. Pour moi, il va de soi que la vie propre des associations reste intacte, que la marge de manœuvre dont elles ont besoin pour s'épanouir leur soit garantie dans la libre concurrence des forces. Mais il doit être tout aussi évident que toute tentative d'une confédération, d'une fédération ou d'une association d'abuser de cette liberté pour des actions incompatibles avec les objectifs du gouvernement de la révolution nationale sera réprimée rapidement et sans faux égards.

Pour cette même raison, j'ai décidé d'exclure du comité du Reich toutes les associations de jeunesse juives et marxistes. Celui qui travaille avec un cœur ardent à l'avenir de notre peuple ne peut pas laisser les ennemis et les corrupteurs de la nation poursuivre sans entrave leur œuvre dirigée contre la patrie. C'est pourquoi l'une des premières tâches du Reichsausschuss est de mener la lutte contre l'esprit marxiste-juif dès la jeunesse. À ma grande joie, d'autres fédérations et associations ont également donné leur accord à mes plans d'uniformisation et de rationalisation du travail de la jeunesse en Allemagne, de sorte que j'espère pouvoir rendre compte prochainement d'importantes extensions du Reichsausschuss vers d'autres directions du travail de la jeunesse. Puisse la jeunesse allemande encourager et soutenir cette œuvre dans une mesure toujours plus grande ! Puisse-t-elle reconnaître de plus en plus que le travail de la jeunesse doit être un travail d'État ! Je tends la main à tous ceux qui sont de bonne volonté et je leur demande : Aidez-moi ! Non pas pour nous, mais pour l'Allemagne ... ».

Le général à la retraite Vogt a ensuite été un conseiller loyal du Reichsjugendführer et de ses collaborateurs pendant de nombreuses années. Je sais par mes camarades qu'ils ont beaucoup apprécié ses conseils, sa serviabilité et son humanité.

Une dirigeante du BDM qui avait rencontré à nouveau le général Vogt après la débâcle m'a par exemple raconté ce qui suit à son sujet : il ne pouvait pas l'inviter dans son appartement, car les Russes y allaient et venaient encore. Il s'est donc assis avec elle sur un banc de la Hohenzollernplatz et a bûché avec elle pour obtenir son brevet de latin dont elle avait besoin pour ses études. Cet homme avait un grand cœur pour la jeunesse. Nous voyions dans notre relation avec lui un symbole de l'attachement intérieur de la jeune génération à la génération plus âgée de la Première Guerre mondiale.

Après le 30 janvier 1933, des dizaines de milliers de garçons et de filles ont rejoint les Jeunesses hitlériennes. Ils venaient également en masse des organisations de jeunesse existantes. Certaines organisations de jeunesse se sont dissoutes volontairement et ont recommandé à leurs membres de rejoindre les Jeunesses hitlériennes. Parmi ces associations, on comptait notamment le Nerother-Bund, la Kyffhäuserjugend, le Katholischer Wandervogel, la Jungdeutsche Zunft e.V., le Bund der Wandervögel und Kronacher, le Jungdeutsche Orden avec les Junggefolgschaften et Jungschwesternschaften, les Fahrenden Gesellen via le Bund der Kaufmannsjugend im Deutsch-Nationalen Handlungsgehilfenverband (DHV), le Bund Deutscher Pfadfinderinnen e.V, le Wandervogel Deutscher Bund, la Freischar Schill et la Deutsche Pfadfinderschaft e.V. Cette dernière, par l'intermédiaire de son comité directeur, donna dans sa lettre circulaire fédérale les raisons suivantes pour sa décision :

« Les efforts demandés avec zèle par la Deutsche Pfadfinderschaft pour réunifier les associations scoutes allemandes dans l'esprit des fondateurs du scoutisme allemand n'ont pas eu de succès. La réorganisation des conditions politiques dans notre patrie, que nous avons sincèrement saluée, a créé pour nous aussi une nouvelle situation ...Nous n'avons pas besoin de changer d'orientation, mais la nécessité d'une grande union, soulignée à juste titre par le gouvernement du soulèvement national, nous oblige nous aussi à en tirer la conclusion en toute connaissance de cause ».

Il y avait aussi d'autres organisations de jeunesse qui ne se sont pas dissoutes de leur propre chef. Il s'agissait par exemple du Großdeutscher Bund et des organisations de jeunesse confessionnelles.

Le 17 juin 1933, le Chancelier du Reich décréta avec effet immédiat :

« Il est créé un service du Reich qui porte la désignation officielle de 'Guide de la jeunesse du Reich allemand'. Le Reichsjugendführer du NSDAP, Baldur von Schirach, est nommé chef de la jeunesse du Reich allemand. Le chef de la jeunesse du Reich allemand est à la tête de toutes les associations de la jeunesse masculine et féminine, y compris les organisations de jeunesse des associations d'adultes. La création d'organisations de jeunesse est soumise à son approbation. Les services qu'il institue assument les obligations des comités d'État et des comités communaux, qui doivent exécuter leurs tâches avec la participation directe des organisations de jeunesse ».

Dans sa nouvelle fonction étatique, Baldur von Schirach dépendit d'abord du Ministre de l'intérieur du Reich, jusqu'à ce qu'une loi du Reich le place, le 1er décembre 1936, à la tête d'une autorité suprême du Reich, directement sous les ordres du Führer et Chancelier du Reich. Baldur von Schirach nomma le Conseil des leaders de la jeunesse allemande, qui comprenait un représentant de la jeunesse catholique, un représentant de la

jeunesse protestante, un représentant de la Wehrverbandsjugend ainsi qu'un représentant de la Bündische, de la Sport- und de la Berufsständische Jugend. Les représentants des ministères compétents participaient également aux délibérations du Jugendführerrat.

Peu après sa nomination, le chef de la jeunesse du Reich allemand a dissous la Großdeutscher Bund. Les associations suivantes faisaient partie de ses sous-organisations et organisations partielles : Freischar junger Nation, Deutsche Freischar, Deutscher Pfadfinderbund, die Geusen, Ring-Gemeinschaft Deutscher Pfadfindergaue, Deutsches Pfadfinderkorps et Freischar evangelischer Pfadfinder.

La Grande Allemagne était dirigée par l'amiral Adolf von Trotha, qui était le chef d'État-major de l'amiral Scheer, le chef de la flotte de haute mer allemande, pendant la Première Guerre mondiale. Lors de la bataille navale du Skagerrak, l'amiral von Trotha commandait les formations navales allemandes sur sa passerelle de commandement. Il avait de bonnes relations avec le Président du Reich, von Hindenburg. Il était donc compréhensible que les collaborateurs responsables de la Grande Allemagne fassent tout pour mobiliser l'amiral et ses relations contre la dissolution de la Grande Allemagne. La décision de dissolution entraîna des difficultés et des désaccords. Malgré les interventions de Trotha auprès du Président du Reich, qui était très en colère contre les actions de Schirach contre la Grande Confédération allemande, la dissolution de la Grande Confédération allemande fut maintenue, notamment parce que Hitler avait soutenu son Reichsjugendführer. L'amiral von Trotha en voulait au Reichsjugendtührer pour son coup de main. Mais au bout d'un an, ils se sont réconciliés. Des complications avaient déjà eu lieu lors de la dissolution du Reichsausschuss der Deutschen Jugendverbände, qui dépendait du ministère de l'Intérieur du Reich. Comme le rapporte Baldur von Schirach dans son livre *Ich glaubte an Hitler* [J'ai cru en Hitler], le colonel von Reichenau avait l'intention de placer le comité du Reich des associations de jeunesse allemandes sous la surveillance du ministre de la Reichswehr von Blomberg. Le Reichsjugendführer voulait éviter cela. C'est aussi pour cette raison qu'il a fait nommer le comité du Reich aussi rapidement.

En 1936, Baldur von Schirach reçut l'amiral von Trotha et, en présence du chef de la direction de la Reichsmarine, l'amiral Raeder, il nomma celui qui était désormais le dirigeant de la Reichsbund für Seegeltung et le conseiller d'État prussien, chef d'honneur de la Marine-Hitlerjugend. La collaboration avec lui ne laissait rien à désirer. Il jouissait d'une grande

popularité dans nos rangs. C'est à cette occasion qu'il m'a raconté sa conversation avec Adolf Hitler sur la bataille navale du Skagerrak. Il avait été très étonné de voir que Hitler connaissait tous les détails de la bataille, même des faits dont il se souvenait à peine lui-même. Et lorsqu'il lui demanda d'où provenaient ses connaissances en la matière, il reçut la réponse suivante : « J'ai étudié sur cette bataille les notes de votre adversaire, l'amiral anglais Jellicoe ». Les tâches du Reichsausschuss der Deutschen Jugendverbände avaient été transférées dans le domaine de travail élargi du Jugendführer du Reich allemand. Au cours des années 1933 et 1934, d'autres associations de jeunesse transféraient d'elles-mêmes leurs membres dans la jeunesse hitlérienne, dont entre autres le « Scharnhorst B.d.J. » et les Adler et Falken.

Le 19 décembre 1933, l'évêque du Reich Ludwig Müller et le chef de la jeunesse du Reich allemand ont signé un accord sur l'intégration de l'« œuvre de jeunesse protestante » dans la jeunesse hitlérienne. Bien avant cela, de nombreux membres et dirigeants des organisations de jeunesse protestantes et catholiques avaient déjà rejoint les Jeunesses hitlériennes. Ce qui manquait encore, c'était des accords clairs avec l'Église. Ils furent établis pour la population et la jeunesse catholiques par la conclusion du Concordat du Reich. Baldur von Schirach fut appelé à négocier les questions relatives à la jeunesse. Les Jeunesses hitlériennes furent déclarées responsables de l'éducation civique, sportive et physique, tandis que l'encadrement religieux et pastoral devait être assuré par les départements de jeunesse des organisations confessionnelles. Le contrat entre le Reich allemand et le Vatican a été signé le 20 juin 1933 par le vice-chancelier von Papen et le cardinal Pacelli, secrétaire d'État, qui deviendra plus tard le pape Pie XII. La délimitation de ces tâches n'ayant parfois pas été respectée par les deux parties, des conflits surgirent ici et là, mais dans l'ensemble, ils ne parvinrent pas à nuire à l'équilibre des intérêts.

La prise en charge de la jeunesse par des organisations d'adultes dirigées par un national-socialiste s'est faite sans problème. Ainsi, le chef de la jeunesse du Reich allemand a convenu avec le chef des sports du Reich, Hans von Tschammer und Osten, d'intégrer la jeunesse gymnique et sportive dans la Jeunesse hitlérienne. Le 8 décembre 1933, il a conclu un accord avec le chef du Front ouvrier allemand, le Dr Robert Ley, qui avait été créé entre-temps, et qui stipulait : « La Hitlerjugend est le seul mouvement de jeunesse d'Allemagne. Elle comprend également la jeunesse du Front du travail allemand ». Le 17 janvier 1934, il conclut avec le

Reichsbauernführer et Ministre de l'alimentation du Reich, Richard Walther Darre, un accord qui prévoyait entre autres :

« La JH, en tant qu'unique mouvement de jeunesse d'Allemagne, doit à l'avenir inclure les jeunes fils et filles de tous les membres du Reichsnährstand. Pour cette raison, le Reichsbauernführer dissout par la présente, avec effet immédiat, toutes les organisations de jeunesse indépendantes ou rattachées au Reichsnährstand encore existantes ».

Les membres de la Ligue des élèves nationaux-socialistes avaient été transférés dans la Jeunesse hitlérienne. Il va de soi que les membres des cellules d'entreprises de la jeunesse nationale-socialiste furent également intégrés à la JH. Cette intégration fut réalisée par le Reichsjugendführer lors d'une manifestation centrale au Palais des sports de Berlin le 17 octobre 1933. Dans son discours, il déclara entre autres :

« Les cellules de jeunesse d'entreprise avaient pour mission de recruter et de lutter au sein de cette population ouvrière dans laquelle nous reconnaissions les fortes racines de la force de l'État ... Les cellules d'entreprises de jeunesse ont accompli ces tâches de manière remarquable au sein de la jeunesse ouvrière allemande. Elles ont été le bras fort de la grande organisation nationale-socialiste dans les entreprises, et sans elles, il n'aurait jamais été possible de rassembler la jeunesse ouvrière en Allemagne dans une telle mesure et avec une telle force. Nous, les jeunes nationaux-socialistes, sommes fiers que 70 % de nos adhérents soient issus de cette jeunesse active et travailleuse. C'est aussi le secret de notre succès ».

Sur le chemin de l'unité du mouvement de jeunesse, il y a eu des désaccords, des difficultés, des conflits et des victimes. Il y a également eu des arrestations de leaders de la jeunesse bündisch. Elles n'ont pas eu lieu parce qu'ils étaient leaders dans une autre organisation de jeunesse, mais parce que, malgré l'appel à la réconciliation, ils sont entrés dans la clandestinité et ont mené une résistance active.

D'autres ont été arrêtés pour relations sexuelles avec des personnes du même sexe et pour avoir commis des infractions sur des mineurs. Mais cela n'a pas été fait par les Jeunesses hitlériennes, mais par les organes exécutifs de l'État. Il est bien connu que c'est justement dans les petits cercles élitistes que la frontière entre la camaraderie inconditionnelle et totale et l'homo-érotisme et l'homosexualité peut être facilement franchie. Il y a certainement eu des cas tragiques.

Notre volonté d'unité n'a pas été dominée par le plaisir de la chicane ou l'égoïsme organisationnel. Elle est née de la connaissance et de l'expérience de notre histoire. La désunion des Allemands est leur vice le plus funeste. Elle a toujours été l'alliée la plus forte de tous ceux qui voulaient détruire l'Empire au centre de l'Europe. Dès les premiers temps de notre histoire,

nos ancêtres germaniques étaient connus pour leur tendance à la ségrégation et à la lutte entre les tribus. Charlemagne[6] a dû lutter pendant 32 ans contre les Saxons pour l'unité de l'empire. Pensons à l'époque où l'Allemagne comptait 400 petits États, où l'empire avait été haché et démembré après la Guerre de Trente Ans. Pensons aux multiples querelles et intrigues des principautés et à l'affrontement des Länder allemands. Pensons enfin aux divisions confessionnelles et à la lutte des classes du passé récent. Martin Luther s'exclamait déjà avec désespoir : « Cher Dieu, envoyez-nous plutôt une bonne et forte peste, si nous devons être détruits, qu'au moins ce ne soit pas par nous-mêmes. Pas par la folie de la discorde ! »

Sous la République de Weimar, il y avait parfois 40 partis. Ils s'annihilaient en luttant les uns contre les autres à l'intérieur et perdaient ainsi la force d'agir à l'extérieur. Il y avait en Allemagne plus de 200 ligues de jeunesse, fédérations, organisations et groupes. Même à l'étranger, on ne comprenait pas cet éclatement. Lorsque l'adjoint du Reichsjugendführer, Carl Nabersberg, eut des entretiens à Londres en janvier 1934 avec la direction de l'International Boy-Scout-Verband, son secrétaire déclara qu'il était heureux de pouvoir rencontrer l'adjoint du Reichsjugendführer en tant que dirigeant du plus grand mouvement de jeunesse du monde. Il a appris avec intérêt que la direction de la jeunesse du Reich avait enfin toute la jeunesse allemande derrière elle. Auparavant, il avait observé qu'il existait en Allemagne une multitude d'associations de jeunesse différentes avec lesquelles les boys scouts anglais n'avaient jamais pu entrer en contact, car ces organisations de jeunesse revendiquaient toutes la position de leader et s'opposaient les unes aux autres, de sorte qu'il n'avait jamais été possible de se faire une idée claire du mouvement de jeunesse allemand en Angleterre.

C'est un fait incontestable qu'après le 30 janvier 1933, la majorité des jeunes de ces nombreuses associations de jeunesse ont rejoint volontairement les Jeunesses hitlériennes et ont notamment rendu de grands services à la création du Deutsches Jungvolk, qui regroupait les jeunes de 10 à 14 ans. Notre objectif était de vivre et de réaliser la communauté du peuple et l'unité du Reich dès la jeunesse.

En juin 1933, Baldur von Schirach m'a nommé chef du bureau social de la direction de la jeunesse du Reich. Lors d'un voyage commun en train de Berlin à Hambourg, j'ai eu l'occasion de lui présenter en détail ma

[6] [NdT : lire les 3 volumes concernant la falsification de l'histoire allemande de Wilhelm Kammeier, didi18edition.com.]

conception du travail social des Jeunesses hitlériennes. J'ai obtenu son accord. Au cours des années suivantes, il a toujours aidé le travail social à percer et à réussir grâce à son engagement personnel et à son influence importante.

Avec ce poste, je disposais désormais de la possibilité et des conditions nécessaires pour mettre en pratique les revendications que nous avions déjà formulées pendant la période de lutte. Car ces revendications constituaient pour l'essentiel le contenu de la conception de ma future activité. Il s'agissait maintenant de trouver les collaborateurs adéquats pour la réalisation des tâches qui nous attendaient. Pour la mise en place, il ne fallait pas seulement une attitude et un esprit combatif, mais aussi la capacité de créer. Heureusement, j'avais à ma disposition des collaborateurs possédant ces qualités, issus des cellules de jeunesse berlinoises, qui avaient déjà fait leurs preuves pendant la période de lutte et qui, dès la prise de pouvoir, ont pris l'initiative de mesures constructives. C'est ainsi qu'ils ont organisé avec mon frère, leur chef de Gau, des consultations sur le droit du travail, les premières enquêtes et des séjours de repos ainsi que des leçons de cinéma gratuites, créé une chorale et mis en place une bibliothèque pour les jeunes travailleurs. Il en allait de même pour la jeunesse ouvrière féminine, qui était encadrée par des collaboratrices engagées et compétentes.

Il y avait Griffion Stierling, qui avait travaillé avec moi dès le début dans les écoles professionnelles et les entreprises. Au sein de l'Office social, il a pris en charge l'unité de politique agricole, qui englobait également les questions de colonisation et la collaboration avec le service du travail. Il y avait Franz Langer, qui devait s'occuper des questions de formation professionnelle sur la base de son expérience professionnelle. Il était auparavant marxiste et faisait partie des jeunesses ouvrières socialistes. En tant que compagnon, il a parcouru l'Allemagne et quelques pays étrangers. Les expériences qu'il a faites à l'étranger l'ont notamment amené à se déclarer en faveur d'un socialisme national et à s'engager pour un ordre social juste en fonction des circonstances en Allemagne. Il a rejoint le NSDAP en 1928. Il s'était battu pour notre cause dans de nombreuses réunions. Pendant quelques années, il est devenu mon adjoint à l'Office.

Le troisième de mes collaborateurs était le Dr Richard Liebenow. Il exerçait son activité de conseiller médical municipal dans le quartier ouvrier de Kreuzberg et était également médecin du sport. Il s'intéressait particulièrement à l'hygiène sociale. Les activités des cellules d'entreprises de jeunesse pour le maintien et la promotion de la santé de la jeunesse travailleuse avaient éveillé son intérêt et l'avaient incité à prendre contact

avec nous. C'était inhabituel dans la mesure où il possédait jusqu'en 1932 le livret de membre du parti social-démocrate allemand. En raison de sa riche expérience en matière d'hygiène sociale avec la jeunesse locale, mon frère Kurt l'a consulté. C'est ainsi qu'est né le lien avec moi. Lors de discussions approfondies avec le Dr Liebenow, j'ai acquis la conviction que ses idées sur les mesures préventives et les soins de santé correspondaient parfaitement à nos propres objectifs. C'est ainsi que, malgré son passé social-démocrate, je l'ai nommé, avec l'accord du Reichsjugendführer, à l'Office social pour le domaine de l'hygiène sociale.

Alfred Schnarr a également rejoint l'équipe. Un chef de la jeunesse hitlérienne de longue date, qui avait de l'expérience dans l'encadrement des jeunes et qui devait maintenant s'occuper de ce domaine au sein du bureau social. Theo Goldmann, qui s'occupait des questions de droit de la jeunesse. Dans les mois qui suivirent, ce cercle fut complété par des collaborateurs issus d'associations professionnelles, d'anciens syndicats et d'organisations de jeunesse confessionnelles qui avaient voté pour les nationaux-socialistes avant 1933, qui sympathisaient avec eux ou qui étaient encore à l'écart.

Mes décisions en matière de personnel n'ont pas été approuvées par tous les anciens combattants. Leurs critiques étaient dirigées contre les collaborateurs qui ne nous avaient rejoints qu'après la prise du pouvoir. Bien entendu, je m'étais efforcé de recruter en premier lieu des camarades qui avaient fait leurs preuves dans la lutte pour le développement. Mais beaucoup n'avaient pas les qualités requises pour cela, et comme nous devions immédiatement nous retrousser les manches face à la grande misère, les professionnels qui semblaient intègres et loyaux étaient les bienvenus pour collaborer. Cela correspondait également à l'idée de réconciliation d'Adolf Hitler, qui avait appelé à l'aide tous ceux qui étaient de bonne volonté. Le Parti et les SA étaient bien plus confrontés au problème de l'intégration immédiate des anciens combattants dans la reconstruction. Je me souviens des grandes difficultés qu'a eues même un Gauleiter aussi compétent que le Dr Goebbels pour attribuer à ses anciens camarades du Parti et aux hommes de la SA berlinois la place qui leur revenait dans la reconstruction. Au début, il y a eu des inquiétudes et des critiques qui n'ont pu être apaisées qu'au fur et à mesure de la réussite de l'élimination du chômage.

Parmi les collaboratrices méritantes de la première heure, il y avait Gertrud Kunzemann, puis surtout Erna Pranz, qui a été ma compagne de lutte la plus constante et la plus efficace dans le domaine du travail social.

Pour faire face à la misère de l'année 1933, Adolf Hitler a créé à l'automne le Winterhilfswerk. Il a appelé le peuple allemand à faire des dons volontaires d'argent et de biens matériels pour lutter contre la faim et le froid. Dans les premiers mois suivant la prise de pouvoir, il y avait encore des millions de chômeurs qui attendaient l'hiver avec inquiétude. Le mot d'ordre était donc le suivant : personne ne doit avoir faim ni froid. Les moyens nécessaires auraient pu être prélevés par une taxe spéciale obligatoire. Mais on y a renoncé. On voulait tenter de remédier à la misère encore existante, ou du moins l'atténuer, par le biais d'une œuvre sociale communautaire volontaire.

La direction de l'œuvre du Secours d'hiver a été confiée à Erich Hilgenfeldt, chef de secteur supérieur, qui était également directeur de la Nationalsozialistische Volkswohlfahrt. Dans le cadre de cette mesure, la JH était également active. Le Reichsjugendführer m'a confié l'organisation de l'engagement de la jeunesse dans cette grande œuvre. Notre première action a consisté à clouer sur les places publiques et dans les écoles de nombreux villages et villes un panneau en bois en forme de losange représentant notre insigne JH. Tous ceux qui voulaient planter un clou devaient payer une contribution pour le Secours d'hiver. Dehors, sur les places, les chants de la jeunesse et nos chœurs résonnaient et les mélodies de nos fanfares attiraient les gens. À Berlin, Baldur von Schirach se tenait à la porte de Brandebourg pour assister au clouage de l'enseigne et faisait claquer sa boîte de conserve pour récolter les dons pour la bonne cause. Les garçons et les filles s'amusaient à faire des blagues dans les rues pour obtenir des centimes des passants, par exemple en érigeant une barrière douanière à laquelle ils devaient payer une taxe. Ou bien ils s'alignaient devant les cinémas pour tenter leur chance. Dans un cinéma de banlieue de Berlin-Lichtenberg, on a passé le film *Leise flehen meine Lieder* [La vie tendre et pathétique], qui retraçait la vie du compositeur Franz Schubert. Sa détresse a peut-être aussi rappelé celle du présent. Lorsque la lumière s'est allumée dans le cinéma, des garçons et des filles se sont fait remarquer pour demander un don en faveur de la lutte contre la misère. Plus tard, la JH a fabriqué des objets pratiques – du chandelier au cadre photo en passant par les jouets – et les a remis au Secours d'hiver pour qu'ils soient vendus. Cela a permis de réaliser des recettes considérables.

J'ai pris plaisir à me mêler aux passants de la Potsdamer Platz ou de la Leipziger Platz à Berlin, qui entouraient des personnalités de premier plan tels que Göring, le Dr Goebbels ou Rosenberg pour mettre leur pièce dans la boîte. Je n'ai pas vu de barrières ou d'agents de sécurité. Il y avait là des

hommes à toucher. Le premier Winterhilfswerk a d'emblée rapporté 320 millions de Reichsmark. Plus tard, ce résultat a pu être porté à près d'un milliard de reichsmarks. C'était beaucoup d'argent à l'époque. Chaque garçon et chaque fille pouvait se dire qu'il y avait contribué. En ce sens, le Secours d'hiver n'a pas seulement soulagé la misère matérielle des gens, il a également rendu un précieux service à l'éducation au sens commun.

Il y avait quelques anciens combattants pour qui la barricade était un symbole permanent de la révolution. Pour nous, la barricade était un moyen de conquérir le pouvoir, tout comme le pouvoir dans l'État était un moyen d'atteindre l'objectif de la révolution. Et pour cela, il fallait que les bons experts, loyaux et professionnels, occupent la bonne place. Au final, l'occupation du personnel était justifiée par le succès. Dans les années de la tempête, nous avions encore une confiance illimitée dans notre capacité à surmonter les problèmes qui se posaient à nous. C'était un sentiment de vie au cœur large, dans lequel d'autres, venus d'horizons politiques différents, pouvaient également trouver leur place.

Lorsque j'écris sur mes souvenirs, je dois également inclure les domaines et les tâches de fond auxquels mes camarades et moi-même nous sommes consacrés. Je sais que c'est un peu fatigant pour le lecteur. Mais ces tâches et leur réalisation font partie de ma vie, elles sont même ma vie. C'est aussi approprié car l'image des Jeunesses hitlériennes dans la représentation publique des dernières décennies est plus ou moins identique à celle de la marche, de l'obéissance au cadavre, du tir et de la préparation à la guerre. Il faut également mentionner le fait que les garçons et les filles, les dirigeants et les dirigeantes de la jeunesse ont maîtrisé ensemble, côte à côte, les questions du travail social. Lorsque je parle de la Hilterjugend dans ce contexte, j'y inclus toujours le Bund Deutscher Mädel [BDM – NdT]. La base de notre travail social était le maintien et la promotion de la santé des jeunes. Sans santé, il n'y a pas de joie de vivre optimale, mais il n'y a pas non plus de performance optimale. L'état de santé de la jeunesse après la Première Guerre mondiale et pendant la période d'urgence de la République de Weimar était fortement atteint. La tuberculose et le rachitisme étaient très répandus et des carences dues à une alimentation insuffisante étaient à déplorer. La situation était particulièrement grave dans les grandes villes, où une grande partie de la jeunesse grandissait dans des arrière-cours sans lumière et où plusieurs enfants devaient dormir dans le même lit. Le chômage des jeunes avait pour conséquence que les jeunes garçons traînaient dans les rues, qu'ils avaient en partie succombé à l'alcool et au tabac et qu'ils ne connaissaient pas d'activités de loisirs utiles ou de

loisirs pour les jeunes. C'est pourquoi, dès le début de l'année 1933, le Dr Liebenow avait mené des enquêtes sur les jeunes chômeurs au service de la jeunesse de Berlin, Schiffbauerdamm 19, et à la Charité, auxquelles j'ai pu assister temporairement.

La période de l'enfance et de l'adolescence jusqu'à 18 ans est une étape décisive de la vie en ce qui concerne la croissance physique, la maturité sexuelle et le développement intellectuel et psychique des jeunes personnalités. Certes, sous la République de Weimar, nous disposions d'un service de santé scolaire. Mais la jeunesse laborieuse était justement exposée à des contraintes particulières. Elle devait travailler huit à dix heures par jour et n'avait, dans sa majorité, que six jours de vacances par an au maximum, alors que les élèves pouvaient profiter de leurs vacances, soit plus de 70 jours par an. Nous avons pensé qu'il fallait absolument faire quelque chose. J'en ai donc discuté avec le Dr Liebenow. Un dimanche, je me suis rendu avec lui à Strausberg, où il tenait de son père une petite propriété. Par un beau temps d'été, nous avons ramé sur le lac de Strauss et nous nous sommes arrêtés au milieu. Là, nous avons discuté tranquillement des mesures à prendre. Le résultat fut que nous voulions effectuer un dépistage au sein des Jeunesses hitlériennes. Cela nous permettrait de recenser également les jeunes travailleurs, dont une grande partie était membre des Jeunesses hitlériennes. Mais où allions-nous trouver les nombreux médecins ? Nous devions attirer l'attention sur notre projet par un appel ou une manifestation publique. Mais qui, en dehors du Reichsjugendführer, devait prendre la parole lors de cette manifestation pour s'adresser en particulier au corps médical allemand ? Qui, en dehors du Reichsjugendführer, devait prendre la parole lors de la manifestation ? Le Reichsärzteführer du NSDAP, le Dr Wagner, ou le Gauärzteführer du NSDAP Berlin, le Dr Conti ? C'étaient des hommes honorables et compétents. Mais avaient-ils le rayonnement et l'influence nécessaires pour le monde médical ? Le Dr Liebenow a proposé le professeur August Bier comme orateur, une proposition qui m'a convaincu. Le professeur Bier était le Nestor de la médecine allemande. Je savais, non seulement par le Dr Liebenow, mais aussi par des étudiants, quelle vénération était vouée à cet homme. Ils le vénéraient en tant qu'homme et éducateur, mais aussi en tant que médecin, chirurgien et chercheur. Il avait introduit la congestion de Bier et inventé l'anesthésie lombaire. Il était particulièrement remarquable que le professeur Bier ait effectué la première injection anesthésiante dans le canal médullaire sur son propre corps. Sa réputation a largement dépassé nos frontières.

Après notre consultation, j'ai demandé un rendez-vous au professeur, que j'ai obtenu immédiatement. Avec le Dr Liebenow, je me suis rendu à la clinique universitaire de la Ziegelstraße. C'était le lieu de travail d'un grand homme dans une maison modeste. Avant notre entretien, nous ne savions même pas quelle était l'attitude du professeur vis-à-vis de notre mouvement. Cela m'a un peu déstabilisé. En le saluant, j'ai tout de suite ressenti le fort rayonnement de cette personnalité. J'ai présenté notre demande et l'ai justifiée. Il m'a écouté calmement et a posé quelques questions intermédiaires. Je n'ai pas forcément cru déceler dans la conversation une attitude favorable. J'ai alors mentionné que son discours serait diffusé sur toutes les stations de la radio allemande. Il s'est alors exclamé : « Je ne parlerai pas dans ce gros moulin à paroles ! ». Sur le moment, j'ai été stupéfait par sa réponse. C'est alors que l'assistance du Dr Liebenow a fait ses preuves, en prenant la parole pour surmonter le point critique de la conversation. Finalement, le professeur a accepté de faire un discours sur l'introduction du dépistage dans la jeunesse hitlérienne. Peut-être que l'impression de notre volonté sincère, de notre idéalisme, avait fait vibrer une corde en lui. Il avait certainement aussi pris en compte l'importance de cette mesure pour la santé publique. Nous avions franchi le premier obstacle.

Puis vint le grand jour du 19 septembre 1933 : toute la faculté de médecine de l'université Friedrich-Wilhelm se réunit dans l'Auditorium maximum de la Charité, un bâtiment historique de la médecine qui avait accueilli d'éminents médecins et chercheurs. Le Reichsjugendführer avait dû annuler sa venue pour cause de maladie. Bernhard Rust, le président de l'Office de la santé du Reich, le professeur Reiter, et le conseiller ministériel, le docteur Conti, étaient présents. Lorsque le professeur August Bier entra dans l'Auditorium maximum, toute la faculté de médecine se leva comme un seul homme. Dans ce silence de bienvenue, on aurait pu entendre tomber la fameuse épingle. Le directeur administratif de la Charité, le Dr Kuhnert, a lié à ses paroles de bienvenue le souhait que la haute tradition de l'établissement et son attachement à la nouvelle Allemagne fassent à nouveau leurs preuves. Le professeur Bier a salué sincèrement l'œuvre d'entraide de la jeunesse et a souligné qu'au cours des années précédentes, on avait beaucoup parlé de la nécessité d'encadrer la jeunesse, mais qu'on avait peu agi. Selon lui, les soins doivent être prodigués bien avant l'âge de la scolarité obligatoire, afin de prévenir les deux principaux dangers qui menacent les jeunes, à savoir la maladie anglaise et la tuberculose. Il a rappelé une parole qu'il avait prononcée autrefois : « L'État passé n'aidait

que lorsqu'on était devenu tuberculeux, fou ou complètement anormal ». En revanche, a-t-il ajouté, l'État d'aujourd'hui a le devoir d'éduquer une génération forte et saine, qui ne tombe pas malade à tout moment..

Cette manifestation a eu des effets positifs. Au cours de la période suivante, de nombreux médecins et étudiants en médecine se sont portés volontaires pour collaborer. La base pour la mise en œuvre de la gestion de la santé des jeunesses hitlériennes et des examens de dépistage était ainsi posée.

J'aimerais mentionner un petit événement qui s'est produit dans ce contexte. Lorsque je me suis rendu avec ma femme dans la région du Brandebourg après la réunification avec l'Allemagne centrale, j'ai découvert sur la route un panneau indiquant la localité de Sauen. Je me suis alors souvenu que le professeur August Bier y avait vécu de nombreuses années dans son domaine. Nous avons dévié de l'itinéraire prévu et nous sommes rendus à cet endroit. Nous avons tout de suite trouvé l'ancien domaine. Sur le haut mur de pierres, on pouvait voir une tête en relief d'August Bier. L'ancien domaine est aujourd'hui un lieu de rencontre pour les gens des arts et des sciences. Je me suis souvenu que le grand médecin s'était beaucoup occupé d'études biologiques dans les dernières années de sa vie. La forêt de Sauen faisait également partie de l'œuvre de sa vie. Il doit donc être enterré ici aussi, me suis-je dit. Nous nous sommes donc mis en route vers la forêt. Nous vîmes bientôt un panneau indiquant la tombe. Nous ne l'avons pas trouvée tout de suite. Ce n'est que sur le chemin du retour que j'ai vu une clôture en fil de fer avec une porte. J'ai pu l'ouvrir et j'ai découvert, derrière de hautes broussailles, un bloc erratique sur lequel était inscrit : « Anna Bier 1883-1947, August Bier 1861-1949 ». C'était sa dernière demeure. Pendant presque six décennies, mes pensées sont revenues en arrière avec reconnaissance, car cet homme nous avait tant aidés à l'époque.

J'ai eu des problèmes après la manifestation à la Charité. Le Dr Wagner, chef des médecins du Reich, s'était plaint de ce que la direction des médecins du Reich n'avait pas été impliquée dans la manifestation. Entre-temps, on avait également découvert que le Dr Liebenow était encore membre du parti social-démocrate allemand au début de l'année 1933. Je devais répondre de cela. L'affaire est remontée jusqu'à l'adjoint du Führer, Rudolf Hess. Mon service a été informé que je devais me présenter chez lui. Mais comme je me trouvais en mission prolongée, je n'ai pas pu me rendre à ce rendez-vous. Quelque temps plus tard, le Dr Wagner tomba gravement malade pendant une longue période et mourut en 1939. Je gardai mon collaborateur. Le Dr Conti devint chef de la santé du Reich et secrétaire

d'État au ministère de l'Intérieur. J'ai pu m'entretenir avec lui à plusieurs reprises au sujet du Dr Liebenow. Il a appris à le connaître, à apprécier son intégrité et l'a appelé comme collaborateur au ministère de l'Intérieur du Reich. Il a été nommé conseiller ministériel. Le Führer et Chancelier du Reich a décerné au Dr Liebenow le titre de professeur. Ce fut pour moi une satisfaction de voir mon collaborateur ainsi distingué.

Les examens de dépistage avaient lieu dans des locaux appropriés des polycliniques, des dispensaires et des maisons de santé. Il s'agissait d'examens complets, comprenant des radiographies. Ils portaient sur le cœur, les poumons, la circulation sanguine, le système nerveux, les défauts de posture, etc. La taille, le poids, le tour de poitrine, la capacité pulmonaire, l'acuité auditive, visuelle et chromatique ont été déterminés. Parallèlement, un examen dentaire était effectué, car des enquêtes statistiques menées dans de grandes usines industrielles avaient montré que 80 % des jeunes qui y travaillaient avaient besoin d'un traitement dentaire et que seuls 2 % d'entre eux avaient entamé un traitement. Ces examens étaient généralement effectués à l'âge de 10, 14, 15 et 18 ans. En outre, des appels à la santé ont eu lieu périodiquement, au cours desquels les jeunes dont la santé était menacée ont été orientés vers un traitement et un suivi ultérieurs. Les résultats des examens étaient consignés sur des fiches et, plus tard, dans le passeport santé. Celui-ci accompagnait les garçons et les filles jusqu'à leur départ de la JH. Les médecins des Jeunesses hitlériennes avaient accès aux carnets de santé des écoles et étaient tenus au secret professionnel. La collaboration avec les médecins fonctionnaires a été réglementée par un décret du Ministre de l'intérieur du Reich du 6 mars 1934, qui stipulait notamment que :

> *« Dans la mesure où les médecins fonctionnaires des Länder et des communes sont chargés de l'assistance sanitaire des jeunes ou collaborent à cette assistance, ils sont tenus de fournir sur demande aux médecins de la JH désignés par la direction de la jeunesse du Reich tout renseignement concernant l'évolution de la santé, l'état de santé et le degré de sollicitation admissible de la jeunesse se trouvant dans la JH. Les médecins de l'administration et de l'assistance publique sont en outre tenus d'informer immédiatement le médecin de la JH compétent de tout trouble de la santé des jeunes dont la surveillance leur a été confiée, afin qu'il ordonne les mesures nécessaires. Ils ont le droit d'exiger, pour des raisons de santé, l'exemption totale ou partielle des membres de la JH du service dans la JH ».*

La collaboration entre les médecins fonctionnaires et les médecins de la Jeunesse hitlérienne s'est progressivement approfondie au cours des années suivantes, jusqu'à l'unification du système de santé de la jeunesse en 1940. Cela s'est fait par une circulaire des ministères du Reich concernés et de

l'autorité suprême du Reich « Jugendführer des Deutschen Reiches » du 6 mars 1940. Ce décret a également créé le terme « Jugendarzt » ou « Jugendärztin »[7]. Ce décret stipulait entre autres :

> *« Les médecins de la jeunesse doivent, dans la mesure du possible, être en même temps des médecins de la jeunesse hitlérienne ; dans la mesure où ce n'est pas encore le cas pour les médecins des services de santé travaillant à temps partiel, ils doivent être remplacés, si possible avant le 1er avril 1941, par des médecins de la Jeunesse hitlérienne, si de tels médecins sont disponibles et si le départ des médecins travaillant jusqu'à présent à temps partiel n'entraîne pas de difficultés excessives. Si un médecin scolaire (médecin de la jeunesse) travaillant à plein temps n'est pas en même temps médecin de la Jeunesse hitlérienne, il est tenu d'apprendre à connaître le service et les prestations de la Jeunesse hitlérienne. Le médecin-conseil dans le domaine de la médecine de la jeunesse, dans la mesure où il s'agit des soins de santé de la Jeunesse hitlérienne, est le médecin territorial compétent pour les délégués médicaux des autorités administratives supérieures, et le médecin de Bann compétent pour les médecins officiels ».*

Cette union du personnel et cette rationalisation ont permis d'éviter les doublons et d'obtenir une plus grande efficacité. L'introduction de l'institution « Jugendarzt » a également stimulé une recherche accrue dans le domaine de la médecine de l'adolescence naissante, qui s'est concentrée sur la période décisive de la vie de l'être humain en devenir, avec ses particularités spécifiques. Le fondateur de la pédiatrie moderne, le professeur Czemy, avait déjà attiré l'attention sur cette nécessité. Les examens en série avaient été initiés en 1933 par le bureau social de la direction de la jeunesse du Reich. En 1934, l'Office de la gestion de la santé a été créé. La direction de cet office était assurée par le Dr Kondeyne, qui avait organisé les soins médicaux lors de la Journée de la jeunesse du Reich à Potsdam en 1932. Son successeur fut le Dr Robert Hördemann, qui avait publié avec le futur professeur Dr Joppich le livre *Die Gesundheitsführung der Jugend* [La gestion de la santé des jeunes].

Après ma nomination au poste de Reichsjugendführer du NSDAP et de Jugendführer du Reich allemand en 1940, mon ancien collaborateur pour l'hygiène sociale, le Dr Richard Liebenow, a pris la direction du service de santé et était ainsi le médecin du Reich pour la Jeunesse hitlérienne. Il était assisté d'une conseillère officielle de la Fédération des jeunes filles allemandes. Elle était le médecin du Reich du BDM. Il y avait donc des médecins dans les régions et les Bannen. Les médecins participaient à l'élaboration des plans de service pour les Jeunesses hitlériennes afin d'éviter de surcharger les jeunes. Ils effectuaient des examens d'aptitude

[7] [NdT : homme ou femme médecin pour les jeunes.]

pour des unités particulières. C'était par exemple le cas pour la marine, l'aviation, la motorisation et les renseignements ainsi que pour le service de patrouille. Des examens d'aptitude étaient également organisés pour les candidats des écoles Adolf Hitler, des établissements d'éducation politique nationale, du Landjahr et du Landdienst.

Une autre tâche consistait à assurer la santé lors de grandes manifestations, de rassemblements, de défilés, de voyages et de camps. À cet effet, des chirurgiens de campagne et des filles du service de santé ont été formés sur une base large et ont reçu une formation aux premiers secours.

L'éducation à la santé occupait une place importante. Des directives et des commandements pour une vie et une alimentation saines ont été édictés et une campagne contre l'alcool et la nicotine a été menée. Le chef de la jeunesse du Reich, Baldur von Schirach, a proclamé l'année 1939 « Année de la santé ». Elle était placée sous le signe : « Tu as le devoir d'être en bonne santé ! »

En 1939, environ 3 700 médecins des Jeunesses hitlériennes, 1 300 médecins des BDM, 800 dentistes, 500 pharmaciens, 40 000 ciseaux de campagne et 35 000 filles du service de santé travaillaient pour la direction sanitaire des Jeunesses hitlériennes. La collaboration entre le médecin et le chef de la jeunesse, basée sur la camaraderie, constituait une grande chance de succès pour la gestion de la santé. Les médecins vivaient avec les jeunes et leurs activités. Il est compréhensible qu'un médecin qui dormait avec des garçons dans la grange ou dans le camp de tentes ait eu des possibilités d'action éducative très différentes de celles du médecin de consultation. Cette relation de confiance était une base solide pour le succès de tous les efforts. La gestion de la santé des Jeunesses hitlériennes a servi la santé publique et a également permis de soulager la sécurité sociale. D'éminents médecins y ont contribué, tel le grand pédiatre, le professeur Gerhard Joppich, décédé à l'âge de 88 ans en 1991 à Göttingen. Il est entré dans l'histoire de la recherche médicale en introduisant le vaccin oral contre la poliomyélite. Je me souviens volontiers de ma collaboration avec les conseillers médicaux de la direction de la jeunesse du Reich, les professeurs Dr Siebert et Dr Erwin Gohrbandt. Cet éminent chirurgien m'a un jour raconté qu'on l'avait contacté au sujet de son adhésion au Parti et qu'il avait répondu : « Pendant la période des combats, j'ai pu, grâce à mes opérations, sauver la vie d'hommes SA qui avaient été blessés par balles dans le ventre. Je suppose que cela a plus de valeur pour vous que mon adhésion ».

Après 1933, de nombreux médecins qui n'appartenaient pas au NSDAP furent candidats à leur radiation. Mais au fil du temps, certains d'entre eux ont pu être gagnés au mouvement en faisant l'expérience de la collaboration avec les Jeunesses hitlériennes. Dans les premiers mois qui ont suivi la prise du pouvoir, l'Office social a mené une action immédiate pour l'envoi à la campagne de garçons et de filles ayant besoin de repos. Dès 1932, les dirigeants régionaux des Jeunesses hitlériennes s'étaient efforcés de trouver des places de repos pour leurs membres ayant besoin de repos chez des camarades du Parti et des sympathisants à la campagne. Fritz Krause organisa cela d'abord pour Berlin, puis pour le Reich. Les cellules d'entreprises de jeunesse veillaient également, avec des conditions modestes, à ce que les jeunes travailleurs et travailleuses viennent se reposer à la campagne. Maintenant, nous pouvions réaliser ces mesures de loisirs pour les jeunes dans de bien meilleures conditions et sur une large base. En peu de temps, nous sommes parvenus à envoyer à la campagne 50 000 enfants et adolescents ayant besoin de repos. Ce chiffre est passé à 70 000 à la fin de l'année, et nous remercions les agriculteurs qui, malgré leurs difficultés économiques, se sont montrés prêts à nous aider. Nous avons également inclus dans ces envois à la campagne 2 000 enfants de la Sarre qui n'étaient pas membres des jeunesses hitlériennes. À l'époque, la Sarre faisait encore partie de la France. Je repense à l'accueil d'un millier d'enfants de la Sarre, qui s'est transformé en une manifestation impressionnante à la gare de Stettin à Berlin. Lorsque le transport est arrivé, nous avons vu les visages pâles, amaigris et aux joues creuses d'enfants qui avaient un besoin urgent de repos. Trude Mohr, la responsable du Gauverband du BDM, avait préparé un rafraîchissement pour les bouches affamées après le long voyage en train. Après cette collation, les participants se sont rendus en bus pour une visite de la ville. Le voyage s'est ensuite poursuivi vers Rügen, la Poméranie et la Prusse orientale. Nous avons reçu de nombreuses lettres aimables. L'une d'elles disait : « Merci beaucoup de me permettre de séjourner ici. Tout cela est comme un beau rêve dont on ne voudrait pas se réveiller ».

Lorsque les enfants sont rentrés chez eux, nous avons pu lire sur leurs visages le succès de la récupération. Cela nous a encouragés à continuer à travailler avec plaisir. Entre-temps, la « N.S. Volkswohlfahrt e.V. » [NSV – NdT] avait été créée. Afin d'éviter tout chevauchement dans les domaines d'activité, un accord a été conclu en août 1933 entre cette organisation et la direction de la jeunesse du Reich, qui stipulait entre autres :

« Les soins et l'éducation de la jeunesse sont en principe la tâche de la direction de la jeunesse du Reich. Elle s'occupe des soins récréatifs dans la mesure où ils concernent la mise en place de camps de vacances, etc. La direction de la jeunesse du Reich organise l'envoi de jeunes en bonne santé (Kinderlandverschickung) appartenant aux Jeunesses hitlériennes ou à des associations de jeunesse dépendant du chef de la jeunesse du Reich allemand. Par ailleurs, les soins récréatifs font partie des tâches du NS Volkswohlfahrt. Il s'agit d'une tâche d'assistance à la jeunesse et, en tant que telle, elle est intégrée au département de l'assistance sanitaire du NS Volkswohlfahrt... La collaboration entre l'association NS Volkswohlfahrt e.V. et la direction de la jeunesse du Reich est garantie par le fait que le Reichsjugendführer a désigné le camarade de Parti Artur Axmann comme son représentant au sein du comité consultatif de la NS Volkswohlfahrt ».

En peu de temps, le NSV a pu augmenter l'envoi de jeunes avec des résultats négatifs à environ 500 000. Les dommages constatés lors des examens de dépistage incitaient à envoyer les jeunes concernés pour un traitement médical ou à mettre en place un suivi par la NSV ou par les services communaux.

Ces mesures de prévention sanitaire se sont avérées particulièrement nécessaires à une époque où l'Allemagne comptait environ six millions de chômeurs. Parmi eux, on comptait environ 1,2 million de jeunes âgés de 14 à 21 ans. Le nouveau gouvernement avait ainsi hérité d'un terrible fardeau. Sa tâche la plus urgente était de réduire et d'éliminer le chômage. Pour mener à bien cette tâche démesurée, il n'était pas possible d'augmenter immédiatement les salaires. Il fallait d'abord relancer l'économie. Si l'économie repartait à la hausse, des améliorations sociales étaient possibles. Nous avons fait prendre conscience de ce contexte à nos dirigeants et donc à la jeunesse travailleuse. Début février 1933, les premières mesures pour la création d'emplois ont été annoncées. Elles concernaient un renforcement de l'attribution des marchés publics pour la construction des routes ainsi que pour l'économie des transports. Lors du Salon international de l'automobile du 11 février 1933, Adolf Hitler a annoncé son vaste programme de construction de routes et la réduction de la charge fiscale pour les automobilistes. Cela eut pour conséquence qu'en mars 1933 déjà, la production de nouveaux véhicules à moteur avait augmenté de 62 % pour les voitures particulières et de 40 % pour les véhicules utilitaires par rapport au même mois de l'année précédente. L'industrie automobile faisait partie des industries clés dont l'essor profitait également aux fournisseurs.

Le 1er juin 1933, la « loi sur la réduction du chômage » a été promulguée. Des ordres de travail d'un montant d'un milliard de Reichsmark ont été émis pour des « travaux de valeur économique » comme la construction de logements et le génie civil. Les dépenses pour l'achat de machines entre le

30 juin 1933 et le 1er janvier 1934 pouvaient être déduites de l'impôt. En outre, des prêts matrimoniaux d'un montant de 1 000 RM ont été accordés. Une autre loi régissait le désendettement de l'agriculture ; elle prévoyait également que le désendettement pouvait se faire par la remise de terres à des fins de colonisation.

Le 27 juin 1933, la « loi sur la création de l'entreprise autoroutière » est entrée en vigueur ; elle prévoyait la construction de 6 500 km d'autoroutes jusqu'en 1939. Hitler a donné le premier coup de pioche pour le tronçon de l'autoroute reliant Darmstadt à Francfort. Ce fut une étape qui nous a tous animés : maintenant, nous allons nous y atteler ! Dans l'après-guerre, on a souvent souligné que des plans pour la construction d'autoroutes étaient déjà dans les tiroirs avant 1933. C'est certainement vrai, mais il y a une grande différence entre les plans qui restent dans les tiroirs et ceux qui ont été réalisés de manière énergique.

Le 1er octobre 1933, le service du travail obligatoire fut introduit à partir du 1er janvier 1934. Elle s'appliquait à ceux qui avaient atteint l'âge de 19 ans en 1934. Jusqu'alors, le service du travail était effectué sur la base du volontariat par les personnes sans emploi. Désormais, tous devaient passer par cette école de la nation, où le fils de l'ouvrier épaulait le fils du directeur général pour le bien commun. Des travaux productifs ont été réalisés pour l'amélioration des sols, des forêts, des transports, pour les paysans et les lotissements périurbains, pour assécher les marais, construire des digues et conquérir des terres sur la mer. La jeunesse féminine s'est également chargée, dans le cadre du service du travail obligatoire, de tâches conformes à sa nature. Outre sa grande importance éthique et communautaire, le service du travail obligatoire a contribué à désengorger le marché du travail dans les premières années suivant la prise de pouvoir. À la fin de l'année, environ 240 000 chômeurs étaient employés dans le service du travail.

Mais qu'est-ce que les Jeunesses hitlériennes avaient à faire avec le problème du chômage ? Elles étaient chargées d'encadrer les jeunes chômeurs. Déjà à l'époque des combats, elles avaient créé des camaraderies de chômeurs. Ces camaraderies ont alors repris vie sur une base plus large. La jeunesse du nord-ouest de la Saxe s'est particulièrement distinguée sous la direction d'Alfred Frank qui, en collaboration avec les services du Parti, les communes et les autorités, a créé 100 de ces camaraderies de chômeurs. Elles regroupaient des jeunes âgés de 15 à 25 ans et les encadraient pendant des cours d'hiver de six semaines par une formation professionnelle, des randonnées et des visites d'entreprises. Un déjeuner chaud était inclus dans le programme. Par cette mesure, la Jeunesse hitlérienne contribuait à ce que

les jeunes chômeurs ne traînent pas dans les rues sans but ni mission. Après la prise du pouvoir, le gouvernement du Reich a décidé d'introduire l'aide à la terre, dont la mise en œuvre incombait à l'Office du Reich pour le placement et l'assurance chômage. L'aide agricole était volontaire. Elle permettait de placer individuellement des garçons et des filles sans emploi âgés de 14 à 25 ans dans des fermes pour une durée de six mois, en échange du gîte, du couvert et d'argent de poche. Les exploitations auxquelles ils étaient affectés ne devaient pas dépasser 40 hectares et, en Prusse orientale, 60 hectares. L'aide était donc limitée aux petites et moyennes exploitations. Les agriculteurs recevaient 25 RM par mois de la Reichsanstalt, qui en versait 20 à l'assistant agricole âgé de plus de 18 ans, ainsi que 5 RM pour son assurance sociale. L'ouvrier agricole n'était pas un serviteur, mais une force supplémentaire. Il s'asseyait également à la table du fermier pendant le repas de midi. On essayait de garder l'ouvrier agricole à la campagne pendant l'hiver après les six mois de travail. Dans certains cas, les chômeurs sont restés définitivement à la campagne. L'aide à la campagne était également précieuse car elle permettait aux jeunes citadins de découvrir la vie à la campagne et son dur labeur. Les Jeunesses hitlériennes ont dirigé une partie de leurs camarades sans emploi vers cette aide à la campagne et les ont encadrés, en particulier dans les villages et les entreprises environnants où plusieurs aides à la campagne étaient actifs. Jusqu'à la fin de l'année 1933, 175 000 Landhelfer ont été recensés. À la même époque, le chômage était passé de 6 013 612 à 4 058 000 entre le 31 janvier 1933 et le 31 décembre 1933.

À Pâques 1934, deux fois plus de jeunes ont quitté l'école primaire qu'en 1933. Alors que l'année précédente, ils étaient encore environ 600 000 garçons et filles, le nombre de personnes ayant quitté l'école en 1934 s'élevait à 1,2 million. Parmi eux, 625 000 filles se pressaient sur le marché du travail. Malheureusement, en 1934, il n'y avait pas encore assez de places d'apprentissage et de travail pour accueillir cette classe d'âge fermée. Il fallait éviter que le passage de l'école à la vie ne commence par l'inactivité et ses conséquences négatives pour les jeunes filles qui ne pouvaient pas être placées dans un emploi. Il y avait un domaine où il y avait suffisamment à faire, c'était le ménage allemand. C'est ainsi que le 2 mai 1934, la Reichsfrauenführer, le Reichsjugendführer et le président de l'Office impérial de placement et d'assurance chômage s'adressèrent aux femmes et aux mères allemandes avec un appel dans lequel on pouvait notamment lire :

« Ménagères allemandes ! Vous n'avez qu'à ouvrir vos maisons et laisser entrer les filles ! Parents allemands ! Vous n'avez qu'à apprendre à vos filles à voir dans un tel travail la base de toute activité féminine ! La mise en place d'une 'année ménagère' pour les filles doit y contribuer. Des femmes au foyer compétentes prennent des jeunes filles en apprentissage pendant un an supplémentaire pour s'occuper de leur ménage et de leurs enfants. Les jeunes filles qui ne trouvent pas d'emploi ou qui ne peuvent pas travailler dans la maison ou l'entreprise de leurs parents et qui ne veulent pas et ne doivent pas être au chômage, acquièrent ainsi des connaissances vitales qu'elles pourront utiliser soit dans un travail professionnel ultérieur, soit dans leur propre foyer. L'admission se fait tout simplement. Les cotisations d'assurance maladie sont à la charge de la femme au foyer. Les dispositions relatives à l'autorisation d'allègements fiscaux pour les aides familiales s'appliquent. À la fin de l'année, la jeune fille reçoit un certificat attestant du savoir-faire qu'elle a acquis et qui peut lui servir de base pour son travail ultérieur ».

La tâche du BDM consistait à convaincre les jeunes filles qu'elles se rendaient utiles par leur formation en « année ménagère » et qu'elles rendaient ainsi service au bien commun et soulageaient le marché du travail. Les camps de reconversion de l'office social de la direction de la jeunesse du Reich, dans lesquels les jeunes travailleurs sans emploi étaient préparés et formés aux travaux agricoles et de jardinage, allaient dans le même sens. La réalisation de ces camps de reconversion a été confiée à la Jeunesse hitlérienne par le président de l'Office de placement et d'assurance chômage du Reich, tout comme l'encadrement des aides agricoles.

En 1934, la Prusse a promulgué une loi sur l'introduction de l'année scolaire pour les élèves de 14-15 ans ayant quitté l'école, qui a ensuite été adoptée par les autres Länder. L'année scolaire était placée sous la responsabilité du ministère de l'Éducation, des Sciences et de l'Éducation populaire et était dirigée par le conseiller d'État Schmidt-Bodenstedt. Il était également chef de région à l'État-major de la direction de la jeunesse du Reich. Mon collaborateur Griffion Stierling était en outre notre agent de liaison avec ce ministère du Reich pour les questions relatives à l'année rurale. Cette solution permettait de préserver l'harmonie dans l'organisation de la Landjahr. De nombreux dirigeants du Jungvolk et des Jeunesses hitlériennes ont été chefs de camp pendant l'année rurale. Le lien étroit entre le Landjahr et le mouvement de jeunesse s'en trouvait ainsi renforcé. Le Landjahr en faisait partie. On y accomplissait les mêmes tâches que dans les Jeunesses hitlériennes. On faisait des randonnées, des voyages, des jeux, du sport et du service de terrain, de la gymnastique, de la natation et des soirées à domicile pour lesquelles la direction de la jeunesse du Reich mettait les documents à disposition. Les médecins de la Jeunesse hitlérienne surveillaient la santé des garçons et des filles, et personne ne pouvait

vraiment se plaindre de la nourriture. Les garçons portaient l'uniforme des Jeunesses hitlériennes et les filles le costume du BDM.

Les foyers ruraux formaient une unité avec les Jeunesses hitlériennes locales. Ils organisaient parfois ensemble la « soirée allemande au village ». La nouveauté de l'année rurale était que les garçons et les filles allaient passer une demi-journée chez les agriculteurs et les colons pour les aider dans leur travail. Certains choisissaient également le métier d'agriculteur. Cette cohabitation permanente dans les foyers et les camps a contribué à développer un fort sentiment de communauté, qui a été renforcé par les grandes réunions de l'année rurale organisées de temps à autre. Avant la fin de la période de camp, l'orientation professionnelle était organisée au foyer. À la fin de l'année 1934, les offices du travail informèrent les entreprises que 22 000 garçons et filles, formés dans leur esprit et leur corps, allaient leur être confiés. Cette année à la campagne entre l'école et le travail a sans aucun doute eu un effet positif sur les jeunes gens. Elle a permis de soulager le marché du travail pendant un certain temps. Entre-temps, les conditions économiques pour l'accueil d'apprentis et de main-d'œuvre s'étaient également améliorées. Dans les années qui suivirent, l'année à la campagne fut encore plus développée en nombre, en fonction des foyers existants et des conditions de gestion.

Au début du mois d'octobre 1934, je me souviens qu'avec Baldur von Schirach et mon collaborateur Griffion Stierling, nous avons visité les groupes d'intervention de la jeunesse sans emploi dans le nord de l'Allemagne. Nous avons parlé avec les jeunes gens et les jeunes filles, avec les agriculteurs et les représentants de l'agence pour l'emploi, des expériences faites et des difficultés rencontrées. Nous avons inspecté un camp de 100 ouvriers agricoles à Voigtsbrügge, près de Kyritz, qui travaillaient dans plusieurs fermes urbaines. De loin, les drapeaux des jeunes nous saluaient. Nous avons trouvé des logements propres et des salles communes. Nous nous sommes rendus sur un lieu de travail et nous sommes informés des détails. Nous nous sommes ensuite rendus dans un camp de campagne proche, à Bärensprung, où des garçons de 14-15 ans venus de Haute-Silésie nous ont accueillis avec joie. Dans le parc, ils ont présenté un jeu parlé. Après le repas du soir pris en commun, le Reichsjugendführer s'est adressé à eux. Nous avons quitté le camp avec une excellente impression. Le lendemain matin, nous étions à Fredenhagen, dans le Mecklembourg, où la population du village, les Jeunesses hitlériennes et les SA étaient déjà réunies avec 300 auxiliaires individuels pour accueillir Baldur von Schirach. Il s'est adressé à eux dans l'enceinte du

château. Aucune classe ne doit exiger de privilèges. Le jeune ouvrier industriel a autant de valeur que le jeune ouvrier agricole. Ce qui compte, c'est la manière dont on travaille et non ce que l'on travaille. La visite s'est terminée par des entretiens avec les représentants de l'office du travail, les agriculteurs et les dirigeants des Jeunesses hitlériennes.

Nous sommes ensuite passés par Lübeck, Bad Schwartau, pour un camp annuel de jeunes filles, et Selent, près de Kiel, où des jeunes filles hambourgeoises au chômage ont été formées aux travaux agricoles dans une ferme. C'est ce genre d'entretiens sur place qui me plaisait le plus, surtout lorsqu'ils étaient inopinés. Lors de ce voyage d'inspection dans les villages tranquilles, j'ai été particulièrement impressionné par la volonté intérieure avec laquelle les jeunes gens avaient accepté les mesures nécessaires et impopulaires pour soulager le marché du travail. Cela s'appliquait en premier lieu aux jeunes hommes de moins de 25 ans qui, dans le cadre de l'échange de postes de travail ordonné par le Reichsanstalt, quittaient volontairement leur emploi pour laisser la place à des collègues plus âgés qui avaient une famille à entretenir. Quel sens de l'intérêt général et quel idéalisme il fallait pour chercher et se faire trouver une autre activité, principalement dans l'agriculture ! Si la grande bataille du travail a finalement été gagnée, la jeunesse y a aussi contribué par son comportement et son engagement.

Le chômage de masse de six millions de personnes a été éliminé en trois ans et demi et le droit au travail proclamé pendant la période de lutte est devenu réalité. Le secrétaire d'État au ministère des Finances du Reich, Fritz Reinhardt, en est le principal artisan. Lors de la quatrième session du congrès du Parti à Nuremberg, il a rendu compte de manière détaillée de l'assainissement social, économique et financier de l'Allemagne depuis la prise du pouvoir. *Das Archiv* en rendait compte le 12 septembre 1936 :

> *« Il n'existe plus en Allemagne de chômage permanent de personnes capables de travailler de manière illimitée... L'augmentation du nombre d'employés depuis la prise du pouvoir étatique par le Führer jusqu'à aujourd'hui est même supérieure d'un million à la baisse du nombre de chômeurs. Le nombre de travailleurs a augmenté de six millions. La pénurie d'ouvriers qualifiés continue de s'aggraver. Le nombre de chômeurs dans le monde était en moyenne d'environ 26 millions en 1932 et est actuellement d'environ 19 millions. [La baisse entre 1932 et aujourd'hui est donc de sept millions. Sur ces sept millions, l'Allemagne en compte à elle seule cinq millions. Dans le même temps, alors que le reste du monde n'a réussi à faire retrouver du travail qu'à deux millions de ses 20 millions de chômeurs, l'Allemagne nationale-socialiste a réussi à faire retrouver du travail et du pain à cinq millions de chômeurs. Pour le milieu de l'année 1936, le nombre de chômeurs pour 1 000 habitants est le suivant : États-Unis 81, Autriche 48, Pays-Bas 45,*

Tchécoslovaquie 39, Grande-Bretagne 37, France 31, Espagne 30, Italie 23, Suisse 19 et ensuite seulement l'Allemagne avec 18 chômeurs pour 1 000 habitants, dont la présence s'explique par les raisons exposées ».

Le secrétaire d'État Reinhard a également mentionné l'énorme recul des faillites, l'augmentation de la production industrielle et des biens d'équipement, l'augmentation du revenu national, l'augmentation des recettes de vente de l'agriculture, l'augmentation significative des dépôts d'épargne, la forte augmentation de la valeur nette de la sécurité sociale, le doublement de l'entrée brute de logements, la reprise de la construction, l'augmentation des ventes d'équipement ménager et de logement, l'essor du cours des actions et l'augmentation du cours des titres à revenu fixe. La base de cette ascension était avant tout la confiance du peuple envers le gouvernement.

Après ma sortie de prison et de camp de concentration, je me suis rendu à Hambourg au début des années 1950. Je suis passé devant la maison Curio, où le Ministre fédéral de l'économie Ludwig Ehrhard prenait la parole. « Il faut que tu entres et que tu écoutes ce qu'il dit », me suis-je dit. Puis j'ai entendu les mots de l'orateur : « Le plus important pour la construction de notre économie est la confiance du peuple envers le gouvernement ». L'homme était sur la bonne voie.

Dans la période d'après-guerre, on a souvent répandu l'information inexacte selon laquelle le chômage ne pouvait être résorbé que par un énorme réarmement du Troisième Reich. Il suffit de penser que le budget de la Wehrmacht de 1933 correspondait au budget de la défense de la République de Weimar de 1932. Le service militaire obligatoire n'a été introduit qu'en 1935. Selon le professeur Wagemann, l'impact du réarmement (on parle plutôt de réarmement, car les puissances de la Société des Nations continuaient à s'armer malgré les conférences sur le désarmement) ne s'est fait sentir sur l'économie qu'en 1937. Et à ce moment-là, le chômage de masse avait déjà été éliminé depuis longtemps.

En raison des nombreux jeunes travailleurs non qualifiés ainsi que du grand nombre de jeunes chômeurs, la formation professionnelle avait pris du retard. Cela a bien sûr eu des répercussions durables sur l'économie et sa capacité de rendement. Il fallait absolument y mettre un terme. C'est pourquoi nous nous sommes efforcés de faire progresser l'activation et la qualification professionnelles des jeunes. Il s'agissait notamment de participer à l'orientation professionnelle. Avant de quitter l'école, le jeune devait prendre une décision importante pour sa vie : quel métier vais-je choisir ? Les parents le conseillaient. La mère et le père étaient ceux qui connaissaient le mieux leur enfant. L'école pouvait évaluer les résultats dans

les différentes matières, les prédispositions et le centre de gravité des talents. Nous estimions maintenant que les leaders de la jeunesse pouvaient compléter ces précieux jugements par leurs communications sur le comportement des jeunes au sein de la communauté. Il s'agissait notamment de l'esprit de camaraderie, du sens de la communauté, de la volonté d'aider les autres, de la fiabilité, de l'exécution consciencieuse de petites tâches, de la ponctualité et de la discipline, de l'initiative et de l'esprit d'entreprise, et enfin de l'aptitude au bricolage, aux travaux manuels et au modélisme. Ces dernières tâches étaient déjà effectuées dans le cadre du Jungvolk et des Jungmädeln. Mais le plus important était que les garçons et les filles se déplaçaient librement parmi leurs pairs et n'avaient aucune gêne à faire part de leurs souhaits réels et secrets. Et cela n'était pas négligeable dans la perspective d'un choix professionnel. J'en ai parlé avec le président de la Reichsanstalt, dont les offices du travail s'occupaient de l'orientation professionnelle. Le Dr Syrup avait déjà fait appel aux Jeunesses hitlériennes pour encadrer les aides agricoles sans emploi et avait chargé l'Union des jeunes filles allemandes d'organiser des camps de reconversion pour les travaux agricoles, ce qui lui avait permis de faire de bonnes expériences. Le président a été l'un des premiers à reconnaître immédiatement les avantages qu'il y a à ce que les jeunes s'engagent de leur plein gré et avec leur élan dans une tâche. C'est dans cet esprit de concordance que nous avons conclu l'accord suivant en août 1934 :

« L'orientation professionnelle et le placement en apprentissage sont effectués par l'Office impérial de placement et d'assurance chômage et ses services, en accord étroit avec la direction de la jeunesse du Reich et ses offices sociaux. Un représentant de l'office social de la JH est désigné comme agent de liaison dans chaque service d'orientation professionnelle auprès des agences pour l'emploi, des agences régionales pour l'emploi et auprès du siège de l'Office du Reich. En accord avec lui, les mesures nécessaires sont prises. Les services de la Jeunesse hitlérienne adressent leurs membres en passe de choisir une profession au service public d'orientation professionnelle et de placement en apprentissage afin de les conseiller et de les placer. A cette fin, ils soumettent aux services d'orientation professionnelle, à l'instar des écoles, des documents sur les dispositions physiques et mentales et les capacités des jeunes concernés, dans la mesure où ils ont été portés à leur connaissance par le service extérieur et intérieur de la Jeunesse hitlérienne. Ces communications, tout comme celles de l'école et du médecin scolaire, sont considérées comme confidentielles. Les postes d'apprentissage et de formation dont la Jeunesse hitlérienne a connaissance sont communiqués par celle-ci aux agences pour l'emploi afin d'être pourvus. Dans le cadre de la coopération, il convient d'accorder une attention particulière à l'encadrement des jeunes économiquement faibles. Des aides communes à la

formation professionnelle doivent être obtenues pour ces jeunes. Les accords s'étendent de la même manière aux membres de la Fédération des jeunes filles allemandes ».

Désormais, les jugements des parents et de l'école, de la JH, des médecins scolaires et des médecins de la Jeunesse hitlérienne, qui dans certains cas effectuaient encore des examens d'aptitude pour certaines professions, convergeaient vers les conseillers professionnels des offices du travail. Dans certains cas particuliers, des tests psychologiques d'aptitude venaient s'y ajouter. Globalement, cela signifiait une amélioration de la qualité de l'orientation professionnelle. Cela ne saurait être suffisant, car le bien-être personnel de l'individu dépend du bon choix de carrière. Tous ceux qui ont été contraints d'exercer une activité qui ne correspondait pas du tout à leurs aptitudes et à leurs penchants savent quelle énergie ils doivent déployer dès le matin pour surmonter un sentiment de déplaisir. C'est ce qui m'est arrivé dans l'après-guerre, lorsque je n'ai pu effectuer que des travaux ordinaires, conformément aux exigences de la chambre des juges. Le travail dans le métier souhaité est un élément solide pour l'économie.

Dans les soirées au foyer des Jeunesses hitlériennes, on insistait sur l'importance du choix d'une profession et on recommandait vivement d'aller voir un conseiller professionnel. La direction de la jeunesse du Reich mettait à disposition de la documentation et du matériel professionnel ainsi que, plus tard, un projecteur d'images. Ces conseils ont contribué à augmenter considérablement le recours à l'orientation professionnelle.

En 1935, dans le numéro 12 de *Junge Deutschland*, le conseiller d'État Handrick expliquait ce qui suit :

« Du 1er juillet 1934 au 30 juin 1935, quelque 848 371 demandeurs de conseils ont été recensés dans les centres d'orientation professionnelle de l'Office national. Ce chiffre représente une augmentation d'environ un quart de million (248 000) par rapport à l'année précédente et de près d'un demi-million (454 000) par rapport à l'année 1932/33. Exprimé en pourcentages, il y a eu une augmentation de 115,7 % et de 41,2 % ...Mais il faut mentionner un point : la direction de la jeunesse du Reich, avec ses services de la JH et du BDM, a largement contribué à l'augmentation du nombre de demandeurs de conseils. Sans leur collaboration, de nombreux jeunes gens et jeunes filles n'auraient pas du tout fait appel au service d'orientation professionnelle.

De la même manière, le nombre de places d'apprentissage et de formation en cours d'emploi déclarées montre que l'importance de l'orientation professionnelle de la Reichsanstalt a également été reconnue par l'ensemble des milieux économiques. Alors qu'en 1932/33, 128 000 places d'apprentissage avaient été annoncées aux services d'orientation professionnelle de la Reichsanstalt, ce chiffre atteignait déjà 219 000 en 1934/35. Au cours de l'année de référence 1934/35, ce chiffre passe presque à

300 000. Parmi ces places d'apprentissage, 72,7 % étaient prévues pour des jeunes hommes et 27,3 % pour des jeunes femmes. Exprimées en pourcentages, les données sont les suivantes : de 1932/33 à 1933/34, le nombre de places d'apprentissage déclarées a augmenté de 71 %, l'année suivante de 35 %. Par rapport à l'année 1932/33, cela signifie une augmentation de 134 %....

L'augmentation des chiffres montre clairement que l'ensemble de l'économie évolue dans une direction ascendante. Car une augmentation aussi considérable du nombre d'apprentis embauchés depuis 1933 n'est possible que s'il s'agit d'une mise en route de l'économie et non, comme on le prétend à l'étranger, d'une diminution du nombre de chômeurs par des mesures d'urgence ».

La collaboration entre le bureau social de la direction de la jeunesse du Reich et l'administration du travail s'étendit ensuite à d'autres domaines. Le 26 février 1935, le gouvernement du Reich promulgua la « loi sur l'introduction d'un livret de travail » afin d'obtenir que la main-d'œuvre soit répartie de manière adéquate dans l'économie allemande. En outre, cela devait permettre de réduire l'affluence vers les professions surpeuplées, de freiner l'exode rural et d'empêcher le travail au noir. Le livret de travail était une carte d'identité officielle pour la formation professionnelle et le développement ultérieur de la carrière des ouvriers et des employés, qui devait faciliter le placement de l'homme qu'il fallait à la place qu'il fallait. Les ouvriers devaient remettre ce livret à l'entrepreneur, qui y inscrivait des informations sur leur évolution professionnelle et devait les communiquer à l'office du travail, qui complétait en permanence ses fichiers sur les livrets de travail. Dans un article du *Junge Deutschland* de juin 1935, le président du Reichsanstalt, le Dr Syrup, s'adressait à nous en ces termes :

« L'objectif à atteindre par le livre de travail coïncide avec les aspirations de l'Office social des Jeunesses hitlériennes. L'Office social n'a donc pas seulement l'obligation évidente de contribuer à l'application d'une loi du Reich, mais, compte tenu de ses propres objectifs, il est particulièrement appelé à œuvrer pour que le livret de travail atteigne pleinement son but ».

Nous avons pleinement répondu à cette demande et avons mené des actions de sensibilisation au sein de notre communauté.

La collaboration avec le Reichsanstalt, les agences pour l'emploi subordonnées, a été durable et très satisfaisante pour les jeunes. Pour moi, c'était toujours un enrichissement de discuter avec le président, le Dr Syrup, des tâches à accomplir. J'ai pu puiser dans sa longue expérience des suggestions et des conseils.

Dès avril 1920, le Dr Friedrich Syrup, conseiller chargé des conférences au ministère prussien du Commerce et de l'Industrie, avait été nommé

président de l'Office impérial de placement par le président Friedrich Ebert et le Ministre impérial du Travail Schlicke. Le 20 août 1927, le Président du Reich von Hindenburg l'a nommé président de l'Office impérial de placement et d'assurance chômage. Mes entretiens avec le Dr Syrup étaient aussi agréables car il savait, avec son aimable humanité, se mettre à la place des projets de la jeunesse. Il a pris très au sérieux les préoccupations sociales de la direction de la jeunesse du Reich. Ce n'est que plus tard que j'ai appris que cette attitude était probablement due à la situation sociale de sa propre jeunesse, au cours de laquelle il avait perdu son père très tôt et où sa mère, dans des conditions difficiles, lui avait néanmoins permis de suivre une bonne formation. Il était pour moi un ami paternel. En raison de l'évolution désolante de la formation professionnelle avant 1933, nous nous sentions dès lors responsables de la qualification professionnelle des jeunes. Le besoin d'ouvriers qualifiés se faisait de plus en plus pressant en raison de l'essor de l'économie. Selon les données de l'Institut du Reich, il fallait environ 350 000 places d'apprentissage pour la constitution organique de la main-d'œuvre spécialisée. Elles pouvaient certes être mises à disposition progressivement, mais le 7 novembre 1936, on pouvait encore lire dans l'introduction d'un décret du ministre-président Hermann Göring, chargé de l'exécution du plan quadriennal :

> *« L'une des tâches les plus importantes pour la réalisation du plan quadriennal est d'assurer la relève de la main-d'œuvre qualifiée. Cela vaut en particulier pour l'industrie du fer et du métal ainsi que pour le secteur du bâtiment. Vu l'importance de cette tâche, il est du devoir de toutes les entreprises publiques et privées concernées de participer à la formation de leur relève ».*

Il en résultait que la formation d'une relève d'ouvriers qualifiés en quantité suffisante et de haute qualité était en partie décisive pour le succès du plan quadriennal. Le travail de valeur fourni augmentait également les perspectives d'accroissement des exportations allemandes, dont dépendaient à leur tour de nouveaux emplois. Le « Made in Germany » devait conserver sa bonne réputation et être encore approfondi. L'Allemagne avait subi d'énormes pertes territoriales suite au traité de Versailles. Nous ne disposions pas de beaucoup de matières premières et de ressources naturelles. Notre plus grande richesse résidait dans la main-d'œuvre allemande et dans le travail créatif de nos inventeurs et de nos travailleurs intellectuels. Il fallait particulièrement les chérir. L'éducation générale des Jeunesses hitlériennes avait pour mission de faire comprendre cela.

Au début de l'été 1934, une bombe de politique intérieure éclata au milieu des premiers débuts du travail de construction concentré qui m'absorbait de toutes mes fibres. Le 1er juillet, j'appris par les journaux que le 30 juin, le chef d'État-major de la SA, Ernst Röhm, avait été arrêté avec quelques-uns de ses plus proches dirigeants. Le même jour, le bureau de presse du Reich du parti national-socialiste avait fait, entre autres, la déclaration suivante à ce sujet :

« Depuis de nombreux mois, des éléments isolés ont tenté de semer la zizanie et l'opposition entre les SA et le Parti, ainsi qu'entre les SA et l'État. Le soupçon que ces tentatives étaient le fait d'une clique limitée et déterminée se confirmait de plus en plus. Le chef d'État-major Röhm, qui avait été investi d'une rare confiance par le Führer, non seulement ne s'opposa pas à ces phénomènes, mais les encouragea indubitablement.

Sa prédisposition malheureuse bien connue conduisit ainsi peu à peu à des pressions insupportables, de sorte que le chef du mouvement et chef suprême des SA lui-même fut poussé à de très graves conflits de conscience. Le chef d'État-major Röhm entra en relation avec le général Schleicher à l'insu du Führer. Il se servit pour cela, aux côtés d'un autre chef de la SA, d'une personnalité obscure connue à Berlin et vivement désapprouvée par Adolf Hitler.

Comme ces négociations s'étendaient enfin, bien entendu également à l'insu du Führer, à une puissance étrangère ou à son représentant, une intervention était inévitable, tant du point de vue du Parti que de celui de l'État. Des incidents provoqués de manière planifiée ont conduit le Führer, après avoir visité des camps de travail en Westphalie, à s'envoler cette nuit à 2 heures du matin de Bonn pour Munich, afin d'ordonner la destitution et l'arrestation immédiates des dirigeants les plus lourdement accusés. Le Führer s'est rendu à Wiessee avec quelques accompagnateurs afin d'y étouffer dans l'œuf toute tentative de résistance ».

Cette nouvelle m'avait beaucoup affecté. J'avais encore en mémoire l'aide de la SA, sans la protection de laquelle nous n'aurions pas été en mesure de nous affirmer en tant que Jeunesse hitlérienne dans les quartiers ouvriers des grandes villes. Je n'ai pas pu oublier cela de sitôt. Dans les premiers jours d'avril 1931, j'avais assisté au putsch du chef suprême des SA de l'Est, Walter Stennes, lorsque certaines de ses troupes avaient occupé les services de la direction du Gau de Berlin et de l'*Angriff*. L'agitation qui en a résulté n'a duré que peu de temps. Il ne s'agissait pas d'un soulèvement de la base. Il s'agissait d'un putsch d'une clique dirigeante. Hitler est arrivé à Berlin et la grande foule s'est formée derrière lui. Stennes est parti en Chine en 1933 et a été conseiller militaire du général Tchang Kaï-chek, le chef du Kuomintang national, jusqu'en 1949. Comment la base s'est-elle comportée cette fois-ci ? Cela restait à voir. En raison de mes nouvelles fonctions, je n'avais plus de lien direct avec les unités inférieures de la SA. La nouvelle

direction de la SA berlinoise ne m'a pas donné l'impression de gagner, comme c'était le cas pour les chefs de la SA du temps des combats. Elle se montrait prétentieuse et arrogante en public. Je ne citerai qu'un exemple. Je dînais en civil avec mon ami et conseiller médical, le Dr Richard Liebenow, au restaurant de la gare Friedrichstraße, lorsque la porte d'entrée fut soudain ouverte et le chef de groupe SA berlinois Karl Ernst et quelques hommes de son entourage firent irruption dans le restaurant en nous dépassant, le pistolet au poing. Les yeux vitreux indiquaient que les hommes étaient sous l'emprise de l'alcool. Ils m'ont fait l'effet de lansquenets et de révoltés en pleine course-poursuite. Ils étaient arrivés aussi vite qu'ils étaient partis. Leur brève apparition nous a amenés à parler de révolution et d'évolution. Il y avait encore quelques personnes qui ne voulaient pas abandonner le style et les méthodes de l'époque de la lutte, mais qui voulaient les transposer à la nouvelle époque de la construction, qui, cependant, exigeait un travail sur soi-même et, en plus des qualités qui avaient autrefois fait leurs preuves, une expertise.

Je ne connaissais pas personnellement le chef d'État-major de la SA Ernst Röhm et je n'avais jamais eu de contact de travail avec lui. De loin, il ne m'avait jamais été particulièrement sympathique. Mais ce n'était pas un argument contre ses capacités et son talent d'organisateur, sur lesquels je ne pouvais pas me permettre de porter un jugement. Outre le communiqué de presse, j'étais très désireux d'obtenir des détails sur les dessous des événements concernant Röhm et ses camarades. J'ai rapidement entendu parler de la déclaration que Hitler avait faite à ce sujet lors d'une réunion du cabinet du Reich. Elle disait que sous Röhm s'était formée une clique de chefs de la SA, unie non pas par fidélité au mouvement, mais par ambition personnelle et disposition particulière, et que la SA devait devenir un État dans l'État selon les souhaits de Röhm. Il rejeta les doutes juridiques sur sa manière d'agir en expliquant qu'il s'agissait « d'une mutinerie militaire pour laquelle il ne pouvait y avoir de procédure similaire à un procès ». Il assuma l'entière responsabilité de l'exécution de 43 traîtres, « car le Reich et peut-être la vie d'innombrables autres personnes ont ainsi été sauvés ». Le Ministre de la justice du Reich, le Dr Franz Gürtner, qualifia cette mesure de « devoir d'homme d'État ». Le cabinet du Reich promulgua une loi stipulant que :

> *« Les mesures exécutées pour réprimer les attaques de haute trahison et de trahison nationale du 30 juin et des 1er et 2 juillet 1934 sont légales en tant que défense d'urgence de l'État ».*

Le Ministre de la Reichswehr, Werner von Blomberg, remercia Hitler dans un ordre du jour adressé à la Reichswehr :

« Le Führer a attaqué et écrasé lui-même les traîtres et les mutins avec une détermination de soldat et un courage exemplaire ».

Le chef de l'État, le Président Paul von Hindenburg, a remercié Hitler par télégramme depuis Neudeck en Prusse orientale :

« Vous avez sauvé le peuple allemand d'un grave danger ».

Je dois avouer que toutes ces déclarations des dirigeants du Reich m'avaient beaucoup rassuré.

Le 13 juillet 1934, Hitler se présenta devant le Reichstag allemand avec un discours détaillé sur les événements concernant Röhm, qui fut publié le lendemain dans son intégralité dans le *Völkischer Beobachter* et qui révéla les dessous de l'affaire. Le public apprit ainsi que Hitler, en tant que chef suprême de la SA, avait signalé à son chef d'État-major des dysfonctionnements lors de plusieurs entretiens, sans qu'il y ait eu de réaction ou de remède efficace, qu'il avait encore fait venir Röhm chez lui début juin 1934 et lui avait déclaré qu'il s'opposerait personnellement et instantanément à toute tentative de créer le chaos en Allemagne et que quiconque s'attaquerait à l'État devrait le compter d'emblée parmi ses ennemis. Hitler a été surpris d'apprendre qu'avec le chef d'État-major Uhl, c'était l'homme qui avait avoué être prêt à exécuter un tel ordre quelques heures avant de mourir qui avait été chargé de l'éliminer. L'information selon laquelle le chef d'État-major avait noué des liens avec l'étranger par l'intermédiaire du général von Schleicher et de son agent en politique étrangère, le général von Bredow, a également créé la surprise, d'où les articles de journaux français et anglais qui parlaient d'un bouleversement imminent en Allemagne. Le discours du Führer au Reichstag a surtout mis en évidence l'une des principales causes du conflit avec le chef d'État-major, qui souhaitait que les SA soient armées, alors que Hitler ne reconnaissait que les forces armées comme seuls porteurs d'armes de la nation.[8] Il s'exprima à ce sujet de la manière suivante :

« Il ne m'aurait jamais été possible, ni objectivement ni humainement, de donner mon accord pour un changement au sein du ministère de la Reichswehr et de procéder au remplacement par le chef d'État-major Röhm.

Premièrement, pour des raisons objectives : depuis 14 ans, je n'ai cessé d'affirmer que les organisations de combat du Parti sont des institutions politiques qui n'ont rien à voir

[8] [NdT : pour un autre angle de vue sur cette affaire, lire *Mémoires d'Otto Wagener*, didi18edition.com.]

avec l'armée. Nommer le chef des SA à la tête de l'armée aurait été à mes yeux un désaveu de ma conception et de ma politique depuis 14 ans. En novembre 1923, j'ai également proposé un officier à la tête de l'armée, et non le capitaine Göring, le chef des SA de l'époque.

Deuxièmement, il m'aurait été humainement impossible d'accepter un jour la proposition du général von Schleicher. Lorsque j'ai pris conscience de ces intentions, ma perception de la valeur intrinsèque du chef d'État-major Röhm était déjà telle que je n'aurais jamais pu, en mon âme et conscience et à plus forte raison pour l'honneur de l'armée, l'autoriser à occuper ce poste.

Mais avant tout, le chef suprême de l'armée est le maréchal général et Président du Reich. En tant que Chancelier, j'ai prêté serment entre ses mains. Sa personne est inviolable pour nous tous. La promesse que je lui ai faite de préserver l'armée en tant qu'instrument apolitique du Reich m'engage par conviction intime et par la parole que j'ai donnée. Mais il m'aurait été humainement impossible d'agir de la sorte vis-à-vis du Ministre de la Défense du Reich... Il n'y a qu'un seul porteur d'armes dans l'État : la Wehrmacht... Toute idée d'entrer en matière sur les plans du général von Schleicher aurait été de ma part non seulement une déloyauté envers le général feld-maréchal et le Ministre de la Défense du Reich, mais aussi une déloyauté envers l'armée ».

Ce discours de Hitler a eu, selon moi, un effet positif sur la population, qui s'est majoritairement rangée derrière lui.

Le Führer nomma Viktor Lutze, chef de groupe SA et président de la province de Hanovre, comme nouveau chef d'État-major de la SA. Originaire de Westphalie, il fut en dernier lieu capitaine et adjudant de régiment pendant la Première Guerre mondiale, fut blessé à plusieurs reprises et perdit un œil. Avec son numéro 84, il faisait partie des membres les plus anciens du NSDAP. Il était ami avec Leo Schlageter, qui avait été condamné à mort par les Français pendant l'occupation de la Ruhr, et avait alors transporté le corps de son ami dans la zone non occupée, au péril de sa vie. En tant que Reichsjugendführer, je travaillais sans problème avec Viktor Lutze. J'ai développé une relation cordiale avec ce camarade plus âgé. Il avait une attitude très critique à l'égard de l'actualité de la guerre. Je me suis également entretenu avec lui des événements du 30 juin 1934. Il regrettait profondément que des victimes aient été injustement tuées lors de la répression du putsch et laissait entendre que des intérêts personnels de pouvoir étaient également en jeu. Sur ce sujet, il m'a semblé résigné. Il était facile de comprendre ce qu'il voulait dire par cette allusion.

En tout cas, l'influence de la SA a diminué après le 30 juin 1934, tandis que la SS a gagné en puissance. Au plus haut niveau, cela s'exprime par le fait que le Reichsführer-SS et chef de la police allemande dans la phase finale du Troisième Reich était également Ministre de l'intérieur du Reich,

commandant de l'armée de réserve et titulaire d'autres fonctions importantes. Viktor Lutze a été victime d'un accident de voiture mortel le 2 mai 1943. Le Führer lui a décerné la Croix d'or de l'Ordre allemand à titre posthume.

Je sais que certains doutent que l'affaire Röhm ait été un putsch planifié. Il y a quelques années, j'ai eu l'occasion d'échanger des idées à ce sujet à Berlin avec le professeur Werner Maser, un historien qui, dans ses livres, s'est montré critique à l'égard du Troisième Reich. Il m'a raconté un événement dont j'ignorais l'existence jusqu'alors, à savoir que le chef de groupe Karl Ernst avait été arrêté sur un bateau à Brême et qu'on avait trouvé sur lui un ordre du chef d'État-major Röhm d'agir en France en tant qu'ambassadeur d'un gouvernement contrôlé par Röhm. Cela plaide en faveur d'un coup d'État délibéré, sans compter que d'importantes collections d'armes ont été trouvées dans plusieurs unités de la SA.

Début août 1934, je me trouvais en voiture pour un voyage de service. Dans la chaleur étouffante de l'été, j'ai fait une pause au bord du lac Ammersee et j'ai sauté dans les flots rafraîchissants. Depuis l'eau, je regardais le drapeau du Reich se mettre en berne. En ville, je me suis renseigné sur la raison de ce geste. Le Président du Reich von Hindenburg était mort dans son domaine de Neudeck, en Prusse orientale. C'était le 2 août 1934. Je suis allé à Berlin. Le Reichsjugendführer, accompagné de ses chefs de bureau et de ses chefs de région, participa à la cérémonie funèbre qui eut lieu dans la matinée du 7 août 1934. Un train spécial pour tous les participants les conduisit à Hohenstein en Prusse orientale. L'acte officiel de l'inhumation eut lieu dans la cour intérieure du monument de Tannenberg, qui s'élevait avec ses huit tours robustes au-dessus de la terre de Prusse orientale, que le maréchal général immortalisé avait si bien défendue contre les Russes. Sur les hauts créneaux, des soldats de la Wehrmacht veillaient, comme pour se protéger, le fusil de côté déployé, se détachant clairement et de manière impressionnante sur le vaste ciel. Adolf Hitler prononça le discours commémoratif du retour, qu'il conclut par ces mots :

« C'est ici, au milieu des grenadiers assoupis de ses régiments victorieux, que le général fatigué doit trouver le repos. Les tours du château devraient être des sentinelles défiantes, de ce dernier grand quartier général de l'Est. Les étendards et les drapeaux soutiendront la parade. Le peuple allemand viendra quant à lui se recueillir auprès de son héros décédé, afin de reprendre des forces pour la vie dans les moments de détresse. Car même si la dernière trace de ce corps devait s'envoler, le nom serait encore immortel. Général mort, entre maintenant au Walhalla ».

Le cercueil fut ensuite porté dans le caveau d'une tour qui donnait sur l'est.

Le jour de la mort de Hindenburg, Adolf Hitler adressa une lettre au Ministre de l'intérieur du Reich dans laquelle on pouvait lire :

« La nécessité de légiférer sur la question du chef de l'État, à la suite du malheur national qui a frappé notre peuple, m'amène à prendre les dispositions suivantes : 1. la grandeur du défunt a donné au titre de Président du Reich une signification unique. Il est, à notre sens à tous, dans ce qu'il nous a transmis, indissociable du nom du Grand Mort. Je vous prie donc de bien vouloir prendre des dispositions pour que, dans les relations officielles et extra-officielles, on ne s'adresse à moi que sous le nom de Führer et de Chancelier du Reich, comme c'était le cas jusqu'à présent. Cette disposition doit être valable pour l'avenir. 2) Je veux que l'attribution à ma personne, et donc à la chancellerie du Reich en tant que telle, des anciennes fonctions de Président du Reich, décidée par le cabinet et valable du point de vue constitutionnel, reçoive la sanction expresse du peuple allemand. Profondément convaincu que tout pouvoir d'État doit émaner du peuple et être confirmé par lui dans le cadre d'une élection libre et secrète, je vous prie de faire soumettre sans délai la décision du cabinet, avec les compléments éventuellement encore nécessaires, à la libre consultation du peuple allemand ».

Le référendum a eu lieu le 19 août 1934. 89,9 % de la population a voté en faveur de la fusion des fonctions de Chancelier du Reich et de Président du Reich entre les mains d'Adolf Hitler. Le colonel général von Blomberg, en tant que Ministre de la Reichswehr, avait ordonné, en vertu de la loi sur le chef de l'État du Reich et du peuple allemand du 1er août 1934, que les soldats de la Wehrmacht prêtent immédiatement serment au chef de l'État. La formule du serment était la suivante :

« Je jure devant Dieu ce serment sacré que je veux prêter une obéissance absolue au Führer du Reich et du peuple allemand, Adolf Hitler, commandant en chef de la Wehrmacht, et que je suis prêt, en tant que brave soldat, à mettre ma vie en jeu à tout moment pour ce serment ».

Le testament du défunt Président du Reich a été publié le 16 août 1934 dans le *Völkischer Beobachter*. Il se terminait par les mots suivants :

« Mon Chancelier Adolf Hitler et son mouvement ont fait un pas décisif de portée historique vers le grand objectif de rassembler le peuple allemand dans son unité intérieure, au-delà de toutes les différences de classe et de statut. Je sais qu'il reste encore beaucoup à faire, et je souhaite de tout cœur que l'acte de soulèvement national et d'union des peuples soit suivi de l'acte de réconciliation qui englobe toute la patrie allemande. Je quitte mon peuple allemand avec le ferme espoir que ce à quoi j'aspirais en 1919, et qui a conduit à une lente maturation jusqu'au 30 janvier 1933, mûrira jusqu'au plein accomplissement et à l'achèvement de la mission historique de notre peuple. Dans cette ferme croyance en l'avenir de la patrie, je peux fermer les yeux en toute sérénité ».

Dans l'après-guerre, l'authenticité du testament a été mise en doute. On en est venu à affirmer qu'il avait été falsifié par les nationaux-socialistes. C'est pourquoi je voudrais encore citer les paroles que le fils du défunt Président du Reich, le colonel Oskar von Hindenburg, a prononcées à la radio le 18 août 1934 :

« Mon père, désormais immortalisé, a lui-même vu en Adolf Hitler son successeur immédiat à la tête de l'Empire allemand, et j'agis en accord avec l'intention de mon père lorsque j'appelle tous les hommes et toutes les femmes allemands à voter pour la transmission de la charge de mon père au Führer et au Chancelier du Reich. C'est ainsi qu'en ce moment encore, la tour du maréchal de Tannenberg résonne de son appel : 'Rassemblez-vous et restez fermement unis derrière le Führer de l'Allemagne. Montrez à l'extérieur et à l'intérieur qu'un lien indéfectible unit fermement le peuple allemand dans une seule et même volonté.' »

Le soir du 8 novembre 1934, à Munich, le Führer a réuni ses anciens combattants pour commémorer les événements du 9 novembre 1923. Comme d'habitude, il est passé à cette occasion de table en table pour s'entretenir avec ses collaborateurs. C'est ainsi qu'il est venu à ma table. C'est alors que j'ai entendu de sa bouche son attitude à l'égard du Président du Reich von Hindenburg :

« Après la prise de pouvoir, j'avais acquis une relation très cordiale avec le vénérable vieux monsieur. On attribue les mérites de l'issue victorieuse de la bataille de Tannenberg au chef d'État-major général von Ludendorff. Mais je dis que c'est le maréchal von Hindenburg qui a assumé la responsabilité finale en tant que chef d'armée. Parmi ses grandes qualités de chef d'armée, il y avait aussi le fait qu'il pouvait encore dormir tranquillement la nuit précédant la bataille ».

Quelle était donc la meilleure façon d'inciter les jeunes à s'engager volontairement et avec plaisir dans des mesures visant à améliorer leurs performances ? La compétition sportive n'était-elle pas un moyen éprouvé pour cela ? N'était-il pas possible d'appliquer l'idée de compétition à la profession qui occupe l'homme toute la journée ? L'idée de la faisabilité m'animait sans cesse. Il y avait déjà eu un exemple d'une telle compétition. Dès 1921, on a enregistré la première ébauche de ce projet, comme l'a rapporté August Haid dans le numéro de mars 1935 du *Junge Deutschland*. À l'époque, le groupe local de Singen/Hohentwiel de l'association des jeunes commerçants du Deutscher Handlungsgehilfen-Verband (DHV) et de l'association syndicale des employés (GDA) organisaient des concours limités à la jeunesse commerciale. Le nombre moyen de participants était estimé par Haid entre 20 000 et 30 000 par an. Cette mesure trouvait son origine dans le fait qu'il n'y avait pas d'examens officiels pour les assistants commerciaux, que les associations d'employés ne cessaient de réclamer. On

a donc eu recours à l'entraide. J'avais recruté des collaborateurs au sein du DHV et du GDA, avec lesquels je pouvais désormais discuter de la faisabilité d'un concours professionnel. Parmi eux, il y avait Hans Wiese du DHV et Wilhelm Grupp du GDA. Mais surtout, j'ai consulté Fritz Knoop du DHV, qui est devenu l'un de mes plus proches collaborateurs. Je l'ai nommé adjoint au bureau social de la direction de la jeunesse du Reich lorsque Franz Langer est passé au travail avec les adultes, je l'ai nommé chef du bureau central lorsque j'ai reçu ma nomination de Reichsjugendführer, je l'ai chargé de diriger la région Mark Brandenburg de la Jeunesse hitlérienne et je l'ai envoyé à Prague en tant que mon délégué au protectorat de Bohême et de Moravie. Au moment où j'écrivais ces lignes, j'ai appris qu'il était mourant. Je lui ai rendu visite. Une fois encore, il s'était levé de son lit et se tenait debout devant moi, déjà marqué par la mort, et me salua. Nous nous sommes embrassés. Puis il s'est recouché. Quelques jours plus tard, il était mort.

Lors des débats, j'ai estimé qu'un concours que nous organiserions ne devrait en aucun cas se limiter aux apprentis de commerce ou aux « métiers à col montant ». Il devrait être étendu à tous les métiers manuels. Nous étions conscients des difficultés que nous rencontrerions dans cette solution. Dans la compétition sportive, les disciplines étaient simples. Il y avait la course, le saut et le lancer. Les performances étaient mesurées à l'aide d'un chronomètre ou d'un mètre ruban. Combien plus compliqué était la définition des tâches pour de nombreuses professions et l'élaboration des directives pour l'évaluation de ces tâches ! Il fallait une armée de spécialistes, de maîtres, d'ingénieurs et de professeurs d'écoles professionnelles. La Jeunesse hitlérienne ne pouvait pas s'en charger seule.

Entre-temps, Adolf Hitler avait annoncé le 10 mai 1933 la création du Deutsche Arbeitsfront, qui remplaçait les syndicats dissous. Le Dr Robert Ley fut nommé à sa tête. Cette grande organisation des travailleurs s'articulait autour de 18 communautés d'entreprises du Reich, auxquelles appartenaient des travailleurs de toutes les professions. Elle seule entrait en ligne de compte comme support technique et organisationnel pour une compétition professionnelle. La Jeunesse hitlérienne apporterait à cette action son dynamisme et sa capacité d'enthousiasme et mobiliserait ses membres et les non-membres pour y participer. C'est ainsi qu'est née sous mes yeux une œuvre commune entre la Jeunesse hitlérienne et le Front du travail allemand. J'ai présenté ces idées au Reichsjugendführer. Il les a approuvées et en a parlé au Dr Ley, qui a également donné son accord. Les deux dirigeants du Reich se mirent d'accord pour me confier la direction de

la compétition professionnelle. Nous nous mîmes immédiatement au travail. Il fallait encore prendre des décisions fondamentales avant de convoquer les comités professionnels. Le concours devait concerner toutes les professions, y compris l'agriculture et l'exploitation minière. La participation à la compétition devait être absolument volontaire. Seul le volontariat donnait à cette mesure l'élan qui, tôt ou tard, saisirait les laissés-pour-compte. Les handicapés physiques pouvaient également participer. Le concours n'était en aucun cas destiné à remplacer l'examen officiel de compagnon ou d'aide. Le cahier des charges devait être établi de manière uniforme pour le territoire du Reich. Ce n'est que sur cette base qu'une évaluation des connaissances professionnelles et une comparaison des performances étaient possibles. Les directives d'évaluation devaient également correspondre au cahier des charges uniforme du Reich. Trois évaluateurs devaient examiner les épreuves. Elles portaient sur la pratique professionnelle, la théorie professionnelle, la vision du monde et le sport. L'accent était clairement mis sur la pratique professionnelle. Les meilleures performances étaient notées sur 70 points pour la pratique professionnelle, sur 30 points pour la théorie professionnelle et sur 20 points pour la vision du monde, tandis que pour le sport, seule une performance minimale était exigée sans évaluation. Ces épreuves élargies au sport et à la vision du monde étaient l'expression de notre conception selon laquelle les meilleurs jeunes travailleurs devaient maîtriser l'ensemble de leur profession, être ouverts aux questions importantes de la vie de leur peuple et ne pas négliger leur entraînement physique. Il ne s'agissait en aucun cas d'une doctrine politique et idéologique, comme on nous l'a fait croire par la suite. Pour la jeunesse féminine, des tâches ménagères théoriques et pratiques ont été introduites, la meilleure performance théorique étant notée sur 10 points et la meilleure performance pratique sur 20 points. Les tâches étaient réparties en quatre classes de performance, qui correspondaient aux quatre années d'apprentissage. Mais il ne s'agissait pas seulement de recenser les métiers d'apprentissage, mais aussi les personnes non qualifiées et semi-qualifiées. Des classes de performance spécifiques ont été créées pour eux. Certains spécialistes avaient émis des critiques, estimant qu'il s'agissait d'une compétition professionnelle, mais que les personnes non qualifiées et semi-qualifiées n'avaient pas encore terminé leur formation professionnelle. Nous étions en revanche d'avis que nous devions encourager, par le biais de la compétition professionnelle, les personnes non qualifiées et qualifiées à entreprendre et à achever dès que possible une formation professionnelle complète.

Il était prévu d'organiser un concours local, un concours de district et un concours national, qui devaient permettre de désigner les vainqueurs locaux, régionaux et nationaux dans les différentes professions et classes de performance. Les travaux des nombreux vainqueurs locaux ont été évalués par les performances de compétition des districts et les vainqueurs des districts ont été désignés. Ceux-ci participaient à la compétition du Gau. Les locaux, le matériel et le maintien du salaire pendant la compétition devaient être pris en charge. Chaque participant à la compétition était assuré et bénéficiait d'une réduction de 50 % pour les déplacements nécessaires. Le financement total était assuré par le Deutsche Arbeitsfront. Les économies des membres des ouvriers étaient ici bien investies, et beaucoup de leurs propres fils en ont bénéficié plus tard. Nous avons appelé cette action « Reichsberufswettkampf der Deutschen Jugend » [compétition professionnelle du Reich pour la jeunesse allemande]. L'action s'étendait sur toute l'année. Les préparatifs commencèrent le 1er octobre 1933. Du 1er février au 1er mai 1934, les compétitions ont eu lieu et, du 1er mai au 1er octobre de la même année, nous avons réalisé l'évaluation des résultats sur le plan professionnel ainsi que la définition et la mise en œuvre des mesures d'encouragement pour les vainqueurs. Mes collaborateurs et moi-même avons expliqué les directives élaborées au siège et à l'extérieur du pays devant les comités spécialisés. Lors de nombreux rassemblements, les jeunes ont été appelés à participer par leurs dirigeants et les chefs de service du Front du travail allemand. Les chefs d'entreprise, les enseignants des écoles professionnelles, les artisans, l'industrie et le Reichsnährstand ont salué publiquement la compétition, tout comme les ministres du gouvernement. Par le biais des revues spécialisées, de la presse, du cinéma et de la radio, notre voix et notre appel ont atteint le moindre village. Des collaborateurs et des journalistes compétents tels que Günter Kaufmann et Albert Müller, qui avaient une bonne connaissance de la politique sociale, ont rempli cette mission avec un grand succès. Nous n'avons que très rarement dormi dans notre propre lit lorsque nous étions en tournée ininterrompue de manifestations et de réunions et que nous arrivions parfois très fatigués au prochain appel matinal de l'entreprise.

L'effort en valait la peine. Quelque 500 000 garçons et filles se sont portés volontaires pour la première compétition professionnelle du Reich. Le Reichsberufswettkampf fut inauguré par une manifestation au Palais des sports de Berlin. La première année, Baldur von Schirach et le Dr Robert Ley, qui ont contribué à la percée de notre projet grâce à leur engagement personnel constant, ont pris la parole. Au cours des années suivantes, le

Ministre du Reich, Dr. Goebbels, a également pris la parole. Les vainqueurs ont été récompensés et honorés dans les localités, les arrondissements et les Gaue, avec la participation de la population et de la jeunesse.

Le plus grand honneur pour les vainqueurs du Reich était la réception du 1er mai chez le Président von Hindenburg et le Chancelier Adolf Hitler. J'ai pu y assister à nouveau. L'année précédente, je devais ma participation honorable à mon travail pour les cellules d'entreprise de la jeunesse pendant la période de combat. Cette fois-ci, je devais ma présence à mon travail en tant que responsable de la Reichsberufswettkampf. Mais il y avait pour moi une différence essentielle entre ces deux réceptions. Cette fois-ci, j'avais contribué de manière décisive à ce que l'élite de la jeunesse allemande créatrice puisse s'ouvrir les portes de la chancellerie du Reich par ses propres efforts, et ce indépendamment de toute relation, protection ou hasard. Ce fut pour moi un événement sociopolitique mémorable, que j'ai également ressenti comme un bonheur personnel. Cet événement m'a fait prendre conscience que la plus belle mission de ma vie était et resterait d'aider les meilleurs de la jeunesse travailleuse à se frayer un chemin vers les sommets.

Un autre élément est venu s'ajouter. Sous la République de Weimar, le 1er mai avait été un jour de lutte des classes et d'affrontements sanglants. Je pense seulement au 1er mai 1929, lorsque les combats entre les communistes et la police à Berlin, et surtout dans le quartier rouge de Wedding, ont fait neuf morts et de nombreux blessés. Maintenant, lors de la fête du travail national, on rendait hommage à l'élite de la jeunesse montante, à la noblesse du travail. C'était pour moi la nouvelle et véritable signification du 1er mai. Être témoin de la rencontre de la jeune élite avec son chef d'État et Chancelier du Reich était pour moi la réalisation d'un grand souhait. Hitler avait l'habitude de saluer ses invités d'honneur en leur serrant la main. Il les rassemblait autour de lui et ils s'attachaient à lui comme une grappe de raisin. Il a ensuite parlé de la construction d'un État populaire social moderne. Le chemin vers le sommet est censé être le plus court pour les personnes compétentes. Autour de lui, des jeunes gens écoutaient, fascinés, incarnant déjà en eux-mêmes son programme. J'ai souvent entendu Adolf Hitler s'exprimer lors de manifestations pendant la période de combat et les années de construction, et j'étais sous l'effet d'un grand orateur et d'une personnalité charismatique, capable d'exprimer avec des mots simples et convaincants ce que les gens pensaient, ressentaient ou désiraient. Lorsqu'il s'adressait à nous en petit comité, chaque 1er mai, de sa

voix grave et gutturale, l'impact de ses paroles pénétrait encore plus profondément que dans un grand rassemblement.

Comment aurais-je pu avoir le moindre doute sur la justesse de l'objectif et de la voie à suivre alors que, dès mon plus jeune âge, on m'a laissé la liberté de participer, selon mes propres idées, à la résolution d'une grande tâche sociale qui s'est exprimée, entre autres, par les mots d'Adolf Hitler :

« Nous imaginons un État dans lequel, à l'avenir, chaque poste sera occupé par le fils le plus compétent de notre peuple, peu importe d'où il vient. Un État dans lequel la naissance n'est rien du tout et la performance et le savoir-faire tout ».

Ces rencontres avec le Führer et Chancelier du Reich avaient créé en moi une confiance profondément enracinée, qui a duré jusqu'à la fin, malgré toutes les contestations et les jugements critiques portés plus tard pendant la guerre.

Nous n'avions pu commencer les préparatifs pour la 1ère compétition professionnelle du Reich, qui devait déjà débuter en février 1934, qu'au dernier trimestre de l'année 1933. C'était un pari risqué, à la limite de l'improvisation. La difficile mise en œuvre technique et organisationnelle de l'idée de compétition professionnelle a bien entendu fait apparaître des lacunes qui ont été comblées l'année suivante. En 1935, nous avons transféré la décision du Reich des vainqueurs des Gau de Berlin à Sarrebruck. Sous le contrôle de la Société des Nations, un vote de la population de la Sarre avait eu lieu le 13 janvier 1935 pour déterminer qui voulait appartenir à l'Allemagne ou à la France. Quatre-vingt-dix pour cent (90,7 %) de la population avait voté pour le retour de la Sarre au sein de l'Empire allemand, 0,4 % pour le rattachement à la France et 8,84 % pour le statu quo. La proclamation des vainqueurs du Reich a eu lieu dans la salle historique de la Wartburg, où les résultats du référendum avaient été exposés. Dans l'esprit des échanges avec la jeunesse française initiés par la direction de la jeunesse du Reich depuis 1933, nous avions invité une délégation de jeunes Français aux journées de la manifestation de Sarrebruck. Nous voulions ainsi manifester notre désir de coopération, précisément après le vote. Une soirée passée ensemble m'avait particulièrement impressionnée. Chaque Français accompagnait une dirigeante du BDM jusqu'à sa place à ses côtés, et chaque dirigeant de la Hitlerjugend prenait une Française par la main et la conduisait à table. Malgré les difficultés linguistiques, la soirée s'est déroulée dans la joie et l'esprit de camaraderie. Malheureusement, il y eut aussi une ombre au tableau. Nous avons été horrifiés par les propos d'un ancien responsable du Parti, qui était au courant de la présence des Français. Son discours ne respirait pas l'esprit

d'amitié, mais celui d'une revanche réussie, qui avait trouvé son expression supposée dans le vote sur la Sarre. Je suis ensuite allé m'excuser auprès des Français. Ils savaient maintenant que nous aussi, la jeune génération, avions nos soucis.

La compétition impériale de l'élite professionnelle devint un événement national. Les villes se disputaient le droit d'accueillir son passage dans leurs murs. Alors qu'en 1935, nous étions dans l'extrême sud-ouest, nous nous sommes rendus en 1936 à Königsberg en Prusse orientale, la ville d'Emmanuel Kant et d'Agnès Miegel. Cette décision était liée à notre profession de foi en faveur de l'Est allemand et de sa mission historique. L'ouverture du Reichskampfes a eu lieu dans la cour du château, éclairée par des torches, où résidait autrefois le premier roi de Prusse, Frédéric Ier. Les participants au Reichskampf ont été distingués par le fait qu'une compagnie de la Wehrmacht a défilé en leur honneur. Le commandant du Wehrkreis I, le futur maréchal général et commandant en chef de l'armée von Brauchitsch, s'est montré très intéressé par nos actions et a visité plusieurs sites de compétition. Il m'a raconté que dans sa famille, la tradition voulait que chaque fils apprenne un métier. Les compétiteurs pouvaient utiliser leur temps libre à bon escient. Ils ont visité les manufactures d'ambre, où l'on travaillait « l'or de la Prusse orientale ». Ils sont allés à la belle station balnéaire de Crantz ou ont fait une promenade informelle sur la côte de Samland avec leur chef de la jeunesse du Reich. La visite du monument de Tannenberg n'a pas été oubliée.

Les compétitions et les manifestations se sont déroulées avec une grande précision temporelle. Un jour seulement s'est écoulé entre la désignation et la proclamation des vainqueurs du Reich. Pendant ce temps, les nombreux documents artistiques devaient encore être inscrits et mis en page, puis signés par les chefs du Reich, le Dr Ley et von Schirach. Lors de cette campagne de signatures, les documents se sont mélangés dans l'ordre dans lequel ils devaient être lus. Quelques minutes avant la manifestation, mes collaborateurs étaient encore en manches de chemise sur le sol de leur chambre d'hôtel pour remettre les piles dans le bon ordre. Ce n'est qu'au moment de l'entrée des drapeaux que les documents sont apparus. Alors que je m'apprêtais à monter sur le podium pour prononcer mon discours d'ouverture, Hans Wiese, mon représentant pour la compétition, m'a chuchoté que les insignes des vainqueurs n'étaient pas encore arrivés. J'ai donc dû prolonger mon discours jusqu'à ce que l'entrée des halls d'exposition m'indique par un signe qu'ils étaient en train d'arriver. La joie immense des vainqueurs du Reich lors de la lecture de leurs noms nous a

pleinement dédommagés de ce genre de contretemps. Après le travail de la journée, certains directeurs et assistants de concours se détendaient tard dans la soirée au « Blutgericht », un bar à vin historique dans les caves du château, avec ses voûtes enfumées et ses tonneaux de vin bruns sculptés qui créaient une atmosphère agréable. Mais il devait faire attention à ce que la « prise de l'ours » ne lui fasse pas mal aux jambes.

En 1937, la sélection des jeunes travailleurs et des jeunes travailleuses s'est réunie à Munich pour la lutte contre le Reich. Elle s'est ouverte par un rassemblement devant la Feldherrenhalle. Pendant le temps libre, les participants ont visité les curiosités de la ville. Un voyage dans les Alpes a permis de réaliser le souhait de nombreux participants. L'apprenti imprimeur Heinz Mauer de Hanovre a écrit à ce sujet dans sa lettre :

« Sur le chemin du retour, un calme étrange régnait dans le compartiment. Nous n'avions passé que quelques heures dans les Alpes. Pourtant, elles nous avaient subjugués, nous étions encore captivés par le jeu silencieux des lacs de montagne d'un vert profond et limpide, par les sommets enneigés et les forêts de conifères calmes et sérieuses. Chacun de nous devait digérer ces impressions. Bien après le couvre-feu, je n'arrivais toujours pas à trouver le sommeil. Je n'ai cessé de penser à cette expérience inoubliable ».

Lors de la manifestation finale au cirque Krone, les vainqueurs du Reich ont été annoncés. L'apprenti lithographe Fr. Großmann de Hambourg a écrit sur l'atmosphère chargée d'attente :

« Chacun se réjouissait avec ces camarades, qui se tenaient maintenant au milieu de la salle, ravis et rayonnants. Personne dans cette grande foule, qui restait encore sur les places, ne montrait le moindre égoïsme. Cette galanterie et cette camaraderie étaient sans doute les plus grandes qualités de ce combat. Tout le monde ne peut pas être vainqueur du Reich. Pour nous, les vainqueurs du Reich, cela ne doit que nous inciter à travailler mieux et plus sûrement. Une tension presque insoutenable planait sur nous lorsque le Reichsjugendführer a annoncé les noms des vainqueurs et les a appelés à lui. Lorsque mon nom a été prononcé, j'ai eu froid dans le dos. J'étais tout à fait troublé par ce grand événement, à savoir que j'étais finalement devenu le vainqueur du Reich. Ce n'est que peu à peu que j'ai pu me familiariser avec l'idée que j'avais effectivement atteint cet objectif ambitieux. Le combat du Reich à Munich représentera toujours un point culminant dans ma vie, et le fait que je sois devenu vainqueur du Reich n'est pas seulement un grand succès pour moi, mais aussi pour tous ceux qui, à un moment ou à un autre, ont fait des efforts pour moi et auxquels je dois donc des remerciements ».

Tous les compétiteurs ont reconnu la victoire de leurs camarades en les félicitant chaleureusement, sans jalousie ni envie. Cet esprit de camaraderie distingué s'est exprimé symboliquement par le fait qu'ils ont accompagné leurs meilleurs professionnels à la gare dans une retraite aux flambeaux solennelle. L'apprenti imprimeur Fritz Kruchen de Düsseldorf raconte :

« Une expérience m'a marqué de manière indélébile. Les 50 camarades qui se rendaient chez le Führer sont à la gare et leurs camarades défilent devant eux dans une retraite aux flambeaux. Hier encore, ils luttaient épaule contre épaule pour la palme de la victoire, et maintenant ils les acclamaient en reconnaissant sincèrement et joyeusement leur succès. Oui, cet esprit, puisse-t-il ne jamais s'éteindre dans la jeunesse allemande. Puisse chacun l'avoir emporté avec lui depuis Munich et le transmettre, où qu'il se trouve ».

En 1938, la généreuse ville hanséatique de Hambourg nous a accueillis avec le Reichskampf. Les participants y ont découvert la porte allemande vers le monde, le port actif et fréquenté avec ses géants des mers, ses cargos, ses yachts à moteur et ses sloops, ses entrepôts, ses grues agrippantes et ses chantiers navals vrombissants, un symbole de l'ascension et de la renommée retrouvée. Une délégation des vainqueurs du Gau a été reçue par le Gauleiter et Reichsstatthalter Karl Kaufmann, avec lequel nous nous sentions particulièrement liés. Les sénateurs de la ville hanséatique de Hambourg les ont accueillis à l'hôtel de ville comme des invités bienvenus. Avec moi, ils ont profité d'une pause café sur le Sülberg à Blankenese, d'où ils ont pu contempler le lointain au-delà de l'Elbe extérieure. De tous les concours du Reich qui ont eu lieu jusqu'à présent, c'est à Hambourg qu'ont participé le plus grand nombre de gagnants et de gagnantes des Gaue. Sur près de 2,8 millions de participants, 37 700 vainqueurs de Gau ont été désignés, parmi lesquels les mieux notés – 6 352 vainqueurs de Gau – étaient venus à Hambourg. C'était la première fois que des gagnants adultes se présentaient au Reichsentscheid à Hambourg.

Après quatre compétitions professionnelles de la jeunesse allemande, l'idée avait également fait son chemin parmi les adultes. Dès le 18 mars 1937, le Dr Robert Ley m'avait nommé directeur de la compétition professionnelle de tous les créateurs allemands organisée par le Front du travail allemand. Le 12 septembre 1937, il avait émis l'ordre suivant :

« En exécution de mon ordonnance 15/37, un service permanent 'Berufswettkampf aller schaffenden Deutschen' [Concours professionnel de tous les créateurs allemands] est désormais créé. Le directeur de ce service est, conformément à l'ordre donné, le professeur Axmann. Le service 'Berufswettkampf aller schaffenden Deutschen' (Concours professionnel de tous les Allemands créateurs) a le caractère d'un poste de direction et doit, en cette qualité, représenter et organiser le concours professionnel de la jeunesse et le concours professionnel des adultes dans la subdivision : ouvriers qualifiés ou compagnons et maîtres. La mise en œuvre pratique s'effectue directement par l'intermédiaire des communautés d'entreprises du Reich et des Gauwaltungen. D'un point de vue professionnel et territorial, les directeurs des Reichsbetriebsgemeinschafts et les

Gauobmänner sont donc entièrement responsables du bon déroulement de la compétition professionnelle de tous les créateurs allemands ».

De nouvelles classes de performance avaient été créées pour les ouvriers qualifiés, les compagnons et les maîtres, et les épreuves avaient été établies selon les principes pratiqués jusqu'alors. Nous avions également invité à Hambourg tous les anciens vainqueurs, hommes et femmes, du Reich des années 1934 à 1937. Nous avons eu la surprise de retrouver nos meilleurs éléments. J'avais informé le Dr Ley que même dans une grande ville comme Hambourg, il serait difficile de créer les mêmes conditions d'espace pour le déroulement de la compétition pour plus de 6 000 participants. Nous avons envisagé la construction d'une aire centrale avec des sites de compétition pour la décision du Reich. La proclamation des vainqueurs du Reich 1938 a eu lieu dans la Hanseatenhalle, avec des discours de Baldur von Schirach et du Dr Robert Ley. Dans son discours, le Dr Ley a annoncé notre projet de construction de vastes sites de compétition. Selon le rapport du *Junge Deutschland* d'août 1938, il s'est exprimé de la manière suivante à ce sujet :

« Il y a 6 000 garçons et filles, ouvriers et ouvrières, réunis ici. Mais il y a 40 000 Gausieger, c'est-à-dire presque sept fois plus. Il est nécessaire de rassembler les vainqueurs du Gau pour une lutte finale commune. Mais nous ne pouvons pas augmenter les conditions à l'infini pour réduire le nombre de vainqueurs du Gau. Nous voulons être heureux et fiers d'avoir réussi, au cours de ces cinq années, à augmenter autant les capacités professionnelles de notre peuple. Il est donc prévu de construire une ville de concours, un stade pour les concours professionnels, et ce dans la ville de la voiture populaire allemande, dont la construction est déjà en cours. C'est là que seront construits tous les sites de compétition et les logements pour les manifestations des prochaines années. Le plan sera élaboré en détail par la direction des compétitions sous la direction de l'Obergebietsführer Axmann ».

Une école supérieure de travaux pratiques devait voir le jour et tous ceux qui en seraient sortis vainqueurs du Reich recevraient un diplôme sanctionné par l'État, correspondant au grade de docteur. Sans aucun doute, il s'agissait d'une nouveauté sociopolitique. Cette évolution nous a été refusée par la guerre.

À Hambourg, j'ai fait visiter les lieux de compétition à l'ambassadeur d'Angleterre, sir Neville Henderson. J'avais fait sa connaissance chez Viktor Lutze – le nouveau chef d'État-major de la SA – et depuis, j'étais de temps en temps invité à l'ambassade d'Angleterre. Il était très ouvert et intéressé par les questions de sélection dans la vie professionnelle. Cela n'était pas surprenant, car les Anglais avaient une grande expérience des questions de sélection pour la direction politique du Commonwealth. L'ambassadeur

français François Poncet avait également manifesté son intérêt pour nos actions. Il avait déjà visité nos sites de compétition à Berlin en 1936. En 1939, nous avons choisi Cologne pour organiser le concours du Reich. Lorsque les participants arrivèrent avec leurs cartables, leurs valises et leurs outils de tous les Gaue, des banderoles et des affiches sur les tramways et les panneaux d'affichage les saluèrent. Les maisons étaient pavoisées en leur honneur et les sites de compétition décorés. Partout dans les rues, la jeunesse courait et chantait. Les salles de concert et les théâtres s'étaient ouverts. La ville entière était placée sous le signe de la lutte pour le Reich. Le temps libre était occupé par des heures d'allégresse sur les bateaux à vapeur du Rhin. Cette fois-ci, j'avais reçu la mission d'annoncer les vainqueurs du Reich. Ils sont restés secrets jusqu'au dernier moment. Dans le silence de la salle, l'attente était tendue. J'ai lu la profession et le nom du vainqueur. Une exclamation de joie fut la réponse. Les élus sautèrent en l'air, se jetèrent au cou de leur voisin, atteignirent la tribune sous les acclamations sincères de leurs camarades sans envie et reçurent, en riant ou en pleurant, des mains des dirigeants du Reich, Baldur von Schirach et le Dr Ley, le certificat et l'insigne de vainqueur du Reich. J'étais tellement ému que ma voix s'est éteinte pendant quelques instants. C'était la dernière décision du Reich en temps de paix. Pour la première fois, les Autrichiens et les Sudètes étaient de la partie.

La participation des étudiants a été un enrichissement pour la compétition professionnelle du Reich. Les travailleurs manuels et intellectuels se retrouvaient ainsi sur un même front et témoignaient de leur volonté commune de construire le Reich. La Reichsleistungskampf activait la jeune relève de la science allemande. Le responsable du plan quadriennal, le Ministre-Président, le Maréchal Göring, s'est exprimé à ce sujet comme suit :

> *« Je salue vivement la réalisation du Reichsleistungskampf des étudiants allemands dans le cadre de la Reichsberufswettkampf de toute la jeunesse allemande. Les étudiants allemands prouvent ainsi leur volonté de s'intégrer pleinement dans le grand front de la jeunesse allemande et de s'engager dans de nouvelles voies dans le domaine si important de l'éducation d'une nouvelle génération de scientifiques. J'espère et je souhaite que les étudiants allemands des universités et des écoles techniques participent joyeusement et en grand nombre à cette bataille ».*

Les tâches confiées aux étudiants et étudiantes les ont amenés à se pencher sur des questions et des problèmes nécessitant une solution urgente. Ils étaient donc largement axés sur la pratique. Ils portaient par exemple sur l'industrie textile allemande, les matières premières et maté-

riaux allemands, l'approvisionnement énergétique allemand, les transports allemands, l'espace et l'habitat, la liberté alimentaire, l'organisation économique nationale-socialiste, la vie juridique allemande, la gestion de la santé et les arts plastiques. Il était évident que ces thèmes avaient un rapport direct avec les objectifs du plan quadriennal. Les tâches choisies n'ont pas été traitées et résolues par un seul étudiant, mais par une communauté de travail. De nombreux travaux ont été d'une grande utilité pour la construction. Certains travaux ont été déclarés secret d'État. D'autres travaux ont été publiés dans des revues scientifiques spécialisées et dans la presse. Les résultats des efforts et des recherches ont pu être mis en pratique dans de nombreux domaines – de la construction mécanique à l'exploitation minière ou de l'espace et de l'habitat à la création artistique – dans une proportion élevée, entre douze et cent pour cent.

Ces chiffres ont prouvé la part créative des étudiants dans l'organisation de notre vie. L'évaluation des solutions a été effectuée par plusieurs personnalités compétentes. La notation des solutions allait de la catégorie « inutilisable » à « très précieux ».

Les Jeunesses hitlériennes ont également profité de la lutte pour la performance des étudiants. Par exemple, un groupe de travail étudiant a mis à disposition de la commune frontalière de Flatow ses plans pour un foyer de la jeunesse hongroise, un terrain de fête et un terrain de sport. Le gouvernement de Schneidemühl et le service d'aménagement du territoire de la Communauté frontalière ont ensuite mis à disposition les moyens financiers nécessaires à la construction de ces installations. Dans d'autres domaines également, les prestations fournies constituaient une unité entre la recherche et la pratique. La collaboration entre le bureau de direction du Reichsberufswettkampf et la direction des étudiants a été très satisfaisante. Le financement du Reichsleistungskampkampf des étudiants était assuré par le Deutsche Arbeitsfront. Des représentants des communautés de travail victorieuses ont été présentés au chef de l'État le 1er mai. Les étudiants des écoles techniques ont été les pionniers de la Reichsleistkampf. Ils participèrent en 1934/35 avec 78 écoles spécialisées, 256 équipes et 1 482 étudiants. En 1935/36, les étudiants universitaires ont suivi avec 8 970 participants. J'ai considéré comme un signe particulièrement encourageant le fait que le Reichsnährstand ait participé avec 282 137 jeunes et l'industrie minière avec 48 265 mineurs et jeunes mineurs. Le fait que l'artisanat allemand ait participé au Reichsberufswett avec 25 000 maîtres, 21 000 compagnons et 14 000 communautés d'entreprises était également très remarquable. L'artisanat n'a pas seulement une grande importance pour la

construction économique, mais aussi pour l'accomplissement d'une mission culturelle en tant que force créatrice.

Dans le cadre de la compétition professionnelle du Reich, il y avait également des actions spéciales, comme par exemple un concours d'affiches ou un concours de vitrines. Ainsi, les membres de l'industrie graphique étaient appelés à créer une affiche pour le Reichsberufswettkampf, qui devait exprimer de manière convaincante et judicieuse le but élevé du Reichsberufswettkampf. En 1937, quelque 579 projets d'affiches ont été envoyés. Ils ont été très appréciés par les artistes et les graphistes. Les auteurs des meilleurs projets ont reçu une bourse pour une visite d'un an à l'école des arts et métiers d'Offenbach am Main. En outre, des projets de certificat d'honneur des vainqueurs et de certificat de participation devaient être présentés, qui promettaient de devenir un beau souvenir et une fière possession pour la vie. Enfin, il fallait concevoir une affiche pour le concours de vitrines de la jeunesse commerciale, qui devait être affichée dans les vitrines. Les jeunes et les adultes des deux sexes ont été invités à y participer. Il s'agissait de 15 secteurs commerciaux, allant de la floriculture, du commerce d'art et d'antiquités aux textiles, verre et porcelaine, en passant par les drogueries, la santé et les soins corporels et les produits alimentaires et de luxe. Le concours de vitrines avait pour devise : « Nous annonçons la performance allemande ». La vitrine devait également être au service des objectifs de politique économique et influencer l'orientation de la consommation dans le sens du plan quadriennal. Il permettait d'éliminer les idées fausses et les préjugés sur les nouvelles matières premières de substitution allemandes et de propager leur véritable valeur. Les vitrines ne devaient pas seulement être décorées dans les artères fréquentées, mais aussi et surtout dans les rues secondaires, les banlieues et les petites villes. En 1938, quelque 75 000 vitrines ont été mises à disposition pour la décoration. Ces vitrines devaient refléter la volonté de travailler et d'être performant. Si la valeur de l'expérience vécue dans la communauté était pour nous d'une grande importance, le travail orienté vers l'intérieur ne l'était pas moins. Outre les travaux d'organisation, cela concernait surtout l'évaluation professionnelle et scientifique des résultats des performances et la promotion professionnelle des vainqueurs. L'évaluation a porté sur environ 2 800 000 travaux. Il s'agissait certainement d'un échantillon représentatif. À l'époque, nous ne pouvions pas encore travailler avec des ordinateurs. Ils ne sont arrivés sur le marché que trois décennies plus tard. Nous utilisions alors le système de cartes perforées de Hollerith.

Il y a encore un fait qui me semble digne d'être mentionné. L'association des fonctionnaires allemands s'est montrée si impressionnée par l'impact de la compétition professionnelle qu'elle a suggéré et proposé que les fonctionnaires puissent également participer à la compétition à l'avenir. Il demanda l'accord du Ministre de l'intérieur du Reich. Celui-ci répondit dans une lettre du 17 juin 1939 :

« Après concertation avec l'adjoint du Führer, je donne mon accord de principe à la participation des fonctionnaires à la compétition professionnelle du Reich. Dans l'esprit des négociations préliminaires, je fais toutefois dépendre cette approbation du fait que la compétition pour les fonctionnaires soit évaluée de manière tout à fait identique à celle des membres de l'entourage non fonctionnaires du service public et de l'économie libre et qu'elle ne soit pas organisée comme une manifestation spéciale, mais qu'elle se déroule avec leur participation sous une organisation uniforme et selon des directives uniformes ».

Nous avons bien sûr salué cette décision. On parlait toujours des droits acquis des fonctionnaires, que tel ou tel avait plus usurpés que mérités au fil du temps. Il aurait donc été bienvenu qu'il y ait un peu de mouvement dans le processus bien établi. Il aurait surtout été possible que quelqu'un puisse obtenir une position plus élevée en dehors du système d'habilitation, grâce à son mérite avéré. Malheureusement, une telle solution n'a pas vu le jour.

Une curiosité mérite d'être notée en passant : le Dr Ley avait proposé au Reichsleiter Martin Bormann que le domaine d'Obersalzberg participe au Reichsberufswettkampf. Dans une lettre du 23 juillet 1939, Bormann répondit comme suit :

« Cela n'est pas possible pour plusieurs raisons. Tout d'abord parce qu'il est impossible de comparer le domaine d'Obersalzberg à d'autres domaines, car le domaine a été construit avec des moyens qui ne sont pas à la disposition des agriculteurs participant au Reichsberufswettkampf. Il serait tout à fait inéquitable d'imposer une telle concurrence aux autres participants. Deuxièmement, le domaine a été construit et aménagé selon les instructions précises du Führer, et il n'est donc pas acceptable que le Führer attribue en quelque sorte un prix à son propre produit. Troisièmement, l'exploitation interne du domaine ne peut pas encore concurrencer les autres exploitations. Notre cheptel, par exemple, a dû être acheté dans toute une série d'élevages différents et n'est donc pas encore aussi uniforme que d'autres élevages qui existent depuis de nombreuses années. On pourrait multiplier ces exemples. Pour toutes ces raisons, il faut renoncer à une participation de l'administration du domaine d'Obersalzberg au Reichsberufswettkampf ».

Martin Bormann était responsable de l'administration de l'Obersalzberg et de l'exploitation du domaine. Il avait travaillé dans le passé en tant qu'élève puis inspecteur au domaine Herzog, près de Parchim dans le

Mecklembourg. Ce n'est pas le Führer, mais Bormann ou son délégué qui aurait été testé par le concours.

L'uniformité des tâches et de l'évaluation a permis une évaluation comparative. Le formulaire d'évaluation servait de support. Le numéro d'identification du concurrent et de l'entreprise y était inscrit. Il contenait des questions sur les données personnelles, la formation professionnelle et la situation sociopolitique. Les réponses possibles étaient inscrites dans une case à l'aide d'un chiffre clé. La fiche d'évaluation contenait également les résultats de la compétition. L'évaluation nous a permis d'obtenir un aperçu de l'évolution des performances des différentes années. Ainsi, en 1936, 5,5 % et 10,4 % des jeunes participants ont obtenu de très bonnes performances dans la pratique professionnelle, 34,5 % et 44,5 % de bonnes performances en 1936 et 1939, 38,7 % et 37,1 % de performances suffisantes en 1936 et 1939, et 21,3 % et 8 % de performances insuffisantes en 1936 et 1939. Avec ces chiffres exacts, l'effet d'amélioration des performances du Reichsberufswettkampf était prouvé. C'était également le cas pour l'augmentation des performances dans l'économie domestique et l'accomplissement des tâches idéologiques. En 1937, 46,5 % des membres des Jeunesses hitlériennes et 36,9 % des non organisés ont obtenu une très bonne ou une bonne évaluation, tandis que l'évaluation insuffisante opposait 8 % des membres des Jeunesses hitlériennes et 13 % des non organisés. Ainsi, nous avons également pu constater l'impact du travail des Jeunesses hitlériennes. Cette évaluation a été différenciée selon les professions et les classes de performance au sein des Gaue. Cela a donné lieu à de nombreuses possibilités de comparaison. Le Gau Württemberg-Hohenzollern est arrivé en tête pour les performances pratiques et théoriques. L'évaluation a confirmé que les performances professionnelles pratiques étaient toujours les meilleures pour les participants issus d'entreprises disposant d'ateliers d'apprentissage, tandis que les performances professionnelles théoriques étaient les meilleures pour les participants ayant fréquenté une école pratique. Ainsi, les résultats concrets de l'évaluation nous ont donné des indications précieuses sur les propositions et les mesures nécessaires à l'amélioration. L'évaluation sociopolitique des questionnaires portait entre autres sur la profession du père, le nombre de frères et sœurs chez les jeunes, le nombre d'enfants chez les adultes et surtout sur les congés payés. Une enquête menée en 1932 auprès de 200 000 jeunes avait révélé que 84,4 % des jeunes travailleurs ne bénéficiaient que de congés de moins de huit jours, dont 23 % ne bénéficiaient d'aucun congé. Au cours des trois premières années qui ont

suivi la prise du pouvoir, l'octroi de congés aux jeunes travailleurs a connu une augmentation tout à fait considérable, sur laquelle je reviendrai plus en détail.

Les résultats de l'évaluation sociopolitique des questionnaires chez les vainqueurs du Reich étaient particulièrement révélateurs. Soixante pour cent de leurs pères travaillaient comme salariés. Parmi eux, 22 % étaient au chômage ou à la retraite pendant les années décisives du développement des vainqueurs du Reich. Dix-sept pour cent des vainqueurs du Reich étaient issus de familles de plus de cinq enfants. Environ un tiers des vainqueurs du Reich ont dû choisir un métier contre leur gré en raison de contraintes économiques. Dans 32 % des cas, la formation dans une école moyenne ou supérieure a été interrompue pour des raisons financières et parce qu'on ne leur a pas accordé de poste vacant. Un besoin urgent de promotion existait par manque de moyens propres chez 73 % de tous les vainqueurs du Reich. Ces résultats correspondaient à peu près à ceux des milliers de Gausieger. Il était urgent de remédier à cette situation.

La compétition était une condition préalable à l'identification de l'élite et son objectif principal était la promotion des vainqueurs issus de la compétition. En 1937, nous comptions déjà environ 100 000 vainqueurs locaux, régionaux, de district et du Reich dans toutes les professions. La participation des adultes en 1938 et 1939 a encore augmenté ce chiffre.

Il fallait ainsi faire face à un énorme programme de promotion. La base de ce travail consistait à promouvoir les vainqueurs dans l'entreprise dont ils étaient issus. Il s'agissait d'abord de les exploiter pleinement. Ce n'est qu'ensuite que l'on a envisagé des mesures hors entreprise. Les jeunes qualifiés non qualifiés et semi-qualifiés étaient par exemple repris dans un contrat d'apprentissage ou dans une formation élargie. Pour les apprentis, la durée de l'apprentissage a été raccourcie, de sorte qu'ils pouvaient être admis plus tôt à l'examen de compagnon ou d'aide. L'augmentation de l'allocation d'éducation a également constitué une reconnaissance des efforts fournis. Dans plusieurs cas, le transfert dans un autre département de l'entreprise s'est avéré opportun. Souvent, des livres spécialisés et des boîtes à outils ont été offerts. Il était rare qu'un changement d'entreprise soit envisagé. La participation à des cours du soir a été rendue possible. Parmi les mesures d'encouragement hors de l'entreprise, il y avait surtout la formation professionnelle supplémentaire, dont l'organisme responsable était l'Office de la jeunesse du Front du travail allemand et ses communautés d'entreprises du Reich.

Le service de la jeunesse du Front du travail était responsable du travail de formation professionnelle et de politique sociale qui s'étendait à l'entreprise. Dans ce domaine, il existait un lien étroit entre le Front du travail allemand et les Jeunesses hitlériennes. Le directeur de l'office de la jeunesse était en même temps référent professionnel au sein de l'office social de la direction de la jeunesse du Reich. C'est mon collaborateur des cellules de travail de la jeunesse, Franz Langer, qui occupait cette fonction. Lorsqu'il est passé en 1935 au travail pour adultes du Front du travail allemand, le Dr. Ley m'a chargé la même année de reprendre ce poste, que j'ai dirigé pendant un an. Chacun pouvait participer volontairement à la formation professionnelle supplémentaire. Pour cela, la Jeunesse hitlérienne a utilisé son influence éducative. Elle reconnaissait la participation à la formation professionnelle supplémentaire comme un service de la JH. Depuis 1933, des millions de garçons et de filles ont participé à ces mesures au fil des ans. Les voyages économiques étaient particulièrement appréciés : ils permettaient de visiter plusieurs entreprises, y compris dans d'autres régions, et d'acquérir ainsi des connaissances sur les particularités et les caractéristiques du métier dans différentes régions. Ces voyages ont également permis de se faire une idée du contexte économique et d'élargir ainsi l'horizon de la formation.

L'économie dite d'entraînement, qui avait déjà été mise en place dans le passé par l'Association nationale allemande des employés du commerce (DHV), représentait également pour beaucoup une institution de formation très appréciée. On y imitait, avec des valeurs fictives, l'économie pratique et les relations entre les entreprises. Il existait même des entreprises d'entraînement à l'étranger avec lesquelles on pouvait correspondre. Le nombre d'entreprises d'entraînement s'est progressivement multiplié. Les mesures d'encouragement en dehors de l'entreprise étaient principalement destinées aux vainqueurs du Gau et du Reich. Il s'agissait notamment de permettre la fréquentation d'institutions de formation spéciales, d'écoles spécialisées et d'universités.

Le financement du parcours de formation était assuré par le Deutsche Arbeitsfront, parfois en collaboration avec les entreprises. En voici quelques exemples. Ernst Rösler a remporté la quatrième compétition professionnelle du Reich dans la catégorie des graveurs sur porcelaine, dans le groupe de compétition « pierre et terre ». Le soutien du Front du travail allemand lui permit de fréquenter l'école professionnelle de porcelaine de Selb, où il put compléter ses connaissances dans le domaine de la gravure et où il reçut en outre une formation de peintre de motifs. Son entreprise

formatrice, l'usine de porcelaine de Pettau, s'est déclarée prête à soutenir cette formation par une allocation mensuelle de subsistance. Alfred Hätte a remporté la deuxième compétition professionnelle du Reich dans le groupe de compétition textile. Le Front du travail allemand lui permit de suivre une formation d'ingénieur textile à l'école professionnelle du textile de Chemnitz. Il obtint un excellent certificat de fin d'études de l'école professionnelle et devint ensuite secrétaire personnel d'un groupe économique. Heinrich Wiegand a été le vainqueur du troisième concours professionnel du Reich dans le groupe de concours Fer et métal, spécialité Installateurs électriques. Wiegand a exprimé le souhait de devenir ingénieur. Le Deutsche Arbeitsfront a estimé qu'il était nécessaire de consolider et d'élargir la base professionnelle élémentaire de Wiegand avant de commencer la formation d'ingénieur proprement dite. Il a été placé chez Blohm und Voss pour travailler en tant que stagiaire. Parallèlement, il a eu l'occasion de suivre des cours du soir préparatoires à l'école technique. Les jugements de ses professeurs ont confirmé à l'unanimité qu'il possédait toutes les qualités requises pour atteindre l'objectif professionnel choisi. Après avoir terminé sa période de stage, pour laquelle il a reçu un certificat exemplaire de la société Blohm und Voss, il a fréquenté l'école technique d'État de Hambourg. Lors de la troisième compétition professionnelle du Reich, Johann Gerspacher a remporté la victoire dans la catégorie commerce de gros du groupe de compétition commerce. En raison de sa famille de onze personnes, il avait peu de chances d'atteindre par ses propres moyens l'objectif professionnel d'un spécialiste de l'exportation. Le soutien du Front du travail allemand lui permit de suivre une formation à l'école de commerce extérieur du Front du travail allemand à Hambourg. Il a terminé avec succès un cours pour commerçants d'exportation et d'importation. Le vainqueur du Reich Josef Fühles, qui était en compétition professionnelle en tant que technicien en chimie, a vu sa durée d'apprentissage réduite par son entreprise formatrice, le Kaiser-Wilhelm-Institut für Eisenforschung, en raison de ses performances, de sorte qu'il a eu la possibilité d'aller à l'école technique d'État à Essen avec des fonds du Front du travail allemand. Les jeunes postiers qui sont sortis vainqueurs du concours professionnel ont été promus par le Ministre des Postes du Reich, Dr. Ohnesorge, au rang de Numéraires postaux ou ont été admis en priorité à l'examen d'assistant. Les meilleurs apprentis constructeurs de télégraphes ont vu leur temps d'apprentissage réduit. La lauréate du Reich dans le domaine de la poste a été embauchée en priorité comme fonctionnaire, tout comme les lauréats adultes par la suite.

La gagnante du Reich Gertrud Gaiser, qui était ouvrière non qualifiée dans une usine de cartonnage, a été formée comme ouvrière spécialisée dans le cartonnage dans une usine de Stuttgart. Après sa victoire du Reich, Anni Wiedemann a été prise en charge par son entreprise dans le laboratoire de l'entreprise et a fréquenté à ses frais l'institut d'apprentissage et d'essai qui, après quelques mois, a accepté d'exonérer la gagnante du Reich des frais de scolarité. L'entreprise d'apprentissage a embauché la gagnante du Reich et lui a donné toutes les chances d'exploiter ses connaissances et ses compétences dans la pratique. Le vainqueur du Reich Paul Ringel, qui s'est battu dans la compétition professionnelle en tant qu'imprimeur de tissus, a fréquenté l'école textile avec des fonds du Front du travail allemand, qui lui a confirmé, après le premier semestre, les meilleurs résultats dans les matières théoriques et dans les travaux pratiques de laboratoire. Sur ordre de l'établissement, il a travaillé à l'exposition de Düsseldorf, à laquelle il a pu fournir différents travaux. Mais je pourrais citer mille exemples similaires. La gratitude des vainqueurs, hommes et femmes, soutenus était aussi grande que notre joie. Quelques lignes de leurs lettres peuvent témoigner de leur attitude intérieure.

Le vainqueur du Reich, Blaschke, a écrit :

« Je te remercie de tes efforts et de la disponibilité de la JH et de la DAF pour me permettre de progresser dans ma carrière. Mais surtout parce que tu as ainsi soulagé mon père d'un grand souci. Maintenant, j'ai un soutien solide et je peux terminer mon apprentissage en toute sécurité. Je travaille de nouveau du mieux que je peux et tu seras content de moi. Si tu as besoin de moi professionnellement au service de la JH, je m'engagerai de toutes mes forces pour elle ».

Dans une lettre du Reichssieger Günter Schultze, on pouvait lire :

« Je me réjouis que grâce à cette aide, la poursuite de mes études à la section de jour de l'école Gaue à Berlin ait été rendue possible et je voudrais maintenant vous remercier au mieux par ce biais ».

Le Gausieger Eberhard Bär écrivit en 1937 :

« Je suis ravi que vous fassiez preuve de tant de compréhension à mon égard et que vous me laissiez participer immédiatement au prochain cours de l'école de commerce extérieur de Hambourg. Le plan d'enseignement ci-joint de l'école dépasse mes plus grandes attentes. Il y a vraiment quelque chose à faire dans cette école et je suis heureux de pouvoir y participer. Je ne vais pas laisser passer cette occasion favorable pour ma formation professionnelle sans en profiter. C'est maintenant ou jamais ! »

La gagnante Johanna Gotte m'a écrit ce qui suit :

« Je te remercie de m'avoir offert 225 reichsmarks provenant des fonds du concours professionnel du Reich pour que je puisse suivre les cours de l'école professionnelle

supérieure de tricotage et d'industrie. J'ai ainsi eu la possibilité de progresser professionnellement. Je te rendrai compte de mes travaux au fur et à mesure et je te promets d'étudier assidûment afin de devenir une bonne ouvrière spécialisée à la fin de mon apprentissage ».

La gagnante Irmgard Frahm nous a contactés d'Angleterre :

« Je suis heureuse que l'argent soit à ma disposition pour poursuivre ma formation professionnelle. Maintenant que le concours professionnel du Reich de cette année approche, la grande expérience de l'année précédente se présente à nouveau à moi de manière si évidente. Je ne peux pas dire à quel point cela m'aide ici, à l'étranger, et j'en parle autant que possible, je montre les images du 1er mai, puis on me pose de plus en plus de questions sur notre pays, et j'essaie de parler de tout ce qui est grand et nouveau. C'est étrange de voir à quel point on se sent membre d'un tout, surtout à l'étranger, et j'espère ramener de nombreuses impressions utiles pour mon travail ».

La gagnante, Annemarie Commesmann, s'est exprimée comme suit :

« C'est étrange de ne pouvoir remercier personne personnellement pour cette merveilleuse bourse. Le soir, quand j'achète mon pain et ma saucisse pour le dîner, j'ai un sentiment si étrange quand je pense à la provenance de l'argent avec lequel je paie. Ce genre de choses est obligatoire. Je vais essayer de profiter au maximum de mon séjour ici, à l'école de Weimar, pour pouvoir vous dire ensuite que cela en valait la peine ».

La constance des performances s'est également traduite par le fait que de nombreux participants ont remporté la palme de la victoire à plusieurs reprises. Chaque année, nous invitions gratuitement les vainqueurs au Festival Schiller et de la jeunesse à Weimar. Ils y ont assisté à des représentations de la musique classique allemande au Théâtre national allemand avec les meilleurs acteurs. Nous les avons également fait participer à des croisières organisées par « Kraft durch Freude ». Le 9 septembre 1934, j'ai embarqué sur le paquebot de passagers et de marchandises *Stuttgart* à Bremerhaven avec de jeunes travailleurs et les vainqueurs du premier Reichsberufswettkampf. À bord, nous avons eu l'occasion de discuter de manière informelle de questions relatives au parcours professionnel ou de difficultés existantes. Le voyage en mer s'est déroulé sur la côte ouest de la Norvège. Au cours du voyage, nous avons traversé le Skagerak entre le Jutland, la Norvège et la Suède. Les 31 mai et 1er juin 1916, l'une des plus grandes batailles navales de l'histoire s'était déroulée dans cette zone. Elle opposait la « Grande flotte » britannique, supérieure en nombre de navires et en puissance de feu, à la flotte de haute mer allemande. Les Anglais ont déploré 6 094 morts et 674 blessés et les Allemands 2 551 morts et 507 blessés. À l'arrière du navire, nous avons assisté à une cérémonie commémorative du Skagerak, au cours de laquelle le capitaine Lehnberg et moi-même avons prononcé le discours. Nous

avons commémoré les morts des deux côtés et jeté une couronne dans les flots en leur honneur. En haute mer, nous avons croisé les paquebots de vacances *Der Deutsche* et *Monte Olivia*. En les voyant, je me suis souvenu qu'au tournant du siècle, les sociaux-démocrates avaient diffusé un tract sur lequel on pouvait lire : « Et vous, les ouvriers, vous sillonnerez un jour les mers sur vos propres bateaux ». Un peu plus d'un an après la prise du pouvoir, c'était désormais possible.

Les Jeunesses hitlériennes récompensaient la victoire de leurs membres dans les compétitions professionnelles en leur attribuant un grade supérieur. Il ne s'agissait donc pas seulement de marcher et de tirer ! Les résultats réjouissants et les expériences positives de notre promotion des vainqueurs ont donné lieu à la création du « BegabtenfÖrderungswerk des Deutschen Volkes ». La fondation a eu lieu sous le patronage du chargé du plan quadriennal, Hermann Göring. Les fondateurs étaient le chef de l'organisation du Reich du NSDAP et chef du Front du travail allemand, le Dr Robert Ley, le Ministre de l'économie du Reich, le Dr Walter Funk, et le chef de la jeunesse du Reich, Baldur von Schirach. Le Dr Ley a pris la direction du BegabtenfÖrderungswerk. J'ai été nommé directeur général. Les fondateurs ont lancé l'appel suivant :

« Il y a quelques années encore, nous manquions d'emplois. Aujourd'hui, nous manquons cruellement de main-d'œuvre. C'est là une merveilleuse transformation de notre économie. Il s'agit aujourd'hui d'amener chaque citoyen à l'emploi qui correspond le mieux à ses aptitudes naturelles. Le travailleur de qualité doit être mis au travail de qualité. Le travail primitif doit être de plus en plus remplacé par la machine. Dans cette optique, l'utilisation du travail et l'orientation professionnelle revêtent une importance particulière. Il est décisif pour l'amélioration des performances de notre peuple que nous procédions à une sélection planifiée des personnes compétentes. Il en va de la vie politique comme de la vie professionnelle. Le Reichsberufswettkampf a fait ses preuves au cours des dernières années en tant que système de sélection. Il donne à chaque travailleur la possibilité de prouver publiquement, une fois par an, ce qu'il est capable de faire. Celui qui réalise des performances supérieures à la moyenne ou qui devient même le vainqueur du district, du Gau ou du Reich dans sa profession est tout à fait digne d'être encouragé par la communauté. C'est ce que nous avons fait jusqu'à présent. Afin de garantir une organisation encore plus efficace de l'encouragement grâce à un recensement uniforme des moyens, l'œuvre de promotion des talents du peuple allemand a été créée. La coopération entre le Parti, l'État et l'économie doit permettre de trouver des moyens pour aider les meilleurs à développer leurs capacités et à surmonter les résistances du quotidien. Le BegabtenfÖrderungswerk doit agir dans l'esprit du programme du Parti national-socialiste, dont le point 20 stipule : 'Nous exigeons l'éducation aux frais de l'État des

enfants particulièrement doués de parents pauvres, sans tenir compte de leur statut ou de leur profession'. C'est ce que veut le Führer ».

Les écoles Adolf Hitler, fondées en 1937 par le Dr Robert Ley et Baldur von Schirach avec l'accord du titulaire du nom, visaient également cet objectif ; après la guerre, leurs diplômés avaient occupé des postes de direction dans de nombreux domaines - leur sélection et leur formation ont manifestement dû faire leurs preuves.

La création du BegabtenfÖrderungswerk, le 11 juillet 1939, présentait l'avantage d'intégrer le plan quadriennal et le ministère de l'Économie du Reich dans nos objectifs. Le Front du travail allemand ayant déjà mis à disposition des millions pour l'encouragement des talents, il y avait la perspective de renforcer encore considérablement la base de capital. On ne pouvait pas investir assez d'argent dans l'encouragement des talents. Nous n'avions pas l'intention de centraliser toutes les mesures d'encouragement chez nous. Nous voulions travailler de manière décentralisée et ne pas toucher aux initiatives de promotion des talents. En dehors de la promotion des vainqueurs du Reichsberufswettkampf, il y avait aussi des approches et des performances précieuses dans l'encouragement des personnes compétentes. C'était le cas de l'État, de l'industrie, de l'artisanat, du commerce, du Reichsnährstand et du Deutsches Studentenwerk. Le Ministre des Finances du Reich accordait en permanence, sous certaines conditions, des subventions pour la formation des personnes douées issues de familles nombreuses dans les écoles, les écoles spécialisées et les universités. Il prenait comme critère de talent les performances obtenues dans le cadre de la compétition professionnelle du Reich. Un décret du 27 février 1940 stipulait que les aides à la formation devaient à nouveau s'appliquer essentiellement aux vainqueurs de la compétition professionnelle. Le Ministre de l'intérieur du Reich avait décrété que les vainqueurs de la compétition professionnelle devaient se présenter à des examens spéciaux, même s'ils n'avaient pas les qualifications scolaires requises. C'était remarquable si l'on considère que l'admission à de tels examens était auparavant liée à certaines conditions scolaires. Les villes et les communes avaient prévu dans leur budget des fonds pour les bourses et l'encouragement des personnes douées. Le Ministre du Reich pour l'aviation avait décrété dans un décret du 18 août 1939 :

« En raison de leurs compétences professionnelles particulières, les Gausieger doivent être encouragés de toutes les manières possibles en fonction de leurs capacités. Il convient de leur donner immédiatement l'occasion, en les affectant à un poste supérieur pour une durée

d'environ trois mois, de faire la preuve de leur aptitude à occuper un poste supérieur avec des conditions de revenu particulières ».

Le Ministre des Postes du Reich, le Dr. Ohnesorge, s'est toujours efforcé personnellement d'encourager les personnes talentueuses dans le domaine de l'administration postale. Dans son décret du 5 septembre 1939, on pouvait lire :

« Je suis particulièrement heureux d'avoir pu répondre en grande partie aux souhaits très divers des vainqueurs. En tenant compte des souhaits, j'ai pris en considération toutes les circonstances particulières, telles que les succès remportés lors de précédentes compétitions professionnelles du Reich, l'âge, l'ancienneté, les services, le caractère, le comportement dans la camaraderie et la situation sociale ».

En 1935, le Ministre des transports du Reich avait publié un décret selon lequel les enfants exceptionnellement doués des ouvriers et des fonctionnaires des chemins de fer du Reich des grades inférieurs devaient bénéficier d'une meilleure éducation générale et d'une formation spécialisée, voire, dans les cas appropriés, d'une formation universitaire financée par la Reichsbahn. Le 28 mars 1939, un décret qu'il avait publié stipulait que toutes les mesures devaient être prises pour encourager les performances des membres de la Deutsche Reichsbahn. Ces mesures concernaient notamment la réduction de la durée d'apprentissage et l'attribution de travaux de valeur supérieure au sein du service de la Reichsbahn. Le fait qu'environ 75 % des fonctionnaires de la Reichsbahn étaient issus de la classe ouvrière de la Reichsbahn était un fait remarquable.

Les rapports annuels d'importantes entreprises industrielles montrent que des fonds sont progressivement mis à disposition pour encourager les talents. Ainsi, la société Hoesch AG de Dortmund avait créé le 1er avril 1938 une « fondation Friedrich Springorum » d'un montant d'un million de Reichsmark. La même année, la Gutehoffnungshütte de Nuremberg-Oberhausen avait créé une « fondation Paul Reusch » d'un montant de 1,25 million de Reichsmark. La « Fondation Peter-Klöckner », d'un montant d'un million de reichsmarks, avait également pour but d'encourager les jeunes talents. La Vereinigte Stahlwerke AG, Düsseldorf, a agi dans le même sens pour ses 5 200 apprentis industriels et ses 8 300 jeunes mineurs. L'IG Farbenindustrie s'est consacrée en particulier à la promotion de ses vainqueurs du Reich, des Gaue et des Kreiss. Le Reichsnährstand veillait à ce que les personnes qualifiées puissent fréquenter des établissements de formation particuliers. Le Reichsstudentenwerk était très actif dans la promotion de la sélection. La loi du 6 juillet 1938 en fit un établissement de droit public du Reich. Dès la prise du pouvoir, une étroite collaboration

s'est instaurée avec le bureau social de la direction de la jeunesse du Reich, dont faisait également partie un cadre supérieur du Reichsstudenten-werk. Entre 1933 et 1937, l'œuvre des étudiants du Reich a dépensé plus de 9,5 millions de Reichsmark pour l'aide aux étudiants et étudiantes. Ces mesures devaient être poursuivies à l'avenir par leurs promoteurs en régie propre. Cela pouvait rester ainsi. Mais il fallait y ajouter l'échange renforcé de suggestions et d'expériences de tous les participants à l'encouragement des jeunes talents ainsi que la concertation sur les principes et la répartition des moyens. Le bureau de direction du Reichsberufswettkampf disposait déjà d'un groupe de travail du Reich pour l'encouragement des talents. Elle devait être complétée par l'intégration d'autres représentants éminents de tous les secteurs économiques et être établie en conséquence dans les Gaue.

Lors de la création de l'Œuvre de promotion des talents du peuple allemand, des personnes haut placées ont justifié notre point de vue selon lequel les résistances matérielles qui s'opposaient aux talents devaient être éliminées. Il y eut aussi quelques voix critiques qui affirmèrent que la sélection ne se formerait qu'en surmontant les résistances. Ils défendaient le point de vue selon lequel les talents des couches les plus basses de la population étaient épuisés et que les personnes compétentes s'étaient de toute façon déjà hissées depuis longtemps dans les couches sociales supérieures. Ils partaient du principe qu'il y aurait également une lutte pour l'existence dans l'économie et la vie sociale et que la structure sociale d'un peuple correspondrait ainsi à sa biologie. Cette conception de la tendance darwiniste sociale a été réfutée par nos expériences et nos constatations. Dans ce contexte, je voudrais simplement rappeler que 73 % des meilleurs talents de la richesse n'ont pas pu suivre l'évolution professionnelle souhaitée, car ils n'ont pas pu bénéficier de la formation continue nécessaire en raison d'un manque total de moyens propres.

Le génie s'impose de lui-même, a-t-on souvent entendu dire. Eh bien, les génies sont rares en un siècle, et même de leur vivant, certains n'ont pas réussi à s'imposer, n'ont pas été reconnus par leurs contemporains et ont sombré dans une tombe de pauvre. Ce n'est qu'après leur mort que l'on s'émerveillait devant leur grandeur. Le concours professionnel du Reich n'a pas été créé pour découvrir des génies rares, mais pour rendre visibles d'innombrables talents cachés du peuple et les libérer des entraves matérielles de la misère sociale pour leur développement optimal. Combien de personnes sont venues de petites villes et de villages ! Un participant m'a dit qu'il n'avait jamais vu de chemin de fer jusqu'au jour de la compétition

du Gau. C'est donc là qu'il fallait aller pour exploiter les trésors de la main-d'œuvre, notre plus grande richesse.

L'encouragement de la relève artistique a constitué une extension de la mission du BegabtenfÖrderungswerk. Chez lui, le grand talent s'annonçait souvent dès l'enfance. Il existe de merveilleux exemples dans notre histoire culturelle. Je pense par exemple au grand dramaturge Friedrich Hebbel, issu d'une famille vivant dans la misère. À l'âge de 14 ans, le bailli de la paroisse de Wesselburen, sa ville natale, l'avait recueilli comme messager et scribe. Derrière une cage d'escalier, il devait partager son lit avec un cocher. Durant cette période oppressante de ses jeunes années, il écrivit dans son journal : « Comme mon enfance ne fut pas sombre et morne ! » Et pourtant, c'est à cette époque que les idées dominantes de son œuvre future l'envahirent. Plus tard, il avoua qu'après son départ de Wesselburen, il n'avait pas eu une seule idée nouvelle, mais qu'il avait déjà développé en lui les germes de toute sa future vision de la vie et de l'art. Il décrivit son état d'esprit par ces mots : « L'homme est le plus malheureux lorsque ses dispositions et ses forces spirituelles le rattachent au plus haut et que sa position dans la vie le relie au plus bas ». Ces mots sonnent comme une indication impérative de la nécessité d'encourager les personnes douées. Pensons à Friedrich Schiller qui, avec « Les Brigands », a créé au début de sa vingtaine une œuvre qui a traversé les âges.

Dans le domaine de la musique, on pouvait également faire référence à des enfants et des jeunes gens très précoces. À l'âge de dix ans, Jean-Sébastien Bach, le plus grand descendant de la lignée des Bach, dévouée à la musique depuis des générations, s'est pris de passion pour cet art. Nous avons été touchés par l'histoire de la nuit où, alors que tout le monde dormait, il se glissait en secret dans l'armoire fermée à clé de son frère aîné, saisissait de ses petites mains d'enfant les partitions enroulées à travers la porte à claire-voie et les recopiait pour lui à la lumière de la lune.

Un jour, je me suis rendu avec ma femme à Eisenstadt, dans le Burgenland, pour me recueillir sur la dernière tombe de Josef Haydn. Cela m'a rappelé qu'à l'âge de six ans, il avait déjà, selon ses propres dires, « chanté hardiment quelques messes dans le chœur ». Il était enfant de chœur à la cathédrale Saint-Étienne de Vienne et maîtrisait le violon et le piano. Et tout le monde sait que Mozart, âgé de six ans, donnait des concerts à la cour des princes. Le petit Ludwig van Beethoven n'atteignait pas encore les touches de l'instrument et devait s'asseoir sur le tabouret lorsqu'il voulait s'exercer. À l'âge de 13 ans, il a émerveillé le monde entier avec les préludes et les fugues du « Clavier bien tempéré ». Christoph

Willibald Gluck n'avait même pas douze ans lorsqu'il devint maître du violoncelle et plus tard de l'orgue. Le professeur de chant Holzer avait raconté que Franz Schubert, âgé de huit ans, avait pris le violon à cœur : « Si je voulais lui enseigner quelque chose de nouveau, il le savait déjà. Par conséquent, je ne lui donnais pas vraiment de cours, mais je me contentais de converser avec lui et de l'admirer en silence ». Pour le jeune Robert Schumann, âgé de neuf ans, le récital d'un pianiste virtuose avait été une expérience décisive, qui s'est ensuite imposée pendant ses études de jurisprudence. Le jeune Johannes Brahms était si parfait au piano à l'âge de dix ans qu'on voulut l'envoyer en Amérique comme enfant prodige. Quatre ans plus tard, il donnait lui-même des cours et jouait le soir dans l'obscurité de Hambourg pour gagner le pain de sa famille. Le jeune lycéen Richard Wagner fut tellement bouleversé par les symphonies de Beethoven qu'il se jura de créer de nouvelles œuvres à partir de son esprit. Le violon était la chose la plus chère au tout petit Anton Bruckner, et c'est avec foi qu'il s'asseyait à l'orgue à la messe pour son père malade.

Les troupes de la JH, les spectacles d'amateurs et de marionnettes, les travaux artistiques, les orchestres de jeunes, les écoles de musique pour jeunes et les jeunes solistes ont donné naissance à de nombreux talents qui méritent d'être encouragés. C'est ainsi que s'est ouvert devant nous un vaste champ de travail réjouissant pour la promotion des jeunes talents artistiques.

En résumé, on peut tirer le bilan suivant pour le Reichsberufswettkampf et le BegabtenfÖrderungswerk : en 1934, quelque 500 000 jeunes participèrent d'emblée, en 1935 ils étaient 750 000, en 1936 déjà 1 036 000 et en 1937 déjà 1 800 000 garçons et filles. En 1938, avec les hommes et les femmes qui se sont ajoutés, nous comptions 2 800 000 participants et en 1939, ils étaient 3 600 000.

En six ans, plus de dix millions de travailleurs avaient donc fait preuve de leur volonté de performance. Notre objectif de mobiliser les jeunes et les adultes pour des performances professionnelles avait ainsi été atteint. Il convient de noter qu'en 1939, plus d'un million de jeunes filles et de femmes actives avaient participé à la compétition professionnelle, et que leur activité ne se limitait pas aux professions sociales et de soins. La mission de la mère était certes au cœur de l'éducation féminine, mais cela ne signifiait nullement l'exclusion des professions commerciales et libérales. Le Reichsleiter Alfred Rosenberg, chargé par Adolf Hitler de l'ensemble de l'éducation idéologique, s'était exprimé à ce sujet lors d'une réunion de

travail des dirigeantes du BDM le 12 décembre 1934, qui s'était tenue au château de la ville de Potsdam et avait montré la voie à suivre :

> *« Ce n'est pas que le mouvement national-socialiste veuille priver la femme de possibilités d'éducation, bien au contraire. Personnellement, je suis d'avis que l'éducation de la femme, qui commence et se poursuit chez vous, trouve son couronnement dans la femme indépendante. Il faut s'opposer à une conception selon laquelle la femme ne devrait être liée qu'au foyer. Je suis convaincu qu'un grand nombre de nos femmes ressentent également d'autres talents en elles, et que le Reich allemand est tenu de former ces capacités ».*

L'affirmation d'après-guerre selon laquelle la femme du Troisième Reich n'était là que pour mettre au monde des enfants, s'occuper du ménage et de la cuisine, est tout simplement fausse. Tout le monde pouvait participer à la compétition professionnelle. Ainsi, chacun avait la possibilité d'être stimulé sur le plan professionnel. Cela signifiait l'égalité des chances pour tous !

Les recueils de tâches de six ans ont également permis d'enrichir la connaissance des métiers et de donner ainsi une forme précise aux profils professionnels. L'évaluation des résultats du travail est devenue une radiographie de la formation professionnelle et des performances sociopolitiques des entreprises. La compétition professionnelle a élevé la détermination de la sélection à un système.

Trente-six ans après le Reichsberufswettkampf, John H. Pye, du Massey-College de l'université de Toronto/Kananda, a présenté un questionnaire dans lequel on pouvait notamment lire : « Pouvez-vous me dire, en toute impartialité, si le Reichsberufswettkampf a été utile pour vous et pour tous les autres jeunes Allemands ? » La plupart des anciens participants se sont exprimés de manière très positive sur leur expérience.

Par exemple, Monsieur Wulf Marsen de Mariensee a répondu « que tout engagement désintéressé pour une cause que l'on considère comme bonne a une valeur durable, au moins pour la formation de la personnalité. En ce sens, je dois répondre sans réserve par l'affirmative à cette question ».

Madame Anna Schmidt-Brücken de Heidelberg s'est exprimée comme suit : « Peut-être que le Reichsberufswettkampf était aussi un moyen de nous garder actifs, vivants, désireux d'apprendre et de nous intéresser à de nombreux domaines. Les jeunes veulent tout de même être sollicités ».

Madame Christel Schlosser de Dortmund a écrit au sujet de la demande : « Pour tous ceux qui sont toujours prêts à apprendre davantage, le Reichsberufswettkampf n'était pas seulement utile pour la promotion professionnelle, mais aussi un plaisir. Nous n'avons pas seulement travaillé,

mais aussi assisté à des théâtres et des concerts et vu beaucoup de belles choses de l'Allemagne ».

Monsieur Alfred Botzem de Francfort-sur-le-Main a donné la réponse suivante : « En résumé, je voudrais dire que les concours professionnels ne pouvaient être qu'utiles, car seules les forces capables étaient triées, sans que l'appartenance au Parti soit une condition préalable, bien que l'on prétende toujours le contraire aujourd'hui ».

Dans mon livre d'images *Olympia der Arbeit* de 1935, dans mon livre *Der Reichsberufswettkampf*, dans mes discours et lors des conférences de la presse étrangère, j'ai toujours souligné que nous considérions la Reichsberufswettkampf comme une preuve par l'acte pour la paix. Dans ce contexte, j'ai eu l'occasion d'exposer nos idées au Ministre des affaires étrangères du Reich, Konstantin Freiherr von Neurath, dont le rayonnement inspirait la confiance. Il a alors mis à notre disposition, en 1935, un appel dans lequel on pouvait lire :

> *« La jeunesse allemande a inscrit le principe de la performance sur ses drapeaux. Elle veut développer au maximum ses capacités dans la vie professionnelle. Le Reichsberufswettkampf de cette année sert également cet objectif. Mais il ne s'agit pas seulement de valeurs d'entraînement professionnel et de profession de foi en faveur du travail au service de la communauté nationale. En étant prête à engager toutes ses forces dans une compétition pacifique, la jeunesse allemande donne en même temps au monde entier une preuve de la volonté de paix qui anime toute la nation ».*

J'ai également eu des entretiens à ce sujet avec le futur Ministre des affaires étrangères du Reich, Joachim von Ribbentrop, et son adjoint et secrétaire d'État, Ernst von Weizsäcker. Monsieur von Weizsäcker m'a encouragé, à sa manière équilibrée et aimable, à poursuivre sur la voie que j'avais choisie. Je ne me doutais pas à l'époque qu'il faisait partie de la résistance. Le Reichsjugendführer Baldur von Schirach, qui s'efforçait par ses initiatives personnelles de collaborer avec la jeunesse étrangère au service de la paix, savait pourquoi il avait choisi le Reichsberufswettkampf comme symbole de la Jeunesse hitlérienne.

Après la prise du pouvoir, le travail social des Jeunesses hitlériennes n'a pas commencé par des revendications envers l'État. Il y avait six millions de chômeurs. Leur élimination était une priorité absolue. Des améliorations immédiates de la politique sociale auraient pu entraîner la perte d'emplois. Il y avait aussi autre chose. Nous étions d'avis que l'accomplissement des devoirs précède les droits. Ce n'est qu'en accomplissant ses devoirs que l'on pouvait poser des exigences en matière de politique sociale. La jeunesse avait rempli son devoir en prenant les mesures décrites. Elle avait désormais

le droit d'adresser des revendications à l'État. Le gouvernement l'a reconnu et honoré. En tant que porte-parole du gouvernement du Reich, le Ministre du Reich, Dr. Goebbels, l'a exprimé à plusieurs reprises dans ses discours. Déjà lors de la première manifestation du 1er mai 1933, il s'est exclamé devant la jeunesse rassemblée dans le Lustgarten de Berlin : « Cette jeunesse a le droit de revendiquer. Mais cette jeunesse, purifiée par le purgatoire de la guerre et de l'après-guerre, sait aussi tout aussi bien que seul a le droit d'exiger celui qui prend aussi sur lui le devoir de performance ».

Et pour l'ouverture de la deuxième compétition professionnelle du Reich, le 15 février au Palais des sports de Berlin, il a annoncé :

> *« C'est en effet une fête socialiste que nous célébrons ensemble ce soir ...N'est-ce pas un signe merveilleux que ce soit justement la jeunesse qui ait inscrit le mot d'ordre du socialisme sur ses drapeaux ? Que c'est justement la jeunesse qui veut se présenter à la nation dans la performance ? Que c'est précisément la jeunesse qui veut se mesurer les uns aux autres dans une lutte pour l'efficacité, afin de prouver à la nation qu'elle a le droit d'être évaluée sérieusement, équitablement et dignement ? ...Qu'est-ce que la jeunesse prouve ainsi ? Elle prouve ainsi qu'elle n'attend pas les lois, les plans et les projets publics, mais qu'elle agit elle-même... Vous, mes garçons et mes filles, vous donnez ainsi un merveilleux exemple à l'opinion publique allemande. Que peut faire face à cela l'éternel râleur et critique qui se retire dans son coin boudeur et ne veut voir du présent que les côtés sombres, mais jamais les côtés lumineux, qui voudrait de préférence éteindre la lumière parce qu'elle projette une ombre. Qui préférerait nier le présent en général, parce que justement le présent, à côté de ses nombreuses grandes vertus, présente ici et là des faiblesses humaines évidentes ».*

Nos objectifs sociopolitiques étaient dictés par les revendications que nous avions formulées publiquement et dans les assemblées d'entreprise avant 1933. Il s'agissait notamment d'accorder des congés suffisants aux jeunes travailleurs, dont le développement physique, intellectuel et moral était soumis à de fortes contraintes. Nous avons déjà expliqué dans quel état catastrophique se trouvait la situation dans ce domaine sous la République de Weimar, si l'on se souvient que 23 % des jeunes travailleurs ne bénéficiaient d'aucun congé et 61,4 % d'un congé de moins de huit jours. Nous devions sans cesse rappeler cette réalité aux chefs d'entreprise et à l'opinion publique.

C'est pour cette raison que nous avons organisé l'action de loisirs de la Jeunesse hitlérienne, qui s'est surtout étendue de 1934 à 1937. Le 3 mai 1933, je me rendis pour la première fois à la maison de la radio de Berlin, Masurenallee, pour parler à la jeunesse de nos objectifs socialistes par le biais de la Deutschlandsender, et dès les 3 et 4 décembre de la même année, environ 300 collaborateurs et collaboratrices du travail social de la JH se

réunirent au parlement prussien de Berlin pour recevoir de Baldur von Schirach et de moi-même les directives pour la réalisation du travail social et de l'action de loisirs. Cette mesure était portée conjointement par le bureau social de la direction de la jeunesse du Reich, le bureau de la jeunesse du Front du travail allemand et le Reichsnährstand. Elle n'était pas dirigée contre les chefs d'entreprise, mais visait à une collaboration consensuelle avec eux. On a pu constater avec satisfaction que les chefs d'entreprise prenaient de plus en plus souvent l'initiative de régler les congés bien au-delà de ce qui était habituel jusqu'alors. Cela montre qu'ils ne considèrent pas seulement leur activité comme un service pour leur entreprise, mais aussi pour le bien commun du peuple.

Et les jeunes ont défilé dans les rues et sur les places pour défendre l'objectif d'un temps libre plus long et se sont engagés dans ce sens en participant à des manifestations publiques. Dans la presse quotidienne et dans les revues spécialisées, nos journalistes experts en politique sociale ont justifié le droit légitime des jeunes à des vacances plus longues.

C'est ainsi que la vague des actions de loisirs a déferlé sur l'ensemble de l'économie. Au cours de l'été 1934, vingt et une des plus grandes usines de machines et fonderies de fer du centre de l'Allemagne annoncèrent par exemple qu'elles accordaient à leurs jeunes employés les congés suivants : 18 jours de travail à 15 ans, 16 jours de travail à 16 ans, 14 jours de travail à 17 ans et 12 jours de travail à 18 ans. Dans le district de Neuwied, en Rhénanie, la réglementation exemplaire des congés était la suivante : 24 jours de travail à 15 ans ou en première année d'apprentissage, 18 jours de travail à 16 ans ou en deuxième année d'apprentissage et 12 jours de travail en troisième et quatrième année d'apprentissage ou en 17 et 18 ans. Dans les pays de l'Est, on a appris par exemple que les usines Schichau à Elbing, Danzig et Königsberg accordaient à leurs apprentis dans les ateliers et les bureaux 21 jours de travail en première année, 18 jours de travail en deuxième année, 15 jours de travail en troisième année et 12 jours de travail en quatrième année. Il convient de noter en particulier que l'on a renoncé à des réglementations différentes en matière de congés pour les jeunes employés et les jeunes travailleurs et qu'elles ont été uniformisées pour les deux groupes. Il s'agissait là aussi d'un progrès remarquable d'un point de vue sociopolitique.

J'ai toujours éprouvé une grande joie dans la collaboration exemplaire avec les administrateurs du travail, les porteurs de la volonté de la politique sociale de l'État. Le Deutsche Arbeitsfront et les Fiduciaires du travail étaient des facteurs décisifs dans la vie sociale du Troisième Reich. En

principe, les nationaux-socialistes approuvaient les syndicats en tant que représentants des intérêts des travailleurs dans le système libéral-capitaliste. Ce n'est pas pour cette fonction qu'ils ont été dissous, mais parce qu'ils étaient devenus, sous la République de Weimar, un haut lieu politique de la lutte des classes, profitant de la misère sociale et du chômage élevé. Et celle-ci devait justement être surmontée sous le Troisième Reich. Selon la loi sur l'ordre du travail national du 20 janvier 1934, les administrateurs du travail étaient responsables du maintien de la paix du travail. Ils devaient entre autres veiller à la formation et à la gestion des conseils de confiance et trancher en cas de litige, nommer et révoquer les hommes de confiance des entreprises. Ils étaient également chargés de décider des licenciements envisagés, que l'entrepreneur d'une entreprise devait signaler par écrit à l'administrateur. La juridiction sociale d'honneur lui incombait. Il pouvait, après consultation d'un comité d'experts, fixer les directives relatives au contenu des règlements d'entreprise et des contrats de travail individuels. Ce pouvoir était d'une importance décisive pour l'octroi des congés et, globalement, pour l'organisation des relations contractuelles de travail et d'apprentissage. Les administrateurs du travail étaient des fonctionnaires du Reich, placés sous l'autorité du Ministre du travail du Reich. Ils étaient nommés pour les grandes régions économiques. Je connaissais les administrateurs du travail et me sentais lié à certains d'entre eux du temps de la lutte. Johannes Engel, par exemple, en faisait partie. Une étroite collaboration existait également avec son successeur pour la région économique de Berlin-Brandebourg. J'ai entretenu des liens de camaraderie étroits avec l'administrateur fiduciaire Willi Börger pour le bassin économique de Rhénanie. Il venait du secteur minier et était devenu professeur et directeur ministériel au ministère du Travail du Reich. Je l'ai rencontré une fois de plus des années après la fin de la Seconde Guerre mondiale à la gare de Mühlheim, où j'avais rendez-vous avec Otto Skorzeny, qui avait participé à la libération de Mussolini. Willi Börger a rendu de grands services aux ouvriers allemands. Avec lui, les intérêts sociaux de la jeunesse étaient en de bonnes mains.

Au fil du temps, le bureau social de la direction de la jeunesse du Reich a détaché des représentants compétents auprès des administrateurs du travail, qui ont aidé à préparer des décisions sociales pour la jeunesse travailleuse. Nous pouvions donc attendre de bonnes choses des administrateurs du travail, y compris pour l'octroi des congés. Après des accords avec les plus grands employeurs allemands, le Ministre des transports du Reich et le Ministre des Postes du Reich, nous avons également envoyé nos agents de

liaison et nos délégués à la Reichsbahn et à la Reichspost. Le 10 et le 11 août 1937, le Ministre des transports du Reich a édicté des dispositions relatives aux congés des jeunes participant aux camps de la JH. Elles stipulent :

« Pour les jeunes ouvriers jusqu'à l'âge de 18 ans révolus, les stagiaires des écoles secondaires, les jeunes auxiliaires et les apprentis qui participent pendant au moins dix jours civils à un camp ou à un voyage de vacances de la JH, le congé de repos auquel ils ont droit est porté à 18 jours ouvrables. Pendant cette période, le salaire ou la rémunération conforme à la destination est maintenu ».

Le congé de repos des apprentis d'atelier a été fixé comme suit :

« Les apprentis bénéficient d'un congé de repos au cours de chaque année d'apprentissage, à savoir, à l'âge de 14, 15, 16, 17, 18 ans révolus, d'un congé de repos de 18, 18, 16, 12 et 9 jours ouvrables avec maintien de la rémunération d'apprentissage ».

Selon un décret du Ministre de la Poste du Reich du 20 août 1937, le congé pour tous les jeunes était calculé comme suit :

« Jusqu'à l'âge de 16 ans révolus, 18 jours ouvrables ; jusqu'à l'âge de 17 ans révolus, 15 jours ouvrables ; jusqu'à l'âge de 18 ans révolus, 12 jours ouvrables. En cas de participation d'au moins dix jours à un camp dirigé par la Jeunesse hitlérienne, le congé doit être de 18 jours ouvrables pour tous les jeunes sans distinction d'âge ».

Un décret du Ministre des finances du Reich datant de 1937 témoigne de la reconnaissance par le Reich des revendications des Jeunesses hitlériennes :

« En outre, le congé des apprentis et des jeunes travailleurs doit être calculé à l'avenir comme suit. Avant l'âge de 16 ans, 18 jours ouvrables ; avant l'âge de 17 ans, 15 jours ouvrables ; avant l'âge de 18 ans, 12 jours ouvrables. Si le jeune participe pendant au moins dix jours à des camps ou à des voyages de vacances organisés par les Jeunesses hitlériennes, le droit au congé des jeunes de moins de 18 ans est porté à 18 jours ouvrables. En accord avec Monsieur le Ministre de l'intérieur du Reich et de Prusse, je suis d'accord pour que les dispositions ci-dessus soient également reprises dans les règlements de service d'autres administrations et entreprises publiques ».

Notre action de loisirs avait vraiment porté ses fruits. Il s'agissait maintenant d'utiliser et d'organiser correctement les vacances accordées. Pour cela, nous disposions de nos mesures de repos pour les jeunes, de camps spéciaux pour les jeunes travailleurs et de camps de toile de la Jeunesse hitlérienne. Dans son discours radiodiffusé du 29 août 1938, Baldur von Schirach s'est exprimé sur les camps de tentes comme suit :

« Il y a quelques jours, nous avons assisté à la clôture du camp d'altitude des Jeunesses hitlériennes, situé près de Murnau. Pendant quatre semaines, 6 000 garçons

âgés de 10 à 18 ans y ont mené une vie de garçon comme on ne peut en imaginer de plus belle et de plus heureuse. Montagnes et prairies, tentes et feux de camp ont formé une unité d'expérience dont ces garçons se souviendront toute leur vie. C'est à peu près à la même époque que tous les grands camps de vacances pour jeunes touchent à leur fin. Rien qu'au mois de juillet, près d'un million de garçons ont été accueillis sous le toit d'une tente. En août, ce chiffre a encore augmenté de manière considérable. De grands camps sportifs de filles ont également eu lieu dans toutes les régions du Reich. Bref, une grande partie de la jeunesse allemande a passé un été dans la joie et la santé ».

L'éminent pédiatre Dr Joppich, qui travaillait lui-même dans les Jeunesses hitlériennes pour la promotion de la santé, attribuait aux camps de toile un effet très positif sur l'éducation physique et mentale. Heureusement, le Reichsnährstand a également mis en place une réglementation des congés suffisante pour la jeunesse travaillant dans l'agriculture, qui correspondait à celle de l'économie industrielle. Les jeunes âgés de 14 à 18 ans bénéficiaient de congés échelonnés de 18 à 12 jours ouvrables. Comme le travail des jeunes ruraux était lié à la saison, du printemps à l'automne, ils bénéficiaient de plus en plus de mesures de repos pendant l'hiver. Il est arrivé de temps en temps qu'après un discours devant les jeunes ouvriers de grandes usines, les directeurs m'expliquent qu'ils allaient désormais accorder à leur jeune personnel un congé payé pouvant aller jusqu'à 18 jours. J'ai ressenti cela comme un grand cadeau. C'est ce qui s'est passé par exemple à l'usine de Leuna en mars 1935.

En plus de nos actions de loisirs couronnées de succès, nous avons soulevé, en collaboration avec le service de la jeunesse du Front du travail allemand, d'autres revendications sociopolitiques dont la réalisation devait éliminer les effets nocifs et dangereux du système libéral-capitaliste passé sur la jeunesse travailleuse. Parmi ces revendications figurait l'interdiction fondamentale du travail des enfants, auquel on avait toujours eu recours. Nous demandions la fixation d'un temps de travail réglementaire raisonnable qui ne devait plus être dépassé. Nous nous sommes fermement opposés au travail à la tâche des apprentis. Pour nous, l'essence de l'apprentissage consistait en une formation approfondie et une éducation professionnelle qui n'étaient pas axées sur l'obtention d'un salaire à la pièce le plus élevé possible. Nous nous sommes opposés à ce que les entreprises demandent de l'argent aux parents de l'apprenti pour la formation. Nous nous sommes opposés au droit de correction du maître d'apprentissage et avons salué le fait que, dans certains cas de maltraitance, le tribunal d'honneur de l'artisanat, par exemple, ait infligé aux maîtres d'apprentissage une sanction bien méritée. Les demandes d'indemnité d'apprentissage devaient être interdites par principe. Nous avons combattu l'élevage des

apprentis. Il y avait encore quelques entreprises qui employaient des apprentis sans formation ordonnée uniquement à des travaux effectués par des adultes, afin de gagner de l'argent. Jusqu'au début de l'année 1935, nous avons eu connaissance de 110 cas dans lesquels de telles entreprises se sont vu retirer leur autorisation d'enseigner.

Nous nous sommes également prononcés pour que le temps consacré à l'enseignement professionnel soit pris en compte dans le temps de travail, contrairement à une pratique courante. En effet, les cours à l'école professionnelle servaient à la formation professionnelle au même titre que les cours pratiques en entreprise. Si un apprenti devait encore se rendre à l'école professionnelle après huit heures de travail, sa capacité d'assimilation en souffrait considérablement. Si, à l'inverse, il devait encore travailler huit heures dans l'entreprise après avoir suivi les cours de l'école professionnelle, il se fatiguerait facilement, avec les conséquences négatives qui pourraient favoriser un accident du travail. Nous avons défendu le principe de l'interdiction du travail de nuit pour les jeunes, qui ne devait être limité que dans quelques cas spécifiques. Nous étions absolument favorables à une révision de la durée d'apprentissage de quatre ans et estimions que, dans la plupart des cas, une durée d'apprentissage de trois ans répondrait aux exigences du métier et de l'entreprise. La promotion de la santé et de la motivation des jeunes créateurs était un bien si précieux que nous devions exiger avec insistance l'élévation de l'âge de protection des jeunes de 16 à 18 ans. Toutes ces dispositions si importantes ne pouvaient pas non plus être laissées à la réglementation par des conventions collectives, mais devaient être ancrées dans une loi impériale. C'était l'objectif que nous souhaitions atteindre. Nous avons essayé de l'atteindre en collaboration avec tous les services impliqués dans ces questions et problèmes. En général, les ministères compétents du Reich et l'économie étaient très ouverts à cet objectif sociopolitique. Il s'agissait maintenant de débattre ensemble des questions individuelles et concrètes. Le niveau scientifique neutre de l'Académie de droit allemand se prêtait à cet exercice.

En juin 1933, l'Académie de droit allemand avait été fondée par le Dr Hans Frank, alors chef du département juridique du Parti national-socialiste, qui avait défendu Adolf Hitler dans plusieurs procès pénaux pendant la période des combats. La mission de l'Académie consistait à participer à l'élaboration des textes législatifs. Au même moment, Baldur von Schirach m'avait chargé de diriger l'office social de la direction de la jeunesse du Reich, dont les tâches comprenaient, outre le domaine professionnel, le travail de politique agricole, l'hygiène sociale et les soins de

loisirs pour les jeunes, le droit de la jeunesse. Outre la formation juridique, l'information juridique et la collaboration avec les autorités judiciaires, j'avais assigné comme objectif à ce département de mon office l'élaboration de projets pour un nouveau droit de la jeunesse. Au sein de l'Académie, plusieurs commissions étaient chargées des différents domaines juridiques, du droit pénal et de la procédure pénale au droit d'auteur. Nous nous sommes efforcés d'obtenir la création d'un comité pour le droit des mineurs au sein de l'Académie. Le président de l'Académie a accédé à notre demande. Une réunion préparatoire a eu lieu le 24 novembre 1934, à laquelle mes collaborateurs et moi-même avons été invités.

La réunion constitutive du Jugendrechtsausschuss eut lieu le 3 décembre 1934 dans la salle des ministres du Herrenhaus prussien à Berlin, avec la participation de représentants de haut niveau de l'État, du Parti de la science et de l'économie. Le président de l'Académie demanda au Ministre du Reich sans portefeuille, Hanns Kerrl, de prendre la présidence de la commission des droits de la jeunesse. Il demanda au secrétaire d'État au ministère prussien puis au ministère de la Justice du Reich, le Dr Roland Freisler, et à moi-même d'agir en tant que suppléants de Hanns Kerrl. Le Dr Frank déclara qu'il souhaitait que la jeunesse allemande puisse également développer son parcours de vie sur le plan juridique, de manière à ce que le jeune ne soit pas poussé dans le courant sauvage de la lutte pour la vie comme un morceau de bois détaché du tronc, mais qu'il soit placé au cœur d'une communauté qui ne connaît pas seulement des devoirs, mais aussi des droits pour lui. Et ces droits du jeune au travail, à l'assistance, à la protection et à l'éducation ainsi qu'à une certaine garantie de sa propre construction de vie doivent recevoir leur fondement juridique dans ce comité. Le Reichsjugendführer Baldur von Schirach a ensuite pris la parole et a notamment déclaré :

> *« Nous savons tous, malheureusement, qu'il n'existe pas aujourd'hui de législation uniforme sur la jeunesse. Nous savons que les dispositions légales qui s'appliquent à la jeunesse sont dispersées et qu'en vertu de celles-ci, les jeunes sont traités comme de petits adultes avec des droits inférieurs et des devoirs moindres ».*

Il s'agit pour un comité de jeunesse de cette académie de créer une base législative à partir de laquelle les forces autonomes qui résident dans cette jeunesse et dans ce mouvement de jeunesse peuvent se développer. Le Reichsjugendführer a désigné les trois domaines juridiques sur lesquels devait porter le travail de cette commission comme étant le droit du travail des jeunes, le droit des soins aux jeunes et le droit pénal des jeunes. Pour le droit du travail des jeunes, l'exigence est que les jeunes ne soient plus traités

comme des travailleurs, mais comme des élèves travailleurs et que le futur droit du travail des jeunes réponde au manque d'ouvriers qualifiés en permettant une répartition rationnelle des jeunes dans tous les secteurs économiques. Ce nouveau droit doit ouvrir la voie à la reconnaissance du fait que le jeune n'est pas un objet, mais un sujet du marché du travail. En ce qui concerne le droit des soins à la jeunesse, le Reichsjugendführer a qualifié la « loi sur le bien-être de la jeunesse du Reich » d'étrangère à son essence, ne serait-ce que par son nom. En ce qui concerne le droit pénal des mineurs, il a particulièrement insisté sur l'idée d'éducation et attendait avant tout du juge des mineurs qu'il fasse preuve de capacités pédagogiques.

Le Dr Freisler a également souligné le chaos des dispositions juridiques pour les jeunes. Le Ministre du travail du Reich, Seldte, s'est référé à sa propre jeunesse et à ses expériences pour soutenir les idées du Reichsjugendführer et a assuré la commission des droits de la jeunesse de son soutien total. Enfin, le président de l'Office de la santé du Reich, le professeur Reiter, a demandé que les conditions biologiques de l'environnement soient largement prises en compte dans l'élaboration du nouveau droit de la jeunesse. La promesse du Ministre du travail du Reich de soutenir notre travail a été particulièrement précieuse pour moi. Lors de mes consultations avec le Dr Freisler sur la priorité temporelle de la mise en œuvre de notre programme, le traitement du droit du travail des jeunes et donc la modification de nos revendications sociopolitiques dans une loi du Reich étaient pour moi absolument prioritaires. Freisler était également d'accord pour une autre raison. Il voulait d'abord attendre le résultat des délibérations sur la nouvelle version du droit pénal pour les adultes avant de s'attaquer à la réorganisation du droit pénal des mineurs. Les jalons étaient ainsi posés dans notre sens. Le travail au sein de l'Académie pouvait alors commencer, qui devait accompagner nos activités publiques en matière de politique sociale dans un cours parallèle.

Après la nomination de Hanns Kerrl au poste de Ministre du Reich et de Prusse pour les affaires ecclésiastiques le 16 juillet 1935, on m'a confié la direction du comité du droit de la jeunesse de l'Académie de droit allemand. J'ai nommé comme adjoint le professeur Wolfgang Siebert, qui enseignait le droit social et le droit du travail à l'université de Kiel. Il a ensuite obtenu un poste de professeur à l'université Friedrich Wilhelm de Berlin. À 30 ans, il s'était déjà forgé une solide réputation dans le domaine du droit du travail des jeunes. Il faisait partie de l'État-major de la direction de la jeunesse du Reich au sein de l'Office social. Notre collaboration a été très productive et nous sommes devenus de bons amis. Il m'est arrivé de m'asseoir parmi les

étudiants pour écouter ses cours. Lorsque j'ai été nommé Reichsjugendführer en 1940, Wolfgang Siebert a pris la tête de la commission des droits de la jeunesse de l'académie. Il comprenait des représentants des ministères du Reich concernés, de l'économie libre, des différentes associations et des scientifiques. Des collaborateurs du bureau social de la direction de la jeunesse du Reich et du bureau de la jeunesse du Front du travail allemand participaient également aux réunions. Dans le domaine de la politique sociale et du droit du travail des jeunes, c'est le ministère du travail du Reich qui était responsable au niveau ministériel et qui avait préparé un projet de loi sur le travail des enfants et le temps de travail des jeunes. C'est ce qu'avait fait la direction de la jeunesse du Reich. Bien qu'il y ait eu un accord sur de nombreuses questions, plusieurs dispositions ont donné lieu à des controverses, notamment avec les représentants de l'industrie minière.

Après deux ans et demi de consultations et de négociations, un projet a pu être présenté, qui avait reçu l'approbation de tous les services concernés. C'est ainsi que la loi sur la protection de la jeunesse, sous-titrée « loi sur le travail des enfants et le temps de travail des jeunes », a pu être promulguée par le gouvernement du Reich le 30 avril 1938. Elle est entrée en vigueur le 1er janvier 1939. Les dispositions relatives aux congés de la jeunesse travailleuse s'appliquaient toutefois avec effet immédiat. La loi s'appliquait également à l'Autriche, qui était revenue dans le Reich allemand le 13 mars 1938. Lors d'un référendum organisé le 10 avril 1938, les citoyens autrichiens avaient approuvé cette décision historique à 99,73 % des voix. Pour la première fois dans l'histoire sociale, des dispositions de politique sociale pour la jeunesse avaient été réglées par une loi du Reich, dont le caractère général obligatoire échappait désormais aux négociations collectives individuelles.

La loi sur la protection de la jeunesse présentait l'avantage de regrouper, avec des modifications avantageuses, toutes les dispositions antérieures du règlement sur le temps de travail, de la loi sur le travail des enfants, du code du travail, de la loi sur le travail à domicile, de la loi sur la fermeture des magasins et de la loi sur le temps de travail dans les boulangeries. Alors qu'auparavant, les jeunes étaient déjà déclarés « adultes » à 16 ans, la protection du travail s'appliquait désormais jusqu'à 18 ans. Le travail des enfants était en principe interdit. Le temps de travail régulier a été limité à huit heures par jour et 48 heures par semaine. Le temps passé à l'école professionnelle était pris en compte dans la durée du travail. L'allocation d'éducation et le salaire pour les heures de travail perdues en raison de

l'enseignement professionnel étaient payés. Les pauses étaient fixées. Elles étaient d'une demi-heure pour un travail de plus de six heures et de moins de huit heures. Les jeunes ne pouvaient pas être employés pendant la période nocturne de 20 heures à 6 heures. La fin du travail le samedi et les jours précédant les fêtes de Noël et du Nouvel An était fixée à 14 heures. Le dimanche et les jours fériés, les jeunes étaient soumis au repos. Le Ministre du travail du Reich était habilité à interdire totalement ou à soumettre à conditions l'emploi des jeunes dans certains types d'entreprises ou pour des travaux présentant des risques particuliers pour la santé ou la moralité.

Un progrès important a été la réglementation des congés par la loi du Reich. La durée minimale des congés était de 15 jours ouvrables pour les jeunes de moins de 16 ans et de 12 jours ouvrables pour les jeunes de plus de 16 ans. Elles étaient toutefois portées à 18 jours ouvrables si le jeune participait pendant au moins dix jours à un camp ou à un voyage de la Jeunesse hitlérienne. Étant donné qu'en vertu de la loi du 1er décembre 1936, l'ensemble de la jeunesse allemande faisait partie des Jeunesses hitlériennes, l'ensemble de la jeunesse allemande bénéficiait également de cette disposition.

Quiconque contrevenait à une disposition de la présente loi ou à une ordonnance ou un décret pris en vertu de celle-ci était passible d'une amende pouvant atteindre 150 Reichsmark ou d'une peine d'emprisonnement. Dans les cas particulièrement graves, une peine d'emprisonnement et une amende ou l'une de ces peines étaient prévues. Celui qui, sans conscience, mettait gravement en danger, par un surmenage, une personne de moins de 18 ans qui dépendait de lui par un contrat de travail ou d'apprentissage, devait être puni d'une peine d'emprisonnement de trois mois au moins et, dans les cas particulièrement graves, de la réclusion. Les exceptions aux dispositions de base étaient régies par la loi ou soumises à l'autorisation du Ministre du travail du Reich ou de l'Inspection du travail.

En raison de la spécificité des conditions de travail, restaient réservés à une réglementation légale particulière : l'emploi dans l'économie domestique, dans l'agriculture, y compris l'horticulture, la viticulture et l'apiculture, dans la sylviculture, la chasse et l'élevage, dans la pêche, la navigation maritime et fluviale, le flottage et l'aviation, à l'exclusion des exploitations agricoles ou terrestres qui en font partie. Les principes fondamentaux de la loi devraient toutefois être pris en compte pour tous les enfants et adolescents dans les secteurs économiques qui n'en sont pas

exclus. Nous étions très satisfaits que l'industrie minière ne soit pas exclue du champ d'application de la loi. Avec la loi sur la protection de la jeunesse, le gouvernement du Reich avait honoré l'accomplissement du devoir et la volonté de performance de la jeunesse.

En 1838, le règlement prussien sur le travail des enfants avait été édicté comme première mesure de politique sociale. Au cours des 100 années suivantes, aucune autre disposition décisive n'a été prise en faveur de la jeunesse travailleuse. C'est ainsi qu'en 1938, la promulgation de la loi sur la protection de la jeunesse fut pour nous la preuve par l'acte de notre volonté de réaliser le socialisme allemand. Cette loi a été un succès durable, car elle est restée en vigueur après 1945 dans ses dispositions essentielles. Pour nous, elle ne constituait pas un aboutissement dans l'évolution de la politique sociale. Il y avait encore de nombreuses possibilités d'amélioration. Mais c'était un grand début.

Les acquis sociaux du Troisième Reich ont également eu un impact sur d'autres pays. J'ai pu m'en rendre compte par exemple lors de la troisième conférence internationale du travail social à Londres en juillet 1936. Je faisais partie du comité permanent de la conférence. Y étaient également représentés le directeur de la National Socialist Volkswohlfahrt Hilgenfeldt, le directeur ministériel Gütt, le vice-président Dr Zeitler, le président de l'office régional du travail Dr Gassner, le directeur de l'office Mende du Deutsche Arbeitsfront et le professeur Polligkeit. Le thème de la conférence était : « Travail social et communauté ».

Dans mon exposé, j'ai eu l'occasion de parler de nos mesures de gestion de la santé, de soins récréatifs, de nos actions de loisirs et de l'organisation des loisirs. Les participants à la conférence se sont montrés très intéressés et ont posé de nombreuses questions. L'archevêque de Canterbury est venu à la réunion et s'est entretenu avec nous de manière informelle. Un député du parti travailliste m'a invité chez lui, dans la banlieue de Londres, à la suite de mon intervention, et nous avons eu un débat animé sur les problèmes sociaux à venir. Bien entendu, j'ai profité des pauses de la réunion pour visiter quelques sites de la capitale britannique.

En juillet de la même année, le deuxième Congrès mondial des loisirs et de la détente se réunit à Hambourg. Pendant que le congrès débattait de l'organisation des loisirs, les Jeunesses hitlériennes organisaient un grand camp dans le parc municipal de Hambourg, au cours duquel des représentants du monde entier assistaient à des démonstrations pratiques d'activités de loisirs. Il s'agissait d'exercices physiques tels que la gymnastique au sol, les exercices de tronc, la boxe, la lutte libre, les jeux de

javelot et l'aéromodélisme. Les loisirs culturels étaient illustrés par des marionnettes, des jeux amateurs et des chants. L'entraînement professionnel occupait également une place plus importante avec des illustrations de la compétition professionnelle du Reich et la présentation de l'économie d'entraînement. L'exposition et le camp de loisirs de la Jeunesse hitlérienne ont donné des impulsions qui ont été reprises dans la résolution de la commission « Loisirs pour les enfants et les jeunes ».

Deux ans plus tard, le troisième Congrès mondial « Travail et Joie » se réunit à nouveau à Rome du 26 juin au 3 juillet 1938. Les débats se sont déroulés sous la présidence du Roumain Sidorovici, de l'Italien Mezzazoma, du Suisse Binder et du Danois Draghjelm, en ce qui concerne la jeunesse. Monsieur Sidorovici était le leader roumain de la jeunesse et en même temps l'aide de camp de son roi. Il entretenait une étroite collaboration avec la direction de la jeunesse du Reich. J'ai été élu porte-parole et rapporteur de la commission « Travail et joie ». Les délibérations étaient placées sous le signe de la loi sur la protection de la jeunesse qui avait été promulguée en Allemagne quelques semaines auparavant. Le texte de la résolution de la commission « Travail et plaisir », qui stipulait notamment :

« 1. La base de toute organisation de loisirs est le loisir lui-même.

2. Compte tenu de la vulnérabilité particulière des enfants et des adolescents et de la nécessité de leur offrir des occasions suffisantes de s'exercer physiquement, moralement et professionnellement, une réglementation spéciale de leur temps de travail s'impose. Il est recommandé de réglementer le temps de travail des enfants et des jeunes dans une loi spéciale, car il diffère sur des points essentiels de celui des travailleurs adultes.

a) Le travail des enfants avant la fin de la scolarité obligatoire doit être supprimé.

b) Les jeunes ne doivent pas être employés plus de huit heures par jour et 48 heures par semaine jusqu'à l'âge de 18 ans. Ils doivent bénéficier d'un week-end libre d'au moins 40 heures, grâce à une fermeture anticipée du travail le samedi et à un repos le dimanche.

3. L'organisation planifiée du temps libre dans le sens d'un repos et d'un entraînement efficaces de la jeunesse exige en outre une période de congé plus longue et continue pendant laquelle les jeunes sont dispensés de toute occupation. Dans l'intérêt d'une organisation sans heurts des loisirs, la durée du congé doit, dans la mesure du possible, être fixée de manière uniforme pour toutes les classes d'âge des jeunes. À titre indicatif, la durée est de trois semaines. La rémunération doit être maintenue pendant la période de congé.

4. Les bases de l'organisation des loisirs comprennent des formes d'organisation solides de la jeunesse ainsi que des conditions spatiales telles que des foyers, des terrains de sport et de jeu, des auberges et des centres de formation. Les membres de la Commission

IX tiendront compte de cet aspect de leur travail dans la mesure de leurs moyens et de leurs possibilités et rendront compte des conditions existantes et des mesures prévues lors de leurs prochaines réunions.

5. Outre les organisations de jeunesse, la famille et la société, l'école et le lieu de travail sont les principaux acteurs de l'éducation des jeunes. Il est suggéré d'entreprendre des recherches sur la manière dont ces facteurs peuvent être sollicités pour collaborer à la résolution de toutes les questions relatives aux loisirs des jeunes.

Organisation des loisirs :

1. La Commission IX fonde ses efforts sur la reconnaissance du fait que toute exigence de loisirs n'est justifiée que par l'organisation des loisirs. Seuls les loisirs aménagés doivent être reconnus comme de véritables loisirs.

2. Le temps libre est le mieux aménagé lorsqu'il contribue à la formation d'individus en bonne santé et leur permet d'accomplir leur tâche dans la vie de leur mieux. Conformément à l'ouverture de 1936, la Commission IX s'est particulièrement occupée des questions d'éducation physique et de formation professionnelle. À la demande de tous, il a été décidé de poursuivre prochainement les discussions dans ces deux domaines et de les préparer par une structuration appropriée de l'ensemble des matières. Au départ, il y a le jeu des enfants, qui est imprégné d'un contenu éducatif. Il sert de base à l'éducation physique planifiée qui, à son tour, constitue la base de l'éducation du caractère et de l'esprit et se prolonge par une formation professionnelle complète.

3. Les manifestations culturelles destinées à la jeunesse, telles que l'entretien des coutumes de la chanson et de la danse populaires, le théâtre et l'écriture, sont recommandées à la vive attention de tous les pays participants, sans que cela n'affecte leur caractère national indépendant.

4. La promotion des camps et des voyages de la jeunesse est encouragée de manière uniforme pour tous les pays nationaux concernés. Ceux-ci donnent notamment la possibilité de contribuer à la connaissance mutuelle, à la compréhension et à l'amitié entre les peuples par des visites de groupes de jeunes dans d'autres pays et par des camps d'échange. Les auberges de jeunesse servent en particulier à créer des liens entre les peuples. C'est pourquoi le Congrès s'engage pour la création d'auberges de jeunesse dans tous les pays. En raison de l'importance de cette forme de loisirs pour les jeunes, le règlement de ces questions fera l'objet d'une réunion spéciale des membres de la Commission.

Remarque finale :

La protection de la jeunesse est la protection du peuple. L'éducation de la jeunesse est l'éducation du peuple. Les exigences formulées par la Commission IX pour un temps libre suffisant ne tiennent pas seulement compte des intérêts de la jeunesse, mais servent en premier lieu les intérêts des peuples. En particulier, leur réalisation ne représente aucune perte pour l'économie et donc pour les employeurs. Les loisirs organisés selon les principes de la présente résolution assurent le maintien de la santé de la jeunesse, conduisent à l'amélioration des performances et augmentent le plaisir de travailler de chacun. Les

membres de la Commission feront des recherches sur cet effet constructif de l'organisation des loisirs et rendront compte des résultats lors des prochaines réunions ».

Ainsi, la loi allemande sur la protection de la jeunesse nous a permis non seulement de donner des idées théoriques au niveau international, mais aussi d'attirer l'attention sur des exemples déjà réalisés.

Vers la fin de l'année 1937, le comité du droit des mineurs de l'Académie de droit allemand avait terminé ses travaux pour le projet de loi sur la protection de la jeunesse. Nous avons alors concentré nos délibérations sur les questions du droit pénal des mineurs et du droit de la protection de la jeunesse. Notre principale préoccupation était la refonte de la loi sur les tribunaux pour mineurs du Reich de 1923, qui avait apporté des progrès considérables par rapport à la législation antérieure. Nous avons créé le sous-comité pour le droit pénal des mineurs et la protection de la jeunesse, dont la direction a été confiée, à ma demande, au professeur Friedrich Schaffstein. Il venait, tout comme mon suppléant, le professeur Siebert, de l'université de Kiel, où il enseignait le droit pénal et le droit pénal des mineurs. Parmi les autres collaborateurs scientifiques, il y avait le professeur Boldt de l'université de Königsberg, le professeur Wieacker de l'université de Leipzig et le professeur Sieverts, qui enseignait pendant la guerre à l'université de Hambourg. Il s'agissait de jeunes professeurs qui avaient des liens avec les Jeunesses hitlériennes. Nous étions heureux que le ministère de la Justice du Reich, qui était responsable, participe activement aux délibérations de l'Académie. Le secrétaire d'État Dr Freisler était présent depuis la création de la commission pour la justice des mineurs. Au fil du temps, d'autres représentants du ministère de la Justice du Reich participèrent aux réunions du groupe de travail. Parmi eux se trouvaient entre autres le directeur ministériel Schäfer et les conseillers ministériels Eichler et Rietzsch. Je voudrais mentionner en particulier le conseiller d'État Dr Heinz Kümmerlein, qui était depuis le début de la guerre conseiller pour le droit des mineurs et en particulier pour le droit pénal des mineurs au ministère de la justice du Reich et en même temps agent de liaison avec la direction de la jeunesse du Reich, dont il faisait également partie. Il avait contribué de manière décisive au consensus entre son ministère et la direction de la jeunesse du Reich. Il entretenait en permanence un échange d'idées intense avec les collaborateurs du service juridique de la direction de la jeunesse du Reich, comme Boldt, Bergemann, Vornefeld, Rauch et Weißleder. Dans le domaine de la pratique judiciaire, des juges des mineurs et des procureurs des mineurs étaient représentés dans le groupe de travail, ainsi que des délégués de la Nationalsozialistische

Volkswohlfahrt, du Reichskriminalpolizeiamt et du Oberkommando der Wehrmacht. Dans ce cercle, nous étions tous d'accord sur le fait que le droit pénal des mineurs ne devait pas être traité dans le cadre du droit pénal des adultes. Le Ministre de la justice du Reich, le Dr Gürtner, et d'éminents spécialistes du droit pénal, parmi lesquels le professeur Kohlrausch, défendaient également notre point de vue. Le droit pénal des mineurs devait être adapté aux jeunes, c'est-à-dire correspondre à la spécificité des mineurs en développement. De cette constatation fondamentale découle l'exigence que l'idée d'éducation imprègne la loi sur la justice des mineurs. La tâche du juge des mineurs était d'évaluer consciencieusement si le jeune qui avait trébuché une fois pouvait être récupéré par des mesures éducatives appropriées. Cela ne signifiait pas pour autant que l'on pouvait renoncer à la sanction. Celui qui commettait de graves délits en raison d'une prédisposition criminelle donnée devait être protégé par la communauté saine, le délinquant devait être interné et soumis à une peine sévère. Dans ce contexte d'éducation et de punition, la direction de la jeunesse du Reich et la commission des droits de la jeunesse de l'Académie ont considéré comme exemplaires certaines dispositions et mesures de la loi autrichienne sur la justice des mineurs de 1928, dont le professeur Kadeker de Vienne, le procureur général de Graz, Meissner, et le procureur général Pichler-Drexler de Styrie nous ont fait part de l'efficacité au sein de la commission des droits de la jeunesse. Il s'agissait de la détention des mineurs et de la condamnation indéterminée. L'introduction de la détention pour mineurs était également destinée à remplacer la peine d'emprisonnement à court terme pour les mineurs. L'expérience a montré que cette période s'étendait principalement jusqu'à trois mois. Pendant cette période, le mineur pouvait entrer en contact avec d'autres détenus qui avaient commis des délits graves et qui avaient des antécédents criminels. Cette mise en danger devait absolument être évitée. La peine d'emprisonnement de courte durée était inscrite au casier judiciaire, de sorte que le jeune était considéré comme ayant un casier judiciaire. La détention des mineurs était inscrite au casier judiciaire et son délai de radiation était raccourci. On distinguait l'arrêt de fin de semaine jusqu'à quatre week-ends et l'arrêt continu d'une semaine minimum à quatre semaines maximum, prononcé par le juge des enfants en fonction de la gravité du cas. Cette mesure adaptée aux mineurs ne manquait pas de caractère éducatif. Elle constituait un dernier avertissement et un carton rouge. Jusqu'ici et pas plus loin ! Cette privation de liberté n'était pas déshonorante. Elle n'était pas exécutée dans les établissements pénitentiaires, mais dans des locaux séparés de l'administration judiciaire. Le contrôle médical et les soins étaient assurés. Une grande importance était

accordée à l'exécution accélérée après la décision du juge des mineurs afin d'obtenir un effet immédiat.

Pour la période de la guerre, nous considérons que l'introduction de la détention des mineurs est absolument nécessaire avant la promulgation d'une nouvelle loi sur la justice des mineurs. Le 6 novembre 1940, à l'occasion de cette promulgation, la commission des droits des mineurs de l'Académie de droit allemand de Berlin organisa une manifestation au cours de laquelle le Ministre de la justice du Reich, le Dr Gürtner, le Secrétaire d'État, le Dr Freisler, et moi-même fîmes l'éloge de l'importance de la détention des mineurs. À cette occasion, le Dr Gürtner, en tant que chef de la jeunesse du Reich nommé entre-temps, m'a remercié pour les paroles de reconnaissance que j'avais consacrées à la collaboration de la justice dans l'éducation des jeunes. Il a exprimé sa satisfaction devant le fait que le comité de la justice des mineurs avait développé des méthodes de travail qui laissaient espérer le meilleur pour l'avenir. Le Dr Gürtner a ensuite souligné que l'introduction de la détention des mineurs représentait le début d'un grand travail de réforme dans le domaine de la justice des mineurs. Le domaine d'application de la détention des mineurs se situe en principe là où un mineur trébuche pour la première fois.

En effet, la détention des mineurs s'est avérée appropriée pendant la guerre. Il permettait par exemple de sanctionner les tricheries au travail et les infractions à l'éthique du travail. Les cas les moins graves étaient réglés dans l'entreprise ou par les responsables de la jeunesse du Front du travail allemand. Les cas plus graves étaient signalés par l'entreprise au Reichstreuhänder der Arbeit, qui pouvait demander au juge des mineurs d'infliger une détention à la jeunesse. Le professeur Sieverts, qui faisait partie de la commission des droits des jeunes, a indiqué qu'en 1942, le tribunal pour enfants de Hambourg avait prononcé 202 condamnations pour rupture de contrat de travail. Le nombre de fraudeurs au travail était relativement faible par rapport à la volonté de travailler et à l'engagement de l'écrasante majorité de la jeunesse allemande. Il y a également eu des cas isolés dans l'industrie de l'armement, où des entreprises avaient signalé des violations graves ou répétées des accords conclus à la police d'État, qui envoyait les jeunes dans un camp de concentration pour mineurs. Lorsque j'ai appris cela, je suis intervenu auprès du Reichsführer SS et j'ai expliqué notre point de vue selon lequel de tels cas devaient être portés devant le juge des mineurs. Il m'a écouté calmement et j'ai eu l'impression que mes arguments lui semblaient raisonnables et convaincants. En tout cas, il m'a promis qu'à l'avenir, il n'y aurait plus de transferts de mineurs vers des

camps de concentration. Je n'avais aucun moyen de contrôle sur les mesures prises par les SS.

Outre la détention des mineurs, la condamnation à durée indéterminée du jeune délinquant précoce nous a semblé appropriée et adéquate. Ensuite, le juge pouvait prononcer une peine d'emprisonnement d'une durée indéterminée. La condition était qu'au moins une peine d'emprisonnement de neuf mois ait été prononcée et qu'il n'était pas possible de prévoir la durée définitive de la peine qui semblait nécessaire pour pouvoir le réinsérer dans la communauté par l'éducation dans le cadre de l'exécution de la peine pour mineurs, qui se déroulait séparément de l'exécution de la peine pour adultes. Le maximum de la peine d'emprisonnement dans le cadre de la condamnation indéterminée était de quatre ans. Si le mineur faisait ses preuves, il pouvait être libéré pour une période d'essai à déterminer, après avoir purgé la peine minimale de neuf mois. Pendant cette période d'essai, il était placé sous surveillance de protection. Après sa libération, des obligations particulières pouvaient lui être imposées pour la durée du délai d'épreuve. Si le condamné ne faisait pas ses preuves pendant cette période, sa libération était révoquée. Nous pensions que cette réglementation élastique permettait de tenir compte au mieux des cas individuels. Nous étions également d'avis que, compte tenu de l'effet positif escompté de la condamnation indéterminée, il était conseillé d'édicter une ordonnance correspondante avant même la fin des délibérations sur une nouvelle loi relative au tribunal pour mineurs du Reich. L'ordonnance a été adoptée par le Conseil des ministres de la défense du Reich le 10 septembre 1941.

Le succès de l'application de la détention des mineurs et de la condamnation indéterminée dépendait en grande partie de la personnalité du juge des mineurs et de son empathie avec la psyché et le vécu des jeunes. Il en résultait l'exigence que le juge des mineurs trouve aussi le lien intérieur avec la jeunesse et les mouvements de jeunesse. Sa fonction ne devait pas être une voie de garage. Il fallait lui offrir des possibilités de promotion et d'amélioration financière. L'efficacité de toutes les mesures devait être augmentée par l'accélération et la simplification de la procédure. Nous avons rejeté l'amende pour les mineurs, ainsi que le châtiment corporel.

Une complication est apparue sur cette question. En automne 1942, j'ai eu un entretien avec le chef de la chancellerie du Parti, Martin Bormann, au cours duquel il a été question de la loi sur la justice des mineurs. Bormann m'a informé que le Führer avait déclaré lors d'une conversation que le châtiment corporel devait être pris en compte pour certains délits commis par des jeunes. Cela ne correspondait pas à l'avis de la direction de la

jeunesse du Reich et de la commission des droits de la jeunesse de l'Académie. C'est pourquoi j'ai fait remarquer à ce sujet que l'on pourrait peut-être encore attribuer un certain effet éducatif à une correction si elle était infligée immédiatement après le délit. Mais lorsque le juge des enfants prononce cette peine, il s'écoule un certain temps avant qu'elle ne soit exécutée. La peine perdrait ainsi en grande partie son effet éducatif. Mais surtout, j'ai fait remarquer que les jeunes qui avaient volontairement effectué de nombreux services sur le front pendant la guerre pourraient, même s'ils étaient punis pour la première fois, ressentir un châtiment corporel comme une atteinte à leur honneur dans le cadre d'une procédure plus longue. J'estimais qu'en cas de premier faux pas du jeune, la détention du week-end ou une détention prolongée du jeune étaient plus appropriées. Je sentais que ces arguments n'étaient pas perçus négativement par Bormann. Cependant, il soulignait clairement qu'il fallait faire ce que le Führer disait. On pouvait invoquer beaucoup de choses contre Bormann, mais on ne pouvait pas douter de sa loyauté envers le Führer dans l'exécution de ses directives. J'en ai également fait l'expérience lors de cet entretien. J'ai demandé au Reichsleiter de faire savoir au Führer que je souhaitais lui exposer personnellement mes motivations contre la punition corporelle. Je pensais en effet que je pourrais défendre mes arguments de manière plus convaincante qu'un technocrate, en me basant sur le vécu de la jeunesse.

Je dépendais de Bormann. En effet, à part les plus hauts officiers de la Wehrmacht, il était le seul à représenter le chas de l'aiguille par lequel on pouvait atteindre Adolf Hitler pendant la guerre. Contre toute attente, il accepta de faire part de mon souhait au Führer. Un échange de lettres a ensuite eu lieu entre le Ministre de la justice du Reich, le chef de la chancellerie du Reich, le Reichsführer SS et chef de la police et moi-même sur la question de la correction corporelle. Le Ministre de la Justice du Reich, dont les collaborateurs compétents étaient de mon avis, a justifié sa position attentiste sur la punition corporelle par le fait qu'il fallait d'abord attendre le résultat de la conférence du Reichsjugendführer auprès de Hitler. Cette conférence n'a pas eu lieu. Lorsque j'ai obtenu un rendez-vous avec Hitler en 1943 pour une autre affaire, la question de la punition corporelle n'a plus été abordée ni par lui ni par moi. La raison pour laquelle cette question n'a plus été abordée était peut-être liée aux événements accablants de la guerre ou à l'intention de Hitler de ne pas prendre de décision contraire à la voix des dirigeants de la jeunesse pendant la guerre. Je n'ai pas pu en connaître la raison. C'est ainsi que la loi sur les tribunaux

pour mineurs du Reich a été promulguée le 6 novembre 1943 sans la disposition relative à la punition corporelle. À cette occasion, une réunion de travail du Reich s'est tenue à Bad Salzungen du 18 au 22 novembre 1943. Un juge pour enfants, un procureur pour enfants, un directeur de l'exécution des peines pour enfants ainsi que les conseillers juridiques des régions de la jeunesse hitlérienne de tous les districts de la cour d'appel y ont participé. Elle a permis d'échanger des expériences et de commenter l'application de la loi.

Le Ministre de la justice du Reich, le Dr Thierack, a donné les directives dans son discours. Il avait succédé au Dr Gürtner, décédé en 1941, et avait également repris le poste de président de l'Académie de droit allemand du Dr Hanns Frank, qui était devenu chef du gouvernement général à l'Est.

Le Ministre de la justice du Reich expliqua entre autres ce qui suit au sujet de la collaboration productive des services concernés :

« L'ensemble du développement dans le domaine du droit de la jeunesse a été porté, cela mérite d'être constaté, par la direction de la jeunesse du Reich, qui a également pris en charge la direction du comité du droit de la jeunesse de l'Académie du droit allemand, fondé en 1934. Au début, cher camarade de Parti Axmann, vous aviez vous-même pris la présidence de ce comité avant d'assumer vos fonctions de dirigeant de la jeunesse du Reich et vous vous étiez tout d'abord attelé à la tâche prioritaire d'accorder à la jeunesse allemande active la protection nécessaire pour faire de notre jeunesse des hommes et des femmes performants et désireux de s'investir. Ce travail a été couronné en 1938 par la promulgation de la loi sur la protection de la jeunesse, qui offre à la jeunesse allemande la meilleure et la plus avancée des protections au travail au monde et qui a également fait ses preuves pendant la guerre. La loi sur l'éducation professionnelle, encore plus difficile, a également été entreprise avant la guerre par le groupe de travail sur le droit du travail des jeunes au sein de la commission des droits de la jeunesse, présidée par le professeur Siebert, dans le cadre d'un travail infatigable. Ces travaux ont également trouvé leur aboutissement significatif dans le projet audacieux et généreux d'une loi sur l'éducation professionnelle pour la jeunesse allemande... La nouvelle loi sur les tribunaux pour mineurs du Reich est, au meilleur sens du terme, un travail commun de la direction de la jeunesse du Reich, du ministère de la justice du Reich et de l'Académie de droit allemand. Vous, cher camarade de Parti Axmann, avez toujours manifesté le plus grand intérêt pour l'avancement des travaux. La résolution d'une série de questions est due à votre opinion personnelle. Vos collaborateurs, qui sont en partie aussi les miens, ont travaillé sans relâche à cet ouvrage ».

La loi sur le tribunal de la jeunesse du Reich, tout comme la loi sur la protection de la jeunesse, est restée en vigueur dans ses dispositions essentielles après 1945. Lorsqu'en 1952, le Bundestag allemand discuta de la modification de certaines dispositions, il reconnut expressément la loi de

1943. On parla même du fait que cette loi représentait « la codification la plus avancée jusqu'à présent du droit pénal des mineurs en Allemagne ». Elle n'a pas non plus été contestée par les puissances d'occupation alliées. Dans un rapport du 8 décembre 1948 de l'instance compétente dans la zone britannique, il était même dit qu'elle était « même admirable à bien des égards ».

Si la loi sur les tribunaux pour mineurs du Reich n'a pu entrer en vigueur que deux ans après le décret sur la détention des mineurs et un an après le décret sur la condamnation indéterminée, cela résulte des divergences de vues entre le ministère de la justice du Reich, la direction de la jeunesse du Reich et la direction de la police sur certaines questions dont le règlement prenait du temps et dans lesquelles il n'était pas rare que la direction de la police ait le dessus. C'était également le cas pour le camp de protection de la jeunesse de Moringen.

Plus tard, j'ai appris dans une note de discussion du Ministre de la justice du Reich, le Dr Thierack, datée du 13 décembre 1942, que le Reichsführer SS et chef de la police allemande avait même tenté de détacher le ministère public du domaine de responsabilité du Ministre de la justice. Cette tentative n'a toutefois pas abouti. La loi sur la protection de la jeunesse et la loi sur les tribunaux pour mineurs ont contribué à créer un nouveau droit pour les jeunes. Le sous-comité pour le droit de la protection de la jeunesse s'est occupé de la réforme de la loi sur le bien-être de la jeunesse du Reich de 1922, qui devait être améliorée car elle ne créait pas d'organisation développée pour les services de la jeunesse et ne correspondait pas toujours aux expériences de protection de la jeunesse faites en permanence. Les propositions élaborées furent reprises pendant la guerre dans un amendement à la loi sur l'aide sociale à la jeunesse du Reich. La sous-commission pour le droit de la protection de la jeunesse était dirigée par le professeur Wieacker, qui a été décoré de la croix fédérale du mérite dans l'après-guerre et par les Italiens pour ses travaux sur le droit romain.

De même que nous avions mis en valeur les soins de santé pour la jeunesse en pleine croissance, la médecine de l'adolescence et le médecin de l'adolescence, nous avions maintenant, par ces lois, organisé un droit de la jeunesse qui correspondait à la spécificité et au développement de la jeune personnalité.

C'est avec un grand regret que j'ai dû constater que la loi sur l'éducation professionnelle n'a pas été promulguée, ni en temps de paix, ni en temps de guerre. Ainsi, la nouvelle loi sur la jeunesse aurait été complète. Un projet avait déjà été élaboré en 1934 au sein du bureau social de la direction de la

jeunesse du Reich. En 1934, le Ministre du travail du Reich, Franz Seldte, indiqua qu'une loi sur la formation professionnelle du Reich était en préparation au sein du Ministère du travail du Reich. En 1937, Adolf Hitler chargea le Ministre de l'économie du Reich de présenter une loi sur la formation professionnelle. Malheureusement, elle ne fut jamais promulguée. Elle a échoué en raison des conflits de compétences entre l'économie, le ministère du travail du Reich et le Front du travail allemand. Et notre influence n'a pas suffi à dénouer ce nœud qui s'était formé. En revanche, grâce à nos mesures pratiques et à nos actions publiques, telles que la compétition professionnelle du Reich, la formation professionnelle supplémentaire et la promotion des talents, nous avons contribué à améliorer considérablement la formation professionnelle ordonnée et qualifiée des jeunes par rapport à 1932.

Lorsque j'ai été nommé à la direction de la jeunesse du Reich et à la direction de l'organisation du Reich du NSDAP pour la mise en place des cellules d'entreprise de la jeunesse, j'ai dû renoncer à mes études de droit et de sciences politiques, car elles n'étaient pas compatibles avec mes nouvelles fonctions. À l'époque, j'avais cependant espéré que l'occasion me serait à nouveau offerte d'élargir mes connaissances et ma formation dans ce domaine. Fin 1934, j'étais suppléant et bientôt président de la commission du droit des mineurs de l'Académie de droit allemand, et en 1940, j'ai été nommé membre à part entière. J'ai ainsi pu saisir la chance de travailler avec des juristes et des professeurs d'université renommés, d'apprendre d'eux et de mettre en pratique des idées juridiques. Cela m'a même valu la reconnaissance des ministres de la justice du Reich, le Dr Gürtner et le Dr Thierack. Je ne pouvais pas rêver mieux pour réaliser mon vœu le plus cher. Il était donc naturel que je m'efforce et que je m'occupe particulièrement du service juridique de mon bureau au sein de la direction de la jeunesse du Reich, dans lequel mes collaborateurs Heinz Boldt et Walter Bergemann ont travaillé avec succès. Ils n'ont pas seulement fécondé par leurs suggestions et leurs propositions le travail du comité juridique de la jeunesse de l'académie, mais ils ont également dispensé la formation juridique des guides de la jeunesse et entretenu la collaboration avec les autorités judiciaires. La formation juridique ne portait pas seulement sur le droit des mineurs nouvellement créé, mais aussi sur les questions juridiques du quotidien. Le conseiller juridique ne s'asseyait pas seulement à la « table verte », ne se contentait pas d'éplucher d'épais commentaires sur les lois et n'avait pas seulement affaire à des paragraphes. Il vivait plutôt au milieu des Jeunesses hitlériennes et était là pour conseiller

ses jeunes camarades. Les services juridiques des Jeunesses hitlériennes envoyaient des collaborateurs dans les bureaux de consultation juridique du Front du travail allemand, où ils pouvaient également renseigner les jeunes travailleurs qui cherchaient des conseils en matière de droit du travail.

La direction de la jeunesse du Reich s'était efforcée de coopérer avec tous les responsables de l'éducation et d'entrer en contact avec tous les services de l'État et des communes qui s'occupaient des affaires de la jeunesse. Les objectifs éducatifs ne pouvaient être atteints que par la coopération de tous les responsables et de toutes les forces éducatives de l'État. C'est pourquoi nous considérons que la coopération avec les autorités judiciaires est absolument nécessaire. Elle s'est exprimée dans une décision générale du Ministre de la Justice du Reich du 16 mai 1935. On pouvait y lire :

> *« La direction de la jeunesse du Reich m'a fait savoir qu'elle attachait de l'importance à une collaboration compréhensive avec les autorités judiciaires dans le cadre de ses tâches éducatives et qu'elle était prête à collaborer à toutes les mesures prises par les autorités judiciaires à l'encontre des membres de la Jeunesse hitlérienne ou dans leur intérêt. D'après les expériences faites dans certains districts, on peut attendre d'une telle collaboration qu'elle favorise utilement les tâches incombant aux autorités judiciaires ».*

Après l'adoption de ce décret, les conseillers juridiques des régions ont pris contact avec les présidents des cours d'appel et les procureurs généraux. Les conseillers juridiques des districts se sont mis en contact avec leurs autorités judiciaires respectives. La coopération consistait par exemple à ce que les conseillers juridiques fournissent aux autorités judiciaires, à leur demande, des informations sur la personnalité d'un membre des jeunesses hitlériennes ou à ce que des personnes appropriées soient proposées pour assumer la surveillance de protection d'un mineur. Inversement, les autorités judiciaires devaient informer nos conseillers juridiques des procédures engagées contre des membres des Jeunesses hitlériennes, de la date de l'audience principale, des jugements rendus et de leurs motifs ainsi que de l'issue de la procédure. Les interlocuteurs étaient principalement les juges des mineurs et les juges des tutelles ainsi que les procureurs des mineurs. Des groupes de travail ont été créés dans les districts des cours d'appel, au sein desquels les fonctionnaires chargés du droit pénal des mineurs, de la tutelle, de l'assistance et de l'éducation ont pu échanger leurs expériences avec nos conseillers juridiques. Le contact personnel entre les participants a créé les conditions d'une collaboration basée sur la confiance, qui a fait ses preuves partout. Nous nous sommes battus pour que des séminaires sur le droit des mineurs soient organisés dans les universités. Les

professeurs Siebert et Schaffstein ont été les premiers à prendre l'initiative à Kiel. Ils ont été suivis par Berlin, Königsberg en Prusse orientale et d'autres universités. Grâce à ces séminaires, le droit des mineurs a gagné de plus en plus de terrain dans la formation universitaire. Aujourd'hui encore, je me réjouis lorsque je découvre des commentaires sur le droit des mineurs dans les librairies spécialisées. Il s'est imposé.

La coopération avec les communes et les associations de communes dans le domaine de la protection de la jeunesse a été d'une importance capitale. Peu de temps après la création de l'office social, nous avons commencé à préparer les responsables de la jeunesse aux tâches administratives liées à l'encadrement des jeunes dans le cadre de la formation politique communale, en bonne entente avec l'Association des communes allemandes. Il incombait aux communes et aux associations de communes, entre autres, de mettre à disposition les moyens pour l'encadrement des jeunes à partir de leur budget. Il s'agissait notamment de participer à l'éducation de la jeunesse en bonne santé, de la protéger des dangers, d'aider les jeunes en danger ou ayant subi un préjudice et de soutenir l'éducation familiale. En outre, la mise à disposition ou la construction de nouvelles installations sportives, de gymnases, de piscines, de foyers et d'auberges de jeunesse relevaient du domaine de l'aide communale à la jeunesse. Par une circulaire du 14 janvier 1937, le Ministre de l'Intérieur du Reich avait par exemple imposé aux communes l'obligation de participer à l'acquisition de foyers pour la Jeunesse hitlérienne et, dans un décret du 15 mars 1938, il avait ordonné la mise en place d'agents de la Jeunesse hitlérienne auprès des communes et des associations de communes. L'union personnelle entre le Reichsjugendführer du NSDAP et le Jugendführer du Reich allemand dans sa fonction étatique a eu un effet très positif sur la collaboration entre l'administration et la direction de la jeunesse. Par la loi du 1er décembre 1936 sur les Jeunesses hitlériennes, le service du chef de la jeunesse du Reich allemand fut élevé au rang d'autorité suprême du Reich, directement subordonnée au Führer et Chancelier du Reich. Par un décret du chef de la jeunesse du Reich allemand du 11 novembre 1939, les autorités intermédiaires de l'administration générale ont été désignées comme ses services subordonnés. Il s'est avéré que nous avions commencé à temps la formation d'employés qualifiés pour les communes et que nous pouvions ainsi assurer la relève de l'administration, qui a encore suivi une formation spéciale. L'administration fait partie intégrante de la conception des objectifs et des idées. Elle n'a pas du tout touché à la fraîcheur de la vie des jeunes lors des voyages, des camps de

toile et des auberges de jeunesse, à leur éducation physique et à leurs activités culturelles. Mais elle a créé de bonnes conditions pour cela.

L'une des tâches les plus difficiles auxquelles nous nous sommes attelés a été de tenter de sédentariser des jeunes citadins en bonne santé à la campagne. Cet objectif découlait de l'évolution du passé. Il a été déterminé par la révolution industrielle, qui a attiré les gens de la campagne vers la ville. En 1871, lorsque le Second Empire allemand a été fondé, 63,9 % des habitants étaient des ruraux. En 1933, cette situation était presque inversée. Désormais, 33 % de la population vivait à la campagne et 67 % en ville. L'essor économique d'après 1933 et l'augmentation de l'offre d'emplois ont entraîné une tendance à l'urbanisation. En 1871, l'Allemagne comptait huit grandes villes de plus de 100 000 habitants, en 1933, elles étaient déjà 51. Et de plus en plus de grandes villes ont vu le jour. Mais cela n'était pas dû à l'augmentation du nombre de naissances dans les villes, mais à l'accroissement que les campagnes cédaient aux villes moyennes et grandes. En ce sens, la campagne a toujours fécondé la ville. Aujourd'hui, l'agriculture ne représente qu'une fraction de la part qu'elle occupait encore dans l'économie en 1933. Chaque jour, des fermes meurent.

Malgré la grande joie que m'a procurée le tournant de 1989/90, je suis triste de ne plus guère découvrir de fermes lors de mes déplacements à travers les villages des nouveaux Länder. Adolf Hitler et son mouvement accordaient une grande importance à la paysannerie pour la vie de notre peuple. Cela s'exprimait également dans les mesures qui devaient servir à réduire le fossé social, culturel et civilisationnel entre la ville et la campagne. On sait que Hitler était très ouvert au progrès technique, à la production de matières premières de substitution et au développement d'une industrie moderne et économe en énergie, et qu'il montrait la voie à suivre. Il ne voulait ni un État purement agricole ni un État purement industriel, mais un équilibre entre les deux. J'ai toujours été impressionné lorsqu'il parlait devant les ouvriers de l'industrie de la reconnaissance et de la promotion des paysans et devant les paysans de la reconnaissance et de la promotion des ouvriers. C'est dans le cadre de cet objectif d'instauration et de maintien de l'équilibre entre la ville et la campagne, entre l'industrie et l'agriculture, qu'il faut considérer les efforts des Jeunesses hitlériennes, qui étaient dirigés contre une mise en danger de cet équilibre menacé. C'est dans ce sens qu'agissaient déjà, bien avant 1933, les Artamanen, dont une grande partie des dirigeants militaient activement pour le mouvement national-socialiste ou sympathisaient avec lui.

En 1924, l'association « Artam e.V. » avait vu le jour. L'un de ses éminents chanceliers était Hans Holfelder, un vieux national-socialiste autrichien, originaire de Vienne et ayant grandi dans la ville voisine de Baden. L'un de ses successeurs fut Friedrich Schmidt, qui fut ensuite nommé directeur de l'Office principal de formation du NSDAP sous la direction du Dr Ley, chef de l'organisation du Reich. Le futur Reichsführer SS, Heinrich Himmler, a dirigé temporairement le Gau Bayern du Bund vers 1929. Dans une période de profonde dépression, les Artamanen s'étaient fixé pour objectif d'employer des jeunes chômeurs sur des domaines à la place de travailleurs saisonniers et de moissonneurs polonais. Ce travail dura sept ans, jusqu'à ce que la ligue se dissolve en mai 1931 en raison du danger de faillite qui la guettait. Certaines forces s'efforcèrent de sauver l'association de la dissolution par un sacrifice volontaire, mais cela ne put être réalisé. Le 21 juin 1931, Arno Wojirsch, Rudi Proksch, Berthold Kohlmeyer et Arno Wilde fondèrent à Gneven près de Schwerin le « Bund der Artamanen », un service national-socialiste de travail volontaire à la campagne. Albert Wojirsch fut élu chef de l'association. Son plus proche compagnon de lutte et ami était Rudi Proksch. Tous deux s'étaient déjà rencontrés en 1925 au sein de la « Körner-Bund » autrichienne, qu'ils avaient peu après transformée en « Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterjugend », la future Hitlerjugend. Tous deux étaient originaires de Baden près de Vienne. L'« Union des Artamans » a fonctionné de manière indépendante jusqu'en octobre 1934. Elle comptait à cette époque environ 700 adeptes de la ville, qui travaillaient désormais à la campagne. L'importance ne résidait pas dans le nombre, mais plutôt dans l'action pionnière qui consistait à rendre un service d'honneur à la terre, à contre-courant de l'esprit et du courant de l'époque et contre la sous-évaluation généralisée du travail à la campagne. C'était de l'idéalisme pratiqué dans les conditions les plus simples et le plus dur des travaux. Beaucoup n'ont pas fait que discuter, ils ont agi. Un groupe d'Artamans a reçu la reconnaissance d'une visite d'Adolf Hitler. Rudi Proksch m'en a parlé un jour. C'était dans le magnifique domaine du futur Ministre-Président du Mecklembourg, Walter Granzow, à Severin. Les garçons avaient aperçu Hitler qui passait à une certaine distance sur une Kremser avec Walter Granzow, le Dr Goebbels et sa femme. Proksch parvint à s'approcher de Hitler et à lui demander de rendre visite aux garçons. Celui-ci accepta : « Je viendrai ce soir ». Les garçons l'attendaient debout autour d'une table. Hitler entra en souriant dans la modeste salle commune de l'ancienne caserne des moissonneurs, entraîna quelques garçons dans la conversation et esquissa un tableau de la prochaine évolution, telle qu'elle s'est effectivement

produite. Les garçons ont été très impressionnés. Lorsque Hitler a quitté leur logement, il faisait déjà nuit dehors. Les garçons ont chanté la chanson de Florian Geyer, tirée des guerres paysannes : « ...et laisse le coq rouge passer par-dessus le toit du monastère. ».

Mon collaborateur Griffion Stierling, qui s'occupait également des questions relatives aux colonies au sein du bureau social de la direction de la jeunesse du Reich, avait déjà pris contact avec l'« Union des Artamans » en 1933. Par la suite, il s'est présenté chez moi avec Albert Wojirsch, le leader des Artamanen. Nous avons discuté du fait qu'avec les possibilités idéelles et matérielles de la direction de la jeunesse du Reich, ils pourraient organiser leur travail sur une large base avec encore plus de succès. Nous sommes tombés d'accord sur ce point et avons décidé de donner à la future unité spéciale le nom de « Landdienst der Hitlerjugend ». C'est ainsi qu'eut lieu l'intégration des Artamanen, le 7 octobre 1934 à Güstrow dans le Mecklembourg. Baldur von Schirach les accueillit personnellement. La ville était placée sous le signe des Artamans, qui avaient afflué de leurs lieux de travail et défilaient dans les rues avec leur costume noir et leurs drapeaux noirs sur lesquels brillaient la charrue et l'épée en rouge et blanc. Albert Wojirsch a déclaré : « Nous, les Artamans, nous nous sommes donné pour mission de ramener la jeunesse des villes à la campagne afin d'aider le peuple allemand à construire son avenir. En tant que pionniers de cette lutte, nous rejoignons aujourd'hui le front de Baldur von Schirach ».

Le Reichsjugendführer répondit :

« Intérieurement, vous, les Artamans, faites partie intégrante du mouvement national-socialiste, tout comme les idées des Artamans font partie intégrante du national-socialisme... Nous ne vous accueillons pas pour que votre travail s'arrête ce jour-là, mais pour qu'il devienne le bien commun de toute la jeunesse ... Que vous, les Artamans, soyez toujours prêts à défendre notre cause, comme vous l'avez fait ces dernières années pour vos drapeaux communs. Venez rejoindre nos rangs qui, à travers moi, s'engagent solennellement à servir votre cause ».

Cette journée festive s'est terminée par un défilé des Artamans et des Jeunesses hitlériennes devant Baldur von Schirach. Le travail du service rural de la Jeunesse hitlérienne commença.

En novembre 1934, Baldur von Schirach me chargea, tout en conservant mes fonctions, de la direction de la région de Berlin des Jeunesses hitlériennes. Mon prédécesseur dans cette fonction, Erich Jahn, qui avait rendu de grands services aux Jeunesses hitlériennes pendant la période des combats, fut appelé à l'État-major de la direction des Jeunesses du Reich pour assumer d'autres tâches. La raison de ma mission était sans

doute l'intention de garantir une coopération harmonieuse entre la direction de la jeunesse du Reich et la région de Berlin de la JH. Comme j'étais chef de bureau de la direction de la jeunesse du Reich et que j'avais servi dans les Jeunesses hitlériennes de Berlin depuis 1928, Schirach pensait avoir trouvé en moi un garant de la réalisation de ses intentions. Berlin était le forum de nombreuses manifestations du Reich, au cours desquelles les objectifs et les directives de la direction de la jeunesse du Reich étaient annoncés. Leur préparation organisationnelle et leur conception culturelle nécessitaient donc un soin particulier, car Hitler, Hess, Goebbels, Ley et Baldur von Schirach y prenaient le plus souvent la parole. Une autre pensée a peut-être incité le Reichsjugendführer à me confier cette nouvelle mission. Les dirigeants du Reich vivaient pour la plupart à Berlin avec leurs familles. Leurs fils et leurs filles étaient membres de la JH et de ses organisations. Leur expérience dans les unités du travail national-socialiste pour la jeunesse a marqué, de manière positive et négative, l'image que leurs pères et mères influents se faisaient de notre travail. Et c'était très important pour nous. Cela ne signifiait en aucun cas que les fils et les filles des dirigeants étaient préférés aux autres membres. Mais nous devions veiller à ce que les conditions soient correctes dans leurs unités.

Un incident typique me vient à l'esprit : les camps d'été de la JH faisaient partie des bons moments de mon travail. Pendant cette période, je suis parti en voyage d'inspection. C'était aussi mes vacances. Les Berlinois campaient souvent au bord du Stechlin et d'autres lacs tranquilles de la belle Marche du Brandebourg, ainsi qu'au bord de la mer Baltique. Dans l'un des camps de la Baltique se trouvait Harald Quandt, le fils naturel du célèbre industriel et désormais beau-fils de mon Gauleiter, le Dr Goebbels. Il était ami avec le jeune hitlérien berlinois Joachim Marseille, qui devint plus tard pilote de chasse et « étoile d'Afrique ». Harald Quandt était un bon garçon, très sympathique. Comme d'habitude, j'inspectais la cuisine et la nourriture, les soins sanitaires, les logements et je me renseignais sur les activités de loisirs. Lorsque je m'asseyais avec les garçons dans la tente et que je discutais plus longuement avec eux, j'apprenais où le bât blessait. Je me suis également assis dans la tente de Harald et lui ai demandé comment il appréciait la vie au camp. Il s'est montré très satisfait. En effet, je n'avais pas trouvé de défauts dans le camp. Lorsque j'ai quitté le camp, une Mercedes transportant le Dr Goebbels est venue à ma rencontre sur la route. Il voulait certainement rendre visite à son beau-fils. J'ai immédiatement fait demi-tour et j'ai atteint le Gauleiter avant qu'il ne commence sa visite du camp de tentes. Je ne l'ai pas accompagné, car il devait se faire une idée du

camp par lui-même. Je l'attendais avec son beau-fils à la porte du camp. Son visage sérieux ne me laissait rien présager de bon. Il me demanda de le suivre à Heiligendamm. C'est là qu'il avait l'habitude de passer de temps en temps des journées de détente avec Hitler. Après être monté dans la chambre avec Harald et être redescendu, il me prit à partie et me fit des reproches sur les conditions dans le camp. Ils ne portaient ni sur la nourriture ni sur les soins sanitaires : Harald s'était fait prendre au jeu du « Saint-Esprit » et on lui avait mis du cirage sur le visage. J'ai dit au Dr Goebbels que j'avais expressément interrogé son petit garçon sur les conditions dans le camp et qu'il m'avait répondu que tout était en ordre. Le Gauleiter n'a pas eu l'air de me croire, il a fait descendre Harald et lui a demandé s'il m'avait vraiment donné cette réponse. Harald a répondu par l'affirmative. Le Dr Goebbels était maintenant en colère contre son beau-fils. J'étais désolé pour Harald. Il ne voulait pas dénoncer ses camarades à son chef de région et il avait dit la vérité à son beau-père. Il s'est donc retrouvé dans un dilemme. Je n'avais pas d'autre choix que d'expliquer que ces blagues ne figuraient pas dans notre programme, mais qu'elles étaient courantes entre les garçons. La bonne relation entre le Gauleiter et moi n'a pas été entachée par cet incident, et il n'en est pas resté de mauvaise humeur. Mais c'était une bonne chose que j'aie visité le camp de son enfant.

Un événement d'une autre nature est resté vivant dans ma mémoire : chaque année, une manifestation de la jeunesse avait lieu devant le château du Lustgarten de Berlin pour ouvrir les festivités du 1er mai. C'était la première que je devais organiser en tant que chef régional des Jeunesses hitlériennes, en collaboration avec le ministère de la Propagande, qui était responsable de toutes les manifestations du Reich. Adolf Hitler est intervenu. Alors qu'il s'apprêtait à prendre la parole, aucun silence ne s'installa sur la vaste place qui s'étendait jusqu'à la cathédrale. J'étais horrifié et j'ai supposé que les participants à la manifestation ne pouvaient pas du tout entendre le Führer. Ce n'est qu'après des signes répétés que le silence se fit. Après son discours, Hitler ordonna à tous les responsables de l'organisation de la manifestation de se rendre à la chancellerie du Reich. Le premier mot de critique fut adressé au Dr Goebbels, qui se défendit en disant que la jeunesse était agitée. Hitler l'interrompit aussitôt : « Ne dites pas de bêtises. Les jeunes gens et les jeunes filles sont restés debout comme des 'Heftimacher[9]'. Le système de haut-parleurs n'était pas bon ». Un poids

[9] [NdT : expression qui pourrait signifier « Ils sont restés plantés comme des piquets de palissage ».]

m'est tombé sur le cœur et j'ai été reconnaissant pour cette sentence de justice. C'était le seul incident sérieux lors d'une des manifestations de jeunes au Lustgarten, à l'Olympiastadion, à la Deutschlandhalle ou à l'« Arena der Leidenschaften », le palais des sports.

Je n'ai pu accomplir mes tâches à Berlin que parce que j'avais à mes côtés quelques collaborateurs très compétents. Je pense à Otto Hamann, qui m'a succédé comme chef de secteur pendant la guerre et qui est mort de ses blessures dans les derniers jours de la guerre. Je pense à Eberhard Grüttner et Gerhard Dabei, qui ont été les piliers de l'évacuation des jeunes des zones de détresse aérienne et de l'envoi des enfants dans le pays pour l'ensemble du territoire du Reich, je me souviens de Kalli Klinter qui, en tant que chef d'État-major, a assumé des tâches plus importantes dans une autre région de la JH et qui a encore perdu sa jambe quelques jours avant la fin de la guerre. Je pense à Franz Greiser, à Götz Krack et à bien d'autres. La région de Berlin était un défi permanent pour moi. Certes, j'avais déjà dirigé une troupe de 150 garçons pendant la période des combats, mais diriger une région avec des milliers de garçons et de filles pendant la période de reconstruction, c'était encore autre chose. Grâce à nos journées de travail, nos manifestations et nos réunions des chefs de service, j'étais parfaitement informé de la diversité de nos tâches. Mais les mettre en œuvre en détail était une nouvelle expérience que j'ai acquise grâce à mon travail dans la région de Berlin.

La cellule de notre travail était la soirée à domicile. Pendant la période de combat, nos réunions étaient souvent improvisées. Nous parlions souvent de la manière dont nous pouvions gagner les jeunes à notre cause. Mais pendant la période de construction – à partir de 1933 – les soirées au foyer étaient planifiées, préparées et organisées. On commençait par un chant commun. Ensuite, on récitait un verset. Suivait un récit d'expérience, une histoire ou un thème de formation idéologique. Une chanson commune clôturait la soirée au foyer, qui était souvent remplie par l'accomplissement de tâches spéciales comme le bricolage et les travaux manuels. La qualité de notre travail dépendait en grande partie de l'animation de la soirée au foyer. J'ai participé à quelques-unes de ces soirées. Malheureusement, vu ma charge de travail, c'était trop rare. J'ai vécu des soirées intéressantes, moyennes et ennuyeuses. Cela dépendait de l'aptitude et de la capacité du jeune dirigeant. C'est pourquoi leur formation était notre tâche la plus urgente.

Nous avions immédiatement entrepris la formation des dirigeants au début de l'année 1933. L'école des dirigeants du Reich a été créée à

Potsdam dans la Neue Königsstraße 66 et, en face, l'école des dirigeantes du Reich, qui disposait d'un beau terrain de sport au bord de l'eau. Dans les régions, d'autres centres de formation ont suivi, également pour les différents domaines de travail tels que l'éducation physique, l'entraînement à la défense, le travail culturel et social et le service rural. L'ouverture d'écoles professionnelles et d'écoles ménagères en faisait également partie. Ces nombreux établissements et centres de formation ont dû être littéralement créés de toutes pièces en très peu de temps. Entre 1933 et 1936, environ 78 000 chefs et chefstaines ont reçu une formation. Grâce à l'intégration des ligues de jeunesse, nous avions gagné des forces jeunes supplémentaires qui savaient comment organiser une soirée à domicile, un voyage ou un camp. Cela représentait un enrichissement, en particulier pour le Jungvolk.

Entre-temps, les Jeunesses hitlériennes étaient devenues, en 1936, un mouvement de plusieurs millions de personnes, de sorte qu'il manquait toujours des forces formées capables de remplir la jeunesse intérieurement. C'est alors que se fit sentir la négligence de ne pas avoir décrété dès 1933 un blocage des adhésions. Mais qui aurait voulu, dans l'enthousiasme du départ, refuser une jeunesse qui affluait chez nous joyeuse et de bonne volonté ? Le blocage des adhésions n'a été introduit qu'au cours de l'année 1934 et a été levé en 1935 pour une période limitée. En raison de cette évolution, il n'était pas exclu que l'organisation vivante du service laisse à désirer si le jeune dirigeant n'était pas capable de diriger l'intérieur. Dans de tels cas, il pouvait arriver que le manque de capacité soit remplacé par un ton de commandement d'autant plus fort.

Le fait que, dès le début, la radio ait été mise au service de la soirée au foyer a été un soulagement. Un jour par semaine, dans le cadre de « l'heure de la jeune nation », le discours d'une personnalité de premier plan était retransmis lors de la soirée au foyer. Les dossiers de Heimabend, préparés en fonction de l'âge et du sexe et remis au jeune chef d'unité, avaient une importance centrale pour son organisation et avaient été élaborés par des collaborateurs de la direction de la jeunesse du Reich. Dans l'après-guerre, la formation idéologique a été condamnée comme endoctrinement. Nous étions des nationaux-socialistes et transmettions logiquement les événements de notre point de vue. On parlait d'événements historiques importants, de personnalités créatives et de questions vitales pour notre peuple.

L'accord sur les questions importantes de la vie signifiait beaucoup pour la réalisation de l'unité du Reich. Cela ne signifiait en aucun cas que nous étions d'accord sur toutes les questions, que ce soit dans l'unité la plus basse

ou dans les réunions des chefs de bureau de la direction de la jeunesse du Reich. Il en était de même au sein du NSDAP, dont les compagnons de route étaient issus de différentes tendances et camps politiques. Pour les uns, les questions sociales et économiques étaient au premier plan en cette période de grande détresse matérielle. Il s'agissait de la grande majorité des adhérents. Pour d'autres, les questions de culture, de politique étrangère ou de politique raciale étaient les plus importantes. Des tensions devaient naître de ces différentes motivations, toujours compensées par le charisme et la force de décision de Hitler. Après sa mort, ses partisans ont plus ou moins repris les orientations politiques les plus diverses dont ils étaient autrefois issus, ou bien ils n'ont opté pour aucun parti. Tous les partis du monde, qu'ils soient conservateurs, libéraux, socialistes ou écologistes, connaissent des luttes d'influence et des tensions. Toute personne qui choisit aujourd'hui un parti ne partage pas nécessairement tous ses points de programme, mais considère seulement que la majorité d'entre eux sont corrects. Il choisit, comme on l'entend souvent, « le moindre mal ». Les tensions et les luttes d'orientation au sein du NSDAP devaient donc être bien plus importantes, puisqu'il s'agissait alors du seul parti en Allemagne.

Dans la formation idéologique des Jeunesses hitlériennes, la question raciale jouait également un rôle, non pas dans le sens d'une incitation systématique à la haine raciale, mais dans le sens de la transmission de connaissances sur l'existence et les types de races, comme l'enseignaient les sciences naturelles, et ce sans aucun jugement de valeur. Là aussi, il y a eu des exceptions, et l'organisation d'une soirée à domicile ne correspondait pas toujours aux directives centrales. Dans l'étude et la description du monde animal, les questions de filiation, d'arbre généalogique et de races ont joué et jouent encore un rôle important. Ce fait, que je connaissais déjà en tant que garçon à l'époque des combats, était confirmé par les fréquentes expositions de chats, de chiens ou de chevaux de race, tout comme par l'existence des nombreuses associations d'éleveurs correspondantes ou encore par les résultats des recherches scientifiques. Il ne me semblait donc pas anormal, à l'époque, que ce thème soit également appliqué aux humains. Aujourd'hui, si l'on applique aux hommes les questions de recherche de l'ascendance ou de l'origine, cela devient immédiatement un sujet irritant, auquel le public et les médias réagissent avec une sensibilité quasi sismographique. Cette sensibilité est compréhensible au vu des résultats de la politique nationale-socialiste à l'égard des juifs. J'aborderai dans un autre contexte mes connaissances de l'époque et mes expériences actuelles sur la question juive.

J'avoue que, sous l'influence des discours, j'ai cherché à rencontrer des jeunes de mon âge, blonds, grands et aux yeux bleus, lors de la première mise en place des Jeunesses hitlériennes. Parmi eux, il y avait des garçons magnifiques, mais parfois aussi des nuls. En revanche, il y avait des garçons qui ne correspondaient pas à l'apparence nordique, mais qui faisaient leurs preuves à tous points de vue. J'ai fait cette expérience très tôt. Les soldats ayant l'expérience de la guerre confirmeront qu'un soldat de petite taille avec un visage de tous les jours se dépassait souvent au front et se distinguait par sa bravoure et ses idées, tandis que d'autres de grande taille et de bonne apparence avaient une grande gueule à l'arrière de la caserne et se taisaient complètement à l'avant du front. Si nous regardions quelques-uns des dirigeants de notre Parti pour l'accomplissement desquels nous éprouvions un grand respect, nous devions admettre que, dans de nombreux cas, ils n'avaient pas l'air nordique. Frédéric le Grand, Napoléon, Wolfgang Amadeus Mozart et Richard Wagner, par exemple, étaient certes petits physiquement, mais grands spirituellement, et leurs effets continuent d'émouvoir le monde aujourd'hui.

La mesure de crânes pour déterminer un type dinarique, oriental ou nordique a pu être intéressante et instructive pour la recherche dans ce domaine. Dans la conduite et la vie des jeunes, cela n'avait absolument aucune signification. Ces différenciations, associées à des valeurs, comportaient même un élément de séparation. Pour nous, le caractère et la performance étaient déterminants. Le principal rédacteur de notre revue du Führer *Wille und Macht*, Günter Kaufmann, exprimait cette opinion en 1943 de la manière suivante :

> *« Mais nous ne voulons pas tolérer les idéologues raciaux qui vont de ce côté et classent les peuples selon leurs caractéristiques raciales. En tant que peuple du centre, nous avons absorbé le sang de tous les peuples du continent – un regard sur la Friedrichstrasse à Berlin et sur la Kärntner Strasse à Vienne, mais aussi sur l'une des braves compagnies de grenadiers allemandes, l'enseigne très clairement ».*

La formation idéologique a contribué à éveiller la conscience historique des jeunes. C'est pourquoi nous avons organisé nos manifestations dans des lieux qui ont une grande importance pour le développement historique de notre peuple. C'est ainsi que nous avons consacré nos drapeaux dans l'église de garnison de Potsdam et reçu dans le château de la ville les inscriptions de volontaires pour la cinquième année de guerre, que nous avons organisé le festival culturel de la jeunesse hitlérienne à Weimar, que nous avons fait se dérouler le camp du Reichsführer à Weimar et à Brunswick, que nous avons accueilli les enfants de dix ans dans le Jungvolk et le Jungmädelbund dans le

grand réfectoire du château de Marienburg de l'ordre des chevaliers allemands, que nous avons tenu des réunions de dirigeants régionaux dans le palais impérial de Goslar, que nous avons organisé l'engagement de la jeunesse sur le dernier lieu de repos d'Henri Ier dans la cathédrale de Quedlinburg et que nous avons fondé l'Association européenne de la jeunesse à Vienne en 1942.

Mon activité dans la région de Berlin m'a permis de renouer des liens plus étroits avec le sport, auquel je m'étais consacré avec beaucoup de plaisir et d'utilité dans mon enfance et ma prime jeunesse. J'ai nommé Alfred Ziegenmeyer, mon responsable de la section garçons et jeunes de l'association sportive de Brandenburg, qui avait alors fait ses preuves, à l'État-major régional. Il devait notamment s'occuper de la promotion de la gymnastique aux agrès. Le professeur de sport de la région, Helmut Schöner, m'a percé à jour et m'a dit : « Chef, il faut que tu fasses plus de sport et que tu prennes soin de ton corps. Tu donnes ainsi un bon exemple aux jeunes ». Bien sûr, il avait raison. Je suis donc allé avec lui et d'autres collaborateurs de la région au terrain de sport de Grunewald et j'y ai fait des tours. Après la douche, on se sentait détendu et en forme pour la suite du travail. Malheureusement, cela n'arrivait que trop rarement en raison des nombreux rendez-vous.

Après 1945, on a critiqué les Jeunesses hitlériennes pour la place démesurée qu'elles accordaient à l'éducation physique et à l'entraînement à la défense. On attribuait cela à l'accent excessif mis par Adolf Hitler sur l'entraînement physique dans l'éducation. On avait alors immédiatement sous la main la citation de son discours à la jeunesse lors du congrès du Parti du Reich à Nuremberg en 1935 : « À nos yeux, le jeune Allemand de l'avenir doit être svelte et élancé, agile comme un lévrier, résistant comme le cuir et dur comme l'acier de Krupp ».

Il ne fait aucun doute que l'éducation physique était très importante pour nous, d'autant plus qu'elle ne concernait pas seulement le corps, mais qu'elle avait également une influence sur la formation du caractère. Celui qui fortifiait son corps apprenait qu'il pouvait compter sur lui en cas de forte sollicitation et de danger. Cela lui donnait une conscience de soi naturelle. Je pense qu'à l'époque de la construction, l'éducation physique ne passait pas avant le travail culturel, social et international ou la construction de foyers et d'auberges de jeunesse. Pour moi, ces tâches étaient d'égale importance. Ce n'est que pendant les trois dernières années de la guerre que l'entraînement à la défense a été renforcé, tout comme les interventions de la JH sur le front intérieur. Les mouvements de jeunesse et l'éducation

physique ont toujours été liés. C'était déjà le cas lors de la création du mouvement de jeunesse au tournant du siècle, lorsque les jeunes gens commençaient à faire l'éloge de la vie simple et naturelle et à se promener dans leur région d'origine. Lorsque, dans le Jungvolk, les couples se rencontraient dans un combat de cavaliers, un jeune étant assis sur les épaules d'un autre, ou lorsque je pouvais observer le déroulement d'une vendetta annoncée entre deux fanfares, j'y prenais plaisir. C'est là que nos jeux enfantins d'Indiens, de brigands et de capitaines prenaient vie sous une nouvelle forme. L'éducation physique dans le Jungvolk était conçue pour réaliser l'instinct de jeu qui habitait particulièrement ces classes d'âge de 10 à 14 ans. Mais chez eux, le besoin de compétition était déjà bien présent.

Ce n'est pas un hasard si des performances minimales étaient déjà exigées lors de l'accomplissement de l'épreuve des Pimpfe dans le cadre de l'« école élémentaire d'éducation physique ». Dans les Jeunesses hitlériennes, la pratique de tous les autres sports s'y ajoutait. L'« école élémentaire d'éducation physique » comprenait les disciplines de la course, du saut et du lancer. Chaque garçon et chaque fille devait les maîtriser. C'est en cela que consistait la mobilisation de la jeunesse pour le sport sur une large base. En 1935 et 1936, la Jeunesse hitlérienne organisa la « Fête allemande de la jeunesse », au cours de laquelle ces disciplines furent pratiquées en compétition. En 1937, la Fête de la jeunesse allemande a été déclarée compétition sportive du Reich, à laquelle toutes les unités de la Jeunesse hitlérienne ont participé. Sous la République de Weimar, des « compétitions de la jeunesse du Reich » avaient également été organisées, auxquelles j'avais participé en tant qu'élève et où j'avais même reçu une distinction de vainqueur. Mais elles ne concernaient que les jeunes scolarisés, alors que les compétitions sportives du Reich réunissaient également les jeunes travailleurs de la JH. Avant la prise du pouvoir, les compétitions de la jeunesse du Reich ne comportaient que des épreuves individuelles, tandis que les compétitions sportives du Reich comportaient des épreuves individuelles et par équipe. Dans les compétitions de sillage et d'étendard, on déterminait les dix meilleurs qui formaient une équipe et s'efforçaient d'atteindre la compétition sportive du Reich en passant par les fêtes sportives de bannissement et de région. La meilleure équipe, la meilleure enseigne, le meilleur groupe de filles et de jeunes filles du Reich étaient récompensés par le Führer. Il considérait cette action comme si importante qu'il avait lui-même lancé un appel à ce sujet, dans lequel on pouvait lire en 1938 :

« Je souhaite que toute la jeunesse allemande se soumette une fois par an à une grande épreuve sportive et témoigne ainsi devant toute la nation de la force et de l'invincibilité du Volkstum. J'appelle donc chaque garçon et chaque fille à participer au concours sportif du Reich de la Jeunesse hitlérienne de cette année ».

Le travail de masse des exercices physiques a donné naissance au sport de compétition et aux sportifs de haut niveau. Chacun pouvait pratiquer le sport de son choix au sein de la jeunesse hitlérienne et s'y former. Cela a été rendu possible par un accord conclu entre le Reichsjugendführer et le Reichssportführer, Hans von Tschammer und Osten. Selon cet accord, les sections de jeunes de 10 à 14 ans des associations de gymnastique et de sport ont été dissoutes et reprises par la Hitlerjugend. Les sections de jeunes de 14 à 18 ans ont été maintenues au sein des associations, dans lesquelles elles pouvaient recruter la relève pour le sport des adultes. Le sport de compétition volontaire était pris en charge par la Jeunesse hitlérienne. Les spécialistes étaient mis à disposition par le Reichsbund für Leibesübungen. Les compétitions étaient désormais annoncées par la direction de la jeunesse du Reich. Ainsi, conformément à l'accord, les championnats allemands de la jeunesse ont eu lieu à partir de 1937 dans le cadre de la Hitlerjugend. La collaboration entre la direction de la jeunesse du Reich et le Reichsbund für Leibesübungen a été harmonisée par le fait que le Reichssportführer est entré dans la direction de la jeunesse du Reich en tant que Obergebietsführer et a pu, de là, faire valoir son influence déterminante sur l'éducation physique de la jeunesse.

D'année en année, les performances ont augmenté, tant dans le sport de masse que dans le sport d'élite. Des écoles de sport ont été créées, dans lesquelles les sportifs de haut niveau étaient sollicités gratuitement. La direction de la jeunesse du Reich s'est efforcée de créer des installations sportives et des piscines à la campagne afin d'y permettre la pratique du sport et de réduire ainsi les disparités entre la ville et la campagne.

L'éducation physique de la jeunesse féminine mérite encore une mention particulière. Elle était très importante au sein du Bund Deutscher Mädel. Dans notre imaginaire, les garçons et l'éducation physique allaient de pair. Il n'en a pas toujours été ainsi pour la jeunesse féminine. Ce n'est que dans le BDM que l'éducation physique des filles a été introduite à grande échelle. Elle a été mise en place dès la prise de pouvoir. En 1934, plus de deux millions de filles étaient déjà membres du BDM. C'est pourquoi la formation de marraines sportives était urgente. Il est remarquable que 55 200 jeunes filles aient déjà reçu une formation dans des stages de sport cette année-là. C'est ainsi qu'en septembre 1934, on put oser organiser la

première journée sportive du Reich du BDM, qui eut lieu simultanément dans 80 villes du Reich. Afin de pouvoir mener à bien la tâche révolutionnaire de l'éducation physique féminine sur une base très large, des écoles de sport du Reich du BDM furent créées à Gladbeck, Traunstein et Stuttgart-Degerloch. Les spécialistes du domaine sportif avaient fait leurs études dans les instituts universitaires de Marburg, Leipzig, Greifswald et Munich. En ce qui concerne l'entraînement des sportives de haut niveau, on se concentrait moins sur les exercices athlétiques que sur les disciplines qui correspondaient mieux à la constitution des femmes. Le BDM comptait parmi ses membres des sportives internationales de haut niveau, dont Christel Cranz, championne du monde de slalom et de descente. Elle avait mis en place les premiers groupes BDM à Fribourg. Gisela Mauermeyer, qui avait remporté le triathlon à Londres en 1934, dirigeait une unité du BDM en Bavière. En gymnastique aux agrès, on se détournait des exercices pour hommes et on développait de nouvelles formes pour les filles. L'objectif de l'éducation et de la formation était de former des hommes et des femmes, mais pas des hermaphrodites. Ainsi, le sport de la jeunesse masculine était davantage placé sous le signe de la force et l'éducation physique de la jeunesse féminine sous celui de la grâce.

L'œuvre BDM « Foi et beauté » pour les jeunes filles de 18 à 21 ans servait surtout ce dernier objectif. Hinrich Medau avait acquis des mérites particuliers dans ce domaine. Il avait longtemps travaillé à l'étranger comme professeur de gymnastique et de musique. Il avait beaucoup appris du nid de la gymnastique rythmique, Rudolf Bode, qu'il avait rencontré à Berlin en 1929, pour sa propre école de gymnastique dans la capitale du Reich. Son éducation physique en musique tenait compte de la nature des jeunes filles et fut accueillie avec joie par le BDM.

L'entraînement à la défense était étroitement lié à l'éducation physique de la jeunesse masculine. Au cours de la guerre, nous avons remplacé par ce terme l'expression « formation prémilitaire ». Elle laissait supposer que la formation de la jeunesse se faisait sous l'angle militaire et sur les armes. Mais ce n'était pas le cas dans les Jeunesses hitlériennes. Elle était basée sur l'idée que le mouvement de jeunesse se faisait de lui-même, c'est-à-dire adaptée à la jeunesse et sans armes. La formation aux armes n'a eu lieu qu'à partir de l'automne 1944, lorsque les garçons de la cinquième année de guerre ont été enrôlés à 16 ans dans le Volkssturm en tant que Drittes Aufgebot ou que les camps d'entraînement à la défense de la JH ont été reconnus comme Drittes Aufgebot du Volkssturm. Dans presque tous les pays, il existait à l'époque une formation prémilitaire, par exemple en

Pologne, en France, en Italie, au Japon ou en Union soviétique. Le « Boy Scout Movement » des Britanniques, dont la création remonte aux expériences de la guerre des Boers au tournant du siècle et auquel de nombreuses associations scoutes dans le monde s'étaient jointes, proposait également une formation très proche de la nôtre en termes de sports de terrain. Sous la République de Weimar, plusieurs associations de jeunesse s'occupaient de sport militaire. J'ai déjà évoqué le Reichskuratorium für Jugendertüchtigung, créé dès 1932, dont le projet de formation prémilitaire a été reconnu par la Société des Nations.

Malgré tout, notre activité dans ce domaine a été vivement critiquée en République fédérale. Pourquoi, selon vous ? Tout simplement parce qu'elle se déroulait au sein des Jeunesses hitlériennes. C'est surtout la formation au tir et dans les formations spéciales, comme la marine, l'aviation, la motorisation, les renseignements et la JH équestre, qui a été critiquée avec désapprobation. Les Jeunesses hitlériennes n'ont pas inventé le tir. C'est une coutume populaire depuis des siècles, non seulement en Allemagne, mais aussi dans d'autres pays. Les fêtes de tir sont indissociables du passé et du présent. « Mais pas de tir pour les jeunes », a-t-on dit. C'est faux. Les sociétés de tir d'hier et d'aujourd'hui se consacraient ou se consacrent dans leurs sections de jeunesse à la même formation que celle qui avait été dispensée chez nous. Je me suis fait confirmer cela par le président d'une association nationale de tir. De plus, le tir est une discipline bien établie aux Jeux olympiques, qui s'engagent à maintenir la paix. D'où pourrait donc venir la relève pour cela ? Dans les Jeunesses hitlériennes, on ne tirait pas avec des armes réelles, mais les Pimpfe s'entraînaient avec la carabine à air comprimé et les plus âgés avec la carabine de petit calibre.

Et maintenant, parlons des formations spéciales. N'étaient-elles pas nécessaires ? Leur origine ne remonte pas à l'idée d'assurer la relève pour l'armée, mais à l'envie des jeunes de s'adonner au vol à voile ou aux sports nautiques. Qui aurait voulu, à l'ère de la technique, empêcher un jeune de s'engager dans la JH motorisée ? Qui pourrait reprocher à un jeune intéressé par le radioamateurisme d'avoir rejoint la JH de l'information ou d'avoir l'envie et l'amour du sport équestre ? Ne nous étions-nous pas promis de servir les intérêts et les talents variés des jeunes gens et des jeunes filles dans l'unité de la jeunesse ? J'ai déjà mentionné qu'Herbert Norkus s'était inscrit à la Marine JH parce qu'il voulait se préparer au métier de marin. C'était en 1931, on ne pensait pas du tout à une prise de pouvoir imminente, et encore moins à une guerre à laquelle il fallait se préparer. Avant 1933, il existait déjà quelques unités de la JH dans lesquelles on

pratiquait ces sports. Même dans les cellules de jeunesse, de jeunes ouvriers s'intéressaient en 1933 au modélisme aérien et au vol à voile. En temps de guerre, devait-on interdire à quelqu'un de s'engager dans la marine après avoir pratiqué des sports nautiques pendant quelques années ? Et les forces armées ne devaient-elles pas s'intéresser, en temps de guerre, à une relève qui avait reçu une formation sportive préalable dans ce domaine ? Je reviendrai sur ce point dans mon rapport sur la période de guerre.

Le jeu de terrain était un élément clé de l'entraînement à la défense. C'est là que se concrétisait la formation adaptée aux jeunes. Il s'agissait d'éveiller et d'aiguiser les instincts naturels des jeunes. Plusieurs générations avaient déjà vécu dans les grandes villes, de sorte que les sens des jeunes, comme l'ouïe et la vue, avaient diminué. Un jeune qui, en ville, doit constamment regarder des murs gris, ne sera pas en mesure de reconnaître immédiatement et aussi clairement un objectif dans la nature. Il devrait donc apprendre à voir et à se déplacer dans la nature. Il devrait s'habituer aux bruits de la forêt et des champs, de jour comme de nuit. Il devrait apprendre à utiliser la boussole, mais aussi à s'orienter sur le terrain sans elle et sans carte. Il devait être capable de transmettre un message de manière fiable en se camouflant et en s'adaptant au terrain. Lors du jeu de terrain, on n'a jamais supposé l'effet d'une arme. Il ne s'agissait pas d'un exercice de terrain, mais d'un jeu. En tant que chef de région, j'ai assisté à de tels exercices de terrain. Lorsque je rendais visite aux formations spéciales, je devais m'y préparer minutieusement. Je ne voulais pas me faire remarquer parce que je ne connaissais pas le matelotage, les nœuds et les épissures, le clignotement ou l'étincelle, ou parce que je ne connaissais pas les dispositions relatives au permis A, B ou C de la Jeunesse aéronautique hitlérienne, ou parce que je n'étais pas informé dans le domaine de la technique des moteurs ou des questions de réglementation de la circulation au sein de la Jeunesse hitlérienne motorisée, ou parce que je ne savais pas, au sein de la Jeunesse hitlérienne des renseignements, que les jeunes n'avaient pas besoin de se lever pendant leur travail lorsqu'un de leurs chefs apparaissait. C'est là que j'ai appris concrètement, en tant que chef de région, à quel point la formation d'un chef de la Jeunesse hitlérienne devait être polyvalente.

Au cours de l'année 1935, j'ai entendu dire, lors des réunions des chefs de service de la direction de la jeunesse du Reich, que des discussions étaient menées en permanence avec la Wehrmacht au sujet de la formation prémilitaire des jeunes. Le directeur de l'office de formation physique, le Dr Helmut Stellrecht, assistait à ces entretiens. Avant de rejoindre la centrale

de la JH, Stellrecht avait acquis des mérites dans la mise en place du Reichsarbeitsdienst [service du travail du Reich] sous la direction du Reichsarbeitsführer Konstantin Hierl. Comme le Reichsarbeitsdienst était le précurseur de la Wehrmacht, il disposait, en tant qu'ancien officier de réserve de la Première Guerre mondiale, de bonnes relations avec la Wehrmacht. Sous la République de Weimar, la Reichswehr s'est toujours efforcée d'exercer une influence sur la formation des jeunes, ce qui s'est manifesté par exemple lors de la création du « Reichskuratorium für Jugendertüchtigung » en 1932. Après la prise du pouvoir, et en particulier après la proclamation de la souveraineté militaire en 1935, la Wehrmacht a accueilli favorablement l'idée de Hitler d'accorder une importance particulière à l'entraînement physique des jeunes.

Le 3 décembre 1935, le Führer et Chancelier du Reich adressa au Ministre de la guerre et Commandant en chef de la Wehrmacht, Werner von Blomberg, ainsi qu'au chef de la jeunesse du Reich allemand, Baldur von Schirach, une lettre dans laquelle on pouvait lire :

> *« J'ai l'intention de faire préparer l'éducation physique de toute la jeunesse allemande de 10 à 18 ans en dehors de l'école par le chef de la jeunesse du Reich allemand. L'Obergebietsführer Dr. Stellrecht est chargé des travaux préparatoires à cet effet. Sous réserve d'un règlement définitif, le Ministre de la guerre du Reich et Commandant en chef de la Wehrmacht met à disposition pour ces travaux préparatoires, jusqu'au 31 mars 1936, un montant qu'il déterminera sur les fonds de la Wehrmacht. L'Obergebietsführer Dr Stellrecht est placé sous les ordres du Ministre de la guerre du Reich et Commandant en chef de la Wehrmacht pour la tâche susmentionnée jusqu'au 31 mars 1936 ».*

Avec l'accord du Ministre des finances du Reich, 600 000 RM provenant des fonds de la Wehrmacht furent alors alloués dans un premier temps au service du Dr Stellrecht. Son financement fut ensuite prolongé jusqu'au 30 septembre 1936. Il était prévu de regrouper les jeunes qui n'avaient pas encore été recensés dans la JH dans une organisation de jeunesse propre – la « Reichsjugend » – et de réaliser avec eux un entraînement physique et une formation prémilitaire propres. Le 14 janvier 1936, le Dr Stellrecht soumit une proposition de structure pour la Reichsjugend, qui fut reconnue le lendemain par l'État-major général de l'armée. Le 6 avril 1936, le secrétaire d'État et chef de la chancellerie du Reich, Dr. Hans Heinrich Lammers, a envoyé aux ministères du Reich, sur ordre du Führer et Chancelier du Reich, un projet de « loi sur la direction de la jeunesse allemande (Reichsjugend) » et les a invités à prendre position. Le projet devait être présenté au cabinet du Reich lors de sa prochaine réunion. Les ministères soumirent chacun leur propre projet. Le ministère impérial de la

Guerre n'avait pas été invité à prendre position. Cela a manifestement provoqué un désaccord. Alors que l'État-major général du haut commandement de l'armée de terre avait encore demandé le 8 avril 1936 au ministère de la Guerre d'approuver le plan de constitution de la jeunesse du Reich, une lettre datée du 16 avril 1936 indiquait : « Dans les circonstances actuelles, qui excluent toute participation du ministère de la Guerre à la constitution légale de la jeunesse du Reich, il ne peut être question de prendre position sur le plan ci-joint ». Les deux lettres étaient signées par le chef d'État-major général Beck[10] en personne.

Ces événements laissaient supposer qu'au début du mois d'avril 1936, la direction politique suprême avait dû changer d'avis en ce qui concerne une loi sur la jeunesse du Reich. Cela s'est traduit par l'annulation des discussions à ce sujet au sein du cabinet du Reich. L'argumentation du Reichsjugendführer, sous l'influence de la rébellion des dirigeants régionaux actifs, avait également contribué à ce changement d'attitude. Les dirigeants régionaux n'étaient pas favorables à la création d'une nouvelle organisation de jeunesse à côté des Jeunesses hitlériennes, uniquement dans le but d'une formation prémilitaire. Ils s'opposaient également à ce que celle-ci se fasse selon les directives de la Wehrmacht. Le financement de ce travail par la Wehrmacht ne leur paraissait pas non plus souhaitable en raison de la relation de dépendance qui en résulterait. Même le fait que les deux organisations de jeunesse devaient être regroupées au sommet sous le chef de la jeunesse du Reich allemand et à l'extérieur sous les chefs de région ne pouvait pas les faire changer d'avis. Ce qui m'a surtout irrité, c'est que l'on prévoyait d'appeler une organisation de jeunesse ayant une mission partielle « Jeunesse du Reich », alors que les Jeunesses hitlériennes, avec leurs multiples domaines d'activité, notamment le travail culturel et social, étaient porteuses de l'éducation à l'idée du Reich.

Baldur von Schirach avait déclaré l'année 1936 « Année du jeune peuple allemand ». Cela eut pour conséquence qu'au milieu de l'année, la plus grande partie des jeunes de 10 à 14 ans s'étaient portés volontaires pour être enrôlés, et la Jeunesse hitlérienne comptait également une grande majorité de jeunes de 14 à 18 ans. Ces faits plaidaient pour que l'entraînement prémilitaire de la jeunesse, qui n'avait pas encore été recensée, puisse être réalisé sous l'égide du seul mouvement de jeunesse déjà existant. La direction politique suprême n'est manifestement pas restée insensible à

[10] [NdT : pour connaître le rôle joué par Beck lors de la tentative d'assassinat de Hitler le 20 juillet 1944, lire *Complots et trahison autour de Hitler* d'Otto Ernst Remer, didi18edition.com]

cette remarque du Reichsjugendführer. Mais Baldur von Schirach insistait également sur une réglementation légale pour une autre raison. La Wehrmacht n'était pas la seule à vouloir exercer une influence sur l'entraînement physique de la jeunesse. La SA poursuivait le même objectif, car après l'affaire Röhm, elle n'avait plus de mission particulière. Et Hitler avait décidé qu'il ne devait pas y avoir de milice ou d'autre porteur d'armes à côté de la Wehrmacht. Mais la SA ne voulait désormais pas se limiter à la formation post-militaire, mais prendre également en charge l'entraînement pré-militaire. Baldur von Schirach avait souvent constaté, lors du déjeuner ou du dîner du Führer, que des décisions importantes y étaient prises sur des questions de fond. Afin de prévenir un éventuel changement d'opinion sur les questions de la jeunesse, von Schirach s'est efforcé de faire inscrire les missions des Jeunesses hitlériennes dans une loi. Hitler lui avait déjà promis de créer pour lui, en tant que chef de la jeunesse du Reich allemand, une autorité suprême du Reich. Il a tenu cette promesse en obtenant une décision du gouvernement du Reich. C'est ainsi qu'est née la loi sur la Jeunesse hitlérienne du 1er décembre 1936, dont les dispositions étaient les suivantes :

« §1 – L'ensemble de la jeunesse allemande sur le territoire du Reich est regroupé dans la Jeunesse hitlérienne.

§2 – L'ensemble de la jeunesse allemande doit être éduqué physiquement, intellectuellement et moralement, dans l'esprit du national-socialisme, au service du peuple et de la communauté nationale, en dehors du foyer parental et de l'école, dans le cadre de la Jeunesse hitlérienne.

§3 – Les tâches d'éducation de l'ensemble de la jeunesse allemande au sein de la Jeunesse hitlérienne sont confiées au Reichsjugendführer du NSDAP. Il est ainsi le 'chef de la jeunesse du Reich allemand'. Il a le statut d'autorité suprême du Reich, dont le siège est à Berlin, et est directement subordonné au Führer et Chancelier du Reich.

§4 – Le Führer et Chancelier du Reich édicte les ordonnances juridiques et les dispositions administratives générales nécessaires à l'application et au complément de la présente loi ».

Lorsque Baldur von Schirach a occupé le comité du Reich des associations de jeunesse allemandes en avril 1933, il a devancé les efforts de la Reichswehr, dont il connaissait les intentions concernant le comité du Reich. La promulgation de la loi sur les Jeunesses hitlériennes avait en fait répété le même processus qu'auparavant. Nous, les leaders de la jeunesse, étions favorables à l'adhésion volontaire aux Jeunesses hitlériennes. Cependant, sous la pression des circonstances et de l'évolution, nous avons accepté la loi sur les Jeunesses hitlériennes. J'ai donc moi aussi soutenu la

décision du Reichsjugendführer. La solution de la loi sur les Jeunesses hitlériennes me semblait encore meilleure que la création d'une deuxième Jeunesse du Reich. Dans le cadre de cette évolution, le ministère de la guerre du Reich a donné au Dr Stellrecht sa démission avec effet au mois de septembre 1936. Au sein de la direction de la jeunesse du Reich, il a été déchargé de la direction de l'office de l'éducation physique, car ses conceptions sur l'éducation militaire ne correspondaient pas à celles du directeur de la jeunesse du Reich. Ernst Schlünder, qui était un défenseur acharné de l'entraînement militaire adapté aux jeunes, lui a succédé. Stellrecht avait accompli de grandes choses au sein du Reichsarbeitsdienst et de la Reichsjugendführung. Il est resté à l'État-major de la direction de la jeunesse du Reich et a reçu d'autres missions par la suite. Nous avons beaucoup apprécié le Dr Stellrecht, qui était un Prussien en paroles et en actes. Notre estime s'étendait également à son mode de vie et à son travail d'écrivain. Pendant la guerre, il a été chef d'État-major auprès du Reichsleiter Alfred Rosenberg et, après la mort de Hitler, il a été à la disposition du nouveau gouvernement du Reich dirigé par le grand amiral Dönitz. Il est décédé à l'âge avancé de près de 90 ans. De nombreux camarades avaient vu en lui d'abord l'officier prussien, puis le leader national-socialiste de la jeunesse.

Au cours des cinq années où j'ai dirigé la région de Berlin, j'ai vécu dans les unités inférieures de la JH le développement et la fructification de notre travail culturel. À l'origine, il y avait la chanson, qui formait une communauté, créait une joyeuse convivialité, élevait ou consolait lors des heures de fête et donnait aussi des forces quand on était fatigué. Je me souviens qu'en tant que garçon hitlérien et soldat, je surmontais ma fatigue lors de randonnées ou de marches lorsqu'on me disait : « Une chanson ! trois, quatre... » Tout le monde se mettait alors au diapason et prenait un nouvel élan.

Le chant est aussi l'expression du oui à la vie et de la foi en la bonté de l'être humain. Ce n'est pas pour rien que l'on entend souvent dire que les méchants n'ont pas de chansons. Les chansons accompagnaient déjà fidèlement le Wandervogel à l'aube de notre siècle et ont été rassemblées en 1908 par Hans Breuer, l'un de ses meilleurs, dans le « Zupfgeigenhansel ». La Jeunesse hitlérienne en a également interprété des chants. Elle tenait particulièrement à cultiver les chansons populaires. Les anciens chants populaires tels que « Der Mond ist aufgegangen » (La lune s'est levée), « Innsbruck, ich muß dich lassen » (Innsbruck, je dois te laisser), « Am Brunnen vor dem Tore » (À la fontaine devant la porte), « Es waren zwei

Königskinder » (Il y avait deux enfants rois), « Ännchen von Tharau » (Petite fille de Tharau) et bien d'autres chansons ont été chantées par elle pour l'avenir. Bien sûr, les chansons de l'époque des combats ne pouvaient pas manquer, et je me souviens en particulier de la chanson des jeunes travailleurs viennois « Es pfeift von allen Dächern » (Ça siffle de tous les toits). Selon l'humeur, d'anciens chants de paysans et de marins résonnaient. De nouveaux chants nous ont été offerts au fil du temps par des camarades créatifs de notre communauté d'expérience, tels que « Ein junges Volk steht auf zum Sturm bereit, reißt die Fahnen höher Kameraden » (Un jeune peuple est prêt à l'assaut, hisse les drapeaux plus haut, camarades) de notre chef de secteur Werner Altendorf, « Auf, hebt unsere Fahnen in den frischen Morgenwind, laßt sie wehen und mahnen die, die oßig sind » (Levez nos drapeaux dans le vent frais du matin, laissez-les souffler et avertir ceux qui sont désœuvrés) de Fritz Sotke, « Wir gehen als Pflüger durch unsere Zeit » (Nous traversons notre époque en laboureurs) de Hermann Roth et Heinrich Spitta, etc, « Lobet der Berge leuchtende Firne » (Louez les montagnes et leurs névés lumineux) de Thilo Scheller et Georg Blumensaat, « Vorwärts, vorwärts, schmettern die hellen Fanfaren » (En avant, en avant, les claires fanfares) de Baldur von Schirach, « Deutschland, heiliges Wort, du voll Unendlichkeit » (Allemagne, parole sacrée, toi pleine d'infini) d'Eberhard Wolfgang Möller et Georg Blumensaat et « Hohe Nacht der klaren Sterne » (Haute nuit des étoiles claires), « Die Morgenfrühe, das ist unsere Zeit, wenn die Winde um die Berge singen » (L'aube, c'est notre temps, quand les vents chantent autour des montagnes) et « Es zittern die morschen Knochen » (Les os pourris tremblent) de Hans Baumann. C'est à cause de cette dernière chanson qu'après la guerre, en République fédérale, on nous a reproché d'orienter la jeunesse vers la domination du monde, parce qu'on y disait soi-disant : « ...car aujourd'hui l'Allemagne nous appartient et demain le monde entier ». Hans Baumann, qui a œuvré de manière créative au sein de la JH pendant de nombreuses années après la prise de pouvoir, avait écrit ce chant en 1932 pour le mouvement de jeunesse catholique. Nous l'avons repris dans nos recueils de chants avec les paroles suivantes : « ...car aujourd'hui l'Allemagne nous entend et demain le monde entier ». Si, malgré tout, on a chanté « entendu » au lieu de « écoute », on ne peut pas considérer cela comme une manifestation de volonté de la direction de la jeunesse du Reich.

Les filles et les garçons ayant les meilleures voix se distinguaient dans le chant collectif et formaient des chœurs et des troupes. La troupe de jeux radiophoniques des Jeunesses hitlériennes de Berlin, qui était principale-

ment utilisée par la Deutschlandsender, a par exemple atteint des performances particulières. Elle était dirigée par Willi Träder, qui a ensuite enseigné en République fédérale d'Allemagne. L'excellent chœur Mozart de la jeunesse hitlérienne de Berlin, dirigé par Erich Steffen, s'est qualifié pour les concerts. Il était sollicité pour de nombreuses manifestations et pour le programme culturel des réceptions diplomatiques. Je me souviens d'une réception chez l'ambassadeur italien Dino Alfieri pendant la guerre, qui, à ma grande surprise, a fait jouer le chœur Mozart avec Laie Andersen et sa chanson devenue mondialement célèbre, Lilly Marlen, la fiancée du soldat.

La troupe de jeu radiophonique de la Jeunesse hitlérienne de Berlin participait également aux émissions d'échange de la radio avec d'autres pays. La première émission d'échange de chansons eut lieu le 24 mars 1935 avec la jeunesse polonaise et fut diffusée par tous les émetteurs polonais et allemands. Karl Cerff, initiateur et directeur des activités radiophoniques de la jeunesse au sein de la direction de la jeunesse du Reich, se rendit avec la Spielschar à Varsovie, où elle fut accueillie avec camaraderie par les organisations de jeunesse polonaises. Ils se sont retrouvés pour une soirée commune avec la jeunesse polonaise, qui a été très appréciée. Des échanges avec la jeunesse finlandaise, anglaise, française et japonaise ont suivi. L'émission Weltring « Jugend singt über die Grenzen » du 27 novembre 1937, organisée par la radio allemande et la direction de la jeunesse du Reich depuis Berlin, a fait grand bruit. Des organisations de jeunesse de 32 nations y ont participé. La performance radio-technique ainsi que les présentations des différentes chansons populaires et patriotiques furent alors appréciées dans tous les pays. Ainsi, la chanson était également au service de la compréhension internationale de la jeunesse. Outre Berlin, les autres régions de la Jeunesse hitlérienne disposaient également de chœurs prêts à être concertés. Je pense au chœur Heinrich Albert de Königsberg en Prusse orientale. Les chœurs de haut niveau riches en traditions, qui existaient déjà bien avant notre époque, s'intégrèrent dans le travail culturel et musical de la Jeunesse hitlérienne, comme les Regensburger Domspatzen, le Thomaner-Chor Leipzig, le Kreuz-Chor Dresden, le Musische Gymnasium Frankfurt et les Wiener Sängerknaben. Des troupes performantes existaient dans toutes les régions, certaines d'entre elles étant appelées à animer des manifestations du Reich, comme la Rundfunkspielschar de Munich. Les garçons et les filles ayant des dispositions pour la musique étaient encouragés à apprendre à jouer d'un instrument. Les Jeunesses hitlériennes ont ainsi contribué à faire revivre la musique domestique en tant qu'expression de notre culture populaire.

C'était également l'objectif de la Journée de la musique de salon, célébrée chaque année dans tout le Reich. On ne pouvait pas imaginer un drapeau du Deutsches Jungvolk sans fanfare, et la Jeunesse hitlérienne comprenait bien entendu des fanfares et des ensembles musicaux. La fanfare du Reich de Kölleda a réalisé une performance de premier plan dans ce domaine.

Le travail musical exigeait une formation intensive des éducateurs musicaux sur une base très large. Celle-ci était dispensée dans des cours et des séminaires de l'école supérieure d'éducation musicale de Berlin-Charlottenburg, de Weimar, et plus tard de Graz et de Hirschberg en Silésie. Environ 150 écoles de musique étaient disponibles dans le Reich pour la formation des jeunes. En outre, des camps de formation musicale étaient organisés dans les unités. Afin d'initier les jeunes à ce bien culturel de haut niveau, un cercle de manifestations a été créé, grâce auquel leur participation à des concerts, des représentations théâtrales ou des lectures de poésie était possible à des conditions avantageuses. La participation aux concerts de maîtres était particulièrement prisée. Le premier concert de maîtres a eu lieu le 3 février 1938 à la Philharmonie de Berlin sous la direction de Wilhelm Furtwängler. L'élite des chefs d'orchestre, des solistes et de la musique de chambre s'est mise à disposition de manière désintéressée pour ces concerts de maîtres de la Jeunesse hitlérienne. Parmi eux se trouvaient les chefs d'orchestre Hans Pfitzner, Hermann Abendroth, Herbert von Karajan, Paul Sixt, les solistes Edwin Fischer, Elly Ney, Ludwig Hoelscher, Kulenkampff et Gerhard Hüsch ainsi que les musiciens de chambre du trio Dahlke, les quatuors à cordes Haveman, Strub, Zernick et Dresdner ainsi que le Collegium musicum de Hermann Diener.

Pour les meilleurs de nos jeunes solistes, c'était une distinction de pouvoir participer à certains de ces concerts de maîtres. Depuis 1938, le BegabtenfÖrderungswerk des Deutschen Volkes, que j'ai eu l'honneur de servir en tant que directeur, avait pour objectif de préparer la voie vers les sommets pour ces jeunes talents. Pour de nombreux garçons et filles, le travail musical des Jeunesses hitlériennes était leur chouchou. Wolfgang Stumme avait acquis de grands mérites dans le domaine de la musique et de l'éducation musicale. Il était issu du mouvement musical de la jeunesse et avait participé à un cours d'un an sur l'éducation musicale du peuple et de la jeunesse sous la direction de Fritz Jöde, qui avait fondé la première école de musique pour la jeunesse à Berlin. Il suivit la proposition de Jöde de poursuivre les objectifs du mouvement musical de la jeunesse au sein des Jeunesses hitlériennes. De 1934 à 1936, Wolfgang Stumme fut le référent musical de la Deutschlandsender pour la radio scolaire et de la jeunesse, où

il dirigea également les heures de chant mensuelles. En 1936, il fut nommé au service culturel de la direction de la jeunesse du Reich. Ce n'est qu'avec une interruption due à son engagement au front qu'il dirigea continuellement le travail musical jusqu'en 1945.

La mission du travail culturel était d'encourager les jeunes à travailler par eux-mêmes et de les guider vers les œuvres de nos grands maîtres. Cela s'appliquait également à la création plastique et à l'art poétique. Les lectures de poésie et les tentatives d'enthousiasmer les jeunes pour le théâtre ont servi cet objectif. Nous avons été très heureux de voir tant de forces créatives se mettre à disposition du travail avec les jeunes. Erwin Guido Kolbenheyer, Hans Carossa, Paul Alverdes, Josef Weinheber, Friedrich Blunck, Hermann Claudius, Gerhard Schumann, Martin Luserke, Erhard Wittek, Heinrich Zillich, Wilhelm Pleyer, Heinrich Waggerl, Rudolf Kienau, Börries von Münchhausen, Agnes Miegel, Josefa Behrens-Totenohl, Alma Rogge et bien d'autres ont donné des lectures de poésie. Eberhard Wolfgang Möller, Wolfram Brockmeyer, Hans Baumann et Fritz Heike, issus de nos rangs, ont lu devant leurs camarades. Eux aussi étaient heureux de ressentir une participation intérieure aussi forte de la part de leurs camarades. L'homme créatif a besoin de cette résonance. Les lectures de poésie ont contribué à éveiller chez les jeunes la sensibilité à la beauté de notre langue et à leur apprendre à la comprendre comme l'un des biens les plus précieux de notre culture et de notre histoire, et à leur faire savoir que la défiguration de la langue marque aussi le début de la perte d'identité d'un peuple.

L'affluence importante aux lectures de poésie était certainement due à l'envie et à la curiosité de rencontrer personnellement un écrivain connu et de pouvoir peut-être lui serrer la main. C'était également mon cas. Comme je me réjouissais de pouvoir rencontrer en 1934 à Berlin le poète ouvrier et chaudronnier de Basse-Rhénanie Heinrich Lersch. Nous nous sommes assis dans un bar de Wedding et avons discuté chaudement autour d'une bière sur les voies du socialisme allemand. Il était assis devant moi, petit par la taille et le front ridé, l'auteur de « Stern und Amboß » et de « Mensch in Eisen ». Il avait écrit ces mots à propos de la Première Guerre mondiale : « Laisse-moi partir, mère, laisse-moi partir... L'Allemagne doit vivre, même si nous devons mourir ». Après la Seconde Guerre mondiale, j'ai lu dans un journal, à propos d'une manifestation à Francfort-sur-le-Main, que l'on pouvait lire sur les banderoles compatissantes : « L'Allemagne doit mourir pour que nous puissions vivre ! » Quel changement dans le temps ! Quel changement dans les valeurs en seulement 50 ans. – Heinrich Lersch est

mort prématurément, dans la force de l'âge. Il est décédé en 1936 à Remagen.

Devant mes yeux se trouve également le poète et conteur Rudolf Georg Binding, l'auteur de « Der Opfergang », « Reitvorschrift für eine Geliebte » et « Moselfahrt aus Liebeskummer ». Je le revois dans son apparence élancée, qui laissait présager un officier de la Première Guerre mondiale. De son visage se dégageaient la mesure et la noblesse de l'âme. Au milieu des années trente, je l'ai accompagné à Potsdam, à notre école de dirigeants du Reich, où il s'adressait à nos jeunes dirigeants pleins d'espoir. Comme il est bon que personne ne puisse vous enlever un tel souvenir !

« Le souvenir est le seul paradis dont on ne peut être chassé ». Une rencontre avec Agnes Miegel, la « Mutter Ostpreußens » (Mère de la Prusse orientale), reste pour moi d'une valeur impérissable. Avec notre référente du Reich pour le BDM, le Dr Jutta Rüdiger, je lui ai rendu visite pendant la guerre dans son simple appartement de location de Königsberg, dans la Hornstraße. Le Bund Deutscher Mädel se sentait particulièrement lié à cette grande poétesse de ballades, car cette femme chaleureuse et sage ne ménageait ni son temps ni ses efforts pour faire des lectures devant des dirigeantes et des jeunes filles. Baldur von Schirach a rendu hommage à ce fait en lui décernant la médaille d'or de la Jeunesse hitlérienne. Ce qui nous a si durablement impressionnés lors de la visite de son foyer, c'est la mention d'une vision qu'elle avait eue dans son pressentiment en Italie. Elle possédait le « deuxième visage » [capacité de prédiction – NdT]. Elle nous a regardés gravement avec ses grands yeux clairs et nous a décrit comment lui apparaissait la chute du Reich, qui était en flammes de toutes parts. Elle avait un besoin intérieur, comme elle le pensait, de nous le faire savoir à tous les deux. Nous l'avons quittée, pensifs. Après avoir fui les Soviétiques via le Danemark pour rejoindre l'Allemagne, elle a été prise en charge par des dirigeantes du BDM jusqu'à sa mort à Bad Nenndorf. Le Dr Anni Piorrek, une ancienne dirigeante du BDM, a écrit sa biographie en hommage à son grand travail. Une plaque commémorative apposée sur l'immeuble de Königsberg où elle habitait rappelle aujourd'hui les vers et les chansons qu'elle avait autrefois chantés pour sa patrie, la Prusse orientale. J'imagine qu'à l'époque, plus d'un garçon et plus d'une fille ont emporté chez eux un souvenir similaire des poètes et de leurs lectures et l'ont conservé pour la vie.

Lors d'une conférence du Reich intitulée « La jeunesse et le livre » qui s'est tenue à Vienne en 1941, le Reichsjugendführer a demandé à ses jeunes camarades de ne pas oublier de prendre des livres pendant leur temps libre.

Karl Hobrecker, qui s'était déjà distingué depuis le début du siècle dans le domaine de la littérature pour enfants et adolescents, apporta en 1933 sa collection de livres, également importante au niveau international, à la direction de la jeunesse du Reich, où il la dirigea en tant que conservateur. Elle comprenait des ouvrages pour enfants et adolescents datant de 1500 à 1850. Le Reichsjugendführer créa en outre « Die neue Bücherei für das Schrifttum der Gegenwart » (La nouvelle bibliothèque pour les écrits contemporains). Les deux collections furent réunies en 1938 sous la direction de Fritz Heike pour former la « Reichsjugendbücherei ». Ces archives de la jeunesse, qui comprenaient environ 27 000 volumes avec la bibliothèque de l'Académie pour la direction de la jeunesse, furent victimes de la guerre.

La percée de l'intérêt des jeunes pour le théâtre a eu lieu lors des premières journées théâtrales du Reich organisées par la Jeunesse hitlérienne du 11 au 18 avril 1937 à Bochum. Elles furent organisées avec soin dans la région de la Ruhr. C'était un signe clair que la jeunesse travailleuse devait être gagnée au théâtre. Le fait que le théâtre municipal de Bochum, sous la direction de son intendant, le Dr. Saladin Schmitt, s'était hissé au rang des meilleures scènes du Reich et s'était ouvert volontiers à la jeunesse, aux jeunes artistes et aux dramaturges, fut décisif dans le choix du lieu de réunion et de représentation. C'est ainsi que furent jouées ces jours-là des œuvres de dramaturges issus de la communauté d'expérience de la Jeunesse hitlérienne, telles que « Rothschild siegt bei Waterloo » (Rothschild vainqueur à Waterloo) d'Eberhard Wolfgang Möller, « Scannons Schatten » (L'ombre de Scannon) de Heinz Schwitzke et « Der Vasall » (Le vassal) de Friedrich Wilhelm Hymmen. Baldur von Schirach et l'Obergebietsführer Dr. Rainer Schlösser ont prononcé les discours qui ont montré la voie à suivre. De nombreux directeurs de théâtre allemands ont participé à cette fête de la jeunesse à Bochum et se sont exprimés avec approbation et reconnaissance sur ce qu'ils avaient vécu dans l'ouvrage *Jugend und Theater* publié par le service culturel de la direction de la jeunesse du Reich. J'en cite les mots suivants de Seilner, alors directeur général du Landestheater d'Oldenbourg :

> *« Les journées théâtrales du Reich organisées par la jeunesse hitlérienne à Bochum ont été un acte culturel. Elles sont devenues la réunion de travail la plus importante jamais organisée pour le nouveau théâtre allemand. Elles ont montré à quel point l'artiste aspirait à un lien avec la jeunesse et à quel point le contact intérieur avec l'artiste lui manquait cruellement. Le théâtre et la jeunesse se sont attendus l'un l'autre, tous deux ne pouvaient plus marcher côte à côte sans observer avec inquiétude le fossé qui se creusait de plus en plus profondément entre eux. Enfin, ils ne sont plus étrangers l'un à l'autre !*

Avec passion et franchise, on a dit ce qu'il y avait à dire, on a discuté de tous les problèmes importants : c'était le début d'un grand travail commun entre les artistes et les jeunes pour le bien de la nation ».

Le théâtre d'amateurs et de marionnettes, déjà cultivé auparavant dans les mouvements de jeunesse, a également trouvé sa place au sein de la JH. Les enfants s'en réjouissaient lors de leurs fêtes et c'était parfaitement adapté à la vie de camp des plus jeunes. Ceux qui voulaient participer à l'organisation de ces jeux étaient formés à cet effet. Des stages de trois semaines étaient organisés par le Reichsinstitut für Puppenspiel de Stuttgart, où les personnes intéressées recevaient leur formation depuis 1939. Il était dirigé par Friedel Raeck.

La création plastique dans le mouvement de jeunesse a commencé par le bricolage lors des soirées à domicile du Jungvolk et des Jungmädel. Il y avait des domaines d'application utiles. Le bricolage se poursuivait dans les ateliers de la JH. Les plus âgés travaillaient avec différents matériaux, mais surtout avec le bois. Ils ont ainsi appris à connaître en profondeur les propriétés et les structures du matériau. Cette expérience leur a permis de mieux façonner le matériau. Avec le temps, ils en ont fait des objets d'usage courant. Cela a également conduit à la menuiserie et à la fabrication de jouets simples et techniques. Les instructions pour les multiples domaines du travail manuel étaient fournies par des fiches de travail de la direction de la jeunesse du Reich, qui contenaient tous des modèles. La formation continue de la main-d'œuvre qualifiée était dispensée dans nos écoles d'usine. Pendant la guerre, une école du Reich a été construite à Bad Schandau, en Saxe. En effet, même pendant la guerre, il existait de nombreuses applications utiles pour ce domaine de travail.

Le département principal « Arts plastiques » de la direction de la jeunesse du Reich a été dirigé par Heinrich Hartmann jusqu'à la fin de la guerre. Comme pour le chef du département principal de la musique, Wolfgang Stumme, son activité n'a été interrompue que par son engagement au front, lors des durs combats autour de Narvik. Il a acquis un grand mérite en convoquant très jeune, de sa propre initiative et sans mandat, une réunion d'architectes, à laquelle ont également répondu des personnalités qui jouissaient déjà d'une grande réputation à l'époque, comme les professeurs Schmitthenner et Tiedje de l'école supérieure technique de Stuttgart. Cette réunion de travail marqua le début de l'initiation des jeunes architectes à la vie des Jeunesses hitlériennes. Cela a eu un effet très fructueux sur la construction de foyers et d'auberges de jeunesse. Je considère comme un phénomène le fait que de si jeunes gens

aient osé s'atteler à de grandes tâches à une époque de renouveau, mais qu'ils les aient également accomplies. Le fils du cordonnier Heinrich Hartmann, qui avait déjà participé à la période des combats dans les monts Métallifères, se consacra très tôt à ses travaux graphiques, qui attirèrent même l'attention d'un ministère du Reich. Lorsqu'ils se sont renseignés sur une éventuelle nomination de Hartmann, ils ont appris qu'il venait tout juste de passer son baccalauréat.

J'ai entendu parler d'un cas similaire par mon ami, le professeur Werner Haverbeck, qui était responsable de la formation idéologique et du travail culturel au sein de la direction de la jeunesse du Reich en 1932. En 1929, alors qu'il était étudiant et âgé de 20 ans, il avait rendu visite à ses professeurs à Bonn et leur avait présenté des plans pour une nouvelle politique culturelle. Ceux-ci s'étaient sérieusement intéressés à ses idées et avaient accepté son invitation à poursuivre les discussions et les rencontres. Le résultat fut la création d'un groupe local du Kampfbund für Deutsche Kultur à l'université de Bonn. Ce succès incita Alfred Rosenberg à nommer Haverbeck et à lui confier des tâches rédactionnelles. En conséquence, Haverbeck devint l'invitée de la famille d'éditeurs Bruckmann, qu'Adolf Hitler et Baldur von Schirach fréquentaient également. Ces deux exemples en illustrent beaucoup d'autres à l'époque de la lutte. Une nouvelle ère s'annonçait chez ces jeunes gens créatifs et passait à l'action grâce à eux.

Le mouvement des millions de jeunes avait un besoin urgent de foyers pour sa vie communautaire. Jusqu'alors, il s'était contenté de locaux existants, mis à sa disposition notamment par les communes, et qu'il avait aménagés selon ses propres idées pour répondre à ses besoins. Afin de répondre au besoin urgent de maisons communautaires, le Reichsjugendführer déclara l'année 1937 comme année d'acquisition de maisons. Un an auparavant, il avait créé le comité de travail pour l'acquisition de foyers, dans lequel étaient représentés les personnalités intéressées, les autorités du Reich et les services du Parti. Adolf Hitler avait demandé à toutes les autorités et à tous les services de soutenir largement les efforts de la jeunesse pour l'obtention de foyers, ce qui était d'une grande utilité pour la réalisation de son objectif. Au début, ce comité était dirigé par le chef d'État-major Hartmann Lauterbacher. Les affaires courantes étaient gérées par Helmut Möckel, qui prit plus tard la direction du comité de travail. Toutes les tâches artistiques et picturales étaient assurées par Heinrich Hartmann. Il se chargea également de l'élaboration technique des deux volumes complets d'images et de textes sur la construction des foyers et leur aménagement intérieur. En 1938, le

gouvernement du Reich promulgua la loi sur la promotion de l'acquisition de foyers par les JH. Elle faisait obligation aux communes de construire et d'entretenir des foyers et de créer des réserves financières à cet effet. Des aides du chef de la jeunesse du Reich allemand étaient également prévues. En outre, le trésorier du Reich du NSDAP devait participer au financement. Jusqu'à la fin de l'année 1943, quelque 1 040 foyers au total ont pu être construits. Dans la planification, 1 035 foyers supplémentaires avaient été achevés. Au début de la guerre, 648 foyers en cours de construction ont été arrêtés en raison de la limitation de l'activité de construction et des matériaux. Les jeunes architectes ont également trouvé un vaste champ d'activité pour la construction d'écoles pour les guides, d'installations communautaires de différents types et en particulier d'auberges de jeunesse.

L'« Association du Reich pour les auberges de jeunesse allemandes » dépendait du chef de la jeunesse du Reich allemand en tant qu'autorité suprême du Reich. Elle a été fondée en 1919 par l'enseignant Richard Schirrmann, qui a été nommé chef d'honneur de cette association après 1933. Depuis 1910 déjà, la jeunesse itinérante utilisait comme auberge le château ancestral des comtes von der Mark à Altena/Westphalie, vieux de 800 ans. En présence des représentants des associations d'auberges de jeunesse européennes et d'outre-mer, le représentant du Führer, Rudolf Hess, a remis cette maison mère des auberges de jeunesse allemandes à son affectation le 25 mai 1935 lors d'une cérémonie de consécration en tant que première auberge de jeunesse mondiale allemande. Le 12 juin 1937, le directeur de l'association du Reich, l'Obergebietsführer Johannes Rodatz, homme de mérite et doté d'un sens aigu du commerce, déclara que 500 nouvelles auberges de jeunesse avaient été construites depuis la prise de pouvoir et qu'en plus des 2 000 établissements existants avec 250 000 lits, 2 000 autres auberges de jeunesse seraient nécessaires. De nombreuses auberges ont encore été construites jusqu'au début de la guerre, mais l'objectif de planification n'a pas pu être atteint en raison de l'évolution de la guerre.

En 1938, plus de 8,7 millions de personnes ont séjourné dans les auberges de jeunesse allemandes, alors que dans les autres pays où des associations d'auberges de jeunesse existaient, on comptait au total environ un million de nuitées. Les jeunes étrangers représentaient un contingent important de nuitées dans les auberges de jeunesse allemandes. Les auberges n'étaient pas seulement des lieux d'hébergement, mais devenaient de plus en plus des lieux de vie culturelle pour les jeunes. Un grand nombre

des 2 500 auberges de jeunesse sont devenues pour les jeunes une expérience particulière et durable. Je pense notamment à l'auberge de jeunesse flottante « Hein Godewind » dans le port de Hambourg, à « l'auberge de jeunesse Adolf Hitler » dans les montagnes de Berchtesgaden, à l'auberge de jeunesse d'Annaberg en Haute-Silésie, autrefois âprement disputée, à l'auberge de jeunesse de la Kaiserstallung à Nuremberg, aux auberges de jeunesse du château de Stahleck sur le Rhin ou de Marienburg dans l'est du Reich. Pendant la guerre, les auberges de jeunesse accueillirent des réfugiés allemands chassés de leur pays, offrirent un hébergement aux Allemands populaires de retour dans le Reich, servirent de quartier et d'hôpital aux soldats pendant la guerre ainsi que de foyer temporaire aux jeunes évacués des régions menacées par l'air dans le cadre du Kinderlandverschickung. Les foyers et auberges de jeunesse nouvellement construits sont devenus, par leur fonctionnalité, leur simplicité, leur clarté, leur beauté et leur lien avec le paysage, l'expression et le témoin en pierre de la volonté culturelle de la jeune génération. Elles sont devenues elles-mêmes un élément d'éducation. Il est bon qu'elles soient encore aujourd'hui en grande partie disponibles pour le travail avec les jeunes !

En juin 1939, Baldur von Schirach a ordonné la création d'une « usine de formation pour l'architecture et la technique ». En collaboration avec l'inspecteur général des routes allemandes, Dr. Fritz Todt, et l'inspecteur général de la construction pour la capitale du Reich et chargé de la construction du NSDAP, le professeur Albert Speer, il lança un appel à cet effet, dans lequel on pouvait lire entre autres :

> *« L'œuvre de formation de la JH pour l'architecture et la technique, nouvellement créée, a pour mission de poursuivre dans un cadre plus large le travail de sélection et d'éducation commencé en 1937 avec les congrès d'architectes de la Jeunesse hitlérienne, et surtout d'assurer la préparation fondamentale à l'accomplissement de ces tâches dans le cadre d'une œuvre générale du jeune peuple allemand. Par ses installations et ses manifestations, cette œuvre contribuera à une éducation générale harmonieuse de la jeunesse allemande, en développant, outre l'entraînement physique et intellectuel, les capacités créatrices de la main et en contribuant ainsi à une solution organique des questions de la relève dans les domaines de l'architecture, des beaux-arts, de l'artisanat et de la technique ».*

Dans les nouveaux foyers et auberges, le pouvoir éducatif de l'espace, que Baldur von Schirach ne cessait de souligner, agissait sur la jeunesse. Pour lui, ils étaient, comme il l'écrivait dans la revue *Die Kunst im Deutschen Reich* de novembre 1940,

« pas de maisons-types construites en un lieu central et étranger au paysage, mais des constructions liées à la patrie, qui allient harmonieusement fonctionnalité et beauté. Le foyer de la JH n'est ni une villa ni une ferme ... Chaque construction de la jeunesse doit être un monument à l'artisanat local. Sans artisanat, pas de culture ».

Je voudrais citer à ce sujet les paroles de Heinrich Hartmann sur l'aménagement intérieur de l'espace, qu'il a écrites dans l'organe de direction de la jeunesse nationale-socialiste *Wille und Macht* du 15 novembre 1938 dans son article « Von den Kräften des Raumes » (Des forces de l'espace) :

« Le langage d'une pièce ne devient efficace que lorsqu'à ses éléments de construction s'ajoutent des images, des meubles et les petits objets d'usage quotidien, qui lui ôtent son vide et lui donnent de la force. Le caractère particulier d'un espace est généralement plus déterminé par tous ces objets domestiques que nous utilisons quotidiennement que par la forme des murs qui l'entourent. Ils sont plus vivants et plus raffinés, souvent plus accueillants et plus attrayants, tandis que les murs, le plafond, le sol et les ouvertures ne sont pas toujours conscients de leur effet sur l'espace, car nous avons tous déjà caressé le beau plateau d'une table, soupesé un bol dans notre main, apprécié la pureté d'une forme noble et contemplé un tableau en toute conscience. Tous ces objets que nous pouvons embrasser d'un seul regard, avec lesquels nous nous attachons après de longues années de possession et d'utilisation, créent pour la plupart les liens les plus profonds avec une pièce, lui donnent sa chaleur et sa cordialité qui nous la rendent si attachante. C'est pourquoi tout objet domestique a besoin de plus que la main du technicien qui le rend utilisable et durable, il a besoin d'être conçu par un cœur pur et des mains douées ...Tout cela doit se fondre et s'unir dans une pièce : l'utilité pure de la forme, qui doit répondre à la tâche souvent austère, le matériau dans sa durabilité, sa composition dans sa couleur et sa surface particulières, sa sonorité et son poids intérieur et la construction avec ses conditions techniques, sa dépendance du matériau et la valeur de son expression. Lier toutes ces nécessités et dépendances en une harmonie exige déjà l'homme tout entier - il a besoin de l'imagination qui anticipe et clarifie le résultat, il a besoin de l'œil exercé qui regarde et examine les formes et de la main sensible qui les suit. Mais surtout la force nécessaire, la force créatrice qui, selon une loi intérieure reposant en chaque homme, façonne une forme en réunissant toutes les conditions. C'est la loi selon laquelle se construit tout ce qui est organique et vivant, et qui est également visible dans tout travail artistique authentique ».

Le Führer et Chancelier du Reich s'intéressait de près aux constructions de la jeunesse. Il demanda différents projets sur ses fonds. Il se faisait surtout présenter les projets des architectes, les examinait et leur donnait des idées. Il se réjouissait de l'œuvre des jeunes artistes et leur exprimait sa reconnaissance. Son intérêt a grandement favorisé l'avancement des projets de construction de la direction de la jeunesse du Reich. Le travail culturel de la JH répondait au postulat de Baldur von Schirach selon lequel l'éducation artistique est indispensable à l'éducation nationale allemande. Il l'a confirmé

dans ses directives et ses déclarations de volonté. En témoignent par exemple ses discours prononcés lors de l'ouverture du Festival de la jeunesse de Weimar en 1937 sur « Goethe an uns » (Goethe à nous) et en 1938 sur « Vom musischen Menschen » (L'homme musical). Dans ce dernier, il tenait des propos francs :

« Je sais que certains observateurs critiques du nouveau mouvement de jeunesse allemand ne comprennent pas très bien que notre organisation organise des semaines de théâtre, des séries de concerts, des soirées de poésie, etc. et ne se limite pas exclusivement à la soi-disant éducation politique. On considère volontiers, surtout à l'étranger, les Jeunesses hitlériennes comme une association à but non lucratif créée par l'État pour la formation prémilitaire et politique des jeunes de la classe d'âge. Peut-être y a-t-il aussi dans notre pays quelques personnes qui souhaitent nous limiter et nous restreindre de la sorte...

Autrefois, dans notre jeunesse, il était de bon ton de mépriser les activités artistiques et de les qualifier de molles. Et nombreux étaient ceux qui, dans cette jeunesse, avaient honte de leur plaisir artistique et le cachaient aux autres pour ne pas être exposés aux moqueries de leurs camarades. Mais cette joie de l'art et la capacité d'être saisi par les sons, les mots, les images ou les bâtiments nous sont offerts, à nous Allemands, par la grâce particulière de la divinité. Nous en prenons conscience chaque jour davantage. Ainsi, même notre jeunesse a depuis longtemps déjà mûri la conscience que cette Allemagne n'est pas seulement un espace géographique, mais un espace plus vaste, et que nous ne devons pas seulement monter la garde devant nos paysages et nos villes, mais aussi devant nos symphonies et nos drames, nos chansons et nos poèmes ».

Par nature et par disposition, Baldur von Schirach était l'initiateur naturel du travail culturel, ce qui a eu des répercussions fructueuses sur la vie des Jeunesses hitlériennes. Il fonda en 1935 l'Office culturel, qu'il dirigea lui-même au début. Il nomma pour lui succéder Karl Cerff qui, depuis 1934, avait mis en place le travail radiophonique pour la jeunesse dans les émetteurs allemands, formé les préposés à la radio pour la jeunesse et créé à cet effet une école du Reich à Göttingen. Il poursuivit avec succès le travail au sein de l'Office culturel, organisa des camps communautaires pour les jeunes artistes et conçut les Journées musicales du Reich à Heidelberg ainsi que les Journées théâtrales du Reich à Bochum et Hambourg, qui constituaient un point culminant de la création culturelle. Le choix des collaborateurs pour l'office culturel témoignait d'une main heureuse. Wolfgang Stumme poursuivit la tradition de l'éveil musical des jeunes au sein de la JH, Wolfram Brockmeier et Fritz Heike étaient responsables des écrits, la dramaturgie était l'affaire du dramaturge du Reich Dr. Rainer Schlösser et du poète Eberhard Wolfgang Möller et Heinrich Hartmann

était responsable des arts plastiques. Tous les collaborateurs avaient en commun une activité créatrice propre dans leur domaine.

Les activités de Baldur von Schirach dans le domaine culturel ont amené des auteurs critiques à considérer que son action en faveur de la jeunesse ne concernait que le domaine musical. Je ne partage pas cette appréciation. En tant que responsable du travail social pour la jeunesse à l'époque, je ne sais que trop bien qu'il s'identifiait aux soucis et aux problèmes de la jeunesse travailleuse et qu'il s'engageait pour elle non seulement en paroles, mais aussi en actes. Pour obtenir une amélioration sociale, il ne suffisait pas que mes collaborateurs et moi nous occupions des questions de fond ou que nous fassions des propositions. Il fallait également les mettre en œuvre, en particulier lorsque les intérêts étaient très divergents. Pour cela, il fallait un engagement ouvert et une influence politique. Le Reichsjugendführer en disposait, et il l'utilisait quand c'était nécessaire. Cela s'appliquait également à d'autres domaines d'activité, comme par exemple le travail à l'étranger, dont il était à l'origine. Très tôt, il a insisté sur la coopération avec les organisations de jeunesse d'autres pays. Sa mère était américaine de naissance. Jusqu'à son engagement dans l'armée prussienne, son père possédait également la nationalité américaine. En 1928, son fils Baldur, âgé de 21 ans et parlant aussi bien l'anglais que l'allemand, voyagea avec sa mère aux États-Unis d'Amérique et rendit visite à sa riche parenté à Philadelphie et à New York. Son oncle Alfred Norris était banquier à Wall Street et essayait de convaincre son neveu de rejoindre son entreprise. Mais entre-temps, ce dernier était devenu un fervent partisan d'Adolf Hitler à Munich, et il est donc retourné en Allemagne. Il avait tout de même pu se faire une idée des possibilités économiques et des acquis techniques du pays d'origine de sa mère et avait eu l'occasion de voir l'Allemagne de l'extérieur, du point de vue américain. Ses expériences ultérieures à l'étranger l'ont certainement incité à décider, pour la formation de l'Académie, que chaque membre du corps dirigeant devait vivre six mois à l'étranger et, si possible, y travailler.

Cette décision ne plaide pas en faveur d'une pensée provinciale, mais d'une vision ouverte sur le monde. Cela a profité aux Jeunesses hitlériennes et en particulier à leur travail à l'étranger. Dès 1933, il accueillit une grande délégation de la jeunesse italienne et organisa avec elle une croisière sur le Rhin riche en expériences. La même année, une unité des Jeunesses hitlériennes de la marine berlinoise se rendit en Hongrie par voie fluviale et fut accueillie avec enthousiasme par la population et les représentants du gouvernement à Budapest. Le 3 janvier 1934, une rencontre franco-allemande de jeunes débuta dans la capitale du Reich, au cours de laquelle

les participants purent découvrir le travail et les jeux de la Hitlerjugend. Cette rencontre avait encore été suggérée par le cercle de Sohlberg, qui avait déjà cherché à approfondir la coopération franco-allemande avant notre époque. Nous étions entrés en contact avec lui par l'intermédiaire du dirigeant de la région de la JH de Bade, Friedhelm Kemper. Parmi ses initiateurs se trouvait Otto Abetz, qui était membre de la direction de la jeunesse du Reich et qui devint plus tard ambassadeur du Reich allemand à Paris. Du 11 au 17 janvier 1934, le Reichsjugendführer envoya son adjoint et chef d'État-major Carl Nabersberg à Londres pour mener les premiers entretiens avec la direction du « Boy-Scout-Verband », entretiens que son successeur au poste, Hartmann Lauterbacher, poursuivit.

En juillet 1934, le premier camp de jeunesse germano-anglais eut lieu à l'école des dirigeants de la JH de Dibbersen, près de Brême, auquel participèrent 30 jeunes Anglais et 30 jeunes Allemands de toutes les couches professionnelles. D'autres manifestations suivirent, comme par exemple en janvier 1935 un camp de ski germano-anglais à Berchtesgaden, dont les participants furent reçus par le Ministre-Président de Prusse, Hermann Göring. De jeunes ouvriers des villes industrielles anglaises de Nottingham et Birmingham ainsi que des étudiants de Londres ont passé leurs vacances dans la vallée de la Schwarza en Thuringe, bordée de sapins, avec des jeunes hitlériens de Hambourg, de Franconie et de Silésie, et ont visité Weimar, la ville des poètes, à laquelle le directeur du Théâtre national de Weimar, Dr. Hans Severus Ziegler, les a initiés. De jeunes Français et Allemands se sont rencontrés dans le camp communautaire de Cannes, sur la Côte d'Azur, où ils ont également été les hôtes du 18e régiment alpin français, et à Bad Reichenhall, de jeunes Français ont été accueillis amicalement dans le camp de la Jeunesse hitlérienne.

Dès 1935, les échanges de jeunes avec d'autres pays s'intensifièrent à vue d'œil, de sorte qu'il n'est pas possible de mentionner individuellement les entreprises communes. Selon les données du bureau de l'étranger de la direction de la jeunesse du Reich, 51 178 étrangers ont visité les institutions de la Jeunesse hitlérienne en 1936, dont environ 23 000 visiteurs d'Angleterre et des Dominions, 3 673 de Suède, 3 609 des États-Unis, 2 544 d'Italie, 2 498 de Belgique, 2 457 de Norvège, 2 370 de France, 2 116 de Hollande ainsi que des visiteurs de Pologne, du Japon, d'Amérique centrale, des États baltes, de Tchécoslovaquie, de Suisse, d'Orient, de Chine et d'Égypte. En règle générale, ils venaient aussi dans la capitale du Reich, si bien qu'en tant que dirigeant régional berlinois, j'ai souvent eu l'occasion de prendre contact avec eux et de vivre ainsi de près la croissance du

mouvement d'échange avec la jeunesse d'autres pays. Cela valait aussi pour l'Italie, partenaire de l'Axe. Nos délégations séjournaient souvent au « Campo Mussolini » à Rome, où certaines d'entre elles étaient accueillies par le Duce. De nombreuses unités de l'Opera Balilla sont venues d'Italie en Allemagne. Ainsi, en juin 1937, quelque 1 200 étudiants et étudiantes de l'académie de Littoria et de l'académie de jeunes filles d'Orvieto nous rendirent visite. Ils vivaient dans un camp de tentes près de Berlin et faisaient des démonstrations d'exercices sportifs dans la Deutschlandhalle de Berlin. Sur la Wilhelmplatz, ils défilèrent devant la chancellerie du Reich, d'où Adolf Hitler s'adressa à eux. Le 25 août 1937, les dirigeants régionaux de la JH se sont rendus sur les champs de bataille de Verdun et ont rendu hommage, à l'ossuaire de Douaumont, aux soldats de toutes les nations tombés pendant la Première Guerre mondiale. Nous étions conscients que c'est à Verdun qu'avait été scellé le traité de partage de l'Empire carolingien en 842, qui avait donné naissance à l'Empire franc oriental sous Louis le Germanique, à l'Empire franc occidental sous Charles II et à l'Empire d'Italie sous Lothaire Ier, qui portait la dignité impériale. Est-ce qu'il renaîtra un jour en Europe ?

Baldur von Schirach avait auparavant pris contact avec l'association britannique et française des combattants du front et invité les fils des anciens combattants de la Première Guerre mondiale en Allemagne. Le célèbre journaliste français et vice-président du comité France-Allemagne, le comte de Brinon, a écrit pour nous ces lignes : « Y a-t-il plus belle destinée pour les fils de combattants que d'ouvrir entre les pays voisins, la France et l'Allemagne, les voies de l'entente et de l'amitié ? ».

De Verdun, les dirigeants territoriaux se sont rendus à l'exposition universelle de Paris. Là-bas, nous avons été impressionnés par le pavillon soviétique et ses figures de la révolution qui s'élèvent vers le ciel et se précipitent vers l'avant, auquel s'opposait le pavillon allemand dans sa forme classique maîtrisée.

Le Premier ministre français Camille Chautemps a reçu en septembre le chef d'une délégation de la JH, l'Obergebietsführer Emil Klein de Munich. Le Premier ministre a fourni la préface suivante à l'organe de direction de la jeunesse nationale-socialiste *Wille und Macht* du 15 octobre 1937 :

> *« Je me suis personnellement associé aux heureuses initiatives qui, cet été, ont permis à de jeunes Allemands et à de jeunes Français de se rapprocher dans des colonies de vacances communes, et je suis prêt, en tant que chef du gouvernement français, à encourager le développement de ces rencontres pacifiques. J'aimerais que les jeunes des deux nations vivent chaque année par milliers côte à côte et apprennent ainsi à se*

connaître, à se comprendre et à s'apprécier. Nos deux grands pays ont un long passé de travail et de gloire derrière eux. Tous deux ont contribué au plus haut point à la civilisation européenne. Même si la vitalité et la bravoure des deux peuples ont souvent provoqué des heurts entre eux, ils se respectent mutuellement et se tiennent en haute estime. Ils savent également qu'une entente entre eux serait l'un des facteurs les plus précieux pour la paix mondiale. C'est pourquoi il est du devoir de tous ceux qui, de part et d'autre de la frontière, ont une vision claire et des sentiments humains, d'œuvrer à la compréhension et au rapprochement des deux peuples. Or, personne ne pourrait le faire avec plus de sincérité et de zèle que les dirigeants de notre magnifique jeunesse, française et allemande. S'ils savaient amener cette jeunesse à l'unité, ils tiendraient ainsi entre leurs mains l'avenir de l'Europe et de la culture humaine ».

En septembre 1937, le Président de la République française Lebrun reçut également la délégation de la JH au château de Rambouliet et la qualifia d'« heureuse jeunesse allemande ».

Après la fin de la guerre civile espagnole, plusieurs dirigeants de la JH se rendirent en Espagne en réponse à la visite de plus de 100 membres de l'organisation de jeunesse nationale espagnole et de femmes phalangistes, et furent reçus à Burgos par le chef d'État, le général Franco. Des échanges de jeunes ont eu lieu avec presque tous les pays d'Europe.

Mais nos efforts ont également porté sur l'outre-mer. De jeunes Américains ont vécu en tant qu'invités de la direction de la jeunesse du Reich dans un camp commun à l'auberge de jeunesse Baldur-von-Schirach au Walchensee avec des membres de la Jeunesse hitlérienne et ont visité avec eux en août 1938 la ville de Salzbourg, un joyau de la Marche orientale revenue au pays.

L'échange avec la jeunesse japonaise avait commencé en 1937. Le leader de « l'association de la jeunesse de tout le Japon », le comte Yosinori Fhutaara, a séjourné en Allemagne avec dix dirigeants de la jeunesse japonaise et a assisté les 14 et 15 août à la fête sportive régionale de la JH à Brême, au cours de laquelle il a tenu un discours en allemand aux 120 000 garçons et filles et a transmis les salutations de la jeunesse japonaise, dont l'organisation comptait alors environ deux millions et demi de membres âgés de 17 à 25 ans et environ quatre millions de jeunes. Je voudrais citer quelques phrases de la réponse du chef de la jeunesse du Reich, car elles décrivent clairement l'attitude fondamentale envers le travail à l'étranger :

« Nous recevons presque chaque semaine des représentants des organisations de jeunesse des autres pays. Nous avons fait venir des jeunes leaders des autres pays dans nos unités et nous envoyons également nos dirigeants dans les grandes organisations nationales de jeunesse des autres pays afin qu'ils y apprennent à connaître la nature et les

particularités des autres peuples ainsi que leurs idées éducatives. Nous ne faisons pas tout cela dans le but de faire de la propagande. Nous ne voulons pas prêcher à d'autres peuples et à leurs mouvements de jeunesse la forme nationale-socialiste comme étant la seule correcte. Je crois que la manière dont nous éduquons notre jeunesse est précisément la manière allemande d'éduquer la jeunesse. D'autres pays et d'autres peuples peuvent avoir découvert la forme d'éducation de la jeunesse qui convient uniquement à leur nation. Nous voulons reconnaître honnêtement ce que les autres organisent dans leur pays, tout comme nous attendons que ce que nous avons réussi soit reconnu par eux ».

En été 1938, une délégation de jeunes leaders japonais a séjourné trois mois en Allemagne. Il s'agissait du premier échange de jeunes organisé par le Japon. En retour, une délégation de dirigeants de la JH, dirigée par le Jungbannführer Rolf Redeker, s'est rendue au pays du soleil levant à la même époque. Elle est arrivée à Tokyo le 17 août 1938. Au cours de la traversée de six semaines – à l'époque, il n'y avait pas encore de transport aérien vers l'Extrême-Orient – ils en profitèrent pour approfondir leurs connaissances de la culture et de l'histoire du pays d'accueil. À leur arrivée, ils ont été accueillis avec enthousiasme par la population et la jeunesse, reçus par le Premier ministre japonais, le prince Konoye, le Ministre des affaires étrangères, le général Ugaki, et le Ministre de la culture, le général Araki. Ils ont vécu avec 500 membres de la jeunesse japonaise dans un camp de tentes près de Yamanaka, d'où ils ont entrepris des voyages qui les ont menés du nord subpolaire au sud subtropical de l'île, longue de 2 000 km. J'avais lu des rapports selon lesquels les 30 dirigeants de la JH avaient laissé une impression durable sur la population japonaise par leur présence et avaient suscité une attitude très positive envers notre pays. Mais je ne connaissais pas les détails de ces événements impressionnants. Je ne les ai appris qu'en été 1993, lorsque j'ai rendu visite à mon vieux camarade Reinhold Schulze. En 1935, l'ingénieur qu'il était avait été chargé par le Reichsjugendführer de diriger l'office pour l'étranger, chargé d'encadrer dans le monde entier les jeunes de nationalité allemande vivant à l'étranger et de mettre en œuvre la coopération avec la jeunesse étrangère. Après une activité méritoire, Baldur von Schirach lui demanda en 1937 de se rendre au Japon en tant que chargé de mission de la direction de la jeunesse du Reich. En liaison avec d'éminentes personnalités japonaises, telles que le Ministre de la culture Araki, le leader de la jeunesse japonaise, le comte Fhutaara, le frère aîné de l'empereur Chichibu, le prince Kanin, un oncle de Tenno, le prince impérial Takeda, il mit en place en peu de temps l'échange de jeunes germano-japonais. Reinhold Schulze, toujours aussi engagé, m'a raconté ses impressions inoubliables lors de la visite de nos jeunes leaders dans ce pays d'Extrême-Orient. Une chanson avait été spécialement composée pour leur

accueil, chantée par les jeunes Japonais lors de leur rencontre avec notre délégation ou diffusée sur des disques par des haut-parleurs dans les lieux où ils apparaissaient.

Lorsque la délégation a marché jusqu'au palais impérial, elle était encadrée par une foule immense sur la large avenue fermée à la circulation. Des drapeaux ornaient les maisons dont les fenêtres étaient occupées par des spectateurs qui saluaient et acclamaient. Même lors des voyages nocturnes en train, une partie du groupe devait rester éveillée pour recevoir des cadeaux des citoyens, des paysans et des pêcheurs dans les gares. Les citoyens japonais étaient très désireux d'entendre des chansons allemandes. Les dirigeants de la JH chantaient à la radio et lors de concerts. Les chansons jouaient également un rôle égayant lors des réceptions officielles, brisant tout protocole. Il arriva même que le Premier ministre, le prince Konoye, se joigne à un cercle de danse pour le plus grand plaisir des spectateurs et de la presse, ce qui avait été inimaginable jusqu'alors. Cela a bien sûr fait la Une des journaux. Sur le chemin des sanctuaires-temples et des centres culturels et historiques des villes et des régions, la population formait toujours une haie. Même dans la publicité, la visite des dirigeants de la JH a eu un impact. Des personnages en uniforme de la JH étaient exposés dans les vitrines. Un slogan publicitaire disait : « Si vous voulez devenir aussi forts que la JH, vous devez manger du chocolat Morinaga ».

Reinhold Schulze m'a décrit le moment fort de son séjour au Japon. Il s'agissait de l'ascension du Fuji-Yama. Seules six semaines d'été sont propices à l'ascension. Des milliers et des milliers de pèlerins s'élancent alors en un interminable cortège, de jour comme de nuit, vers le sommet de 4 000 mètres. Au milieu d'eux et accompagnés par des groupes de jeunes Japonais, les 30 guides de la JH ont atteint sans aucune défaillance le sommet isolé du volcan, peu avant le lever du soleil, qui, dans le mythe, est le siège des dieux. Lorsque le disque solaire a traversé l'horizon marin et que la déesse du soleil a fait briller sa lumière sur le Japon, les pèlerins excités par la foi ont levé les bras au ciel et l'ont accueillie par des cris fervents de « bansai ». Comme le soleil montant rencontrait de nouveaux pèlerins, leurs cris de « bansai » s'éteignaient lentement, comme un son d'orgue à la fin d'une messe. Une expérience émouvante pour les jeunes guides allemands, dont le pèlerinage auprès des dieux locaux a été apprécié par les Japonais ! Outre la présentation et l'apparence de la délégation, ce succès était surtout dû à l'attitude intérieure de Reinhold Schulze face à sa grande mission. Dès le début, il s'était efforcé, lors d'un long voyage sous le protectorat du ministère japonais de la culture, de connaître le pays et ses

habitants, de s'imprégner de leur tradition spirituelle, culturelle et historique, ainsi que d'honorer et de respecter leur confession et leurs coutumes. Lorsque j'ai discuté avec lui, il était dans sa 88e année. Son corps était affaibli, mais son esprit était toujours aussi vif. Il est mort le 29 décembre 1993 et, comme d'autres camarades âgés, j'ai pu constater qu'ils étaient restés jeunes à l'intérieur. Lorsque j'ai rendu visite à mon compagnon de route et ancien Obergebietsführer Gotthart Ammerlahn peu avant son décès, il souffrait certes d'infirmités physiques, mais participait toujours activement et avec enthousiasme aux événements du présent, le regard tourné vers l'avenir. Le feu qui brûlait jadis dans les foyers de jeunesse ne s'était pas encore éteint au seuil de la mort.

Un autre point fort du travail du bureau de l'étranger de la direction de la jeunesse du Reich fut le camp en Allemagne de la Jeunesse hitlérienne étrangère à Kuhlmühle près de Rheinsberg, qui eut lieu du 14 au 31 juillet 1936. Mille cinquante participants venus du monde entier y ont vécu trois semaines riches en événements avec leurs camarades allemands des différentes régions du Reich. Ils étaient venus non seulement d'Europe, mais aussi d'outre-mer, d'Amérique du Nord, d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud, d'Asie et d'Afrique. Des garçons des anciens territoires coloniaux africains, coiffés du « gilet du Sud », et des garçons portant le casque tropical de Palestine, Batavia et Shanghai sont apparus. Parmi d'autres personnalités, l'adjoint du Führer Rudolf Hess, né à Alexandrie en tant qu'Allemand de l'étranger, s'est adressé à eux. Au centre du camp s'élevait la « colline des nations » avec les drapeaux du Reich et des 51 pays d'où venaient les participants. Un Thingplatz[11] se trouvait dans un renfoncement et servait aux manifestations culturelles et aux cérémonies. Le camp disposait de son propre approvisionnement en eau et en électricité, d'un bureau de poste et d'une ligne téléphonique ainsi que de sa propre gare. La Poste allemande avait émis des timbres spéciaux pour le camp allemand. Le ravitaillement était assuré par le train de secours bavarois qui avait fait ses preuves. Après la clôture du camp, les jeunes Allemands de l'étranger ont parcouru l'Allemagne à bord de 35 omnibus. Le voyage commençait et se terminait dans la capitale du Reich, de sorte que j'ai pu y participer en tant que dirigeant régional berlinois. Le voyage s'est poursuivi par Halle, Weimar, Erfurt, la Wartburg, Würzburg et Nuremberg, où ils ont défilé devant Adolf Hitler au congrès du Parti du Reich, où ils ont été accueillis avec enthousiasme. De là, ils se sont rendus à Munich et au

[11] [NdT : Un Thingplatz, ou parfois appelé Thingstätte, est une structure en plein air, souvent un amphithéâtre.]

camp de la JH en Haute-Bavière, où ils ont rencontré Baldur von Schirach. Ils se sont ensuite rendus à Friedrichshafen, Heidelberg, Sarrebruck, Wiesbaden, Cologne, Düsseldorf, Duisburg, Münster, Osnabrück, Brême, Kiel et Hambourg. Dans le Sachsenwald, ils se sont recueillis sur la tombe de Bismarck. Ils ont emporté avec eux dans le monde entier une expérience durable de leur patrie allemande. La direction de la jeunesse du Reich avait préparé le séjour en Allemagne de la jeunesse allemande de l'étranger avec les lignes de navigation et les chemins de fer, ainsi qu'avec de nombreux services concernés, en effectuant un travail minutieux. La récompense fut la joie des jeunes invités et le succès.

Afin d'initier et d'approfondir les relations avec les organisations de jeunesse étrangères, Baldur von Schirach entreprit en novembre/décembre 1937 un voyage d'information dans les pays des Balkans, en Grèce, en Turquie, en Irak et au Liban ainsi qu'en Iran. Il était accompagné de Heinz-Hugo John, le directeur du bureau du personnel, de Hans Lauterbacher du bureau des affaires étrangères, de Günter Kaufmann, le rédacteur en chef de notre revue du Führer *Wille und Macht*, et de moi-même. Ma participation résultait sans doute de l'intérêt que l'on portait à l'étranger aux améliorations sociales générales en Allemagne et aux avantages particuliers pour sa jeunesse. Nous avons voyagé en avion de type « Ju 52 », qui avait été équipé d'un équipement radio spécial. Une seule fois, lors de notre vol de Bagdad à Téhéran, nous avons été pris dans une violente tempête, ce qui nous a fortement secoués.

Dans les pays visités, nous avons appris à connaître les mouvements de jeunesse sous leurs différentes formes. Des discussions approfondies sur les possibilités de coopération et d'échange de jeunes ont été menées avec les ministères de l'éducation et de la culture ainsi qu'avec les dirigeants de la jeunesse. Dans ce contexte, le Reichsjugendführer a toujours souligné la spécificité et l'indépendance de l'éducation nationale ainsi que l'autonomie des organisations dans le cadre de la coopération internationale. Nous avons également été reçus par les chefs de gouvernement, et je me souviens en particulier de l'entretien animé avec le Premier ministre grec et le Ministre des affaires étrangères Metaxas. Le Reichsjugendführer a rendu hommage aux chefs d'État, notamment au régent Horthy en Hongrie, au roi Carol de Roumanie, au roi Boris de Bulgarie, au prince régent Paul de Yougoslavie, au roi Ghasi Ier d'Irak et au shah Resa Pahlewi d'Iran. En dehors de Téhéran, nous avons séjourné à la légation allemande, autrefois fondée par le roi de Prusse Frédéric II. De là, nous avions une vue

magnifique sur la colline volcanique du Demavend, qui culmine à 5 604 mètres et est recouverte de neige.

Nous avons été surpris de constater que, lors de notre arrivée en Syrie et au Liban, qui étaient alors des territoires sous mandat français, nous avons été accueillis très aimablement par des officiers français. Le lancement de la coopération avec les Français, dans le cadre de laquelle le Reichsjugendführer avait également invité en Allemagne un millier d'enfants de soldats français du front de la Première Guerre mondiale, s'exprimait manifestement dans cet accueil de camaraderie. L'expérience la plus marquante de notre voyage fut notre séjour en Turquie. En 1934 déjà, Carl Nabersberg, chef d'État-major et à l'époque chef du service étranger de la direction de la jeunesse du Reich, s'était rendu en Turquie pour s'adresser au gouvernement en vue d'une collaboration avec la jeunesse turque. Nous étions impatients de découvrir ce pays qui, sous la direction de Mustafa Kemal Pacha, que l'on appelait honorablement depuis 1934 « Atatürk – père des Turcs », avait été transformé en une république moderne en plein essor. Pendant la Première Guerre mondiale, il dirigea une armée aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche, bien qu'il estimât personnellement que l'alliance avec l'empereur allemand n'était pas dans l'intérêt de son pays. Par le traité de Sèvres du 8 août 1920, la Turquie a perdu ses possessions arabes. Les territoires de Syrie, de Palestine et de Mésopotamie revinrent à la France et à l'Angleterre. La Turquie dut reconnaître la domination grecque à Smyrne.

En 1919, Mustafa Kemal Pacha avait été envoyé en Anatolie orientale par le sultan Mohammed VI en tant qu'inspecteur général de la 9e armée. Alors que le sultan se pliait au diktat des puissances alliées victorieuses à Sèvres, Mustafa Kemal Pacha et ses officiers se rebellèrent contre cette décision. Il se souleva contre la domination autocratique et théologique du sultan, marcha sur Constantinople et s'en empara, tandis que le sultan se réfugiait sur un navire de guerre britannique pour s'exiler à San Remo. Il vainquit les Grecs et les chassa d'Asie Mineure. Il s'affirma également avec succès face aux puissances alliées, qui reconnurent la souveraineté de la Turquie lors de la paix de Lausanne le 24 juillet 1923. Il portait ainsi à juste titre le surnom de « Ghazi » – le vainqueur – que lui avait donné le peuple.

En 1922, la forme de pouvoir du sultanat avait été abolie et deux ans plus tard, le califat avait été éliminé. Le regroupement du pouvoir temporel et spirituel suprême en une seule main avait ainsi été supprimé. Depuis 1923, Mustafa Kemal Pacha était à la tête de la République en tant que Président. Il introduisit des réformes dans l'enseignement, proclama l'égalité

des droits pour les femmes, introduisit le droit de vote pour elles et abolit le port du voile. La vie a été façonnée par lui selon les idées européennes. Il n'était pas seulement un révolutionnaire dans le sens de l'utilisation de la violence, mais il a en même temps créé de nouvelles bases et de nouveaux contenus spirituels. Il fut ainsi un homme d'État révolutionnaire de dimension séculière. Il n'est donc pas étonnant que nous attendions avec impatience une éventuelle rencontre avec cette personnalité historique. Lorsque nous avons pris l'avion pour la Turquie, nous avons observé des avions de chasse turcs qui nous accompagnaient. À l'aéroport d'Ankara, nous avons été accueillis par l'ambassadeur allemand, le Dr. von Keller, qui n'a toutefois pas pu nous faire entrevoir la perspective d'une réception par le Ghazi. Notre programme commençait par une invitation du Ministre de l'éducation, qui nous a permis de visiter l'Académie d'éducation physique. Une surprise nous y attendait. De jeunes étudiantes de l'académie pratiquaient leur gymnastique en short de sport. Chacun peut imaginer ce que cela signifiait dans un pays islamique où le voile des femmes n'avait été aboli que récemment. Nous avons eu un aperçu convaincant du bouleversement qui s'était produit dans ce pays.

Le lendemain matin, nous avons eu la surprise d'apprendre que Kemal Atatürk souhaitait nous voir. Il a reçu le Reichsjugendführer le 8 décembre 1937. Baldur von Schirach a rapporté cet entretien dans son livre *Ich glaubte an Hitler* comme suit :

> *« Kemal Atatürk est le chef d'État étranger qui m'a fait la plus profonde impression. Il a également été le seul à aborder immédiatement l'essentiel de mon travail. 'Je suis intéressé par le travail social de votre mouvement de jeunesse', a-t-il dit. 'Parlez-moi de ce qui est fait pour les jeunes travailleurs dans l'État industriel allemand'. Il voulait connaître tous les détails de la Reichsberufswettkampf (compétition professionnelle du Reich) et m'approuva vivement lorsque je lui parlai de nos efforts pour obtenir un congé minimum de 14 jours pour les jeunes travailleurs. Dans les autres pays que j'avais visités auparavant, les uniformes pullulaient. En Turquie, tout était plus civil. Kemal Atatürk lui-même portait une veste sombre à double boutonnage l'après-midi où j'ai pris un café chez lui. Il parlait doucement et couramment le français. C'était le dictateur le plus sociable et le plus poli que j'ai rencontré. Il était aussi le plus intelligent ».*

Une remarque d'Atatürk n'a pas été mentionnée dans les mémoires de Schirach, faite par le Ghazi et dont le Reichsjugendführer nous a fait part après l'entretien : « Je suis avec l'Occident ». Cette déclaration du gardien des détroits du Bosphore et des Dardanelles, pour lesquels tous les droits de souveraineté avaient été transférés à la Turquie le 20 juillet 1936 par le traité de Montreux, avait une signification politique. Elle fut immédiatement signalée au Ministre des Affaires étrangères du Reich, von Ribbentrop.

Nous, les collaborateurs, avons également été présentés au Président de la République turque. C'était dans sa maison au-dessus d'Ankara. Atatürk avait déplacé la capitale de Constantinople (Istanbul), qui était en danger, vers l'intérieur montagneux du pays, également pour des raisons de sécurité stratégique. Dans la maison, on nous a fait passer devant une piscine dans une pièce où se trouvait un chevalet avec un tableau noir posé dessus. Devant nous se tenait le Ghazi, aux cheveux grisonnants et aux yeux bleus qui avaient quelque chose d'une dureté d'acier. Il nous a salués en nous serrant la main, nous a montré le tableau et nous a expliqué qu'il avait parcouru la campagne et les villages avec lui pour enseigner l'écriture latine. Il nous a dit que nous avions de la chance d'avoir un grand leader en Hitler.

Pour moi, cette réception a été l'une des rencontres les plus impressionnantes que j'ai vécues avec des personnalités qui ont marqué l'histoire. L'ambassadeur allemand en Turquie a fait un rapport au ministère des Affaires étrangères le 14 décembre 1937 :

> *« La visite du Reichsjugendführer Baldur von Schirach s'est déroulée de manière assez réjouissante et satisfaisante à tous égards. Un accueil aussi amical et honorable du Reichsjugendführer n'était probablement pas prévu dès le départ ».*

Kemal Atatürk est mort un an plus tard, le 10 novembre 1938.

L'année 1936 avait été couronnée pour nous par la loi sur les Jeunesses hitlériennes. Mais il y avait encore un événement qui revêtait une importance particulière pour moi : les XI^{e} Jeux olympiques. Le Comité international olympique les avait déjà attribués à Berlin avant la prise du pouvoir, et il n'y avait aucune raison de changer cette décision après l'arrivée de Hitler au pouvoir. Il ne fait aucun doute que les Jeux olympiques offraient une occasion favorable de montrer le visage du nouveau Reich au monde entier. Sous son meilleur jour, bien sûr. C'était tout à fait compréhensible. Il suffit de se rappeler comment différents pays et villes se sont récemment efforcés de présenter leur meilleur profil lors de la candidature à l'organisation des Jeux. En ce sens, les Jeux avaient une signification politique. Ayant grandi dans la gymnastique et le sport dans ma jeunesse, le caractère sportif et les performances sportives n'étaient pas moins importants pour moi. Plus tard, j'ai toujours suivi les Jeux olympiques avec beaucoup d'intérêt.

J'ai été heureux d'être impliqué dans les préparatifs des Jeux. Cela concernait par exemple l'organisation d'une cérémonie matinale au village olympique de Döberitz, où les compétiteurs vivaient pendant les Jeux. Le BDM a été chargé de mettre à disposition et de préparer des guides et des jeunes filles pour l'encadrement des compétiteurs et des visiteurs étrangers.

Cela comprenait également la préparation de cours en langues étrangères. Nous avions conclu un accord avec l'association des interprètes pour que les garçons et les filles intéressés et aptes reçoivent une formation en langue étrangère. Les étrangers se sont montrés très satisfaits de l'encadrement.

Le 1er août 1936, une manifestation de jeunesse a eu lieu au Lustgarten de Berlin, que j'avais préparée avec le chargé de mission du Dr Goebbels et le Reichssportführer von Tschammer und Osten. En vue du forum de l'étranger, cela a été fait avec un soin particulier. En effet, les membres du Comité international olympique, les équipes du camp international d'étudiants en sport et du camp international de la jeunesse avaient annoncé leur présence. De notre côté, les dirigeants régionaux du Reich ainsi que les chefs de service de la direction de la jeunesse du Reich ont participé à la manifestation. Auparavant, la manifestation avait été précédée d'un grand rassemblement de la Wehrmacht, de l'envol de milliers de pigeons voyageurs, de messes solennelles à la cathédrale et à l'église Hedwigskirche, d'un dépôt de gerbes au monument aux morts et d'une réception du comité par le Ministre-Président Hermann Göring au Vieux Musée. L'arrivée du coureur portant la flamme olympique, venue des sites grecs de l'Antiquité en Allemagne, constituait le point central de la manifestation. Aux côtés des ministres du Reich Goebbels et Rust, Baldur von Schirach et le Reichssportführer von Tschammer et Osten ont pris la parole. À cette occasion, ils ont souligné l'importance de l'accord entre le Reichsbund für Leibesübungen et les Jeunesses hitlériennes, qui entrait en vigueur ce jour-là et qui devait garantir une coopération harmonieuse entre les deux mouvements au service du sport et de l'éducation physique. Baldur von Schirach a conclu par ces mots :

> *« Les Jeunesses hitlériennes, réunies ici avec la jeunesse du monde entier, servent avec leur jeune force non pas des objectifs belliqueux, mais le maintien de la paix. Mes camarades voient dans les Jeux olympiques un symbole de cette paix, à laquelle nous sommes tous voués par conviction profonde ».*

Après les discours des ministres, le coureur est apparu avec la torche et a allumé la flamme olympique dans la vasque devant le château et l'ancien musée, en chantant les hymnes nationaux. Après la manifestation, les membres du Comité international olympique et du Comité allemand d'organisation des XIe Olympiades de 1936, dirigés par le comte de Baillet-Latour et l'ancien secrétaire d'État Dr. Lewald, ont été reçus par Adolf Hitler à la chancellerie du Reich. Dans son discours de bienvenue, il annonça que les fouilles des sites olympiques de l'Antiquité, menées par des savants allemands entre 1875 et 1881, seraient poursuivies en accord avec le

gouvernement grec. Le président du Comité international olympique, le comte de Baillet-Latour, a remercié le Führer de n'avoir rien négligé pour soutenir les efforts du comité d'organisation. Il a souligné les préparatifs architecturaux et sportifs qui ont été nécessaires à cet effet au cours des dernières années et a reconnu qu'aujourd'hui, en Allemagne, non seulement les sportifs, mais aussi le peuple tout entier sont imprégnés de l'idée olympique. Les efforts de l'Allemagne pour organiser les Jeux olympiques seront un témoignage impérissable de la contribution de l'Allemagne à la culture de l'humanité.

En participant aux préparatifs, j'ai eu l'avantage d'assister à de nombreuses compétitions et d'être invité à des événements sociaux. Lors de la cérémonie d'ouverture, j'ai vu les Français passer devant Adolf Hitler et les dirigeants de la tribune d'honneur sous des applaudissements nourris, le bras levé pour les saluer, et l'équipe autrichienne être acclamée avec le même enthousiasme par les spectateurs. J'ai également assisté aux victoires triomphales de l'Américain noir Jesse Owens sur les pistes de sprint et au saut en longueur. Owens jouissait d'une grande popularité auprès de la population berlinoise. Le bruit courait que Hitler avait refusé de serrer la main de Jesse Owens. Je n'ai pas vu Jesse Owens dans la tribune d'honneur après ses victoires, mais il n'était pas non plus dans l'habitude des Jeux olympiques que les vainqueurs soient félicités par le chef d'État dans la tribune d'honneur après avoir terminé leur compétition. Il se peut que Hitler ait parfois fait remarquer qu'il ne se laissait pas photographier en public avec des nègres, ce qui a fait naître la rumeur selon laquelle il refusait de serrer la main. C'est inexact ! D'ailleurs, Jesse Owens a lui-même témoigné oralement et par écrit de l'accueil chaleureux qu'il avait reçu de la part de la population et des personnalités dirigeantes en Allemagne.

Pendant les Jeux olympiques, le roi de Bulgarie, Boris III, le prince héritier Umberto d'Italie, le Ministre italien Alfieri, deux fils de Mussolini, le prince Paul de Grèce et le prince héritier Gustav Adolf de Suède, qui a lui-même participé activement aux compétitions, ont séjourné à Berlin. Pour les invités princiers et les hautes personnalités, le gouvernement du Reich a organisé une réception le 6 août au Staatsoper, au cours de laquelle Hermann Göring et le Dr Goebbels ont prononcé des paroles de bienvenue. Dans ses remerciements, le comte de Baillet-Latour répliqua entre autres :

« C'est dans cette chaleureuse ambiance de fête que les Jeux olympiques de 1936 ont pu se dérouler dans un cadre grandiose et dans une atmosphère générale de sympathie qu'aucune difficulté politique n'est venue troubler ».

Il a particulièrement apprécié les constructions et installations monumentales et a déclaré que le gouvernement du Reich avait ainsi rendu un service extraordinaire à la jeunesse allemande, car la jeune génération allemande pourra désormais utiliser toutes ces installations pour ses activités sportives et sa formation physique. Pour cette œuvre, il souhaitait exprimer la reconnaissance du Comité international olympique aux instances allemandes concernées et surtout au Reichssportführer allemand. S'il le fait, on ne le soupçonnera certainement pas d'une quelconque « intention de propagande », mais on le croira lorsqu'il dira qu'il s'agit de félicitations sincères venant du fond du cœur.

Parmi les événements sociaux, je me souviens surtout de la fête d'été nocturne sur l'île aux paons. Sous les arbres, on pouvait se promener en plein air, danser ou discuter avec des personnalités du sport, du théâtre, du cinéma, de l'économie et de la politique. J'ai pu rencontrer Paul Lincke, le compositeur, ou Otto Meißner, le chef de la chancellerie présidentielle, au bar installé en plein air, et discuter avec eux sans être dérangé. Il régnait sur tous une ambiance détendue, pétillante comme du champagne. Il était rare que je puisse assister à une telle fête. En privé aussi, j'ai fait une rencontre très intéressante. Par l'intermédiaire d'une Américaine de naissance avec laquelle j'étais ami, j'ai fait la connaissance de son oncle, un certain Monsieur Davis. Il s'agissait d'un ancien étudiant passionné de tennis, à l'origine de la Coupe Davis, devenue célèbre dans le monde entier par la suite. Le plus beau résultat des Jeux olympiques de Berlin en 1936 a été l'esprit chevaleresque dans lequel se sont déroulées les compétitions. Nous nous réjouissions des nombreuses victoires et médailles remportées par notre équipe allemande. Elle occupait alors – sans l'Autriche – la première place au classement par équipes, devançant même les États-Unis. Un résultat unique qui ne devait plus se reproduire. Les trois premières années après 1933 ont vu l'élan de la reprise s'exprimer également dans le sport.

Le Reichsjugendführer a déclaré l'année 1938 « année de l'entente ». Ce mot d'ordre a eu pour effet de concentrer le travail de toute la Jeunesse hitlérienne sur cette tâche. Ainsi, les échanges avec la jeunesse d'autres nations furent considérablement renforcés durant cette période. Cela commença dès le début de l'année avec les camps d'hiver de la Hitlerjugend, auxquels participèrent des délégations de la jeunesse française, anglaise et belge. Le camp de jeunesse franco-allemand a également accueilli les fils de soldats français du front, que Baldur von Schirach avait invités en Allemagne en 1937. Le camp d'hiver germano-belge eut lieu à Bodenscheidhaus, près du lac Schliersee. Deux camps germano-anglais ont

été organisés à la Roßfeldhütte en Haute-Bavière et près d'Immenstadt dans l'Allgäu.

Baldur von Schirach a donné un accent particulier à l' « Année de l'entente » en invitant le Premier ministre du Royaume de Grande-Bretagne Neville Chamberlain, le Lord-Président et secrétaire d'État britannique lord Halifax ainsi que le Ministre allemand des affaires étrangères du Reich von Ribbentrop à écrire une préface dans le Führerorgan der Hitlerjugend du 15 mars 1938. Le Ministre allemand des affaires étrangères s'est notamment exprimé comme suit :

« Je salue ainsi la parution d'un numéro spécial de la revue, 'Wille und Macht', consacré aux problèmes germano-anglais, dans l'espoir sincère que le travail de la jeunesse puisse servir au rapprochement entre les deux grands peuples de culture et à la création d'un meilleur ordre en Europe ».

Le message du Premier ministre anglais à la jeunesse allemande était le suivant :

« Je salue l'intention du mouvement de la jeunesse allemande de consacrer un numéro spécial de sa revue au thème de l'Angleterre, et j'accepte avec joie l'invitation à contribuer à ce que je considère comme un signe du désir croissant de compréhension entre nos deux pays. En vous écrivant, à vous, la jeune équipe et les jeunes filles d'Allemagne, je n'ai pas besoin de vous rappeler que vous êtes, selon les mots du poète Shakespeare, 'l'espoir et la fleur de ce beau pays'. Une grande responsabilité vous incombe – la responsabilité de l'avenir de votre pays. Tous les espoirs de l'Allemagne sont placés en vous. Votre attention est votre héritage national et la prospérité du pays. Tout cela vous a été confié pour que vous en soyez les gardiens fidèles, et je suis sûr que vous vous montrerez dignes de ce mandat. Mais votre responsabilité ne s'arrête pas là. Vous avez la responsabilité de l'avenir de votre pays, mais vous avez également, avec les jeunes des autres nations, une responsabilité commune pour l'avenir du monde. C'est déjà – et ce sera encore plus le cas à l'avenir – l'heureuse mission des organisations de jeunesse qui sont actuellement à l'œuvre dans de nombreux pays, d'exiger l'entente entre les nations par des échanges de visites réciproques et d'autres moyens. Une entente nécessaire à l'aplanissement des différences et à l'apaisement du monde. L'excellent slogan 'Année de l'entente' qui vous a été donné pour l'année 1938 montre la part que vous y prenez déjà dans le monde ».

Lord Halifax nous a adressé les mots suivants :

« Tout ce qui peut aider les peuples de nos deux pays à mieux se connaître ne peut être que bénéfique. Que ce soit en reconnaissant les points sur lesquels nous sommes d'accord ou, plus important peut-être, toutes les choses qui font diverger nos chemins et nos pensées. La moindre des merveilles et des beautés de la nature ne réside pas dans son infinie diversité, et c'est précisément de ces différences, pour autant qu'elles soient mises en relation harmonieuse, que naît la force. Il en va de même dans le monde des hommes. Je ne vois pas pourquoi deux nations ne pourraient pas s'entendre, si elles se donnent la

peine et ont la capacité de se comprendre. Le monde ne sera jamais exempt de troubles si ce n'est pas le cas. En effet, les peuples allemand et anglais ont toutes les raisons d'être amis aujourd'hui. N'oublions pas que les Allemands et les Anglais étaient amis avant de devenir ennemis lors de la grande guerre mondiale. La nouvelle génération qui a grandi depuis cette catastrophe devrait être en mesure de rétablir pleinement les relations plus anciennes et plus heureuses entre nos deux peuples ».

Le Reichsjugendführer a commenté ces messages en disant :

« Je sais que la jeunesse allemande suivra avec un intérêt accru les exposés des dirigeants responsables de la politique de l'Empire britannique, car le rapprochement de la jeunesse allemande et de la jeunesse anglaise qui s'est opéré dans de nombreux camps lui apparaît comme une promesse pour l'avenir ».

En cette année de l'entente, plusieurs personnalités de pays européens se sont rendues à l'école de formation des jeunes du Reich à Potsdam pour y prendre la parole devant les cours et exprimer leur appréciation pour les efforts de la jeunesse hitlérienne dans ce sens. Le Français de Brinon s'est notamment exprimé ainsi :

« Je suis heureux de voir dans la jeunesse allemande dirigée par votre Reichsjugendführer Baldur von Schirach le garant d'une entente franco-allemande. Ainsi se réalise une joie profonde de grands cercles dans votre patrie comme dans la mienne ».

Le président de la chambre d'agriculture hongroise Mercier a avoué dans son discours :

« Vous avez accompli quelque chose de merveilleux au cours de ces 4 ans et demi. J'appelle cela une merveille du monde ! Jusqu'à présent, je ne connaissais que sept merveilles du monde, mais l'Allemagne d'aujourd'hui est la huitième merveille du monde. Cette huitième merveille du monde est cette ascension rapide de l'Allemagne à partir d'une détresse morale que j'ai très bien connue, car j'ai été très souvent en Allemagne après la guerre ».

Le conseiller Forbes de l'ambassade britannique à Berlin a rendu une longue visite à la Reichsjugendführerschule et a souligné dans sa conférence :

« Vous ne m'avez pas accueilli avec les paroles diplomatiques habituelles, mais vous m'avez parlé avec votre cœur. Nous, Britanniques et Allemands, devrions toujours travailler ensemble et coopérer, surtout dans ce monde très difficile ... Votre mouvement de jeunesse m'a fait une très grande impression, je suis particulièrement intéressé par le travail social de votre mouvement de jeunesse ... Je suis convaincu que l'influence du mouvement de jeunesse allemand sera très bonne pour nous et constituera un bel exemple ... Lorsque je retournerai dans mon pays, je peux vous assurer que la jeunesse d'Allemagne trouvera en moi un ami fidèle ».

Au cours de l'année 1938, de nombreuses actions furent encore menées dans le cadre d'échanges avec la jeunesse d'autres nations. C'est ainsi qu'une délégation de la jeunesse suédoise rejoignit nos jeunes camarades dans un camp d'été près de Stralsund, qu'une unité de la JH de la marine navigua jusqu'à Budapest, la capitale hongroise située dans un cadre magnifique au bord du Danube, et qu'une formation de la JH se rendit à Rome pour un voyage en vélo. L'Année de l'entente a été approuvée et reconnue dans toute l'Europe.

Les nombreuses visites de dirigeants de la jeunesse en Allemagne et dans la capitale du Reich ont fait apparaître la nécessité de créer un lieu de rencontre à Berlin à cet effet. C'est ainsi que fut construite, à l'initiative du Reichsjugendführer, la « maison étrangère de la Jeunesse hitlérienne » à Berlin-Gatow. L'architecte était l'ingénieur diplômé Fritz Winter. Autrefois partisan du communisme, il avait rejoint les rangs des jeunes architectes de la Jeunesse hitlérienne qui se sont distingués par la conception exemplaire de nombreux foyers, auberges de jeunesse, écoles du Führer et institutions communautaires. Surplombant la Havel, la maison de l'étranger était naturellement nichée dans le paysage de pins de la Marche. La maison étrangère a été construite avec un matériau utilisé autrefois dans les pays prussiens, à savoir la brique jaune-rougeâtre et le toit en tuiles rouges à emboîtement. Le bâtiment se terminait par un portique devant lequel s'ouvrait une vaste terrasse en dalles de gneiss, à côté de laquelle se trouvait une maison de thé sur la pente descendante. Les pièces s'imbriquaient les unes dans les autres, ce qui augmentait l'effet de l'ensemble de l'espace intérieur. Chaque pièce avait une fonction particulière, à laquelle correspondait également son aménagement intérieur. La salle à manger avec son plafond à caissons en bois clair, reliée à la terrasse par trois portes de plain-pied, la grande salle de réception, le salon de musique, la cheminée, la salle de jeux et une bibliothèque intime avec des boiseries. L'étage supérieur comprenait de simples dortoirs, une salle de conférence et de projection de films ainsi qu'un petit appartement pour le Reichsjugendführer. Toutes les pièces, par leur simplicité et leur solidité, étaient l'expression d'une véritable culture artisanale. La maison était représentative de l'esprit de construction de la jeune génération de l'époque. Comme pour toutes les constructions de la Jeunesse hitlérienne, il n'y avait pas de somptuosité ni de gigantisme. La maison de l'étranger a survécu à la guerre sans être détruite. Récemment, elle a été classée monument historique par le Land de Berlin pour des raisons liées à l'histoire de l'architecture.

1938 a été une année d'événements hautement politiques. L'Autriche réintégrait le Reich allemand. Le 13 mars, Adolf Hitler signa dans sa ville natale de Linz la loi du Reich sur l'annexion de l'Autriche au Reich allemand. Deux jours plus tard, sous les acclamations des Viennois, il concluait son discours sur la Heldenplatz par ces mots :

« Je peux donc, à cette heure, faire au peuple allemand la plus grande annonce d'accomplissement de ma vie. En tant que Führer et Chancelier de la nation et de l'Empire allemands, j'annonce désormais devant l'histoire l'entrée de ma patrie dans l'Empire allemand ».

Je n'ai pas assisté en Autriche aux événements bouleversants qui se sont déroulés sur place. Mais l'impact de la retransmission radiophonique du retour au pays, les émissions hebdomadaires et les reportages filmés qui ont suivi étaient si émouvants que j'en ai eu les larmes aux yeux. Dans ma prime jeunesse, j'ai rejoint le mouvement national-socialiste parce qu'il voulait réaliser le dépassement de la lutte des classes, la justice sociale pour les créateurs et l'encouragement des enfants doués sans tenir compte de la protection et du porte-monnaie des parents. Ensuite, il y avait ce point du programme qui m'a attiré : « Nous demandons l'union de tous les Allemands en vertu du droit à l'autodétermination de tous les peuples pour former une grande Allemagne ». Cela s'appliquait à l'Autriche et aux Sudètes. Ces objectifs m'ont interpellé. Non seulement parce que l'origine de la grande famille Axmann se trouvait dans la région de Bohême-Moravie et que de nombreux descendants étaient domiciliés en Autriche, mais aussi parce que la connaissance de l'histoire me disait que l'Allemagne et l'Autriche étaient fatalement liées par leur parcours historique, leur langue, leur tradition et leur culture dans le même espace de vie. Les grands noms de l'histoire et de la culture autrichiennes l'ont également affirmé, ce dont témoignent une multitude de documents, dont je ne citerai que quelques-uns.

L'impératrice Marie-Thérèse a écrit à l'archiduchesse Marie-Caroline, devenue reine de Naples-Sicile, en avril 1768 :

« Ma chère fille ! ... tu ne dois jamais oublier que tu es née allemande et conserver les qualités qui caractérisent notre nation ... »

Et en décembre 1770, à sa fille Marie-Antoinette :

« Crois-moi : le Français t'estimera bien davantage et aura plus d'estime pour toi s'il trouve chez toi la solidité et la franchise allemandes ».

L'empereur Joseph II s'exprima dans une lettre du 13 juillet 1787 adressée au coadjuteur de Mayence Karl-Theodor von Dalberg :

« L'Allemagne, notre patrie commune, que j'aime appeler ainsi, car je suis fier d'être un Allemand ».

L'archiduc Johann annonça dans une proclamation adressée aux Viennois le 8 juillet 1848 :

« L'Assemblée nationale allemande à Francfort m'a élu administrateur de l'Empire et m'a demandé, par l'intermédiaire de ses députés, de répondre sans faillir à cet appel honorable. Autrichiens ! Vous connaissez mes sentiments inchangés pour notre patrie allemande commune. Vous connaissez mes vœux ardents pour son bien-être, sa puissance et son honneur ! ...J'ai donc reconnu comme un devoir sacré d'assumer la charge que vos représentants à Francfort et, avec eux, tous vos frères allemands m'ont confiée. Celle-ci, soutenue par l'Assemblée nationale et consolidée par le peuple allemand tout entier, transformera la pensée en acte d'unité... ».

En 1847, le Chancelier d'État autrichien, le Prince von Metternich, dit à l'ambassadeur prussien à Vienne, le Comte von Arnim :

« L'Autriche est un empire qui comprend sous sa domination des peuples de différentes nationalités, mais en tant qu'empire, il n'a qu'une seule nationalité : l'Autriche est allemande. Allemande par son histoire, par le noyau de ses provinces, par sa civilisation ».

Le maréchal autrichien Joseph Graf Radetzky von Radetz répondit à un hommage de la garde royale prussienne après la bataille de Novara en 1849 :

« Dans notre poitrine aussi bat un cœur allemand, et nous n'accordons à personne le privilège de sentir plus allemand que nous... ».

Wolfgang Amadeus Mozart a parlé de « Deuschland, mein geliebtes Vaterland » [Allemagne, ma patrie bien-aimée] dans une lettre adressée à son père le 17 août 1782, et Franz Grillparzer a avoué dans son discours prononcé lors des funérailles de Ludwig van Beethoven le 29 mars 1827 :

« En nous tenant ici devant la tombe de ce défunt, nous sommes pour ainsi dire les représentants de toute une nation de tout le peuple allemand ».

Dans un passé récent, il existe des manifestations de volonté de personnalités qui représentent les déclarations de nombreux hommes politiques des grands partis, tant du côté allemand que du côté autrichien. Lors de la première session de l'Assemblée nationale allemande à Weimar, le 6 février 1919, le représentant du peuple Friedrich Ebert, le Président social-démocrate de la première République allemande, a déclaré :

« Nous ne pouvons pas non plus renoncer à unifier toute la nation allemande dans le cadre d'un empire. Nos frères austro-allemands se sont déjà déclarés, lors de leur assemblée nationale du 12 novembre de l'année dernière, comme faisant partie de la grande république allemande. Aujourd'hui, l'Assemblée nationale austro-allemande nous

a de nouveau salués dans un enthousiasme tumultueux et a exprimé l'espoir que notre Assemblée nationale et la sienne parviendront à renouer le lien que la violence a rompu en 1866. L'Autriche allemande doit être à nouveau unie à la mère patrie pour l'éternité. Mesdames et Messieurs ! Je suis certain de parler au nom de toute l'Assemblée nationale en saluant sincèrement et avec joie cette manifestation historique et en y répondant avec la même fraternité cordiale. Nos compagnons de tribu et de destin peuvent être assurés que nous les accueillons à bras ouverts et de tout cœur dans le nouveau Reich de la nation allemande. Ils font partie de nous et nous faisons partie d'eux ».

Après l'unification de l'Allemagne et de l'Autriche, le socialiste Karl Renner déclara le 3 avril 1938 :

« En tant que premier Chancelier de l'Autriche allemande, j'ai déposé le 12 novembre 1918 à l'Assemblée nationale la motion suivante, qui a été adoptée à la quasi-unanimité : 'L'Autriche allemande fait partie intégrante de la République allemande'. En tant que président de la délégation pour la paix à Saint-Germain, j'ai lutté pendant de nombreux mois pour le rattachement. - La détresse du pays, l'occupation des frontières par l'ennemi ont contraint l'Assemblée nationale, et donc moi aussi, à nous soumettre à l'humiliation du traité de paix et à l'interdiction inconditionnelle du rattachement. Malgré cela, depuis 1919, j'ai poursuivi la lutte pour l'annexion dans d'innombrables écrits et réunions dans le pays et dans l'Empire. Bien qu'elle n'ait pas été obtenue par les méthodes dont je me réclame, l'annexion est désormais réalisée, c'est un fait historique, et je considère cela comme une véritable satisfaction pour les humiliations de 1918 et 1919 pour Saint-Germain et Versailles. Je devrais renier tout mon passé de défenseur théorique du droit des nations à disposer d'elles-mêmes, ainsi que celui d'homme d'État autrichien allemand, si je ne saluais pas d'un cœur joyeux le grand acte historique de la réunification de la nation allemande ».

J'ai tiré du livre de Werner Georg Haverbeck sur « Rudolf Steiner, avocat pour l'Allemagne » une lettre dans laquelle l'adversaire politique d'Adolf Hitler, le dernier Chancelier autrichien avant l'Anschluss, Kurt von Schuschnigg, écrivait entre autres le 11 juin 1938 :

« Je suis convaincu que la solution décidée par le Führer, à savoir l'intégration complète de l'Autriche dans le Reich, est préférable à la demi-solution d'un Anschluss déguisé ou d'un lien plus lâche avec le droit de l'État, comme je l'avais en tête, et qu'elle est plus juste à long terme ».

Le clergé autrichien, avec à sa tête le cardinal Innitzer et les évêques, s'est exprimé le 18 mars 1938 dans une déclaration solennelle sur l'Anschluss :

« Nous, soussignés, évêques de la Province ecclésiastique d'Autriche, déclarons de notre intime conviction et de notre libre volonté, à l'occasion des grands événements historiques survenus en Autriche allemande, que nous reconnaissons avec joie que le mouvement national-socialiste a accompli et accomplit des choses remarquables dans le

domaine de l'autogestion ethnique et économique ainsi que de la politique sociale pour le Reich et le peuple allemand, et notamment pour les couches les plus pauvres de la population. Nous sommes également convaincus que, grâce à l'action du mouvement national-socialiste, le danger du bolchevisme impie qui détruit tout a été écarté. Les évêques accompagnent cette action pour l'avenir de leurs meilleurs vœux de bénédiction et exhorteront également les fidèles dans ce sens. Le jour du référendum, il est pour nous, évêques, un devoir national évident de nous déclarer, en tant qu'Allemands, en faveur du Reich allemand, et nous attendons également de tous les chrétiens croyants qu'ils sachent ce qu'ils doivent à leur peuple ».

Les personnalités mentionnées ont voulu l'unité de l'Empire allemand. Hitler a agi dans ce sens. Face à ces manifestations de volonté, il est incompréhensible qu'après la Seconde Guerre mondiale, les médias aient affirmé beaucoup de choses contraires sur le processus de l'Anschluss. Ici, on a seulement entendu et lu que l'Anschluss avait été imposé par la puissance militaire allemande, et en Autriche, les médias ont déploré le viol de leur pays par l'Allemagne. Le fait est et reste que les soldats allemands n'ont pas tiré lors de leur entrée et que la population autrichienne leur a préparé un tapis de fleurs pour les accueillir. Cela a été confirmé par les élections libres prévues pour le 10 avril 1938. Dans l'ancien Reich, 99,08 % des habitants ont voté pour l'Anschluss, et dans les nouveaux Länder autrichiens, 99,73 %.

Lorsque Hitler est rentré d'Autriche à Berlin, j'étais moi aussi parmi les personnes qui l'ont accueilli avec reconnaissance au sommet de sa gloire. Après l'élimination de millions de chômeurs, cet événement historique a contribué à renforcer la confiance du peuple et de sa jeunesse dans les dirigeants. Pour nous, au sein des Jeunesses hitlériennes, c'était un sentiment agréable de savoir que nos camarades autrichiens étaient désormais libérés de la persécution et de l'oppression. Ils avaient derrière eux une très longue et très difficile période de lutte. Dès 1922, des garçons se sont réunis dans des groupes de jeunes nationaux-socialistes. Ils se donnèrent le nom de NSD-Nordpol-Südpol-Arbeiterjugend (Jeunesse ouvrière du Pôle Nord-Pôle Sud) et, en 1924, un insigne avec le soleil levant. Une délégation participa en juillet 1926 à la fondation et à la dénomination des Jeunesses hitlériennes lors du deuxième congrès du NSDAP à Weimar, parmi laquelle se trouvait Roman Hädlmayer, l'auteur du Chant des jeunes travailleurs de Vienne. Le 27 mars 1931, le Deutsches Jungvolk « Bund der Tatjugend Groß-Deutschlands » fut intégré à la JH sous la direction de son chef, Curt Brieger. Il fut ainsi le premier dirigeant fédéral du Deutsches Jungvolk au sein des Jeunesses hitlériennes. Bun

Geissler, que j'ai rencontré la même année lors de ma nomination à la direction de la jeunesse du Reich à Munich, lui a succédé en 1932.

Des représentants de la JH autrichienne ont participé aux Journées de la jeunesse du Reich à Potsdam le 1er octobre 1932. Parmi eux se trouvait le Dr Anton Hadwiger, qui fut temporairement chef d'État-major de la région d'Autriche dans l'illégalité et passa plus d'un an en prison. Dans son livre récemment paru *Was von der Liebe bleibt* (Ce qui reste de l'amour), il décrit les sensations ressenties lors de ce voyage avec ses camarades dans le bus :

> *« En passant la frontière près de Passau, nous avons sauté de nos sièges – sans concertation, sans ordre – et entonné le Deutschlandlied, le bras droit levé pour faire le salut hitlérien. La plupart d'entre nous se trouvaient pour la première fois en Allemagne, le Reich. Cela m'a semblé – presque inimaginable aujourd'hui – être un moment d'élévation, de retour à la maison. Ce pour quoi nous avions marché et manifesté, ce pour quoi nous avions tant lu, chanté, entendu et pour lequel nous avions déjà fait des sacrifices, semblait maintenant prendre forme, à portée de main ».*

Le 26 octobre 1932, le jeune hitlérien Josef Grün de Vienne a été assassiné pendant les luttes politiques. Nous pensions que l'arrivée au pouvoir en Allemagne faciliterait le travail des nationaux-socialistes en Autriche. C'est le contraire qui s'est produit. Le 19 juin 1933, le gouvernement Dollfuß prononça l'interdiction du NSDAP et de toutes ses branches. Les locaux de service, les foyers et les terrains de sport furent fermés, toute apparition en public fut interdite, des arrestations furent effectuées et les personnes suspectées furent envoyées dans les camps de détention de Wollersdorf et Messendorf. Commença alors une période de danger et de privations dans l'illégalité. En juillet de l'année suivante, les interdits ont mis en scène un putsch contre le gouvernement, au cours duquel le chancelier fédéral, le Dr Dollfuß, a été abattu. Du côté des putschistes, il y eut plusieurs morts, dont cinq jeunes hitlériens. Dans la clandestinité, le travail de la jeunesse se poursuivait sous couverture, en prenant des noms d'emprunt, en changeant de lieu et d'appartement. Ceux qui se faisaient prendre allaient en prison. Beaucoup de ceux qui étaient en danger s'enfuyaient sous la conduite d'un guide expérimenté en empruntant des sentiers frontaliers secrets à travers les montagnes vers l'Allemagne. Un dirigeant de la JH qui s'est aventuré sur le chemin de l'Untersberg sans l'aide d'un spécialiste y a perdu la vie.

La direction de la jeunesse du Reich avait créé un poste de commandement Sud-Est sous la direction du camarade autrichien Otto Weber, qui tenait un bureau d'enregistrement pour les réfugiés à Munich. Ils furent aidés de leur mieux par un hébergement et des soins, par la

recherche d'emplois et de places d'apprentissage, par des visites d'écoles et d'universités, ainsi que par une assistance médicale et spirituelle. Des voyages ont également été organisés pour leur permettre de découvrir le pays et ses habitants dans le Reich. Certains ont fréquenté nos écoles du Führer, d'autres ont été engagés à plein temps dans les Jeunesses hitlériennes. Grâce à l'Anschluss, tous les dangers menaçant nos camarades autrichiens étaient désormais écartés. Sous la direction de Herta Stumfohl, le BDM avait fait ses preuves dans l'encadrement des persécutés.

De jeunes Autrichiens s'étaient déjà engagés dans les Jeunesses hitlériennes allemandes. Hartmann Lauterbacher, par exemple, forma un groupe de jeunes à Kufstein en 1924, dirigea un groupe local de la Jeunesse hitlérienne à Brunswick en 1928/29 et devint Obergebietsführer West en 1933. En 1935, il fut nommé chef d'État-major et adjoint du Reichsjugendführer. Son frère cadet, Hans Lauterbacher, faisait partie du bureau des affaires étrangères du Reichsjugendführung. Pendant la guerre, je l'ai nommé chef du bureau de l'étranger et, dans la dernière phase de la guerre, chef de la région de Vienne. Theo Stadler, originaire d'Autriche, était chez moi, dans la région de Berlin, chef du bureau des frontières et de l'étranger et, par la suite, chef du même bureau dans la direction de la jeunesse du Reich. Albert Wojirsch et Rudolf Proksch, tous deux originaires de Baden près de Vienne, ont fondé le Bund Artam e.V. et l'ont transféré en 1934 dans les Jeunesses hitlériennes, au sein desquelles sa tradition de service rural s'est poursuivie. L'Autrichien Franz Znidar travaillait au bureau du personnel. Je confiai à mon camarade de guerre Gottfried Griesmayr, d'origine autrichienne, le poste de formation idéologique au sein de la direction de la jeunesse du Reich, et enfin, la dirigeante en chef de Vienne, Annemarie Kaspar, dirigea jusqu'à son mariage l' « œuvre BDM foi et beauté » dans le Reich.

Après l'annexion, des dirigeants de la JH de l'ancien Reich ont été nommés dans les régions autrichiennes correspondant aux Gauen Niederdonau, Oberdonau, Vienne, Carinthie, Styrie et Tyrol, afin de favoriser l'interpénétration et l'unité interne. L'harmonisation des conditions en Allemagne et dans la Marche de l'Est, comme on appelait désormais l'Autriche, ne se déroula pas toujours de manière harmonieuse, même si les problèmes étaient encore moindres dans la jeunesse. Il arrivait parfois que des représentants de l'Ancien Empire se comportent comme des « sachants » permanents, ce qui leur valait d'être surnommés « Piefkes » [crâneurs – NdT] par les habitants de la Marche de l'Est. Les Allemands, quant à eux, parlaient à mots couverts de « camarades à chaussures à lacets

» lorsque les commandes n'étaient pas exécutées assez rapidement et avec précision. Nous connaissons aujourd'hui les difficultés bien plus grandes dans le processus d'adaptation et dans la réalisation de l'unité interne entre les « Ossis » et les « Wessis ». Mais dans l'ensemble, les problèmes entre l'Allemagne et l'ancienne Autriche ont été résolus en très peu de temps. Surtout si l'on considère qu'un an et demi après l'unification, la guerre a éclaté, au cours de laquelle les Allemands de l'Est ont vaillamment accompli leur devoir pendant six ans.

J'ai pu constater que les Autrichiens étaient souvent davantage prussiens dans leur façon de penser et d'agir que certains d'entre eux qui étaient nés en Prusse et qui brandissaient leur profession de foi prussienne. L'évolution historique avait progressé. Pour moi, le type d'homme auquel il fallait aspirer n'était pas l'homme prussien, mais l'homme de la Grande Allemagne. Tout en respectant l'indépendance actuelle de l'État autrichien, je pense que le lien intérieur entre les hommes en Allemagne et en Autriche est d'une qualité particulière. Et s'il devait y avoir un jour une Europe qui s'unit peu à peu avec une harmonie intérieure, il ne devrait pas y avoir de mésentente entre ces deux États.

En 1938, j'ai fait mon exercice militaire dans l'infanterie de l'armée de terre. Le service militaire obligatoire avait été introduit en 1935. Le 25 novembre 1935, le Ministre de la guerre du Reich et le Ministre de l'intérieur du Reich ont émis un décret sur le recensement et l'inscription au service militaire actif et au service du travail du Reich. Selon cette ordonnance, les Allemands soumis à l'obligation de servir et nés en 1913 et 1916 devaient être recensés par les autorités d'enregistrement de la police et être incorporés au printemps 1936. La classe 1913 devait être formée militairement à partir de l'été 1936, au cours des trois années suivantes. J'appartenais à la classe 1913. De septembre à début décembre, j'ai servi dans le 8e régiment d'infanterie à Francfort-sur-l'Oder, le lieu de naissance de Heinrich von Kleist et le lieu d'activité temporaire de Carl Philipp Emanuel Bach. J'étais suffisamment connu pour mes discours publics, de sorte que l'on savait à la troupe que l'on avait un chef régional supérieur des Jeunesses hitlériennes dans la « poche ». Pour prévenir tous les cas désagréables, j'avais tout de suite demandé à mon sous-officier de la vieille école de me faire participer à tous les services possibles et imaginables. Il l'a fait aussi. Lors des exercices, je devais plus souvent que d'autres porter sur le dos le lourd chariot de la vieille mitrailleuse 08, ce qui faisait sortir la sueur de tous mes pores, surtout lorsque je devais en plus mettre le masque à gaz. Physiquement, j'étais bien préparé à de telles épreuves. Je savais qu'il

fallait avoir un peu d'humour pour rejoindre la troupe et ne pas se laisser abattre par des exigences inhabituelles ou des brimades mesquines.

C'est ainsi que je me rendais toujours joyeusement avec notre compagnie sur la Müllroser Landstrasse en direction de Markendorf, afin de tester avant tout mon endurance sur le terrain. Il y avait du vrai dans l'affirmation selon laquelle certains instructeurs de la vieille école essayaient d'abord d'extirper radicalement les modèles de comportement habituels du conscrit pour en faire un homme nouveau. Ce n'était pas dans l'esprit de la direction de la jeunesse du Reich, et c'est ce que je voulais faire comprendre aux sous-officiers. Plus j'entretenais de bonnes relations avec eux, plus je pouvais leur expliquer à la cantine, autour d'un verre de bière, mon point de vue selon lequel ils avaient désormais affaire, parmi les recrues, à des jeunes gens qui avaient une attitude intérieure positive vis-à-vis de la Wehrmacht, qui apportaient de la confiance, qui étaient prêts à servir et qui voulaient s'investir et apporter leur contribution. Cette recrue est une personne du peuple en uniforme et il faut la traiter comme telle. Les instructeurs ont fait preuve de compréhension et j'espérais qu'ils agiraient en conséquence. Durant ma courte période de service, j'ai été tout à fait satisfait des relations entre les sous-officiers et les hommes de troupe.

En septembre, nous avons été mis en état d'alerte et avons dû préparer nos armes au combat. C'était l'époque de la crise des Sudètes. J'ai appris plus tard que le Président Beneš avait ordonné la mobilisation générale de l'armée tchèque le 23 septembre 1938. Notre état d'alerte était sans doute lié à cela. Nous étions conscients de la gravité de la situation. En tant que soldats, nous craignions justement pour la paix. Car ce sont toujours les soldats qui doivent porter le chapeau en premier. Nous étions donc soulagés que les accords de Munich conclus le 29 septembre 1938 avec les Anglais, les Français et les Italiens aient permis de détendre la situation.

Pendant mon exercice militaire, je suis resté en contact avec mon travail. Mes représentants du bureau de direction du Reichsberufswettkampf, du bureau social de la Reichsjugendführung et de la région de Berlin venaient me voir à Francfort, qui n'était qu'à environ 90 kilomètres de Berlin, le dimanche où je n'étais pas de service. Ou bien mon chauffeur venait me chercher à Berlin pour que je puisse y discuter des choses les plus importantes avec mes collaborateurs. J'emmenais alors toujours des Berlinois de mon groupe avec moi. Le soir, nous nous retrouvions à mon appartement et partions ainsi à temps pour être à la caserne avant le coup de sifflet. Une fois, un copain avait été en retard, si bien que nous n'avions pas pu arriver à temps à la caserne, malgré la vitesse maximale. J'étais assis à

l'avant, à côté du chauffeur, et mes camarades à l'arrière, dans la jolie voiture de type Horch que le Dr Ley avait mise à ma disposition pour mon service. Lorsque le gardien de la porte a vu la grande voiture et moi en uniforme à côté du conducteur, il a dû penser qu'un général était assis derrière. Il nous a salués au garde-à-vous et nous a laissés passer. Ainsi, malgré la violation du couvre-feu, nous nous en sommes tirés sans réprimande. Les farces auxquelles j'avais participé à l'école se poursuivaient ici, à la caserne, sous une autre forme. Les heures que je passais avec les Ulknudeln berlinois de ma compagnie, certains dimanches soir, à la cave du Conseil de Francfort, avec ses belles voûtes, étaient amusantes. Les regards des officiers supérieurs se tournaient vers notre joyeuse compagnie et nous disaient qu'ils étaient un peu étonnés de la présence de simples Landser. Mais cela n'a pas empêché un de mes copains de faire glisser son dentier dans son verre de bière tenu de biais.

Le temps a passé très vite. À ma grande surprise, le service s'est terminé par un bal de fin d'année. Mon amie de longue date, Ilse, était venue de Berlin dans la ville sur l'Oder. Elle est devenue ma première épouse en juillet 1940 et m'a donné un fils. La nuit de la fête de fin d'études, j'ai appris que j'avais accompli ma période de formation avec un très bon résultat. Désormais, je pouvais m'appeler aspirant sous-chef. Lorsque j'ai repris le travail, l'année 1938 touchait à sa fin. Entre-temps, il s'était passé beaucoup de choses dans les Sudètes. Le 1er octobre 1938, Hitler avait nommé Konrad Henlein, infatigable militant pour le rattachement de sa patrie au Reich, commissaire du Reich pour les Sudètes. L'armée allemande avait pris en charge sa protection. La région avait été vidée de ses soldats tchèques et les Allemands des Sudètes avaient été renvoyés de l'armée et de la police tchèques. Un comité international avait fixé les frontières entre la Tchécoslovaquie et les Sudètes. Les élections du 4 décembre ont donné lieu à un vote de confiance sans équivoque, avec 98,9 % de « oui » au Reich. Une victoire de l'autodétermination, qui avait été violée dans le diktat de Versailles contre toutes les règles de la démocratie. Le Reichstag allemand comptait désormais 41 députés des Sudètes. La construction commençait et je m'y préparais aussi dans mon domaine.

Autant l'évolution historique avec l'Autriche et les Sudètes était exaltante, autant les événements du 9 novembre 1938 ont eu un effet déprimant sur nous.

Deux jours auparavant, le juif Herschel Grynzspan avait abattu le diplomate allemand vom Rath dans notre ambassade à Paris. Cela m'a rappelé l'assassinat du chef de la section nationale du Parti national-

socialiste en Suisse, Wilhelm Gustloff, le 4 février 1936, par le juif David Frankfurter. J'avais bien connu Gustloff.

Ce nouvel attentat a suscité l'indignation. Le 9 novembre, des magasins juifs ont été détruits, des synagogues ont été incendiées et des juifs ont été emprisonnés. Certains ont perdu la vie. Je n'ai pas vécu le pogrom moi-même, car je faisais mon exercice militaire à ce moment-là, mais j'ai pu constater par la suite les effets dévastateurs, même dans l'opinion de la population.

L'ampleur des dégâts ressort d'une lettre que le chef de la police secrète d'État, Reinhard Heydrich, a adressée le 11 novembre 1938 au Ministre-président Göring, et qui a été introduite comme document lors du procès devant le Tribunal militaire international. Göring confirma qu'il avait pris connaissance de cette lettre. Il y était écrit :

« L'ampleur des destructions de magasins et de logements juifs n'a pas encore pu être chiffrée. Les chiffres cités dans les rapports : 815 magasins détruits, 29 entrepôts incendiés ou autrement détruits, 171 maisons d'habitation incendiées ou détruites, ne reflètent, dans la mesure où il ne s'agit pas d'incendies, qu'une partie des destructions réellement existantes. En raison de l'urgence de l'information, les déclarations reçues jusqu'à présent ont dû se limiter à des indications générales telles que : de nombreux ou la plupart des magasins détruits. Les chiffres indiqués devraient donc être largement dépassés. Parmi les synagogues, 191 ont été incendiées et 76 autres ont été complètement démolies. En outre, onze maisons communautaires, chapelles de cimetière, etc. ont été incendiées et trois autres entièrement détruites. Environ 20 000 juifs ont été arrêtés, ainsi que 7 Aryens et 3 étrangers. Ces derniers ont été placés en détention pour leur propre sécurité. On a dénombré 36 morts et 36 blessés graves. Les personnes tuées ou blessées sont juives. Un juif est toujours porté disparu. Parmi les juifs tués, il y a un ressortissant polonais, parmi les blessés, deux ».

À ma connaissance actuelle, ce document n'est pas un faux.

Les Jeunesses hitlériennes n'ont pas participé à ces violences. Seul un cas isolé est connu. Il s'agissait de dirigeants de la JH qui avaient, entre autres, attaqué la maison d'art Bernheimer à Munich et fait défiler le propriétaire dans les rues avec une affiche humiliante sur la poitrine. Ils ont dû en répondre devant le tribunal suprême du Parti national-socialiste, mais ont été acquittés. Dès que ces actes de violence ont été connus, le Reichsjugendführer von Schirach, qui a réagi avec horreur à cette action, a émis une interdiction dans laquelle il était interdit à toutes les unités de la JH de prendre part à de tels débordements. Quelque temps avant le 9 novembre, je suis également intervenu auprès du chef des SA et chef de la police berlinoise, le comte Helldorff, après avoir appris que certains

hommes des SA harcelaient des juifs et que des jeunes y étaient également impliqués. Je lui ai demandé de faire quelque chose à ce sujet.

La Nuit de cristal a-t-elle été une action spontanée de la population ou une mise en scène ? Cette question agite encore les esprits aujourd'hui. Le fait est qu'aucune directive explicite n'a été donnée pour intervenir contre ces « actions spontanées ». L'origine de ces émeutes a fait l'objet de nombreuses spéculations. Certains les ont attribuées au discours que le Dr Goebbels a prononcé le soir du 8 novembre devant les Gauleiter et les anciens combattants à Munich, après que Hitler eut quitté la réunion. Je n'étais pas présent lors de ce discours et ne peux donc pas en parler. La paternité personnelle de la Nuit de cristal n'a toujours pas été établie. Cependant, le 10 novembre 1938, le Ministre du Reich, le Dr. Goebbels, a annoncé :

> *« L'indignation justifiée et compréhensible du peuple allemand face au lâche assassinat juif d'un diplomate allemand à Paris s'est largement exprimée la nuit dernière. Dans de nombreuses villes et localités du Reich, des actions de représailles ont été menées contre des bâtiments et des magasins juifs. Il est désormais demandé à l'ensemble de la population de s'abstenir immédiatement de toute nouvelle manifestation ou action contre le judaïsme, quelle qu'en soit la nature ».*

J'ai entendu de l'entourage de Hitler et de Göring qu'ils étaient indignés par ces actes de violence. La Nuit de cristal nous avait fait du tort non seulement à l'étranger, mais aussi dans notre propre pays. Plus d'un membre du Parti était déçu et déstabilisé, d'autant plus que les actions violentes contredisaient toutes les directives précédentes. L'une de ces instructions émanait par exemple du Ministre de l'Intérieur du Reich et de la Prusse, le 20 août 1935, à l'attention des gouvernements régionaux et des présidents de gouvernement. Elle disait ceci :

> *« Le Führer et Chancelier du Reich a ordonné que les actions individuelles contre les juifs de la part des membres du NSDAP, de ses sections et des associations affiliées doivent absolument être évitées. Quiconque participe ou incite à des actions individuelles contre les juifs doit être considéré à l'avenir comme un provocateur, un rebelle et un ennemi de l'État. Je demande donc qu'à partir de maintenant, on agisse impitoyablement contre toutes les actions de ce genre et qu'on veille par tous les moyens au calme, à la sécurité et à l'ordre absolus. Les actes illégaux doivent être empêchés, si nécessaire, par les moyens de police les plus sévères. En particulier, les actes délictueux de dégradation de biens, de coups et blessures, de contrainte, de violation de domicile et d'attroupement ne doivent en aucun cas être tolérés, quel que soit l'auteur de ces délits. Si des débordements devaient malgré tout se produire, je vous prie de m'en informer immédiatement par téléphone ou par télégramme. Je sanctionnerai de la manière la plus sévère toute négligence des fonctionnaires responsables dans l'application du présent décret ».*

Nous étions restés mal à l'aise face aux événements des 8 et 9 novembre 1938. Les résultats positifs de la reconstruction nous ont cependant empêchés d'entreprendre quoi que ce soit après coup. Nous avons ainsi couvert les événements négatifs.

Comment se fait-il que j'ai adhéré au mouvement national-socialiste dans ma prime jeunesse, dont l'attitude contre les juifs était connue de tous ? La croix gammée sur le drapeau national-socialiste était évidente. J'avais lu dans le programme :

> *« Ne peut être citoyen que celui qui est Volksgenosse. Ne peut être Volksgenosse que celui qui est de sang allemand, sans tenir compte de sa confession ».*

Pour moi qui avais 15 ans, cela semblait évident à l'époque. Est-ce que mon entrée dans les Jeunesses hitlériennes s'est faite uniquement sous l'effet de la propagande et des discours prononcés lors des réunions, ou bien y a-t-il eu des expériences et des motivations personnelles concernant la question juive qui m'ont incité à rejoindre les Jeunesses hitlériennes ?

J'avais huit ou neuf ans lorsque j'ai rencontré des juifs pour la première fois. Nous, les enfants, jouions dans la rue et les passants qui passaient nous avaient frappés par leur apparence et leurs vêtements. Curieux, nous leur courions après pour les observer de plus près. Ils étaient entièrement vêtus de noir, du pantalon au chapeau. Ils portaient de longues barbes noires au menton et des boucles en anneaux. Ils nous semblaient étranges. Nous avons demandé à un adulte : « Mais qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? » et on nous a répondu : « Ce sont des juifs ».

Au début des années Vingt, la République de Weimar avait ouvert grand ses frontières à l'immigration des juifs de l'Est. Dans notre rue et dans une rue voisine, deux magasins, un de textile et un de papeterie, ont ouvert leurs portes. Les propriétaires ressemblaient dans leur apparence aux premiers juifs que j'avais rencontrés. En tant que chef d'escorte de 16 ans, l'impression de l'étrangeté des juifs de l'Est immigrés s'est renforcée en moi. Lorsque je rendais visite à ma troupe « Mitte », je me rendais à pied de Wedding à Alexanderplatz. Sur mon chemin, je traversais une zone résidentielle densément peuplée, dont faisaient partie les rues Linien-, Grenadier-, Dragoner- et Mulack-Straße. C'était le quartier des granges. Des chômeurs y traînaient, des prostituées s'y offraient, des réseaux de la pègre et des proxénètes y avaient élu domicile. Après le tournant du siècle, les juifs de l'Est, qui avaient fui les pogroms en Russie, avaient également trouvé refuge dans ce quartier. Dans les années Vingt, de nouveaux immigrants venus de l'Est ont renforcé leur présence. Ils possédaient de petites boutiques et des ateliers d'artisanat, faisaient du commerce et

marchandaient en gesticulant dans la rue. Il y avait des snacks proposant des plats casher et, à côté, des salles de prière. Je ne me sentais pas à l'aise dans cet environnement et j'avais l'impression d'être un étranger.

Aujourd'hui, les critiques condamneront mes sentiments de l'époque comme incompréhensibles, révoltants et intolérants. Je voudrais leur rappeler les mots par lesquels l'écrivain juif Salcia Landmann citait le Ministre allemand des affaires étrangères Walter Rathenau[12] qui, à la vue de promeneurs juifs dans les environs de Berlin, parlait de « hordes asiatiques sur le sable de la Marche ». Pourquoi un jeune ne pourrait-il pas ressentir instinctivement quelque chose de similaire ?

J'ai vu non seulement des juifs de l'Est récemment immigrés, mais aussi des juifs dont les ancêtres vivaient depuis longtemps dans notre pays. Plusieurs professeurs juifs enseignaient dans notre école. Au collège, un juif nous donnait des cours d'allemand, qu'il rendait très intéressants. Il citait des vers de Walther von der Vogelweide ou de Wolfram von Eschenbach dans la langue de leur époque. Il aimait la poésie allemande. On pouvait en déduire qu'il était entièrement attaché à la culture allemande. Il se sentait allemand. C'est à ce professeur que je pensais quand on parlait de l'existence non seulement d'une communauté de sang, mais aussi d'une communauté d'esprit. Dans notre école, il y avait peu d'élèves juifs. Nous, les membres de l'association nationale-socialiste des élèves, ne les taquinions pas, ne les désavantagions pas et ne les menacions pas. Ce n'est qu'en dehors de l'école que nous n'entretenions aucun contact avec eux.

Dans les années Vingt, mon frère aîné Kurt a travaillé comme secrétaire dans la banque juive Caro & Co. puis chez un homme d'affaires juif qu'il a également accompagné en voyage. Il me racontait des histoires amusantes sur le sens des affaires de ce dernier. Lorsque mon frère était malade, son patron lui rendait visite chez nous, dans l'arrière-cour, et lui apportait de bonnes choses à manger. Il s'occupait beaucoup de lui. De ces différentes expériences, j'ai tiré la conclusion qu'il fallait faire la différence entre les citoyens juifs établis de longue date et les juifs de l'Est fraîchement immigrés. J'ai également vu un juif recommander à un jeune garçon d'entrer dans les Jeunesses hitlériennes. Je savais d'un autre qu'il avait dit : « J'aimerais bien faire en partie si vous n'étiez pas par principe contre les juifs ».

Des camarades m'ont également confirmé de tels incidents. Dans l'après-guerre, il y a eu de nombreux scandales de corruption impliquant des

[12] [NdT : Walter Ratheneau était lui-même juif.]

juifs. Je ne mentionne que les cas Sklarek, Barmat et Kutisker. Cela m'a marqué. Ce qui m'a surtout frappé, c'est que les juifs étaient exceptionnellement bien représentés dans la presse, au cinéma et au théâtre, et qu'ils se trouvaient donc aux leviers de commande de la formation de l'opinion et de l'influence publique. Je pense au *Berliner Tageblatt* et au *Vorwärts*, qui étaient très largement diffusés.

Près de 600 000 juifs vivaient alors en Allemagne. Ils représentaient environ 1 % de la population. Ils représentaient 3,8 % de la population berlinoise et possédaient plus de 50 % des biens immobiliers de la ville. Ils dominaient les professions médicales et juridiques : sur 3 500 avocats, 2 400 étaient juifs. Ils contrôlaient également le secteur bancaire. Leurs déclarations publiques, qui ne correspondaient pas à mes sentiments et à mes idéaux, provoquaient en moi un sentiment de rejet. Le secrétaire d'État au ministère des Affaires étrangères, Ernst von Weizsäcker, le père du futur Président allemand, a confirmé ces conditions. Dans ses notes de 1945, on pouvait lire :

> *« Au début des années Vingt, nous avions trop ouvert les frontières à l'Est. L'inflation avait attiré de nombreux juifs. Plus tard, lorsque la monnaie en France a connu un sort similaire, on a dit : les juifs sont à 10 km de Paris. Mais chez nous, ils sont effectivement restés accrochés et se sont développés pour devenir une grande puissance. Dans les années Vingt, les banques, la presse, le théâtre, le commerce de l'art, la musique, la profession d'avocat, en grande partie aussi les universités, le corps médical et les hôpitaux étaient tellement sous contrôle juif que même les juifs réfléchis en avaient peur ».*

L'un des représentants les plus éminents de la communauté juive, Nahum Goldmann, président de longue date du « Congrès juif mondial », a rendu compte de l'évolution en Allemagne et à Berlin. Il avait vécu de nombreuses années à Francfort-sur-le-Main et à Berlin et avait négocié les réparations avec le Chancelier fédéral, le Dr Adenauer[13], après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Dans son livre *Mein Leben in Deutschland* [Ma vie en Allemagne], il a écrit :

> *« Le judaïsme allemand, qui a connu sa fin, en tout cas provisoire, à l'époque nazie, était l'un des centres les plus intéressants et les plus influents de la judéité européenne pour l'histoire juive moderne. Il avait connu une ascension fulgurante à l'époque de l'émancipation, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^ siècle. Il réunissait les talents que la lutte séculaire pour l'existence avait développés chez*

[13] [NdT : lire *Le septième million* de Tom Segev et écouter les lectures et analyses d'Ernst Zündel, traduites en français dans son excellente vidéo « La véritable histoire des relations entre les Allemands et les juifs » publiée sur la chaîne Odysee @didi18.]

une grande partie du peuple juif et de nombreuses caractéristiques spécifiques – bonnes et mauvaises – du peuple allemand. Il avait pleinement participé à l'essor économique rapide de l'Allemagne impériale, y avait largement contribué et avait conquis pour lui-même une position prestigieuse dans l'économie allemande. Du point de vue de la position économique, aucune minorité juive dans d'autres pays, pas même la minorité américaine, ne pouvait se mesurer aux Juifs allemands. Ils étaient codirecteurs des grandes banques, ce qui n'avait aucun équivalent ailleurs, et ils avaient également pénétré dans l'industrie par le biais de la haute finance. Une grande partie du commerce de gros était entre leurs mains, et même dans des secteurs économiques qui n'étaient guère détenus par des Juifs, comme la navigation ou l'industrie électrique, ils étaient leaders en Allemagne. Des noms comme Ballin ou Rathenau en témoignent. Je ne connais guère de judaïsme émancipé, que ce soit en Europe ou sur le continent américain, qui soit aussi profondément enraciné dans l'économie générale du pays que le judaïsme allemand. Les Juifs américains d'aujourd'hui sont certes plus riches, tant en termes absolus que relatifs, que ne l'étaient les Juifs allemands, mais même en Amérique, où les possibilités sont illimitées, ils n'ont pas réussi à pénétrer dans les sphères centrales de l'économie (acier, fer, industrie lourde, haute finance, navigation) dans la même mesure que cela avait été le cas en Allemagne ».

Et à propos de la capitale du Reich, Nahum Goldmann a déclaré dans son livre :

« Le Berlin de la République de Weimar était devenu le plus grand pôle d'attraction pour l'intelligentsia juive d'Europe de l'Est, et toute une série d'écrivains hébreux et yiddish importants s'y étaient installés ».

Lorsque j'ai assisté aux premières réunions du Parti national-socialiste, j'ai souvent entendu les orateurs parler du bolchevisme juif. Du haut de mes 15 ans, je n'avais pas tout à fait compris. Je me suis renseigné et j'ai reçu des brochures qui expliquaient que la révolution bolchevique d'octobre 1917 était essentiellement l'œuvre des juifs et que les délégués des premiers congrès du Parti étaient composés d'environ 50 % de juifs.[14] C'était également le cas des dirigeants du bolchevisme. Dans ce contexte, j'ai appris que les précurseurs de la République des conseils en Bavière, Kurt Eisner et Eugen Levine, ainsi que Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg étaient juifs. Les faits décrits ne me laissèrent pas indifférent. C'est ainsi que j'ai adhéré sans hésitation au Parti national-socialiste et aux Jeunesses hitlériennes. Lorsque je repense aujourd'hui à cette époque, où j'ai grandi dans un environnement chrétien grâce à ma mère, je réalise que l'Église chrétienne, en proclamant le meurtre de Dieu par les juifs pendant près de 2 000 ans, a largement contribué à préparer le terrain pour l'antisémitisme latent. Ma principale motivation était toutefois l'objectif de la réalisation d'un

[14] [NdT : lire *Le Sale Boche raconté aux braves gens* de Benton Bradberry, didi18edition.com]

socialisme national. Je n'avais jamais imaginé que l'attitude antijuive pourrait conduire à des événements comme ceux de la Nuit de cristal. J'avais en tête que l'influence disproportionnée des juifs, qui se faisait particulièrement sentir à Berlin, devait être ramenée à un niveau correspondant à leur part dans la population allemande. La Nuit de cristal a jeté une ombre sur les grandes œuvres de reconstruction.

L'année 1939 nous a apporté de fortes tensions en matière de politique étrangère. Elles sont d'abord nées de la question tchèque. Dans les premiers jours de mars, les journaux allemands ont rapporté que le statut juridique de la minorité allemande en Tchécoslovaquie ne s'était pas du tout amélioré depuis les accords de Munich. Suivirent des rapports sur des actes de terrorisme tchèques contre des Allemands, des Slovaques et des Carpates ukrainiennes. Les 14 et 15 mars, Adolf Hitler a reçu à Berlin le Président tchèque Emil Hacha et son Ministre des affaires étrangères Chvalkovsky. Le directeur des archives et historien Max Domarus cite le résultat de cette rencontre :

« Au cours de la réunion, la situation grave créée par les événements de ces dernières semaines sur l'ancien territoire tchécoslovaque a été examinée en toute franchise. Les deux parties ont exprimé la conviction unanime que l'objectif de tous les efforts devait être d'assurer le calme, l'ordre et la paix dans cette partie de l'Europe centrale. Le Président tchécoslovaque a déclaré que, pour servir cet objectif et obtenir une satisfaction définitive, il remettait en toute confiance le sort du peuple et du pays tchèques entre les mains du Führer du Reich allemand. Le Führer a accepté cette déclaration et a exprimé sa décision de prendre le peuple tchèque sous la protection du Reich allemand et de lui garantir un développement autonome de sa vie nationale, conforme à ses caractéristiques ».

Plus tard, les historiens ont déclaré que le Dr Hacha était alors sous pression psychologique et politique. La veille du jour où Hacha et Chvalkovsky ont été reçus par Hitler, Mgr. Dr. Tiso avait déclaré l'indépendance de la Slovaquie et les Carpates ukrainiennes avaient été occupées par les Hongrois. Les troupes allemandes ont envahi le territoire tchèque le 15 mars. L'accueil n'était pas comparable à l'enthousiasme débordant qui avait accompagné l'annexion de l'Autriche et des Sudètes par le Reich. Le 16 mars 1939, un décret créait le « Protectorat de Bohême et de Moravie ». L'article III stipulait :

« Le protectorat de Bohême-Moravie est autonome et s'administre lui-même. Il exerce les droits de souveraineté qui lui reviennent dans le cadre du protocole en accord avec les intérêts politiques, militaires et économiques du Reich. Les droits de souveraineté sont exercés par ses propres organes et ses propres autorités, avec ses propres fonctionnaires ».

Hitler nomma au poste de Protecteur du Reich en Bohême-Moravie l'ancien Ministre des affaires étrangères du Reich et président du Conseil privé du cabinet, Konstantin Freiherr von Neurath. L'État de Tchécoslovaquie, construit artificiellement en 1919 par les puissances victorieuses dans le traité de Versailles et de Saint-Germain, avec ses fortes minorités allemande, slovaque, hongroise et polonaise, n'existait plus. Plusieurs historiens estiment qu'en envahissant la Tchéquie, Hitler avait franchi le Rubicon.

À Berlin, l'ambassadeur britannique présenta la protestation de son gouvernement contre la création de ce fait accompli, protestation à laquelle se joignirent les Français. Les ambassadeurs furent rappelés par leur gouvernement de la capitale du Reich à Londres et à Paris. En contrepartie, nos ambassadeurs ont été rappelés à Berlin. Après la crise des Sudètes, j'ai été l'invité de l'ambassadeur Henderson et j'y ai également rencontré d'autres diplomates étrangers. J'ai entendu des propos peu amènes sur le comportement des dirigeants tchèques, ce qui m'a fait penser qu'il y avait une certaine compréhension du point de vue allemand. Hitler s'est senti une nouvelle fois obligé de justifier son action vis-à-vis de la Tchéquie lors d'une manifestation organisée à l'occasion du lancement du « Tirpitz » à Wilhelmshaven le 1er avril 1939. Ses paroles étaient en même temps une réponse au discours du Premier ministre anglais Chamberlain à Birmingham le 17 mars 1939, qui rappelait à Hitler ses paroles de « ne pas poursuivre d'autres aspirations territoriales » et « nous ne voulons pas de Tchèques dans le Reich ». Hitler a notamment déclaré dans son discours :

« Nous n'avons vraiment pas de haine envers le peuple tchèque. Nous avons vécu ensemble pendant des années. Les hommes d'État anglais ne le savent pas. Ils n'ont aucune idée du fait que le Hradčany n'a pas été construit par un Anglais, mais par des Allemands, et que la cathédrale Saint-Guy n'a pas non plus été construite par des Anglais, mais par des Allemands. Les Français n'y ont pas non plus travaillé. Ils ne savent pas qu'à l'époque où l'Angleterre était encore très petite, on rendait déjà hommage à un empereur allemand sur cette montagne, que mille ans avant moi, le premier roi allemand s'y tenait et recevait les hommages de ce peuple. Les Anglais ne le savent pas, ils ne peuvent pas le savoir et ils n'ont pas besoin de le savoir. Il suffit que nous le sachions et qu'il en soit ainsi : depuis un millénaire, cette région fait partie de l'espace vital du peuple allemand. Nous n'aurions toutefois rien eu contre un État tchèque indépendant si 1) il n'avait pas opprimé les Allemands et 2) s'il n'avait pas été l'instrument d'une future attaque contre l'Allemagne. Mais si un ancien ministre français de l'aviation écrit dans un journal que la mission de cette Tchéquie, en raison de sa situation exceptionnelle, est de frapper au cœur l'industrie de l'Allemagne par des

attaques aériennes en temps de guerre, on comprendra que cela n'est pas sans intérêt pour nous et que nous en tirons certaines conséquences ».

La création du protectorat de Bohême et de Moravie fut suivie en une semaine par la résolution de la question du Memelland. Le 22 mars 1939, le Conseil des ministres de Lituanie accepta la demande de Hitler de restituer le Memelland et sa population allemande au Reich allemand. Le traité conclu entre les deux pays le même jour stipulait dans son article 1 :

« Le territoire de Memel, séparé de l'Allemagne par le traité de Versailles, est réuni à l'Empire allemand à compter de ce jour ».

L'article 3 prévoyait l'établissement d'une zone portuaire franche pour la Lituanie à Memel, et l'article 4 engageait les deux États à « ne pas recourir à la force l'un contre l'autre, ni à soutenir un recours à la force dirigé contre l'une des deux parties par un tiers ». Cette solution a été accueillie avec enthousiasme par la population de la région de Memel.

Lorsque, le 20 avril 1939, je me trouvai dans la nouvelle chancellerie du Reich achevée, avec les Gauleiter et les dirigeants des fédérations, devant Adolf Hitler qui fêtait son cinquantième anniversaire, il était à l'apogée de son énergie, de son succès et de sa vie. En seulement six ans, il avait réduit à néant les dispositions humiliantes du diktat des vainqueurs de Versailles, éliminé la misère sociale à l'intérieur du pays grâce à l'essor économique et redonné au peuple la foi en lui-même et la confiance en l'avenir. Rudolf Hess a promis au Führer la fidèle obéissance de ses collaborateurs et de ses anciens combattants sur le chemin à venir, ce que j'ai également approuvé sans réserve en mon for intérieur en tant que leader de la jeunesse. Des paroles que Hitler nous a ensuite adressées, je retiens surtout ce qui suit : son cinquantième anniversaire lui rappelle le peu de temps qu'il lui reste pour résoudre les grandes questions du destin de son peuple. Il croit maintenant qu'il est appelé à le faire. Il doit désormais se montrer avare de temps. Ces paroles laissent entendre pourquoi il a accéléré les événements et s'est attaqué aux problèmes de l'Autriche, des Sudètes et de la région de Memel. Plus tard, il expliqua qu'il voulait réaliser ses mesures avant la fin du réarmement massif des pays voisins[15].

Ce n'est certainement pas un hasard si le premier cours de la relève du Führer a commencé le jour du 50e anniversaire de Hitler à l'Académie pour la direction de la jeunesse à Potsdam-Brunswick. Au cours de la période

[15] [NdT : lire *Quatre années d'Allemagne vues par un étranger* de Cesare Santoro ainsi que *1914-1945 : la Deuxième Guerre de Trente Ans ou le Grand suicide européen* de Gerd Schultze-Rhonhof, didi18edition.com.]

précédente, de nombreuses écoles de formation des dirigeants et écoles spécialisées avaient formé en permanence de nouvelles recrues. Mais l'académie devait former les forces qui s'étaient décidées pour la profession à plein temps de dirigeant de la jeunesse. Il en allait de même pour les guides de la Fédération des jeunes filles allemandes. Alors que jusqu'à présent, la formation avait lieu le week-end et lors de stages de trois semaines à l'école des guides du Reich et dans les écoles de guides des régions, la durée de la formation à l'académie devait être d'un an. Ensuite, un travail de trois semaines dans une entreprise du pays ainsi que six mois d'activité à l'étranger étaient rendus obligatoires. Ce n'est qu'ensuite que le brevet de jeune dirigeant devait être délivré. On faisait ainsi partie du corps des dirigeants des Jeunesses hitlériennes. Les candidats sélectionnés pour l'académie devaient avoir fait leurs preuves pendant une longue période dans le travail avec la jeunesse, avoir participé à un stage de huit semaines à l'école du Reichsführer à Potsdam et avoir travaillé pendant quatre mois dans l'État-major d'une région.

Le candidat à l'académie devait s'engager pour une activité à plein temps dans les Jeunesses hitlériennes pendant douze ans. En règle générale, cette période s'étendait de 23 à 35 ans. La formation à l'académie était conçue de manière à faciliter la transition vers d'autres activités professionnelles au bout de douze ans. Il était par exemple possible d'assumer des tâches au sein du Parti national-socialiste et de ses fédérations, dans l'économie ou dans les services de la jeunesse des administrations publiques. Le métier de professeur de sport entrait notamment en ligne de compte. Chaque candidat à l'académie devait en effet avoir obtenu l'insigne sportif du Führer. L'éducation physique jouait de toute façon un rôle important à l'Académie, de sorte que les académiciens avaient également la possibilité d'obtenir le brevet de professeur de sport diplômé pendant leur formation. Outre les multiples tâches des Jeunesses hitlériennes, présentées par le chef de la direction de la jeunesse du Reich, les matières suivantes étaient traitées et enseignées à l'Académie.

1. la politique et la vision du monde (la politique avec ce que l'on appelle l'enseignement de la conduite, la culture et l'étude de la société ainsi que les domaines de la jeunesse, de la pédagogie et du droit ; la vision du monde avec le peuple, les peuples, les hommes, l'étude des races, la philosophie et l'étude des religions ; l'histoire avec l'accent mis sur la préhistoire et l'histoire mondiale ; l'économie et la géographie) ;
2. le sport ;
3. les langues, principalement l'allemand et l'anglais - en plus des langues étrangères à option ;

4. matières artistiques, y compris les arts et l'éducation musicale ;
5. les groupes de travail.

L'Académie disposait en permanence d'enseignants pour ces domaines. En outre, les facultés faisaient appel à des professeurs invités, qui étaient des scientifiques et des professeurs d'université renommés. Les participants aux cours disposaient d'une vaste bibliothèque, qui comprenait également des livres indexés. Ils pouvaient ainsi aborder les sujets sous tous les angles. A long terme, nous espérions que cette formation académique initiée par le Reichsjugendführer nous rapprocherait peu à peu de notre idéal éducatif et du type idéal de guide de jeunesse. Il était également prévu de créer une académie pour le leadership des jeunes filles, qui devait être située dans le bois de Lechlum, entre Braunschweig et Wolfenbüttel. Les plans et les modèles étaient déjà disponibles et ont été présentés lors d'une exposition de construction à Munich. En raison des conditions de guerre, la construction n'a pas pu être réalisée. C'est ainsi qu'entre 1940 et 1942, l'académie de Braunschweig organisa également des cours pour les dirigeantes du BDM. En temps de paix, la formation à l'académie n'a pu avoir lieu que pendant quelques mois. Ensuite, de plus en plus de jeunes leaders blessés et mutilés rejoignirent le centre de formation.

Le 1er mai 1939, jour de la fête nationale du travail, a eu lieu au stade olympique de Berlin la dernière grande manifestation en temps de paix de la jeunesse en présence d'Adolf Hitler. En tant que dirigeant régional de Berlin, il m'incombait à nouveau de préparer cette manifestation en collaboration avec les services du ministère de la propagande du Reich. Comme le stade olympique accueillait plus de 100 000 jeunes, les préparatifs ont été minutieusement planifiés, les autorités chargées de la circulation ont fixé l'ordre de passage des trains et nous avons assuré l'approvisionnement sanitaire. Tout cela s'est déroulé à l'entière satisfaction des personnalités dirigeantes. Après Baldur von Schirach et le Ministre du Reich, Dr. Goebbels, Adolf Hitler s'est adressé à la jeunesse. J'ai été frappé par la gravité des paroles qu'il nous a adressées, par exemple lorsqu'il a dit :

« Il y a des peuples autour de nous qui ne veulent pas de notre unité. Ils ne veulent pas accorder à notre peuple les droits vitaux nécessaires qui sont donnés naturellement à tous les peuples. Nous, ainsi que d'autres jeunes peuples, devons reconquérir péniblement ces droits vitaux qui ont été abandonnés par nos ancêtres et peut-être les défendre un jour. Et là, je compte d'abord sur vous, mes jeunes Allemands. J'attends surtout que, si un jour l'heure vient où un autre monde croit pouvoir s'emparer de la liberté allemande, un million de cris s'élèveront en réponse de cette jeunesse, un cri si unanime et donc si puissant qu'ils devront tous reconnaître que le temps des espoirs d'un morcellement

intérieur allemand est définitivement révolu, que la dure école de l'éducation nationale-socialiste a enfin réussi à former le peuple allemand ».

J'ai également pensé aux paroles prononcées par Hitler à l'occasion de son cinquantième anniversaire, selon lesquelles il devait désormais être avare de temps, et j'ai rapporté ses propos actuels au début de la crise polonaise, qui couvait depuis un certain temps déjà et qui a finalement conduit au déclenchement de la guerre.

Dans l'après-guerre, on a souvent prétendu que les Jeunesses hitlériennes avaient été éduquées pour la guerre et qu'elles avaient été influencées négativement dès le départ, notamment en ce qui concerne la Pologne. C'est le contraire qui est vrai. J'ai déjà mentionné que la direction de la jeunesse du Reich avait inauguré le chant international par-delà les frontières à la radio par une émission commune avec la jeunesse polonaise, que mon camarade Obergebietsführer Karl Cerff s'était rendu à Varsovie pour nouer des liens de coopération avec les organisations de jeunesse polonaises et que des dirigeants de la jeunesse polonaise étaient ensuite venus chez nous en Allemagne dans le même but. Cela s'est produit bien que nous sachions qu'en Pologne, de plus en plus d'écoles allemandes étaient fermées et que les apprentis allemands n'étaient pratiquement plus embauchés, alors que la petite minorité de la jeunesse polonaise en Allemagne disposait d'un nombre suffisant d'écoles, de bibliothèques et de jardins d'enfants et qu'ici, aucun obstacle n'était mis à leur travail par l'association des scouts polonais et l'association Sokol. Notre comportement correspondait aux efforts du gouvernement du Reich pour établir de bonnes relations de voisinage avec la Pologne, ce qui s'est traduit par le pacte d'entente et de non-agression conclu avec la Pologne en 1934.

En ce qui concerne la Pologne, un autre fait important est souvent négligé. Même avant Hitler, il y avait de fortes tensions entre les différents gouvernements de la République de Weimar et la Pologne. On ne peut donc pas passer sous silence le fait qu'entre 1918 et 1939, un million d'Allemands ont été contraints de quitter la Pologne par la force, en violation du droit, par refus d'embauche et par la violence. L'expulsion des Allemands de Pologne n'a donc pas commencé seulement après la Seconde Guerre mondiale, même si elle s'est alors déroulée à une échelle plus grande. Le Ministre des Affaires étrangères de la République de Weimar, Gustav Stresemann, n'envisageait pas le moins du monde de renoncer à la ville allemande de Danzig ou au corridor extraterritorial à travers la Pologne comme voie de communication avec la Prusse orientale, lorsqu'il s'exprimait ainsi le 7 septembre 1925 :

« L'une de mes tâches les plus importantes est la correction des frontières orientales : la reconquête de Danzig, du corridor polonais et une correction de la frontière en Haute-Silésie ... J'ai déclaré que nous ne reconnaissions pas la frontière à l'Est ... lorsque j'ai déclaré qu'aucun gouvernement allemand... ne reconnaîtrait jamais cette frontière du Traité de Versailles ».

Hitler ne voulait rien d'autre. Il était prêt à garantir aux Polonais l'accès à la mer Baltique, tout comme il avait accordé à la Lituanie une zone de libre-échange à Memel. On sait que plusieurs diplomates étrangers avaient estimé que la demande de Gustav Stresemann et d'Adolf Hitler était mesurée.

Le président du Conseil des Allemands en Pologne, Haslacher, qui était également porte-parole du groupe ethnique allemand au Sénat polonais, s'est exprimé sur la détérioration des relations germano-polonaises. Le 11 mars 1939, il qualifia la loi polonaise sur les zones frontalières de loi d'expulsion pour la population frontalière allemande. Il fustigea l'acharnement irresponsable de la presse contre l'Allemagne, dont le but était de perturber les manifestations allemandes et de boycotter les magasins allemands. Deux jours plus tard, il a démontré la dégradation effrayante de l'enseignement allemand depuis la création de l'État polonais. Sous l'effet de cette agitation, des Allemands ont été arrêtés, un Allemand a été abattu par un garde-frontière polonais et, dans la nuit du 26 août 1939, un policier régional et un homme des SA ont été victimes d'une attaque à main armée polonaise à Danzig. J'étais certain que ces rapports ne pouvaient pas être inventés ou exagérés par la presse, grâce aux discussions que j'avais eues avec des parents qui vivaient en Prusse occidentale, près de la frontière polonaise, et qui me parlaient du sort terrible des Allemands frontaliers du côté polonais.[16]

J'en ai eu la confirmation après coup, le 20 août 1940, à Kutno, dans l'ancien Reichsgau Wartheland, lors d'une expérience bouleversante. Dix-sept groupes de marche des Jeunesses hitlériennes, composés chacun de 60 garçons venus de toutes les directions, s'y étaient rendus pour recevoir de moi leurs drapeaux. Après la cérémonie, je me suis entretenu avec les orphelins qui avaient perdu leurs parents le dimanche sanglant de Bromberg du 3 septembre 1939 et avec des garçons dont les proches avaient déjà gravement souffert d'actes de violence polonais, parfois mortels, avant le déclenchement de la guerre.

Dans les derniers jours du mois d'août, nous avons assisté à une sensation politique. Hitler et Staline, les antipodes idéologiques et

[16] [NdT : lire *Pologne et falsification de l'histoire polonaise* d'Else Löser, didi18edition.com]

politiques, s'étaient mis d'accord sur un pacte de non-agression, signé le 23 août 1939 à Moscou par le Ministre allemand des affaires étrangères von Ribbentrop en présence de Staline[17]. Qui aurait cru cela possible ? Pour de nombreux communistes, mais aussi pour certains nationaux-socialistes, cette nouvelle a eu l'effet d'un choc. Je n'étais pas un homme politique, mais un leader de la jeunesse. J'avais une confiance profonde en Adolf Hitler, qui s'était renforcée au cours des années de combats et de reconstruction. Comme beaucoup d'Allemands, je me disais : en tant qu'homme politique réaliste, il a une vue d'ensemble et une vision à long terme. Il s'en sortira. Et puis, la politique russe de Bismarck, qui a fait ses preuves dans l'histoire, résonnait encore dans mon esprit. J'avais toujours suivi avec un grand intérêt les actualités et les articles de journaux sur les événements de politique étrangère, mais je ne m'étais jamais spécialisé dans ces questions.

J'étais complètement occupé par mon travail dans le domaine social. En juillet 1939, sous les auspices de Hermann Göring, Baldur von Schirach, Robert Ley et Walter Funk, Ministre de l'économie du Reich, on m'avait confié, en plus de mes autres activités, la direction du « BegabtenfÖrderungswerk des Deutschen Volkes », dans lequel je voyais l'une des tâches les plus productives pour l'avenir. Le 30 août 1939, le gouvernement polonais a ordonné la mobilisation générale après la ratification de la promesse de garantie faite par l'Angleterre à la Pologne le 6 avril 1939.

[17] [NdT : lire *La Finlande dans l'œil du cyclone* d'Erkki Hautamäki, didi18edition.com]

Le temps de la guerre

Le 1er septembre 1939, Adolf Hitler annonça devant le Reichstag allemand l'invasion de la Pologne par les troupes allemandes. Le 3 septembre, la Grande-Bretagne et la France déclarèrent la guerre à l'Allemagne.

L'ambiance au sein de la population allemande était morose. Même parmi nous, les jeunes chefs, il n'y avait pas d'enthousiasme, comme cela avait été rapporté lors du déclenchement de la Première Guerre mondiale. Tous les camarades avec qui j'ai parlé ces jours-là étaient très sérieux. Nous connaissions les récits des terribles Materialschlaten[18] de 1914 à 1918. La technique d'armement avait été perfectionnée dans ses effets et sa puissance destructrice, et la guerre aérienne allait certainement apporter de nouveaux grands dangers et destructions. Nous savions ce qui nous attendait.

Je me souviens de la profonde gravité des paroles prononcées par le Reichsjugendführer : « Et si l'Amérique entre en guerre, que Dieu nous vienne en aide ». Il m'était difficile de me séparer des plans et du travail de construction dans lequel je m'étais entièrement investi. Il fallait dire adieu aux personnes qui nous étaient chères et proches. Il serait inexact de parler d'enthousiasme. Mais il a été remplacé par une ferme détermination. J'étais convaincu de devoir m'engager pour l'établissement d'un droit qui avait été criminellement méprisé dans le diktat des vainqueurs de Versailles et dont l'historien français Jaques Bainville disait : « À Versailles, on a organisé la guerre perpétuelle ».

En septembre 1939, je suis devenu soldat. Ma nouvelle adresse était désormais un numéro de poste de campagne. Je me suis engagé dans l'infanterie de l'armée de terre. Le régiment d'infanterie 272, dans lequel je servais désormais, a été mis sur pied à Jüterbog. C'est là que j'ai eu la joie de rencontrer l'un de mes collaborateurs, le conseiller du tribunal d'instance Walter Bergemann, qui avait fait ses preuves au sein du service juridique de mon office et de la commission des mineurs de l'Académie de droit allemand grâce à ses bonnes propositions et prises de position. Après un certain temps, nous avons été transférés sur le terrain d'entraînement militaire de Münsingen, dans le Wurtemberg, où des exercices étaient

[18] [NdT : En allemand, « Materialschlacht » désigne un combat caractérisé par un usage massif d'armes et de matériel, souvent dans un contexte de guerre totale.]

organisés en grande formation. En tant que quartier-maître, j'ai été envoyé avec quelques camarades à Bischmisheim, où notre unité a fait une courte halte. Ensuite, nous sommes allés à Sarrebruck. Nous étions logés dans un bâtiment administratif des mines et nous nous rendions chaque matin en camion sur les hauteurs de Spicher, qui avaient déjà été disputées pendant la guerre de 1870/71. Les Français devaient avoir posté des observateurs avancés qui pouvaient voir notre terrain, car lorsque nous montions sur les hauteurs, nous étions toujours harcelés par l'artillerie française. En un clin d'œil, nous avons sauté du camion et nous nous sommes mis à l'abri.

Sur les hauteurs de Spicher, j'ai reçu mon baptême du feu. Un obus est tombé juste à côté de moi. Au dernier moment, je me suis sauvé en sautant dans un entonnoir. Le bon Dieu avait mis son pouce entre les deux. Petit à petit, on développait un instinct pour savoir quand et où un obus d'artillerie en approche allait frapper. Notre compagnie a eu son premier blessé sur les hauteurs de Spicher, dont tous les camarades se sont immédiatement occupés avec sollicitude. Bientôt, les blessés allaient faire partie du quotidien.

Nous avons pris notre position permanente sur l'Oberfelsberg, à quelques kilomètres au sud-ouest de Saarlautern. Séparée par le no man's land, la localité française de Berveiller se trouvait devant nous. Nous avons passé Noël dans l'avant-poste occidental. Nous avons appris qu'Adolf Hitler avait passé le réveillon de Noël tout près de chez nous, avec ses soldats de la Leibstandarte et du régiment « Großdeutschland ». La nuit du Nouvel An, j'étais à mon poste et j'écoutais, tendu, dans l'obscurité, à travers le no man's land, pour voir si je ne pouvais pas entendre des bruits qui laissaient supposer l'arrivée d'une troupe de choc française. Le manque de vigilance pouvait coûter la vie à de nombreux camarades. C'est pourquoi les délits de vigilance étaient, à juste titre, sévèrement punis. L'hiver 1939/40 a été exceptionnellement rude. Il faisait un froid de canard cette nuit de la Saint-Sylvestre, et mes membres se raidissaient. J'essayais toujours de bouger mes doigts pour pouvoir, en cas de besoin, actionner la détente de mon fusil. Le danger était que l'on commençait aussi à avoir froid moralement lorsque le corps était touché par ce froid extrême. Ainsi, lorsque le froid était intense, nous appréciions beaucoup de pouvoir boire une bonne gorgée de la gourde remplie de rhum afin de maintenir le sang en ébullition. Plus tard, j'ai admiré nos soldats qui ont traversé des hivers très difficiles dans l'immensité de la Russie en se battant contre des forces supérieures.

Je me suis porté volontaire pour faire partie des troupes de reconnaissance en France avec mon camarade Friedl Griesmayer, originaire de la Marche de l'Est. Nous avons tous les deux été affectés à la sécurité avant. Cela mérite d'être mentionné dans la mesure où le terrain dans le no man's land était miné. Comme une couche de neige plus importante recouvrait le sol, nous devions nous frayer un chemin avec la plus grande prudence. Une fois, nous avons échappé de justesse au danger qui nous menaçait. Alors que nous voulions couper un barrage de fils de fer, nous avons découvert une mine Teller enneigée et informe, accrochée aux barbelés. La chance ne nous a pas souri qu'une seule fois. Nous avions pénétré dans un village français où un chien laissé par les Français nous aboyait dessus. Il a été réduit au silence. Peu après, un détachement de Français, bien plus fort que notre unité, est apparu dans le village. Nous nous étions retirés dans le presbytère du village. Les Français sont arrivés jusqu'à la porte d'entrée, mais ne sont pas entrés. S'ils avaient lancé quelques grenades à travers les fenêtres, nous aurions tous été tués. Maintenant, nous savions au moins quelle était la force des Français dans le secteur face à nous.

Après mes premières missions de reconnaissance, je n'ai pas été promu caporal, mais Obersoldat. Je n'avais donc pas seulement servi dans les Jeunesses hitlériennes, mais aussi dans la troupe depuis la base. En revanche, j'ai été promu plus rapidement au rang de sous-officier. C'est ainsi que s'est déroulée notre période de service sur l'Oberfelsberg, avec des gardes et des reconnaissances en territoire ennemi.

En avril 1940, nous sommes retournés à notre position de repos à Saarwellingen. Le capitaine fit encore une fois passer la compagnie en revue. Il a lu un ordre du Haut Commandement de la Wehrmacht qui stipulait que je devais partir immédiatement pour Berlin. Je devais remplacer le Reichsjugendführer. Celui-ci s'était porté volontaire pour s'engager auprès de la troupe, et le Führer avait donné son accord. Ce revirement était pour moi totalement inattendu et surprenant. Baldur von Schirach ne m'avait rien laissé entendre à ce sujet. Lorsque j'ai commencé à m'adapter à la nouvelle situation, j'ai ressenti des sentiments contradictoires. J'ai d'abord pensé à mes camarades qui devaient continuer à se battre. Certains d'entre eux ont dû penser : il a la belle vie, il s'en va maintenant et nous restons ici. Il y avait quelque chose de malsain dans ce sentiment, comme si j'abandonnais mes camarades. J'ai fait le vœu de soutenir mes camarades soldats qui s'engageaient chaque jour pour leur vie.

Pendant mon voyage à Berlin, j'ai réfléchi à mon futur travail. Je me suis rendu compte que j'allais l'assumer de manière assez inconditionnelle. Je partais du principe que tous les jeunes chefs aptes au service militaire s'engageraient dans la troupe, et je ne m'étais pas trompé. Mais comment pourrais-je accomplir les tâches sans eux, qui étaient bien rodés et avaient en partie reçu une bonne formation ?

J'étais également conscient d'une autre grande lacune. Schirach connaissait Adolf Hitler personnellement depuis de nombreuses années et avait fait ses preuves à ses yeux en tant que chef des étudiants et des jeunes du Reich. Hitler était son témoin de mariage et s'était attaché à sa femme Henriette depuis ses jeunes années et aimait la voir dans son entourage proche par la suite. Le couple von Schirach entretenait avec lui une relation quasi familiale. Je n'avais pas cet accès. Certes, j'étais connu de Hitler pour les réunions du corps dirigeant, pour les présentations des vainqueurs du concours professionnel du Reich et en tant qu'organisateur des grandes manifestations de la jeunesse à Berlin. Mais jusqu'à présent, je n'avais jamais eu l'occasion de m'entretenir longuement avec lui, et je n'avais jamais été son invité. Comment allait-il en être de mes relations personnelles avec lui maintenant que Hitler était plus sollicité qu'auparavant par la conduite de la guerre ?

Je me suis mis à réfléchir à mon futur adjoint et au choix de mes plus proches collaborateurs. Schirach et son chef d'État-major Hartmann Lauterbacher, qui était un chef de formation expérimenté depuis le début des combats, se complétaient très bien de par leur nature et formaient donc un tandem gagnant. Il serait difficile de les égaler un jour. Pendant des années, j'avais travaillé pour les intérêts sociaux de la jeunesse et j'étais maintenant confronté à la tâche d'orienter le travail des Jeunesses hitlériennes vers les exigences de la guerre. Quel changement ! Elle me serait toutefois facilitée par le fait qu'en tant que chef de région actif, j'avais également été chargé de l'éducation physique et de l'entraînement militaire. Mais à en juger par mes dispositions, je n'étais pas né soldat. Malgré toutes ces considérations, j'ai été très heureux de la confiance que l'on a placée en moi pour remplir ma mission pendant la guerre. Telles étaient mes pensées lorsque j'arrivai à Berlin pour me présenter au bureau du personnel du Haut Commandement de l'armée de terre, situé à Tirpitzufer – aujourd'hui Reichspietschufer. J'y ai été accueilli par le frère du futur maréchal général Keitel. Comme je me présentais en uniforme de sous-officier, je devais saluer les nombreux officiers supérieurs que je rencontrais dans le vestibule,

dans les escaliers et dans les couloirs. J'ai eu du mal à retirer ma main de mon couvre-chef.

Le 3 mai 1940, j'ai été officiellement installé dans mes fonctions de représentant plénipotentiaire de Baldur von Schirach. Trois mois plus tard, le Führer et Chancelier du Reich m'a nommé, sur proposition de Schirach, Reichsjugendführer du NSDAP et Jugendführer du Reich allemand. En plus de mes fonctions au sein du NSDAP, j'étais donc également chef d'une autorité suprême du Reich, qui dépendait de la Chancellerie du Reich. Le chef de la Chancellerie du Reich, le Dr. Lammers, m'a fait prêter serment et m'a ensuite remis l'acte de nomination. Il portait la date d'émission du 2 août 1940. La publication a eu lieu le 8 août 1940.

Hitler avait rappelé de la troupe Baldur von Schirach, qui avait participé à la campagne de France dans le régiment « Großdeutschland », et l'avait envoyé à Vienne en tant que Gauleiter et Reichsstatthalter. Il le nomma en même temps Reichsleiter für Jugenderziehung et inspecteur des Jeunesses hitlériennes. Il lui a fait savoir qu'il conservait à son égard la responsabilité globale du travail avec la jeunesse. J'ai salué cette solution et j'en ai déjà expliqué les raisons. Pour moi, il était rassurant de pouvoir partir du principe que, dans les cas particulièrement difficiles, la voie directe vers Hitler nous restait ouverte par Baldur von Schirach. Cela s'est avéré efficace au début.

Après le départ de Rudolf Hess pour l'Angleterre le 10 mai 1941, Martin Bormann a pris la tête de la chancellerie du Parti. Beaucoup de choses allaient alors changer. Grâce notamment à son énorme travail en tant que chef de la chancellerie et plus tard en tant que secrétaire du Führer, il sut au fil du temps se placer de plus en plus entre Hitler et ses plus proches collaborateurs. Dans la dernière phase de la guerre, il est même parvenu à faire de sa fonction un goulet d'étranglement. Toute personne ayant une requête à adresser à Hitler devait d'abord passer par ce chas d'aiguille. Ici aussi, les exceptions confirment la règle. C'est ainsi que Baldur von Schirach fut de moins en moins reçu par Hitler. La dégradation de la situation sur le front y contribuait certainement. Dans son livre *Ich glaubte an Hitler*, Schirach affirme qu'il est tombé en disgrâce auprès de Hitler en 1943[19]. Je

[19] [NdT : Cette rivalité entre Berlin et Vienne fut d'une grande importance. Hitler et Goebbels n'aimaient guère les Viennois et ne voulaient pas soutenir leur politique culturelle, a contrario de Baldur von Schirach, Gauleiter de Vienne, et de sa femme Henriette Hoffmann, la fille du photographe de Hitler. Ils ont prétendu après-guerre s'être plaints du traitement réservé aux juives de Hollande, qui n'étaient pas traitées, selon Henriette, avec suffisamment d'égards. De là viendrait la raison de leur disgrâce auprès de Hitler...

n'en savais rien. Il ne m'en avait jamais parlé. Depuis cette époque, l'aide de Schirach à la Jeunesse hitlérienne a été limitée. Si l'on en croit les déclarations et les explications de l'ancien chef d'État-major Hartmann Lauterbacher dans ses souvenirs *Miterlebt und mitgestaltet* [Vécu et conçu ensemble], il était amer de ne pas avoir succédé à Baldur von Schirach. Moi aussi, je m'y attendais fermement, car il l'avait remplacé avec succès pendant des années.

Lauterbacher, né le 24 mai 1909, a d'abord été nommé Gauleiter adjoint le 8 août 1940, puis Gauleiter de Hanovre-Sud-Brunswick le 2 décembre 1940, succédant au Dr Bernhard Rust, et enfin Oberpräsident de la province de Hanovre le 20 avril 1941. Avec Baldur von Schirach et Hartmann Lauterbacher, il y avait désormais deux Gauleiter au sein du NSDAP qui occupaient en même temps de hautes fonctions gouvernementales et qui étaient issus du travail de jeunesse.

Au moins deux chefs de secteur ne pouvaient pas s'accommoder de ma succession et me l'ont clairement fait savoir. L'un d'entre eux était Heinz Deinert, qui avait travaillé auparavant dans la région ouest sous Lauterbacher dans la région de la Ruhr et du Bas-Rhin et plus tard dans la région de Silésie. Il est venu me voir et m'a dit ouvertement et sans détour qu'il pensait que l'ancien chef d'État-major serait plus apte que moi à diriger la jeunesse du Reich. Je lui ai expliqué qu'en rejoignant la troupe, j'avais considéré que mon activité de chef de la jeunesse était terminée et qu'en cas de survie, je serais passé au travail des adultes, dans lequel j'avais de toute façon déjà un pied. J'aurais été assuré d'un travail au sein du Front du travail allemand aux côtés du Dr Robert Ley ou dans un autre corps social. Je lui ai alors demandé comment lui, Deinert, se serait comporté à ma place lors

---

En vérité il s'agit très vraisemblablement d'une pure affabulation a posteriori ! Cette sorte de courtisans n'était certes pas du genre à venir faire doléance sur de tels sujets ! Joseph Goebbels, dans son Journal intime semble évoquer de tout autres raisons : il considère Baldur von Schirach comme un pur intellectuel, mou de caractère, d'un goût artistique douteux, un poète qui s'est laissé corrompre par sa femme, que Goebbels qualifie de « dinde », et par le milieu intellectuel viennois qui leur a insufflé une mentalité hautaine. Il en a résulté un comportement et des propos inadéquats et déplacés devant le Führer.
En définitive ce couple de bavards aura fini par se comporter lâchement lors du Siège de Vienne en 1945, et de façon désastreuse, et même répugnante, dans les procès, les écrits et les interviews d'après guerre. En dépit des déclamations, leur fidélité au Führer s'est avéré n'être rien de plus qu'une posture de circonstance ! Pour plus d'information, voir *Le journal de Joseph Goebbels* en 4 volumes, éditions Tallendier.]

d'une mission du Führer pendant la guerre. Son opposition virulente me parut alors plus modérée. Il est resté brièvement en Silésie et est ensuite devenu chef de district dans le Gau de Hanovre-Sud-Brunswick.

Il était tout à fait courant, au sein de la direction de la jeunesse, de confronter des opinions divergentes – contrairement à ce que l'on prétend aujourd'hui, à savoir que les ordres ne devaient être reçus que dans une attitude de fermeté et d'obéissance aveugle. Bien sûr, la déception restait de mise lorsqu'une décision était prise contre l'avis des personnes concernées. Mais celui qui prenait la décision en était le seul responsable, avec toutes les conséquences que cela impliquait. Il se peut aussi que certaines personnes aient été déçues par mes décisions. On ne peut pas être le favori de tout le monde.

Je me souviens d'un incident qui m'a déçu et qui ne correspondait pas à l'idée que je me faisais de la coopération entre camarades. Les réviseurs du trésorier du Reich avaient découvert des irrégularités dans la comptabilité du bureau administratif de la direction de la jeunesse du Reich. Le trésorier Schwarz a envoyé un nouvel administrateur de la caisse du Reich à Berlin. Selon ses instructions, il a immédiatement exigé des chefs de service qu'ils nous rendent les clés de nos petites voitures de service Opel. Lorsqu'il m'a demandé la même chose, je lui ai fait comprendre que ce n'était pas moi, mais le directeur administratif qui avait échoué dans son travail. On ne pouvait tout de même pas rendre les mauvaises personnes responsables. Le chef d'État-major s'est rangé derrière le délégué du trésorier du Reich. J'ai dû rendre les clés. Le chef d'État-major a pu garder sa voiture. Il n'a pas protesté contre ce traitement des chefs d'office. Il lui semblait manifestement opportun pour les JH de ne pas se brouiller avec les personnes qui distribuaient l'argent. Mes critiques m'ont fait perdre des points. Après cet incident, je faisais mes courses en dehors de la maison à vélo. Vêtu de l'uniforme d'Obergebietsführer, je parcourais tout Berlin à vélo, et lorsque je revenais au 10 Kronprinzenufer, je demandais aux deux gardes de l'État-major qui étaient de service devant la maison de surveiller mon vélo. Ils ont dû s'étonner de ma demande.

Le 24 janvier, jour de la mort de notre camarade assassiné Herbert Norkus, j'ai pédalé avec les Bannführer berlinois jusqu'au cimetière de Plötzensee pour me recueillir sur sa tombe. Le chef d'État-major était également présent. Au moment de partir, il m'a invité à monter dans sa voiture. J'ai vu les Bannführer qui suivaient attentivement la scène. Je les ai remerciés et ne suis pas monté. Après coup, j'ai entendu les Bannführer dire : « Cela aurait été une mauvaise chose si tu étais monté dans la

voiture ». Même lors de mes visites à l'étranger, je ne me séparais pas de mon vélo. Lorsque le commandant Bonamici, un adjoint du chef de la jeunesse italienne, se trouvait à Berlin, je me suis rendu avec lui, en uniforme complet, à une fête sportive des Jeunesses hitlériennes à Neukölln. J'ai eu l'impression que les jeunes étaient les plus contents de voir les deux cyclistes. Un point négatif s'était transformé en point positif. J'ai rapidement récupéré ma voiture.

Un incident plus fâcheux s'est produit. Il s'agissait à nouveau de l'administration, mais cette fois dans la région de Berlin, dont j'avais pris la direction de facto en janvier 1935. Peu de temps après, l'administration de la région a fait l'objet d'un audit qui a révélé des déficits. Le directeur administratif Götsche a reconnu avoir détourné ces fonds. Il fut poursuivi en justice. Un jour, Schirach me convoqua et m'annonça qu'il devait me mettre en congé de mes fonctions en raison de la plainte. Fou d'indignation, j'ai tapé du poing sur son bureau et je lui ai dit avec excitation que ma mère était allée travailler à l'usine pendant 16 ans, que mes frères étaient au chômage et que nous n'avions pas gagné un sou illégalement pendant cette période de détresse. Et maintenant, on me soupçonnait d'avoir agi de manière déloyale. Sous mes arguments supplémentaires, Schirach a annulé le congé. Götsche avait fait des déclarations qui m'incriminaient dans le sens où il aurait agi sous mon influence. Je ne pouvais pas le croire et je supposais qu'il avait été encouragé à le faire par d'autres personnes. J'ai été conforté dans cette idée lorsque le procureur m'a dit en passant dans le palais de justice : « J'ai l'impression que le procès n'est pas dirigé contre Götsche, mais contre vous ».

Environ six ou sept ans plus tard, le commissaire aux comptes du Reich, Ried, qui avait à l'époque rédigé une longue note enflammée contre moi dans l'affaire Götsche, m'a rendu visite à mon bureau. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai appris de sa bouche qu'il s'était rendu, en accord avec le chef d'État-major Lauterbacher, dans la cellule d'enquête de Götsche pour lui expliquer que cela faciliterait sa situation s'il y avait des indices de mon influence. Toute l'affaire se résume au fait qu'après avoir terminé mon travail dans la région, je me suis rendu à une heure très tardive dans une boîte de nuit avec Götsche, ainsi qu'avec d'autres collaborateurs, pour boire un dernier verre de bière. Götsche a été poursuivi en justice et condamné. Le Reichsjugendführer n'a pas eu à regretter l'annulation de mon congé. Selon les informations du Reichsoberrevisor Ried, le trésorier du Reich Franz Xaver Schwarz était convaincu de mon intégrité. J'entretenais de bonnes relations avec lui. Je l'informais en permanence de nos projets de

travail et il nous accordait toujours les moyens considérables dont nous avions besoin pour les réaliser. Je ne lui ai jamais demandé de crédit personnel, comme d'autres l'ont fait. Lorsque le trésorier du Reich fêtait son anniversaire, je me présentais devant sa maison avec une fanfare des Jeunesses hitlériennes pour le féliciter. Et lors de son internement, cet homme âgé, qui avait rendu de si grands services à l'intégrité de l'administration du NSDAP et de ses fédérations, a été pris en charge jusqu'à la fin par un de mes collaborateurs. Mon attitude intérieure envers le chef d'État-major n'est pas restée insensible à ces événements, d'autant plus que j'ai vécu d'autres situations qui avaient suscité mon opposition.

Par exemple, le vainqueur du Reich en compétition professionnelle, Arthur Hindrichs, m'a informé qu'à mon insu, la direction de la jeunesse du Reich lui avait demandé de revêtir l'uniforme de la JH pour la réception chez le Führer et Chancelier du Reich le 1er mai. Cela m'a déplu. On ne pouvait pas attirer l'élite professionnelle en la faisant porter l'uniforme de la JH. L'expérience avait montré que tôt ou tard, ils venaient d'eux-mêmes chez nous parce qu'ils reconnaissaient nos actions. J'ai fait en sorte que Hindrichs se présente en civil à la chancellerie du Reich.

Au cours des six dernières années de construction, j'ai souvent eu affaire au directeur du Front allemand du travail, Robert Ley, en plus du directeur de la jeunesse du Reich et de mon gauleiter, le Dr Goebbels. Les Jeunesses hitlériennes et le Front du travail allemand collaboraient étroitement en tant que forces porteuses dans la mise en œuvre de la Reichsberufswettkampf (compétition professionnelle du Reich) et dans la promotion des talents. Ils étaient également liés par des unions personnelles, par exemple par le directeur du service de la jeunesse de la DAF et le conseiller professionnel du service social de la direction de la jeunesse du Reich. De par mes fonctions, je me trouvais au carrefour des intérêts des deux organisations qui comptent des millions de membres et j'étais responsable du déroulement harmonieux du travail quotidien. Ce n'était pas toujours facile. Si, par exemple, les médias mettaient trop l'accent sur le mérite de la Jeunesse hitlérienne dans l'œuvre commune, cela pouvait toucher un point sensible chez le Dr Ley. Son mécontentement s'exprimait de différentes manières. Il s'adressa par exemple à ma plus proche collaboratrice, Erna Pranz, qui s'occupait également des intérêts de la jeunesse féminine active au sein du Front du travail allemand : « Vous vous entendez bien avec Axmann. Dites-lui que ça ne peut pas continuer comme ça ». Si le cas était plus difficile, il en discutait avec le Reichsjugendführer. Les choses devenaient sérieuses lorsqu'il me convoquait dans sa villa de la

Herthastrasse, dans le Grunewald. Je pouvais m'attendre à de sérieux problèmes. Des reproches violents s'abattaient sur moi, si bien que je devais me calmer en prenant la résolution de laisser parler jusqu'au bout. Souvent, je parvenais à réfuter ses reproches. Puis tout rentrait dans l'ordre. Jusqu'à l'entretien suivant. Une fois, j'ai été appelé chez lui parce qu'il n'était pas d'accord avec les principes du droit social des mineurs que mon adjoint à l'Académie de droit allemand, le professeur Wolfgang Siebert, avait défendus. Je l'ai donc tout de suite emmené à la réunion. J'ai cependant été reçu seul, j'ai défendu les points de vue de mon collaborateur et j'ai constaté que le Dr Ley avait été victime d'une information erronée. Il est arrivé que des chefs succombent aux chuchotements de leur entourage.

J'ai eu la désagréable surprise d'être invité, parmi d'autres, à la propriété de Graf Grote, le chef des paysans du Land, après avoir suivi les cours de l'école des guides ruraux à Varchentin/Mecklembourg. À l'heure des informations, on a allumé le poste de radio. On annonça que j'avais été démis de mes fonctions de directeur de l'office de la jeunesse du Front du travail allemand. À cet instant, j'avais l'impression d'avoir volé des cuillères et je voyais les regards des invités se tourner vers moi avec un étonnement interrogateur. Je me présentai chez le Dr Ley, qui me reçut avec une déclaration de confiance, comme si rien ne s'était passé. Le Dr Ley m'avait demandé en 1935, après le passage de Franz Langer au travail avec les adultes, d'assumer moi-même pendant un certain temps la direction du service de la jeunesse de la DAF. Sans en avoir été informé auparavant, on me l'a retiré en 1937. Je n'étais pas du tout triste d'être déchargé, mais je n'ai pas apprécié la manière dont cela s'est passé.

L'humeur du Dr Ley était fluctuante. Ses réactions ne pouvaient pas être calculées à l'avance. Il faisait confiance et se méfiait à la fois. Il pouvait aussi être très aimable, et on découvrait même chez lui de l'humour. Lorsque je revins avec lui d'un voyage en voiture à Berlin, nous passâmes devant le sanatorium de Wittenau. Au premier plan trônait une banderole courante à l'époque, avec le texte suivant : « Cet établissement est uni au sein du Front du travail allemand ». Cela l'a fait rire longuement et de façon retentissante. Il m'a raconté à une autre occasion ce qu'il avait vécu pendant la Première Guerre mondiale. Il avait combattu à l'Ouest comme à l'Est et s'était ensuite engagé dans l'aviation, encore toute jeune, où il était devenu observateur d'artillerie. Il avait survécu à deux crashs, l'un lors d'un vol d'entraînement, l'autre après un combat aérien au cours duquel il avait été blessé. Il a parlé d'un atterrissage en catastrophe derrière les lignes françaises, où il a été fait prisonnier, et d'un ensevelissement. Il m'a dit qu'il

en avait gardé un défaut d'élocution. Il avait eu du mal à surmonter ses inhibitions avant ses premiers discours publics. Il avait alors eu recours à la bouteille de cognac pour les maîtriser. C'est ainsi que je me suis expliqué sur le fait qu'il était sous l'emprise de l'alcool lors de certains discours. De manière tout à fait inattendue, il m'a confié l'amour qu'il portait à sa jeune et belle épouse, qui était soprano avant son mariage sous son nom de jeune fille Inge Spilker.

Le 15 novembre 1940, Hitler a nommé le Dr Robert Ley « Commissaire du Reich pour la construction de logements sociaux ». Selon les instructions du Führer, 80 % des logements devaient être équipés d'une cuisine-séjour spacieuse, de trois autres pièces, d'une douche et d'un balcon. En raison de l'évolution de la guerre, ce généreux programme de construction de logements n'a pas pu être entièrement réalisé. Le Dr Ley a dû se concentrer sur la construction rapide de foyers provisoires pour loger la population bombardée. D'innombrables personnes furent ainsi secourues. Le 25 octobre 1945, le Dr Ley s'est pendu dans sa cellule de prison avant l'ouverture du procès principal. Dans une note laissée derrière lui, on pouvait lire : « Que je sois un criminel... je ne peux pas le supporter ».

La nouvelle que Baldur von Schirach a publiée sur le Dr Ley dans son livre *Ich glaubte an Hitler* [J'ai cru en Hitler] était totalement nouvelle pour moi. On peut y lire : « J'avais vu plusieurs fois ce petit homme trapu en prison. Il était devenu complètement apathique, il avait renoncé à lui-même ». Schirach poursuit : « Je me suis souvenu qu'il m'avait dit un jour : 'Je n'ai pas vraiment le droit de me présenter comme le champion des Germains. Je ne suis pas non plus un modèle dans la vie' ». Maintenant, Ley était mort, son certificat d'appartenance à la race allemande se trouvait dans le coffre-fort de Hess. Ley était d'origine juive et s'appelait en fait Levi. Je n'en avais jamais entendu parler, même par rumeur, comme pour Heydrich et Milch. On m'a assuré entre-temps que l'affirmation selon laquelle Ley était juif n'était pas exacte[20].

[20] [NdT : Personnellement nous n'y croyons pas un instant. Rien dans ce qu'écrit le Dr Ley pas plus que dans sa conduite ne laisse penser qu'il soit juif. Schirach ne manque pas d'air en faisant passer Ley pour un mou, lui qui s'est rabaissé lors du siège de Vienne et qui a connu des conditions de détentions meilleures et moins malveillantes que celles du Dr Robert Ley, plus âgé. Schirach s'est comporté de façon infecte. Axmann n'aurait pas dû accorder du crédit à ce traître qui n'a pas hésité à blâmer Hitler après la guerre pour se racheter auprès des vainqueurs.]

Ma nomination au poste de Reichsjugendführer a marqué le début d'une nouvelle période de ma vie pendant la guerre. En jetant un regard rétrospectif sur les événements des années précédentes, j'ai pris conscience de la petitesse et de l'insignifiance des déceptions et des conflits personnels en comparaison. Il est rare qu'un chemin droit et large mène directement au but souhaité. Il faut souvent emprunter des chemins de traverse et des détours semés d'embûches, qui finissent par rejoindre le chemin principal. J'ai moi-même constaté que des Allemands qui n'étaient pas du tout d'accord avec tout et tous dans le Troisième Reich et qui n'avaient aucun lien avec le national-socialisme, reconnaissaient néanmoins les grands succès de la reconstruction. Si je devais tirer un bref bilan des années de paix, je ne le ferais pas avec mes propres mots, mais avec ceux de l'ancien président du Bundestag, Philipp Jenninger, qui occupait la deuxième place dans la République fédérale d'Allemagne derrière le Président fédéral. Le 8 novembre 1988, à l'occasion du 50e anniversaire de la « Nuit de cristal », il a prononcé un discours devant le Bundestag allemand, dans lequel il a sévèrement jugé la politique raciale de persécution des juifs et les méfaits du Troisième Reich. Mais il s'est également efforcé, de manière différenciée, de ne pas tout envelopper dans la nuit noire, mais de rendre justice aux faits et aux phénomènes lumineux de l'histoire du Troisième Reich. À cet égard, il a notamment déclaré ce qui suit :

« Pour le destin des juifs allemands et européens, les succès de Hitler ont peut-être été encore plus déterminants que ses méfaits et ses crimes. Même avec un regard rétrospectif distancié et en connaissance de cause, les années 1933 à 1938 sont encore aujourd'hui fascinantes, dans la mesure où il n'existe guère de parallèle dans l'histoire avec le triomphe politique de ces premières années. Réintégration de la Sarre, introduction du service militaire obligatoire, réarmement massif, conclusion du traité naval anglo-allemand, occupation de la Rhénanie, Jeux olympiques d'été à Berlin, 'annexion de l'Autriche' et 'Grand Reich allemand' et enfin, quelques semaines seulement avant les pogroms de novembre, accords de Munich, démembrement de la Tchéquie – le traité de Versailles n'était vraiment plus qu'un chiffon de papier – et le Reich allemand devenait d'un seul coup la puissance hégémonique du vieux continent. Pour les Allemands, qui avaient principalement perçu la République de Weimar comme une succession d'humiliations en matière de politique étrangère, tout cela devait apparaître comme un miracle. Et ce n'est pas tout : le chômage de masse s'était transformé en plein emploi, la misère de masse en une sorte de prospérité pour de larges couches de la population. L'optimisme et la confiance en soi avaient remplacé le désespoir et l'absence d'espoir. Hitler ne réalisait-il pas ce que Guillaume II avait promis, à savoir mener les Allemands vers des temps glorieux ? N'avait-il pas vraiment été choisi par la Providence, un dirigeant comme il n'en est donné à un peuple qu'une fois tous les mille ans ?

Certes, Mesdames et Messieurs, Hitler n'a jamais obtenu le soutien d'une majorité d'Allemands lors d'élections libres. Mais qui douterait qu'en 1938, une grande majorité d'Allemands le soutenait, s'identifiait à lui et à sa politique ? Certes, quelques 'râleurs' ne voulaient pas se laisser aller et étaient poursuivis par les services de sécurité et la Gestapo, mais la plupart des Allemands – et ce dans toutes les couches sociales : bourgeoisie et ouvriers – étaient convaincus en 1938 de voir en Hitler le plus grand homme d'État de notre histoire. Une autre chose ne doit pas être négligée : tous les succès étonnants de Hitler ont été, dans l'ensemble et individuellement, une gifle ultérieure pour le système de Weimar. Et Weimar n'était pas seulement synonyme de faiblesse en politique étrangère, de querelles de partis et de changements de gouvernement, de misère économique, de chaos, de combats de rue et de désordre politique au sens le plus large, mais Weimar était aussi synonyme de démocratie et de parlementarisme, de séparation des pouvoirs et de droits civils, de presse et de liberté de réunion, et enfin d'un maximum d'émancipation et d'assimilation juives, c'est-à-dire que le succès de Hitler était un échec. En d'autres termes, les succès de Hitler discréditaient a posteriori avant tout le système de liberté fondé sur le parlement, la démocratie de Weimar elle-même. Pour de nombreux Allemands, la question de savoir quel système était préférable ne se posait même plus. On jouissait peut-être de moins de libertés individuelles dans certains domaines de la vie, mais on se sentait personnellement mieux qu'avant, et le Reich était incontestablement à nouveau grand, voire plus grand et plus puissant que jamais. Les dirigeants de la Grande-Bretagne, de la France et de l'Italie ne venaient-ils pas de rendre hommage à Hitler à Munich et de l'aider à remporter un nouveau succès, cette fois-ci inespéré ? »

Les Jeunesses hitlériennes ont également joué un rôle modeste dans les succès et les réalisations mentionnés par le président du Bundestag Jenninger. En effet, comme l'a dit Baldur von Schirach, « ce n'était pas une création de l'État pour la jeunesse, mais une création de la Jeunesse hitlérienne pour l'État ». Cela signifiait que la jeunesse voulait apporter quelque chose à l'État de son propre chef et pas seulement lui poser des exigences. Partout où les intérêts de la jeunesse étaient en jeu, elle était représentée par ses dirigeants compétents. Dans les ministères du Reich, les autorités des Länder, les communes et les associations de communes, dans les organisations du Front du travail allemand, du Reichsnährstand, de la Nationalsozialistische Volkswohlfahrt, de la Croix-Rouge allemande, dans les séminaires de droit de la jeunesse des universités et de l'Académie de droit allemand, chez les plus grands employeurs, la Reichsbahn et la Reichspost, dans les offices du travail et dans les entreprises. Leur Reichsjugendtührer travaillait et occupait des fonctions dans la maison du chef d'État et du chef du gouvernement. Où cela a-t-il déjà été fait dans le monde entier ? Cette évolution et ce fait permettent de comprendre que la jeunesse voulait s'engager pour son pays et sa construction, en tant que

soldat sur le front et en tant que membre servant dans la patrie. Elle n'a pas été saisie par un feu de paille passager d'enthousiasme. La constance de sa volonté d'engagement allait être mise à l'épreuve dans une guerre qui allait durer six ans. Elle savait que dans toute guerre, indépendamment de la responsabilité et de la répartition des fautes, c'était avant tout son propre avenir qui était en jeu. Ainsi, lorsque j'ai pris mes fonctions, la loi suprême était d'aider de toutes mes forces à gagner la guerre.

Le 19 avril 1940, à la veille de l'anniversaire du Führer, Baldur von Schirach, en tant que soldat, lui avait transmis à la radio les vœux de la jeunesse et lui avait en même temps annoncé que 95 % des jeunes chefs étaient sous les armes dans la troupe. Toutes les organisations avaient donné de nombreux collaborateurs à la Wehrmacht, mais aucune à la même échelle que la Hitlerjugend. Les plus jeunes, les 17, 16 et 15 ans, devaient maintenant s'engouffrer dans la brèche. Hitler nous avait donné le principe de la jeune direction, avait reconnu le principe directeur de son Reichsjugendführer et l'avait toujours défendu face aux critiques. Je sais par exemple que le grand amiral Dönitz, que j'admire, a présenté au Führer ses arguments bien fondés contre ce principe. Hitler a maintenu sa position. Pour nous, le jeune commandement ne signifiait pas que des jeunes de 15 à 17 ans devaient assumer la responsabilité de 10 000 ou même 100 000 jeunes. Cela restait l'apanage des membres du Führercorps, qui avaient en général entre 20 et 35 ans. Mais la mise en place de chefs plus jeunes dans les unités inférieures et moyennes avait fait ses preuves. La plupart du temps, les jeunes choisissaient dans leurs rangs un chef d'unité du même âge qui avait obtenu l'approbation de ses camarades grâce à une prestation particulière ou à un comportement exemplaire. Si le principe du jeune chef n'avait pas été mis en œuvre pendant de nombreuses années, nous aurions subi un grand fiasco pendant la guerre.

Un autre fait devait nous aider pendant la guerre. Il s'agissait de l'existence du Bund Deutscher Mädel. Au cours des années passées, les garçons et les filles se sont tenus côte à côte, dans un esprit de camaraderie, pour servir un objectif commun à leur manière. Ils s'étaient entraînés à travailler ensemble. Nous en avons profité. Les dirigeantes et les responsables sportifs du BDM assumaient désormais les tâches des membres du Führercorps qui faisaient leur service militaire, en particulier dans le domaine de la culture, du travail social et du sport. Cela nous a permis de poursuivre notre travail en faveur de la paix, même en temps de guerre, sans pour autant négliger les missions spéciales dans la patrie, rendues nécessaires par la guerre.

Après concertation avec Schirach, j'ai nommé mon camarade Helmut Möckel comme adjoint et chef d'État-major. Il était né le 21 juin 1909 et avait fait preuve d'une infatigable créativité en tant que responsable de la commission de travail pour l'approvisionnement des foyers. Heinrich Hartmann l'avait très bien complété dans la conception du domaine artistique lié à la construction de foyers. Lors de la réalisation de ses missions, il a eu beaucoup à faire avec les autorités, les services administratifs, l'économie, l'acquisition de matériaux de construction et le financement. Il apportait ces expériences. Il a également été un chef actif de la jeunesse et, en dernier lieu, un chef de la région de Saxe « proche du front ». Jusqu'à sa mort, le 15 février 1945, il a fait preuve d'une activité infatigable et d'un grand succès au sein de la direction de la jeunesse du Reich. Il m'a beaucoup soulagé.

La plupart des collaborateurs qui avaient déjà travaillé au sein de la direction de la jeunesse du Reich sous Schirach restèrent en poste, ce qui assura la continuité du travail. Parmi eux, Heinz Hugo John, né le 10 avril 1904, avait adhéré au NSDAP dès 1923, à l'âge de 18 ans. Dans sa région d'origine, la Thuringe, il comptait parmi les premiers hommes SA et était l'un de leurs Sturmbannführer en 1932. La même année, il devint député au Reichstag et répondit à l'appel de Schirach pour la direction de la jeunesse du Reich. C'est à partir de ce moment-là que je l'ai connu. Après la prise de pouvoir en 1933, il a repris le bureau du personnel et a également occupé le poste de juge en chef de la JH pendant la période suivante. Il n'apparaissait pas beaucoup à l'extérieur, mais son caractère équilibré et prudent était un facteur de stabilité au sein de la direction de la jeunesse du Reich. Lorsqu'il a été question, au sein du cercle de camarades, de remplacer éventuellement Heinz John dans ses fonctions par une proposition personnelle du chef d'État-major, je suis allé voir le Reichsjugendführer et j'ai annoncé que, dans ce cas, je me retirerais de mes autres fonctions. Heinz John est resté en poste. Dans le cadre de la simplification de l'organisation et du regroupement des offices sous un seul office principal, je lui ai confié en 1941 la direction de l'office principal I, qui comprenait l'office du personnel et l'office d'organisation, la juridiction de la Jeunesse hitlérienne, le responsable des Mob-Beauftragte et le comité de travail de Langemarck. En 1937, le Führer l'avait nommé conseiller ministériel au sein de l'autorité « Jugendführer des Deutschen Reichs ». Pendant la guerre, en 1944, il a rejoint le front de ses jeunes camarades combattants dans la 12e division blindée SS « Hitlerjugend ». En raison de sa bravoure, il a été décoré de la

Croix de fer de première et de deuxième classe. Il est tombé le 6 juin 1944. Avec lui, j'ai perdu un ami.

J'ai confié le bureau principal II au Dr Ernst Schlünder, né le 23 mai 1898. Il était originaire de Westphalie. À l'âge de 16 ans, il s'est porté volontaire pour la Première Guerre mondiale, a été blessé deux fois et a reçu la Croix de fer première et deuxième classe pour sa bravoure. Après avoir fréquenté le Realgymnasium de Hagen et fait ses études, il obtient son doctorat en sciences politiques en 1922 à Fribourg-en-Brisgau. Jusqu'en 1927, il travaille comme syndic et employé de banque, puis jusqu'en 1931 comme professeur de sport au sein du Volkssportbewegung (mouvement sportif populaire) et jusqu'en 1933 comme responsable du sport au sein de la Fédération du Kyffhäuser. La même année, il est nommé chef du département principal des exercices physiques au sein de l'Office pour l'éducation physique et l'éducation corporelle sous la direction du Dr Helmut Stellrecht. Après le départ de ce dernier, il a repris cette fonction en tant que chef d'office. En 1941, il a été nommé conseiller ministériel auprès du « Jugendführer des Deutschen Reichs ». Ernst Schlünder a exercé ses fonctions jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Il a dirigé le dernier contingent de la Jeunesse hitlérienne lors de la défense des ponts de Pichelsdorf à Berlin. Nous étions liés par l'amitié. Son bureau principal comprenait le bureau de l'entraînement à la défense, le bureau de l'entraînement physique ainsi que le bureau de la formation et des écoles du Führer.

Le bureau principal III était entre les mains du Dr Rainer Schlösser. Il est né le 28 juillet 1899 et est originaire de Thuringe. Il a participé à la Première Guerre mondiale en tant qu'enseigne de vaisseau. À partir de 1933, il fut rédacteur en charge de la politique culturelle au *Völkischer Beobachter*. Après la prise du pouvoir, il fut nommé Reichsdramaturge et Ministerialdirigenten. Deux ans plus tard, il prit également en charge le département théâtre du ministère du Reich pour l'éducation du peuple et la propagande. Depuis juillet 1939, il dirigeait en même temps le service culturel de la direction de la jeunesse du Reich et a donné de précieuses impulsions culturelles par ses discours, notamment devant le Bund Deutscher Mädel. Le bureau de la formation idéologique, le bureau de la culture, le bureau de la presse et de la propagande, l'institut du Reich pour le travail national-socialiste auprès de la jeunesse et le bureau des publications du Reich faisaient partie de son poste principal. Il a été un collaborateur loyal jusqu'en 1945. Il a rédigé plusieurs écrits, tels que *Das Volk und seine Bühne*, *Politik und Drama* et *Grabbes Vermächtnis*.

Le bureau principal IV comprenait le bureau social, le bureau de la santé et le bureau de la paysannerie et du service rural. Ces offices ont été dirigés jusqu'à la fin de la guerre par mes anciens et fidèles collaborateurs, le Gebietsführer Otto Schröder, le Hauptbannführer Prof. Liebenow et le Hauptbannführer Sim Winter. Dans la dernière phase, Otto Schröder était responsable du bureau principal IV. Otto Schröder avait encore participé à la Première Guerre mondiale et était un très vieux camarade de Parti. Il avait également rendu de grands services au Reichsberufswettkampf et à l'office de la jeunesse du Deutsche Arbeitsfront. Il faisait partie de mon groupe de combat lorsque nous nous sommes échappés de Berlin à travers les lignes soviétiques dans la nuit du 1er au 2 mai 1945.

Le bureau principal V, formé par le bureau des constructions, le bureau des foyers et des auberges de jeunesse, le comité de travail pour l'acquisition de foyers pour les auberges de jeunesse et l'association des auberges de jeunesse du Reich, était dirigé par Johannes Wilhelm Rodatz, un fils de commerçant hanséatique. Il est né le 4 octobre 1905. C'est à lui que l'on doit la consolidation économique et l'extension essentielle du secteur des auberges de jeunesse grâce à de nombreuses nouvelles constructions. Il a également travaillé avec succès jusqu'à la fin de la guerre, sans interruption.

Le chef de région Ludwig Grimm était responsable du bureau principal VI. L'Office de gestion financière, l'Office de gestion juridique, l'Office d'administration générale et l'Office économique lui étaient rattachés. Il était originaire de Bavière et portait l'ordre du sang du NSDAP. Il recevait ses instructions professionnelles du trésorier du Reich du NSDAP. La collaboration entre lui, le trésorier du Reich et moi-même était très harmonieuse. Comme Otto Schröder, Ludwig Grimm a entamé avec moi la dernière marche vers l'inconnu dans la nuit du 1er au 2 mai 1945. Il est mort au combat.

J'étais directement accompagné de Hans von Tschammer und Osten en sa qualité de chargé de l'éducation physique de la jeunesse allemande. Depuis 1933, il était à la fois Reichssportführer et secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur du Reich et avait largement contribué aux grands succès sportifs et à la réussite des Jeux olympiques d'été de 1936 à Berlin. Il est né le 25 octobre 1887 à Dresde et est mort le 25 mars 1943. J'ai pu être à son chevet avant sa mort, dans son appartement du Reichssportfeld.

Après le début de la guerre aérienne anglaise contre l'Allemagne, et surtout contre la population civile, le 11 juin 1940, après l'arrivée de Churchill à la tête du gouvernement, Hitler a convoqué Schirach et l'a chargé d'évacuer les enfants et les adolescents des régions menacées par

l'air. Cette « expulsion élargie des enfants » était portée par les enseignants et les dirigeants des Jeunesses hitlériennes. Mon chef d'État-major Möckel représentait également Schirach dans cette mission spéciale. L'un des Bannführer les plus éprouvés de la région de Berlin, Eberhard Grüttner, avait été nommé à la direction de la jeunesse du Reich pour les tâches liées aux JH. Les écoles Adolf Hitler, qui avaient été approuvées par Hitler sur proposition commune du Dr Robert Ley et de Baldur von Schirach, restèrent sous la responsabilité de Schirach et de Petter.

Indépendamment des bureaux principaux et du domaine d'activité du chef d'État-major, j'étais assistée pour l'éducation féminine par le Dr Jutta Rüdiger, conseillère du Reich. Elle était née en 1910 et avait obtenu son doctorat à Würzburg avec la mention « magna cum laude ». En 1931, elle a adhéré à l'Union nationale-socialiste des étudiants. Après ses études à Düsseldorf, elle travailla comme psychologue à l'Institut provincial rhénan pour la recherche sur le travail et l'emploi. Jusqu'en 1935, elle servit bénévolement de l'unité la plus basse du BDM jusqu'aux plus hautes responsabilités. En 1937, le Reichsjugendführer la nomma à son poste de Reichsreferentin du Bund Deutscher Mädel, qu'elle occupa jusqu'à la fin de la guerre. Ainsi, la continuité fut également assurée dans l'éducation des femmes. Initialement, c'est la dirigeante de l'Obergau Nordmark, Lisa Husfeld, qui avait été désignée comme référente du Reich, mais elle avait refusé en disant : « Jutta Rüdiger le fait mieux que moi ». Celle-ci a publié en 1983 le livre *Die Hitler-Jugend und ihr Selbstverständnis im Spiegel ihrer Aufgabengebiete* [Les Jeunesses hitlériennes et l'idée qu'elles se font d'elles-mêmes dans le miroir de leurs domaines d'activité], en 1984 *Der Bund Deutscher Mädel – eine Richtigstellung* [Le Bund des jeunes filles allemandes – une mise au point] et en 1987 l'ouvrage *Zur Problematik von Soldatinnen* [La problématique des femmes soldats]. Sous la direction de Jutta Rüdiger, le Bund Deutscher Mädel a connu un développement considérable et a gagné en visibilité. Je me souviens de l'époque des combats, lorsque les filles ne s'appelaient pas seulement « la ligue des jeunesses hitlériennes », mais se comportaient aussi dans toute leur manière comme des garçons hitlériens. En 1932, j'ai encore vu à Munich que des dirigeantes du BDM partaient en voyage comme les JH, avec un sac à dos et de lourdes bottes. Dans la lutte pour la création de types et de formes d'expression, les choses ont changé dans les années qui ont suivi.

Un signe clair avait été donné par la dirigeante fédérale du BDM, Lydia Gottschewsky, lors d'une réunion des dirigeantes du Gau du 11 au 14 février 1933 à Berlin. « Nous ne voyons pas dans le type de la féministe

l'idéal de la femme allemande, ni dans l'idéal de Gretchen. Nous voulons la maison aux fenêtres ouvertes, et nous voulons laisser la femme dans toutes les professions qui correspondent à sa nature ». Sous la direction de la Reichsreferentin Trude Mohr, le BDM se consolida et, comme je l'ai expliqué à propos de l'éducation physique de la jeunesse féminine, montra un visage sportif. Jutta Rüdiger s'est lancée dans le travail de la JH en faisant des propositions importantes au Reichsjugendführer. Elle a souligné qu'après l'éducation communautaire des jeunes filles au sein du BDM, il fallait maintenant offrir aux classes d'âge plus mûres, sur une base individuelle, des possibilités de suivre leurs penchants et intérêts particuliers. Cela correspondait tout à fait à notre grand objectif à long terme, à savoir cultiver la diversité des intérêts et des talents dans l'unité.

Le résultat de ces discussions fut l'œuvre BDM « Foi et beauté », que Baldur von Schirach créa en janvier 1938 pour les jeunes filles de 17 à 21 ans. L'adhésion était volontaire. Des groupes de travail furent ainsi créés pour les domaines d'intérêt les plus divers. Elles s'occupaient de l'éducation physique, qui allait de la gymnastique et de la danse à la natation et à l'escrime au fleuret. Elles s'étendaient également aux questions d'organisation de la vie personnelle, dont faisaient partie la couture, l'habillement de bon goût, la peinture, le modelage, la sociabilité et l'habitat agréable. La communauté de travail pour l'organisation de la vie paysanne a également été prise en compte, car le village, qui avait été négligé par le passé, constituait pour nous un point fort de notre travail. Les communautés de travail se référaient à un mode de vie sain, du service de santé à la cuisine et à une alimentation saine, en passant par les soins aux malades, aux nourrissons, au corps et à la beauté. Ils traitaient du domaine de l'éducation intellectuelle et politique, du travail sur le folklore et les études étrangères à l'histoire de l'art et à la littérature. C'était la bonne voie pour la formation de la jeune personnalité dans la communauté et pour la transition de la jeune fille à la jeune femme mûre.

Avec la référente du Reich, le chef d'État-major et les chefs d'office principaux mentionnés, nous devions accomplir les tâches auxquelles la guerre en particulier nous a confrontés. D'importants collaborateurs et collaboratrices sont venus s'ajouter, qui seront mentionnés dans le cadre de prestations particulières. Les conditions préalables à l'accomplissement du travail étaient la rationalisation de l'organisation, la structure par année de notre programme, le rapprochement étroit avec le foyer parental et l'école ainsi que la formation intensive de la relève pour les jeunes dirigeants. La simplification passait par exemple par la suppression du poste de chef de

Jugenbannführer, qui était repris par le Bannführer. Cela a également permis d'éviter une évolution qui aurait empêché la séparation du Jungvolk des Jeunesses hitlériennes, dont certains signes étaient visibles. En outre, il semblait opportun que seul le Bannführer ou son délégué traite avec les autorités et autres instances des demandes de l'ensemble de la jeunesse. J'ai adapté le domaine local du Banne aux cercles du NSDAP. Cela facilitait la collaboration et permettait d'espérer un soutien plus important de l'organisation des adultes. La structure par année d'âge permettait de prendre en compte le degré de maturité dans la formation idéologique et de l'harmoniser avec le programme d'études de l'école. Les plus jeunes de la Jungvolk devaient d'abord se rendre dans leur région d'origine et n'entreprendre que plus tard des voyages en Allemagne. Seuls les plus âgés de la Hitlerjugend devaient faire des voyages dans les pays amis, qui étaient de toute façon très limités par les conditions de guerre. Les parents devaient être invités plus souvent à des manifestations et l'accent était mis sur une visite occasionnelle à domicile.

L'entrée en vigueur du service obligatoire pour les jeunes a constitué pour nous une difficulté supplémentaire. Dans le cadre de la loi sur les Jeunesses hitlériennes du 1er décembre 1936, j'avais fait remarquer que la volonté de la direction suprême était de soumettre le dernier garçon allemand à un entraînement physique, même s'il ne s'était pas engagé volontairement dans les Jeunesses hitlériennes. Manifestement, l'enseignement de la gymnastique et du sport dans les écoles ne répondait pas à cette exigence. C'est ainsi que l'obligation de servir la jeunesse est venue s'ajouter à l'obligation scolaire. La direction de la jeunesse du Reich avait repoussé son application de trois ans. Le début de la campagne de Pologne a cependant créé une nouvelle situation. Avant mon entrée en fonction, un décret du 20 avril 1940 avait déjà appelé pour la première fois la classe d'âge 1923 au service obligatoire. Je devais maintenant veiller à ce que ces mesures soient appliquées. Les listes de recensement devaient être établies avant le 31 juillet 1940 et les appels de recensement effectués avant le 30 septembre 1940. À partir d'octobre 1940, les conscrits devaient être convoqués pour le service militaire. Mais cela ne pouvait se faire que là où les conditions de commandement étaient réunies.

Si les Jeunesses hitlériennes avaient déjà fourni des cadres en tant que chefs d'équipe de camp pour l'« expédition élargie des enfants », la mise en œuvre du service obligatoire pour les jeunes a entraîné une nouvelle charge de travail pour les chefs des JH. Elle n'a pas eu lieu partout d'un seul coup, mais seulement là où la présence de chefs JH appropriés le permettait. On

peut s'imaginer la charge de travail que représentaient toutes les tâches à accomplir.

Après le début de la guerre, les membres du cabinet se sont réunis en conseil de défense sous la présidence d'Hermann Göring, pour discuter de l'encadrement de la jeunesse, après le départ de tant de ses dirigeants pour la Wehrmacht. Le chef d'État-major Hartmann Lauterbacher participa à ces délibérations au nom de la direction de la jeunesse du Reich. Il fut décidé que les personnalités dirigeantes s'adresseraient de temps en temps à la jeunesse avec leurs discours, qui seraient ensuite diffusés à la radio et écoutés par les garçons et les filles lors de la soirée au foyer. Le Reichsleiter Alfred Rosenberg a été chargé de l'encadrement spirituel de la jeunesse pendant la guerre. Les rencontres avec des officiers et des soldats qui s'étaient distingués par leur bravoure sur le front, parmi lesquels se trouvaient des dirigeants de la JH, étaient très appréciées des jeunes. Ces combattants du front prenaient la parole lors de rassemblements et participaient aux manifestations des Jeunesses hitlériennes. Le front et la jeunesse étaient ici connectés.

Dans l'esprit des délibérations du Conseil de défense du Reich, l'ordonnance de police pour la protection de la jeunesse a été promulguée le 9 mars 1940. Elle prévoyait entre autres que les jeunes de moins de 18 ans n'avaient pas le droit de traîner dans les rues ou les places publiques pendant la nuit. Il était interdit aux jeunes de moins de 18 ans qui n'étaient pas accompagnés d'un adulte de se rendre dans les restaurants de tout type après 21 heures. Les jeunes de moins de 16 ans ne pouvaient pas du tout se rendre dans les établissements publics sans cet accompagnement. Il était également interdit aux jeunes de moins de 18 ans non accompagnés d'un adulte de se rendre après 21 heures dans des cinémas publics, des spectacles de variétés ou des cabarets. Il était également interdit de servir de l'eau-de-vie ou des produits de consommation contenant principalement de l'eau-de-vie aux jeunes de moins de 18 ans et de fumer en public. La surveillance de ces dispositions était du ressort de la police et, du côté des Jeunesses hitlériennes, du service de patrouille des JH. Cette unité spéciale avait été créée par un accord entre Himmler et Schirach après la prise de pouvoir et était destinée à assurer la relève de la SS et de la police. Le service de patrouille devait veiller au comportement et à l'apparence des garçons et des filles en public, surveiller les jeunes en voyage dans les gares et les lieux d'hébergement, repérer les escrocs avec des boîtes de collecte lors des collectes publiques, surveiller le règlement de protection contre l'incendie au service des JH, lors des voyages et dans les camps, et enquêter sur les

présomptions de délits homosexuels et de séduction de mineurs. Les membres du service de patrouille devaient présenter une pièce d'identité et étaient identifiés par une bande noire sur la manche de leur uniforme « Service de patrouille des JH ».

Dans les dernières années de la guerre, le service de patrouille s'est vu confier la tâche d'identifier les cliques qui tentaient de perturber le travail des Jeunesses hitlériennes de l'extérieur. En temps de paix, je n'avais pas de sympathie particulière pour cette unité. J'étais d'avis que le renforcement de l'influence éducative devait faire ses preuves et que le service de patrouille pouvait trop facilement être associé à l'espionnage et à la surveillance des JH, ce que nous considérions comme contraire à la jeunesse. De plus, je craignais que le service de patrouille, par sa responsabilité élevée, n'attire des personnages qui avaient besoin de se faire valoir et qui voulaient tester leur petit pouvoir sur les autres. C'est pourquoi il était particulièrement important de sélectionner des chefs appropriés et plus mûrs. Je dois maintenant admettre que le service de patrouille n'aurait pas pu relever les défis de la guerre sans la sélection qu'il a opérée au cours de plusieurs années. Une organisation de jeunesse de 100 000 membres n'a certainement pas besoin d'un tel organe. Mais avec neuf millions de membres, c'est une autre histoire. Avec un tel effectif, il faut s'attendre à ce qu'au fil du temps, un certain pourcentage d'éléments asociaux se fasse sentir et puisse avoir un effet néfaste sur la communauté saine, si ce n'est pas tant en temps de paix qu'en temps de guerre, où de nombreuses circonstances favorisent une activité corrosive. Ces éléments ne sont en aucun cas des dissidents politiques, parmi lesquels se trouvaient de nombreux idéalistes et des personnes honorables. Malgré les faiblesses qui se sont révélées dans certains cas, le service de patrouille a pleinement fait ses preuves pendant la guerre, si je ne pense qu'à sa collaboration dans les commandos rapides de la police, qui ont souvent apporté leur aide en cas de danger et de bombardement par des machines ennemies. J'ai donc corrigé mon opinion initiale sur le service de patrouille.

Lors de mes premières visites, les dirigeants du Reich m'avaient encouragé par leur volonté déclarée de m'aider à mener à bien ma mission, notamment parce que ces déclarations avaient été suivies de mesures appropriées. J'étais conscient que, pendant la guerre, je n'aurais que rarement l'occasion de m'adresser au Führer. C'est pourquoi j'ai surtout axé ma collaboration avec le Parti sur l'adjoint du Führer, Rudolf Hess. Je l'informais de nos projets de travail ou lui demandais de prendre des décisions. L'une des notes détaillées de ces entretiens, datée du 29 octobre

1940, est disponible aux Archives fédérales. Lors de cet entretien, j'ai annoncé l'alignement de la Banne sur les cercles du NSDAP, j'ai parlé entre autres de la collaboration avec la jeunesse norvégienne et hollandaise ainsi que de la construction dans les nouveaux territoires. J'ai insisté sur la nécessité de donner aux jeunes, surtout après la guerre, l'occasion de vivre davantage leurs intérêts et leurs penchants, un peu comme c'était déjà le cas dans l'œuvre du BDM « Foi et beauté ». J'ai dit :

« Les caractères indépendants et les petits rebelles ainsi que les talents particuliers ne devraient en aucun cas être rejetés par la JH. C'est dans de tels garçons que se trouvent parfois les meilleures forces. Il faut éviter de les forcer à entrer dans un schéma ».

J'ai également abordé avec Rudolf Hess le problème des pré-écoles de sous-officiers, qui avaient englobé des classes de la Jeunesse hitlérienne, et j'ai informé l'adjoint du Führer que le haut commandement de l'armée de terre nous avait suggéré, en faisant référence aux formations spéciales de l'aviation et de la marine, de donner au contingent principal restant le nom de JH de l'armée de terre. J'ai demandé à ce que l'on nous aide à rappeler les chefs de l'armée de terre qui avaient fait leur service au front ou qui avaient été blessés. En ce qui concerne la question de la relève des dirigeants du Parti, j'ai expliqué qu'après la guerre, nous voulions garder 50 de nos Bannführer les plus éprouvés prêts à prendre la relève des chefs de district. Je supposais que Rudolf Hess avait parlé de cette question avec le Führer, car le 30 décembre 1940, l'adjoint du Führer avait publié une circulaire adressée aux Reichsleiter, Gauleiter et Verbändeführer, signée par Martin Bormann, dans laquelle on pouvait lire :

« Le Führer, comme je l'ai fait savoir par ordre, attache la plus grande importance à ce que tous les dirigeants du Reich, les Gauleiter et les dirigeants des fédérations du Parti fassent appel en permanence à de jeunes forces. Le Führer a souligné qu'au sein du Parti, le principe suivant devait être respecté : 'Celui qui veut rester jeune doit toujours être entouré de jeunes collaborateurs'. Cela vaut aussi bien pour la vie de l'individu que pour celle du Parti. C'est précisément le Parti qui doit sélectionner en permanence les jeunes forces les meilleures et les plus compétentes de la nation et les attirer à lui comme un aimant pour qu'elles collaborent. Je demande au nom de tous de respecter ces principes ».

Des années plus tard, lorsque je me suis violemment opposé à Bormann sur la question de la relève, j'ai eu l'occasion de faire référence à cette circulaire signée par lui. Pour les entretiens, j'allais voir Rudolf Hess dans son bureau berlinois de la Wilhelmstraße ou il me recevait dans sa maison de Munich/Harlaching.

Une fois, je l'ai trouvé assis dans un fauteuil, enveloppé dans des couvertures. Il était malade et se plaignait de son estomac. J'avais remarqué

qu'il ne prenait jamais de décision immédiate lors des réunions. Je l'entendais souvent dire, dans son esprit de loyauté : « Je dois présenter ça au Führer » ou « c'est au Führer de décider ». Comme il ne s'agissait en aucun cas de questions hautement politiques, il me vint à l'esprit que cette absence de décision ne pouvait guère avoir contribué à disculper le Führer. Rudolf Hess possédait une grande compréhension pour le travail de la jeunesse. C'était un homme sportif et loyal. Il faisait du ski et avait gagné le vol de la Zugspitze en tant que pilote sous un autre nom. Dans sa vie personnelle, il était propre et il n'y avait pas d'affaires autour de lui. Personne ne le croyait capable de poursuivre des objectifs égoïstes. Il était désintéressé et incarnait la fidélité à son chef. La valeur de sa personnalité résidait sans aucun doute dans ses grandes qualités humaines et sa force de caractère. Pouvait-on en dire autant de tout le monde ?

L'une des premières grandes manifestations auxquelles j'ai assisté après avoir été rappelé par la troupe était le festival de Weimar de la jeunesse allemande. Ils ont débuté le 14 juin 1940 et ont réuni environ 4 000 jeunes travailleurs, jeunes agriculteurs et écoliers de toutes les régions d'Allemagne. En même temps, une réunion culturelle de la direction de la jeunesse du Reich a eu lieu, au cours de laquelle le chef de région et dramaturge du Reich, le Dr Rainer Schlösser, a tenu un discours précurseur. Il souligna « l'unité du militaire et du musical » et « l'imbrication du travail politico-culturel avec l'idée du service militaire obligatoire ». Nous considérons chaque activité et expression culturelle comme un réservoir de force, dans lequel l'âme de la patrie, mais aussi l'âme du front, peuvent et doivent être alimentées de manière non négligeable. C'est ainsi que le représentant de la Wehrmacht auprès du chef de la jeunesse du Reich allemand, le capitaine Kaether, a fait son rapport le 4 juillet 1940 au chef de l'Office général de la Wehrmacht, le major général Reinecke. Au sujet de ma conclusion, il rapporta :

> *« Il (Axmann) mit en garde contre un 'faux point de vue de maître' qui se dessinait déjà occasionnellement et qui pourrait se développer à la suite de la guerre victorieuse. Il lui opposait la 'direction' fondée sur des prestations supérieures de toute nature ».*

L'occasion de cette déclaration m'a été donnée par la constatation qu'après les premières victoires de la campagne de France, des propos arrogants et excessifs avaient été tenus. Cette mise en garde contre un point de vue de maître totalement mal interprété a été reprise plus tard dans les discours que j'ai prononcés, notamment dans les territoires de l'Est. Je n'étais en poste qu'une semaine en tant que représentant plénipotentiaire de von Schirach lorsque la campagne contre la France a commencé le 10 mai

1940. J'étais assis chez moi, dans mon pays, avec mes pensées pour mes camarades soldats. Pas vraiment un bon sentiment. Depuis ces jours, je poursuivais mon objectif de rejoindre la troupe. J'ai essayé de faire part de mon souhait au Führer par l'intermédiaire de l'adjoint du Führer, du Reichsführer SS, du chef du Haut Commandement de la Wehrmacht et d'autres personnalités. Celui-ci a rejeté ma demande. Je dus rester au poste qui m'avait été assigné. Lors de la première réunion de travail des dirigeants des Jeunesses hitlériennes depuis ma nomination, qui s'est tenue le 1er octobre 1940 à la Reichszeugmeisterei de Munich, le trésorier du Reich du Parti national-socialiste, Franz Xaver Schwarz, a fait un cadeau aux Jeunesses hitlériennes. Il annonça la suppression de la cotisation de membre à partir du même jour. Le paiement des arriérés de cotisation était également supprimé avec effet immédiat, et les cotisations pour l'assurance accident et responsabilité civile seraient désormais prises en charge par le trésorier du Reich.

Les formations des Jeunesses hitlériennes restaient assurées auprès d'elle sans restriction. La suppression de la cotisation a permis d'économiser environ 70 000 postes administratifs. C'était une simplification sensible pendant la guerre. La suppression de la cotisation a stimulé l'épargne au sein de la Jeunesse hitlérienne, qui a été mise en œuvre pendant la guerre dans le cadre d'une action commune avec les caisses d'épargne et l'association Raiffeisen. Ce n'est pas seulement le montant des économies réalisées qui était important, mais surtout l'effet éducatif de ces économies.

Après le 1er septembre 1939, la Reichsjugendführung n'a pas eu besoin d'appeler ses partisans à assumer des tâches qui soulageraient la patrie pour les pères et les frères qui n'étaient plus de service au front ou dans les troupes. Elle s'est portée volontaire pour le faire. L'Office d'organisation, qui prit encore plus d'importance pendant la guerre, annonça que dès le premier mois de guerre, 1 091 000 jeunes s'étaient inscrits pour un engagement. Celui-ci n'avait lieu que dans les domaines pour lesquels il n'y avait pas de main-d'œuvre disponible. On veillait à ce que la sollicitation ne dépasse pas les capacités physiques des différentes classes d'âge. Cela a commencé par les services de courrier pour les services du Parti, les autorités, l'administration et l'économie. On aidait par exemple dans les bureaux d'émission et de distribution des cartes d'alimentation et des bons de retrait. Les signaleurs envoyaient les ordres de conscription aux bureaux de remplacement de l'armée. Les jeunes gens et jeunes filles assuraient des services d'assistance dans les gares, portaient des valises, fournissaient des boissons aux voyageurs de passage et distribuaient de la nourriture. Ils se

sont proposés comme guides connaissant bien les lieux. Les ciseaux de campagne de la JH et les filles du service de santé du BDM étaient à la disposition de la Croix-Rouge et de la Nationalsozialistische Volkswohlfahrt lors de leurs interventions. Les filles aidaient les mères, s'occupaient des enfants en bas âge et s'occupaient en particulier des Allemands de souche rapatriés. Les garçons se rendaient utiles en effectuant des petits transports, en chargeant des denrées alimentaires, des appareils et des munitions. Comme en temps de paix, les Pimpfe et les jeunes filles parcouraient de plus en plus les villages avec leur charrette à bras pour collecter toutes sortes de matériaux usagés, comme des bouteilles, du staniol, du fer, des textiles et du cuir, mais aussi du papier, car le papier permettait d'économiser du bois. Ils contribuaient ainsi à assurer le recyclage et l'économie des matières premières.

De la même manière, les jeunes s'essayaient chaque année à la cueillette de plantes à tisane et médicinales, qui comprenait entre autres les fleurs de tilleul, le pissenlit et l'ortie, le plantain lancéolé, la cinéraire, etc. Elle était précédée d'une information approfondie sur les herbes, leur traitement, leur transport, leur stockage et leur séchage, ainsi que sur les périodes auxquelles elles pouvaient être cueillies. On apprenait ainsi que la cueillette des plantes à tisane et médicinales était possible de mi-mars à fin septembre, et celle des graines de hêtre, des châtaignes et des glands en octobre et novembre. L'objectif fixé pour la collecte annuelle de plantes médicinales et de tisanes était d'environ 400 000 kilos. Les besoins mensuels de la Wehrmacht s'élevaient à eux seuls à 350 000 kilos.

En Allemagne, on estimait la consommation annuelle totale à environ 40 000 tonnes. On voit donc que seuls des millions de jeunes pouvaient y contribuer de manière significative. La collecte d'herbes médicinales et de tisanes a permis de rendre un précieux service à l'industrie pharmaceutique et à l'art de la médecine. Sur demande de l'aide technique d'urgence, les jeunes y faisaient leur service, peignaient les bordures de trottoir avec de la peinture blanche pour prévenir les accidents pendant l'obscurité ou déblayaient la neige pour dégager les routes pendant les périodes hivernales. Les conducteurs et conductrices ont été affectés aux tramways et autres moyens de transport public en tant que contrôleurs et contrôleuses après avoir reçu une formation adéquate. Le trafic a ainsi pu être maintenu dans son intégralité. Dès 1939/40, le Ministre des Postes du Reich demanda des garçons et des filles qualifiés pour le service accru de Noël et du Nouvel An. Cette mesure a ensuite été étendue aux autres jours fériés et aux périodes de pointe. Les volontaires s'engageaient par une poignée de main à

respecter le secret postal. Ils recevaient de l'argent de poche pour leur activité. Le Ministre des Postes du Reich, Dr. Ohnesorge, qui était très lié aux Jeunesses hitlériennes, s'est exprimé comme suit dans une lettre du 3 février 1940 :

« D'après les rapports des directions de la Poste du Reich sur le déroulement du service de Noël et du Nouvel An de la Poste du Reich allemande, les membres de la JH engagés en tant qu'auxiliaires ont fait preuve de disponibilité, de volonté et d'assiduité. Ils se sont révélés être une aide précieuse pour faire face à un trafic extrêmement dense. Je me dois de leur transmettre mes plus vifs remerciements pour le soutien qu'ils m'ont apporté ».

Par une lettre du 5 février 1940, la direction de la jeunesse du Reich a convenu ce qui suit avec le chef du Haut Commandement de la Wehrmacht :

« La Jeunesse hitlérienne travaillant dans les services de la Wehrmacht, qui se met volontairement à disposition pour une activité de courte durée, peut se voir attribuer, à titre d'indemnité, un montant de 2,00 RM par jour, qui doit être considéré comme une indemnité de frais. L'engagement des JH est effectué sans l'intermédiaire des agences pour l'emploi, mais en accord avec les services de bande compétents de la Hitlerjugend. Il convient donc de renoncer à l'établissement de livrets de travail. Les membres des JH sont assurés de manière générale contre les accidents ».

En cas d'inondations catastrophiques, les jeunes étaient sur place pour consolider les digues en plantant de l'Ammophila ou des racines de ronce. Les filles du BDM s'avéraient particulièrement utiles dans l'aide aux voisins, soulageaient les mères ayant plusieurs enfants ou remplaçaient la mère pendant plusieurs heures lorsque celle-ci travaillait dans l'industrie d'armement ou dans d'autres professions pendant la journée. Les filles étaient volontiers employées dans les services téléphoniques, comme aides dans les jardins d'enfants et comme aides-soignantes dans les hôpitaux.

L'une des grandes mesures unifiées du Reich dans l'effort de guerre de la patrie était l'aide de la jeunesse à la récolte. Après 1933, nous étions déjà actifs dans l'aide à la terre et dans les camps de reconversion au travail agricole de l'Union des jeunes filles allemandes, ainsi que dans la promotion de l'agriculture par la mise en place du Landdienst. Dans les années qui suivirent, les jeunes furent également engagés pour assurer les récoltes et faire face aux pics de travail. Mais la guerre a retiré de plus en plus de paysans et d'auxiliaires de la campagne, de sorte que le double du travail reposait sur les épaules des paysannes. Les jeunes se mirent alors au service de la sécurité alimentaire. Ils ne se sont pas contentés de participer à la récolte des céréales. Ils ont également participé à la récolte du foin, des

betteraves et des pommes de terre ainsi qu'aux vendanges. Là aussi, l'engagement des classes d'âge était fonction de leur capacité physique. Ainsi, les Pimpfe et les Jungmädel s'occupaient des enfants, apportaient de la nourriture dans les champs, faisaient les courses, donnaient un coup de main dans le ménage et effectuaient d'autres tâches. Les jeunes hitlériens plus âgés étaient utilisés pour tous les travaux de la ferme, de l'étable, du jardin et des champs, tandis que les jeunes filles aidaient principalement les paysannes dans les tâches ménagères pour les soulager.

Au cours des années de guerre, le volume des récoltes a pu être réduit dans la mesure où les prisonniers de guerre et les travailleurs de l'Est ont été appelés à travailler dans l'agriculture. Il restait cependant encore des missions spéciales pour les jeunes, qui étaient presque exclusivement assurées par eux. Je pense notamment à leurs services d'aide à la pêche en haute mer, à la plantation de mûriers pour l'élevage des vers à soie et à la récolte du houblon. Près de 90 % de cette récolte a été effectuée par la Jeunesse hitlérienne. La principale zone de culture se trouvait dans la région de Bayreuth. Alors qu'en 1940, seulement 1 000 jeunes filles étaient engagées, ce chiffre est passé à environ 14 000 garçons et filles en 1943. La situation était similaire dans d'autres régions productrices de houblon. On peut apprécier l'ampleur de l'engagement des jeunes filles dans la patrie si l'on se réfère aux statistiques du bureau d'organisation de la direction de la jeunesse du Reich. Selon ces chiffres, les jeunes filles ont effectué 111 149 850 heures de travail au cours de la seule première année de guerre. C'est un chiffre qui devait encore augmenter considérablement par la suite. Le bureau d'organisation de la direction de la jeunesse du Reich n'a pas pu établir une telle liste pour la jeunesse masculine, car celle-ci souffrait constamment de changements de dirigeants. Même les jeunes chefs de la relève étaient appelés en relativement peu de temps au service du travail du Reich ou s'engageaient dans la Wehrmacht.

Au cours de ma première année en tant que Reichsjugendführer, j'ai beaucoup voyagé dans le pays et j'ai cherché à établir un lien direct avec les unités. J'ai participé à leurs manifestations, j'ai pris la parole devant la jeune génération de dirigeants et j'ai discuté de nos projets. C'est auprès d'eux que j'ai le mieux appris les limites de leur faisabilité. À Bromberg, à Gdansk-Prusse occidentale, à Kutno, dans le Warthland et à Prague, j'ai remis leurs drapeaux aux Jeunesses hitlériennes, j'ai rendu visite aux jeunes évacués dans un camp du Kinderlandverschickung et j'ai inauguré des foyers d'aide aux jeunes. Ce fut le cas à Gelsenkirchen-Horst, en Westphalie, où se trouvait une grande usine d'hydrogénation de la Gelsenberg Benzin AG,

ainsi que la mine de charbon Nordstern. Le foyer à inaugurer se trouvait à proximité du Fürstenbergstadion. J'avais demandé aux dirigeants régionaux de me permettre, à l'occasion de mes visites, de rencontrer des jeunes gens et des jeunes filles du lieu concerné ou des environs immédiats qui avaient accompli quelque chose de particulier dans un domaine quelconque. C'est ainsi que j'ai rencontré ici et là un champion de la jeunesse allemande, un lauréat du Concours professionnel du Reich et de jeunes artistes talentueux. Plus tard, ce furent des garçons et des filles qui s'étaient distingués pendant la guerre des bombes. Lors de l'inauguration du foyer de jeunes de Gelsenkirchen-Horst, la présentation culturelle de la violoniste Erna Vieckariesmann, âgée de 16 ans, a été au centre de l'attention. Son jeu expressif et son dévouement m'ont beaucoup ému. La beauté de son jeu correspondait aussi à son apparence. Elle m'a impressionné par sa modestie. J'ai discuté avec elle de son parcours de formation et j'ai appris que la ville de Gelsenkirchen lui avait offert un violon et lui avait accordé une bourse. Je l'ai accueillie dans notre association de soutien aux jeunes talents. Lorsque je suis retourné à Berlin avec mon collaborateur Weltzin, je lui ai dit : « Nous avons vraiment trouvé une perle rare au fin fond du Kohlenpott ». J'étais alors loin de me douter que cette jeune fille me donnerait un jour plus de 50 ans de bonheur et d'amour.

Je suis rapidement entré en contact avec les organisations de jeunesse étrangères. En novembre 1940, une délégation de dirigeants de la jeunesse du « Nasjonal Sämling » norvégien nous a rendu visite pour s'informer sur notre travail et nos installations. Il avait été convenu avec les dirigeants de la jeunesse norvégienne qu'une exposition sur la Jeunesse hitlérienne serait présentée à Oslo en février 1941. À notre grande joie, Hitler a immédiatement accepté de recevoir la délégation norvégienne à Berlin. D'après ses déclarations, j'ai pu comprendre qu'il était très heureux de cette collaboration.

Après mon retour des combats en amont, j'ai pu emménager dans ma nouvelle maison. Avant de m'engager dans la Wehrmacht en septembre 1939, j'avais acheté une maison avec le produit de la vente de mes deux livres. Pour le cas où je ne serais pas revenu, je voulais laisser à ma famille un bien immobilier de valeur stable. J'ai demandé à mon camarade Waldemar Bombe de m'aider à trouver un bien approprié. Il m'a apporté de nombreuses offres très intéressantes et surtout très bon marché. Lorsque j'ai posé des questions sur les anciens propriétaires, j'ai appris que les maisons appartenaient à des juifs. « Je ne peux pas y emménager », ai-je dit, « car on dira : autrefois les juifs y habitaient et aujourd'hui les nazis ». La

recherche a donc continué longtemps, jusqu'à ce que nous trouvions enfin une maison qu'une Allemande avait mise en vente. Un jour d'été, je suis sortie avec ma mère à Berlin-Kladow et nous nous sommes arrêtées avec elle dans l'allée Imchen, au bord de la Havel, devant une maison simple avec un jardin devant, construite dans un style intemporel. « Une belle maison », dit-elle. À sa grande surprise, j'ai pu lui dire : « Mère, elle est à moi maintenant ».

J'ai terminé l'année 1940, la veille de Noël, par un appel adressé avant tout aux parents :

« Le travail de la jeunesse n'aurait pas été possible sans les nombreux et fidèles auxiliaires de son œuvre éducative. C'est à eux que la jeunesse pense à la veille de la fête de Noël. Elle se souvient à travers moi des courageux soldats et camarades qui, de Narvik à la frontière espagnole, montent la garde pour le Reich. Elle se souvient avec ses meilleurs vœux des blessés dans les hôpitaux militaires. La veille de Noël, ce n'est pas seulement un devoir pour la jeunesse, mais une affaire de cœur, de remercier sincèrement les parents allemands. Elle remercie les parents dont les fils sont tombés pour l'avenir et promet de vivre de telle sorte que ces parents reconnaissent en elle leur propre fils. La jeunesse remercie les pères en tunique grise, les mères au travail et ceux qui se sont portés volontaires pour des services d'aide. Mais elle a aussi une pensée pour les parents qui ont laissé partir leurs garçons et leurs filles dans les fermes de l'Est allemand et qui fêtent Noël sans leurs enfants. La jeunesse ressent que le souci désintéressé des parents tourne autour d'une seule idée : que nos enfants aient un jour une vie encore meilleure ! Et c'est justement à Noël que chacun s'imprègne à nouveau du bonheur d'avoir encore une mère et un père. Les dirigeants de la jeunesse remercient les parents pour la grande confiance avec laquelle ils ont accompagné leur action en faveur du grand objectif de l'éducation communautaire, même au-delà des petites faiblesses du quotidien ».

Au petit matin du jour de l'an, j'ai donné à la jeunesse, par le biais de la radio, le mot d'ordre de travail pour l'année 1941. Il s'agissait de la construction dans les nouvelles régions. Je poursuivais ainsi la tradition instaurée par mon prédécesseur, qui consistait à annoncer le premier jour de l'année l'axe principal des directives de travail. L'année 1934 était placée sous le signe de la formation, l'année 1935 sous le signe de l'éducation physique, l'année 1936 sous le signe de la jeunesse allemande, l'année 1937 sous le signe de la création de foyers, l'année 1938 sous le signe de l'entente, l'année 1939 sous le signe de la santé et l'année 1940 sous le signe de la probation. Le mot d'ordre annuel ne signifiait pas qu'il était limité à une seule année en tant que directive. Il faisait toujours partie intégrante de l'objectif global. Mais il avait pour but de concentrer les forces sur la mission annoncée et de contribuer à sa réalisation. Cela s'appliquait

également à la construction dans les nouvelles régions. J'ai dit dans mon discours :

> *« Certes, dans ces régions revenues à l'Empire, un développement général a déjà été réalisé, qui n'a pas son pareil. Mais notre objectif est de faire en sorte que, grâce à des efforts particuliers cette année, le développement soit le même que celui de l'ancien Empire dans les plus brefs délais. Toute la jeunesse allemande considère qu'il est de son devoir de créer de son propre chef toutes les conditions nécessaires à la promotion de cette croissance ».*

Les nouveaux territoires comprenaient la Prusse occidentale de Danzig, des parties du sud de la Prusse orientale, le Warthland, l'est de la Haute-Silésie, le sud de la Styrie, l'Alsace, la Lorraine, le Luxembourg, les régions d'Eupen, de Malmédy et de Saint-Vith. Dans le Protectorat de Bohême-Moravie comme dans le Gouvernement général, il s'agissait de mettre en place l'organisation pour la jeunesse allemande et populaire. Dans les régions de l'Est qui nous ont rejoints, il a été rapporté que les garçons et les filles étaient difficiles à approcher au début. Beaucoup, trop, d'entre eux avaient perdu leurs pères, mères et frères et sœurs, témoins du sang de leur peuple, sous les coups des Polonais, et étaient devenus silencieux et réservés. De plus, la communication était difficile car ils ne parlaient pas leur langue maternelle. Ils devaient d'abord la réapprendre. Ainsi, au début, l'enseignement de la lecture et de l'écriture faisait partie du service dans les Jeunesses hitlériennes. Mais il y avait aussi des endroits isolés où l'on parlait encore le Plattdeutsch pur. C'est à peine s'ils avaient entendu ou chanté une chanson allemande. Lorsqu'ils ont finalement pu chanter et se faire comprendre, ils se sont ouverts à la collaboration avec une volonté intérieure. Presque tous ont rejoint les Jeunesses hitlériennes. Les groupes de jeu du Reich et les unités de jeu naissantes dans les nouveaux territoires avaient ici une grande mission culturelle à remplir. Ils constituaient toujours le point central des soirées villageoises, non seulement pour les jeunes, mais aussi pour les adultes. Avec le temps, les Volksdeutsche locaux, les personnes déplacées du Banat, de Bessarabie et de Volhynie, ainsi que les Allemands de l'ancien Reich, ont peu à peu formé une communauté villageoise. On m'a rapporté que l'état de santé laissait beaucoup à désirer et que l'assainissement des dents était une nécessité. Les examens de dépistage et les soins de convalescence étaient perçus comme un événement révolutionnaire. Les médecins avaient un gros travail à accomplir. De l'avis de tous, la condition physique des jeunes dans les territoires de l'Est était en retard de deux ans sur celle de l'Ancien Empire. Dans le cadre des mesures

de repos pour les jeunes, la participation aux camps communautaires de la Jeunesse hitlérienne était ici aussi la plus demandée.

Sans le soutien des dirigeants de l'ancien Reich, ces camps de repos n'auraient pas été possibles à grande échelle. Un problème difficile à résoudre en peu de temps consistait à placer les jeunes dans des lieux de formation paysans. Il y avait malheureusement trop peu de fermes qui pouvaient être considérées comme appropriées. De nombreux jeunes se sont donc rués vers la ville dans l'espoir d'y trouver un emploi ou une place d'apprentissage. Ce fut souvent en vain. L'envie d'aller en ville s'est transformée en une envie d'aller à l'Ouest. Et c'est justement ce que nous voulions éviter et, à l'inverse, attirer des jeunes de l'Ouest vers l'Est. Cette évolution souligne la grande importance que devait revêtir le service rural pour l'Est allemand. L'entraînement professionnel supplémentaire des paysans, réalisé en collaboration avec les chefs paysans, fut déclaré service dans la Jeunesse hitlérienne. À Posen, la construction d'une nouvelle auberge de jeunesse de 350 lits a été lancée. À Wollstein, lieu d'activité du médecin de campagne et grand chercheur médical et bactériologiste Robert Koch, il était également prévu de construire une auberge de jeunesse qui porterait son nom. Malgré les restrictions de construction dans l'ancien Reich, 13 auberges de jeunesse et 21 foyers furent planifiés en 1941 pour la construction de nouveaux bâtiments dans le Wartheland.

En Haute-Silésie orientale, la situation était différente. Avec cette région, des entreprises de l'industrie du fer lourd, du textile et du bois ainsi que de l'industrie minière étaient venues s'installer chez nous. Dans les agglomérations des grandes villes, les conditions sociales et hygiéniques étaient très mauvaises. C'est pourquoi les soins de santé et de repos ainsi que la création d'établissements de formation professionnelle étaient prioritaires. Les Beskides et leurs contreforts offraient de bonnes possibilités pour les soins récréatifs en été et en hiver. Des refuges et des auberges de jeunesse devaient permettre d'accéder à ce bel environnement montagneux. En Haute-Silésie orientale, environ 70 000 garçons et filles ont rejoint les Jeunesses hitlériennes en 1941. Ici aussi, comme dans tous les territoires de l'Est, il fallait d'abord remédier aux difficultés linguistiques existantes.

Il en allait de même pour le Gouvernement général. Les Volksdeutsche y vivaient dans de très mauvaises conditions sociales. C'est ainsi que les **camps de repos** pour jeunes ont été mis en place **en premier**. Environ 18 000 jeunes **Allemands de souche** ont adhéré à notre mouvement de jeunesse.

Dans le protectorat de Bohême-Moravie, le travail avec les jeunes sous la direction de Siegfried Zoglmann correspondait en grande partie à l'évolution dans l'ancien Reich. Dès 1939, des voyages et des camps y ont été organisés et les conditions ont été consolidées en 1940 par une formation progressive des dirigeants. La grande étendue géographique du protectorat posait des problèmes pour le service dans les unités de JH très éloignées les unes des autres. C'est pourquoi les jeunes chefs des localités dispersées ont été formés lors d'un cours spécial à Brno. Une étroite collaboration a eu lieu avec les écoles allemandes dispersées. Des foyers d'élèves ont été créés dans ces régions, dirigés par des chefs JH et des chefs BDM. Plusieurs camps de service rural ont été créés et disposaient de logements bien aménagés. Après une période de travail de six mois, environ 50 % des personnes effectuant le Landdienst avaient décidé de s'engager dans une profession agricole. Dans les régions industrielles, des ateliers d'apprentissage et des foyers d'apprentis ont été construits pour la formation d'ouvriers qualifiés. Des troupes de jeu de certains Banne animèrent le travail culturel dans les unités dispersées. Dans six villes, on disposait même d'un cercle de spectacles et de théâtre auquel étaient affiliés environ 5 000 visiteurs.

À Eupen, Malmedy et Saint-Vith, les Jeunesses hitlériennes s'adressaient d'abord aux membres de l'organisation de jeunesse de ce qui allait devenir le « Front fidèle à la patrie », dont les dirigeants étaient pour la plupart des chefs au sein des Jeunesses hitlériennes. L'accueil des jeunes se faisait sur la base du volontariat. Dans les deux arrondissements, une centaine de locaux ont pu être aménagés selon nos idées pour accueillir les JH. La formation de guides et de moniteurs de sport a été suivie de près. Un phénomène frappant dans les deux arrondissements était que les jeunes avaient pris l'habitude de fumer et de boire de l'alcool dès l'âge de 10 à 14 ans. La direction de la santé s'est attaquée à ce problème et l'introduction d'un règlement de police pour la protection de la jeunesse a fait le reste.

Au Luxembourg, selon les informations du dirigeant régional Rolf Karbach, une petite minorité s'était réunie le 3 octobre 1936 à contre-courant de l'époque et en partie aussi contre la volonté des parents pour former la « Luxemburgische Volksjugend » (Jeunesse populaire luxembourgeoise), qui se réclamait de l'Allemagne et du mouvement national-socialiste. C'était remarquable dans la mesure où ce n'est que quatre ans plus tard que le « Volksdeutsche Bewegung » a vu le jour, dont la « Luxemburgische Volksjugend » est devenue la structure. En octobre 1940, j'avais invité une délégation de la « Volksjugend luxembourgeoise » à un

voyage en Allemagne afin qu'elle puisse s'informer en détail sur la nature et les institutions de la JH. En 1941, la « Volksjugend luxembourgeoise » fut reprise par la JH. Il y avait désormais les JH-Banne Luxembourg, Rote Erde, Mosel et Ösling.

Après la campagne de France, la Lorraine était devenue une partie du Gau Westmark. Le guide régional Walter Kröcher m'a écrit :

> *« Il n'y a guère de région du sol culturel allemand qui recèle des problèmes et des tâches aussi graves que ce beau pays entre la Moselle, la Meuse et la Sarre, avec sa population laborieuse, mais qui porte souvent durement le poids de son destin frontalier. Mungenast a magistralement illustré ce destin du Lorrain dans son 'Zauberer' [Magicien], l'enchevêtrement du déroulement de l'histoire et des forces contradictoires dans le pays, que seules des natures très fortes étaient capables de supporter. Combien de fois les Lorrains comme les Alsaciens ont-ils été jetés par le destin et l'histoire dans le tourbillon des affrontements entre l'Allemagne et la France ».*

Si cela a marqué les gens en conséquence, il ne fallait pas leur en faire le reproche. C'est pourquoi ma directive pour le travail dans ces régions était d'agir avec une prudence particulière. Les organisations de jeunesse sur lesquelles on aurait pu s'appuyer en Lorraine n'existaient pas. Il n'y avait que quelques groupes scouts apolitiques et des associations confessionnelles qui disposaient d'un petit nombre de membres. Les dirigeants de l'Ancien Empire y apportaient leur aide. Après les combats à l'ouest, la Leibstandarte « Adolf Hitler » a également mis en congé quelques chefs de JH sous les armes pour ce travail de reconstruction. En collaboration avec l'école, une grande importance a été accordée à l'entretien de la langue allemande. Vingt auberges de jeunesse furent planifiées, afin que les jeunes de l'Ancien Empire puissent y cohabiter pendant une courte période avec les jeunes Lorrains et qu'inversement, les jeunes Lorrains puissent découvrir l'Ancien Empire. Huit JHBanne ont été créées pour accueillir les jeunes en Lorraine. J'ai ressenti une joie particulière lorsqu'un jeune Lorrain a remporté le concours des métiers de la guerre dans une branche de l'industrie minière. Après la Première Guerre mondiale, l'Alsace a connu une lutte acharnée contre le Volkstum. Les dirigeants du mouvement populaire allemand furent jetés en prison et le Dr Roos fut condamné à mort avec Lobstein, âgé de 21 ans. L'Obergebietsführer Friedhelm Kemper a rapporté qu'il n'était donc pas étonnant que la jeunesse germanophile soit venue chez nous avec des drapeaux flottants après la victoire sur la France. La mise à disposition de guides de la jeunesse du Pays de Bade et la formation de jeunes guides alsaciens ont contribué à ce que non seulement 13 Banne soient mis en place en relativement peu de temps, mais que les tâches

puissent également commencer selon les critères de la JH de l'ancien Reich. On créa même 34 communautés de travail pour les domaines d'intérêt les plus divers, on mit sur pied des groupes de jeu et des fanfares, on ouvrit une exposition professionnelle, on commença la formation professionnelle supplémentaire avec les offices du travail et le Front du travail allemand et on rendit possible la vie de voyage et de camp pour la jeunesse. Il ne fait aucun doute que les forces des ligues de jeunesse alsaciennes d'obédience allemande venues chez nous avaient contribué à la construction. Je n'ai pas oublié que, lors de ma visite en Alsace, la jeunesse s'était présentée sur les ruines d'une petite ville détruite et sur les tas de gravats de ses propres maisons. Les environs étaient tristes et désolés. Et pourtant, les garçons et les filles avaient les yeux brillants, d'où rayonnait tout l'espoir dans le Führer et le Grand Reich allemand. J'ai vu les Jeunesses hitlériennes défiler dans Strasbourg avec discipline et j'ai assisté à une soirée au foyer d'un dirigeant des Jeunesses hitlériennes qui avait passé 22 mois en prison avec Karl Roos, qui avait été abattu. Un esprit nouveau émanait de cette jeunesse, comme autrefois chez nous au temps des combats.

En Basse-Styrie, la mise en place des activités de jeunesse a été assurée par le Steierischer Heimatbund. Le poste de commandement de la jeunesse à Marburg an der Drau [Maribor] s'est d'abord occupé de la sélection des dirigeants parmi la population allemande populaire. De plus, en 1941, cent vingt enseignants allemands ont été engagés comme dirigeants d'obédiences, de tribus ou comme collaborateurs du Bann-stab. Une fois de plus, la formation linguistique était au premier plan, à l'école comme à l'extérieur. Dans la jeunesse de Basse-Styrie, qui aimait chanter, des unités se formèrent pour le travail culturel, telles que des groupes de chant, des fanfares, des camaraderies de cuivres, des Bannorchester ainsi que de nombreux groupes de danse folklorique et de jeux de filles. L'État yougoslave avait fait très peu pour améliorer les conditions sociales des jeunes. L'exemple de l'ancien empire a ouvert un vaste champ d'action dans ce domaine. Sur environ 10 000 jeunes, quelque 2 000 ont été placés dans des travaux agricoles et domestiques, et des institutions ont été créées pour l'éducation professionnelle des paysans et des camps de service à la campagne.

En Haute-Carniole, des bandes adverses se livrèrent à une petite guerre, au cours de laquelle neuf jeunes furent également tués. Nos jeunes guides et conducteurs ont accompli leur service dans la région frontalière du sud-est en étant constamment en danger. J'ai pu m'en convaincre moi-même lorsque j'ai trouvé deux cadavres sur le bord de la route lors d'un voyage

d'inspection avec le guide régional dans la Haute-Carniole. Peu de temps auparavant, deux Allemands avaient été assassinés dans cette région.

À la fin de l'année 1941, le bilan était que la construction dans les nouvelles régions avait bien progressé. Ce fait était d'autant plus remarquable qu'il s'effectuait dans les conditions pénibles de la guerre et avec des conditions de direction très limitées. Les Gauleiter de ces régions ont souvent souligné que c'était la jeunesse qui avait montré l'exemple dans ce travail de pionnier. Les acquis pour la jeunesse dans l'ancien Reich y ont contribué. Pour moi, il était également essentiel que l'interpénétration du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest, éveille et approfondisse la conscience de l'Empire chez les jeunes. C'est dans les régions frontalières que cette conscience était la plus forte.

Dans mes directives pour 1941, j'ai brièvement évoqué le travail à l'étranger en ces termes :

> *« Nous sommes très satisfaits d'entretenir également une bonne collaboration et une bonne amitié avec la jeunesse des pays qui nous entourent et qui approuvent une réorganisation de l'Europe. Entre les jeunes de ces nations, les barrières du protocole ne s'élèvent pas, leur chemin va directement de cœur à cœur. Quand l'Europe sera refaite, cette jeunesse sera le porte-drapeau de l'Europe ».*

Après que Hitler eut reçu la délégation des chefs de la jeunesse norvégienne en novembre 1940, je me suis rendu à Oslo, la capitale norvégienne, fin janvier 1941, pour inaugurer une exposition sur le travail des Jeunesses hitlériennes et prendre la parole lors d'une manifestation commune des jeunes du « Nasjonal Sämling » et des JH. Une armée expéditionnaire allemande, dirigée par le colonel général von Falkenhorst, avait occupé la Norvège le 9 avril 1940. Elle avait devancé d'une longueur l'invasion de la Norvège par l'Angleterre, dont le cabinet de guerre avait déjà décidé l'occupation en mars de la même année. Les explications de l'historien militaire britannique Liddell Hart sont révélatrices dans ce contexte et dans la perspective du procès de Nuremberg :

> *« L'un des points les plus discutables du procès de Nuremberg a été d'inclure la préparation et l'exécution de l'invasion de la Norvège parmi les principaux chefs d'accusation contre les Allemands. Il est difficile de comprendre comment les gouvernements britannique et français ont pu avoir le front d'accepter cette accusation et comment l'accusateur public a pu plaider pour une condamnation à cet égard. Ce fut l'un des cas d'hypocrisie les plus flagrants de l'histoire ».*

Les combats des troupes allemandes sous le commandement du général Dietl contre les Anglais et les Norvégiens autour de Narvik avaient été particulièrement violents. Narvik était le terminus du chemin de fer de

minerai et le port d'exportation des mines de fer suédoises de Kiruna et Gelivare. L'Allemagne avait un besoin urgent de ces minerais de fer suédois de grande qualité, et il fallait donc absolument assurer la voie de transport vers l'Allemagne comme artère vitale importante. L'ancien commandant norvégien à Narvik, le colonel Sunlo, s'est exprimé à ce sujet dans une interview à l'occasion du premier anniversaire du 9 avril 1940, entre autres comme suit :

« Tout était inconcevable au premier abord. Imaginez une petite troupe qui entreprend un débarquement à plusieurs centaines de kilomètres par la mer des frontières de son propre pays, sans ravitaillement, sans renforts, sans connaissance de la résistance ennemie attendue, pour mesurer l'ampleur de l'exploit des soldats allemands à Narvik. Et, je tiens encore à le dire tout particulièrement, alors qu'ils étaient tout sauf des guerriers impitoyables et barbares, comme on les a toujours décrits, mais des personnes aimables et camardes ».

Aujourd'hui, on se dispute le nom d'une caserne Dietl, le nom d'un général sous le commandement duquel les valeureux soldats de Narvik ont combattu.

Le cabinet britannique a interrompu l'entreprise d'invasion norvégienne le 24 mai 1940. Le roi norvégien Hakon VII ordonna la cessation des hostilités le 9 juin 1940. J'en ai appris beaucoup au cours de mon séjour à Oslo par le commandant en chef en Norvège, qui m'attendait à l'aéroport avec des personnalités allemandes et norvégiennes. Je retiens également de son récit qu'Adolf Hitler connaissait parfaitement tous les détails des fortifications norvégiennes et qu'il donnait des instructions détaillées en conséquence. Quelque 1 317 soldats allemands sont morts en Norvège. On a enregistré 2 375 disparus et 1 604 blessés.

Le commandant en chef et moi-même nous sommes rendus sur les tombes des soldats morts au combat, recouvertes de croix, dans le cimetière enneigé d'Ekeberg, non loin de la capitale. Le général en chef von Falkenhorst avait, à l'occasion de ma visite, mis en congé pour une courte durée les chefs de la JH en service auprès de la troupe en Norvège et qui étaient disponibles. Il nous a honorés de sa présence lors de la réunion et des entretiens avec ces camarades. Il était également présent lorsque le responsable de la direction de la jeunesse du Reich de l'époque, l'éminent chef de région Kurt Petter, en uniforme de la Wehrmacht, a accueilli les invités à l'inauguration de l'exposition sur les JH, avec Vidkun Quisling et le chef du service « Amiral Norvège ». L'exposition a connu une grande affluence. Le lendemain soir, les jeunes ont défilé en chantant et en brandissant des torches à la rencontre du Colisée pour la manifestation

commune des jeunes norvégiens et allemands qui s'est tenue dans la salle de la coupole. Le responsable de la jeunesse norvégienne, Björn Ostring, a prononcé les mots d'introduction :

« Ce n'est ni par lâcheté ni par hypocrisie que nous sommes ici. Il s'agit uniquement pour nous de tout mettre en œuvre pour préserver l'amitié avec la jeunesse allemande et de marcher côte à côte avec elle en ayant une foi ferme en notre pays ».

Björn Ostring a ensuite combattu comme volontaire sur le front de l'Est. Je suis encore aujourd'hui lié à lui par l'amitié. Quisling a été accueilli par de vifs applaudissements lorsqu'il est monté à la tribune pour témoigner de son attachement au peuple allemand :

« Je suis sûr qu'il n'y a pas un jeune Norvégien, après avoir une fois acquis la connaissance fondamentale que nous, Norvégiens, ne sommes pas seuls dans le monde, mais membres d'un grand groupe de nations, qui n'ait pas eu le cœur aussi brûlant que le mien en lisant les pensées de nos grands poètes et visionnaires, Björnsterne, Björnson et Henrik Ibsen, sur la coopération germanique ».

J'ai transmis aux Norvégiens les salutations de la jeunesse d'Allemagne et j'ai invité l'organisation de jeunesse « Nasjonal Sämling » à participer aux Jeux d'hiver de la Jeunesse hitlérienne à Garmisch-Partenkirchen. J'ai souligné que la réorganisation de l'Europe se ferait à partir de la jeunesse qui, justement, en tant que défenseur de la révolution nationale, serait la première championne de cette réorganisation. Les journées d'Oslo ont permis de consolider la coopération initiée auparavant, qui devait se traduire par de nombreuses mesures communes pendant la guerre.

C'est à Oslo que j'ai rencontré Vidkun Quisling pour la première fois. D'un naturel calme et réservé, j'ai tout de suite ressenti de la sympathie pour lui. Il était fiable, prudent et réfléchi. Il inspirait confiance. Il me faisait plus l'impression d'un penseur que d'un chef militaire ou d'un politicien. Il était grand, large d'épaules, blond aux yeux bleus. Il était l'image même de l'homme nordique. Sa personnalité a éveillé en moi un grand intérêt et m'a incité à en savoir plus sur son parcours. Son destin et sa tragédie dans l'histoire m'occuperont encore.

D'Oslo, nous sommes passés par Berlin pour rejoindre Vienne, où les dirigeants régionaux s'étaient réunis le 8 février 1941 pour une réunion de travail. J'avais demandé à l'adjoint du Führer, Rudolf Hess, de s'adresser à eux. Il n'a pas seulement accédé à cette demande, mais aussi à mon souhait de venir à Garmisch-Partenkirchen pour les Jeux d'hiver de la Jeunesse hitlérienne, qui s'y déroulaient fin février. J'avais invité non seulement les Norvégiens, mais aussi 12 autres organisations de jeunesse européennes, dont les dirigeants nationaux m'avaient donné leur accord. C'est ainsi que

les jeux de combat d'hiver des JH se sont transformés en une fête des sports d'hiver de la jeunesse européenne. Pour moi, voir une jeunesse sportive faire de la descente, jouer au hockey sur glace ou faire du patinage artistique a toujours été une source d'inspiration pour mon travail ultérieur. Un jour, en regardant la foule, j'ai cru ne pas bien voir lorsque j'ai découvert le Ministre du Reich, le Dr Todt, qui s'était mêlé au public en civil. Il ne voulait manifestement pas assister à la descente depuis les tribunes. Son fils y a participé et est devenu champion d'Allemagne de la jeunesse.

Il s'agissait du Dr Todt, qui se montrait toujours discret, ne souhaitait pas que l'on fasse du bruit autour de sa personne et était totalement dépourvu de toute tendance ou dépendance à se présenter à l'extérieur de manière à attirer l'attention du public. Il avait accepté, avec le professeur Albert Speer, de parrainer l'œuvre de formation à l'architecture et à la technique des Jeunesses hitlériennes, fondée par le Reichsjugendführer. En juin 1940, j'ai pu lui remettre la médaille d'or de la Jeunesse hitlérienne au nom du Reichsleiter von Schirach, en signe de solidarité intérieure. En raison de ses nombreuses tâches liées à la guerre, il n'avait que rarement des contacts professionnels avec lui. J'ai remarqué qu'il n'était jamais entouré d'un grand État-major ou d'une équipe d'accompagnement et qu'il notait lui-même ses rendez-vous dans son carnet de notes. Il gérait son vaste programme de travail avec peu de collaborateurs. On savait qu'il refusait de séjourner dans les hôtels les plus chers. Ce grand bâtisseur et ingénieur est toujours resté lui-même, solide et simple. Il n'y avait pas de rumeurs ou d'affaires autour de lui. Il n'était guère présent dans les grandes manifestations mondaines. Apparemment, il préférait passer le week-end avec sa famille à Munich ou faire du ski avec ses enfants.

Il était entièrement dévoué au bien commun et à sa mission, non seulement pour aider les membres de notre faculté, mais aussi pour aider les personnes qui pensaient différemment. Il a certainement exprimé ouvertement son opinion à Adolf Hitler et a suivi l'évolution de la guerre avec son regard sobre et critique. Le 8 février 1942, avec l'accident d'avion du Dr Fritz Todt, le Troisième Reich avait perdu le constructeur des autoroutes du Reich et du Westwall, le Ministre du Reich pour l'armement et les munitions, le chef de l'organisation Todt, le plénipotentiaire général pour la réglementation de l'industrie du bâtiment, l'inspecteur général pour l'eau et l'énergie, le président de l'association des ingénieurs allemands et le lauréat du prix national allemand pour les arts et les sciences. C'est surtout un grand homme et un grand caractère qui nous a quittés, la perte la plus

grave d'une personnalité de notre époque, qui était pour moi un modèle qui a vécu comme un exemple au-delà de ses jours sur terre.

Rudolf Hess nous a rendu visite le 28 février 1941 à Garmisch-Partenkirchen et s'est adressé aux 2 100 compétiteurs de la sélection des jeunes de 14 nations dans le centre de compétition olympique. Il souligna l'importance du fait qu'en pleine guerre, l'élite sportive de la jeunesse allemande et étrangère puisse se réunir et adhérer à de nouvelles idées. La jeunesse a toujours eu un sens aigu de la nouveauté. En elle, les forces de la création l'ont emporté sur les forces de la persévérance. Les idées portées par la jeunesse ont la victoire pour elles. Après son discours, il est allé voir Hitler à l'Obersalzberg et m'a demandé si je voulais venir. J'ai bien sûr répondu par l'affirmative, car c'était la première fois qu'un des plus proches collaborateurs du Führer m'invitait à l'accompagner au Berghof.

Je connaissais déjà le Berghof pour avoir reçu ensemble les dirigeants des SA et des JH chez Adolf Hitler. Mais lors de telles réceptions, on ne pouvait pas voir Hitler en personne et en petit comité. J'étais donc très impatient de le voir. Le long trajet en voiture que nous avons fait ensemble de Garmisch à Berchtesgaden m'a également donné l'occasion de parler avec Hess de nos projets de travail pour les mois à venir. Je demandai à Hess si je pouvais parler de mon retour à la troupe au Führer. Il me l'a déconseillé. Une fois qu'il aurait pris une décision négative, il en resterait là. En chemin, Hess me prépara à rencontrer la maîtresse de maison Eva Braun sur la montagne. Il n'a pas associé cela à une remarque sur la discrétion. Il a dû considérer cela comme une évidence. J'ai trouvé très agréable d'être accepté par Hitler et Eva Braun comme si j'allais et venais tous les jours. Cela supprimait d'emblée la distance respectueuse. La première impression des hommes lorsqu'ils rencontrent une femme est certainement très différente. Eva Braun m'a paru naturelle, aimable et gentille. Pour moi, c'était une belle et séduisante femme. D'autres personnalités de premier plan n'étaient pas présentes. Je ne me souviens que des ordonnances, qui devaient faire partie de l'environnement quotidien. Pour le petit cercle, il y avait un repas simple. On ne buvait pas d'alcool et on ne fumait pas non plus. Hitler s'enquit de l'état de santé de Rudolf Hess, ce qui donna lieu à un dialogue, mené principalement par Hitler. Il mit clairement en garde Hess contre le fait qu'il s'occupait de sa santé avec trop de conseillers. Il résuma à la fin : « Hess, tant que vous ne croirez pas en un médecin, vous n'arriverez à rien ». Il a ensuite abordé la question du vol. Là encore, il fit des reproches appuyés à son adjoint : « Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois : ne prenez pas l'avion ! » Il s'est étendu sur

les dommages que le peuple et lui-même subiraient si l'un de ses plus proches collaborateurs s'écrasait. Dix semaines plus tard, Rudolf Hess s'est envolé pour l'Angleterre. Lors de mon départ, Hitler a exprimé son appréciation pour l'engagement de la jeunesse dans la patrie.

Je suis retourné à Garmisch-Partenkirchen et, le 2 mars, j'ai rendu hommage aux vainqueurs des Jeux olympiques d'hiver. La jeunesse allemande était en tête du classement général devant l'Italie, la Slovaquie, la Hongrie, la Norvège, la Bulgarie, les Roumains et l'Espagne. J'ai invité les dirigeants nationaux de la jeunesse à participer aux Jeux d'été de la Jeunesse hitlérienne, qui devaient se dérouler du 25 au 31 août 1941 à Wroclaw. C'est ce qui s'est passé sous la responsabilité générale de mon chef d'État-major, Helmut Möckel. Depuis, les Jeux d'été ont toujours eu lieu à Wroclaw. Le 11 mai 1941, j'ai rendu visite au Dr Goebbels dans son appartement de la porte de Brandebourg. Il m'a accueilli en m'annonçant que le Führer l'avait appelé et avait ouvert la conversation téléphonique par ces mots : « Avez-vous une chaise à proximité ? Alors, asseyez-vous d'abord ! Hess s'est envolé pour l'Angleterre ». Comme Hitler, le Dr Goebbels a interprété ce vol comme l'acte d'un esprit confus. Je pensais au dialogue que nous avions eu il y a dix semaines au Berghof et à la longue rencontre avec Rudolf Hess, chez qui je n'avais pas trouvé la moindre trace de confusion mentale. Il était parfaitement sain d'esprit. C'est ce que j'ai dit au Dr Goebbels. Le 12 mai, la radio et la presse du Parti ont annoncé que Rudolf Hess avait décollé d'Augsbourg pour un vol « dont il n'est pas revenu à ce jour ». Il aurait « montré des traces d'effondrement mental » et aurait été « victime d'hallucinations ». Il a été supposé que Hess « s'était écrasé ou avait eu un accident quelque part au cours de son vol ». Les dirigeants du NSDAP et de ses associations ont été convoqués à l'Obersalzberg. J'espérais obtenir des informations qui allaient au-delà des suppositions exprimées. Mais nous n'avons rien entendu de Hitler sur l'état de Rudolf Hess.[21]

Plusieurs années après la guerre, j'ai souvent parlé du sort de Rudolf Hess avec un Américain parmi les quatre commandants alliés de la prison de Spandau, Eugene Bird. Il a écrit un livre largement diffusé sur lui et lui a fait signer chaque page de son manuscrit. Ce livre est probablement, à l'exception des publications du fils, Rüdiger Hess, le récit le plus authentique de plusieurs années de la prison de Spandau. Le colonel Bird était presque tous les jours de son service à la prison avec Rudolf Hess dans

[21] [NdT : lire à ce propos le témoignage d'Hermann Giesler dans son livre *Un autre Hitler* paru ici : didi18edition.com.]

sa cellule et l'interrogeait sur ses motivations pour le vol et sur ses expériences en Angleterre. Bien entendu, il lui demanda en particulier s'il avait effectué son vol sur ordre de Hitler et si son vol avait été effectué à sa connaissance. Rudolf Hess est resté muet à ce sujet et a toujours gardé le silence lorsque cette question a été abordée. Le colonel Bird, comme il me l'a dit, est arrivé à la conclusion, après d'innombrables discussions, que Hess connaissait parfaitement l'attitude de Hitler envers l'Angleterre et qu'il savait qu'il avait l'intention de faire la paix avec les dirigeants britanniques. C'est en connaissance de cause et par conviction personnelle qu'il a accepté sa mission de paix. Mais il a pris seul la décision de voler. Je pense que cette conclusion est la plus proche de la réalité. Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui clairement établi, après plus d'un demi-siècle, que Hess, avec son Messerschmitt 110 modifié et le poids des réservoirs de réserve supplémentaires, a osé réaliser une prouesse aérienne en traversant les barrages aériens allemands et adverses. Il a consacré sa vie à une mission de paix. Il aurait mérité une distinction pour ses efforts en faveur de la paix et non un emprisonnement à vie. Dans la première quinzaine de juin 1941, je me suis rendu à Rome. En tant que chef de l'Office social, j'y avais déjà participé à des réunions de travail internationales, de sorte que la capitale italienne ne m'était pas inconnue. Des délégations de jeunes italiens et leurs dirigeants s'étaient souvent rendus en Allemagne et à Berlin. Le représentant de la direction de la jeunesse du Reich à Rome, Heinz Wilke, m'a conseillé de faire rapidement ma première visite en tant que dirigeant de la jeunesse du Reich chez notre partenaire de l'Axe. Heinrich Hartmann, le chef du département « Arts plastiques » de la direction de la jeunesse du Reich, m'a accompagné lors de mon voyage.

Je regardais avec beaucoup d'intérêt les efforts de construction de la jeunesse italienne et j'espérais vivement pouvoir rencontrer le créateur de la nouvelle Italie, Benito Mussolini. J'avais auparavant étudié en détail son parcours. Il est passé du statut de journaliste à celui de socialiste, de la marche sur Rome à celui de chef de gouvernement. Nous avons visité différentes installations de l'organisation de jeunesse et avons été conduits au Forum Mussolini, un terrain avec des constructions où toutes les possibilités étaient offertes pour la pratique de disciplines sportives et où pouvaient également avoir lieu des stages de formation pour les jeunes chefs italiens. Nous avons assisté à une démonstration de jeunes au cours de laquelle des exercices d'entraînement ont été présentés, qui m'ont semblé précis, anguleux et quelque peu semblables à du dressage. Ce type d'entraînement semblait nécessaire à la mentalité italienne.

Lors d'une manifestation de la jeunesse, le Duce et moi nous sommes adressés aux jeunes. J'attendais Mussolini à l'entrée du lieu de la manifestation lorsqu'une petite voiture, la Topolino, la « Mäuschen », arriva. À ma grande surprise, le Duce, qui était lui-même au volant, en est descendu. D'un geste engageant, il me laissa passer en premier. Il fut accueilli par des acclamations frénétiques. Cet enthousiasme était compréhensible, car le Duce ne s'adressait pas seulement à la jeunesse par ses actes politiques, mais aussi par sa sportivité. Il s'adonnait à la natation, à l'équitation, à l'escrime et pilotait son avion.

L'ambassadeur allemand von Mackensen m'a invité à un dîner. C'est à cette occasion que j'ai fait la connaissance du prince von Bismarck, le petit-fils de notre grand Chancelier. Il était auparavant accrédité comme attaché à Stockholm, où il a rencontré sa femme. Elle était assise à mes côtés ce soir-là. Son père était l'éminent architecte suédois Tenbom. C'était une belle et grande apparition et une personnalité digne. Elle faisait honneur au nom de la famille Bismarck. Avec les dames de table, il semble que j'ai été favorisé à Rome, car lors d'une visite ultérieure, j'étais assis à côté d'une descendante de Dante Alighieri, comme on me l'avait expressément assuré. Cela m'a procuré une grande joie. Parmi les langues romanes, je pouvais me débrouiller un peu en français et en espagnol, mais je ne maîtrisais malheureusement pas l'italien. Je l'ai beaucoup regretté à cette occasion.

Heinrich Hartmann et moi-même avons demandé du temps pour visiter quelques sites de la Rome antique. La traversée des sept collines, le forum romain, la chapelle Sixtine et les fouilles de la proche Ostie restent inoubliables. Nous sommes allés à Tivoli, non loin de Rome, et avons vu les anciennes installations du palais impérial d'Hadrien et les beaux jardins avec les fontaines de la Villa d'Este. Nous avons invité nos camarades italiens à passer une soirée conviviale. Alors qu'elle touchait à sa fin, Heinrich Hartmann et moi avons convenu de passer une fois la nuit sous le ciel méridional de Rome sans accompagnement italien. Sans nous en rendre compte, nous avons quitté la table ronde par une sortie secondaire, en passant par la cuisine, et avons atterri au cours de la nuit dans le Collosseum, où nous avons terminé cette soirée dans un restaurant du sous-sol. Aux premières heures du matin, nos camarades italiens nous y ont retrouvés et ont annoncé que Hitler avait essayé de me joindre par téléphone à l'hôtel. Lorsque j'ai rendu visite à Hartmann dans le sud-ouest de l'Allemagne il y a quelques années, il m'a rappelé cette scène que j'avais déjà oubliée : « Tu as regardé ta montre et tu as dit : il est trop tard. Maintenant, je ne peux plus appeler le Führer ».

Ma réception chez Mussolini était prévue pour le lendemain matin. Alors que je m'apprêtais à quitter l'hôtel par la porte tournante, un employé de la réception se précipita derrière moi en criant : « Un appel pour vous, le Haut Commandement de la Wehrmacht ». Effectivement, j'appris que le Führer m'avait donné l'autorisation de m'engager à nouveau dans la Wehrmacht et que je devais me présenter au bataillon de réserve du régiment d'infanterie 9 à Potsdam. Ma demande, que Hess m'avait déconseillé de présenter, avait donc été satisfaite. Je me rendis sur la Piazza Venezia, où le Duce avait l'habitude de s'adresser à la population romaine depuis le balcon de son cabinet de travail. Dans le bureau, j'ai parcouru une assez grande distance en direction de Mussolini, qui m'a reçu debout à côté de son bureau. Comme il parlait allemand, il n'y avait aucune difficulté de communication. La première chose que je lui ai dite, c'est que je venais de recevoir du Führer la nouvelle que je pouvais à nouveau servir dans les troupes. Il m'a souhaité bonne chance. Je lui ai dit qu'après mes visites, j'avais acquis la conviction que beaucoup avait été fait pour la jeunesse italienne sous son gouvernement. Il m'a dit que nous pouvions être reconnaissants d'avoir un dirigeant comme Hitler. Cela m'a rappelé les paroles similaires du défunt chef d'État turc Kemal Atatürk.

De retour à l'hôtel, j'ai rapidement fait mes bagages et pris le chemin du retour. En chemin, j'ai réfléchi à l'éventualité d'un conflit militaire, maintenant que j'avais à nouveau le droit de servir comme soldat. Je ne pensais pas à une invasion de l'Union soviétique.

À Potsdam, j'ai pris mes affaires auprès de l'IR 9, j'ai chargé mon chef d'État-major Möckel de me remplacer pendant mon absence et je suis parti la nuit même pour Cracovie, où je me suis présenté au poste de commandement du front. Là, j'ai été informé de la marche du régiment d'infanterie n° 50. Il était basé en temps de paix à Küstrin et Landsberg. Après avoir servi brièvement dans l'IR 8 prussien à Francfort-sur-l'Oder, j'ai rejoint un régiment prussien que j'ai rapidement rattrapé. En tant que lieutenant, j'ai été affecté à la 6e compagnie en tant que chef de section. Pendant la marche vers l'est, j'ai fait la connaissance de mes sous-officiers et de mes soldats. Alors que je marchais devant mon unité, il arrivait qu'ici et là, un soldat me crie du bord de la route : « Salut, Artur ». Parmi eux se trouvait également l'ancien chef d'État-major de la région Mark Brandenburg, Oskar Bartsch, qui était stationné sur un aéroport de campagne. Il y eut donc au passage une brève et joyeuse rencontre avec d'anciens dirigeants de la JH.

Vers le 20 juin, nous avons atteint notre objectif de marche, Bug. De l'autre côté du fleuve commençait l'Union soviétique. En face de nous, une hauteur s'élevait, au sommet de laquelle se trouvait une propriété agricole que nous observions en permanence. Il y régnait un va-et-vient animé de soldats. Tard dans la soirée, le calme régnait et le chant de mélodies russes mélancoliques nous parvenait. Je supposais que cette propriété était fortement fortifiée. Le 21 juin, nous savions que l'invasion de l'Union soviétique commencerait à l'aube. J'ai vérifié une dernière fois que les armes et les sacs de radeaux étaient prêts. Sur le terrain, j'ai rencontré le commandant du régiment, le colonel Röpke, à cheval. Je lui fis part du résultat de notre reconnaissance, à savoir que la propriété d'en face était occupée par des soldats et très probablement fortifiée. Je me suis permis de lui proposer de passer devant avec ma section. « Les autres unités le font déjà », dit le colonel, « leur section et leur compagnie attaquent la hauteur de front ». Il devait savoir mieux que moi. Il connaissait le plan général et avait une meilleure vue d'ensemble.

Le lendemain matin, le 22 juin 1941, la campagne de Russie a commencé à 3h15. Dans le plus grand silence, nous avons passé la proue avec nos sacs de radeaux et avons débarqué sans incident. Lorsque nous avons atteint la moitié de la hauteur, un feu nourri et meurtrier a été ouvert sur nous de toutes les directions du domaine. Dans la bataille, j'ai soudain ressenti un coup violent dans l'avant-bras droit et je l'ai vu pendre. Peu après, j'ai également ressenti une douleur dans le haut du bras gauche, juste au-dessus du coude. J'ai été mis hors de combat. Mon sous-officier Wiswel s'est approché de moi en rampant depuis l'arrière. Je lui ai crié : « Reculez ! Vous allez vous faire avoir aussi ». Le brave homme me dit alors : « Ce n'est pas moi qui compte, Monsieur le Lieutenant. Mais ce serait dommage pour vous ». Si quelqu'un m'avait dit cela pendant l'étape, j'aurais simplement balayé la chose d'un revers de main avec un « tant pis ». Mais ici, au feu, c'était inconcevable. Il me fit une attelle avec des brindilles pour lui redonner de l'appui. Je lui ai confié le commandement de la section. Je ne sais plus comment je suis descendu. Je n'ai retrouvé la mémoire que lorsque deux soldats m'ont fait passer à l'arrière, soutenu par la passerelle provisoire des pionniers. La conduite, toujours évasive, sur le bord extrême d'une digue bosselée, est devenue un véritable calvaire. Les colonnes de véhicules défilaient sans fin devant nous. Le mouvement vers l'avant, vers le front, était prioritaire. En chemin, un Landais m'a jeté une bouteille de vin rouge du camion dans la voiture ouverte. Mon compagnon m'a dit que je devais en boire, et cela m'a fait du bien.

Sur la place principale de l'association, on m'a déposé dans un bâtiment en briques rouges et on m'a allongé sur des tables rapprochées les unes des autres. Autour, il y avait des médecins en tablier de caoutchouc rouge. Ils ont immédiatement procédé à l'amputation. Ma prochaine étape était l'hôpital militaire de Zamosz, qui était déjà tellement bondé que nous devions d'abord nous allonger dans les couloirs. Plus tard, j'ai obtenu un lit. Une sympathique infirmière de l'Ostmark nous a soignés. L'euphorie de la vie m'a envahi. Voici le récit de l'histoire de la 111e division d'infanterie :

« Le 22 juin à 3h15, la campagne de Russie a commencé sur l'ensemble du front oriental entre la mer Noire et la mer Blanche. Les cinq bataillons de la 111e DI, placés en première ligne, franchirent la proue sur des radeaux et des passerelles de pionniers, malgré une faible résistance de l'ennemi. On renonça à un tir d'artillerie. La surprise a réussi. La 2e Kp RI 50 a pu s'emparer du pont ferroviaire près de Horodlowice sans subir de pertes, mais l'ennemi a opposé une résistance acharnée près du domaine de Zdary Wielkie. Ici, 250 élèves de Staline (cadets militaires) se sont battus avec fanatisme dans des bunkers bétonnés reliés entre eux. La 6/1R 50 a subi des pertes lors de l'attaque. Les lieutenants Seltenheim et Langner sont tombés, le lieutenant Axmann, alors chef de la jeunesse du Reich, qui venait de prendre en charge sa section, a été grièvement blessé par balle au bras, d'autres sous-officiers et hommes ont donné leur vie ou ont été blessés. Ce sont les troupes de choc du PiBtl. 111 qui ont enfumé les bunkers. L'oblt Fritz Naujoks, commandant de l'État-major de la division, a brisé les derniers avec des grenades à main. Ce n'est que vers midi que les pionniers ont pu achever la construction du pont de 16 tonnes ».

Après quelques jours, j'ai été transporté par avion à Berlin. Le foyer Oskar-Helene, devenu le Lazarett 113, dont le médecin-chef était le professeur Lothar Kreuz, m'a accueilli. Je le connaissais déjà en tant que recteur de l'université Friedrich Wilhelm à Berlin. Ce qui m'a le plus impressionné au lazaret, ce sont les camarades qui avaient été plus gravement blessés que moi et qui, après avoir surmonté le pire, avaient gardé leur humour. J'ai appris qu'une sœur avait épousé un blessé qui avait perdu ses deux jambes. Oui, ces nonnes ! Avec leurs soins dévoués, elles étaient le bon esprit de l'hôpital militaire.

J'ai reçu la visite, entre autres, de la dirigeante espagnole des femmes et des jeunes filles Pilar Primo de Rivera, dont le frère avait été assassiné alors qu'il dirigeait la Phalange, du futur maréchal général Milch, organisateur de la Lufthansa et secrétaire d'État au ministère de l'Aviation du Reich, ou du prince August Wilhelm, avec lequel j'ai pu avoir une longue conversation sur son père, l'empereur. Je me demandais depuis longtemps pourquoi, en novembre 1918, les fils du prince et de l'empereur, chacun à la tête d'une compagnie, ne s'étaient pas opposés à la révolte. Je lui ai posé la question et

il m'a répondu que le prince héritier aurait dû en donner le signal. Ils avaient été éduqués de telle sorte que le fils aîné, le prince héritier, avait non seulement toujours la priorité, mais aussi la prééminence dans les décisions. Il était intéressant pour moi de l'entendre parler de la relation entre le prince héritier et la famille. Il était intéressant pour moi d'apprendre de sa bouche les relations de son père avec Bismarck. Le prince August Wilhelm m'avait apporté du vin rouge d'un très vieux millésime, que j'ai dégusté avec le professeur Kreuz et mon collaborateur, le docteur Liebenow. Le vice-commandant de la jeunesse italienne, Sellanie, est venu d'Italie. Il m'a transmis ses salutations et un cadeau de Mussolini, une amphore phénicienne qui avait une valeur muséale. J'ai appris qu'elle avait été volée chez moi par un communiste à la fin de la guerre. Parmi les diplomates, l'ambassadeur italien Dino Alfieri s'est présenté et m'a offert sa maison de campagne sur l'île de Capri pour les vacances de convalescence qu'il m'avait conseillées. Je la lui ai louée et j'ai entrepris le voyage vers « l'île des sirènes » avec ma femme Ilse. Comme les blessures nécessitaient encore un traitement, mon ami et conseiller médical, le Dr Liebenow, m'a accompagné.

Lorsque nous avons embarqué sur le ferry à Naples, dans un port rempli de bateaux qui se balançaient, que nous avons traversé le golfe et que nous avons débarqué à la Marina Grande, un monde s'est ouvert à moi, qui contrastait fortement, mais agréablement, avec les jours passés en Russie. La maison de campagne de l'ambassadeur était située sur une pente. Le matin, par beau temps, lorsque nous nous retrouvions pour le petit-déjeuner sur la grande terrasse accueillante, nous regardions la mer immense et interminable par-dessus les vignes et les jardins de plantes, de fruits et de fleurs colorées et joyeuses du sud. En faisant quelques pas, nous avons vu les trois rochers Faraglioni, l'emblème de Capri, aux formes bizarres et abruptes. Au fur et à mesure de notre rétablissement, nous avons exploré les petites niches rocheuses de l'île, où les individualistes invétérés pouvaient se baigner comme le Seigneur les avait créées, nous avons remonté la Via Krupp, qu'un ancêtre de ce dernier avait fait construire, et nous y avons rencontré l'acteur Hans Albers, nous avons remonté le chemin jusqu'à Anacapri, situé plus haut, et avons admiré la villa richement décorée d'œuvres d'art et d'objets que le médecin et poète suédois Axel Munthe avait construite là-haut en réponse à sa nostalgie du sud, et avons admiré la vue sur le golfe de Naples depuis les terrasses environnantes. Le compatriote suédois d'Axel Munthe, le poète August Strindberg, avait également été attiré par l'île voisine d'Ischia. C'est là que son monument

nous a accueillis lorsque nous avons débarqué. À Capri, nous avons laissé un batelier ramer jusqu'à la célèbre « Grotte bleue », qui nous a captivés par ses couleurs changeantes. Le soir, nous avons regardé au loin Sorrente et avons découvert la silhouette du Vésuve dans la brume. Nous avons visité les lieux où, selon la légende, les empereurs romains Tibère et Auguste venaient déjà se détendre il y a 2 000 ans, nous avons entendu parler de Lénine et des poètes russes Tourgueniev et Maxime Gorki qui se sont laissés envoûter par cette île, ainsi que des séjours de nos poètes Gerhart Hauptmann et Rainer Maria Rilke. Des amis italiens attentifs nous ont rendu visite. Combien de fois ai-je dû penser que d'autres blessés n'avaient pas la possibilité de vivre de telles vacances de convalescence. Les bons moments sont toujours ceux qui se terminent le plus vite. En partant, Maria, l'âme de la maison qui entretenait la propriété et s'occupait de nous, nous a remis correctement la facture sur laquelle elle n'avait oublié ni le verre cassé ni le papier toilette.

La fraîcheur de l'automne nous accueillait déjà à Berlin. Je me rendis à Vienne chez le Reichsleiter von Schirach afin de convenir avec lui de l'objectif et du mot d'ordre annuel pour 1942. Je suis allé le trouver dans son bureau de la Ballhausplatz, où il se consacrait à son travail, assis au bureau du prince Metternich. À cette époque, le festival Mozart se déroulait à Vienne, ce qui me donna l'occasion d'assister à la représentation d'Idomeneo, dirigée par Richard Strauss lui-même. Schirach a invité Richard Strauss, le Ministre du Reich Dr. Hans Frank et moi-même à dîner au « Husaren ». J'avais déjà rencontré l'aimable maître et compositeur Franz Lehär lors du congrès des auteurs à l'Académie de droit allemand, mais ce fut pour moi une expérience de voir Richard Strauss en petit comité. Il était alors âgé de 78 ans et se tenait à l'écart de la conversation, tandis que le Ministre Dr. Frank brillait par ses remarques et ses plaisanteries spirituelles, dont il pouvait lui-même rire le plus abondamment. Les visites à Vienne avaient ceci de bon qu'elles donnaient droit à un billet pour le Burgtheater, où l'on pouvait voir les grands de cette scène, tels Paula Wessely, Attila Hörbiger, Ewald Baiser et Raoul Aslan, ou rencontrer quelques artistes créateurs dans la maison de Schirach sur la Hohen Warte. Schirach avait réussi à faire de Vienne un centre culturel et à y faire venir les forces dirigeantes de la vie culturelle du Reich, telles que Richard Strauss, les chefs d'orchestre Böhm et Knappertsbusch ainsi que les Müthel. Il a également célébré à Vienne le 80e anniversaire du poète Gerhart Hauptmann.

Goebbels, Ministre du Reich à Berlin, n'a pas toujours accompagné cette évolution avec sympathie, car il était soucieux d'empêcher le départ des

meilleurs éléments vers Vienne. Je ne peux m'empêcher de penser au rôle joué par mon camarade et Obergebietsführer, le Dr Rainer Schlösser. D'une part, il se sentait lié au Reichsleiter von Schirach personnellement ainsi qu'à sa ligne culturelle à Vienne, d'autre part, il était dramaturge du Reich et directeur du département théâtre dans la maison du Dr Goebbels, et dirigeait en outre, en tant que chef de bureau principal, le travail culturel dans la direction de la jeunesse du Reich. Il est resté à ses postes jusqu'à la fin de la guerre, essayant d'équilibrer autant que possible les intérêts et les tensions. J'ai admiré cet exercice de corde raide. J'ai pu apprécier cette performance à sa juste valeur, car moi aussi, en tant que chef du bureau social de la direction de la jeunesse du Reich, j'ai travaillé en même temps dans différentes grandes organisations, comme le Front du travail allemand, l'Organisation nationale-socialiste de bien-être du peuple et l'Académie du droit allemand, et je connaissais les difficultés qu'il y avait parfois à trouver un équilibre entre les chefs. Les derniers jours de mon congé de convalescence ont été pour moi une profonde respiration avant les dures années de guerre qui allaient suivre. J'ai repris mes fonctions lors de la réunion de travail des chefs de région et des chefs de jeunes filles de la région, le 5 décembre 1941 à Munich. J'ai remercié mon représentant Helmut Möckel et tous les collaborateurs pour le travail exemplaire accompli en mon absence et j'ai expliqué les directives relatives à l'effort de guerre dans le pays et le mot d'ordre de l'année 1942. Il s'agissait de l'engagement à l'Est et du service rural.

Lorsque je me suis penché sur l'année 1941, les victoires courageusement remportées par nos soldats m'ont rempli de confiance en l'avenir. Mais on ne pouvait pas non plus ignorer que les annonces quotidiennes de décès augmentaient, qu'il fallait se battre sur deux fronts, que la guerre aérienne au-dessus de l'Allemagne s'intensifiait et que, comme au temps de Napoléon, un ennemi supplémentaire nous donnait du fil à retordre avec l'arrivée prématurée d'un hiver russe extrêmement rigoureux. La troupe n'avait pas été suffisamment équipée de vêtements chauds, ce qui a entraîné de nombreuses pertes dues au gel des membres. Cette erreur a probablement contribué à ce que Hitler remplace le commandant en chef de l'armée von Brauchitsch et prenne lui-même le commandement suprême. Il a appelé la population à faire don de vêtements d'hiver chauds pour les soldats souffrant du froid glacial. La Jeunesse hitlérienne s'est également mise au service de cette aide pour le front. Les historiens militaires étrangers s'accordent à dire que la crise de l'hiver 1941/42 n'aurait pas été surmontée sans la volonté, l'énergie et la détermination inflexibles

d'Adolf Hitler. Certes, la stratégie de la guerre éclair n'a pas pu être mise en œuvre avant l'arrivée de l'hiver, certes la guerre de mouvement s'est transformée en guerre de position, mais l'ennemi n'a pas réussi à faire des percées décisives sur le front allemand. Le commandement allemand a gardé le contrôle de la situation.

Ce n'est qu'à cette époque, après la stabilisation des conditions sur le front, que j'ai obtenu un rendez-vous avec Hitler pour mon retour. C'était le 13 mars 1942. Je me suis rendu au quartier général de la Wolfsschanze près de Rastenburg en Prusse orientale, qui était bien camouflé dans la forêt. Dans un périmètre plus large, il y avait aussi des prairies et des marais. Il y régnait un climat peu propice à un séjour permanent, comme les médecins devaient le constater plus tard. J'ai passé les postes de contrôle des cercles d'exclusion, auxquels ma venue avait été annoncée. Hitler m'a chaleureusement accueilli dans une simple baraque. Il était seul. Le chef de la chancellerie du Parti, Martin Bormann, n'était pas présent. Hitler s'enquit des circonstances de ma blessure et de mon appréciation de l'esprit combatif des soldats soviétiques. J'ai souligné que je ne pouvais pas encore parler d'une expérience suffisante, puisque j'avais été blessé dès le début de la campagne, et j'ai raconté qu'en tant que dirigeant de la Jeunesse hitlérienne, j'avais eu en face de moi, dans un bunker fortifié, une élite de cadets militaires soviétiques, les élèves de Staline, qui s'étaient battus courageusement jusqu'au bout. Mais je savais par mes camarades, qui avaient été engagés en Russie plus longtemps que moi, que nous devions nous attendre à une très forte résistance.

Hitler fit alors les cent pas et exprima son opinion à ce sujet. Il était parti du principe que les Soviétiques étaient forts, que derrière eux il n'y avait pas seulement de grandes masses d'hommes et d'armes, mais aussi une idée. Mais il ne s'attendait pas à ce qu'ils soient aussi forts. Il avait reçu des informations selon lesquelles une forte marche vers notre frontière était en cours du côté soviétique. Il en avait déduit qu'une attaque soviétique contre nous pourrait avoir lieu dans un avenir proche. Il devait l'anticiper. Il aurait été extrêmement dangereux de repousser cette attaque en se défendant sur un terrain national étroit. Il devait également gagner de l'espace en Russie pour ses opérations. La campagne de Russie a été la décision la plus difficile de sa vie. Il pensait devoir mener ce combat de son vivant. On ne peut pas comparer la Russie soviétique à la Russie tsariste. Avec le bolchevisme, un nouveau phénomène politique est apparu dans l'histoire sous la direction de la Russie. Le bolchevisme a une prétention universelle, poursuit comme objectif une révolution mondiale et aspire ainsi à la domination du globe. Il

cherche à atteindre cet objectif par tous les moyens, par l'infiltration et la subversion, par l'insurrection et la rébellion et par la violence. Lui, Adolf Hitler, l'a prêché depuis 1919. Les bolcheviques ont eu beaucoup plus de temps que nous, de 1917 à aujourd'hui, un quart de siècle.

« Imaginez, Axmann » – à ces mots, Hitler s'est arrêté devant moi et m'a saisi du regard – *« si nous avions eu 25 ans pour construire et éduquer la jeunesse ! Durant cette période, Staline a créé non seulement une élite dirigeante politique, mais aussi une élite dirigeante militaire. Beaucoup ont considéré comme une erreur le fait qu'il ait écarté les généraux et les officiers bourgeois de leurs responsabilités. Mais ce qu'on lui a reproché comme une faiblesse est justement sa force aujourd'hui. Il a remplacé les intellectuels bourgeois chancelants par des individus déterminés, qui exécutent systématiquement les ordres donnés. Nous devons être conscients du fait que nous ne disposons pas encore d'un corps de commandement homogène dans notre armée. Tant que nous sommes victorieux, cela ne nous porte pas trop préjudice. Les opportunistes sont toujours du côté de la victoire. Mais cela pourrait devenir dangereux si nous ne gagnions pas toujours. C'est pourquoi nous devons veiller à ce que des forces appropriées et compétentes émergent de la jeunesse. Votre tâche, Axmann, est d'assurer à la troupe et à ses officiers une relève prête à l'emploi et de former une sélection dans la jeunesse. Elle sera l'élite de demain. Faites tout ce qui peut servir le front et aider la patrie ».*

J'ai rendu compte au Führer du travail accompli jusqu'à présent par les jeunes dans ce sens, je l'ai informé de nos projets futurs et de la volonté d'engagement inconditionnelle des jeunes. Il a exprimé son approbation et sa reconnaissance. Après cet entretien, j'ai participé à un pot-au-feu au quartier général. En quittant le quartier général, j'ai vu à une certaine distance Hitler, dans son manteau gris, ramener sa chienne de berger et la faire sauter par-dessus le mur d'escalade. L'entretien avec Hitler et l'expérience de sa volonté hors du commun m'ont conforté dans l'idée de poursuivre sur la voie que j'avais choisie.

L'aide à la patrie, c'était tous les services rendus par les jeunes dans l'agriculture, pour la Reichspost, pour les chemins de fer et les transports, dans l'aide aux voisins et dans bien d'autres domaines dont il a déjà été question ici. L'aide au front signifiait l'éducation à l'engagement, l'entretien des forces de l'esprit par le travail culturel, la participation à toutes les mesures visant à promouvoir la capacité professionnelle, en particulier dans l'industrie de l'armement, l'éducation physique renforcée et l'entraînement à la défense. Il s'agissait en grande partie de domaines d'activité de la paix qui étaient désormais orientés vers les exigences de la guerre. C'était particulièrement vrai pour l'entraînement à la défense.

Après nous avoir confié la direction de l'ensemble de la jeunesse allemande depuis le 1er décembre 1936, l'armée de terre, la Waffen-SS,

l'armée de l'air et la marine de guerre attendaient de nous que nous répondions pleinement à leurs besoins en matière de relève appropriée. Même en temps de guerre, nous n'avions rien changé aux principes de la formation par rapport au temps de paix. Elle se déroulait toujours de manière adaptée à la jeunesse, sans formation à l'arme réelle. Nous refusions la soldatesque et ne voulions pas de petites recrues. Ce n'est que dans les six derniers mois de la guerre que les jeunes de 16 et 17 ans ont été formés aux armes dans le cadre du Volkssturm allemand, créé par un décret de Hitler. Certains cercles du Haut Commandement de l'armée et la direction de la jeunesse du Reich avaient des avis divergents sur l'entraînement à la défense. Le Haut Commandement de l'armée a tenté à plusieurs reprises d'assumer la responsabilité de l'entraînement militaire des jeunes. Pendant de nombreuses années, notre chef de région, le Dr Schlünder, a veillé à ce que ces efforts ne se concrétisent pas. Il en a résulté bien sûr de nombreux désaccords, mais on ne peut en aucun cas généraliser en disant que la collaboration entre les forces armées et la direction de la jeunesse du Reich a été mauvaise ou improductive. Au contraire, pendant mon service en tant que Reichjugendführer, j'ai eu de très bonnes relations, voire des relations de camaraderie, avec les inspecteurs de l'éducation et de la formation au sein du Haut Commandement de l'armée. Je pense avec beaucoup d'estime au lieutenant-général Ludwig Wolff, le conquérant de la forteresse de Sébastopol, ainsi qu'au lieutenant-général Karl-Wilhelm Specht, commandant de l'école d'infanterie de Döberitz et inspecteur général pour la relève du Führer.

Il ne fait aucun doute que la Wehrmacht a gagné en importance et en influence pendant la guerre. C'est pourquoi, à mon époque, des efforts énergiques ont été déployés pour que les jeunes soient formés à la défense dans les casernes de l'armée. Afin d'éviter une opposition, j'ai pris contact avec l'actuel inspecteur de l'éducation et de la formation au sein du Haut Commandement de l'armée, le général Hans Frießner, qui devint plus tard colonel général et chef de l'armée et des groupes d'armée. Dans notre volonté de bonne collaboration, nous sommes immédiatement convenus de faire appel à une décision du Führer sur cette question litigieuse et avons demandé ensemble une date d'entretien auprès de lui, que nous avons obtenue très rapidement. Hitler nous a reçus fin avril 1942 sur l'Obersalzberg. Nous nous tenions dans le hall devant la grande fenêtre panoramique qui donnait sur le magnifique paysage montagneux. Le général Frießner a d'abord présenté sa conception, puis j'ai pris la parole pour exposer mes idées. Après une brève discussion, Hitler prit sa décision

dans le sens de ma proposition. Les choses étaient ainsi claires. À l'avenir, l'entraînement militaire se déroulerait dans des camps de trois semaines organisés par les Jeunesses hitlériennes.

Cette décision a toujours été respectée par la Wehrmacht. Le Ministre du Reich et chef de la Chancellerie du Reich, le Dr. Lammers, a résumé comme suit le résultat de la discussion auprès du Führer dans une lettre du 12.5.1942 adressée au Reichsmarschall du Grand Reich et chargé du plan quadriennal, au Haut Commandement de la Wehrmacht ainsi qu'à tous les ministres du Reich :

« Le Führer a ordonné que la classe la plus âgée des Jeunesses hitlériennes reçoive une formation prémilitaire permanente. La formation doit être dispensée dans le cadre de cours de trois semaines qui se déroulent dans les camps de la Jeunesse hitlérienne et non dans les casernes et qui sont organisés par la direction de la Jeunesse du Reich. Dans un premier temps, le recours aux jeunes ne doit se faire que dans la mesure où les formateurs mis à disposition par la Wehrmacht peuvent être libérés sans difficulté.

La production ne doit en aucun cas être perturbée par la convocation des jeunes à la formation prémilitaire. La formation doit donc avoir lieu, dans la mesure du possible, pendant les congés de travail des jeunes.

En outre, les jeunes ne doivent être appelés à l'entraînement militaire que dans la mesure où des pièces d'équipement, notamment des bottes, peuvent être mises à disposition.

J'ai demandé au chef de la jeunesse du Reich allemand de vous contacter pour l'application de la directive du Führer en ce qui concerne votre secteur d'activité et vous prie de faire le nécessaire à cet égard ».

Les camps d'entraînement à la défense étaient placés sous la direction d'un chef de JH. Il devait si possible être officier et avoir fait son service au front. Pour les sous-officiers, il s'agissait en premier lieu d'instructeurs qui avaient déjà travaillé dans les JH. Il va de soi que ce sont surtout des sous-officiers blessés et qui ne pouvaient plus être utilisés pendant la guerre qui ont été détachés. Le fait que nombre d'entre eux aient suivi leur formation pendant les vacances témoigne de la volonté d'engagement idéaliste des jeunes. Il fallait donc absolument veiller à ce que le but du repos soit également atteint en plus de la formation. C'est pourquoi un repos nocturne de 8,5 heures en été et de 9 heures en hiver était prévu. Le temps libre était en règle générale de 3 heures par jour. Environ 1,5 heure était consacrée aux activités sportives. La pause de midi s'étendait également sur environ 1,5 heure. Le reste du temps était consacré au service sur le terrain, à l'instruction sur les armes, aux exercices de tir avec une carabine de petit calibre, à l'enseignement de la lecture et du dessin des cartes ainsi qu'aux

exercices d'ordre et au service intérieur. L'extinction des feux était fixé à 22 heures.

Dans le camp également, la formation sur le terrain constituait un point fort de l'entraînement à la défense. Chaque garçon devait apprendre à se déplacer correctement sur le terrain. Il apprenait à évaluer le terrain et à l'exploiter, à se camoufler, à reconnaître les cibles et à les aborder correctement ainsi qu'à transmettre des messages de manière fiable. Ce type d'entraînement plaisait également à de nombreux garçons. En règle générale, deux exposés de formation étaient donnés chaque semaine et une soirée à domicile était organisée. Chaque jour, un bref communiqué de presse était publié. Le dimanche, une cérémonie matinale était organisée. Le résultat de la formation était consigné dans une fiche de route que le soldat entrant en service remettait au service de la Wehrmacht lors de l'enrôlement. Avant d'entrer dans le camp, les jeunes étaient examinés pour déterminer leur degré d'aptitude. Les camps faisaient l'objet d'une surveillance médicale à intervalles réguliers, également dans le domaine de l'hygiène. Ils disposaient d'une infirmerie dont s'occupait une infirmière, une fille du service de santé ou un feldscher. Les cas de maladie bénins pouvaient ainsi être soignés dans le camp. Les cas plus graves étaient envoyés à l'hôpital. Les jeunes étaient assurés contre les accidents et les maladies.

Une bonne alimentation était importante pour la récupération. J'ai contacté le secrétaire d'État au ministère de l'Alimentation et de l'Agriculture du Reich, Herbert Backe, et lui ai demandé de définir une catégorie de restauration favorable pour les camps d'entraînement à la défense. Ils ont alors été classés dans la catégorie 1 dans le cadre de l'alimentation pour les camps collectifs de la jeunesse. Cela correspondait au ravitaillement de l'armée de réserve dans le pays. Après une période de camp de trois semaines, on a pu constater une prise de poids moyenne de 1,5 à 2,5 kg chez les participants.

La formation dans les camps d'entraînement à la défense s'inscrivait dans le cadre du service obligatoire pour les jeunes. Chaque camp comptait environ 200 jeunes âgés de 16,5 ans et plus. Environ 15 instructeurs de l'armée de terre et de la Waffen SS étaient à leur disposition. Les logements étaient mis à disposition par le Reichsarbeitsdienst, la Wehrmacht et la Hitlerjugend. En avril 1942, Hitler avait pris la décision de créer des camps d'entraînement militaire. Début mai, tous les préparatifs étaient terminés et fin mai, les premiers camps d'entraînement à la défense commençaient. Les cours d'initiation pour les sous-officiers, au cours desquels la formation

adaptée aux jeunes était discutée et expliquée à l'aide d'exemples, s'avéraient absolument nécessaires. Cela garantissait une formation uniforme dans tout le Reich. De temps en temps, les chefs de camp se réunissaient pour des réunions de travail, auxquelles j'ai participé par exemple à Berlin, à Prague et à Luxembourg. On y échangeait les expériences faites. Il est arrivé que des garçons se plaignent du ton de la voix et du « meulage » des instructeurs. De tels cas étaient réglés en accord avec la Wehrmacht et, après examen d'une plainte justifiée, le sous-officier concerné était révoqué, car il n'était manifestement pas adapté à une formation adaptée aux jeunes. Cela pouvait également concerner un chef de camp des JH, qui n'était certes pas le supérieur disciplinaire des sous-officiers, mais qui avait manqué à son devoir de surveillance et de diligence dans de tels cas signalés.

Des titulaires de la croix de chevalier, des soldats et des officiers m'ont confirmé que les camps d'entraînement à la défense des JH constituaient une bonne préparation pour le service en troupe. Le général d'infanterie Kienitz a déclaré dans le *Stettiner General- Anzeiger* du 5.9.1943 que « les recrues préformées dans les camps d'entraînement à la défense se distinguent devant leurs camarades », et le lieutenant-colonel Neinhaus s'est exprimé dans le *Rheinisch-Westfälische Zeitung* du 4.9.1943 sur le sujet : « Depuis le mois de mai de l'année dernière, les jeunes ont été mis à l'épreuve dans les premiers camps de WE, qui se sont multipliés continuellement, et aujourd'hui déjà, la troupe reconnaît avec reconnaissance les avantages de cette préparation à la défense ». Une critique contraire était rare. Le commandant de l'armée de réserve, le colonel général Friedrich Fromm, qui avait visité quelques camps d'instruction, m'a fait part de son entière satisfaction. Selon les données de la direction de la jeunesse du Reich, il existait jusqu'au 31 décembre 1943 : 226 camps d'entraînement dans lesquels 514 972 garçons avaient été formés. Parmi eux, 361 477 avaient obtenu le certificat d'instruction de guerre ; 141 322 remplissaient les conditions de l'insigne de performance JH et 59 937 celles du certificat de chef d'exercice d'instruction de guerre. Quelque 54 818 garçons ont terminé la formation sans ce certificat de performance. Le travail des Jeunesses hitlériennes a bénéficié de la formation dispensée dans les camps d'entraînement à la défense, car les participants ont pu transmettre les connaissances acquises à leurs unités.

Avant d'être convoqués dans les camps d'été, les jeunes recevaient un avis de disponibilité qu'ils devaient présenter au chef d'entreprise, à l'autorité ou au directeur d'école afin de fixer la date de leur congé. Pour les

membres des écoles supérieures, un règlement spécial a été conclu avec le Ministre du Reich pour la science, l'éducation et la formation du peuple, en tenant compte de la formation scolaire et des vacances. Les entreprises et les autorités pouvaient demander le report de la date de convocation si les nécessités internes de l'entreprise l'exigeaient en cas d'urgence. Les congés pour les jeunes étaient régis par la loi sur la protection de la jeunesse ou par des décrets des ministres compétents du Reich. Selon ces textes, les participants de plus de 18 ans devaient bénéficier des mêmes congés que les plus jeunes. En outre, la loi sur le congé des employés et des ouvriers pour l'éducation physique du 15 février 1935 s'appliquait aux stages d'entraînement à la défense, selon laquelle les frais de transport vers et depuis le camp d'entraînement à la défense étaient remboursés. Si le jeune avait des membres de sa famille à charge totale ou partielle, une aide familiale pouvait lui être accordée s'il n'était pas payé par l'entreprise pour le congé. Les participants aux WELagern étaient également soumis aux dispositions de la Wehrmachtfürsorge- und -Versorgungsgesetz (loi sur l'assistance et la prévoyance de la Wehrmacht).

Les formations spéciales de l'aviation, de la marine, des renseignements et des patrouilles ne disposaient pas de camps d'entraînement à la défense. Des groupes spéciaux d'une soixantaine de garçons ont été créés pour elles dans certains camps afin de répondre à leur formation spécifique. Seule l'armée de mer organisait ses propres stages de formation dans 12 camps situés au bord de l'eau. Fin 1943, la JH de l'aviation a également créé ses propres camps.

J'ai déjà expliqué que les unités spéciales étaient nées de la volonté des jeunes de pratiquer des activités sportives spécifiques. Il est donc tout à fait possible qu'un membre de la JH de la marine, en temps de paix, se soit ensuite engagé dans l'armée de l'air. Si je me souviens bien, c'était aussi le cas du pilote de chasse Hans-Joachim Marseille, « l'étoile d'Afrique », qui avait connu tant de succès. Cela a changé pendant la guerre, dans la mesure où les formations spéciales ont été orientées vers l'assurance de la relève pour la Luftwaffe, la Kriegsmarine, les troupes de renseignement et la Waffen-SS. Nous avions conclu des accords correspondants avec les éléments de la Wehrmacht. Après concertation avec eux et la Waffen-SS, j'ai fixé l'effectif de toutes les unités spéciales à un total de 35 % des effectifs de la Jeunesse hitlérienne.

Le développement d'autres camps d'entraînement à la défense a également augmenté le besoin d'instructeurs et de sous-officiers à détacher de la troupe. Seule une partie d'entre eux étaient des chefs de la jeunesse. Il

n'était donc pas rare que deux tendances s'affrontent dans les camps de formation : le sous-officier de l'ancienne école et le chef de la jeunesse, qui voyait dans le garçon en premier lieu un jeune camarade désireux de servir et qui méritait d'être traité avec respect. Lorsque, au bout de six mois, les plaintes des garçons concernant le « meulage » se multiplièrent sous des mots grossiers, je me sentis obligé de résumer une nouvelle fois, sous une forme tranchante, mes instructions aux chefs de camp dans l'ordre du Reich 29/42 K du 23.11.1942. On pouvait y lire :

« L'éducation et la formation dans les camps de WE visent à garantir l'aptitude au service militaire et la disponibilité des jeunes hitlériens prêts à effectuer leur service militaire pour la lutte pour l'existence du peuple allemand et à assurer en outre la capacité physique et la préformation technique pour le futur service militaire. La méthode d'éducation et les matières enseignées servent cet objectif. Les jeunes hitlériens convoqués dans les camps de WE ne sont donc pas des recrues, mais des jeunes âgés de 16 à 18 ans qui doivent être éduqués conformément à la jeunesse et dont la formation est sans armes, c'est-à-dire une étape préalable à la formation des recrues.

Cette orientation fondamentale et cet objectif des camps de WE sont rendus obligatoires pour tous les chefs de camp de la Jeunesse hitlérienne et les instructeurs des unités de la Wehrmacht lors des stages d'initiation de la Jeunesse hitlérienne. En outre, les instructions de service de la Jeunesse hitlérienne de la direction de la Jeunesse du Reich pour la direction des camps d'entraînement à la défense définissent la méthode et les moyens d'éducation. Il est notamment précisé que les exercices punitifs, les gardes punitives, etc. sont strictement interdits.

Or, la direction de la jeunesse du Reich est informée à plusieurs reprises par des participants aux stages ou par leurs parents que dans certains camps, le 'meulage' des garçons et l'utilisation des expressions les plus méchantes et les plus grossières de la part des instructeurs sont monnaie courante, malgré toutes les indications. Ce qui est fait aux jeunes par une telle méthode de formation peut rarement être réparé dans la vie...

Si les jeunes hitlériens continuent à être traités pendant leur service avec les expressions les plus méchantes et les plus cruelles, ils sont profondément touchés dans leur conception idéaliste et dans leur attitude vénérable envers le sexe opposé. La conception de la vie, la morale et l'attitude de ces garçons sont réduites en peu de temps à la négativité. C'est un crime contre ces garçons.

Les chefs de camp de la Jeunesse hitlérienne qui sont au courant de tels incidents dans leur camp et qui n'y mettent pas fin sont inadmissibles en tant que chefs de la Jeunesse hitlérienne et donc en tant qu'éducateurs de la jeunesse. Les chefs de camp de la Jeunesse hitlérienne chez qui un tel traitement indigne des participants aux stages se produit, mais qui n'en sont pas eux-mêmes conscients, ne sont pas aptes à être chefs de camp. Les instructeurs qui se rendent coupables de telles choses dans un camp de la Jeunesse hitlérienne n'y ont pas leur place. Indépendamment du fait que, dans certains cas, le chef

de camp concerné, dans le camp duquel des faits similaires se sont produits, devra personnellement en répondre devant moi, tous les chefs de camp doivent immédiatement faire connaître, lors d'une réunion de service avec les formateurs, le contenu de cette constatation sur les principes d'une éducation de la jeunesse conforme aux Jeunesses hitlériennes ».

Afin de mettre fin aux dérives négatives dans les camps, il était nécessaire de nommer un inspecteur spécial du Reich pour les camps d'entraînement à la défense, qui devait principalement se rendre à l'extérieur du pays et inspecter les camps. Pour cela, il fallait quelqu'un qui, d'une part, était un chef de la jeunesse corps et âme et qui, d'autre part, possédait l'expérience du front dans l'infanterie acquise lors de la campagne de Russie. Gerhard Hein, qui réunissait ces conditions en sa personne, a été nommé inspecteur du Reich pour les camps d'entraînement à la défense par l'Obergebietsführer Dr. Schlünder. Il est né en 1916 et est originaire de Haute-Silésie. Son père était mineur et il avait lui aussi travaillé un certain temps comme jeune mineur. Dans le Jungvolk et les Jeunesses hitlériennes, il avait été chef de site, puis avait rejoint le Landjahr, dans lequel il avait servi avec enthousiasme. Lors de la campagne de France, il a reçu la croix de chevalier en tant que sous-officier et en Russie, en 1942, les feuilles de chêne de la croix de chevalier de la croix de fer. Il a été blessé à plusieurs reprises. Durant la campagne de Russie, il s'est également distingué par ses propositions. Ainsi, il proposa pour l'hiver la mitrailleuse montée sur traîneau et les soldats-ballons gonflables qui devaient attirer le feu ennemi. Fin 1944, il prit en charge un régiment dans la 12e division blindée SS « Hitlerjugend », qu'il dirigea lors des durs combats en Hongrie. À la fin de la guerre, il a fait partie, en tant que lieutenant-colonel, de l'État-major du maréchal général Busch auprès du gouvernement Dönitz. En raison de ses performances et de son courage, il obtint son brevet d'officier sans avoir besoin de passer le baccalauréat. Cette décision reflète également le nouvel ordre social.

Malgré la défection de formateurs inadaptés, la collaboration avec la grande majorité des sous-officiers fut réjouissante et aboutit à un résultat très positif dans la préparation de la relève pour la Wehrmacht, ce qui fut également confirmé par les chefs de troupe. Si ces camps de préparation étaient devenus depuis 1942 une pièce maîtresse de l'entraînement à la défense, celui-ci ne s'y limitait nullement. Dans le cadre du service habituel de la JH générale, il continuait à être effectué selon les conditions de commandement données. Pour cela, nous disposions de forces plus anciennes. C'est ainsi que les membres des Jeunesses Aériennes et

Motorisées Hitlériennes ont été formés pendant la guerre par le Corps Aérien National-Socialiste et le Corps Motorisés National-Socialiste, même si la guerre n'a pas été sans conséquences sur le personnel de formation de ces organisations et y a provoqué des lacunes considérables.

Il en va de même pour la formation à l'équitation et à l'attelage des garçons par la SA ou le corps équestre national-socialiste et pour la formation des membres du service de patrouille par la SS. Wilhelm Ohnesorge, Ministre de la Poste du Reich, qui avait ordonné à ses services de mettre à la disposition de la JH des appareils et du matériel, comme cela avait été fait pendant la guerre par les unités correspondantes de la Wehrmacht. Le Dr Ohnesorge s'intéressait beaucoup aux activités de la JH, puisqu'il était directeur du télégraphe au Grand Quartier Général pendant la Première Guerre mondiale, inventeur du circuit à 4 fils dans le domaine de la téléphonie et promoteur de nos recherches, y compris dans le domaine atomique. L'amiral Adolf von Trotha, chef d'honneur de la Marine JH, était ouvert à tout soutien, et la Kriegsmarine a également apporté son aide aux unités maritimes JH pendant les années 1940 à 1945. Suite aux expériences faites pendant la guerre, les Jeunesses hitlériennes ont assumé des tâches supplémentaires dans le domaine de l'entraînement militaire. Ainsi, au début de l'année 1940, le Haut Commandement de la Luftwaffe s'est adressé à la direction de la jeunesse du Reich pour lui demander d'assurer la relève préinscrite pour la carrière de radio de bord de la Luftwaffe. C'est ce que nous avons fait. Les jeunes intéressés de la JH aéronautique reçurent la formation correspondante par les instructeurs radio du corps d'aviation nationale-socialiste. En quelques mois, ils ont atteint l'objectif de leur formation avec zèle et application et ont pu passer leur examen final. En décembre 1940, j'ai appelé la classe la plus âgée à se porter volontaire pour la carrière de radio de bord de la Luftwaffe.

La campagne d'hiver en Russie exigeait une bonne formation au ski des jeunes soldats, qui faisait jusqu'à présent partie de l'éducation physique et de l'entraînement à la défense. Elle devait maintenant être renforcée en accord avec le Haut Commandement de l'armée de terre et la Waffen-SS. Si jusqu'à présent, l'entraînement au ski se déroulait principalement dans les régions montagneuses, il était désormais généralisé aux régions de plaine. De même, la relève suffisamment préparée pour les troupes de montagne de l'armée de terre de la Waffen-SS nécessitait une formation plus intensive à l'alpinisme dans les unités des JH. Des groupes d'alpinisme ont été créés à cet effet. Contrairement aux groupes d'aviation ou de marine, ils ne constituaient pas une formation spéciale. Leur service s'inscrivait dans le

cadre du programme global de la JH générale. En règle générale, elle avait lieu deux dimanches par mois. Les excursions de plusieurs jours en montagne étaient très appréciées. Quatre camps d'entraînement à la défense ainsi qu'un camp de formation du Reich, qui dépendait de la direction de la jeunesse du Reich, ont été créés spécialement pour les groupes de courses en montagne. Le Club alpin allemand, dont le Ministre Dr. Arthur Seyß-Inquart était le président, fournissait les formateurs. La formation ne se déroulait pas seulement en haute montagne, mais aussi dans les régions de plaine de moyenne montagne et proches des Alpes.

Une tâche supplémentaire consistait à former les membres de la JH motorisée aux bateaux d'assaut afin d'assurer la relève des pionniers nautiques motorisés de l'armée. Cette formation était assurée par les spécialistes du NS-Kraftfahrkorps. Les garçons intéressés devaient remplir les conditions suivantes : permis de conduire de classe 4, certificat d'aptitude à la nage libre et examen médical sur l'aptitude supposée à devenir pionnier, avec un résultat positif. La formation comprenait l'acquisition de connaissances approfondies sur le moteur du bateau, l'enseignement de la circulation en tenant compte en particulier du règlement de la circulation sur les voies navigables et l'acquisition de l'aisance sur l'eau et de la maîtrise de la technique de conduite des bateaux d'assaut avec et sans moteur. La durée de la formation était d'un an et se terminait par un certificat de fin de formation. L'instruction a commencé en 1943. Une formation ne pouvait avoir lieu que là où il y avait des tours de bateaux à moteur de pionniers. Ce ne devait pas être la dernière tâche supplémentaire pour l'entraînement à la défense.

Malgré toutes les contraintes imposées aux JH par l'effort de guerre dans la patrie, la coopération avec la jeunesse de l'étranger et des nations amies n'avait en aucun cas été réduite au cours de la quatrième année de guerre. Bien au contraire. J'avais l'impression que tout le monde à l'étranger voulait se rapprocher de nous encore plus qu'auparavant. Cela s'est également manifesté par les fréquentes visites de dirigeants et de délégations de jeunes étrangers en Allemagne. Elles venaient de Norvège, des Pays-Bas, du Portugal, d'Espagne et de plusieurs autres pays. Nous envoyions nos délégations à l'étranger, bien que les grands voyages soient limités et que les déplacements à l'étranger soient soumis à l'autorisation de la direction de la jeunesse du Reich ou du ministère des Affaires étrangères. Lors de ces rencontres, il a été question de renforcer la coopération par une union plus étroite, y compris sur le plan de l'organisation. Auparavant, Baldur von Schirach avait déjà évoqué cette idée avec son ami Renato Ricci,

ancien chef de la jeunesse italienne et actuel ministre corporatif, et moi-même. Au cours des premiers mois de l'année 1942, j'ai invité les dirigeants de la jeunesse de 13 nations à des réunions à Berlin pour discuter de cette question avec eux. Nos discussions ont porté sur les particularités de la coopération bilatérale et, surtout, sur les principes qui devraient régir le fonctionnement d'une telle alliance. Les participants à la réunion ont demandé un échange de guides à long terme, car la formation de leurs camarades dans nos écoles de guides a fait ses preuves. En ce qui concerne l'encadrement des jeunes travailleurs étrangers travaillant en Allemagne, il a été convenu que l'organisation de jeunesse concernée devait envoyer des représentants en Allemagne afin d'aborder cette question avec nous. Avec le chef de la jeunesse slovaque Macek, par exemple, nous avons discuté de la possibilité d'offrir des places d'accueil supplémentaires pour les enfants et les jeunes évacués de nos régions menacées par l'aviation. La même question a fait l'objet d'une discussion avec le chef de la jeunesse hongroise, le maréchal-lieutenant Beldy. Les dirigeants de la jeunesse des pays nordiques ont demandé à ce que quelques places soient mises à leur disposition dans les écoles Adolf Hitler pour leur jeune sélection. Ils se sont déclarés prêts à employer des volontaires pour notre service terrestre à l'Est.

Mais l'essentiel de nos discussions a porté sur les principes que j'ai énoncés et qui, selon nous, pourraient guider le travail d'une association européenne de jeunes. Ces principes sont les suivants : l'éducation nationale relève uniquement de l'autodétermination de chaque pays. Il n'existe aucune directive ou instruction émanant d'un organe de direction central. La confession religieuse reste inviolable. Chaque pays dispose d'un siège et d'une voix, qu'il s'agisse d'un grand ou d'un petit pays. Au sein de la centrale, des communautés de travail sont mises en place pour certains domaines tels que la jeunesse et le travail culturel, la jeunesse et l'éducation physique, la jeunesse et le travail, etc. qui doivent servir à l'échange d'expériences. La direction de l'une de ces communautés de travail par le dirigeant de la jeunesse du pays concerné pourrait être envisagée comme coresponsable de la responsabilité globale. Toutes les organisations de jeunesse des pays membres sont unies dans la lutte contre le matérialisme et le bolchevisme. Mes interlocuteurs ont eu suffisamment de temps pour réfléchir à ces principes. J'ai cependant eu l'impression qu'ils les acceptaient. Il y avait certainement encore des propositions et des objections à faire sur des questions particulières.

Début mai, j'ai eu l'occasion de présenter à La Haye nos idées sur la coopération de la jeunesse européenne au directeur de la NSB néerlandaise, Anton Mussert. Après que Hitler eut reçu Mussert, la NSB devint une organisation partenaire reconnue du NSDAP. L'entretien avec Mussert s'est déroulé en présence de son adjoint, van Geelkerken, qui était également le chef de l'organisation de jeunesse, le « Jeugdstorm ». On m'a confirmé qu'à l'avenir, des garçons et des filles néerlandais travailleraient dans le service rural de la JH dans les territoires de l'Est, sur la base du volontariat. Pendant la guerre, j'ai travaillé avec van Geelkerken dans un esprit de camaraderie. Il m'a impressionné par sa personnalité. Avec les dirigeants des organisations de jeunesse nordiques, j'ai notamment discuté de la question de savoir si nous devions viser une fédération de jeunesse germanique ou une fédération de jeunesse européenne. Pour nous, il était évident que notre coopération devait être particulièrement étroite en raison de notre parenté ethnique. Mais l'histoire de notre continent n'a pas été et n'est pas seulement le fruit de l'action des Germains, mais aussi de celle des Romains et des Slaves. Une confédération germanique de la jeunesse aurait eu pour conséquence que les Roms et les Slaves se seraient réunis en une confédération de la jeunesse propre. Nous ne voulions pas de cette séparation. Notre objectif était l'Europe. Il est remarquable et intéressant que les chefs de la jeunesse nordique aient immédiatement et sans hésitation opté pour une association européenne de la jeunesse. Ce n'était pas si évident, si l'on considère que dans l'Allemagne nationale-socialiste, on parlait toujours du Grand Reich germanique auquel on aspirait. Et nous parlions nous-mêmes de la coopération germanique, des camps d'entraînement militaire germaniques et du service terrestre germanique comme expression de notre attachement particulier.

Le plus grand défenseur du Grand Empire germanique et de l'idée était le Reichsführer SS, Heinrich Himmler, qui avait été chargé par Hitler de coordonner le travail dans les pays nordiques et dont le centre de contrôle germanique relevait de sa responsabilité. Cela pouvait entraîner de graves difficultés. Dans l'urgence de l'action, je n'en étais pas aussi clairement conscient à l'époque qu'avec le recul du temps. Baldur von Schirach et moi avions décidé de créer une association de jeunesse européenne. Entre-temps, il avait pu exposer ses idées sur la création d'une association européenne de la jeunesse à Benito Mussolini et obtenir son accord. En juin 1942, j'ai rencontré à Venise Aldo Vidussoni, le dirigeant de l'organisation de jeunesse italienne GIL, qui était également secrétaire général du Parti fasciste. Je l'ai informé du résultat de mes discussions avec les autres

dirigeants de la jeunesse. Vidussoni partageait notre point de vue sur les questions de principe, si bien que nous sommes rapidement tombés d'accord. Il avait perdu un œil et un bras dans la lutte contre les Brigades internationales en Espagne. Nous nous sommes retrouvés en tant que camarades. Nous nous sommes mis d'accord sur les festivals de Weimar et de Florence. Nous avions invité à ces festivals les dirigeants de la jeunesse des nations qui nous étaient amies.

Le festival de Weimar a poursuivi une tradition éprouvée et appréciée au cours de la quatrième année de guerre. Cette fois-ci, le festival a été élargi pour devenir le festival européen Weimar-Florence. Quatorze organisations nationales de jeunesse ont envoyé des participants actifs à l'organisation culturelle et aux concours. La délégation italienne des actifs comptait à elle seule 126 participants, ce qui permet de se faire une idée de l'ampleur de ces jeux. Mais ce qui les caractérise avant tout, c'est l'excellence de leurs représentations. Le 18 juin, les visiteurs ont été accueillis sur la place devant le théâtre national allemand de Weimar, parmi lesquels se trouvaient, comme le veut la tradition, de jeunes travailleurs et travailleuses ainsi que des vainqueurs et des vainqueuses de la compétition professionnelle du Reich. Ensuite, j'ai reçu les invités à l'hôtel « Elephant ».

Des diplomates ont également assisté au festival de Weimar, parmi lesquels l'ambassadeur espagnol, le comte de Mayalde, l'envoyé hongrois Sztöjay, l'envoyé finlandais Kivimäki et l'envoyé slovaque Cernak. L'après-midi, les réunions des communautés de travail pour la musique, le livre pour la jeunesse, la presse pour la jeunesse, la radio et le théâtre ont débuté. Le soir, les Jeux ont été ouverts par une manifestation culturelle de la jeunesse européenne dans la Halle de Weimar. Le lendemain, les portes du musée Donndorf se sont ouvertes sur l'exposition « Jeunes arts plastiques », une présentation de photos a donné des informations sur les constructions de la Jeunesse hitlérienne, et l'exposition européenne « Livre de jeunesse et presse » a été présentée dans la salle des fêtes du château. Le soir, nous avons assisté à l'excellente représentation « Die Räuber » de Friedrich Schiller. La performance d'acteur de Heinrich George dans le rôle de Franz Moor m'a particulièrement enthousiasmée. Il a placé la barre si haut pour ce rôle que, jusqu'à présent, toutes les interprétations du « canaille » sont restées en deçà pour moi. Après cette représentation, un petit cercle s'est réuni avec Heinrich George dans la « cave des artistes ». Au cours de la conversation, un académicien se permit de faire remarquer, avec un soupçon de critique, qu'on pouvait jouer le rôle de Franz Moor autrement. Et cela après cette magnifique performance ! Je suis resté bouche bée

pendant un instant. George ne dit pas un mot, se leva, enleva sa tunique et, en manches de chemise, joua brièvement différentes versions du rôle de Franz Moor. Ce fut la meilleure réponse et, pour moi, une expérience de la nature primitive d'un grand acteur au sang pur, qui restera toujours dans ma mémoire. Le jour suivant, nous avons eu droit à une heure de cinéma allemand pour la jeunesse au cinéma « Zentralpalast », à un après-midi convivial au château et au parc du Belvédère et, le soir, à la représentation de « Maximilian von Mexico » de notre camarade et collaborateur de la direction de la jeunesse du Reich Fritz Heike. Les jours précédents, le concours de musique s'était déroulé en continu. L'après-midi, le prix de la musique de Weimar a été décerné dans le cadre du concert des lauréats « Les jeunes talents se présentent ». Le 21 juin, j'ai tenu une conférence sur Friedrich Schiller lors de la cérémonie au Deutsches Nationaltheater. Dans son discours de 1937 à Weimar, Baldur von Schirach avait choisi le thème « Goethe an uns ». Les deux poètes se tenaient et se tiennent aujourd'hui main dans la main – immortalisés par l'artiste dans un monument – sur la place devant le Deutsches Nationaltheater. Cette fois-ci, j'ai voulu consacrer mon intervention au plus jeune des deux, celui que Goethe avait pris la liberté de considérer comme un grand poète face aux dictateurs de la littérature contemporaine et dont la création était l'affaire d'une grande et noble âme. Je me suis senti particulièrement stimulé par le fait que les pensées et la poésie de Schiller ont été les fidèles compagnons de ma jeunesse dans des temps difficiles.

Combien nous avons été saisis par « Les Brigands », que le jeune homme de vingt ans, à peine sorti de l'adolescence, a créés alors qu'il luttait avec Karl Moor contre l'humanité détraquée, contre le « siècle des castrats » et le « siècle des taches d'encre ». Très tôt, l'idée de liberté l'a ému et il a reconnu que, mal comprise et interprétée, elle devait dégénérer en débauche et en absence de liens. C'est pourquoi il laissa Karl Moor, qui combattait lui aussi l'injustice par l'injustice, s'exprimer : « Je me trouve au bord d'une vie épouvantable et j'apprends maintenant que... deux hommes, comme moi, feraient s'écrouler tout l'édifice du monde moral ». Pour lui, l'idée de liberté était liée à un ordre moral et à un devoir supérieurs. L'amitié, pour laquelle, au jugement de ses compagnons, il était naturellement doué à un haut degré, lui paraissait louable. C'est ce qu'il exprimait dans la « Caution », lorsqu'au dernier moment apparaissait l'ami salvateur, pour qui la fidélité n'était pas une illusion d'enseignant. Dans son poème « Les idéaux », il a fait l'éloge de l'amitié : « Le grand maître du monde était sans ami, il ressentait le manque, c'est pourquoi il a créé des esprits, miroirs psychiques de sa

béatitude ». L'étincelle divine de l'enthousiasme vivait en lui lorsqu'il exhortait chacun, avec le marquis Posa, « à respecter les rêves de la jeunesse quand il sera homme, à ne pas s'égarer quand la sagesse de la poussière blasphémera l'enthousiasme, fille du ciel ». Pour lui, l'idéal n'était pas une lubie, il devait toujours être en harmonie avec le possible et le nécessaire. Il louait « la belle force éthérée de s'enflammer dans une grande résolution ».

Schiller était poète et philosophe. Dans une lettre à Goethe, il écrivait : « D'habitude, le poète me précipitait quand je devais philosopher, et l'esprit philosophique là où je devais faire de la poésie ». Pour le philosophe, ses propres mots s'appliquaient : « Son immense royaume est la pensée et son instrument ailé est le mot ». Il saisissait l'essence du poète par ces mots : « Les dieux lui ont donné l'esprit le plus pur, dans lequel le monde, l'éternel, se reflète. Il a vu tout ce qui se passe sur terre et tout ce qui scelle encore l'avenir. Il a siégé dans le conseil le plus ancien des dieux et a surveillé les semences les plus secrètes des choses ». L'art est le moyen d'éduquer à la perfection humaine, et c'est ainsi qu'il a adjuré tous les artistes : « La dignité de l'humanité a été remise entre vos mains, préservez-la. Elle s'enfonce avec vous, elle s'élèvera avec vous ». L'art joyeux apporte la joie dans la vie sérieuse. « Joie, belle étincelle divine, fille de l'Élysée. Nous entrons ivres de feu, Céleste, dans ton sanctuaire ». C'est ainsi que commence son hymne, que Beethoven, dans sa solitude baignée de lumière, a mis en musique immortelle.

L'après-midi du même jour, nous avons assisté au spectacle « Jeunes théâtres et pratiques amateurs », et le soir, à un concert intitulé « Les peuples européens dans leur musique ». Le lendemain, une conférence festive nous a fait découvrir l'œuvre de Dante Alighieri, le créateur de la « Divine Comédie ». Cette journée s'est terminée par une représentation du « Faust » de Goethe.

Le dernier jour, le 23 juin, a eu lieu la remise du prix du livre de jeunesse de Weimar et l'annonce des résultats des différents groupes de travail. En début d'après-midi, la représentation des « Meistersinger von Nürnberg » de Richard Wagner a commencé, avec la participation de chœurs de la Jeunesse hitlérienne. Le Festival européen de la jeunesse s'est achevé par un rassemblement devant le Théâtre national allemand, avec un grand concert des Jeunesses hitlériennes, au cours duquel Baldur von Schirach, citoyen d'honneur de cette ville, a pris la parole pour un discours de grande envergure.

Dix jours plus tard, les Journées culturelles européennes se poursuivaient à Florence. De la ville de Goethe et de Schiller, on est passé à

la ville de Dante et de Michel-Ange. Outre les représentations culturelles, les discours du Ministre italien de la Culture, M. Bottai, et de notre chef de région, le Dr Rainer Schlösser, ont été au centre de l'attention.

Les visiteurs de Weimar ont pris conscience, au cours de ces journées riches en expériences, que nous devons cultiver les germes de grandes choses, afin qu'ils ne meurent pas sous la dureté de la guerre et le poids oppressant du quotidien. De nombreux jeunes gens et jeunes filles, jeunes travailleurs du front et du poing, nous ont écrit avec joie pour nous faire part de la richesse qu'ils ont reçue dans cette ville silencieuse. Plus d'un jeune qui s'était autrefois élevé à Weimar grâce à l'art classique se battait maintenant sur le vaste front pour l'Allemagne, la patrie de son âme.

En marge du festival, un petit événement s'est produit, mais il allait avoir une grande importance pour ma vie personnelle. Jutta Rüdiger, la responsable du BDM au sein du Reich, me présenta la nouvelle tenue de service des dirigeantes du Bund Deutscher Mädel. Elle avait choisi pour cela une pianiste de Salzbourg et une jeune violoniste de la région de la Ruhr. Lorsqu'elles sont venues me voir, j'ai reconnu en la jeune violoniste la jeune fille qui m'avait si fortement impressionnée par son jeu, son caractère et son apparence lors de l'inauguration d'un foyer pour jeunes filles à Gelsenkirchen deux ans auparavant. Un soir, elle a donné un concert avec quelques participants au concours de musique à l'hôtel « Elephant ». Je l'ai invitée à notre table, où j'étais assis avec des jeunes chefs d'autres pays. Elle m'a dit qu'elle avait entre-temps terminé les camps de sélection d'Oberursel et de Prague, qui avaient été organisés à la demande de notre organisme de promotion des talents. Le professeur Hermann Diener l'avait désignée à Prague pour participer au concours de musique de Weimar. Après notre première rencontre avec les violonistes Otto Schärnack de Berlin et Büchner de Nuremberg, elle s'était hissée au sommet des jeunes solistes européens.

Juste après Weimar, j'avais invité le chef de l'organisation du Reich et directeur du Front du travail allemand, le Dr. Robert Ley, et ses plus proches collaborateurs dans notre maison à l'étranger et j'avais demandé à la pianiste Hilde Rühl d'embellir cette soirée avec son jeu de piano. Je demandai alors à mon jeune invité de table s'il n'aurait pas envie de jouer de la musique avec Hilde Rühl ce soir-là. Elle était d'accord. Elle s'est donc rendue à Berlin avec mon aide de camp Weltzin et moi-même pour prévenir ses parents. Plus tard, elle a encore donné des concerts dans la salle Bach et dans l'ancienne Philharmonie de la Bernburger Strasse. C'est à cette époque que l'amour pour cette jeune fille s'est enflammé en moi. Elle

est arrivée comme une force de la nature à laquelle on ne pouvait pas résister. Il était là, tout à coup. On ne peut pas expliquer l'amour. Lorsque je suis sorti de prison et d'internement après la guerre, nous nous sommes mariés. Elle m'a donné un fils et deux filles.

Les journées de Weimar ont été utiles et significatives pour l'évolution des organisations de jeunesse vers une union au niveau européen. Les principes de cette coopération ayant été approuvés par les dirigeants nationaux de la jeunesse, j'ai eu le mandat d'annoncer la création prochaine d'une association européenne de la jeunesse. D'ici là, il y avait encore deux événements importants, la « Journée de l'engagement de la jeunesse » et les Jeux d'été de la jeunesse hitlérienne à Breslau, où se déroulaient également les championnats allemands de la jeunesse pendant la guerre. La « journée de l'engagement de la jeunesse » était célébrée à l'occasion du transfert des Pimpfe dans la Hitlerjugend et des Jungmädel dans le Bund Deutscher Mädel. En même temps, ils entraient dans la vie active. Le Parti national-socialiste des travailleurs allemands était très intéressé à célébrer et à organiser cette fête avec nous. Après la guerre, on a prétendu ici et là que nous avions voulu remplacer la cérémonie de bénédiction et la communion par cette manifestation. D'autres nous ont attribué des tendances athées dans ce contexte. L'« engagement de la jeunesse » n'était ni une célébration religieuse ni une célébration antireligieuse. Elle invitait les jeunes à agir dans l'intérêt général et à développer certaines qualités de caractère. Après 1942, la journée d'engagement n'a eu lieu que les deux années suivantes. Le point central d'une cérémonie du Reich était toujours mon discours à la jeunesse. Les archives rapportent par exemple ce qui suit le 28 mars 1943 :

« Il (Axmann) leur a demandé, en cette heure où d'autres tâches plus importantes s'ouvrent devant eux, de laisser battre leur cœur dans une profonde gratitude pour les personnes qui les ont beaucoup accompagnés par leur travail, leurs efforts et leurs soucis. Les jeunes ont bien compris la Journée de l'engagement lorsqu'ils la ressentent comme une fête de remerciement pour leurs parents et qu'ils témoignent de cette gratitude par leur obéissance et leur aide active. C'est également avec gratitude que la jeunesse entoure les enseignants et enseignantes qui leur ont transmis les bases du savoir pendant huit ans ... Le dirigeant de la jeunesse du Reich s'est également adressé aux jeunes qui s'apprêtent à entrer dans la vie active : 'Nous ressentons', a dit Axmann, 'une grande bénédiction dans le travail. Il est inné dans la nature de l'Allemand d'être satisfait et heureux après une journée de labeur et d'accomplissement, et de vouloir servir la communauté jusqu'à un âge avancé. Ainsi, nous professons que nous ne travaillons pas seulement pour vivre, mais que nous vivons pour faire notre devoir'. Il est décisif que les jeunes prennent en charge le travail que leur voix intérieure leur conseille et auquel ils sont appelés par leurs dispositions naturelles. Le bon choix de la profession ne détermine pas seulement la

capacité de travail, mais aussi le bonheur et la paix sociale de notre peuple. Toutes les professions sont nécessaires à la préservation du peuple. C'est pourquoi ils ont tous le même honneur. 'C'est un État véritablement socialiste qui se construit de bas en haut sur la base d'une performance toujours plus grande', a déclaré le chef de la jeunesse du Reich. 'C'est notamment pour cette raison que les puissances ennemies, dans lesquelles l'argent règne en maître, ont déclaré la guerre à notre peuple, dans lequel le travail règne en maître...'.

Axmann a invité les garçons et les filles à mener une vie saine, à organiser raisonnablement leurs loisirs, à pratiquer des exercices physiques et du sport, car la culture du corps renforce le caractère et la confiance en soi. Le Reichsjugendführer a conclu l'engagement des jeunes de 14 ans par ces mots : 'Soyez obéissants, seuls les hommes obéissants sont appelés à commander. Soyez courageux, car la liberté et le royaume des cieux ne gagnent pas de demi-mesure. Surmontez la dépendance du bavardage. C'est dans votre discrétion que réside la mesure de votre maîtrise de soi. Louez la persévérance avec laquelle vous surmontez toutes les résistances. Restez humbles, car l'épreuve de la vie est encore devant vous. Conservez pour toujours le naturel, car c'est un don divin. Vénérez nos héros et inclinez-vous avec respect devant ceux qui sont tombés, car c'est à eux que nous devons la vie. L'Allemagne est la mission de notre existence et, comme le dit Herder, le centre de notre bonheur. Gravez-le dans vos jeunes cœurs : la mission de notre vie est le Reich' ».

On peut considérer, dans l'esprit du temps actuel, que ces propos sont totalement aberrants, mais je demande où se trouve la tendance antireligieuse dans tout cela ? Elle n'existe pas. Si on a cru la reconnaître lors d'une des innombrables cérémonies d'engagement, cela ne correspondait ni à l'intention ni aux directives de la direction de la jeunesse du Reich. Aujourd'hui, on est trop facilement enclin à généraliser le cas négatif isolé et à déformer et discréditer ainsi le travail accompli dans notre passé.

En août 1942, les jeux d'été de la Jeunesse hitlérienne se sont déroulés à Breslau avec une force inchangée. Ils ont bénéficié d'un soutien exemplaire de la part du Gauleiter Karl Hanke, ancien secrétaire d'État du Ministre du Reich, le Dr Goebbels. Cela m'a incité à désigner la capitale silésienne comme lieu permanent des jeux de combat d'été. Il est remarquable que le sport chez les jeunes n'ait pas diminué pendant la guerre, mais qu'il ait même augmenté par rapport au temps de paix. Schlünder a constaté qu'avant la guerre, la direction de la jeunesse du Reich ne disposait que de 200 000 RM pour les manifestations au niveau du Reich, alors que pendant la guerre, elle pouvait disposer de 4 millions de RM. Les performances de la classe d'âge la plus ancienne de la JH s'améliorèrent également. Par exemple, pendant la guerre, la course de 10,8 secondes sur 100 mètres a été

réalisée, un temps qui aurait été suffisant pour remporter la médaille d'or lors de la compétition masculine du championnat allemand des années précédentes.

Au même moment, à Breslau, les dirigeants régionaux des Jeunesses hitlériennes se sont réunis avec les chefs de groupe du Corps national-socialiste des chauffeurs routiers pour une réunion de travail, après le décès du chef de corps Adolf Hühnlein quelques semaines auparavant. Hühnlein avait participé à la marche sur la Feldherrnhalle le 9 novembre 1923. Il dirigeait le sport automobile allemand et était membre du conseil des transports du Reich et du conseil d'administration de la société pour les autoroutes du Reich. Il était en outre chef d'honneur de la Motor-Hitlerjugend. Pour lui succéder, Adolf Hitler a nommé Erwin Kraus, combattant de la guerre mondiale et des corps francs, connu avant 1933 pour avoir dirigé l'escadron de groupe sud-ouest du NSKK et pour avoir été l'inspecteur responsable de la formation technique et des équipements du NSKK. À Breslau, j'ai convenu avec lui d'honorer la mémoire d'Adolf Hühnlein en organisant chaque année un voyage dans le Harz pour la Motor-Hitlerjugend.

Dans un accord, nous avons redéfini la collaboration. Selon cet accord, le recensement, la direction et l'éducation, la formation idéologique et l'éducation physique, y compris l'entraînement au tir et au terrain, des Jeunesses motorisées étaient du ressort exclusif du Reichsjugendführer et du Jugendführer du Reich allemand. La formation planifiée en matière de technique de conduite et de sport automobile a en revanche été confiée à la NSKK. En accord avec le chef de la jeunesse du Parti national-socialiste, le chef de corps du NSKK devait déterminer l'objectif de la formation à la conduite automobile et aux sports motorisés, établir le plan de formation et édicter les directives pour son exécution et sa surveillance par les chefs compétents du NSKK. Les tâches de la Reichführerschule der Motor-Hitlerjugend étaient réparties en conséquence. L'accord a toujours fait ses preuves.

Lors des Jeux d'été, des délégations des organisations de jeunesse étrangères des pays européens amis de la Suisse étaient à nouveau représentées. Cette rencontre internationale a conduit à la fondation de l'Union européenne de la jeunesse, qui a eu lieu le mois suivant, entre le 14 et le 19 septembre. Le lieu de fondation était Vienne. Bien entendu, je m'étais demandé si Berlin, capitale du Reich, ne serait pas le lieu le plus approprié. C'est à Vienne que résidait le premier dirigeant de longue date de la jeunesse du Reich, Baldur von Schirach, en tant que gouverneur du

Reich. Il avait le grand mérite d'avoir initié et mené avec succès un travail de communication intensif et varié avec les organisations de jeunesse étrangères. Ce travail à l'étranger des Jeunesses hitlériennes a débouché de manière organique sur la création de l'Union européenne de la jeunesse. Sans ce travail à l'étranger, il n'y aurait pas eu d'Union européenne de la jeunesse. Schirach était donc le maître de maison et le mentor de cette nouvelle association. De plus, il avait porté son attention et son intérêt sur le Sud-Est et ce n'est pas un hasard s'il a été nommé président de la Société pour l'Europe du Sud-Est. Enfin, la création de l'Union européenne de la jeunesse était également un événement de politique culturelle, qui s'est avéré être bien implanté à Vienne. Peut-être que mon ancien Gauleiter, le Dr Goebbels, n'était pas très enthousiaste à l'égard de cette décision, en raison de son attitude bien connue envers Vienne. Mais à mon avis, les arguments plaidaient en faveur de Vienne. Goebbels a été informé des principes de l'Union Européenne de la Jeunesse et des travaux préparatoires en cours par notre chef de liaison auprès du Ministre de l'Information et de la Propagande du Reich, Günther Dietrich, qui y travaillait en tant que conseiller.

Dès le début, nous nous sommes surtout efforcés de coordonner nos intentions avec le ministère des Affaires étrangères. Nous n'ignorions pas que le secrétaire d'État Ribbentrop et les hautes sphères n'avaient aucune sympathie pour nos aspirations. Ainsi, mon intention d'intégrer la jeunesse française à l'Union européenne de la jeunesse a été rejetée par le ministère des Affaires étrangères. Comme il ne nous appartenait pas de faire de la politique étrangère, nous devions nous plier à la politique du Reich.

Déjà auparavant, j'avais eu l'impression que la ligne initiale d'une attitude constructive envers la France n'était plus suivie par la politique officielle du Reich. Au cours du dernier trimestre 1940, j'avais envoyé le chef du service étranger de la direction de la jeunesse du Reich, Heinz Schmidt, en accord avec l'ambassadeur Otto Abetz, en tant que notre chargé de mission et référent pour la jeunesse à l'ambassade d'Allemagne à Paris, et je lui avais personnellement confié la mission d'établir de bonnes relations avec la jeunesse française, de l'aider dans la situation de détresse nationale et de soutenir la politique favorable à la France de notre ambassadeur. Ces derniers temps, nous avons cependant remarqué que cette orientation n'était pas du tout accompagnée d'une approbation amicale de la part du ministère des Affaires étrangères.

L'attitude négative du ministère des Affaires étrangères à l'égard de la création de la Fédération européenne de la jeunesse s'est notamment

traduite, pendant la période de préparation, par le fait que des ambassadeurs étrangers qui avaient fermement accepté de venir à Vienne ont retiré leur participation. Cela m'a particulièrement surpris de la part de l'ambassadeur japonais Oshima, auquel je me sentais personnellement lié, et qui avait manifesté un intérêt particulier pour l'Union européenne de la jeunesse, car il s'attendait à ce qu'un regroupement similaire d'organisations de jeunesse se produise prochainement en Asie de l'Est.

Il s'est fait représenter par l'ambassadeur Sakuma. Dino Alfieri, ambassadeur de l'autre puissance de l'Axe, l'Italie, a lui aussi annulé l'engagement qu'il avait pris auparavant. Nous ne nous sommes pas laissés décourager pour autant. Malgré l'attitude négative du ministère des Affaires étrangères, des observateurs étrangers et des représentants de la vie intellectuelle européenne étaient venus à Vienne. Robert Ley, chef de l'organisation du Reich, Viktor Lutze, chef de l'État-major de la SA, Walter Buch, Gauleiter Karl Hanke – Basse-Silésie, Fritz Bracht – Haute-Silésie, Hugo Jury – Basse-Danube, Sigfried Uiberreither – Styrie et Ernst Wilhelm Bohle de l'organisation étrangère. Les organisations de jeunesse des pays suivants étaient membres de l'Union européenne de la jeunesse : pour la Belgique, la « Nacional-Socialistische Jeugd » flamande de Viaanderen et la jeunesse wallonne Rex, la Bulgarie, le Danemark, l'Allemagne, la Finlande, l'Italie, la Croatie, les Pays-Bas, la Norvège, la Roumanie, la Slovaquie, l'Espagne et la Hongrie. Pour participer au congrès, j'avais invité des dirigeants du curatorium de la jeunesse tchèque, pour la jeunesse lettone le capitaine Alexander Matheas de Riga, chef de l'État-major de direction, pour la jeunesse estonienne le chef de l'État-major de direction Gustav Kalkun et pour la jeunesse portugaise le commissaire national de la Mocidada Portuguesa, le professeur Dr Marcello Caetano de Lisbonne. Ils avaient le statut d'observateurs. Officieusement, notre représentant Heinz Schmidt avait réussi à faire en sorte que des Français soient également présents à Vienne.

Lorsque je suis arrivé à Vienne le dimanche 13 septembre 1942 avec le Dr Jutta Rüdiger, référent du Reich, et Hans von Tschammer und Osten, Reichssportführer et chargé de l'éducation physique de la jeunesse allemande, nous avons trouvé les rues décorées de drapeaux multicolores et festifs représentant les nations amies. L'après-midi, mon chef d'État-major Helmut Möckel et moi-même avons accueilli à la gare les dirigeants des organisations de jeunesse étrangères ; des représentants du NSDAP, de l'État et de la Wehrmacht étaient également présents. Ils ont défilé avec nous devant le cortège des Jeunesses hitlériennes qui s'était présenté en leur

honneur. Le soir, à la tête de tous les chefs de la jeunesse européenne présents, nous attendions à la gare du Sud le Reichsleiter von Schirach et ses invités, dont le ministre corporatiste italien Renato Ricci et le secrétaire général du parti fasciste et commandant général du GIL, Aldo Vidussoni, à la rencontre desquels Schirach était allé jusqu'à la frontière germano-italienne. Le lendemain matin, Ricci, Vidussoni et moi-même nous sommes retrouvés chez Schirach au château de Vienne. Les dirigeants nationaux de la jeunesse ont également rendu visite au maître des lieux.

Le 14 septembre 1942, à 16 heures, dans la grande salle du Gauhaus sur le Ring, l'ancien parlement autrichien, a eu lieu l'ouverture du Congrès européen de la jeunesse et la fondation de l'Union européenne de la jeunesse. Depuis le fronton de la salle avec les statues, l'emblème du taureau avec l'enlèvement d'Europe saluait les personnes présentes sous la forme d'une plaque géante. Au nom des dirigeants de la Jeunesse italienne, le maître de maison von Schirach a souhaité la plus cordiale bienvenue aux délégations des différents pays dans la ville du premier Congrès européen de la Jeunesse. Ses mots « J'ouvre le premier congrès de la jeunesse européenne » ont suscité des applaudissements nourris. Aldo Vidussoni a ensuite transmis les salutations et les meilleurs vœux du Duce pour le bon déroulement du congrès et, en hommage aux grands services rendus à l'unification de la jeunesse européenne, a proposé Baldur von Schirach comme président d'honneur. En signe d'approbation unanime, les dirigeants de la jeunesse et leurs délégations se sont levés de leurs sièges. La même acclamation a eu lieu lorsque le président d'honneur a recommandé à l'assemblée d'élire le commandant général du GIL et moi-même, en tant que deux blessés graves, comme présidents du Mouvement européen de la jeunesse. Dans mon discours suivant, j'ai évoqué les réalisations importantes du premier dirigeant fasciste de la jeunesse Ricci après la marche du Duce sur Rome, notamment son engagement pour l'unification de la jeunesse européenne, et j'ai proposé Renato Ricci comme autre président d'honneur de la fédération. Cette proposition a également été approuvée à l'unanimité.

Schirach a ensuite présenté à l'assemblée les présidents des différentes communautés de travail pour les différents domaines, sur lesquels je m'étais mis d'accord avec eux lors des entretiens préliminaires. Les dirigeants de la jeunesse étrangère ont ensuite adressé leurs mots de bienvenue à l'assemblée. Le groupe de travail « Jeunesse féminine » était présidé conjointement par la dirigeante de la jeunesse italienne, Dr Penelope Testa, la dirigeante des femmes et des jeunes filles espagnoles, Pilar Primo De

Rivera, et la référente du Reich allemand pour le BDM, Dr Jutta Rüdiger. Le Ministre Sakuma, envoyé extraordinaire et plénipotentiaire de l'Union de la jeunesse japonaise, a transmis ses salutations de camaraderie, exprimant sa joie de voir l'Union européenne de la jeunesse établie dans l'esprit des idéaux de la jeunesse, à l'époque de la grande lutte, et annonçant que la jeunesse d'Asie souhaitait également marcher main dans la main avec la jeunesse unie d'Europe.

Le président d'honneur Baldur von Schirach a ensuite pris la parole. Après avoir évoqué l'évolution du travail de la jeunesse en Allemagne et les différentes formes d'éducation, il a annoncé les principes qui ont été discutés au cours des discussions précédentes et qui devraient guider l'action future de l'Union européenne de la jeunesse :

« La mission de l'Association européenne de jeunesse est de consolider et de renforcer la conscience de l'appartenance européenne au sein de la jeune génération. En tant qu'expression du nouvel ordre, l'Union européenne de la jeunesse est une communauté de travail d'organisations nationales indépendantes. Ce caractère de l'Union européenne des jeunes exclut toute ingérence dans les relations internes d'une organisation de jeunesse d'un pays. L'Union Européenne des Jeunes rejette donc toute tentative paneuropéenne de la jeunesse. L'Europe est un faisceau de forces nationales...

Chaque jeune national que nous invitons, qu'il appartienne à un petit ou à un grand pays, a un siège et une voix dans le cercle des dirigeants. Les commissions de travail sont présidées par l'organisation qui s'est distinguée dans le domaine de spécialisation de la commission. Les membres du Conseil européen de la jeunesse sont en principe égaux. Le Comité directeur germano-italien, qui a pris en charge la direction de l'Association européenne de la jeunesse sur la base de l'accord de tous les membres, prend ses décisions en commun. Elles sont communiquées par écrit aux membres et doivent porter la signature des présidents allemand et italien. L'Association européenne de la jeunesse se réunit chaque année. Les présidents peuvent, s'ils le jugent nécessaire, convoquer les membres à des réunions de travail, même indépendamment du Congrès européen de la jeunesse, avec l'accord des présidents. Les responsables des commissions de travail sont tenus de faire rapport au Présidium. Aucun membre d'une commission de travail ne peut être tenu de faire rapport sur des faits dont le secret est d'intérêt national ».

De manière surprenante, Schirach s'était également exprimé, en sa qualité de Reichsstatthalter, sur les mesures d'évacuation des juifs de Vienne, ce qui, quatre ans plus tard, allait largement contribuer au verdict prononcé par les puissances victorieuses au Tribunal militaire international de Nuremberg et qui l'avait condamné à 20 ans de prison. Schirach avait notamment déclaré :

« L'éros est étranger au juif. Le monde antique, ce que nous entendons par Grèce et Rome, par Renaissance italienne, par classicisme allemand et par classicisme, est

tellement opposé à la sensibilité juive que nous pouvons tranquillement avouer dans ce cercle : tout juif qui agit en Europe est un danger pour la culture européenne. Si l'on voulait me reprocher d'avoir expulsé de cette ville, qui avait été autrefois la métropole du judaïsme, des dizaines et des dizaines de milliers de juifs vers le ghetto de l'Est, je dois répondre que j'y vois une contribution active à la culture européenne ».

C'est sur ce discours que s'est terminée l'assemblée constitutive de l'Union européenne de la jeunesse. La présidence se rendit au Burgtheater, où les nombreux invités d'honneur nationaux et étrangers s'étaient entre-temps rassemblés dans la tribune entourée de drapeaux, pour assister avec nous au défilé des Jeunesses hitlériennes de Vienne, à la tête desquelles marchaient une compagnie d'honneur de la Waffen-SS et le bloc de drapeaux des nations participantes.

Les quatre jours suivants ont été consacrés aux réunions des différentes communautés de travail sous la direction de leurs présidents respectifs. Elles ont constitué le véritable cœur du congrès. Les loisirs ont offert aux participants et aux invités de nombreuses possibilités d'information et de découverte. Certains ont assisté à des conférences données par des représentants de la vie intellectuelle, d'autres ont visité la Bibliothèque nationale de Vienne pour jeter un coup d'œil aux documents d'une histoire millénaire. Il s'agissait notamment des chartes des empereurs carolingiens, des chroniques des conciles de l'Allemagne du Nord au Moyen-Âge, des écrits de Luther sur les conflits, des lettres des rois d'Espagne à leurs proches à Vienne, des témoignages sur la défense contre les Turcs, de l'acte d'abdication de l'empereur Charles à la fin du règne des Habsbourg, de la loi fédérale sur la création du Grand Empire allemand, des premières impressions de la Bible par Gutenberg ainsi que des partitions manuscrites de Haydn, Beethoven et Bruckner.

Lors d'une manifestation présidée par le lieutenant de maréchaussée hongrois Beldy dans la salle des fêtes de l'Académie des sciences, l'écrivain et poète danois Svend Fleuron a lu des extraits de ses propres oeuvres, qui reflètent la patrie et la conscience populaire et constituent un hymne à la jeunesse. Il a été chaleureusement applaudi. L'exposé de l'explorateur et voyageur Colin Ross a été accueilli avec un grand intérêt. Il s'est notamment exprimé sur le slogan souvent utilisé du « péril jaune » et a fait remarquer que les peuples d'Asie orientale n'avaient jamais menacé l'Europe, mais qu'il s'agissait plutôt des peuples de la steppe d'Asie centrale, comme le seraient aujourd'hui les successeurs de Gengis-Khan. Le chef de la jeunesse espagnole Elola a présidé une réunion à l'Académie des sciences, au cours de laquelle le directeur général du ministère de l'éducation à Bruxelles, Filip

de Pillecijn, a décrit la lutte de la jeunesse flamande pour les nouveaux idéaux éducatifs, au cours de laquelle le professeur Captayn, des Pays-Bas, a débattu du thème « L'éducation pour notre temps », le Ministre slovaque Tido Gaspar a fait une déclaration enthousiaste sur l'idéal communautaire de la jeunesse européenne et l'envoyé japonais a parlé de l'esprit du samouraï, du courage, de la chevalerie, de la sincérité et de l'obéissance inconditionnelle.

Les représentations de l'Opéra d'État de Vienne et du Burgtheater étaient très prisées et constituaient un enrichissement indéniable de la scène culturelle viennoise. Le gouverneur de Vienne a invité les hôtes étrangers au château de Schönbrunn, où ils ont pu apprécier le charme viennois grâce aux représentations gracieuses du ballet de l'Opéra d'État dans la salle des fêtes. Ils ont assisté à une brillante représentation des « Noces de Figaro » de Mozart dans la Redoutensaal du château, sous la direction du directeur musical Karl Böhm. Des rencontres conviviales ont été organisées et les participants ont eu l'occasion de se retrouver le soir dans des locaux confortables et dans les « Grinzing-Stuben » pour un échange d'idées décontracté. L'un des points culminants fut l'invitation du Reichsstatthalter et de son épouse au château de Vienne.

La présidence de l'Union européenne des jeunes s'est présentée à la presse nationale et étrangère lors d'une conférence. J'ai eu l'impression que l'écho était plus fort à l'étranger qu'en Allemagne. J'ai interprété ce fait comme le fait que le développement d'une conception de l'Europe était bien accueilli à l'étranger et que du côté allemand, la jeunesse avait fait le premier pas vers sa réalisation. Chez nous, un frein semblait avoir été mis au traitement public de l'Union européenne de la jeunesse – à l'exception de Vienne. Le journal espagnol *ABC* a qualifié la réunion de Vienne d'« initiative extraordinairement réussie ». Pour la première fois, une jeunesse dont la force passionnée est le fondement d'une nouvelle Europe s'est réunie à Vienne. L'importance historique de ce congrès est inestimable. Le journal espagnol *Arriba* a qualifié le congrès de Vienne de « rencontre de la jeunesse combative d'Europe ». Le journal *Porunca Vremil* de Bucarest a écrit que Baldur von Schirach avait pu parler des moyens pacifiques par lesquels la jeunesse allait construire l'Europe. Mais c'est sur la base de cette paix intra-européenne que se lèvera la plus formidable des forces armées pour enfin repousser les attentats dirigés contre la vieille culture. La presse slovaque a vivement salué la création de l'association. Le journal *Gardista* lui a consacré une page entière sous le titre « Nouvelle jeunesse des idéaux ». *Agrama Nova Hrvatska* a écrit sous le titre « Union de la jeunesse

européenne » que le peuple croate et sa jeunesse luttent pour les mêmes idéaux que ceux pour lesquels se sacrifient les plus grands peuples européens. Le journal italien *Popolo di Roma* a écrit : « Alors que nous vivons les événements héroïques d'une révolution de peuples comme l'histoire n'en a jamais connu à cette échelle, cette union de la jeunesse européenne peut prendre la signification d'un acte historique aux conséquences incalculables ». Le journal tchèque *Narodni Stred* annonçait que la jeunesse européenne n'avait pas oublié que la domination du capital n'avait apporté aux peuples qu'un état de crise interminable qui menaçait de déboucher sur un chaos bolchevique de destruction de toutes les valeurs culturelles et sociales. La jeunesse tchèque connaît elle aussi la grande différence entre l'ordre social d'hier et celui d'aujourd'hui. Le fait que des représentants de la jeunesse tchèque aient pu participer à la délégation allemande est un signe supplémentaire que le chemin avec le Reich ouvre la porte de l'Europe au peuple tchèque.

Le 18 septembre, la séance publique de clôture du congrès s'est tenue à la Gauhaus. Les responsables des communautés de travail ont présenté leurs rapports sur le résultat de leurs délibérations, précédés par une déclaration de l'enseignant néerlandais de la jeunesse van Geelkerken, qui a souligné l'excellente coopération au sein des communautés de travail. Le groupe de travail « Constructions et voyages » a proposé la construction d'une auberge de jeunesse dans chaque pays participant, qui servirait de point de départ à l'extension prévue du système d'auberges de jeunesse en Europe. Le groupe de travail pour l'entraînement prémilitaire a suggéré d'organiser chaque année un camp européen d'entraînement à la défense dans le but d'échanger des expériences. Le groupe de travail « Jeunesse et sport » a décidé d'organiser chaque année des jeux internationaux de combat d'été et d'hiver. Le groupe de travail « Éducation éthique », dirigé par le Finlandais Loohivouri, proclama l'objectif d'élever les vertus des soldats combattant contre le bolchevisme au rang de base de l'éducation et de faire de la foi en Dieu ainsi que des valeurs de peuple, d'honneur, de travail et de liberté les fondements indestructibles de la nouvelle communauté européenne.

Dans mon exposé, j'ai résumé le résultat des délibérations et, dans les remarques finales, j'ai notamment déclaré ce qui suit :

> *« C'est la jeunesse qui ressent le plus fortement, au-delà de tout ce qui la sépare, la communauté de destin de notre continent. Ici aussi, nous devons constater que les grands événements futurs se profilent à l'horizon dans la jeunesse, qui est la troupe d'assaut d'une nouvelle époque. La création de l'Union européenne de la jeunesse confirme*

solennellement devant le monde entier une situation qui s'est développée organiquement au cours des dernières années grâce à la coopération des organisations européennes de jeunesse. En pleine guerre, les dirigeants de la jeunesse d'État ont donné une véritable consécration à la création de l'Union européenne de la jeunesse par le travail qu'ils ont immédiatement entrepris. Conscients de leur responsabilité paneuropéenne, ils ont résolu de manière exemplaire les tâches qui leur étaient confiées. Dans les communautés de travail, le principe de l'auto-responsabilité et de la coresponsabilité pour le destin de la jeunesse européenne a trouvé sa réalisation pratique. Les membres de l'Union européenne de la jeunesse reconnaissent aujourd'hui que la spécificité nationale est une loi naturelle et une révélation de la volonté toute-puissante. Chaque peuple a l'éducation qui correspond à sa nature. La méthode d'éducation qui est juste pour un peuple ne l'est pas nécessairement pour un autre...

L'Europe n'est pas façonnée par le traité écrit à l'encre froide, mais uniquement par le sang de nos meilleurs éléments. Si le chef de la jeunesse rexiste Hagemanns, que nous attendions ici ces jours-ci, est mort au champ d'honneur, si le chef de la jeunesse danoise Schalburg et de nombreux autres chefs de la jeunesse ne sont pas rentrés avec eux dans leur patrie, c'est une obligation encore plus grande pour tous les mouvements de jeunesse de travailler pour notre objectif commun. Nos pensées vont vers nos camarades des tranchées les plus avancées, et nous nous promettons d'être dignes d'eux par notre camaraderie et notre amitié, qui nous ont rendus si heureux à Vienne également ».

Après mon intervention, le président d'honneur et ministre corporatif italien Renato Ricci a remercié le Reichsleiter von Schirach ainsi que les dirigeants de la jeunesse des nations représentées pour le travail accompli à Vienne, qui a déjà porté ses premiers fruits. Avec l'unification de la jeunesse européenne, les ponts vers l'avenir de l'Europe ont été construits et l'affirmation d'une conscience européenne supérieure a été inscrite sur les drapeaux. La séance publique s'est terminée par une brève allocution de Schirach, dans laquelle il a notamment déclaré :

« Nous croyons en l'Europe. Nous croyons à un nouvel ordre sous le signe de cette justice sociale qui s'exprime dans les grands hommes qui la façonnent. Nous croyons en la jeunesse. Elle n'est pas parfaite, mais elle est bonne. Nous croyons à la victoire du bien, car nous croyons en Dieu ».

Nous avions adressé un télégramme de salutations à Adolf Hitler et Benito Mussolini depuis le congrès, auquel ils avaient répondu par leurs meilleurs vœux de succès. Hitler nous laissa faire malgré l'attitude contraire du ministère des Affaires étrangères. Plus tard, à l'automne de la même année, un congrès postal européen s'est tenu sous la direction du Ministre du Reich, le Dr Ohnesorge. Cependant, une manifestation et une exposition européennes prévues par Alfred Rosenberg furent interdites en haut lieu. Je n'ai jamais reçu de réprimande de la part de Hitler à cause de

l'Union européenne de la jeunesse, ni entendu de remarque de mécontentement sur nos efforts en faveur de l'Europe. Cela aurait d'ailleurs contredit ses déclarations répétées selon lesquelles les peuples européens constituent une seule et même famille.

Le 19 septembre, un grand rassemblement a eu lieu sur la Heldenplatz à Vienne avec les orateurs Baldur von Schirach et Dr. Robert Ley. Environ 100 000 personnes ont envahi la place entre l'Alte Hofburg et le monument aux morts. Des formations d'honneur de la Wehrmacht et de toutes les branches du mouvement avaient défilé. Sur la rampe menant au château, le feu s'échappait des poêles posées sur les hauts pylônes et éclairait d'une lueur rougeâtre le portique du château. La manifestation a débuté par un hommage aux morts. Au son solennel des hymnes nationaux, les chefs nationaux de la jeunesse se sont rendus à tour de rôle et à distance au monument aux morts et ont dédié la couronne de la jeunesse de leur pays aux morts. J'ai été le dernier à déposer une couronne pour la jeunesse allemande. La rencontre des délégations de la jeunesse européenne s'est terminée avec la participation engagée de la jeunesse et de la population viennoises.

Peu de temps après le Congrès européen des jeunes, je me suis rendu à Paris. L'ambassadeur Abetz et notre chargé d'affaires Heinz Schmidt y avaient organisé une rencontre avec les représentants des organisations de jeunesse françaises, au cours de laquelle j'ai eu l'occasion de m'adresser aux dirigeants de la jeunesse française. Je les ai assurés de la volonté de la jeunesse allemande de les aider dans leur situation difficile et d'aider les jeunes travailleurs français travaillant en Allemagne. En raison de l'éclatement total des organisations de jeunesse françaises, il n'y a malheureusement pas eu de coopération intensive et continue comme nous le souhaitions.

Les échos de notre congrès à Vienne n'ont pas été réjouissants pour certaines personnalités de premier plan dans notre pays. Bien au contraire. La réaction du Reichstührer SS était encore neutre et modérée. Lorsque j'eus mon premier rendez-vous avec lui après le congrès de Vienne, Himmler me demanda poliment : « Dites-moi, camarade de Parti Axmann, pourquoi avez-vous fondé une association européenne de la jeunesse et non pas une association de la jeunesse grand-germanique ? » – « Parce que les associations de jeunesse romanes et slaves se seraient alors également regroupées », répondis-je. « Les Germains ne sont pas les seuls à avoir écrit l'histoire européenne, les Romains et les Slaves aussi. Et l'Europe est tout de même notre idée centrale ». Himmler s'est contenté de cette réponse

sans faire de commentaire. Il faut souligner que ce sont justement les jeunes chefs de la Waffen SS qui ont défendu la conception de l'Europe. Je pense ici à mon regretté camarade de l'époque des combats de Berlin, Richard Schulze-Kossens, qui, en tant que dernier commandant de l'école de junkers de Bad Tölz, était un fervent défenseur de cette conception. Pendant de nombreuses années après la guerre, les anciens combattants pour l'Europe, qui avaient fait leurs preuves et qui étaient restés intacts, se réunissaient encore chez lui en Allemagne. Avec le temps, la situation de remplacement de la Waffen-SS avait également exigé de recruter des soldats non seulement dans l'espace de la Grande Germanie, mais aussi dans toute l'Europe. Des Italiens ont servi dans l'armée allemande et des Français, des Belges et des Espagnols dans la Waffen SS, tout comme des Roumains, des Bulgares et des anciens prisonniers des peuples de l'Union soviétique.

J'ai été déçu par les commentaires ironiques de mon ancien Gauleiter, le Dr Goebbels, que j'avais beaucoup admiré en tant que garçon à l'époque des combats. Jusqu'alors, il avait souvent accompagné les mesures des Jugendführer par son approbation et son aide active et solidaire. Et maintenant, ce refus de nos efforts pour la coopération de la jeunesse européenne ! Il s'était fait informer du déroulement des événements par l'un de ses représentants à Vienne. Le rapport de ce dernier avait manifestement été rédigé en s'adaptant à l'attitude connue de son chef à l'égard de Vienne, en critiquant les dépenses et d'autres choses. Il est vrai que devant la voiture du ministre des corporations Ricci et du secrétaire général du parti fasciste italien Vidussoni, circulaient des unités de police motorisées avec des gyrophares, ce qui était difficilement conciliable avec une manifestation de jeunesse. Enfin, en pleine guerre, le Reichstatthalter de Vienne devait veiller à la sécurité des dirigeants et des membres du gouvernement étrangers. Il est vrai que les bâtiments spacieux de l'empire des Habsbourg et leurs locaux donnaient à chaque manifestation un cachet particulier, ce que l'on ne pouvait pas attendre des simples bureaux prussiens. Il est vrai que les jeunes chefs se réunissaient jusqu'à tard dans la nuit pour discuter dans des lieux publics. Ils ne célébraient pas une cérémonie funèbre, mais un événement joyeux, un congrès fondateur européen. Et surtout, il ne fallait pas oublier qu'il s'agissait pour la plupart de soldats du front qui, après le congrès, remettaient leur casque d'acier pour aller se battre sur le front pour ce qu'ils avaient déclaré à Vienne.

J'ai appris que le Dr Goebbels s'était moqué de nos efforts : Vienne lui semblait être une nouvelle édition du congrès de Francfort, sauf qu'à l'époque, c'étaient des hommes à barbe qui siégeaient, tandis que cette fois-

ci, les Pimpfe se répandaient en bavardages inutiles. Le congrès de Vienne lui semblait être une kermesse de la jeunesse. Dans son journal du 25.9.1942, il note :

> *« Le dirigeant régional Kaufmann de Vienne me fait un exposé sur le Congrès européen de la jeunesse à Vienne. Il ne s'est pas déroulé comme on l'avait imaginé, surtout, selon Kaufmann, parce que le ministère des Affaires étrangères a torpillé les plans proprement dits. Mais pour le reste, je signifie très énergiquement à Kaufmann que la nouvelle Europe ne sera pas amenée par des bavardages de jeunes chefs à Vienne, mais par le combat de l'armée allemande, qui est maintenant à son point culminant dramatique ».*

Mais le 15 février 1943, à peine cinq mois plus tard – après la conférence de Casablanca sur l'exigence de la capitulation inconditionnelle de l'Allemagne et après la tragédie de Stalingrad – le Dr Goebbels publia un décret dans lequel on pouvait notamment lire :

> *« Il est tout aussi inopportun de présenter la future réorganisation de l'Europe de telle sorte que les ressortissants des autres peuples puissent avoir l'impression que les dirigeants allemands ont l'intention de les maintenir dans un rapport de soumission permanent ».*

Dès lors et jusqu'à la fin de la guerre, le Dr Goebbels fit retentir avec vigueur le cor européen, appelant à un sentiment de communauté et de solidarité en Europe et à sa lutte contre le bolchevisme. Il dut reconnaître rétroactivement les résultats de Vienne sans les consigner dans son journal. À Vienne, ce ne sont pas des Pimpfe qui ont bavardé, mais des soldats du front qui ont agi et évalué la situation de manière réaliste.

L'attitude négative du Ministre du Reich Joachim von Ribbentrop a eu un impact plus important que les déclarations du Dr. Goebbels, bien qu'il y ait eu au sein du ministère des Affaires étrangères des forces plus jeunes qui partageaient notre point de vue, saluaient notre action et nous aidaient dans la mesure où leur position le leur permettait. Sans cette aide, la coopération avec la jeunesse étrangère aurait été rendue très difficile dans la suite de la guerre. Deux incidents ont été montés en épingle par le ministère des Affaires étrangères pendant la période de préparation de l'Union européenne de la jeunesse. Ainsi, le ministère espagnol des Affaires étrangères avait proposé que le chef de la jeunesse espagnole soit également président de la fédération, en plus des chefs de file allemand et italien. Lors d'une discussion amicale avec le dirigeant espagnol de la jeunesse Elola et la dirigeante espagnole des femmes et des filles Pilar Primo de Rivera, qui nous a particulièrement soutenus sur cette question, cette affaire a été rapidement classée. Et le chef de la jeunesse hongroise, le maréchal-lieutenant Beldy, considéré comme un homme de confiance du Vatican,

avait annoncé à notre représentant à Budapest qu'il quitterait la réunion de Vienne si des actions de propagande déplaisantes, comme celles qui s'étaient produites lors du festival de la jeunesse à Florence, se reproduisaient. De telles actions n'ayant pas eu lieu à Vienne, il n'y a pas eu de décision de ce genre. Le ministère des Affaires étrangères a décrété qu'une nouvelle réunion annuelle de notre association ne pourrait plus avoir lieu. Cette remarque est restée lettre morte. Il avait été décidé à Vienne que la prochaine réunion annuelle aurait lieu en Italie.

Alors qu'une rencontre entre Hitler et Mussolini avait encore eu lieu le 9 avril 1943 à Klessheim/Salzbourg, le Duce fut arrêté le 25 juillet après la réunion du Grand Conseil fasciste et alors qu'il quittait le Palais royal. Un coup d'État venait ainsi d'être opéré en Italie.

Dans ces circonstances, une réunion en Italie n'était plus possible. L'année suivante, le 6 juin 1944, les forces alliées ont envahi la Normandie, rendant de toute façon inutile une réunion du type de celle de Vienne. Les événements militaires nous avaient dépassés. Après Vienne, le ministère des Affaires étrangères a retiré les passeports de nos représentants à l'étranger en automne. Malgré cela, l'échange d'idées et d'expériences avec les organisations de jeunesse amies s'est poursuivi, et des visites réciproques des dirigeants nationaux de la jeunesse et de leurs collaborateurs ont continué à avoir lieu. J'ai par exemple accueilli le chef de la jeunesse néerlandaise van Geelkerken dans ma maison à Kladow, et je lui ai rendu visite dans sa maison aux Pays-Bas. Ce soir-là, il a organisé un repas néerlando-indien, au cours duquel nous avons également été servis par du personnel néerlando-indien. Le gouvernement en exil, qui s'était réfugié à Londres, était entré en guerre fin 1941 contre le Japon, qui avait occupé les Indes néerlandaises en 1942. Je me suis tourné vers van Geelkerken et lui ai dit : « Ce repas est-il censé me rappeler les nombreuses richesses que votre pays a perdues à cause de notre axe avec le Japon ? » Il a confirmé en riant. C'était le langage ouvert dans lequel nous, les chefs de la jeunesse, pouvions nous parler. C'est dans cette franchise que nous avons abordé les questions les plus difficiles.

J'ai continué à m'entretenir périodiquement avec nos représentants à l'étranger, de sorte que le retrait des passeports n'a pas eu beaucoup d'effet. J'ai néanmoins estimé qu'il était nécessaire d'entreprendre quelque chose contre cette mesure discriminatoire. Je ne pouvais pas me plaindre au Führer pendant la guerre, car il était trop occupé par les événements militaires. En automne 1942, la bataille de Stalingrad était déjà en cours. En outre, deux rendez-vous m'avaient déjà été accordés cette année-là, ce qui

n'allait déjà plus de soi à l'époque, puisque même les ministres du Reich devaient attendre longtemps pour un entretien sur des questions importantes. C'est ainsi que j'ai dû m'entretenir avec le secrétaire d'État aux Affaires étrangères du Reich.

J'avais pu m'entretenir longuement avec Ribbentrop lors de ma première visite en 1940 et lors de ma visite en 1942 dans son quartier de campagne. Je n'ai pas remarqué à ces occasions la distance inaccessible qu'on lui prête. Dans son quartier de campagne, il m'a même parlé de ses minutieux travaux préparatoires pour le pacte tripartite avec l'Italie et le Japon. Il s'est écoulé un certain temps avant que je n'obtienne un rendez-vous. Je ne me souviens plus de l'heure exacte de l'entretien. En tout cas, c'était après la conférence de Casablanca et la chute de Stalingrad. En raison de l'attitude du ministère des Affaires étrangères vis-à-vis de nos aspirations européennes, je m'étais préparé à un accueil froid. Mais elle s'est déroulée normalement. Au fil de la conversation, j'ai même eu l'impression que les incidents désagréables étaient oubliés. Après les événements marquants et la tragédie de Stalingrad, j'ai interprété cela comme un changement d'attitude sur la question européenne. Cela semblait se confirmer. Mais je n'en ai eu la preuve concrète que bien des années plus tard, lorsque j'ai pu consulter des documents à ce sujet. Les notes du secrétaire d'État aux Affaires étrangères du Reich, von Ribbentrop, sur une confédération européenne, datées du 21 mars 1943, ainsi que le projet de création d'une confédération européenne qui y était annexé, coïncidaient avec les idées fondamentales que nous avons défendues et réalisées à Vienne. J'en cite des extraits comme suit :

« Je suis d'avis, comme je l'ai déjà proposé au Führer dans mes précédentes notes, que l'on proclame le plus rapidement possible, et ce dès que nous aurons enregistré un succès militaire important, la Confédération européenne des États sous une forme très concrète.

Comme acte fondateur, j'imagine l'invitation de tous les chefs d'État avec leurs gouvernements des États européens concernés dans un lieu sûr, par exemple à Salzbourg ou à Vienne [!], qui signeraient ensuite de manière solennelle l'acte fondateur de cette Confédération ...

La création d'une confédération européenne présenterait pour nous les avantages politiques suivants :

1. Elle enlèverait à nos amis et camarades de la Confédération le souci qu'un Gauleiter allemand soit mis en place chez tous dès la conclusion de la paix.

2) Elle enlèverait aux neutres le souci d'être incorporés à l'Allemagne à la fin de la guerre.

3) Cela éviterait à l'Italie de craindre que la puissante Allemagne ne veuille la mettre au pied du mur.

4 .... »

« Création de la 'Confédération européenne' ».

Les gouvernements du Reich allemand, de l'Italie, de la France, de la Belgique, des Pays-Bas, du Danemark, de la Norvège, de la Finlande, de l'Estonie, de la Lettonie, de la Lituanie, de la Slovaquie, de la Hongrie, de la Roumanie, de la Bulgarie, de la Serbie, de la Grèce, de la Croatie et de l'Espagne ont décidé de créer une 'Union européenne'. À cette fin, les chefs d'État de... ainsi que les chefs de gouvernement de... le ... à... se sont réunis le ... L'Acte constitutif de la Confédération européenne, signé par les plénipotentiaires desdits gouvernements des pays européens, contient les dispositions suivantes :

1) Afin de donner une expression tangible à l'union des destins des peuples européens et d'assurer que les guerres entre les peuples européens ne se reproduiront plus jamais, la 'Confédération européenne des États' est instituée pour l'éternité par les États soussignés.

2) Les membres de l'Union européenne sont des États souverains qui se garantissent mutuellement leur liberté et leur indépendance politique. L'organisation de leurs relations nationales est laissée à leur décision souveraine.

3) Les nations réunies dans l'Union européenne sauvegarderont ensemble les intérêts de l'Europe dans toutes les directions et défendront le continent européen contre les ennemis extérieurs.

4) Les États de l'Union européenne concluront une alliance défensive pour la défense de l'Europe et en établiront les plans.

5) L'économie européenne est organisée par les membres de l'Union d'États selon une planification commune et uniforme. Les barrières douanières entre eux seront progressivement supprimées.

6) Les États réunis au sein de l'Union européenne établiront des échanges culturels étroits, dans le respect de leur spécificité nationale.

7) Les États européens qui n'ont pas participé à la création de l'Union étatique seront solennellement invités à adhérer à l'Union étatique européenne.

8) Tous les détails de l'organisation de la Confédération européenne seront fixés dans un Acte fédéral pour la délibération duquel les plénipotentiaires de tous les gouvernements intéressés se réuniront après la fin de la guerre ».

Nous aurions beaucoup apprécié que ces idées aient été exprimées avant le début de la guerre. Les notes sont également révélatrices :

« Au cours des dernières semaines et des derniers mois, des suggestions en vue de la création d'une nouvelle Europe nous ont été adressées en permanence par les milieux les plus divers. Par exemple, surtout de la part de Mussolini lors de mon entretien avec lui à Rome, mais aussi, à plusieurs reprises, de la part de la Finlande, du maréchal Antonescu et de Laval, qui pousse constamment dans cette direction. D'autres pays des Balkans et l'Espagne ont également demandé des renseignements à ce sujet.

La Finlande, en particulier, considère toujours cette question comme l'une des plus vitales. Les neutres sont également très intéressés ».

J'ai déjà mentionné que l'écho de l'acte fondateur de notre Union européenne de la jeunesse avait eu un impact beaucoup plus fort à l'étranger que chez nous, où les publications à ce sujet étaient plus ou moins retenues. Ce fait peut également avoir eu un effet à l'étranger, en ce sens que les dirigeants allemands ont été plus souvent poussés par leurs amis à annoncer une conception de l'Europe. Après la guerre, mes amis norvégiens Björn Ostring et Einar Rustad ont mis à ma disposition le projet de Constitution européenne de Vidkun Quisling. Anton Adriaan Mussert, des Pays-Bas, s'est exprimé en détail sur cette question dans son mémorandum du 17 novembre 1944. Des personnalités allemandes et étrangères ont également fait des propositions dans ce sens. Comme les dirigeants allemands n'y ont pas répondu concrètement, on a supposé et soupçonné qu'Adolf Hitler ne voulait dicter les conditions d'une union européenne qu'après la fin victorieuse de la guerre. L'idée impériale était ainsi associée à l'objectif d'Adolf Hitler. Cela a créé une incertitude parmi les alliés. Chacun voulait, à juste titre, savoir à quoi ressemblerait son pays après la guerre. C'est probablement en prenant conscience de cela qu'Adolf Hitler, sous l'insistance répétée de Vidkun Quisling, a fait la déclaration suivante le 16 septembre 1943, que le commissaire du Reich en Norvège, Josef Terboven, a rendue publique le 26 septembre 1943 :

« C'est la volonté inaltérable du Führer de faire naître, après la fin victorieuse de cette lutte pour le destin, une Norvège nationale et socialiste, libre et indépendante, qui ne cédera au niveau supérieur d'une communauté européenne que les fonctions indispensables à la sécurité de l'Europe pour tous les temps, car cette communauté seule peut être et sera le support et le garant décisif de cette sécurité ».

Peut-être que l'entretien dramatique entre le Führer et Chancelier du Reich et le grand poète et épique norvégien Knut Hamsun en juin 1943 sur l'Obersalzberg a également contribué à cette expression de volonté. Knut Hamsun n'a cessé d'évoquer avec insistance l'autonomie et l'indépendance de son pays et le rappel du commissaire du Reich allemand en Norvège, Josef Terboven. À l'époque des combats, Terboven était un Gauleiter émérite et certainement apte à faire tout ce qui était en son pouvoir sur le plan organisationnel pour assurer la sécurité des soldats allemands en Norvège. Personne ne voudra lui contester les qualités d'une personnalité confirmée. Mais il n'avait pas la sensibilité nécessaire pour traiter correctement la population norvégienne.

J'en ai fait moi-même l'expérience. Le chef de la jeunesse norvégienne, Axel Stang, avait pris en charge le groupe de travail « Paysannerie et service à la terre » au sein de la Fédération européenne de la jeunesse. De temps en temps, il me demandait s'il pouvait inviter les membres de cette communauté de travail des autres pays à une réunion en Norvège. J'ai immédiatement répondu par l'affirmative. Je demandais simplement que la date soit communiquée. Notre chargé d'affaires à Oslo en a certainement informé les services du commissaire du Reich. Un jour, j'ai reçu une lettre incendiaire de Terboven, dans laquelle il m'accusait d'avoir porté atteinte aux intérêts du Reich en donnant son accord, allant jusqu'à utiliser le terme de trahison. Il concluait sa lettre en indiquant qu'il en avait informé le Führer. Je n'ai pas répondu à cette lettre et j'ai attendu ce qui allait m'arriver en haut lieu. Rien ne s'est passé. Le Führer nous laissa à nouveau faire. Mais pour éviter un conflit ouvert, on a renoncé à la réunion en raison de l'aggravation des conditions de guerre. Le commissaire du Reich Terboven avait ainsi porté préjudice non seulement aux Norvégiens, mais à nous aussi.

C'est là que la divergence de vues fondamentale est apparue. La direction de la Jeunesse du Reich estimait que nous, Allemands, dans la perspective de l'unification européenne, devions également progresser sans renoncer à notre individualité et à l'ordre de nos affaires intérieures, et que nous ne devions pas attendre des autres pays qu'ils reculent en se livrant à une quasi-germanisation. Des exemples concrets éclaireront ce sujet ultérieurement. Il me semblait que ces divergences de vues reflétaient la question générationnelle.

De même que Knut Hamsun, l'explorateur suédois Sven Hedin, très respecté dans le monde entier, avait interpellé Adolf Hitler sur l'avenir de son pays en cas de victoire allemande. Cela s'est passé le 5 décembre 1940 à la chancellerie du Reich. Il a écrit à ce sujet dans son livre *Ohne Auftrag in Berlin. Begegnungen mit Mächtige des Dritten Reiches* [Rencontres avec les puissants du Troisième Reich], qui a été réédité sous licence en 1991 : « En Suède, il y a des gens qui craignent que l'Allemagne n'exerce une pression et une contrainte sur notre pays, ne limite notre liberté et ne détruise la spécificité de notre peuple ». Hitler frappa ses deux paumes contre son genou, s'étira et rit à en faire résonner la pièce :

> *« Je n'y pense pas. Je ne pense pas à une telle chose. Le peuple suédois doit conserver à tout jamais sa liberté intacte et sa spécificité nationale sans être dérangé... Oui, Sven Hedin, nous ne toucherons en aucune manière à la liberté et à l'originalité des Suédois. Qu'ils conservent leurs anciennes coutumes et traditions, fraîches et intactes. Mon seul*

souhait et mon seul espoir est que les Allemands et les Suédois puissent toujours vivre côte à côte dans un esprit de confiance et d'amitié ».

Peu de temps après cette réception à la chancellerie du Reich, Baldur von Schirach et moi sommes allés voir Sven Hedin à l'hôtel « Kaiserhof ». Schirach le connaissait déjà grâce à ses tournées de conférences en Allemagne. Je le voyais pour la première fois. Je savais qu'il avait reçu certains de nos guides JH dans son appartement de Stockholm et qu'il se sentait très proche de la jeunesse et des étudiants allemands. Des années auparavant, j'avais lu les récits de ses voyages d'exploration aventureux dans la solitude et les régions inexplorées d'Asie, qui m'avaient beaucoup captivé. Je me réjouissais maintenant de le rencontrer personnellement.

Il m'a fortement impressionné avec son imposante tête d'érudit. Très ouvert, il m'a raconté comment il avait été accueilli par le Führer et a évoqué ses précédentes rencontres avec lui, en précisant qu'il était très bien informé sur la situation dans les contrées les plus lointaines de l'Asie. Je lui ai demandé comment il expliquait cela, car Hitler n'y serait jamais allé. Ce à quoi il a répondu : « Il y a peu d'hommes de génie qui possèdent par anticipation ce que d'autres hommes n'acquièrent que par l'expérience ». Lors de ma rencontre avec Sven Hedin, j'ai pu constater une fois de plus que ce qui est le plus intéressant sur terre, c'est la personnalité. Le soir du 8 novembre, le corps des dirigeants du NSDAP et de ses associations s'était réuni chaque année à Munich. L'occasion était la commémoration de la marche sur la Feldherrnhalle du 9 novembre 1923 et des morts de cette tentative d'insurrection. Les participants à cette marche et les récipiendaires de l'Ordre du Sang étaient toujours présents ce soir-là. Depuis ma nomination au poste de Reichsjugendführer, j'ai également vécu cette rencontre. Pour moi, c'était significatif dans la mesure où Hitler se trouvait ce soir-là parmi ses anciens combattants. Je me souviens en particulier d'une telle réunion en 1942. Hitler allait de table en table et discutait de manière informelle avec ses collaborateurs. Il était d'humeur enjouée. C'est ainsi qu'il est arrivé à la table où j'étais assis. La conversation de la table ronde portait justement sur la question de la confiance envers le médecin de famille. Hitler a abordé ce sujet et a parlé de son médecin de famille, Morell, dont certaines personnes, selon Hitler, essayaient de le séparer. Or, il s'agit du médecin qui l'a vraiment aidé. Il en a donné des exemples et a mentionné que Morell pouvait le libérer en peu de temps de son indisposition de santé par un remède ou une injection. Il serait ainsi en mesure de réaliser ses projets ou, par exemple, de parler le soir même au Palais des sports de Berlin dans de bonnes conditions. Comme dans tous

les domaines, le succès est décisif chez le médecin. Et c'est pourquoi il soutenait absolument Morell.

Je me suis entretenu de ces déclarations avec les médecins conseillers de la direction de la jeunesse du Reich. J'ai appris d'eux, que je croyais libres de tout sentiment de jalousie envers le médecin personnel du Führer, que d'importants médecins étaient très critiques envers Morell et voyaient en lui le médecin à la mode de la Kurfürstendamm. Il n'avait même pas travaillé en clinique ou à l'hôpital et, selon le règlement des médecins spécialistes, il n'avait pas le droit de se qualifier de médecin spécialiste. Ils ont supposé que dans un cas particulier, il était justifiable d'administrer un produit dopant à effet immédiat. Ce qui est préoccupant, c'est l'utilisation continue d'un tel produit et son effet à long terme, qui peut avoir un effet corrosif sur la santé du patient. C'est à cela que j'ai pensé lorsque j'ai pu observer la dégradation de la santé et de l'état physique du Führer au cours des dernières semaines.

Au cours de cette conversation, Hitler avait évoqué les événements de la guerre et en particulier le rôle historique de la Grande-Bretagne. Nous savions, grâce à ses discours et à ses déclarations, qu'il s'était efforcé de promouvoir l'amitié avec l'Angleterre. Il était instructif de l'entendre confirmer cette position en petit comité. L'Angleterre s'est toujours alliée sur le continent avec des nations plus faibles afin d'empêcher la suprématie d'une nation forte en plein essor. C'est ainsi qu'elle s'est alliée à l'Espagne et à la France au cours de l'histoire et contre nous lors de la Première Guerre mondiale. En 1939, cette épée continentale s'appelait la Pologne et était dirigée uniquement contre le Reich allemand. On n'avait pas reconnu qu'avec le bolchevisme associé à la Russie, un nouveau phénomène était apparu dans l'histoire mondiale, qui représentait une menace non seulement pour l'Europe, mais aussi pour le monde. On s'était trompé en pensant pouvoir faire face à ce danger avec la stratégie politique du passé. Il était pourtant prêt à garantir l'existence de l'Empire avec des soldats allemands. L'Angleterre a été pendant des siècles la puissance qui a incarné le leadership de l'homme blanc. L'effondrement de l'Angleterre ne saurait nous intéresser. Tôt ou tard, notre propre effondrement suivrait. Mais on ne voulait pas que 80 millions d'Allemands aient l'espace vital qu'ils méritent sur le continent. Il était convaincu qu'un homme d'État anglais tel que Pitt n'aurait pas agi comme le semi-américain Churchill. Si l'Angleterre, aux côtés de l'Amérique et de la Russie, devait vaincre contre nous, elle serait néanmoins perdante et aurait à déplorer une nouvelle perte de prestige et de puissance.

Ces explications ont été interrompues par l'annonce d'une ordonnance selon laquelle le Führer était demandé d'urgence au téléphone. On nous a ensuite annoncé que les Alliés avaient débarqué au Maroc et en Algérie. Cette nouvelle était manifestement inattendue. En 1947, au camp d'internement de Staumühle, j'ai reçu une information sur cet événement de la part d'un collaborateur de l'Abwehr militaire qui avait longtemps vécu en Afrique et parmi les Arabes. Il m'a expliqué qu'ils étaient au courant de ce projet de débarquement et qu'ils en avaient informé la centrale de défense à Berlin. Apparemment, le Führer n'en avait pas été informé.

La remarque de Hitler selon laquelle il était prêt à garantir l'existence de l'Empire britannique avec des soldats allemands laissait supposer que son ordre d'arrêter les unités blindées allemandes devant Dunkerque était motivé par des raisons politiques et qu'il espérait ainsi que les dirigeants anglais seraient prêts à accepter ses propositions de paix après une campagne française victorieuse. Je pense que cet argument pèse plus lourd que l'insinuation selon laquelle il aurait voulu laisser à l'armée de l'air allemande le soin de poursuivre les Anglais en fuite. Lors d'une réunion du Reich et des Gauleiter à laquelle j'ai assisté, il avait justifié l'annulation de l'entreprise « Lion de mer », le débarquement sur l'île britannique, par le fait que des milliers de braves soldats allemands se seraient noyés. Ses détracteurs, en revanche, ont estimé plus tard que la vie de centaines de milliers de soldats aurait été préservée si le débarquement avait eu lieu sur l'île britannique.

Pour l'année 1942, j'avais donné aux Jeunesses hitlériennes le mot d'ordre de travail « Engagement à l'Est et service à la campagne ». J'ai déjà expliqué les raisons de la nécessité du service à la campagne. Le retour des jeunes à la campagne et à une vie simple était sans doute la tâche la plus difficile et la plus impopulaire que nous nous étions fixée, car même sous le Troisième Reich, l'exode des campagnes vers les villes se poursuivait en raison de l'essor de l'économie et de l'élimination des quelque six millions de chômeurs. La volonté des jeunes de retourner à la campagne ne pouvait pas être commandée. Ce n'est qu'en expliquant les raisons de manière convaincante qu'il était possible de la susciter chez eux. Et ce travail de persuasion était très exigeant pour les dirigeants. Il fallait également convaincre les parents, car l'inscription au service à la campagne dépendait de leur accord. Tous les parents n'étaient pas d'accord. Le plus important était bien sûr de veiller à ce que les jeunes restent à la campagne. C'était la tâche du travail éducatif général des JH. Cela ne s'appliquait pas aux cas exceptionnels où le point fort du talent prononcé se situait dans un tout

autre domaine. Le principe suprême du service rural est toujours resté le volontariat absolu. Ce principe promettait également une certaine sélection.

En 1934, nous avions tenté de faire reconnaître le travail dans le service agricole comme une formation professionnelle ordonnée, un apprentissage du travail agricole et de l'agriculture. Cette reconnaissance a été accordée par le Reichsnährstand en 1937, qui avait été déclaré organisme de droit public par une loi du 13 septembre 1933 sur l'agriculture. Nous avons entretenu une étroite collaboration avec lui et avec l'Office impérial de placement et d'assurance chômage. Le Reichsnährstand n'était pas une représentation professionnelle pour les seuls agriculteurs. Il regroupait, sur une base obligatoire, tous les groupes économiques qui avaient à faire avec l'alimentation de notre peuple. Il s'agissait notamment des agriculteurs en tant que producteurs, des transformateurs de produits agricoles et des commerçants en tant que distributeurs. Par exemple, la Hauptvereinigung der Deutschen Getreide- und Futtermittelwirtschaft ne regroupait pas seulement les agriculteurs et les fermiers, mais aussi les meuniers et les fabricants de pâtes alimentaires, les entrepôts de céréales, les boulangers, les négociants en céréales et en farine ainsi que les négociants en pain, en pâtisserie et en pâtes alimentaires. Il en allait de même pour les autres associations principales de l'économie allemande de la pomme de terre, du bétail, du sucre, du lait et des matières grasses, des œufs, de l'horticulture, de la viticulture et de la pêche. Au niveau régional, le Reichsnährstand était divisé en Landes-, Kreis- et Ortsbauernschaften. Les groupes de services ruraux avaient surtout affaire à ces services. Les services du Reichsnährstand désignaient des fermes et des entreprises appropriées pour la formation et organisaient en outre la formation professionnelle supplémentaire. La création du Reichsnährstand s'est accompagnée de l'introduction de l'organisation du marché. Elle protégeait les agriculteurs en leur garantissant un débouché et un revenu fixe pour leurs produits, les distributeurs en leur assurant un revenu raisonnable et les consommateurs en leur fixant un prix fixe. Cette réglementation s'éloignait du principe de l'offre et de la demande qui détermine le prix. Cette réglementation devait permettre à chacun d'échapper à la nécessité de spéculer. L'organisation du marché comprenait également la gestion des stocks par l'État et, sur cette base, un commerce extérieur permanent.

Les Artamans avaient principalement effectué leur mission dans des domaines et des grandes exploitations. Dans le cadre du service rural des Jeunesses hitlériennes, l'engagement s'est progressivement déplacé des grandes exploitations agricoles vers les fermes. Outre les groupes

d'exploitation sur les domaines, de plus en plus de groupes de village ont été créés, qui étaient hébergés dans un foyer. De là, ils se rendaient dans les fermes et les villages pour travailler. Ils y étaient également nourris. Après le travail, ils retournaient au foyer commun du groupe de village. En 1938, nous avions 1 050 groupes villageois et 300 groupes d'exploitation. Au cours de la période suivante, ce rapport a évolué de plus en plus en faveur des groupes villageois. En 1941, le service rural était composé à 90 % de groupes villageois, qui comprenaient en général douze hommes. Le contrat de travail avec les paysans était conclu par le référent du service rural de la région, édité par la direction de la jeunesse du Reich en collaboration avec le Reichsnährstand et l'Office impérial de placement et d'assurance chômage. Ces services veillaient également au respect du contrat de travail. Il régissait le temps de travail, la rémunération et les congés. La durée du travail était de neuf heures par jour, et de dix heures au cours des premiers mois. La rémunération était conforme aux tarifs ou aux dispositions locales en vigueur. Après l'entrée en vigueur de la loi sur la protection des mineurs, les dispositions plus favorables de cette loi s'appliquaient à titre de directives, notamment pour les congés pris en hiver. Une demi-journée ouvrable était libre dans la semaine. Dans des cas particuliers, le paysan ne pouvait convenir de dispositions flexibles qu'avec le chef de groupe du village. L'uniforme et les vêtements de travail étaient fournis aux membres du service rural par la direction de la jeunesse du Reich. D'ailleurs, l'entreprise Josef Neckermann a reçu sa première commande de la direction de la jeunesse du Reich pour les vêtements du service rural. Des logements propres et simples ont été créés en collaboration avec les communes. Dans le cadre de la campagne d'acquisition de foyers en 1937, de nouveaux foyers ont également été construits pour le service rural. Il était devenu urgent de former les guides agricoles. La première formation de guides agricoles a eu lieu en 1935 dans le domaine du Landesbauernführer à Varchentin/ Mecklembourg. Par la suite, chaque région disposait d'une école de guides agricoles et, à partir de 1940, d'un centre d'apprentissage.

À partir de 1936, les filles ont également été admises dans le service de campagne. Cela a commencé avec 900 filles. Cette mesure devait s'avérer très efficace. En 1941, on comptait déjà 14 000 femmes au service agricole et à la fin, il y avait plus de filles que de garçons au service agricole. En 1938, les jeunes de l'Ostmark vinrent s'y ajouter, puis ceux des Sudètes, du Protectorat de Bohême et de Moravie et du Gouvernement général, et après la campagne de France, les jeunes de Lorraine et d'Alsace. L'évolution des effectifs s'est déroulée comme suit : En octobre 1934, nous avons

commencé avec un effectif de 500 hommes, qui nous venaient du Bund Artam e.V. En 1935, il y avait 3 500 volontaires du service national, en 1936 : 6 608, en 1937/38 : 14 888, en 1938/39 : 18 000 et en 1939/40 : 26 016.

Lors des campagnes de Pologne et de France, 95 % des chefs de l'armée de terre ont pris les armes. Cette grande saignée a eu pour conséquence que nous avons dû nous tourner vers des chefs plus jeunes, ce qui a réduit l'évolution des effectifs l'année suivante. En 1940/41, le contingent est passé de 26 016 à 16 475 volontaires du service national. En 1941/42, le nombre a de nouveau augmenté pour atteindre 19 595. La proclamation du mot d'ordre « Engagement à l'Est et service à la campagne » a eu pour conséquence que le plus grand nombre de volontaires du service à la campagne a été enregistré pour l'année 1942/43, à savoir 29 604. Malgré les conditions de guerre difficiles et le passage à un encadrement plus jeune, le Landdienst a atteint en 1943/44 un effectif de 38 522 volontaires. Ils se répartissaient entre 16 630 garçons et 21 892 filles. Cette évolution est due en particulier aux dirigeantes du BDM qui se sont engagées de plus en plus dans le Landdienst. Il est à noter que la qualité de l'engagement s'est améliorée parallèlement à l'augmentation du nombre de femmes. Cela est dû à l'intensification de la formation des guides et à une sélection plus stricte de l'équipe. Dès 1942, des camps de sélection de plusieurs jours avaient été organisés pour les candidats au service rural, au cours desquels leur aptitude avait été testée à de nombreux égards. Il va de soi que les candidats étaient examinés afin de vérifier leur aptitude médicale. Des contrôles médicaux d'hygiène ont également été effectués de temps à autre. Tous les ouvriers agricoles étaient assurés contre la maladie et les accidents. Ils ont reçu des informations réalistes sur les exigences difficiles du travail agricole et sur les possibilités d'évolution professionnelle à la campagne. C'était aussi particulièrement vrai pour ceux qui ne pouvaient pas devenir agriculteurs. En connaissant la réalité future, chacun pouvait alors prendre sa décision et ne pas dire qu'il avait pris sa décision sur la base d'idées ou de conditions erronées.

Au départ, l'engagement n'était valable que pour un an. Ensuite, il était toujours possible de se retirer. Le constat suivant montre à quel point cette procédure de sélection était prise au sérieux : sur 12 882 garçons, 10 396 ont été acceptés et 2 486 refusés. Sur 20 297 filles, 15 799 ont été retenues et 4 498 ont échoué à l'examen de sélection. L'application de ces critères stricts a contribué à surmonter la méfiance initiale des paysans vis-à-vis de l'expérience d'installation de la jeunesse urbaine à la campagne. La

procédure de sélection en amont a également eu une influence positive sur le nombre de garçons et de filles qui souhaitaient rester à la campagne pour toujours. L'amélioration de la qualité résulte également du fait que la formation a pu être améliorée grâce à la création de fermes pédagogiques dans les régions.

Le premier centre d'apprentissage du service rural a commencé à fonctionner en avril 1940 à Krottendorf en Saxe. Nous disposions au total de 24 fermes pédagogiques. Une ferme pédagogique a par exemple été offerte à la Jeunesse hitlérienne par un couple généreux de Vienne à cette fin. Ce domaine, appelé « Kuchelbach », était destiné à la formation des chefs de service rural de l'est de la Marche.

Alors que les écoles de guides des JH et les écoles de guides du BDM étaient gérées séparément, la formation et l'éducation de la relève masculine et féminine se faisaient en commun dans les fermes pédagogiques. C'était une nouveauté. Il y avait plusieurs raisons à cela. Les forces vives des deux sexes travaillaient à la ferme. Cette réalité devait être prise en compte très tôt, car à la ferme, chacun dépendait de l'autre. Il arrivait aussi souvent que les dirigeantes du BDM et les dirigeants des JH organisent ensemble des soirées communautaires au village par la parole, le jeu et le chant, créant ainsi un centre culturel dans le village. Pour cette tâche également, les garçons et les filles pouvaient recevoir des conseils et des suggestions au Lehrhof, apprendre les uns des autres et échanger leurs expériences. Comme les lieux d'intervention ultérieurs se trouvaient pour la plupart dans des villages reculés et des régions isolées et désertes, il était bon que garçons et filles se rapprochent dans le respect mutuel à la ferme d'apprentissage pendant la période de maturation.

La ferme d'apprentissage permettait de combiner la formation professionnelle et la formation aux tâches de commandement dans le service rural. La ferme d'apprentissage était dirigée par un guide JH. La formation professionnelle était assurée par le chef d'exploitation et, pour les filles, par la directrice économique. Les enseignants étaient des professionnels expérimentés tels que des maîtres trayeurs, des conducteurs d'attelage, des maîtres mécaniciens ainsi que la directrice de l'exploitation et un auxiliaire. Une équipe d'apprentis du service agricole travaillait en permanence dans la cour d'apprentissage pour effectuer les travaux courants. Avec elle, les apprentis pouvaient également être formés à l'organisation d'une soirée à domicile ou à la pratique d'un sport de compensation. Tous les types de travail devaient pouvoir être effectués à la ferme. C'est pourquoi elle devait être équipée de machines et d'outils

agricoles appropriés. En plus du travail pratique, l'enseignement théorique était dispensé dans les différents domaines professionnels tels que la gestion des pâturages, l'élevage, etc. La comptabilité en faisait également partie. Alors que les cours dispensés dans les écoles de conduite du service agricole étaient de courte durée, la durée de la formation à la ferme d'apprentissage était d'un an. C'était nécessaire, car cette année était prise en compte dans la durée de la formation professionnelle. La limite supérieure de la surface d'exploitation d'une ferme pédagogique était généralement de 150 hectares.

La formation des membres du service agricole se déroulait comme suit : après deux ans d'activité, les garçons passaient l'examen du travail agricole et les filles celui du travail ménager. Les deux années suivantes étaient sanctionnées par l'examen d'agriculture pour les garçons et par l'examen d'économie domestique pour les filles. Pendant l'apprentissage agricole, ils fréquentaient l'école professionnelle rurale, et pendant l'apprentissage agricole, l'école d'agriculture en hiver. En cas de bons résultats, il était possible, après trois ans de pratique, d'être admis à l'école supérieure d'agriculture. Celle-ci se terminait au bout d'un an par le diplôme d'« agriculteur diplômé d'État ». Les volontaires du service agricole effectuaient leur service militaire auprès de la Waffen-SS. Ceux qui postulaient ensuite à la reprise d'une ferme étaient regroupés dans un cercle de colonisation afin de pouvoir reprendre une ferme de la Wehrbau après plusieurs années de pratique. Ceux qui ne pouvaient pas devenir paysans avaient la possibilité, après l'apprentissage du travail agricole, de suivre pendant deux ans un apprentissage de trayeur, de berger, d'apiculteur, de distillateur, etc. Les jeunes filles avaient également la possibilité d'embrasser la carrière d'agricultrice, d'éleveuse de petits animaux, d'aide ménagère rurale, d'enseignante professionnelle en agriculture ou d'enseignante en économie familiale rurale. L'accès à la profession de paysanne dépendait du mariage ultérieur.

Sur les 38 522 volontaires du service à la campagne, 9 076 jeunes avaient choisi de rester en permanence à la campagne en 1943/44, après la première année d'engagement. Soit environ 27 % d'entre eux. Pour ceux qui sont repartis au bout d'un an, cette période a tout de même été bénéfique. Ils avaient appris à connaître la vie simple et le travail à la campagne et ont emporté avec eux la bonne attitude à adopter en ville. Le romantisme de l'ordre du sang et de la terre, tant décrié dans l'après-guerre, ne s'appliquait pas au travail à la campagne. Comme à la ferme, il exigeait un travail dur et souvent pénible. Au sein du Landdienst, nous ne travaillions pas seulement avec le Reichsnährstand, mais aussi avec le Reichsführer SS. Dans les

années Vingt, Heinrich Himmler avait été brièvement chef du Gau des Artamans en Bavière. En octobre 1939, Hitler le nomma commissaire du Reich pour la consolidation de la nation allemande et lui confia également le poste de commissaire du Reich pour l'habitat. Il était donc responsable de la réinstallation et de l'attribution des fermes dont les membres du Landdienst qui avaient fait leur service devaient prendre possession. Hitler avait en outre confié au Reichsführer SS la responsabilité de donner des directives et de coordonner la coopération avec les organisations qui nous sont liées dans les pays nordiques, dans le cadre de laquelle le « Germanische Leitstelle » était également actif. Le lien entre la JH et la SS n'était donc pas seulement dû à la nécessité d'assurer la relève de la Waffen-SS, mais aussi à la tâche importante que représentaient pour nous le service rural et la coopération avec la jeunesse germanique. Leurs chefs de la jeunesse étudiaient nos mesures et visitaient souvent nos installations, y compris les camps du Landdienst. C'est ainsi qu'ils ont pris la décision d'organiser des camps de service rural en Allemagne, avant de les organiser plus tard dans leur propre pays.

Norvégiens, des Flamands et des Danois. Parmi eux, 206 garçons et 68 filles sont restés une deuxième année après la première année de service à la campagne. En 1943, des Wallons, des Estoniens et des Lettons s'y sont ajoutés, si bien que le contingent a augmenté de 50 % au cours de la période suivante. Des représentants des pays concernés ont pris en charge la supervision de leurs camps en Allemagne. Le 2 juillet 1943 eut lieu un nouvel appel de la jeunesse germanique, au cours duquel le président de la communauté de travail « Bauerntum und Landdienst » au sein de l'Union européenne de la jeunesse, le chef de la jeunesse et Ministre norvégien Axel Stang, s'adressa à elle. Il a évoqué la profession de foi de son compatriote et poète Knut Hamsun en faveur de la nouvelle Europe, prononcée lors du Congrès européen des journalistes à Vienne. L'une des œuvres les plus importantes de Knut Hamsun, qui était lui-même un fils de paysan, s'intitulait « Bénédiction de la terre ». Ces paroles planent également sur le service rural, car c'est précisément la jeunesse qui doit reconnaître cette bénédiction de la terre, qui est l'élément principal de nos peuples. Nous n'oublions jamais, dit Stang, « que l'espace du destin à l'Est nous appelle aussi. Notre peuple a toujours été essentiellement un peuple de paysans ». Il s'agit de préserver cette tradition, a-t-il ajouté. Pour la direction de la jeunesse du Reich, il était évident que les camps de service à la campagne de la jeunesse nordique étaient placés sous sa propre direction. Lors de la création de l'Union européenne de la jeunesse, nous avions inscrit

l'autonomie des organisations nationales de jeunesse comme un principe inaltérable. C'est dans cette optique que nous nous distinguions de certains dirigeants de la SS qui cherchaient à faire pression sur nous pour que nous mettions en place des camps mixtes germano-allemands de service rural sous direction allemande. Pour éviter un conflit sur cette question, Simon Winter, le chef de la direction de la jeunesse du Reich pour la paysannerie et le service rural, a suggéré de réaliser un tel camp, mais de le placer sous direction norvégienne. C'est ce que nous avons décidé ensemble. Il s'agissait du camp Horlen Haulandin, près de Krotochin, au sud de Poznan, dirigé par le chef de camp norvégien Martin Aarre. Cet événement m'a été rappelé par mon ami norvégien Einar Rustad, qui dirigeait autrefois le travail à l'étranger de la jeunesse du « Nasjonal Sämling » et qui m'a conduit il y a des années dans les derniers lieux de souffrance du poète Knut Hamsun, âgé de plus de 90 ans et condamné, dans le sud de la Norvège. À cette occasion, il a attiré mon attention sur un autre incident.

Pendant la guerre, des jeunes Norvégiens avaient participé à un camp d'entraînement militaire des Jeunesses hitlériennes en Allemagne. Une fois la formation terminée, les SS voulaient les envoyer dans les troupes. Nous avons refusé. Comme promis, les jeunes sont rentrés dans leur pays. Là-bas, ils étaient libres de décider s'ils voulaient ou non s'engager comme volontaires dans la Waffen SS. Ces divergences d'opinion existaient également en ce qui concerne la coopération avec les organisations de jeunesse des pays nordiques. Par exemple, le chef de groupe SS Rauter aux Pays-Bas a contesté l'orientation de la Jeunesse hitlérienne vis-à-vis du « Jeugdstorm » et a fait un rapport à ce sujet au Reichsführer SS Heinrich Himmler, qui était en charge des directives de la coopération germanique. Himmler ne m'a jamais parlé de ces différences. J'ai appris qu'il n'était pas d'accord avec notre attitude par la communication de mon ami Wilhelm Hobusch-Voss, notre dernier chargé de mission aux Pays-Bas.

Lors du sport matinal, il avait un jour rencontré le Reichsführer SS. Il s'est arrêté et lui a adressé quelques mots de reproche qui ont abouti à cette phrase : « Et je veux vous dire ceci : c'est toujours moi qui décide des directives pour le travail germanique ». Il n'était donc pas si facile pour nous d'imposer notre conception, car le Reichsführer SS possédait le plus grand pouvoir. Nous étions d'accord avec l'opinion exprimée par Einar Rustad dans un journal norvégien au sein des organisations de jeunesse nordiques et européennes :

« Tout homme politique qui n'est pas aveuglé par des rêves chimériques ou qui ne poursuit pas des objectifs chauvins sous l'un ou l'autre slogan est conscient qu'une union

germanique et européenne n'est réalisable que si l'on maintient les particularités nationales des peuples et si on leur donne le droit à l'autodétermination sans nuire aux intérêts communs ».

Le mot d'ordre « engagement à l'Est et service rural » pour 1942 n'était pas né de l'actualité de la guerre. Nous avions déjà huit ans de travail à la campagne derrière nous. Le résultat de notre travail s'était certes amélioré d'année en année malgré les grandes difficultés, mais il ne répondait pas à mes yeux à toutes les attentes. Le slogan de travail « Engagement à l'Est et service rural » devait avoir pour effet d'intensifier considérablement les efforts dans ce domaine. L'engagement à l'Est des Jeunesses hitlériennes n'a pas non plus commencé en 1942. Le fossé civilisationnel entre l'Ouest et l'Est était tout aussi évident que la faible densité de population de nos régions orientales par rapport à celle de l'Ouest. Dès le début, nous avons consacré nos efforts à l'Est, ce qui faisait partie intégrante de l'ensemble du travail d'éducation et de construction. En tant que chef de l'office social de la direction de la jeunesse du Reich, j'ai dû constater que nous avions encore beaucoup plus à faire à l'Est qu'ailleurs, notamment dans le domaine social et professionnel. J'en ai été particulièrement convaincu par les résultats de l'évaluation des performances lors de la compétition professionnelle du Reich et par les données qui y sont liées sur les conditions sociales en comparaison avec les régions occidentales. Les données suivantes se réfèrent à 1,8 million de garçons et de filles âgés de 14 à 18 ans qui ont participé au concours professionnel en 1937. Ces chiffres n'incluent pas les jeunes ruraux. J'ai par exemple comparé les données de Berlin avec celles des territoires de l'Est, qui se composent en moyenne de celles de la Prusse orientale, de Danzig, de la Poméranie et de la Silésie. À Berlin, 5 % des garçons n'ont pas eu de vacances, contre 15 % dans les territoires de l'Est. Un congé de 12 à 18 jours a été accordé à 45 % des garçons berlinois, contre seulement 18 % des garçons des régions de l'Est. Chez les jeunes filles, les chiffres concernant les congés effectivement accordés étaient bien pires. À Berlin, 25 % n'ont pas eu de vacances, contre 33 % dans les territoires de l'Est. À Berlin, 38 % des femmes ont bénéficié de 12 à 18 jours de congé, contre 27 % dans les régions de l'Est. Ces chiffres doivent être considérés comme une amélioration significative par rapport à l'année 1932. Neuf pour cent des garçons berlinois ont obtenu des résultats insuffisants en matière de pratique professionnelle, contre 16 % dans les régions de l'Est. Les résultats insuffisants en théorie professionnelle s'élevaient à 19 % chez les garçons berlinois, contre 26 % chez les garçons des régions de l'Est. Chez les jeunes filles, les résultats des travaux pratiques étaient les suivants : 13 % d'insuffisants à Berlin, contre

19 % dans les régions de l'Est. En ce qui concerne les travaux théoriques professionnels, 26,2 % des jeunes de Berlin n'étaient pas assez performants, contre 28 % dans les régions de l'Est. Ces constatations nous ont incités à renforcer le travail social et l'éducation professionnelle dans les territoires de l'Est, en collaboration avec le Deutsche Arbeitsfront et l'économie.

Le rapatriement des Allemands des autres pays européens vers les territoires orientaux du Reich a commencé en octobre 1939. Les personnes déplacées ont entrepris le grand voyage vers l'Allemagne depuis la Galicie, la Volhynie, la région de la Narew, la Bessarabie, le sud de la Buchenland, les pays baltes et la Dobroudja. En raison de l'évolution de la guerre à l'Est, le déplacement des Volksdeutsche des régions de l'Union soviétique vers le Reich a eu lieu entre 1942 et 1944 dans les conditions les plus difficiles. Environ 350 000 personnes sont retournées dans leur ancienne, mais désormais nouvelle patrie. L'aide et l'assistance apportées aux personnes déplacées constituèrent une tâche importante, souvent pénible mais finalement gratifiante, surtout pour le Bund Deutscher Mädel im Osteinsatz. Avec les personnes déplacées, ce sont 180 000 à 200 000 jeunes qui sont arrivés dans le Reich et auxquels il fallait donner une patrie dans la communauté de la Hitlerjugend.

Depuis l'automne 1940, de nombreuses dirigeantes BDM formées sont parties volontairement de l'ancien Reich pour l'Est. J'ai déjà évoqué leur activité dans le cadre de la construction des nouveaux territoires. Mais elles n'avaient pas seulement pour mission de créer de nouvelles unités du BDM et des JH à la campagne et d'organiser le service. Leur engagement en faveur des familles de rapatriés constituait un point fort de leur travail. Au cours du dernier trimestre de l'année 1940, 1 400 dirigeantes du BDM ont servi cet objectif dans le seul Warthland. Elles établissaient des camps à partir desquels elles se rendaient dans les huit ou neuf colonies et villages éloignés les uns des autres. Si la distance entre les villages était trop grande, deux dirigeantes BDM s'installaient ensemble dans un village. Il y avait un engagement à court terme de quatre à six semaines, pour lequel on utilisait les congés, et un engagement à long terme de six mois à un an. Pour les filles, cette période était prise en compte dans le calcul de l'année obligatoire.

En 1941, cette mission a connu une extension importante. Dans le Warthegau, il y avait des camps d'intervention avec 2 695 guides et dans la région de Danzig-Prusse occidentale, 468 guides. Dans le Gouvernement général, 201 guides au total ont été actives. Le travail ne s'étendait pas seulement à l'agriculture et aux travaux ménagers des familles de colons,

mais aussi aux écoles et aux jardins d'enfants. Les colons ont été aidés dans tous les domaines. Pour l'amélioration du logement, pour la cuisine, le nettoyage, la lessive, le rembourrage et aussi en partie pour les soins aux nourrissons et aux malades. Le fait que de nombreux dirigeants du BDM aient reçu une formation dans le domaine de la santé a également joué un rôle. L'aide devait être apportée à l'étable pour l'alimentation et la traite, dans les champs, pour la récolte du foin, des céréales et des pommes de terre et pour le battage. Comme il n'y avait guère d'instituteurs et d'institutrices à la campagne, les dirigeantes du BDM sont également intervenues comme auxiliaires scolaires. Elles pouvaient notamment être utiles dans les travaux manuels, le sport et la musique, des domaines dans lesquels elles avaient acquis de l'expérience grâce à leur travail au sein du BDM. Mais elles pouvaient également intervenir dans d'autres matières comme l'allemand et l'histoire. Des cours de couture et de cuisine ont également été organisés pour les filles du village. Les appareils ménagers nécessaires ont été achetés. Des unités du BDM de l'ancien Reich parrainaient certains districts de l'Est. Ils ont envoyé dans cette zone de parrainage des caisses de vêtements, de linge, de jouets et de matériel de lecture. Par le biais du parrainage, ils se sentaient coresponsables du développement de cette région. Des activités de promotion de la communauté ont été organisées, telles que des matinées, des après-midi de village et d'enfants et des chants en public. Les liens avec les colons ont été renforcés par l'organisation de fêtes familiales. Ces mesures ont été accueillies avec gratitude et une grande reconnaissance. Bien des liens entre les guides et les familles de colons ont été maintenus après la perte de la guerre, bien au-delà de 1945.

J'ai visité des camps de service rural et des filles dans leurs familles de colons dans des villages abandonnés et reculés. Peu de choses m'ont autant impressionné et ému – même en supposant que je sois idéaliste – que l'engagement infatigable et désintéressé de ces guides et de ces filles, qui devaient parcourir de longues distances, même en hiver, par tous les temps et par un froid glacial, pour rejoindre leur camp. Cela équivalait à l'engagement au front de leurs camarades. Ils agissaient également dans l'esprit et la tradition du baron impérial vom Stein, qui voyait dans le maintien des fermes la base de l'existence d'un peuple et qui, par l'édit du 9 octobre 1807, a aboli la sujétion héréditaire des paysans dans toute la Prusse, édit qui est devenu réalité malgré de nombreuses résistances le jour de la Saint-Martin 1810.

La concentration sur l'engagement à l'Est et le service à la terre n'a pas supprimé ou diminué l'activité d'aide aux paysans dans l'Ancien Empire, qui s'est maintenue. Le fait qu'en 1942, un million de filles et 400 000 garçons aient aidé à la récolte en est la preuve. À cela s'ajoutaient les prestations de la jeunesse pour soulager la patrie, en raison de l'absence des hommes partis au front. Je les ai déjà mentionnés pour les années 1940/41.

En 1942, l'engagement des Jeunesses hitlériennes dans la guerre a connu une extension en raison de la multiplication des attaques aériennes des Alliés sur notre territoire national. Les Américains sont intervenus aux côtés des Anglais dans la bataille aérienne au-dessus de l'Allemagne avec leurs bombardiers et leurs forteresses volantes. Les attaques avaient désormais lieu de jour comme de nuit. Les chasseurs allemands étaient utilisés pour la chasse de nuit. La stratégie du combat aérien avait changé chez l'adversaire. Il ne s'agissait pas en premier lieu de frapper des cibles ponctuelles de l'industrie de l'armement, mais de mener des attaques de surface contre les villes et leurs centres, contre les quartiers ouvriers densément peuplés, c'est-à-dire contre la population civile. Les femmes, les jeunes filles et les enfants ont donc également été victimes de la guerre aérienne. Les cibles militaires et de l'industrie de l'armement sont devenues des sous-produits des attaques de surface, et non l'inverse. Le but était de briser le moral de la population. En règle générale, les attaques aériennes étaient combinées avec des bombes incendiaires et explosives. Les bombes incendiaires tombaient en premier, suivies par les bombes explosives, puis à nouveau par les bombes incendiaires et les bombes au phosphore. C'est ainsi que sont apparus les vastes incendies de surface, qui se sont transformés en tempêtes de feu inconnues jusqu'alors, détruisant toute vie atteignable. Cette nouvelle stratégie d'extermination a été proposée par le professeur Frederick A. Lindemann, qui était né et avait étudié en Allemagne. Son plan a été approuvé par le cabinet de guerre anglais. Son exécuteur était le maréchal de l'air Harris, appelé plus tard Bomber-Harris, en l'honneur duquel un monument a été érigé à Londres.[22]

Les villes de Lübeck et de Rostock ont été les premières à faire les frais de cette nouvelle stratégie d'extermination. À Lübeck, l'église Saint-Pierre de style gothique flamboyant, la maison Schabbel et la maison Buddenbrook ont été détruites le 29 mars 1942 dans le centre-ville. Le centre-ville de Rostock a été entièrement réduit en ruines du 24 au 27 avril 1942. Le 31 mai 1942, plus d'un millier de bombardiers ont attaqué la ville

[22] [NdT : lire *Tempête diabolique* de Thomas Goodrich : didi18edition.com]

de Cologne, qui s'est transformée en un océan de flammes. Quelque 5 000 incendies individuels ont dû être éteints, 3 311 maisons avec 20 000 appartements ont été détruites, dont des hôpitaux et des églises Cinq mille personnes ont été blessées et 467 civils ont trouvé la mort. Des attaques similaires ont suivi sur Essen, Francfort-sur-le-Main et d'autres villes. Le poids maximal des bombes larguées était passé en quelques mois de 900 à 3 600 kilogrammes, et les mines aériennes récemment utilisées par les Alliés augmentaient l'effet de la destruction par leur force de pression accrue. La guerre d'extermination totale avait commencé. Dans cette phase de la guerre, de nouveaux défis et de nouvelles tâches attendaient la jeunesse. Elle était équipée pour faire face aux effets de la guerre aérienne dans la mesure où elle possédait quelques prérequis. Depuis longtemps, les garçons et les filles avaient été formés par le Reichsluftschutzbund et avaient été instruits sur de nombreuses questions, des mesures d'obscurcissement à la construction d'abris antiaériens, en passant par le comportement à adopter pendant une attaque aérienne. Ils pouvaient donc aider les gardes de la protection aérienne en tant qu'aides et assistants. Des unités de jeunes ont dégagé les rues après les raids aériens et, comme leurs aînés et les femmes, ont participé aux travaux de déblaiement, ont sauvé ce qui restait dans les appartements et surtout les personnes. Après les raids aériens, ils ont aidé au sauvetage des blessés. Inévitablement, ils n'ont pas pu éviter de rendre un dernier service aux morts. Ils ont vécu l'horreur d'une guerre meurtrière.

Pour lutter contre les incendies, nous avons fait appel à nos unités de pompiers qui avaient été constituées et formées pendant les années de paix pour assurer la relève des sapeurs-pompiers. Elles avaient appris à se méfier du feu et des objets inflammables, en particulier à proximité des forêts et des marais, des granges et des bâtiments agricoles, des greniers à paille et à foin, des stations-service, etc. à faire preuve de prudence, à ne pas fumer dans de tels endroits, à stocker les matières facilement inflammables dans des locaux spécialement sécurisés et sous surveillance, à veiller aux dispositions de sécurité prescrites pour les installations électriques et de gaz ainsi que pour les appareils correspondants, à aménager des foyers ouverts en plein air à une distance suffisante des endroits présentant un risque d'incendie dans le sol, à ne pas utiliser d'essence ou de substances apparentées, à combler les petits incendies avec du sable ou de l'eau jusqu'à l'arrivée des pompiers, à creuser des fossés de protection lors de camps de tentes et à mettre en place des gardes-incendie. Ils étaient rompus au maniement des extincteurs et ont appris pendant la guerre à lutter efficacement contre les bombes incendiaires, conformément aux directives

du ministère de l'aviation. Ils ne manquaient vraiment pas de bonne volonté. Il fallait plus freiner que stimuler leur zèle. De l'avis des chefs des sapeurs-pompiers, les jeunes se sont rendus indispensables pendant la guerre grâce à leur aide éprouvée.

La Jeunesse hitlérienne pouvait également servir dans d'autres domaines avec des forces préformées. Après les attaques aériennes, les liaisons de communication ont souvent été interrompues et détruites. Il s'agissait là d'une tâche importante pour la JH. Celle-ci était née du désir des jeunes de s'engager dans le radioamateurisme ou, plus généralement, dans le renseignement. Avec l'aide de la Reichspost, les conditions nécessaires ont été créées par la formation et la mise à disposition de matériel et d'appareils. Une fois toute la jeunesse réunie au sein de la JH, celle-ci avait pour mission de fournir une relève appropriée à l'armée de terre, à la marine, à la Luftwaffe et à la Waffen-SS, et donc aussi à leurs unités de renseignement. Depuis lors, la JH du renseignement a bénéficié du soutien de la Wehrmacht, qui a participé avec grand intérêt à ses manifestations et à son combat pour la meilleure unité de renseignement chaque année.

Les directives de formation ont été édictées en accord avec la Wehrmacht. La formation était divisée en une formation préliminaire, une formation de base et une formation finale. La formation préliminaire concernait les garçons qui, à l'âge de 14 ans, avaient opté pour la JH de renseignement en quittant le Jungvolk. Elle comprenait une introduction générale et un examen d'aptitude. À la fin, ils passaient l'examen pour obtenir le certificat de renseignement JH A. La décision de rester dans la JH de renseignement était ainsi prise. La formation de base d'environ deux ans et demi s'ensuivait. Elle s'achevait par l'obtention du brevet de renseignement JH B. Elle était suivie d'une formation finale d'un an avec l'examen final pour le certificat de renseignement JH C. Il en ressortait que le titulaire de ce brevet était apte à servir dans l'armée de l'air ou dans l'armée de terre, qu'il avait été formé et qu'il avait reçu une formation spéciale de téléopérateur, d'opérateur radio, de préposé aux appareils, etc.

Le titulaire du brevet de renseignement C disposait de nombreuses connaissances et savait les mettre en pratique. Il connaissait les moyens de communication fixes et mobiles, leurs avantages et inconvénients, leurs performances et leurs utilisations particulières. Il devait maîtriser l'écoute et l'émission de signaux en morse, le maniement des principaux appareils téléphoniques de campagne et de construction, différentes tâches individuelles dans la construction de câbles de campagne et l'activité dans l'équipe de construction téléphonique, des exercices dans l'exécution du

service d'exploitation téléphonique et la tenue de documents d'exploitation, tout comme l'installation et le maniement d'un appareil radio de campagne et l'établissement de stations radio sur le terrain. Ils connaissaient les termes et les dispositions du service d'exploitation radio, les faits de l'électricité comme le courant, la tension, la loi d'Ohm, les types de courant, le circuit électrique, les effets du courant électrique, le comportement du condensateur et de la bobine dans le circuit de courant alternatif, la structure et le fonctionnement du tube électronique, les dispositions pénales en cas d'infraction à la loi sur les émetteurs noirs et la sécurité dans l'utilisation de la carte et de la boussole. Grâce à cette formation, les jeunes étaient à la disposition de la JH de renseignements lorsqu'il s'agissait de rétablir et d'établir les liaisons de renseignements interrompues ou détruites après les attaques aériennes. Dans l'ensemble, il s'agissait d'une contribution très précieuse dans le cadre de l'engagement de la JH dans la guerre, qui permettait aux services de l'économie, de l'administration et du mouvement d'intervenir dans les plus brefs délais.

Des garçons et des filles préformés ont été utilisés pour les premiers secours aux blessés. Depuis de nombreuses années, ils avaient reçu une formation de Feldschere de campagne et de filles du service de santé. Rien qu'en 1941, plus de 73 000 filles DG avaient été formées, de sorte qu'en 1942, 175 000 filles DG étaient prêtes à intervenir. En cas de besoin, elles étaient disponibles pour des services auprès de la Nationalsozialistische Volkswohlfahrt, de la Luftschutz, des pompiers, dans les hôpitaux et les lazarets, dans les trains de transport, dans le service des gares et plus tard dans les camps de réfugiés en tant qu'aides. Une étroite collaboration existait avec la Croix-Rouge allemande, pour laquelle des directives communes avaient été édictées. La Croix-Rouge allemande reconnaissait la formation des « Feldschere » et des « Gesundheitsdienstmädel » dispensée par les Jeunesses hitlériennes comme équivalente à la formation de base de la Croix-Rouge allemande.

La Croix-Rouge allemande mettait gratuitement à disposition de la Hitlerjugend et du BDM, sur demande, du personnel de formation, du matériel et des installations. Les Jeunesses hitlériennes et le Bund Deutscher Mädel ont transféré à la Croix-Rouge allemande les « Feldschere » et les « Gesundheitsdienstmädel » qui quittaient l'organisation, avec leur accord. Les filles du service de santé qui faisaient partie de l'œuvre « Glaube und Schönheit » (foi et beauté) du BDM étaient déléguées à la Croix-Rouge allemande pour une période de trois mois, entre leur 17e et leur 21e année, afin de suivre une formation d'aide-soignante. Une fois cette formation

terminée, elles participaient une fois par mois aux cours de perfectionnement et étaient à la disposition de la Croix-Rouge allemande pour des interventions urgentes. Le mouvement de jeunesse a ainsi pu contribuer à aider les médecins et les infirmières à prodiguer des soins médicaux aux blessés de la guerre des bombes.

Le nombre de blessés sur le front et dans la patrie a considérablement augmenté au fur et à mesure que la guerre progressait. C'est ainsi que l'assistance aux blessés dans le cadre de l'effort de guerre à domicile devint une tâche importante pour les jeunes. Les jeunes filles se rendaient dans les hôpitaux militaires et prenaient en charge les démarches et les affaires des blessés ou écrivaient des lettres pour eux. Nos groupes de jeu et nos chorales réjouissaient les blessés de guerre avec leurs chansons. L'Oberrottenführer Diebow a rapporté une telle visite d'assistance :

« Jeudi, nous nous rendrons à l'hôpital militaire de Luitpold-Haus. Nous allons apporter quelques heures de gaieté et de joie à nos camarades blessés. Et c'est ce qui s'est passé. Nous sommes partis avec les instruments sur les porte-bagages. Lorsque nous sommes arrivés à destination, les blessés, complètement surpris, nous ont regardés avec étonnement, car ils n'étaient pas au courant de notre arrivée. La joie était d'autant plus grande lorsque nous avons déballé 'nos bonnes affaires'. Un bref salut militaire a servi d'introduction, et lorsque les camarades ont entendu une vieille marche de l'armée prussienne, 'leurs vieux cœurs de soldats' ont battu la mesure. Tout feu tout flamme pour nous, les applaudissements n'en finissaient pas. Une belle histoire frisonne et une jolie chanson de la Styrie ont également fait leur effet. Puis vint une comédie joyeuse : le martien. Les rires et les cris de joie provoqués par cette plaisanterie ne s'arrêtaient pas. Nous nous sommes donc vus contraints de jouer une autre marche. La joie et l'enthousiasme des soldats étaient indescriptibles. Mais le temps a passé trop vite. Les mots que l'inspecteur de l'hôpital militaire nous a dit à la fin de cet après-midi joyeux nous ont profondément impressionnés. Après avoir offert aux soldats des cigarettes, des biscuits et d'autres belles choses, nous avons dû prendre congé. Nous avons eu du mal à nous séparer de nos camarades, mais nous sommes rentrés chez nous avec le sentiment joyeux d'avoir apporté un peu de patrie aux soldats. Une mission était terminée, une autre nous attendait ».

Des quartiers entiers ont été réduits en cendres par les bombardements et des centaines de milliers de personnes ont perdu leur logement. Pendant cette période, nous avons regroupé des jeunes gens qualifiés et formés dans des unités spéciales d'artisans qui, après les raids aériens, ont immédiatement commencé à réparer les toits et les habitations sous la direction d'experts. Une équipe d'intervention comprenait deux maçons et deux charpentiers, deux peintres ou peintres en bâtiment et un plombier. Les autres travaux étaient assurés par une équipe de travail et de transport à

laquelle on faisait appel à des personnes qui n'étaient pas employées dans l'industrie d'armement. Le Dr Robert Ley avait été chargé par Adolf Hitler de la construction de foyers provisoires pour la population bombardée, dans le cadre de l'« Œuvre allemande d'aide au logement ». Comme j'avais travaillé en étroite collaboration avec le Dr Ley dans le domaine du Reichsberufswettkampf et de la promotion des talents, les meilleures conditions étaient réunies pour coopérer avec lui et ses chargés de mission dans ce nouveau domaine. En raison de notre manque de dirigeants et de l'accomplissement d'autres tâches variées, l'aide de la jeunesse ne pouvait certes être que limitée. Nous nous étions tout de même fixé comme objectif de construire 2 000 foyers de fortune dans tout le Reich avec l'aide de la JH. Cette mission a été répartie entre les 42 régions de la Hitlerjugend de manière cohérente. Là encore, les jeunes, dont certains avaient eux-mêmes souffert de la crise du logement provoquée par les bombardements, ont pu se rendre utiles dans les unités d'artisans de la Hitlerjugend.

À la fin de l'année 1942, il était clair que l'activité de la jeunesse dans la patrie devait se concentrer sur les services qui s'avéraient nécessaires en raison des effets et des conséquences de la guerre aérienne. C'est ainsi que j'ai publié le mot d'ordre « Engagement de la jeunesse hitlérienne dans la guerre » pour le travail de l'année 1943. À cette époque, le commandant en chef de la Luftwaffe, le Reichsmarschall Hermann Göring, qui était également président du Conseil des ministres pour la défense du Reich, annonça son intention de faire appel aux élèves plus âgés des écoles secondaires pour servir dans la Heimatflak. Lors des prises de position et des entretiens préliminaires, l'armée de terre, la Waffen-SS et la Kriegsmarine exprimèrent des réserves à ce sujet. Ils justifiaient leurs réserves par le fait que cette mesure orienterait la relève des officiers avant tout vers la Luftwaffe. La direction de la jeunesse du Reich partageait ces réserves. En outre, nous étions d'avis que nous préférerions que la jeunesse travailleuse, dans la mesure où elle n'était pas employée dans l'industrie de l'armement, soit également appelée à servir dans la Heimatflak sur une base volontaire. Nous n'avons pas réussi à imposer notre point de vue. Le Reichsmarschall s'était auparavant assuré de l'accord du Führer. Nous nous trouvions dans une situation difficile. Göring avait lui-même constaté que la protection de la patrie contre les attaques aériennes ennemies par l'artillerie antiaérienne et nos chasseurs n'était pas suffisante, malgré des performances de bravoure maximales, et qu'il était prévisible que cette protection insuffisante pourrait avoir une influence décisive sur l'issue de la guerre. Il fallait donc absolument faire quelque chose pour renforcer la

défense contre les attaques massives des forteresses volantes contre notre patrie. Dans cette situation contraignante, je n'ai pas pu refuser de signer l'ordonnance sur l'affectation des élèves supérieurs à l'artillerie antiaérienne. Elle a été promulguée le 26 janvier 1943. Les principales dispositions étaient les suivantes :

« 1) Tous les élèves de l'enseignement secondaire et supérieur, âgés de 15 ans révolus, sont à la disposition du Ministre du Reich de l'aviation et commandant en chef de la Luftwaffe pour effectuer des services auxiliaires auprès d'unités de la Luftwaffe sur le lieu de l'école et dans ses environs immédiats, jusqu'à leur incorporation au service du travail du Reich ou au service militaire en tant qu'auxiliaires de la Luftwaffe pour l'engagement d'aide à la guerre.

2) Les élèves résidant dans des internats peuvent être affectés dans le territoire du Reich, même en dehors de leur lieu de scolarisation. Dans ces cas, le lieu d'affectation est déterminé par le Luftwaffenbefehlshaber Mitte en concertation avec le Reichsminister für Wissenschaft, Erziehung und Volksbildung (Ministre de la Science, de l'Éducation et de la Formation du peuple), sur ordre du Reichsminister der Luftfahrt et commandant en chef de la Luftwaffe, et en concertation avec les services compétents pour les écoles des partis et le Grand orphelinat militaire de Potsdam.

3) L'ampleur des appels à l'aide de guerre est fonction des besoins. Le Ministre du Reich de l'aviation et Commandant en chef de l'armée de l'air détermine en permanence les besoins ».

Le douzième et dernier paragraphe de cette ordonnance stipulait que l'engagement des jeunes hommes dans la Luftwaffe ne constituait pas une appartenance à la population aéronautique.

La disposition selon laquelle les volontaires de la Luftwaffe devaient être affectés aux écoles ou à leurs environs n'a pas pu être respectée sans faille au cours de l'intensification de la guerre aérienne au-dessus de l'Allemagne. Dans des cas d'urgence, ils ont été affectés à d'autres endroits du Reich, ce qui a inquiété de nombreux parents. Les aides de l'armée de l'air bénéficiaient de 18 heures d'enseignement par semaine. Le samedi n'était pas consacré aux cours. En raison de l'état d'alerte permanent, les cours avaient souvent lieu en position de batterie. Il arrivait ainsi que les garçons soient appelés par l'alarme de combat en plein milieu de leur cours pour se rendre aux pièces d'artillerie.

La Kriegsmarine a également fait appel à des jeunes pour des missions d'aide à la guerre en tant qu'auxiliaires de la marine. Les élèves des écoles secondaires et supérieures des localités situées sur les côtes de la mer du Nord et de la Baltique entraient principalement en ligne de compte. Les dispositions de l'ordonnance du 26 janvier 1943 relative à l'engagement de

la jeunesse allemande dans l'aide à la guerre s'appliquaient à eux par analogie. Cela signifiait également que l'engagement de la jeunesse masculine dans l'aide à la guerre au sein de la marine ne constituait pas une appartenance à la population maritime. Les auxiliaires de la marine portaient l'uniforme de la JH de la marine et les auxiliaires de la Luftwaffe l'uniforme de la JH de l'aviation. Le Ministre de l'Aviation du Reich et Commandant en chef de la Luftwaffe a fait savoir par lettre du 8 septembre 1943 que le Führer s'était déclaré d'accord « pour que les Luftwaffenhelfer soient désormais désignés comme Luftwaffenhelfer der JH en vue de leur appartenance continue à la Hitlerjugend. Il est donc ordonné par la présente que la désignation 'Lw.-Helfer (JH)' soit exclusivement utilisée à l'avenir pour les Lw.-Helfer ». Cette réglementation résultait également du fait que, conformément à la loi du 1er décembre 1936, l'éducation de la jeunesse en dehors du foyer parental et de l'école devait être assurée par les JH jusqu'à l'âge de 18 ans. La direction de la jeunesse du Reich a publié des directives sur l'organisation du service des JH pendant le temps libre. Ils étaient notamment libres de participer à des concerts, des représentations théâtrales et cinématographiques par le biais de notre cercle de manifestations. Mais en raison de la forte sollicitation des Luftwaffenhelfer, cela n'arrivait que rarement dans la pratique. Les volontaires de la Luftwaffe se sentaient en outre comme des soldats et étaient donc largement sortis du domaine des Jeunesses hitlériennes. C'était tout à fait compréhensible d'un point de vue psychologique et autre. Ils devaient accomplir les mêmes tâches que les soldats et étaient également exposés aux mêmes dangers. Ils faisaient fonctionner les batteries de projecteurs, s'occupaient des appareils de mesure radio et de commandement et servaient de pointeurs et de canonniers de chargement. Ils étaient affectés aux batteries antiaériennes légères, moyennes et lourdes. Ils remorquaient les obus lourds jusqu'aux pièces et les balançaient dans les tubes. Ils se tenaient à la défense près des Flak à quatre pièces de 2 cm, des canons de 3,7 cm et de 8,8 cm ainsi que des canons lourds de 10,5 cm et de 12,8 cm. Ils ont fait descendre du ciel des centaines de « forteresses volantes » et ont mis hors de combat des milliers de bombardiers ennemis en les touchant pour d'autres missions. Des officiers de la Luftwaffe m'ont confirmé que les volontaires de la Luftwaffe étaient absolument égaux et parfois même supérieurs aux soldats plus âgés. J'ai entendu l'inspecteur de l'artillerie antiaérienne, le général Axthelm, faire l'éloge de la disponibilité de ces jeunes, qui n'ont pas été épargnés de vivre des situations terribles. Certaines batteries antiaériennes, occupées par des auxiliaires de la Luftlwaffe, ont été détruites par des tirs à pleine puissance. Il ne restait plus qu'à décerner les médailles de bravoure

aux morts. Dans la capitale du Reich, nous avons assisté à la scène bouleversante de la fixation des croix de fer sur les cercueils des volontaires de la Luftwaffe.

Vers la fin de la guerre, les jeunes combattants ont encore fait leurs preuves dans le combat terrestre contre les chars soviétiques. Dans les derniers jours d'avril, ils ont tiré à l'arme lourde sur les chars russes depuis le bunker du zoo de Tiergarten et en ont détruit un grand nombre. La direction de la jeunesse du Reich s'était engagée à remplacer au fil du temps les Luftwaffenhelfer par des soldats blessés ou rétablis après un séjour à l'hôpital. Cette mesure n'a toutefois eu d'effet qu'à la fin de l'année 1944. Lors de mes voyages de service, il m'arrivait de rendre visite aux volontaires de l'armée de l'air et de la marine sur leur lieu d'affectation et je ramenais toujours une impression émouvante de leur attitude intérieure face à leur mission. Ils racontaient leur service et n'épargnaient pas leurs terribles expériences. De nombreux témoignages bouleversants nous sont parvenus. Les paroles d'un volontaire de la Luftwaffe étaient représentatives d'innombrables camarades : « Nous avions peur – mais nous n'étions pas lâches ».

Environ 200 000 volontaires de la Luftwaffe et de la Marine étaient engagés dans la défense du Reich, dont des auxiliaires de la Flak dès l'âge de 17 ans, qui utilisaient des projecteurs et faisaient leurs preuves dans le service de radiométrie. Lors des attaques aériennes, tous se demandaient si leurs parents, leurs frères et sœurs et leurs proches étaient sortis vivants et indemnes de l'enfer. Ils étaient fortement motivés dans la défense. Tout bombardier touché ou abattu ne pouvait plus tuer d'autres personnes. Dans ce contexte, je voudrais constater qu'il y avait davantage d'enfants sans défense – garçons et filles – qui avaient trouvé la mort dans la guerre des bombes que de volontaires de l'armée de l'air et de la marine tombés au combat, qui pouvaient au moins se défendre avec leurs canons.

Les premières semaines de l'année 1943 ont été marquées par des événements qui ont renforcé la détermination de nos soldats à se battre et la résistance morale de la population. Il s'agissait de la demande de capitulation inconditionnelle de l'Allemagne, du Japon et de l'Italie par les Alliés, ainsi que de la défaite lors de la bataille acharnée de Stalingrad. Du 14 au 25 janvier 1943, le Président américain Roosevelt et le Premier ministre britannique Churchill se sont rendus à Casablanca pour des conférences au cours desquelles ils ont discuté de la stratégie de la future conduite de la guerre contre l'Allemagne. Le dictateur soviétique Staline avait également été invité, mais il s'est déclaré indisponible en raison des

combats en Russie. La déclaration de capitulation inconditionnelle fut prononcée le 24 janvier 1943 par Roosevelt, avec l'accord de Churchill, devant la presse internationale. Lorsque cette déclaration fut connue en Allemagne, il était clair pour nous que toute voie vers une paix négociée était définitivement fermée. Il ne nous restait plus qu'à nous battre avec honneur jusqu'au bout. De ce point de vue, l'annonce de la capitulation inconditionnelle a contribué à prolonger cette guerre qui a fait des victimes. On s'est immédiatement souvenu de ce qui s'était passé sous l'effet du diktat de Versailles en 1919. À l'époque, il n'y avait pas eu de négociations de paix avec l'adversaire vaincu. Il s'agissait d'un diktat. La délégation allemande a été internée de facto, la reconnaissance de la seule culpabilité de guerre leur a été extorquée, le droit à l'autodétermination a été violé et foulé aux pieds, le corps du peuple allemand a été amputé et le pays a été lourdement grevé par de lourdes réparations. Il s'agissait alors d'une jeune démocratie allemande qui avait aboli la monarchie et qui ne pouvait malgré tout pas espérer la moindre concession de la part des démocraties occidentales. On pouvait calculer sur les dix doigts de la main ce qu'il adviendrait de nous. Les faits mentionnés étaient déjà présents dans notre esprit en tant que dirigeants de la jeunesse pendant la période de lutte avant 1933. Seule cette situation explique que, plus tard, j'ai déclaré dans mes discours : « Nous ne capitulerons jamais ! »

L'historien anglais I. F. C. Füller a commenté l'exigence de capitulation inconditionnelle dans son livre *The Second World War 1939-1945* comme suit :

> *« Comme aucune grande puissance tenant à son honneur et à sa réputation, à son peuple et à la postérité, ne pouvait satisfaire à cette exigence, la guerre devait être menée jusqu'à l'anéantissement total d'un camp. Cela lui donnait un caractère religieux et faisait revivre toutes les horreurs des guerres de religion. Une fois la victoire acquise, l'équilibre des puissances au sein de l'Europe devait irrémédiablement voler en éclats. La Russie devait rester la plus grande puissance militaire d'Europe et donc dominer l'Europe ».*

Ces jours-là, alors que l'exigence d'une capitulation inconditionnelle était connue, la mauvaise nouvelle de Stalingrad vint s'y ajouter. Le 3 février 1943, le haut commandement de la Wehrmacht annonça :

> *« La bataille de Stalingrad est terminée. Fidèle jusqu'au bout à son serment d'allégeance, la 6e armée, sous le commandement exemplaire du maréchal général Paulus, a succombé à la supériorité de l'ennemi et à la malchance des circonstances. Son sort est partagé par une division antiaérienne de la Luftwaffe, deux divisions roumaines et un*

régiment croate qui, dans une fidèle fraternité d'armes avec leurs camarades de l'armée allemande, ont accompli leur devoir jusqu'à l'extrême limite ».

Après l'exigence de capitulation inconditionnelle des alliés occidentaux, la nouvelle de Stalingrad provoqua un profond abattement. Pendant plusieurs jours, le Reich fut en deuil national. Après Casablanca et Stalingrad, une atmosphère de résignation régnait au sein du peuple. Nous nous trouvions à un tournant de la guerre. C'était comme une césure. Pour la première fois après de nombreuses années de guerre, nous nous demandions si celle-ci pouvait encore être gagnée. Nous ne voulions pas la perdre. Nous devions regarder vers l'avant, car les ponts semblaient coupés derrière nous. Nous ne pouvions pas rester dans l'immobilisme et la léthargie. Nous devions agir. La jeune génération, en particulier, qui voyait son avenir menacé, devait donner un signe positif et encourageant. J'en ai discuté avec mon ami Gustav Memminger, chef de la direction de la jeunesse du Reich. C'est au cours de cette discussion qu'est née l'idée de proposer la création d'une division composée de volontaires des classes d'âge supérieures de la Jeunesse hitlérienne. Ce devait être la réponse aux mauvaises nouvelles.

De nombreux dirigeants des JH, comme mon prédécesseur Baldur von Schirach, avaient servi au front dans la division d'élite de l'armée « Großdeutschland ». Nous savions que Hitler voulait continuer à mettre en place des unités d'élite dans le cadre de la SS. J'ai chargé le chef d'État-major Möckel de prendre contact avec le Reichsführung SS à ce sujet. Le 9 février 1943, la première réunion a eu lieu entre lui et le chef de l'office principal de la SS, le SS-Gruppenführer Gottlob Berger. Elle s'est poursuivie chez moi le 16 février avec Berger, le SS-Gruppenführer Jüttner, le SS-Obersturmbannführer Brill, mon représentant Möckel et l'Obergebietsführer Dr. Schlünder, qui était responsable de l'éducation physique et de l'entraînement à la défense des jeunes. Le 10 février, le Führer avait donné son accord de principe pour notre projet commun. Il ordonna la mise en place de la division pour le 1er juin 1943. Elle devait se recruter parmi les volontaires de la JH de la classe 1926, qui avaient donc 17 ans. Ils étaient dispensés d'effectuer le service du travail du Reich. En contrepartie, ils recevaient une formation de six semaines dans un camp d'entraînement à la défense de la JH. Pour la division JH, 400 guides JH bénévoles, qui étaient considérés comme indisponibles (u.k.-) en raison de leur profession dans leur pays d'origine, ont été incorporés. Il importait peu qu'ils aient servi dans la Waffen-SS, l'armée de terre ou le personnel au sol de la Luftwaffe. Il en allait de même pour les 2 500 guides JH mis à

disposition pour une activité professionnelle principale dans les JH u.k.- et mis à disposition par la direction des jeunes du Reich pour la division JH. Les postes manquants de guides étaient occupés par des officiers détachés à cet effet par le bureau du personnel du Haut Commandement de l'armée. Le Führer donna à la division le nom de « Hitlerjugend ». Dans la mise en place, elle portait le nom de « Panzergrenadier-Division Hitlerjugend ». En octobre 1943, Hitler avait ordonné son changement de nom et sa réorganisation en « 12e division blindée SS Hitlerjugend ».

C'est sous ce nom qu'elle a été engagée en juin 1944 lors de l'invasion de la Normandie par les Alliés occidentaux. Son commandant de division était le SS-Oberführer et futur Brigadeführer et Generalmajor der Waffen-SS, Fritz Witt. Il était né en Westphalie et originaire de Hagen, ma ville natale. Il a servi dans la SS-Leibstandarte, « Adolf Hitler », a combattu lors des campagnes de France et de Russie et a été décoré le 1er mars 1943, en tant que commandant du SS-Panzergrenadierregiment I dans la SS-Panzerdivision Leibstandarte, « Adolf Hitler », de la feuille de chêne pour la croix de chevalier de la croix de fer pour sa bravoure. Selon le jugement des plus hauts officiers de l'armée, il faisait également partie des chefs militaires prometteurs de la Waflen-SS. Nous étions liés par l'amitié. J'ai appris à connaître en lui une personnalité dont émanaient prudence et calme. Nous avions confiance en lui et pensions qu'il mènerait les jeunes volontaires au combat de manière responsable et attentionnée. La réalité a confirmé cette confiance. Ses jeunes soldats le vénéraient. Le 12 juin 1944, quelques jours seulement après l'invasion, il est tombé à son poste de combat à Venoix, près de Caen, sous le feu de l'artillerie navale ennemie.

Son successeur fut le chef du régiment de chars 25, le futur Brigadeführer et Generalmajor der Waffen-SS, Kurt Meyer, surnommé « Panzermeyer ». Il confia son régiment à l'Obersturmbannführer Karl-Heinz Milius. Kurt Meyer s'est engagé en 1934 dans la SS-Leibstandarte « Adolf Hitler ». Il a combattu en Pologne, en France, dans les Balkans, en Grèce et en Russie. Sous son commandement, la 12e division blindée SS « Hitlerjugend » opposa la résistance la plus longue et la plus acharnée à l'ennemi, qui disposait d'une force aérienne totalement supérieure, lors des combats de Caen et de Falaise pendant plus de deux mois et demi. La division était un rempart sur le front de l'invasion. Le 23 février 1943, il reçut les feuilles de chêne pour la croix de chevalier de la Croix de fer et le 26 août 1944, les épées pour cette distinction. Blessé, il fut fait prisonnier au Canada le 6 septembre 1944. Au Canada, il fut condamné à mort lors d'un procès. D'éminentes personnalités ont pris fait et cause pour ce combattant

téméraire, mais attentionné. La peine a été commuée en prison à vie. Il fut envoyé dans un pénitencier canadien. En 1951, il a été transféré dans un camp britannique pour soldats allemands à Werl. Il fut libéré en 1954, après quoi il écrivit le livre *Grenadiere*. Il est mort d'une crise cardiaque en 1961 à Hagen-Westphalie. Quel destin ! Il n'était pas seulement un excellent chef de troupe de première ligne, mais aussi un révolutionnaire politique. Les entretiens que j'avais eus avec lui m'en avaient convaincu.

Après avoir été fait prisonnier, le premier officier d'État-major général, le SS-Obersturmbannführer Hubert Meyer, a pris la tête de la division. Il conserva sa fonction précédente. Il fut un facteur de stabilité, car il resta premier officier d'État-major général de la mise en place de la division jusqu'à son dernier jour de combat en mai 1945. Après la guerre, il a écrit une *Kriegsgeschichte der 12. SS-Panzerdivision « Hitlerjugend »* (Histoire de la guerre de la 12e division blindée SS « Jeunesse hitlérienne ») très complète, dans laquelle j'ai puisé de nombreuses informations sur l'histoire de la division.

La division disposait de très bons commandants de régiment. Le commandant du régiment de chars 12, le SS-Obersturmbannführer Max Wünsche, était remarquablement noté par les officiers supérieurs de l'armée de terre et de la Waffen-SS. En quelques semaines, son régiment a détruit 219 chars ennemis sur le front d'invasion. Pour le commandement de la troupe ainsi que pour sa bravoure personnelle, qui a également fait ses preuves dans le combat rapproché d'homme à homme, il a été décoré de la feuille de chêne de la croix de chevalier de la croix de fer. Il s'est également distingué par son ingéniosité. Blessé, il a été fait prisonnier par les Britanniques en août 1944. Il fut conduit dans le quartier de campagne du futur maréchal Montgomery. C'est de lui qu'il entendit les mots que l'interprète lui traduisit : « Nous traiterons les prisonniers allemands conformément à la Convention de Genève, mais pas les SS. Nous les traiterons pour ce qu'ils sont : de la vermine politique, de la saleté politique ». Il a néanmoins reconnu la bravoure des jeunes soldats de la division et s'est exprimé en ces termes : « En comparaison, nous ne sommes encore que des amateurs ».

Le régiment d'infanterie blindée 26 était dirigé par le SS-Obersturmbannführer et titulaire de la croix de chevalier Wilhelm Mohnke. Après ses missions de combat réussies au sein de la division, Adolf Hitler l'a nommé commandant de combat de la citadelle et défenseur du quartier gouvernemental dans les derniers jours de la bataille finale de Berlin. Durant cette période, je l'ai vécu presque quotidiennement comme un

camarade exemplaire dans l'exécution de la mission la plus difficile et sans doute la plus ingrate que lui avait confiée le commandant suprême de la Wehrmacht. Après s'être évadé du Führerbunker, il a été fait prisonnier par les Soviétiques et a passé de nombreuses années en prison en Russie.

L'un des combattants les plus extraordinaires de la division était le SS-Hauptsturmführer Michael Wittmann. Il a dirigé une division de chars Tigre et a détruit 138 chars ennemis, jusqu'au jour où il est lui-même tombé le 8 août 1944.

Le dernier commandant de la division était le SS-Standartenführer et futur SS-Brigadeführer Hugo Kraas, qui avait fait ses preuves dans les combats de la division blindée SS Leibstandarte « Adolf Hitler » et avait été décoré des feuilles de chêne de la croix de chevalier de la croix de fer. Il a dirigé la division lors de l'offensive des Ardennes en décembre 1944/janvier 1945, des combats en Slovaquie, en Hongrie et lors des combats de retraite en Autriche. Le 8 mai 1945, 9 870 hommes de la 12e division blindée SS « Hitlerjugend » ont été faits prisonniers par les Américains sur la rivière Enns en Autriche. Auparavant, lors du dernier appel, le SS-Brigadeführer Kraas a remercié les jeunes soldats pour leur bravoure, leur loyauté et leur camaraderie. Ses dernières paroles furent :

> *« Nous entamons la marche la plus amère de notre vie de soldat la tête haute. Nous marchons vers notre destin dans une sérénité tranquille. Sur tous les théâtres d'opérations, nous avons combattu courageusement et décemment, pourtant la guerre est perdue. Vive l'Allemagne ».*

Je n'ai pas pu participer aux combats de la division en raison de la mission du Führer et de ma grave blessure. Je n'avais pas non plus de pouvoir de commandement dans le domaine militaire. On m'a seulement accordé le droit de visiter la troupe. J'en ai fait usage et j'ai visité les unités dans la zone de déploiement de Beverloo/Belgique et le bataillon de réserve à Nienburg sur la Weser. J'ai décerné aux soldats la bande de manches portant l'inscription « Hitlerjugend ». Je m'occupais de l'alimentation des jeunes soldats. La direction de la jeunesse du Reich se chargeait de l'encadrement de la troupe.

La tâche principale de mes collaborateurs et de moi-même consistait à recruter des volontaires, à les motiver pour le combat et à les préparer à leur futur service dans des camps d'entraînement militaire adaptés aux jeunes. Ce n'était pas si simple. Avec le même engagement, il s'agissait d'assurer la relève et le remplacement de l'armée de terre, de l'armée de l'air et de la marine de guerre. Il arrivait donc qu'ici ou là, le contingent de volontaires ne puisse pas être rempli du premier coup. Je me trouvais

souvent dans les camps d'entraînement à la défense avec mes camarades de la direction de la jeunesse du Reich et des régions, afin de répondre à ces exigences. Pour la division « Jeunesse hitlérienne » en particulier, le volontariat était le principe suprême. Après la guerre, ce volontariat a été mis en doute. Lors des appels dans les camps d'entraînement à la défense, j'ai renvoyé à la maison chaque garçon qui avouait qu'il voulait en fait aller dans une autre unité. Ainsi, lors de l'appel dans le camp d'instruction très fréquenté de Wildflecken, j'ai juré à chaque participant de se présenter s'il avait changé d'avis entre-temps. J'ai ainsi promis que personne n'aurait à craindre de reproches ou de désavantages. Certains se sont présentés devant le front. Ils furent encore nourris et purent quitter le camp. Il en a été de même dans les autres camps. Lorsque j'en avais l'occasion, je m'entretenais avec les officiers et les sous-officiers de la division sur les particularités du traitement et de l'éducation des jeunes soldats. J'ai eu l'impression que mes remarques étaient prises en compte.

Le volontariat trouvait sa plus haute expression dans le moral au combat. Fritz Witt m'a dit qu'il avait le plus grand respect pour ces jeunes soldats. Il n'hésitait pas à dire qu'ils lui avaient appris ce qu'était un véritable esprit d'attaque. Ce qui l'inquiétait, c'était que les jeunes étaient trop téméraires et casse-cou. Il découvrit ainsi deux jeunes soldats qui se disputaient pour savoir qui avait vu le char en premier et avait le droit de l'abattre. Witt leur a ordonné d'ouvrir le feu en même temps. J'ai entendu la même chose de la part de « Panzermeyer ».

Il n'avait pas honte d'avouer que les larmes lui coulaient sur le visage lorsqu'il voyait les jeunes gens se battre et mourir. Pour lui, c'était comme un miracle de voir d'où ils tiraient la force de résister aux terribles coups de l'artillerie navale et aux bombardements sans perdre leur disponibilité et leur combativité.

C'est également l'avis du chef d'État-major général de l'armée de terre, le colonel général Guderian, au sujet de la division. En septembre 1944, alors que je me trouvais en Prusse orientale avec des unités des Jeunesses hitlériennes qui creusaient des tranchées de tir et des tranchées antichars à la frontière pour se protéger des Russes qui approchaient, il nous a rendu visite là-bas. Les jeunes, le torse bronzé et la bêche au poing, se sont rassemblés autour de ce chef de troupe et chef de char éprouvé et se sont imprégnés de ses paroles :

« L'exemple de la 12e division blindée SS 'Hitlerjugend', qui a donné l'exemple de la virilité, du courage, de la disponibilité, de la foi et de la joyeuse camaraderie, a montré ce que les troupes volontaires sont capables de faire. Cette division a reçu la plus grande

reconnaissance du Führer. Ses volontaires de la Jeunesse hitlérienne se sont surpassés dans la charge contre les chars ennemis, ils se sont arraché mutuellement les cartouches de poing des mains pour être les premiers à remplir leur lourde mission de combat. Ni les tapis de bombes, ni l'artillerie lourde des navires n'ont pu les ébranler ».

Cette évaluation était également partagée par le commandant en chef ouest, le maréchal von Kluge, le général des troupes blindées ouest, Geyr von Schweppenburg, ainsi que son successeur, le général des troupes blindées Eberbach.

Le 17 juillet 1944, au poste de commandement du 1er corps blindé SS, le maréchal Rommel a reçu le rapport de situation de notre « Panzermeyer » et lui a exprimé à cette occasion sa reconnaissance pour les performances de la division JH. À cette occasion, « Panzermeyer » demanda au maréchal : « Monsieur le maréchal, donnez-nous un parachute, donnez-nous nos propres unités de chasse. Nous ne craignons pas les forces terrestres ennemies, mais nous sommes impuissants face à l'engagement massif de l'armée de l'air ». Ces mots exprimaient toute la tragédie des dernières années de la guerre. Le maréchal répondit avec émotion : « J'ai écrit rapports sur rapports. Depuis l'Afrique déjà, j'ai attiré l'attention sur l'effet paralysant des jabos – mais ces messieurs savent tout mieux que moi – on ne croit tout simplement plus à mes rapports. Il faut faire quelque chose ! » En revenant de son poste de combat, Rommel fut grièvement blessé par des chasseurs-bombardiers attaquants et fut indisponible pour une longue période.

Écoutons maintenant comment l'ancien adversaire s'est exprimé après les combats sur la « Baby-Division », que l'on ne prenait pas tout à fait au sérieux avant l'engagement :

Un sergent canadien du Québec a déclaré : « Au début, nous avions ri d'eux, maintenant nous devons nous étonner de savoir où vous, les Allemands, avez trouvé une telle jeunesse après cinq ans de guerre ».

Un lieutenant anglais qui, après sa capture, ne faisait que regarder ses vainqueurs et ceux de son peuple en secouant la tête, remarquait : « J'ai derrière moi huit ans de guerre coloniale en Inde, au Soudan et au Proche-Orient, j'ai combattu à Dunkerque et en Afrique. Mais jamais je n'ai combattu un adversaire aussi coriace et fanatique que ces hommes de foudre avec de si jeunes visages ».

L'écrivain militaire britannique Cehester Wilmot a écrit dans son livre *The Struggle for Europe* (« La lutte pour l'Europe ») : « La douzième division blindée SS 'Hitlerjugend', qui défendait ce secteur, s'est battue avec une

ténacité et une hargne qu'on n'a plus jamais rencontrées pendant toute la campagne ».

Lors d'une réunion de camaraderie entre des vétérans de la 2e division d'infanterie américaine (Indian Head) et notre division, les Américains ont déclaré après la guerre que la division « Hitlerjugend » avait été leur premier adversaire devant lequel ils avaient dû battre en retraite. Cela se référait aux combats de l'offensive des Ardennes en décembre 1944 et janvier 1945, au cours desquels notre troupe, bien qu'affaiblie par de lourdes pertes au cœur des batailles sur le front d'invasion, passa à l'attaque avec sa détermination habituelle.

Ces jugements positifs des anciens adversaires étaient contrebalancés par les voix négatives qui s'élevaient dans notre propre pays après la guerre au sujet de la division « Hitlerjugend », dont les jeunes soldats avaient combattu de bonne foi pour leur patrie. On attribuait notamment les lourdes pertes à une formation et à un armement insuffisants. Cela ne correspondait pas du tout à la réalité. On avait oublié que cette division avait été un bastion dans les batailles de Normandie et que ces combats acharnés avaient ouvert des brèches considérables dans nos rangs.

Selon le commandement de l'armée, la division JH était considérée comme la mieux formée sur le front d'invasion. Sa durée d'instruction était de 14 à 16 mois, y compris les camps d'instruction préparatoires. Quelle troupe pouvait en dire autant au cours de la cinquième année de guerre ? L'armement répondait également à toutes les exigences. Fritz Witt, le premier commandant de division, s'était engagé durablement en faveur d'un équipement complet en armes lourdes et m'avait également demandé d'aborder avec Hitler la question de la livraison supplémentaire d'armes lourdes. Mon rendez-vous avec le Führer à l'automne 1943 m'en a donné l'occasion. Lorsque j'ai plaidé la cause de la division JH, Hitler m'a expliqué qu'il avait déjà pris des dispositions pour l'attribution d'armes lourdes supplémentaires. Au cours de cet entretien, je lui ai également fait part des préoccupations de l'armée de terre, à savoir que chaque volontaire pour les unités d'élite de la Waffen-SS priverait l'armée de terre d'un sous-officier. Ayant moi-même servi dans l'infanterie de l'armée de terre, j'ai estimé qu'il était de mon devoir de lui faire part de cette préoccupation de l'armée de terre. Il en avait connaissance. J'ai appris que son adjudant-chef de la Wehrmacht et chef de l'Office du personnel de l'armée, le général Schmundt, lui avait demandé de constituer une division de l'armée de terre à partir de volontaires de la Jeunesse hitlérienne et de lui donner le nom correspondant. Même face à ce général, auquel il était personnellement très

attaché, Hitler avait refusé cette demande. Je savais maintenant qu'il n'avait l'intention de mettre sur pied que des unités d'élite pour la Waffen SS. Il s'est longuement étendu sur la nécessité des unités d'élite en temps de guerre. Il commença par les janissaires et termina son exposé par des exemples actuels. Au cours de cet entretien, j'ai également profité de l'occasion pour lui demander de remplacer les volontaires de la Luftwaffe par des soldats inaptes au front. Il voulait en discuter avec les services compétents. Vers la fin de l'année 1944, ce remplacement a commencé.

Après la guerre, les Canadiens qui avaient combattu la division « Hitlerjugend » sur le front de l'invasion ont invité son premier officier d'État-major, Hubert Meyer, à une visite commune du champ de bataille. Au cours des années suivantes, d'autres chefs de notre division ont participé à ces réunions. Hans Siegel, un chef de troupe éprouvé, gravement blessé et titulaire de la croix de chevalier, qui faisait partie des anciens chefs des JH, m'a informé à ce sujet.

En 1990, par exemple, la visite commune du champ de bataille a eu lieu à l'invitation du Canadian Land Forces Command and Staff College Ontario, Fort Frontenac. Le Staff College forme les futurs officiers d'État-major général. Il était représenté par le commandant de l'école, T.F. de Faye, qui a le grade de général de brigade, ainsi que par d'autres officiers d'enseignement. Parmi les vétérans canadiens, il y avait notamment le général de brigade Radley-Walters, qui avait été décoré du Service Order et de la Military Cross par le maréchal Montgomery en personne lorsqu'il commandait les Fusiliers de Sherbrook pendant la guerre. À l'issue d'un stage d'un an, les futurs officiers généraux ont été informés sur place du déroulement des combats menés par les troupes de débarquement canadiennes en 1944. À cette occasion, les vétérans canadiens et allemands ont fait part de leurs expériences, de leurs idées et de leur vécu. Ces visites communes du champ de bataille se sont déroulées dans un esprit de camaraderie et de respect mutuel. Elles ont contribué et contribuent ainsi à l'entente dans la volonté et l'espoir qu'une telle rencontre au combat ne se reproduise plus jamais.

En 1943, les attaques aériennes ennemies sur notre région natale ont considérablement augmenté. De nombreuses villes de la Ruhr, du nord et du sud de l'Allemagne ont été bombardées lors d'attaques de jour et de nuit. L'armée de l'air britannique avait entre-temps reçu un soutien potentiel grâce à l'intervention des « forteresses volantes » américaines. L'intensification des bombardements a également eu des répercussions sur l'engagement de la jeunesse. En plus de l'aide que j'ai déjà décrite, les jeunes

ont été de plus en plus sollicités pour lutter contre les effets de la guerre aérienne et réparer les dégâts. C'est ainsi que j'ai été de plus en plus souvent attiré par les villes qui avaient été touchées par des attaques aériennes. Je n'oublierai jamais les impressions profondes que m'ont laissées les jeunes gens et jeunes filles courageux qui avaient fait leurs preuves sous les terribles effets de la terreur des bombes et que j'ai eu le plaisir de décorer pour cela. Lorsque, en cours de route, j'ai dû me rendre à plusieurs reprises dans les abris antiaériens lors d'alertes aériennes, j'ai vu une population qui avait surmonté avec patience et dans une attitude parfois exemplaire les moments d'angoisse, en particulier lors des bombardements rapprochés. Les habitants de Hambourg ont connu le summum de l'horreur. Le 24 juillet 1943, environ 800 bombardiers ont attaqué la ville hanséatique. Ces attaques se poursuivirent de nuit et de jour avec un total d'environ 3 000 appareils jusqu'au 3 août 1943. À cette occasion, les forces aériennes ennemies sont parvenues pour la première fois à perturber avec succès notre défense radar en larguant des millions de feuilles de staniol et à neutraliser en grande partie l'appareil Würzburg allemand utilisé pour la défense lors de la chasse de nuit. C'est ainsi que les assaillants ont pu décharger en dix jours leur cargaison mortelle d'environ 300 000 bombes incendiaires à tige, 80 000 bombes incendiaires au phosphore et aux liquides et 25 000 bombes explosives sur Hambourg, tout en réduisant la défense allemande et en subissant peu de pertes. Les conséquences furent désastreuses. Des quartiers entiers ont été réduits en ruines. Les innombrables incendies isolés se sont transformés en vastes incendies de surface. Dans les rues et sur les places, des tempêtes de feu faisaient rage, avec un effet d'ouragan qui emportait les gens dans les flammes. Même les abris anti-aériens n'offraient aucune protection. La mer de flammes qui faisait rage à l'extérieur les privait d'oxygène et la chaleur excessive enflammait les réserves de combustible stockées dans les caves. Du dioxyde de carbone s'est alors formé et les a asphyxiés sans pouvoir s'en sortir. Malgré une organisation de protection aérienne intacte, des incendies se produisaient encore ici et là au bout de dix jours. La fumée et les émanations qui s'élevaient au-dessus de la ville annonçaient leur triste sort.[23]

Lorsque les dirigeants de Hambourg ont compris les intentions d'extermination de l'ennemi, des mesures immédiates ont été prises pour évacuer la population, parmi laquelle se trouvaient surtout des femmes et des enfants. Malgré cela, on estime qu'il y eut environ 50 000 morts et plus

[23] [NdT : lire *Tempête diabolique* de Thomas Goodrich : didi18edition.com]

de 100 000 blessés. Avec courage et sacrifice, la population saine restante s'est efforcée, par le biais de ses organisations, de maîtriser la catastrophe qui s'était produite. Les jeunes n'étaient pas en reste. Ils sont venus de tout Hambourg pour intervenir. Ils ont participé au déblaiement des décombres, à la mise en sécurité des biens ménagers encore disponibles, aux travaux de remise en état et à la récupération des blessés et des morts. La JH des pompiers a aidé à éteindre les incendies, la JH des communications à rétablir les liaisons téléphoniques, la JH motorisée à transmettre des messages et des informations sur de longues distances. Inlassablement, les jeunes filles s'activaient dans les cuisines collectives pour les personnes bombardées, dans l'approvisionnement de la population, dans l'aide aux voisins, dans les entreprises de transport et dans l'assistance aux blessés. Les détenus des camps d'entraînement à la défense arrivèrent des environs de Hambourg pour se mettre au service et sauver ce qui pouvait encore l'être.

Je suis allé à Hambourg et me suis retrouvé avec les guides, les garçons et les filles, dans les rues mortes où la vie reprenait peu à peu ses droits. Dans leurs uniformes endommagés par l'incendie, ils se tenaient devant moi et racontaient avec retenue et timidité leurs terribles expériences, qui étaient encore écrites sur leurs visages. Ruth Tangemann rapporta ainsi des exemples de leur engagement :

« Ce ne sont pas les chefs des JH, qui portent déjà tous l'insigne d'assaut de l'infanterie, la croix de fer, l'insigne des blessés ou la plaque de bras Crimée et qui, en plus de ces preuves visibles de la plus grande bravoure face à l'ennemi, ont maintenant reçu la croix du mérite de guerre pour une même preuve dans leur patrie, que nous interrogeons sur leurs performances, mais ces garçons et filles de 14 à 15 ans dont la vie a mûri et dessiné le visage d'enfant en quelques heures.

Il y avait un apprenti commercial, âgé de 14 ans. Son frère naviguait sur un sous-marin dans l'Atlantique. Ses deux mains étaient encore lourdement bandées en raison des brûlures au phosphore qu'il avait reçues lors de l'opération de sauvetage. Sans qu'on le lui demande, il a transporté volontairement, avec un autre jeune hitlérien et un homme SA de 81 ans, de la glycérine et de l'essence d'une usine de médicaments à travers le bâtiment avant en feu, afin de préserver les stocks de médicaments vitaux d'une destruction certaine en cas de propagation de l'incendie à ces substances facilement inflammables. Il a ensuite poussé quelques voitures particulières hors du garage en feu. Pour cet engagement volontaire au péril de sa vie, il portait désormais la Croix de fer. Dans la mesure où ses mains brûlées le lui permettaient, il a participé aux travaux de sauvetage et de déblaiement auxquels toute la jeunesse hitlérienne de Hambourg avait été affectée, sinon il a fait office de signaleur, comme beaucoup d'autres jeunes hitlériens qui ont accompli des exploits inimaginables pendant les nuits d'incendie.

Il fallait que quelqu'un sorte du bunker sécurisé dans l'enfer en flammes, dans l'éclatement des fusées à retardement, le fracas des explosions et des murs qui s'écroulent, dans le cliquetis des mitrailleuses, pour demander l'aide de la Wehrmacht, car la chaleur dans le bunker, qui abritait des centaines de femmes et d'enfants, devenait si grande à cause des foyers d'incendie qui flambaient tout autour que ceux-ci devaient être transportés à l'extérieur par les rues en feu. Il lui fallait 30 minutes pour parcourir un kilomètre ! Trente minutes à ramper sur les mains et les pieds, en tâtonnant prudemment autour des minuteurs et en évitant les flammes qui léchaient.

À côté d'eux se tenait un jeune homme blond de 14 ans, insignifiant, pâle et maigre. Lui aussi portait la croix de fer. Gêné, concis, péniblement, il a raconté que, alors qu'il était en route comme signaleur, il avait tiré des décombres d'une cave une mère qui avait accouché la nuit précédente, avec son nourrisson et son enfant de six ans, et les avait mis en sécurité.

'Ces quatre garçons là ont tenu pendant deux heures et demie tout un pâté de maisons sous une pluie de bombes et de grenades antiaériennes et sous les tirs de mitrailleuses, et ont empêché le feu de se propager à d'autres constructions', nous a raconté un chef de bannière qui avait obtenu l'insigne de Panzersturm sur le front de l'Est ».

De tels actes de la jeunesse pouvaient servir d'exemple. Ils contribuaient aussi à augmenter notre propre rendement au travail. Avec le Gauleiter de Hambourg et le commissaire de la défense du Reich Karl Kaufmann, avec qui j'entretenais une étroite amitié, nous avons remis aux jeunes gens et aux jeunes filles la Croix de fer ou la Croix du mérite de guerre.

Les bombardements et les tempêtes de feu ont fait peur à Hambourg, même aux soldats du front. Un rapport du chef de la police de Hambourg sur les grandes attaques aériennes de la ville hanséatique en juillet/août 1943 montre ce qu'il leur est arrivé. On y lit notamment ceci :

« Nous avons parcouru les rangées de cadavres éparpillés au hasard, à la recherche de nos camarades. Nous regardions chaque visage comme dans un miroir ; un miroir de l'insaisissable, de l'incompréhensible, de l'éternel. Qu'est-ce qui se trouvait sur les fronts, qu'est-ce qui se trouvait dans les yeux, qu'est-ce que les mains crispées tenaient, qu'est-ce que les lèvres ouvertes appelaient, qu'est-ce que le soleil jetait encore une dernière lueur sur des cheveux dissous ?

Une vieille femme était couchée là. Son visage était paisible, doux et fatigué. Des cheveux blancs brillaient. Son corps nu et émacié reposait sous le soleil qu'il ne sentait plus. Et là – une mère, un enfant à chaque main. Ils étaient tous les trois allongés sur le visage, dans un mouvement presque gracieux et détaché. C'est ainsi que l'évanouissement les avait fait sombrer. Leur mort avait été imperceptible. Et là – le soldat avec les moignons carbonisés de ses jambes. Là, la femme au corps déchiré, dont les entrailles gonflées étaient couvertes de mouches en grappes bleues. Et là – l'enfant, avec l'oiselière

convulsivement maintenue. Et là – détaché du corps – un pied de garçon dans une botte noire, une petite main de fille brune avec une bague bleue ».

Dans la Dobbelersweg, une de ces petites rues étroites, un soldat se tenait devant l'une des maisons effondrées dans les caves ensevelies et appelait ; il criait encore et encore d'une voix aiguë et distante d'une rare intensité : « Mutti ! – Ursula ! – Mutti ! – Ursula ! » Mon compagnon s'approcha de lui et l'interpella. Il ne pouvait plus y avoir de vie ici ! Il n'y avait plus que la mort. Pourquoi cet appel ? Le soldat nous regardait comme si nous étions de l'air. Il était venu en permission, aujourd'hui. Il cherchait sa jeune femme et son enfant. Mais il ne nous a pas entendus. Il s'est détourné et, alors que nous avancions, que nous devions avancer, nous l'avons entendu longtemps encore crier derrière nous : « Mutti ! – Ursula ! »

C'est précisément dans l'horreur de la guerre aérienne que nous étions conscients de l'importance de l'extension de l'envoi d'enfants à l'étranger pour sauver des vies. Elle avait été ordonnée par Hitler le 27 septembre 1940 pour l'évacuation des enfants et des adolescents des zones de détresse aérienne. Il ne s'agissait pas d'une mesure de contrainte. Elle s'est faite sur la base du volontariat. Dès octobre 1940, les premiers transports avec 3 000 enfants ont quitté Hambourg et Berlin. Les responsables de cette mesure étaient l'école, les Jeunesses hitlériennes et la Nationalsozialistische Volkswohlfahrt. Cette organisation d'utilité publique se chargeait de l'envoi des enfants jusqu'à l'âge de dix ans et la Hitlerjugend de l'envoi des enfants de plus de dix ans. Les instituteurs et institutrices se rendaient également dans la région d'accueil et y donnaient des cours. L'école continuait donc à fonctionner. Les enseignants étaient également les chefs de camp. Les dirigeants du mouvement de jeunesse leur étaient subordonnés en tant que chefs d'équipe du camp. Ceux-ci étaient responsables de l'organisation des loisirs et du service.

La responsabilité générale vis-à-vis de Hitler était assumée par le Reichsleiter von Schirach. Le Jugendherbergswerk a mis à disposition 500 auberges de jeunesse pour l'hébergement. En outre, des hôtels, des pensions et des sanatoriums furent réquisitionnés pour l'accueil. L'enseignement s'est déroulé comme prévu. Les soins de santé ont été assurés par des médecins locaux. La Croix-Rouge allemande, des étudiantes en médecine, des « Feldschere » des JH et des filles du service de santé du BDM se sont mis à disposition pour cette tâche. Une alimentation suffisante était assurée pendant la guerre. Les coûts de l'envoi élargi d'enfants à l'étranger étaient pris en charge par le budget du Reich. Le secrétaire d'État Reinhardt du ministère des Finances du Reich indiquait

que les coûts s'élevaient à 630 millions de Reichsmark jusqu'au 26 novembre 1942. On peut donc supposer qu'ils s'élevaient au total à plus d'un milliard de Reichsmark jusqu'à la fin de la guerre. À l'approche du front, les enfants étaient rapatriés dans leurs foyers. Comme ce rapatriement devait s'effectuer dans un délai très court, il convient d'apprécier tout particulièrement la performance organisationnelle de tous les participants. Il s'agissait tout de même d'environ six millions d'enfants évacués.

Il était certainement difficile pour les parents de vivre séparés de leurs enfants. Bien sûr, plus d'un enfant a souffert du mal du pays. Certes, les enseignants ont dû faire face à un stress psychologique lorsqu'ils ont dû annoncer la mort de leurs parents à leurs élèves. Et il est certain qu'au début, l'improvisation rapide de la mesure a entraîné des lacunes et des frictions au quotidien. Mais que signifiait tout cela par rapport au fait que de nombreuses jeunes vies ont été sauvées des bombes mortelles ?

Il était réjouissant de constater que l'école et les Jeunesses hitlériennes étaient ensemble au service d'une bonne œuvre. Certains critiques ont attribué à ces deux institutions une opposition permanente et insurmontable. Il est vrai que cette opposition a existé dans les premiers temps après la prise du pouvoir. C'était tout à fait compréhensible. D'un côté, il y avait de nombreux enseignants plus âgés qui se sentaient liés aux principes de la République de Weimar. De l'autre, les jeunes chefs des Jeunesses hitlériennes, qui voulaient créer des conditions nouvelles et meilleures. Entre ces deux mondes, il devait y avoir des affrontements. La direction de la jeunesse du Reich avait vite compris que l'école ne pouvait être remodelée que si l'on veillait à assurer une relève appropriée des enseignants. Elle s'était alors engagée dans ce sens. Je me souviens avoir abordé cette problématique dans l'un de mes premiers discours en tant que dirigeant de la jeunesse du Reich et avoir insisté sur la nécessité de fournir des forces appropriées aux écoles de formation des enseignants.

Dans la guerre aérienne, les Britanniques nous avaient devancés grâce à leurs activités électromagnétiques éthérées. Ils avaient renforcé leurs équipages d'avions par des spécialistes civils de la haute fréquence, qui connaissaient bien les appareils concernés et étaient en mesure de réagir rapidement aux éventuelles manœuvres de brouillage de l'adversaire allemand. Les attaques aériennes sur Hambourg ont également prouvé l'avance britannique dans ce domaine. Il y avait là pour nous un véritable besoin de rattrapage. Conscients de cette situation, le chef des renseignements généraux de la Luftwaffe, Wolfgang Martini, et le

plénipotentiaire pour la recherche sur les hautes fréquences, le professeur Hans Plendl, conseiller d'État, ont activé la formation dans ce domaine. Comme l'entraînement militaire et les camps d'entraînement du Reich pour des armes spéciales étaient sous la responsabilité de la Reichsjugendführung, une collaboration avec la Luftwaffe a également eu lieu dans ce domaine. En 1943, le premier camp de formation à la haute fréquence « Prinz Eugen » a été organisé sur le Stegskopf dans le Westerwald. Des garçons très doués en physique et en mathématiques y ont participé. Trois stages d'une durée d'environ six mois ont eu lieu. Pour les aides de la marine, deux stages ont été organisés en 1944 au château de Gmunden, au bord du lac Traunsee.

Le 17 avril 1944, le Ministre de l'Aviation du Reich et Commandant en chef de la Luftwaffe a émis une ordonnance sur l'utilisation des Jeunes hitlériens dans le service de radiosondage, qui stipulait entre autres :

« 1. À la demande du chef du service de renseignement de la Luftwaffe, le Reichsjugendführer du NSDAP et le chef de la jeunesse du Reich allemand met à disposition des Jeunesses hitlériennes de la Luftnachrichtentruppe pour l'utilisation dans le service de radiosondage.

2. L'engagement de ces jeunesses hitlériennes auprès de l'armée de l'air se fait dans le cadre de l'engagement de guerre de la JH. Les Hitlerjungen sont engagés sur demande de la direction de la jeunesse du Reich en vertu de l'ordonnance sur le service d'urgence, sans qu'il soit nécessaire de créer une relation d'emploi correspondant à un contrat de travail. Les Jeunesses hitlériennes en mission à haute fréquence ne deviennent pas des auxiliaires de la Luftwaffe au sens de l'ordonnance du 26 janvier 1943 relative à l'engagement d'aide à la guerre de la Jeunesse allemande dans la Luftwaffe.

Sur ordre, les Jeunesses hitlériennes en mission à haute fréquence sont dispensées d'accomplir le service du travail du Reich ».

En 1944, des jeunes filles douées de l'école primaire supérieure ont également été recensées dans un camp du Bund Deutscher Mädel à des fins de formation à haute fréquence. Il aurait été souhaitable de commencer la formation à la haute fréquence des jeunes deux ou trois ans plus tôt.

Jusqu'en 1943, l'évolution de la guerre nous avait très clairement prouvé - notamment par les sacrifices et les destructions exigés – que la Luftwaffe aurait une influence décisive sur son issue. Cela valait également pour la défense contre les attaques aériennes ennemies. C'est ainsi que la direction du Reich a déjà dû faire appel aux classes d'âge supérieures des élèves pour renforcer notre défense par les batteries antiaériennes. Après le début de la formation à la haute fréquence dans le domaine électronique, il était également nécessaire d'encourager et d'assurer la relève dans le domaine de

l'aviation. Une étroite collaboration entre l'armée de l'air et la direction de la jeunesse était nécessaire. Il s'agissait en particulier de former des personnes de qualité et un nombre suffisant d'apprentis dans les métiers de constructeurs d'avions métalliques, de serruriers de moteurs d'avions, d'électriciens d'avions et de mécaniciens d'armes. Ils devaient ensuite être affectés à l'entretien et à la réparation d'appareils aéronautiques. Afin de concilier la formation professionnelle et l'éducation des jeunes techniciens aéronautiques, un accord a été conclu le 14 mai 1943 entre le Ministre du Reich de l'aviation (RML) et Commandant en chef de la Luftwaffe (ObdL) et le Reichsjugendführer (RJF) du NSDAP et dirigeant de la jeunesse du Reich allemand (JFdDtR), qui stipulait entre autres ce qui suit :

« 1. Les garçons aptes à assurer la relève technique dans l'aviation sont sélectionnés par le RLM en liaison avec les centres d'orientation professionnelle et les Jeunesses hitlériennes. Ils ne s'engagent pas à servir plus longtemps dans l'armée de l'air.

2. Ils reçoivent une formation professionnelle technique répartie selon les spécialités et sanctionnée par un examen d'ouvrier spécialisé.

3. Les garçons recensés dans les foyers des Jeunesses hitlériennes de l'aviation forment un groupe de Jeunesses hitlériennes de l'aviation ou une tribu de Jeunesses hitlériennes de l'aviation. L'éducation à domicile des garçons en dehors de la formation professionnelle et la direction des unités sont assurées par des dirigeants des Jeunesses hitlériennes de l'aviation qui sont engagés, mutés et relevés par la RJF en concertation avec le RLM. Ils sont rémunérés par la RJF.

4. La tâche d'orientation de ses membres vers le service dans la Luftwaffe, valable de manière générale pour la Flieger-Hitlerjugend, doit être réalisée de manière renforcée dans les foyers.

5. Dans le cadre de l'étroite collaboration entre le RLM et la RJF, les représentants du RdL et de l'ObdL ont le droit de visiter les foyers et de se faire une idée de leur fonctionnement.

6. Les foyers de la Jeunesse hitlérienne aéronautique et les installations qui en font partie sont des biens immobiliers du Reichsfiskus (aviation), ils sont mis à la disposition de la RJF. La RJF assume la responsabilité économique, c'est-à-dire l'entretien courant, l'administration et la gestion des foyers de la Flieger-Hitlerjugend au sens du décret sur les foyers de jeunes (foyers d'apprentis) ».

Pendant les années de guerre, l'une des tâches principales de la JH aéronautique était bien entendu d'assurer la relève de l'armée de l'air. La formation au vol à voile, dispensée par le Corps national d'aviation national-socialiste, jouait un rôle essentiel à cet égard et soulignait également son origine et sa signification sportives. Le vol à voile était une mise en condition et une préparation à un éventuel service dans la

Luftwaffe. Comme dans les autres formations spéciales, la compétition a fait ses preuves en tant qu'élément d'activation. Chaque année, les meilleures équipes et les meilleurs garçons des régions se présentaient à la compétition du Reich afin de témoigner de leur niveau de formation. En 1943, elle a eu lieu le 17 août à Quedlinburg. J'avais invité le maréchal Hermann Göring à la manifestation finale et à la proclamation des vainqueurs, et j'avais obtenu son accord. Mais peu de temps avant, il s'était à nouveau désisté. Je le regrettais d'autant plus que le Reichsmarschall n'était plus apparu lors des manifestations de la jeunesse pendant les années de guerre. Était-ce parce que ce n'était pas lui, mais le pilote de chasse de la Première Guerre mondiale, Eduard von Schleich, que les Anglais appelaient respectueusement le « Chevalier noir », qui avait été nommé par Schirach chef d'honneur de la Jeunesse aéronautique ?

Göring a envoyé à sa place le major général de la Luftwaffe Galland, titulaire de la plus haute distinction de bravoure. Dans son discours, Galland a rendu hommage aux performances aéronautiques démontrées et a constaté que la jeunesse s'était endurcie pendant la guerre, tandis que le chef de corps du Corps national d'aviation national-socialiste, le colonel général Keller, a exprimé sa joie face à l'attitude fraîche et soldatesque de la relève de l'aviation. Dans mes propos, j'ai souligné que la jeunesse n'avait pas seulement besoin de prendre exemple sur les modèles du passé, car ces modèles vivaient parmi nous dans le présent.

Le 1er août 1943, la compétition du Reich de la Marine Hitlerjugend avait également eu lieu à Stralsund. Sur les eaux de la mer Baltique, les meilleurs ont mesuré leurs forces et démontré leur savoir-faire en présence du commandant en chef de la Kriegsmarine, qui s'est déclaré très satisfait. Dans un discours, il s'est adressé à la jeunesse maritime et a démontré, par l'exemple de ses soldats sur les sous-marins et les vedettes, que le bonheur et le succès de l'ensemble dépendent de l'accomplissement du devoir de chacun. Dönitz a notamment déclaré :

> *« Sur un sous-marin, on n'a pas besoin d'un homme qui veut juste flire le voyage. Ici, il n'y a de place que pour l'homme toute entier. Le résultat est une communauté de guerriers assermentés, un équipage capable de couper la barbe du diable, uni comme les doigts de la main à toute heure. Il faut voir un tel équipage qui revient de l'immensité de l'Atlantique, qui a combattu au Cap ou dans l'océan Indien, sur la côte africaine ou américaine, qui a encore en vue le vaste espace des mers du monde et qui est rempli d'une joie rayonnante, d'un sentiment de bonheur de l'accomplissement, de la fidélité au commandement, de la fidélité à la communauté ».*

Le grand amiral Dönitz a raconté aux jeunes qu'il n'avait vu des visages tristes parmi ses équipages que lorsqu'il avait dû annoncer à un commandant de sous-marin qu'il devait quitter son sous-marin pour suivre une formation dans son pays. Il a conclu son intervention par ces mots : « Je crois en la jeunesse, en sa disponibilité. Je sais qu'un jour, dans la Wehrmacht, dans la Kriegsmarine, elle égalera les vieux guerriers ». Dans mes propos, j'ai souligné que ce qui comptait, c'était la volonté et l'esprit qui vivaient derrière les armes et dans les forteresses :

« C'est pourquoi nous voulons cultiver et vivre dans notre communauté toutes ces qualités par lesquelles la grandeur est devenue historique ; c'est pourquoi nous voulons être fidèles et obéissants ; c'est pourquoi nous voulons être prêts à faire notre sacrifice d'idéalistes. Il est très facile de parler d'un cœur fort et courageux en temps de paix ; il est plus difficile de vivre avec un cœur courageux en temps de dureté. Il est facile d'obéir lorsque l'ordre correspond à son propre penchant ; mais l'essence de la discipline ne commence que là où le penchant personnel s'arrête. Il est facile de parler de constance à l'époque d'un bonheur éclatant ; la persévérance ne doit se manifester que lorsque nous avons à supporter des coups ».

J'avais déjà rencontré le Grand Amiral lors de plusieurs manifestations, comme par exemple à Heidenheim dans le Wurtemberg ou lors du cinquième congrès de la navigation maritime à Stettin le 19 janvier 1944. Lors de ce congrès, il rendit particulièrement hommage aux prestations de guerre de la marine marchande allemande ainsi qu'à l'engagement infatigable des équipages des navires et exprima que la marine de guerre considérait comme sa tâche la plus noble de protéger le commerce allemand en mer. Le commissaire du Reich pour la navigation maritime, le Gauleiter Kaufmann, a lui aussi souligné les grandes performances des marins pendant la guerre et a considéré qu'il était de son devoir de veiller à ce que le marin trouve également la reconnaissance extérieure qu'il mérite. J'ai souligné notre devoir de veiller à la relève de la marine marchande par l'orientation professionnelle. Il serait également important d'employer les meilleurs éducateurs parmi les capitaines et les officiers pour la jeunesse maritime. J'avais noué des relations cordiales avec le grand amiral Dönitz. Je le vénérais, notamment en raison de son manque d'exigence personnelle. Après avoir été nommé commandant en chef de la Kriegsmarine par Hitler le 30 janvier 1943, il m'appela dans les jours qui suivirent à mon poste pour m'annoncer sa première visite chez moi. Je lui ai répondu que je viendrais bien sûr le voir. Mais il refusa catégoriquement et se présenta ensuite à la direction de la jeunesse du Reich. C'était le grand amiral.

La « Nachrichten-Hitlerjugend », dont nous avons déjà vu l'importance pratique après les attaques aériennes sur les villes allemandes, a organisé son concours du Reich à Vienne le 26 septembre 1943. Les composantes de la Wehrmacht avaient envoyé leurs officiers supérieurs compétents afin de prendre connaissance de la formation dispensée sur les appareils et installations de grande qualité. On a pu constater que les performances avaient connu une nette augmentation par rapport à l'année précédente. Le chef de la jeunesse d'État roumaine Iliescu, qui effectuait un voyage de reconnaissance en Allemagne, a participé à ces manifestations en tant qu'invité, accompagné du commandant d'une division roumaine sur le front de l'Est, le général Aliescu.

Pendant la deuxième moitié de la guerre, les relations avec les organisations de jeunesse étrangères ont également été entretenues après la création de l'Union européenne de la jeunesse. En juin 1943, j'ai rendu visite à Sofia à des dirigeants de la jeunesse bulgare de Berlin. J'y ai offert huit planeurs à l'organisation de jeunesse bulgare « Brannik ». Ma visite de la vallée de la Maritza et du monastère de Rila, riche en traditions, m'a laissé un beau souvenir. J'ai rendu hommage au Premier ministre bulgare Filov et j'ai été reçu par le roi Boris III, qui est décédé quelques semaines plus tard dans des circonstances inexpliquées.

En 1943, la Journée d'entraînement à la défense a eu lieu lors d'une manifestation du Reich à Hai le [?], qui a été célébrée dans tout le Reich comme une journée de profession de foi en faveur du front combattant et de nos valeureux soldats. À cette occasion, le Führer m'a envoyé un télégramme dans lequel il exprimait notamment ce qui suit :

« Les jeunes gens formés jusqu'à présent par la Hitlerjugend font déjà leurs preuves dans les rangs de la Wehrmacht. J'exprime ici ma gratitude à la direction de la jeunesse du Reich. De même que les compétitions des Jeunesses hitlériennes de la marine et des Jeunesses hitlériennes de l'aviation à Stralsund et Quedlinburg ont été consacrées à la mémoire des braves de la mer et des airs, de même, dans toutes les régions allemandes, la journée d'entraînement à la défense doit être dédiée en particulier à l'héroïsme silencieux des soldats du front qui combattent avec abnégation dans les divisions de l'armée de terre et de la Waffen-SS.

Le front s'attend à ce que les Jeunesses hitlériennes, dans la lutte la plus difficile contre le destin, continuent à considérer que leur mission suprême est de fournir à la troupe combattante la meilleure relève de soldats ».

Nous avons agi dans l'esprit de cet appel. Le front et la jeunesse allaient de pair. Les sections de la JH entretenaient des liens avec les régiments de tradition de leur région. Les titulaires de la croix de chevalier s'adressaient

aux jeunes et des délégations du front étaient invitées chez nous. J'ai profité de l'occasion pour présenter à plusieurs reprises aux futurs officiers, lors des stages de formation à Döberitz, les missions des JH dans l'effort de guerre de la patrie. De même, à l'invitation du commandant de l'armée de réserve, le colonel général Fromm, j'ai informé de notre travail les généraux et les amiraux qui ont tenu leur congrès en octobre 1943 à Bad Schachen, au bord du lac de Constance.

Les dirigeants des JH eux-mêmes avaient pour la plupart été des officiers du front et des soldats. En particulier, les postes de direction dans le domaine de l'entraînement à la défense étaient occupés par des officiers du front et des chefs de la jeunesse qui avaient l'expérience des campagnes et s'étaient distingués, comme l'inspecteur du Reich pour l'entraînement à la défense, Gerd Hein, qui a rempli cette mission de septembre 1942 jusqu'au début de l'automne 1944. Lorsqu'il prit un poste de commandement dans notre centre de commandement « Adria Küstenland », son successeur en tant qu'inspecteur du Reich pour l'entraînement militaire fut le lieutenant-colonel Erich Bärenfanger, titulaire des épées de la croix de chevalier de la Croix de fer. Le chef de l'Office du personnel de l'armée, le général Schmundt, l'avait libéré pour cette tâche au sein de la direction de la jeunesse du Reich. Il l'a remplie en tant que Oberbannführer jusqu'au début de l'année 1945. Nous le rencontrerons à nouveau lors de la bataille finale de Berlin.

L'inspecteur de la chasse aérienne était le Hauptbannführer Alf Dickfeld, un ancien chef de la chasse aérienne. En tant que pilote de chasse accompli, il a été décoré de la feuille de chêne de la croix de chevalier de la Croix de fer. Il était également mon agent de liaison avec le Reichsmarschall Hermann Göring.

L'inspection de la Marine-JH était entre les mains de l'Oberbannführer Werner Töniges. Il était commandant de vedette rapide et titulaire de l'Eichenlaub zum Ritterkreuz. Le grand amiral Dönitz l'avait lui-même proposé pour cette tâche et l'avait détaché. Ces quatre inspecteurs étaient sous les ordres du chef de bureau principal de la direction de la jeunesse du Reich, l'Obergebietsführer Dr Ernst Schlünder, volontaire de la Première Guerre mondiale. Ils se sont efforcés, comme nous tous, de répondre aux appels du front à la jeunesse.

La promotion de la formation professionnelle pour le maintien d'une main-d'œuvre qualifiée et d'un travail de qualité était tout aussi importante que l'entraînement à la défense. Le travail accompli dans ce domaine pendant la paix a été poursuivi par nos soins dans des conditions plus

difficiles pendant la guerre. Les exigences particulières de la guerre ont été prises en compte. L'importance que Hitler accordait à cette tâche ressort du fait qu'il souhaitait organiser le Reichsberufswettkampf pour la jeunesse au cours de la quatrième année de guerre. Ce souhait m'a été transmis par le Dr Ley. Lorsque la guerre a éclaté, nous avons renoncé à réaliser cette action, car sa mise en œuvre aurait mobilisé environ 300 000 collaborateurs des entreprises, des écoles professionnelles, du Front allemand du travail et des Jeunesses hitlériennes. Les collaborateurs concernés appartenaient en grande partie aux classes d'âge astreintes au service militaire et aptes à l'effort de guerre. Nous ne pensions pas pouvoir représenter cela. La décision de Hitler a été une véritable surprise pour moi. Il a lancé un appel à la jeunesse créatrice :

> *« Aujourd'hui, je vous appelle à nouveau à participer à la compétition professionnelle du Reich. Renforcez par votre action sur le lieu de travail votre profession de foi en faveur de nos soldats. Le combat au front est mené par les plus braves, le combat au travail doit être rendu visible par les plus compétents et les amener à la direction par la formation et la promotion des talents. Que votre engagement dans la compétition professionnelle du Reich soit la preuve de votre foi inébranlable en la victoire ».*

La compétition a ensuite été organisée dans environ 50 000 entreprises en 1943/44. Les adultes n'y participèrent pas comme en 1938/39. Nous avons renoncé à toutes les grandes manifestations, aux mesures spéciales et à la compétition du Reich. Il aurait fallu que quelques milliers de garçons et de filles s'y rendent. Cela n'aurait pas été conseillé en temps de guerre, ne serait-ce que pour des raisons de circulation. Les meilleurs travaux du Reich ont donc été déterminés par évaluation parmi les meilleurs travaux des vainqueurs des Gau. La proclamation des vainqueurs du Reich s'est faite de manière décentralisée dans leurs Gau. Il ne fait aucun doute que le concours professionnel avait également stimulé les activités professionnelles des jeunes pendant la guerre.

La Semaine de la jeunesse travailleuse a également servi cet objectif. Lors de débats, de manifestations et dans les médias, l'accent était mis sur les problèmes de la vie professionnelle et du travail des jeunes pendant la guerre. De plus, des appels du Reich à la jeunesse travailleuse, organisés conjointement par le service de la jeunesse du Front du travail allemand et les Jeunesses hitlériennes, ont été organisés de temps à autre et des personnalités de premier plan y ont pris la parole. La Jeunesse hitlérienne assurait l'encadrement culturel de cette manifestation avec ses chœurs et ses unités musicales. Pour l'un de ces appels du Reich, qui s'est déroulé en octobre 1943 dans l'atelier d'une grande entreprise berlinoise, j'ai pu

convaincre le Ministre de l'armement Albert Speer. Dans son discours, il a posé des jalons bienvenus en disant :

« Cette guerre montre clairement que seule la qualité de la production, la supériorité technique et le progrès scientifique peuvent donner à nos braves soldats les moyens de vaincre. Après la fin victorieuse de cette guerre, ces exigences seront de plus en plus présentes devant le peuple allemand. De leur réalisation dépendra de manière décisive le maintien de notre espace vital et donc de notre existence dans les générations à venir. La supériorité technique doit s'ajouter à l'attitude héroïque de notre peuple, transmise depuis toujours. Ce n'est qu'à cette condition que la lutte permanente contre la masse supérieure qui assaille notre peuple ne pourra pas être perdue. La taille de notre peuple, la structure de notre économie, exigent donc que nous maintenions notre peuple à un niveau spirituel très élevé. Plus la technique progressera, plus la question du destin du peuple allemand dans la génération à venir sera de savoir si nous avons répondu à cette exigence. Mais c'est dans la passion de notre engagement en faveur du progrès technique et de la performance intellectuelle que réside la condition et donc la garantie du succès décisif. Moi aussi, j'ai passé des années décisives de ma jeunesse en temps de guerre. Moi aussi, je sais à quel point nous n'avions pas envie d'apprendre et de nous perfectionner au quotidien, au cours d'un travail si pénible et non héroïque. Et pourtant, il est un devoir de fer, surtout en ces temps de guerre, de ne pas se laisser distraire par les événements violents, mais de se préparer - chacun dans le domaine de ses compétences particulières - avec la passion de la jeunesse à la mise à l'épreuve de l'homme...

Cette guerre apporte des progrès techniques d'une ampleur insoupçonnée. Si la Première Guerre mondiale a déjà considérablement modifié l'image de notre technique, même pendant la période de paix qui a suivi, et nous a appris à maîtriser le vol, à écouter sans fil sur de longues distances, et nous a apporté de nouveaux matériaux, comme les métaux légers, la laine de cellulose et la soie artificielle, les résultats techniques de cette guerre vous ouvriront des portes vers de nouveaux mondes qui raviront toute personne passionnée par la technique. Le progrès dans la maîtrise des forces de la nature est sans précédent dans cette guerre. Notre science et notre technique ont remporté des succès inespérés. Mais l'exploitation de ces succès ne vous sera profitable, et donc à tout le peuple, que si la connaissance politique et spirituelle de l'État national et social continue à dominer la pensée et les sentiments de notre race. Dans cette optique, nous ne serons jamais esclaves de la technique, mais toujours maîtres de celle-ci, et nous l'utiliserons non pas pour nuire à la nation et l'effrayer, mais pour son bénéfice permanent. Cette attitude permettra à la technique et à la culture de ne faire qu'un. Ce n'est qu'à cette condition que la direction de l'économie évitera le chômage et la misère et ouvrira la voie à une vie florissante ».

La création de foyers de jeunes travailleurs a été une mesure précieuse pour le développement professionnel et l'économie. En raison de l'évolution économique, certaines entreprises ne parvenaient pas à satisfaire leurs besoins en matière de relève pour certains métiers spécialisés sur leur

site ou dans les environs immédiats. Inversement, il est arrivé que des jeunes ne puissent pas réaliser leur rêve professionnel dans leur lieu d'origine, parce qu'il n'y avait pas d'entreprise correspondante dans ce lieu ou dans les environs immédiats. Il n'était pas réaliste de penser que l'on délocaliserait les entreprises là où l'on trouverait la relève pour les métiers spécialisés. Les jeunes devaient donc aller là où ils trouvaient la formation souhaitée et s'accommoder ainsi d'une séparation du foyer familial. Comme l'expérience a montré qu'il était rarement possible d'être accueilli dans une famille sur le nouveau site, les grandes entreprises industrielles ont commencé à construire des foyers d'apprentissage. En règle générale, les moyennes et petites entreprises n'étaient pas en mesure de le faire. Dans certains cas, plusieurs entreprises s'associaient pour créer ensemble un foyer pour jeunes. Mais cela ne suffisait pas pour les cas de reclassement qui se présentaient. C'est ainsi qu'en temps de paix déjà, il s'avérait nécessaire de créer des foyers pour jeunes sous la responsabilité de plusieurs entreprises. Pendant la guerre, cela devint encore plus urgent. Les entreprises d'armement ont quitté les agglomérations menacées par les bombardements pour déplacer leurs sites de production ou leurs départements vers des régions moins menacées, emmenant avec elles une partie de leur personnel et de leurs apprentis. Pour les moyennes et petites entreprises clés évacuées, les foyers de jeunes sous la responsabilité de l'entreprise sont devenus une nécessité absolue. L'importance accordée aux foyers de jeunes travailleurs ne ressortait pas seulement des communiqués officiels des ministères compétents, mais aussi d'un décret publié le 14 décembre 1942 par le Haut Commandement de la Wehrmacht, qui reconnaissait expressément les foyers de jeunes travailleurs comme étant d'importance vitale pour la guerre.

La responsabilité administrative, qui comprenait l'entretien courant, l'administration et la gestion des foyers, incombait aux entreprises, aux associations à but déterminé ou à la Hitlerjugend. Le 2 décembre 1941, le Ministre de l'ntérieur du Reich avait décrété que les foyers de jeunes créés par les communes ou les districts devaient être placés sous la responsabilité administrative et économique de la Hitlerjugend. Cela s'appliquait également aux foyers de jeunes construits en commun par plusieurs entreprises. Le foyer construit par une entreprise était pris en charge par celle-ci sur le plan économique et administratif. Elle prenait en charge les coûts avec une participation raisonnable des parents et des jeunes, prélevée sur leur salaire ou leur allocation d'éducation. La contribution des parents était justifiable dans la mesure où les frais de nourriture dans la famille

étaient supprimés. Les associations à but non lucratif qui géraient les foyers étaient des associations, des coopératives et des sociétés à responsabilité limitée. La tendance générale était de confier la gestion des foyers à la Jeunesse hitlérienne de manière uniforme. Les directives pour les foyers soutenus par la JH étaient données par le bureau administratif de la direction de la jeunesse du Reich, la révision étant effectuée par des délégués du trésorier du Reich. Les subventions des parents et la rémunération des jeunes ne suffisaient pas à assurer le financement global. C'est pourquoi l'administration de la direction de la jeunesse du Reich a mis à disposition, sur son propre budget, des fonds pour le personnel, les frais de nourriture et d'éducation en foyer. Il s'agissait par exemple de dépenses pour le théâtre, les concerts et les films, les livres, les équipements sportifs ainsi que les médicaments et le matériel sanitaire. Les foyers de jeunes de la JH disposaient ainsi d'un budget mensuel fixe. Les jeunes issus de familles modestes bénéficiaient de congés, rendus possibles grâce à des contributions supplémentaires de l'économie, de la commune et des agences pour l'emploi.

Les foyers de jeunes ne servaient pas seulement à l'hébergement, mais aussi à l'éducation. L'éducation était assurée par la Jeunesse hitlérienne pour tous les foyers de jeunes. Bien sûr, l'éducation par les parents aurait été plus souhaitable. Elle est toujours en première ligne. Mais les conditions de guerre et la situation structurelle de l'économie ne le permettaient pas ici. Beaucoup de pères étaient au front et beaucoup de mères allaient travailler. Dans ces conditions, le foyer de jeunes était bien mieux que le dortoir, qui présentait de nombreux dangers. La santé de ceux qui nous étaient confiés était prise en charge. Les jeunes étaient assurés contre la maladie et les accidents. L'alimentation selon les taux fixés par le ministère de l'alimentation pour le travail industriel ou pour la restauration collective était suffisante. Et les visites des proches maintenaient le lien avec la maison. Il n'y avait pas seulement des foyers pour la jeunesse masculine, mais aussi pour la jeunesse féminine. Celles-ci étaient gérées par le Bund Deutscher Mädel (ligue des jeunes filles allemandes).

Pendant la guerre, de nombreux foyers n'ont pas pu être construits, car l'attribution de matériaux de construction et de matières premières était très limitée. Les installations communes existantes ont donc été transformées pour répondre aux besoins spécifiques des foyers. Le bureau de la construction de la direction de la jeunesse du Reich a édicté des directives à cet effet, qui correspondaient à l'esprit et aux principes de construction des

foyers de la Jeunesse hitlérienne. Le nombre de foyers de jeunes travailleurs (« Jugendwohnheime » JWH) a évolué comme suit pendant la guerre :

Année	JWH	Garçons et filles
1939	142	6 679
1940	154	8 000
1941	271	12 857
1942	535	34 077
1943	950	66 000

Vers la fin de la guerre, il existait environ 1 100 foyers de jeunes pour environ 75 000 garçons et filles. Le nombre d'employés par foyer se situait généralement entre 50 et 200. Grâce au travail commun de la JH et de l'Office de la jeunesse du Front du travail allemand, il était possible, avec la création des foyers de jeunes, de réaliser les souhaits professionnels des jeunes et d'aider à couvrir les besoins de relève des entreprises. La flexibilité et la mobilité ont fait leurs preuves dans la réalisation de cette tâche.

Dans nos conditions de direction extrêmement tendues, il n'était pas facile de fournir le personnel nécessaire aux directeurs de foyers qui avaient besoin d'une formation préparatoire pour leur tâche spécifique. Pour cela, nous avons bien entendu choisi des jeunes chefs mutilés de guerre. En outre, nous avons fait appel à des collaborateurs plus âgés qui ne pouvaient plus être appelés à la troupe, comme cela s'est également produit pour d'autres domaines. Pour ces collaborateurs, nous avons introduit la notion de guide spécialisé, qui n'avait donc pas besoin d'être un guide de jeunesse actif. Cela a fait ses preuves.

La situation de remplacement pour le front combattant s'est détériorée au fil du temps. C'est ce qui a incité Hitler à charger le général von Unruh, en 1942, de passer au peigne fin les services de la patrie dans le but de libérer des forces supplémentaires pour la troupe. Cette mission a valu au général von Unruh le nom de « voleur de héros ». Un jour, il s'est également présenté à la direction de la jeunesse du Reich pour vérifier nos effectifs planifiés. Je lui ai décrit nos tâches et lui ai présenté mes collaborateurs. La dernière fois qu'il est venu nous voir, il m'a expliqué : « Vous n'avez pas besoin de donner un seul homme. Vous gagnez encore des collaborateurs ». Que les critiques qui parlent de l'appareil administratif hypertrophié des Jeunesses hitlériennes et qui oublient de mettre cet appareil en relation avec les tâches qu'il permet de résoudre, méditent un jour sur ce résultat de contrôle.

En juin 1943, à l'Académie pour la direction de la jeunesse à Braunschweig, j'ai engagé 200 jeunes chefs éprouvés des Jeunesses hitlériennes pour le service à plein temps. Lors de cette réunion, je me suis rendu compte que je ne m'étais que trop rarement consacré aux participants des stages pendant la guerre. L'académie était un lieu approprié où l'on pouvait prendre le recul nécessaire par rapport au travail quotidien, à la course d'un rendez-vous à l'autre, d'un événement à l'autre et d'une action à l'autre. Je ressentais cela particulièrement fort à présent. Je me suis retiré dans la bibliothèque et j'ai demandé à mon entourage de me laisser seul. Là, un silence bienfaisant m'a entouré. J'y ai fait une introspection. En regardant les nombreux in-folio et livres, je me suis dit qu'il me manquait encore beaucoup de connaissances. J'étais presque effrayé par le retard que j'avais à combler. Dans la paix, il y avait beaucoup à rattraper. On ne peut pas toujours se contenter de donner, il faut aussi recevoir quelque chose pour l'homme intérieur et se fortifier à la fontaine de la connaissance. C'est ce que j'ai décidé de faire. Je suis resté longtemps seul dans la bibliothèque. Comme j'aurais aimé rester ici quelques jours ! Il y avait bien un petit appartement pour moi à l'Académie. Mais je ne pouvais guère l'utiliser. Je devais repartir.

Les exigences de la vie quotidienne en temps de guerre m'attendaient. Et il y avait des soucis. Ceux-ci transparaissaient également dans les rapports qui me parvenaient de plus en plus souvent de camarades qui combattaient sur le front russe, et notamment en Ukraine. En résumé, ils disaient : lors de l'invasion de l'Ukraine, nous avons été accueillis par la population comme des libérateurs de la tyrannie de Staline, avec du pain et du sel et des fleurs. Aujourd'hui, nous sommes principalement considérés comme des ennemis. Vous avez mentionné que la lutte des partisans s'était intensifiée, que des actes de sabotage avaient été commis, que des attentats avaient été perpétrés contre des employés de l'administration civile et que des meurtres avaient été commis. Ces actions hostiles étaient attribuées à la politique d'occupation allemande, dont le commissaire du Reich pour l'Ukraine, Erich Koch, était responsable. Environ un an et demi s'était écoulé depuis qu'il avait reçu sa mission de Hitler en novembre 1941. Et voilà le résultat ! Il était facile de voir dans les rapports qu'une attitude s'était développée chez nos camarades contre les chefs de service du Parti envoyés dans l'administration civile, qui ne donnaient pas le bon exemple par leur comportement dans le sens d'une position de maître mal comprise et par leur mode de vie inapproprié. On les appelait par mégarde des « faisans dorés ».

Dans le Reich également, on constate que les relations avec le Parti commencent à se dégrader. Ce n'était certes pas le cas de la majorité des Gau, mais de tel ou tel Gau. On essaya d'y limiter, voire d'y supprimer l'indépendance du mouvement de jeunesse et d'intégrer la direction territoriale dans la direction du Gau. Les dirigeants régionaux s'y opposèrent et je les ai confortés dans leur défense. Comme je soupçonnais Martin Bormann, le chef de la chancellerie du Parti, d'être l'auteur de ces tentatives, j'ai déclaré dans un discours public que le Parti était notre patrie. C'était également vrai en ce qui concerne le passé et la période des combats, durant laquelle nous étions restés unis comme les doigts de la main. Cela semblait maintenant changer. Ce n'était pas un signe favorable pour l'avenir.

Les rapports de mes camarades m'ont incité à rendre visite au Ministre du Reich pour les territoires occupés de l'Est, Alfred Rosenberg, et à lui faire part de nos graves préoccupations. Il les a partagées. J'ai enfoncé une porte ouverte auprès de lui sur cette question. Il s'est exprimé en toute franchise sur la situation en Ukraine, dans laquelle il a reconnu les effets de la politique d'occupation arbitraire du commissaire du Reich Erich Koch. J'ai alors entendu des choses que j'ignorais jusqu'alors et qui m'ont étonné. La nomination des commissaires du Reich dans les territoires occupés de l'Est n'était pas effectuée par le ministre compétent du Reich. Le Führer s'en était lui-même réservé le droit. En ce qui concerne l'occupation de l'Ukraine, Alfred Rosenberg s'était prononcé contre Erich Koch, ce que ce dernier n'ignorait pas et qui avait déclenché chez lui des réactions négatives. Le Reichsmarschall Göring s'était engagé durablement en sa faveur, de même que Martin Bormann, avec lequel il s'était entendu sur tout en contournant le ministre du Reich et avait ainsi l'oreille du chef du gouvernement. Rosenberg fut à peine reçu par Hitler. D'après ce qu'il m'a dit à ce sujet, j'ai été plus souvent entendu par le Führer que lui en 1942. J'avais du mal à comprendre cela, d'autant plus qu'il s'agissait de l'une des tâches les plus importantes de la guerre. La conception de Rosenberg visait la réalisation du droit à l'autodétermination des peuples en Union soviétique et leur intégration dans l'ordre européen. Erich Koch régnait par l'oppression et le pouvoir, au mépris de la politique et de la psychologie. Rosenberg était un Allemand de la Baltique, né et élevé à Reval, la capitale de l'Estonie. Il a vécu à Riga, en Lettonie voisine, en tant qu'étudiant et a ensuite poursuivi ses études à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Il connaissait l'âme russe par expérience et par les œuvres de la culture russe. L'histoire des peuples lui était familière et il avait le sens du vaste espace de l'Est. Cela le prédestinait à sa tâche et à sa fonction. Chez Erich Koch, sa capacité à

s'imposer sans pitié et ses succès économiques ont pesé lourd dans la balance. Il fut le premier Gauleiter après 1933 à pouvoir déclarer son Gau de Prusse orientale libre de tout chômage.

J'étais partisan de la conception de Rosenberg et je pensais devoir faire quelque chose dans son sens auprès d'Erich Koch. J'avais de très bonnes relations avec Koch, car il appartenait à l'aile socialiste du Parti. Mes relations avec lui s'étaient renforcées lors de la décision du Reich sur le concours professionnel du Reich à Königsberg. C'est ainsi que j'ai proposé à Alfred Rosenberg que je me rende chez lui pour lui soumettre, du point de vue des jeunes chefs et des soldats du front, leur point de vue sur l'action et les méthodes en Ukraine. « Vous n'aurez pas de succès avec ça », m'a prédit le Ministre du Reich. J'ai rencontré Erich Koch dans une propriété de la fondation en Prusse orientale. J'ai introduit l'entretien par une brève présentation de l'engagement de la jeunesse dans la guerre dans la patrie et de la mise à l'épreuve de nos jeunes soldats sur les fronts. Je pensais ainsi pouvoir souligner le poids de notre voix. J'ai ensuite abordé le sujet proprement dit et les rapports de mes camarades d'Ukraine, ainsi que mon opinion personnelle, qui correspondait au contenu de ces rapports. Je lui ai demandé s'il pensait que la guerre pourrait se terminer demain ou après-demain. Dans ce cas, on pourrait encore comprendre qu'il mettrait tout en œuvre pour que les ressources de l'Ukraine soient exploitées avec force pour notre pays. Mais s'il pensait, comme nous, que la guerre durerait plus longtemps, il faudrait absolument essayer de gagner la population à notre cause. Et on ne pourrait tout de même pas, quand on a affaire à des Slaves, souligner constamment leur infériorité. Je comprendrais qu'on ne puisse pas donner l'autonomie politique à l'Ukraine avant une fin victorieuse de la guerre. Mais ne devrait-on pas au moins leur promettre l'autonomie culturelle ?

Dans ce contexte, j'ai mentionné l'intention du Ministre du Reich de créer une université à Kiev, la capitale de l'Ukraine. J'avais ainsi mis le doigt dans un nid de guêpes. Il m'a crié dessus et m'a accusé, ainsi que mes camarades, d'être des fous stupides qui élevaient des serpents sur leur poitrine, et il a radicalement rejeté les opinions que j'avais présentées. Il n'y avait rien à dire à cet homme. Mais il avait le soutien total de Martin Bormann. Et Hitler l'a laissé faire. J'étais très déçu. Mais au moins, j'avais essayé et entrepris quelque chose. Alfred Rosenberg avait eu raison de prédire l'issue de l'entretien. Je rentrai chez moi sans avoir obtenu de résultat. Les événements en Ukraine continuaient à faire des ravages parmi notre peuple.

Dans les dernières notes de Rosenberg avant son exécution par pendaison, qu'il avait rédigées dans sa cellule et qui ont été publiées plus tard sous le titre *Großdeutschland – Traum und Tragödie* (Grande Allemagne – rêve et tragédie), il a mentionné un événement significatif. Après avoir travaillé en Ukraine, l'ancien commissaire régional en Ukraine, Schmerbeck, avait mené à bien un gros contrat de construction en Hollande. Lors d'une réception, le Führer l'a remercié et a ajouté, en faisant référence à la Croix de chevalier de la Croix de guerre, qu'il avait déjà été décoré. Schmerbeck répondit qu'il avait reçu cette distinction de son Reichsleiter Rosenberg. Ce n'est que parce qu'il a suivi ses instructions qu'il a pu réussir en Ukraine. S'il avait écouté Koch, il aurait été tué par le peuple.

Il y eut également des commissaires dans les territoires de l'Est occupés qui n'eurent pas à subir les tristes conséquences de la politique d'Erich Koch. Il s'agissait par exemple du commissaire général Alfred E. Frauenfeld, qui avait occupé le poste de Gauleiter à Vienne de 1930 à 1932 et qui se voyait désormais confier la responsabilité des territoires du nord de la Crimée.

Dans cette région, il n'a pas mené sa politique dans l'esprit d'Erich Koch, mais selon les directives d'Alfred Rosenberg, qui correspondaient davantage à sa propre conception et à son expérience. Alors qu'à Rowno, siège du Reichskommissar Ukraine, des employés civils de l'administration allemande ont été attaqués et assassinés, de tels actes de terreur n'ont pas eu lieu à Melitopol, siège du commissaire général de Crimée, bien que les Soviétiques y aient également largué leurs partisans parachutistes. La population cultivait assidûment ses champs et ne livrait pas seulement les rendements attendus, mais dégageait un excédent. Le bon travail était récompensé par un bon traitement. Les deux se conditionnaient mutuellement. Frauenfeld a commencé à reprivatiser les terres par le biais des coopératives agricoles. C'est en Crimée qu'il a obtenu les meilleurs résultats en matière de livraison de produits agricoles. Il s'efforça d'entretenir de bonnes relations avec la population, alors qu'Erich Koch interdisait et punissait les relations avec la population locale. Il fit même diffuser des tracts dans lesquels il montrait aux Slaves leur infériorité.

Dans ses notes « Und trage keine Reu » [Et ne pas regretter], Frauenfeld a rapporté une déclaration de Koch qu'il a lui-même entendue de sa part lors d'une mission d'information : « Si je trouve un Ukrainien digne de s'asseoir à la même table que moi, je dois le faire fusiller ». Cette déclaration m'aurait paru peu crédible si je n'avais pas moi-même été témoin, lors d'une conversation, de l'attitude hautaine et malsaine du commissaire du Reich

pour l'Ukraine. Frauenfeld le considérait comme un fossoyeur du Troisième Reich. C'est tout de même ce que disait un ancien Gauleiter d'un autre ancien Gauleiter. On voit qu'à l'époque, on ne parlait pas qu'avec une seule langue. En février 1944, Frauenfeld avait remis au Reichsführung un mémorandum sur les problèmes de l'administration des territoires de l'Est, dans lequel il se distançait sans ambiguïté de la politique du Reichskommissar Ukraine. Il semble ironique que, vers la fin de la guerre, un délégué de la chancellerie du Parti auprès de Frauenfeld se soit présenté à l'hôpital militaire de Baden près de Vienne pour déclarer qu'à l'avenir, les territoires de l'Est occupés seraient administrés par lui, Frauenfeld, selon ses idées et avec des hommes de son choix. Et cela à une époque où ces territoires étaient déjà à nouveau aux mains des Soviétiques et où le bébé était déjà tombé dans le puits depuis longtemps.

Les propositions de personnes compétentes pour une politique orientale prometteuse n'avaient pas manqué. Parmi celles-ci figurait entre autres le mémorandum de Vidkun Quisling sur la question russe du 2 février 1943, que mes amis norvégiens ont porté à ma connaissance après la guerre. Ce mémorandum a bénéficié de la riche expérience que Quisling avait acquise au cours de ses longues années d'activité en Russie. L'une de ses principales conclusions s'exprime en ces termes :

> *« Pour remporter la victoire à l'Est, il faut mener la guerre en Russie simultanément avec des armes politiques et militaires. Il faut se heurter aux points politiques faibles du pouvoir bolchevique, faire de la guerre une guerre de libération du joug bolchevique et enlever à Moscou toute possibilité de faire ressortir la guerre comme une lutte nationale désespérée pour le sol, la liberté et la patrie ».*

Et c'est justement cette possibilité qui a été donnée à Moscou, par exemple par la politique d'occupation pratiquée par Erich Koch en Ukraine, dans laquelle les autochtones ont reconnu une copie de la tyrannie de Staline. Profitant de cette opportunité, Staline proclama la « Grande guerre patriotique » en faisant appel aux intérêts des peuples nationaux, dans laquelle même l'Eglise, jusqu'alors proscrite, fut désormais impliquée. Apparemment, le dictateur rouge s'attendait à ce que Hitler tente de déclencher de l'intérieur un soulèvement contre son règne. Cela ne s'est pas produit. Cela n'était pas non plus concevable au vu de l'impact négatif d'une position de maître mal comprise, d'une sous-évaluation publique des Slaves ainsi que du traitement des prisonniers de guerre et des travailleurs de l'Est au cours des premières années. Tout cela s'était rapidement répandu par des voies secrètes et avait contribué à renforcer la guerre des partisans et la volonté de résistance. Dans ces conditions, il était étonnant qu'environ un

million de prisonniers de guerre des ethnies nationales de l'Union soviétique et de Russie aient accepté de se battre du côté allemand. Compte tenu du passé qu'ils avaient vécu, ils ne devaient pas s'attendre à un pire sort de la part des Allemands. Dans la perspective post-catastrophique, on est en mesure de percevoir les liens de cause à effet de manière encore plus claire que dans les événements actuels, où l'on risquait presque de sombrer dans son propre travail et dans les problèmes qui nous préoccupent.

Les rapports des dirigeants des JH et des soldats des territoires de l'Est occupés indiquaient que leur sens critique avait été éveillé et aiguisé par les expériences qu'ils y avaient vécues. Leur idée du pouvoir de l'ordre du Reich dans cette région avait été détruite.

À l'approche de Noël 1943, j'ai appelé les jeunes à s'engager activement en faveur de l'usine de jouets, qui devait combler le vide laissé par la disparition progressive de l'industrie du jouet. Au cours des années précédentes, les garçons et les filles avaient eu l'occasion de développer leurs talents manuels dans les ateliers et d'éprouver de la joie en voyant naître entre leurs mains un travail soigné sur bois, un jouet ou un vêtement. Rien que dans la course à l'œuvre de secours d'hiver de la guerre 1942/43, la jeunesse hitlérienne a réussi à remettre à la NSV 8,5 millions de jouets qui ont été vendus lors de 15 000 expositions et 7 000 marchés de Noël. Cette fois-ci, il s'agissait d'augmenter encore le nombre et la qualité des travaux afin d'offrir un jouet à chaque enfant et de faire plaisir aux parents. Pour cela, il fallait que chaque garçon et chaque fille s'engage à fabriquer au moins trois cadeaux soigneusement élaborés. Une fois de plus, le NS-Volkswohlfahrt, le Deutsche Arbeitsfront, les associations de métiers, les groupes économiques et professionnels, les entreprises et les écoles ont apporté leur aide en mettant à disposition des matériaux de rebut, des outils, des locaux et du personnel qualifié.

C'est ainsi qu'en décembre 1943, j'ai pu inaugurer les marchés de Noël de la Jeunesse hitlérienne dans le Lustgarten de Berlin et souligner que le travail accompli par les garçons et les filles avait permis de compenser la perte d'un secteur industriel, que la plus belle récompense était l'éclat des yeux des enfants et que l'usine de jouets représentait en même temps un remerciement aux parents qui avaient accompagné notre activité par leur compréhension et leur confiance au cours de l'année de guerre précédente.

Au cours des années de guerre, les exigences posées aux jeunes dans le cadre du service d'aide à la patrie avaient connu une augmentation considérable. Cela était dû en particulier aux conséquences de la guerre aérienne. Les pères et les frères étaient de plus en plus souvent enrôlés dans

la Wehrmacht ou mis à contribution par l'industrie de l'armement. Ce dernier cas de figure s'appliquait également aux mères et aux sœurs. Les jeunes filles et les garçons qui n'étaient pas encore astreints au service militaire ou au service du travail obligatoire restaient disponibles pour les services auxiliaires. Ils n'étaient pas seulement disponibles, mais aussi, dans leur grande majorité, prêts à s'engager. En cas de besoin, tous les services possibles faisaient appel à eux, souvent en même temps. Il y avait un risque que les jeunes soient surmenés au détriment de leur santé. Je me suis donc senti obligé d'obtenir de toutes les parties concernées que l'engagement des jeunes ne soit demandé qu'à un seul service central et que celui-ci le coordonne et l'oriente afin d'éviter les sollicitations multiples. Cela a malheureusement entraîné de très longues négociations, qui se sont étendues sur plusieurs mois, au cours desquels il a fallu surmonter les objections et les résistances des ministères impliqués. On parvint finalement à une solution consensuelle qui prit la forme d'une ordonnance du Conseil des ministres pour la défense du Reich du 2 décembre 1943 ayant force de loi. Ce texte stipule que :

« Le Reichsjugendführer der NSDAP und Jugendführer des Deutschen Reichs dirige, en accord avec les services compétents du Reich, l'utilisation des jeunes astreints au service de la jeunesse pour des tâches de guerre supplémentaires en plus de l'école et du travail.

Toutes les demandes d'enrôlement des jeunes pour l'accomplissement de ces tâches de guerre doivent être adressées au Reichsjugendführer der NSDAP und Jugendführer des Deutschen Reichs ou aux services mandatés par lui.

L'enrôlement des jeunes astreints au service militaire dans les Gau pour l'exécution des tâches de guerre supplémentaires à côté de la profession et de l'école nécessite l'accord des Gauleiter et des commissaires de défense du Reich. Les directives uniformes du Reich doivent être respectées.

La présente ordonnance ne s'applique pas aux convocations au service militaire actif et au service du travail du Reich, ni aux convocations en vertu de l'ordonnance sur le service d'urgence et de la loi sur la protection de l'air. Les compétences du plénipotentiaire général pour l'emploi ne sont pas affectées.

Le Reichsjugendführer der NSDAP und Jugendführer des Deutschen Reichs est habilité à édicter les dispositions légales et administratives nécessaires à l'application du présent règlement, en accord avec les autorités supérieures compétentes du Reich.

Le présent règlement ne s'applique pas dans les territoires orientaux incorporés ni dans le protectorat de Bohême et de Moravie ».

L'ordonnance du Conseil des ministres pour la défense du Reich ne constituait pas un mandat total, car elle était liée à l'accord de plusieurs

services et donc soumise à des restrictions. Néanmoins, elle signifiait la reconnaissance par le gouvernement du Reich de la primauté de la direction de la jeunesse dans la gestion de l'engagement des jeunes dans la guerre, parallèlement à l'école et au travail. Mais surtout, elle contribuait à éviter que les garçons et les filles ne soient trop sollicités. En ce sens, l'ordonnance pouvait être considérée comme un pas vers l'amélioration des conditions d'engagement. Un petit succès a donc été enregistré à la fin de l'année.

À Noël 1943, j'ai passé quelque temps auprès de l'arme sous-marine sur la côte de la Manche. Auparavant, j'avais séjourné chez notre chargé de mission à Bruxelles, le chef de secteur Gerhard Bennewitz, qui était également référent jeunesse au sein de l'administration militaire Belgique-Nord de la France. Après la guerre, les autorités belges et françaises ont confirmé qu'il n'y avait rien de négatif contre son comportement pendant l'occupation allemande. Le conseiller administratif militaire Carlo Schmid, qui devint plus tard conseiller d'État et membre du comité directeur du parti social-démocrate allemand, attesta également dans un témoignage que Bennewitz avait facilité la tâche des organisations de jeunesse françaises et qu'il avait veillé à ce que des foyers de jeunes occupés par des soldats allemands soient à nouveau mis à leur disposition.

Sur les côtes de la Manche, les sous-mariniers m'attendaient pour m'emmener en mer. Il ne s'agissait cependant pas d'un long voyage en territoire ennemi. Cela aurait été une violation de l'ordre donné en haut lieu, selon lequel les chefs de formation ne pouvaient pas se mettre secrètement en route vers l'ennemi. Le bateau n'a donc parcouru que quelques miles en mer, mais il aurait été prêt à combattre à tout moment en cas de contact surprise avec l'ennemi. Cette expérience impressionnante avec des sous-mariniers disciplinés dans un espace restreint, dont j'ai respecté l'engagement, a clos la série des événements de l'année écoulée. Pendant les jours qui me restaient jusqu'à la fin de l'année, je me préparais à l'année 1944, pour laquelle j'avais donné aux Jeunesses hitlériennes le mot d'ordre « Année des volontaires de guerre ».

Lorsque les Jeunesses hitlériennes sont apparues, elles ont commencé par le service volontaire, qui était la loi des premières années de construction et qui est resté même pendant la période d'application ultérieure du service obligatoire pour les jeunes. Il y avait encore des domaines d'activité importants soumis à la participation volontaire, si je pense seulement aux communautés de travail, à la compétition professionnelle du Reich ou au service à la campagne. Pendant la guerre, l'engagement

volontaire était l'expression d'un état d'esprit et d'un moral. Nous savions que l'adversaire nous était supérieur, surtout à l'Est, en termes de masse de troupes et de quantité d'armes. Nous devions essayer de compenser ce manque par une plus grande disponibilité, une plus grande bravoure et une bonne formation. Lorsque nous disions que ces qualités finiraient par l'emporter, c'était dans l'hypothèse d'un armement suffisant. L'idéalisme et la volonté de s'engager ne peuvent à eux seuls résister à la supériorité des escadrilles aériennes et des canons. Le moral de la jeunesse, dans sa grande majorité, méritait vraiment d'être reconnu en cette cinquième année de guerre. Le jeune volontaire de guerre, qui portait pour cela le simple cordon rouge sur l'épaulette, donnait l'exemple au sein de la communauté. Les Jeunesses hitlériennes étaient devenues un mouvement de volontaires de guerre. Alors que l'on savait depuis la Première Guerre mondiale que les inscriptions de volontaires de guerre avaient diminué au fil des années, on a pu constater une augmentation pendant la Seconde Guerre mondiale.

J'ai souvent eu l'occasion de féliciter des personnes pour des actes particuliers qu'elles avaient accomplis de leur propre initiative. Des tracts ennemis largués étaient récupérés et emmenés au poste de police ou de gendarmerie le plus proche ; dans d'innombrables cas, des garçons et des filles sauvèrent des vies de la noyade ; dans un cas, il fut rapporté qu'un garçon avait sauvé sept camarades de la noyade après qu'ils soient tombés à travers la glace ; que des prisonniers évadés, des pilotes et des espions libérés avaient été arrêtés ; et que des membres de l'école de musique de Stettin avaient sauvé 15 vies lors d'une attaque terroriste.

En ce qui concerne l'enthousiasme des jeunes, nous devions veiller à éviter les excès et leurs effets néfastes sur l'organisme pendant la période de croissance. Depuis 1933, la gestion de la santé et les soins de repos faisaient partie de nos tâches fondamentales, que nous nous efforcions de poursuivre même dans des conditions difficiles. De nombreux médecins étaient désormais en service au front, mais ils étaient remplacés par des femmes médecins du BDM. L'attribution appropriée de nourriture pour les jeunes et les installations communautaires de l'élargissement de l'envoi des enfants à la campagne, de l'entraînement militaire, du service à la campagne et des projets de retranchement ont contribué à ce que l'état de santé ne se détériore pas. Le chef de la santé du Reich, le secrétaire d'État Dr Conti, a constaté que la mortalité infantile et les maladies infantiles avaient diminué et que les jeunes avaient été épargnés par les épidémies et les vagues de grippe. Notre appel à l'assainissement dentaire de la classe d'âge 1927 a eu des résultats positifs. Cela a également été confirmé par les résultats du

recrutement de la Wehrmacht. La mise en place de déjeuners et de centres de loisirs pour les jeunes et les élèves qui travaillent a également porté ses fruits. Une lacune existante a été comblée en ce qui concerne les tables de midi là où les petites et moyennes entreprises n'avaient pas la possibilité d'offrir un repas chaud aux jeunes. Et pour la courte pause de midi, la distance entre l'entreprise et le domicile était souvent trop grande.

Dans le rapport de conscription de la Wehrmacht pour la classe 1927, il était noté qu'en règle générale, les constatations concernant l'état moral et l'état de santé évoluaient en parallèle. Lors de la Première Guerre mondiale, on se plaignait lors du recrutement d'une attitude molle, d'un manque d'envie de faire du sport et d'un manque d'enthousiasme. La tuberculose, l'anémie, les vers, les maladies de peau et la malnutrition étaient autant de maux chroniques de la guerre. Le rapport de recrutement de 1944 indiquait que l'aptitude au service militaire de la classe d'âge examinée était irréprochable, non seulement sur le plan moral, mais aussi sur le plan physique, et que l'alimentation de guerre n'avait pas exercé d'influence inhibitrice ou nuisible sur le développement de la classe d'âge 1927. L'état nutritionnel, ajoutait-on, dépassait les attentes que l'on pouvait avoir en cette cinquième année de guerre. Aucun cas de maladie ou de retard de développement dû à un manque de nourriture ou à une situation de pauvreté n'a été signalé. L'état dentaire déjà favorable de la classe 1926 fut encore dépassé par celui de la classe 1927. Le rapport sur le recrutement a qualifié cela de « succès évident des Jeunesses hitlériennes ». Les lésions dentaires graves ne se produisaient plus que dans les régions éloignées et surtout dans les montagnes. Selon ces déclarations de la Wehrmacht, la santé et le moral étaient bons au cours de la cinquième année de guerre.

Dans mon discours de Nouvel An, j'avais annoncé l'organisation d'un concours musical et technique pour 1944 et j'avais exprimé qu'il était dans l'esprit de notre éducation nationale de faire appel non seulement aux forces militaires, sportives et professionnelles, mais aussi aux forces créatrices dans notre travail culturel et de cultiver ainsi la force de la foi et de l'esprit. Le concours artistique devait montrer clairement que le travail culturel était tout aussi important que l'entraînement à la défense, même en cette cinquième année de guerre, car il permettait d'accéder aux sources qui édifient l'homme intérieur. Et c'était justement une nécessité à une époque où la pression était énorme ! Cette mesure avait pour but d'identifier une élite dans le domaine culturel et de l'orienter vers la promotion des talents. Cela permettait également d'assurer la relève des professions artistiques. Les participants au concours ont ensuite rejoint les groupes de travail

correspondants, ce qui a contribué à dynamiser le service JH. La participation des garçons et des filles à partir de l'âge de 12 ans était volontaire. Des concours de groupe et des concours individuels étaient organisés. Les concours de groupes concernaient les fanfares, les chœurs et les chorales, les orchestres, les groupes instrumentaux et de musique folklorique, les troupes d'amateurs et les troupes de danse. Des groupes de marionnettes et de danse folklorique ainsi que la tenue d'un journal de guerre. Les concours de performances individuelles portaient sur le jeu instrumental, le chant et la composition, la poésie, les arts du spectacle et de la parole, l'enregistrement et la peinture, le travail et l'artisanat d'art, la sculpture, les constructions et le paysage, les jeux et les jouets, la photographie et le film étroit.

Le concours était organisé au niveau régional et national. L'évaluation des travaux était effectuée par trois examinateurs spécialisés, bénévoles, issus des milieux de l'enseignement artistique et musical dans les écoles, des professions libérales et des cadres de la vie culturelle. Les meilleurs se sont produits dans des manifestations culturelles ou leurs travaux ont été présentés lors d'expositions. Ils ont été encouragés par des voyages d'études, la remise de littérature, d'instruments et de matériel de travail ou par le financement de la poursuite de leur formation. Le concours artistique enrichissait le travail culturel des Jeunesses hitlériennes. Les leçons de cinéma pour les jeunes, qui, tout comme le cercle de manifestations, ont une longue tradition, ont toujours été organisées dans ce cadre. Pour leur réalisation, nous avons reçu le soutien du Ministre du Reich, Dr. Goebbels, qui mettait les cinémas à disposition et qui ouvrait chaque année les heures de cinéma pour la jeunesse par un discours. Il suivait également avec intérêt la création cinématographique de la jeune génération. Depuis 1942, nous avions publié périodiquement le film *Junges Europa* [Jeune Europe], qui présentait des contributions vivantes du travail des Jeunesses hitlériennes en Allemagne et à l'étranger. La conception des films était confiée au réalisateur Alfred Weidemann. Avant sa sortie dans les cinémas, je l'ai présenté au Dr Goebbels, qui l'a toujours examiné d'un œil critique, la plupart du temps très positif. À un moment donné, il a critiqué la scène dans laquelle des filles de la campagne sont en train de se faire tuer.

Une fois, il a critiqué la scène dans laquelle des filles de la campagne, vêtues simplement, exécutaient une danse folklorique, ce qui m'a fait dire que les filles ne dansaient pas dans la [rue] Kurfürstendamm, mais dans une grange. Avec ses arguments pertinents et percutants, il fallait toujours être prêt à répondre. J'ai ainsi appris beaucoup de choses et reçu des

suggestions. Il a également toujours regardé les films des Jeunesses hitlériennes. Parmi eux, il préférait de loin le film *Junge Adler* [Jeunes aigles]. Le film a été écrit par Herbert Reinecker et réalisé par Alfred Weidenmann. L'acteur principal était Hardy Krüger, un élève d'une école Adolf Hitler. Goebbels l'a noté dans son journal du 9 mai 1944 :

> *« Le soir, Axmann me rend visite. Il me présente le nouveau film de la Ufa 'Junge Adler', un film pour jeunes qui correspond au cœur de chaque jeune leader, le premier film pour jeunes digne d'intérêt. Il a été réalisé par Weidenmann, qui s'est déjà distingué par une série de films culturels pour la jeunesse très originaux. On ne peut que féliciter la Ufa et Axmann pour ce travail. Axmann est très heureux d'avoir réussi pour la première fois à réaliser un film pour la jeunesse. On peut encore discuter un peu le soir. Axmann est encore l'ancien chef des JH berlinoises, issu des quartiers ouvriers de Berlin et qui n'a jamais oublié ses origines. Je suis heureux de le voir à l'avant-garde de la jeunesse allemande. »*

De temps en temps, le Dr Goebbels m'invitait dans son appartement, à proximité immédiate de la porte de Brandebourg, pour assister avec plusieurs invités à la première projection d'un long métrage. J'y ai vu le film *Der große König* [Le grand roi]. Après la projection, le maître de maison avait l'habitude de demander aux personnes présentes leur avis sur le film. Ce fut donc mon tour. J'ai été profondément impressionné par le film et sa conception artistique et je l'ai exprimé. En ce qui concerne une petite scène, j'ai ajouté qu'elle était née d'une conception petite-allemande. Dans un milieu de la grande société, les maréchaux autrichiens Daun et Laudon avaient été représentés, à mon sens, de manière un peu péjorative sous le portrait de l'impératrice Marie-Thérèse, ce qui portait également atteinte aux actions du grand roi. Après tout, Daun avait gagné la bataille de Kolin et Laudon la bataille de Kunersdorf contre Frédéric le Grand. Le Dr Goebbels était surpris. Après coup, Otto Gebühr, le roi du film, s'est approché de moi et s'est réjoui que j'aie formulé cette objection. Les paroles du film *Gift aus Wien* [poison de Vienne] (pour le roi) ont eu un effet irritant dans l'Ostmark.

Je me rendais aussi de temps en temps à Lanke, la résidence de campagne du Dr Goebbels, près de la Schorfheide, pour assister à de telles représentations. Comme l'essence était rare et limitée, il m'a demandé d'aller chercher les actrices et de les amener. J'ai eu l'occasion de le rencontrer lors de conversations animées et très intéressantes, et j'ai pu observer l'effet fascinant qu'il exerçait sur les femmes.

Le concours musical a été suivi par le concours technique. J'ai adressé un appel à la jeunesse du Reich en ces termes :

« L'ampleur et l'urgence de cette tâche exigent de tous les dirigeants de la jeunesse qu'ils éduquent la génération montante à la compréhension et à l'expérience des performances techniques et scientifiques et qu'ils dévelop-pent très tôt leur talent artisanal et technique.

Je vous appelle donc, garçons et filles des Jeunesses hitlériennes, à étudier avec détermination et à vous éduquer sans relâche, car l'excellence intellectuelle de notre peuple est essentielle au progrès technologique et donc à sa victoire. »

En outre, j'ai ordonné l'extension du travail général d'atelier à la réalisation de travaux techniques par tous les garçons et les filles après la fin de l'usine de jouets de la Jeunesse hitlérienne en 1943, la mise en place immédiate de groupes de travail techniques et scientifiques volontaires en collaboration avec le NS-Bund Deutscher Technik et les entreprises de l'économie d'armement, l'organisation annuelle d'un concours technique auquel tous les garçons et filles de la Jeunesse hitlérienne doivent participer par des travaux pratiques ou théoriques, ainsi que l'élargissement de la littérature technique pour la jeunesse dans le but de permettre à chaque jeune intéressé de recevoir une revue mensuelle technique et de remplir nos bibliothèques de livres techniques pour la jeunesse ; à cela s'ajoutaient des dispositions relatives à l'organisation de cycles de conférences, de séances de cinéma et de visites.

Mon collaborateur Heinrich Hartmann a été mon agent de liaison avec Albert Speer dans ses différents domaines d'activité et, à ce titre, il a rendu de grands services à la coopération entre Albert Speer et la direction de la jeunesse du Reich. C'est ainsi que le Ministre de l'armement et directeur du NS-Bund Deutscher Technik s'est adressé à nos membres pour nous soutenir dans un appel qui disait entre autres :

« Pour assurer la supériorité de notre armement, même à long terme, il n'est pas seulement nécessaire d'augmenter continuellement la production de masse, mais aussi d'exiger le progrès technique et la performance intellectuelle. Cela ne sera possible que si l'ensemble de la jeunesse allemande participe avec passion et enthousiasme aux travaux de nos ingénieurs et inventeurs, se soumet au travail quotidien de l'apprentissage, souvent ressenti comme pénible et non héroïque, dans l'accomplissement d'un devoir de fer, et poursuit dès le plus jeune âge la formation de ses talents techniques et scientifiques avec une volonté tenace, même pendant ses loisirs.

Après que les Jeunesses hitlériennes aient déjà fait appel aux talents artisanaux, techniques et artistiques sur un large front grâce à l'utilisation de leurs travaux de guerre et aient conduit tous les garçons et toutes les filles à un travail créatif manuel, le Reichsjugendführer a maintenant ordonné l'élargissement des travaux de la Jeunesse hitlérienne à l'expérimentation pratique dans les domaines techniques par le développement immédiat de groupes de travail techniques et scientifiques volontaires, par

un concours technique annuel, par l'élargissement de la littérature technique pour la jeunesse, par des séries de conférences, des séances de cinéma, des visites, etc.

Afin de soutenir ce travail des Jeunesses hitlériennes, important pour la guerre en plus de l'entraînement militaire, j'ordonne pour le domaine du NSBDT :

'Le travail des Jeunesses hitlériennes doit être soutenu par le NS-Bund Deutscher Technik dans un esprit de camaraderie, de générosité et d'urgence, avec toutes les forces et toutes les installations disponibles. J'attends en particulier de tous les membres qu'ils se mettent à disposition pour diriger de manière professionnelle les groupes de travail volontaires prévus pendant leur temps libre. C'est de leur engagement que dépendront la hauteur intellectuelle et l'ampleur de ce travail préparatoire unique des Jeunesses hitlériennes. Ils accomplissent ainsi un service de guerre d'une importance décisive dans le cadre du mouvement national-socialiste. Dans la même mesure, j'attends leur collaboration pour conseiller et guider les jeunes gens et les jeunes filles qui participent au concours technique, ainsi que leur participation à l'évaluation des travaux présentés, aux conférences et aux visites.

Les instructions individuelles sont données par le chef d'État-major du NS-Bund Deutscher Technik en accord avec le service culturel de la direction de la jeunesse du Reich. Chaque mesure d'encouragement que nous prenons aujourd'hui sera récompensée – quelle que soit la période – par les performances de notre relève technique, par de nouveaux résultats de recherche et de nouvelles inventions!' »

Dès 1934/35, les étudiants des Faehschulen avaient organisé leur propre concours de performance dans le cadre de la compétition professionnelle du Reich pour la jeunesse allemande, qui s'est étendue à tous les étudiants de l'enseignement supérieur en 1935/36. Les diplômés des universités techniques en faisaient également partie. Des tâches dans le domaine de la technique leur avaient déjà été confiées. Il est remarquable que de nombreux travaux créatifs aient pu être mis en pratique dans le domaine de la technique, de la construction mécanique, de l'électrotechnique, de la construction et de l'ingénierie, de l'architecture, de la culture et de l'horticulture ainsi que de la construction d'usines. Le concours technique devait également s'adresser aux plus jeunes, qui s'étaient engagés dans le travail manuel, notamment depuis leurs années de jeunesse. Les jeunes âgés de 14 à 18 ans ainsi que les membres de l'œuvre BDM « Foi et Beauté » jusqu'à l'âge de 21 ans pouvaient participer au concours. La participation était volontaire.

Alors que dans la compétition professionnelle, les tâches étaient fixées de manière uniforme pour tous, dans la compétition technique, chacun pouvait choisir son thème et sa tâche. Il était également possible que plusieurs jeunes se réunissent en un groupe de travail pour résoudre ensemble un problème donné. Il s'agissait en premier lieu d'illustrer les lois

fondamentales des sciences naturelles à l'aide d'appareils d'expérimentation, de dispositifs d'essai, etc. construits par les participants eux-mêmes. Les travaux ont été évalués par trois experts chacun. Des professeurs d'écoles techniques supérieures et d'universités, des collaborateurs d'instituts scientifiques et techniques, des scientifiques indépendants, des professeurs de sciences naturelles d'écoles secondaires, des spécialistes scientifiques d'entreprises, de laboratoires de développement et de recherche et des membres de la NS-Bund Deutscher Technik se sont mis à disposition. Lors de l'évaluation des travaux, il fallait tenir compte de la valeur scientifique et technique des tâches, du degré d'autonomie du traitement, du degré de difficulté du thème choisi ainsi que de l'âge et de la formation préalable. Les membres du jury évaluaient individuellement, mais établissaient ensemble un résultat final. Comme pour le concours professionnel du Reich, les meilleurs candidats étaient encouragés à participer au concours technique en fonction de leur talent.

Les participants ont été invités à poursuivre leurs activités dans des groupes de travail techniques volontaires. Dans mes directives pour l'année 1943, j'avais souligné que nous devions nous efforcer de stimuler le talent créatif dans notre communauté. L'entretenir et le développer était l'un de nos devoirs les plus beaux et les plus responsables. Le succès de cet objectif dépendait également de l'activité des professionnels disponibles, qui se sont mis à disposition de manière désintéressée et ont ainsi été impliqués dans le travail des jeunes. Dans les groupes de travail, les garçons et les filles pouvaient également s'engager dans des activités communes. Cela a également fait ses preuves dans les unités de jeu et a permis de créer une relation libre, naturelle et amicale entre les garçons et les filles. Cette communauté de travail technique avait pour objet, par exemple, l'expérimentation physique dans le domaine de la mécanique, de l'optique et de l'acoustique, l'expérimentation électrotechnique, la construction de modèles réduits de machines, les domaines d'activité de la biologie, l'expérimentation chimique et la construction, du bâtiment et du génie civil jusqu'à la construction hydraulique.

Les conditions de la cinquième année de guerre et l'absence de cadres et de spécialistes ont limité le succès du concours technique. Mais nous avons tout de même pu faire comprendre aux jeunes qu'en temps de guerre, il ne s'agissait pas seulement de s'engager comme soldat, mais aussi de cultiver le talent et la compréhension pour la technique. Dans ce contexte, assurer la relève dans le domaine scientifique de la recherche fondamentale théorique revêtait une importance particulière, qui ne devait pas être négligée au profit

du travail pratique. C'est ce que nous ont indiqué des physiciens allemands de renom, avec lesquels mon collaborateur Heinrich Hartmann nous a mis en contact et avec lesquels j'ai également cherché à dialoguer par la suite.

Mes interlocuteurs étaient le premier président de la Société allemande de physique et directeur de l'institut de recherche AEG, le professeur Carl Ramsauer, ainsi que le directeur de son laboratoire de physique, le professeur E. Brüche. Ils m'avaient invité à visiter le microscope électronique de l'Institut Robert Koch à Berlin-Tegel, qui avait été construit dans ce laboratoire. J'ai pu me rendre compte de l'énorme agrandissement de la représentation des objets les plus petits à l'aide de cet appareil. Lors de nos discussions, il a été question d'assurer la relève dans les sciences naturelles et en particulier en physique. Des professeurs d'université étaient d'avis que le ministère du Reich pour la science, l'éducation et la formation du peuple n'accordait pas assez d'importance aux mathématiques et aux sciences naturelles, ce qui s'exprimait déjà dans la nouvelle conception des programmes scolaires avant la guerre. Les heures de mathématiques et de physique ont été fortement réduites, de sorte qu'il ne restait plus qu'une à deux heures par semaine pour la physique et deux à trois heures pour les mathématiques. La réduction de la durée de la scolarité dans l'enseignement supérieur de neuf à huit ans a eu des conséquences négatives dans ce domaine.

C'est ainsi que nous avons convenu avec les principaux responsables de la Société allemande de physique de mettre en place, en compensation, des cours sous forme de camps de sélection sous l'égide des Jeunesses hitlériennes, dans lesquels l'objectif des écoles de talents était réalisé. Ils ont fait leurs preuves. Les participants ont réussi leurs examens de fin d'études secondaires et leur évaluation et leurs certificats correspondaient parfaitement aux attentes. La plupart des participants ont obtenu la mention « très bien » en mathématiques et en physique. Grâce à l'intervention des conférenciers, de nombreux étudiants ont pu poursuivre leurs études dans les universités et les hautes écoles. J'avais fait en sorte que cette sélection de personnes particulièrement douées soit exemptée de l'accomplissement du service du travail du Reich et même reportée du service dans la Wehrmacht. Pour les enseignants de ces camps, c'était une grande joie de voir l'enthousiasme des jeunes pour la physique. Ils ont déclaré qu'ils avaient rarement eu un auditoire aussi intéressé que celui que représentaient ces jeunes. Cela correspondait également à l'engagement volontaire des enseignants des universités, des instituts de recherche et des écoles supérieures. La revue *Physikalische Blätter*, numéro 7 de 1947, a publié

une prise de position d'un ancien membre d'une école de Wroclaw : « Je dois pourtant tant à cet établissement, probablement ma vie, car tous mes anciens camarades de classe sont portés disparus dans la Flak ». Lui et ses camarades de classe se souvenaient avec gratitude de la bonne formation et de la vie de camaraderie entre pairs. Le professeur E. Brüche a constaté dans son article du même numéro que les nationaux-socialistes du Parti et des Jeunesses hitlériennes qui, malgré leurs liens politiques avec la hiérarchie du Parti, ont aidé à construire cette école et ont protégé les élèves, méritent des remerciements. Dans l'après-guerre, on a prétendu le contraire, à savoir que la direction de la jeunesse du Reich était hostile à la science.

Le 18 janvier 1945, la « Deutsche Physikalische Gesellschaft » [Société allemande de physique] a fêté ses 10 ans d'existence dans l'ancien institut de physique sur les rives du Reichstag à Berlin. Le professeur Eberhard Buchwald y a prononcé une brillante conférence. Mon collaborateur Heinrich Hartmann et moi-même étions les seuls représentants du mouvement national-socialiste assis dans l'amphithéâtre non chauffé.

Les écoles de sciences naturelles faisaient partie des résultats positifs et réjouissants de la cinquième année de guerre, qui se distinguaient des phénomènes négatifs apportés par la conflagration mondiale. Parmi ces phénomènes négatifs, on comptait, dans le domaine de la jeunesse, sa mise en danger croissante par les conditions de guerre et, de notre point de vue, une opposition croissante au JH dominant et à son engagement dans la guerre au pays. L'opposition existait déjà en temps de paix. Mais elle était alors de nature plus passive. Elle était le fait d'anciens dirigeants des jeunesses bündisch et marxistes, qui avaient perdu la plupart de leurs anciens membres sur le chemin de l'unité organisationnelle de la jeunesse allemande.

Selon la loi sur les Jeunesses hitlériennes de 1936 et la mise en œuvre continue du service obligatoire pour les jeunes pendant la guerre, environ neuf millions de garçons et de filles étaient recensés dans notre organisation. Il fallait partir du principe que ces neuf millions n'avaient pas tous le même esprit et les mêmes convictions. Parmi eux, il y avait certainement beaucoup d'idéalistes. À cela s'ajoutait un certain pourcentage d'éléments asociaux, qui existent dans toute société. Si, par exemple, nous prenons pour base les opposants à hauteur de 10 % pour les années de construction, nous arrivons à 900 000 jeunes. Si nous doublons ce pourcentage à 20 % pour la période de guerre, nous obtenons 1 800 000 jeunes dont l'attitude était opposée à celle des dirigeants. Après la perte de

la guerre, ceux qui se sont penchés sur cette opposition et ont écrit à ce sujet ont pu remplir des livres. C'est ce qui s'est passé. Comme nous le savons, dans les premières années qui ont suivi l'effondrement, les puissances d'occupation ont décrété que rien de positif ne pouvait être publié sur le Troisième Reich et que rien de négatif ne pouvait être publié sur les puissances d'occupation. C'est plus ou moins ce qui s'est passé au cours de la période de licence qui a suivi. Mais ce qui est décisif, c'est d'établir la bonne relation, c'est-à-dire dans ce cas de la jeunesse, que 90 % et pendant la guerre 80 %, c'est-à-dire une écrasante majorité, se trouvaient en accord avec les objectifs de leurs dirigeants. Cette relation a été complètement occultée dans la représentation publique des Jeunesses hitlériennes. C'est ainsi qu'est née une image biaisée et inexacte à leur sujet.

Lorsque j'ai pris mes fonctions de chef de la jeunesse du Reich en août 1940, j'étais conscient, dans le cadre des conditions de direction extrêmement limitées, du danger qui guettait les jeunes pendant la guerre. De plus en plus de pères partaient au front et de plus en plus de mères allaient travailler dans les usines d'armement. Le pouvoir éducatif des parents diminuait constamment. De plus en plus d'enseignants dans les écoles et d'éducateurs dans d'autres institutions communautaires faisaient défaut. Les chefs de la jeunesse aptes au service militaire s'enrôlaient dans les casernes ou servaient dans les troupes combattantes.

Sur toute la ligne, l'influence éducative sur la jeunesse a connu un affaiblissement décisif. En outre, les conditions environnementales se détérioraient de plus en plus pendant la guerre. L'obscurcissement permanent des grandes villes et des agglomérations en raison de la menace de raids aériens y a contribué. Après les bombardements et les destructions de maisons, la tentation de s'approprier les biens d'autrui, les restes de ménage ou les denrées alimentaires augmentait. Le risque de vol augmentait donc. Il a également augmenté en raison de la raréfaction de l'offre de marchandises. Le marché noir a commencé à se développer et à attirer les jeunes. Lorsque des entreprises étaient détruites, les jeunes gens et les jeunes filles perdaient temporairement leur place d'apprentissage ou leur emploi, et il n'était pas facile de les replacer dans un délai très court. Les contacts sur le lieu de travail avec des travailleurs civils étrangers qui n'étaient pas germanophiles ou qui, dans tel ou tel cas, n'exerçaient pas une bonne influence morale, ont eu un effet négatif. Sur le plan moral, la jeunesse féminine était particulièrement menacée. Il n'était pas toujours possible d'éviter des relations désagréables avec des personnes douteuses. Même les soldats casernés à l'arrière ont parfois joué un rôle peu

réjouissant. Pour faire face à ces dangers liés à la guerre, il était nécessaire que tous les services et personnes impliqués dans l'éducation des jeunes se réunissent autour d'une table.

Ces réflexions ont incité la direction de la jeunesse du Reich à créer le groupe de travail du Reich pour l'encadrement des jeunes. La première réunion a eu lieu le 27 octobre 1941 et a été présidée par mon adjoint et chef d'État-major Helmut Möckel pendant ma convalescence. La direction permanente fut ensuite assurée par mon successeur à l'Office social, le chef de district Otto Schröder, dont le directeur dans cette fonction était le collaborateur de notre service juridique, le Bannführer et conseiller du tribunal d'instance Walter Bergemann. La dernière réunion a été convoquée le 25 avril 1944, au cours de laquelle le Ministre de la justice du Reich, Dr Georg Thierack, et moi-même avons pris la parole. Les représentants de tous les ministères du Reich, du Haut Commandement de la Wehrmacht, du service du travail du Reich, de la chancellerie du Parti, de la police, de l'office de la santé du Reich, de l'aide sociale du peuple national-socialiste, de l'association des communes allemandes, du procureur général du tribunal de grande instance de Berlin, de l'institut allemand d'aide à la jeunesse, du front du travail allemand et de l'office du peuple du Reich étaient présents à ces réunions.

L'échange d'expériences entre ces services a permis d'aborder sous tous les angles le danger que représentait la guerre pour la jeunesse. Lors de la dernière réunion du groupe de travail du Reich pour l'encadrement des jeunes en 1944, le Ministre de la justice du Reich s'est exprimé sur l'évolution de la criminalité des jeunes pendant la Seconde Guerre mondiale, qui avait considérablement diminué entre 1932 et le début de la guerre. Une durée de guerre prolongée devait nécessairement entraîner une augmentation de la délinquance juvénile. La guerre a créé de nombreuses nouvelles infractions. Le nombre de condamnations a également été influencé par la transformation du droit pénal des mineurs. L'introduction de la détention des mineurs, qui n'est pas considérée comme une peine préalable, a entraîné une forte augmentation du nombre de condamnations. Les chiffres statistiques sur la délinquance juvénile doivent être évalués avec prudence. Il en ressort toutefois clairement que la criminalité juvénile a augmenté entre 1940 et 1942, mais que l'évolution n'a pas suivi le même rythme au cours des années suivantes. L'évolution a été très différente selon les districts. Cela s'explique en partie par la destruction des dossiers dans les zones de guerre aérienne. Si l'on considère l'augmentation de la délinquance juvénile en fonction de l'âge et du sexe, on constate un déplacement vers les

tranches d'âge de 14 à 15 ans et une participation de plus en plus forte des filles. La part des jeunes dans la criminalité globale a fortement augmenté, passant à 17,6 % au premier semestre 1943. Cela explique aussi la signification et l'importance de la justice des mineurs. Si l'on considère les différentes formes de délinquance juvénile, le vol vient en tête. On constate ici une augmentation des vols graves, un phénomène qui a également été observé pendant la Première Guerre mondiale. On ne constate pas d'augmentation parallèle du recel. La falsification de documents a également augmenté. Les jeunes employés de la Reichspost ou de la Reichsbahn sont très tentés par les paquets de la Feldpost, qui sont plus volés par gourmandise ou par passion pour la cigarette que par penchant criminel.

Environ 10 % de la délinquance juvénile totale serait liée à des ruptures de contrat de travail. Les chiffres variaient selon qu'il s'agissait de zones industrielles ou rurales. Les fainéants du travail qui simulaient une maladie étaient majoritaires. Les causes pourraient également être des difficultés de croissance, des maladies non diagnostiquées, un manque de talent, une aversion pour le travail ou une négligence générale. Les influences environnementales jouent un rôle important. Souvent, l'absentéisme est à l'origine de l'oisiveté. Parfois, les causes se trouvent dans l'entreprise, car le non-respect de la loi sur la protection de la jeunesse ou de la convention collective, par exemple, détruit l'envie de travailler. Les ruptures de contrat de travail sont plus fréquentes chez les ouvriers non qualifiés ou les aides ménagères. La meilleure prévention contre la rupture du contrat de travail est l'affectation à un métier approprié. Un nouveau moyen de lutte contre la tricherie au travail, qui doit sa naissance aux communautés de travail pour l'encadrement des jeunes, réside dans l'imposition d'une éducation au travail sous forme d'assistance éducative provisoire. Il est particulièrement important d'accélérer la procédure.

Le tableau de l'évolution des crimes sexuels est encourageant. L'augmentation des délits brutaux commis par des jeunes ne peut être qualifiée que de minime. L'augmentation de l'homicide involontaire est considérable, car les jeunes ont davantage accès aux armes qu'auparavant. À cela s'ajoute le fait de jouer et d'expérimenter avec des engins explosifs après des bombardements. Les infractions à la loi sur la perfidie sont assez rares et sont généralement dues à l'influence des adultes. Le nombre de jeunes grands criminels est trop faible pour tirer des conclusions valables. Une augmentation négligeable des incendies criminels par négligence s'explique par la diminution de la surveillance et l'évacuation des enfants des villes vers la campagne.

La formation de cliques de jeunes est un phénomène récent. Cet état de fait est difficile à appréhender en criminologie, car il est jugé sous différentes infractions. On peut distinguer les groupes d'opposition politique, les groupes libertaires et individualistes et les bandes criminelles et sociales. Thierack a constaté que ces derniers temps, la formation de cliques et de bandes de jeunes avait augmenté, un fait favorisé par l'obscurantisme, les attaques terroristes et l'asservissement au travail. Au début, ces groupes avaient souvent un caractère inoffensif, mais au fil du temps, ils ont mis en danger le travail des jeunes et l'ordre intérieur par leur hostilité à l'égard des jeunes. C'est pourquoi il convient avant tout de surveiller les débuts et d'identifier les meneurs. Il a notamment mentionné les « pirates d'Edelweiss », qui partent principalement de Cologne et de Düsseldorf, ainsi que les « jeunes du swing » à Hambourg. Cette dernière affiche clairement sa préférence pour le caractère, la mode, la musique et l'attitude anglais et exprime ainsi sa résistance à la JH et à l'État. Dans ces groupes, il y a souvent des rapports sexuels avec les membres féminins.

Le Ministre de la ustice du Reich, Thierack, a souligné que malgré ces phénomènes négatifs, l'attitude de la jeunesse allemande en cette cinquième année de guerre était exemplaire dans son ensemble, dans sa disponibilité et dans son esprit de sacrifice. Malgré le durcissement des dispositions pénales et l'existence de nouvelles infractions, la délinquance juvénile se situe bien en deçà de l'ampleur de la Première Guerre mondiale.

Les groupes de travail constitués dans les Gau et les arrondissements correspondaient au groupe de travail du Reich pour l'encadrement des jeunes en termes d'objectif et de composition. Ils formaient des groupes de travail pour les problèmes particuliers tels que la maison des parents, l'école et la Jeunesse hitlérienne, la jeunesse au travail et dans l'entreprise, la jeunesse féminine et autres. Ils rendaient compte au groupe de travail du Reich de leurs connaissances et de leurs expériences, qui se traduisaient ensuite par des directives et des fiches techniques uniformes pour le Reich. Les Gau- und Kreisarbeitsgemeinschaften étaient très importantes dans la mesure où elles avaient toujours un œil sur les conditions régionales et pouvaient orienter leurs mesures immédiates en conséquence. En règle générale, les communautés de travail étaient dirigées par le chef de région ou le Bannführer des JH. Les directeurs étaient des personnalités expérimentées dans les relations avec les autorités nationales et communales et qui connaissaient bien les problèmes en question. Le professeur Sieverts, par exemple, qui enseignait le droit pénal à l'université de Hambourg et participait au comité du droit des mineurs de l'Académie

de droit allemand, a fait ses preuves en tant que directeur du Gauarbeitsgemeinschaft Hamburg. J'ai lu ses notes sur les réunions, où les débats étaient animés et controversés, mais où l'on obtenait toujours des résultats pratiques.

Ces rapports m'ont permis d'apprendre des détails sur les activités de la jeunesse swing. Des membres de notre service de patrouille, chargés de surveiller les cliques et les bandes de jeunes, avaient réussi à s'introduire auprès d'eux et de leurs manifestations excessives. Leurs rapports sur ces réunions d'opposition et de débauche me sont parvenus début janvier 1942, lorsque j'ai repris mes fonctions après ma guérison. Les rapports faisaient également référence aux agressions des chefs JH à Hambourg et à la déstabilisation de l'armée. Nous ne pouvions pas accepter cela. Je me suis souvenu que j'avais fait le vœu de protéger mes camarades dans leur pays lorsque j'ai pris congé d'eux devant la compagnie qui s'était engagée dans la banlieue ouest, à l'occasion de ma nomination à Berlin. J'ai également vu devant moi les deux autres chefs de section de ma compagnie à l'Est, qui étaient tombés avec de nombreux camarades. Je me suis alors dit : il n'est pas possible que les soldats engagent leur vie chaque jour sur le front, tandis qu'à la maison, des cliques font profession de foi en faveur des adversaires par leur comportement. Je me suis dit qu'ils devraient au moins travailler. C'est avec ces sentiments et ces réflexions que je me suis assis et que j'ai écrit le 8 janvier 1942 au Reichsführer SS et chef de la police :

> *« À Hambourg, une jeunesse dite 'swing' s'est formée dans les lycées ou parmi les jeunes de la communauté commerçante, dont une partie montre une attitude anglophile. Ce cercle comprend quelques centaines de jeunes, dont certains ont plus de 18 ans. Étant donné que l'activité de cette « Swing-Jugend » dans la patrie représente une atteinte à la force populaire allemande, je considère qu'il est opportun de placer immédiatement ces personnes dans un camp de travail. Les services concernés ont déjà envisagé les mesures appropriées à Hambourg. Je vous serais très reconnaissant de faire savoir à vos services de Hambourg qu'il convient de prendre les mesures les plus sévères contre la jeunesse swing ».*

Contrairement à mon habitude de dormir une nuit avant de prendre une décision importante, j'ai réagi immédiatement, m'éloignant ainsi de mon opinion de base selon laquelle ce genre de cas relève du tribunal pour enfants. Je l'ai profondément regretté par la suite.

Pour moi, les mesures les plus efficaces pour lutter contre les phénomènes négatifs consistaient à veiller à la formation de nos jeunes dirigeants, afin qu'ils puissent organiser le travail au sein des JH de manière convaincante et positive, dans la mesure où les exigences élevées de la guerre le permettaient encore. Les initiatives propres au cercle des

dirigeants n'ont pas manqué. Par exemple, le dirigeant régional de Munich-Haute-Bavière s'est adressé directement aux chefs des groupes d'opposition et leur a demandé de prendre leurs responsabilités et de faire mieux. Son expérience avec cette tentative n'a pas été mauvaise. Les groupes de jeunes d'opposition n'étaient en aucun cas systématiquement liés à la politique. C'est ce qu'ont montré par exemple les travaux de recherche menés après la guerre sur les « pirates d'Edelweiss ».

Le 25 juillet 1944, le « Décret du Führer sur l'effort de guerre total » a été rendu public. Ce décret stipulait entre autres :

> *« Le président du Conseil des ministres pour la défense du Reich, le Reichsmarschall Hermann Göring, doit adapter l'ensemble de la vie publique aux exigences de la guerre totale sous tous ses aspects. Pour mener à bien cette tâche, il me propose un 'plénipotentiaire du Reich pour l'engagement total dans la guerre'. Celui-ci doit en particulier veiller à ce que toutes les manifestations publiques soient adaptées aux objectifs de la guerre totale et ne privent pas la Wehrmacht et l'armement de leurs forces. Il doit contrôler l'ensemble de l'appareil d'État, y compris les chemins de fer du Reich, la poste du Reich et tous les établissements, institutions et entreprises publics, dans le but de libérer le maximum de forces pour la Wehrmacht et l'armement par un emploi rationnel total des hommes et des moyens, par la fermeture ou la limitation des tâches d'importance mineure pour la guerre et par la simplification de l'organisation et des procédures ».*

En vertu de ce décret, Hitler avait nommé le Ministre du Reich, le Dr Goebbels, « plénipotentiaire du Reich pour l'effort de guerre total », sur proposition du président du Conseil des ministres pour la défense du Reich, le Reichsmarschall Hermann Göring. Dans le cadre de cette évolution, la vie culturelle fut par exemple restreinte, à l'exception du cinéma et de la radio, dans la deuxième moitié de la cinquième année de guerre, ce qui avait déjà été fait depuis longtemps dans les autres pays belligérants. La presse quotidienne a été considérablement réduite. La durée du travail dans les administrations publiques et les bureaux de l'économie a été fixée uniformément à au moins 60 heures par semaine. Une interdiction générale et provisoire de prendre des congés a été décrétée avec effet immédiat. En cas d'urgence, des congés exceptionnels ont été accordés aux personnes gravement handicapées, aux femmes et aux jeunes afin d'éviter de graves atteintes à la santé. La direction de la jeunesse du Reich a également procédé à d'autres simplifications et restrictions dans le travail de la Jeunesse hitlérienne. Ainsi, j'ai ordonné ce qui suit pour la mise en congé des forces pour le front et la production d'armement :

1. *Toutes les revues de la Jeunesse hitlérienne sont suspendues.*

2. *Toutes les écoles spécialisées, y compris les écoles de la KLV, sont supprimées. Les différentes matières doivent être traitées par les écoles de guides des régions. Les écoles ménagères et les écoles ménagères rurales du BDM, les écoles d'usine, les écoles de musique et les écoles de sport sont concernées par la fermeture des écoles spécialisées.*
3. *Les cours pour les dirigeants de la Jeunesse hitlérienne et les dirigeantes du BDM sont regroupés à l'Académie pour la direction de la jeunesse à Braunschweig.*
4. *Les cours importants pour la guerre destinés aux Volksdeutsche et aux jeunes germaniques sont organisés en commun avec les participants du Reich allemand.*
5. *Chaque région peut entretenir au maximum trois écoles de guides pour garçons et trois écoles de guides pour filles.*
6. *Les camps de sélection ne sont plus organisés.*
7. *La compétition professionnelle du Reich et la compétition artistique n'ont plus lieu.*
8. *L'évaluation sportive et la remise des insignes de performance ne sont plus traitées.*
9. *Le traitement des voyages à l'étranger pour les jeunes n'a plus lieu d'être.*
10. *Les promotions ne sont plus traitées.*
11. *Les fichiers des Jeunesses hitlériennes sont supprimés, à moins que la direction de la jeunesse du Reich n'autorise des exceptions en vue de leur conformité à la guerre ».*

Seuls subsistaient une revue officielle, les stages de courte durée pour les responsables sportifs militaires, les écoles d'infirmiers de campagne et de santé publique, six écoles pour les mutilés, l'école de l'office social pour les jeunes travailleurs, une école pour les responsables de foyers de jeunes ainsi que des camps de sélection pour les mutilés et les jeunes guides.

Un nombre maximum d'employés a été fixé pour les services de la direction de la jeunesse du Reich et des régions. Toute occupation dépassant ces chiffres était interdite. Tous les employés à mi-temps devaient être employés à plein temps ou licenciés. Le temps de service pouvait être prolongé. Dans les territoires, 20 % des employés à plein temps étaient mis à disposition, dont 10 % à la Wehrmacht et à l'industrie d'armement et 10 % aux unités subordonnées et à la direction des sites. Là où il y avait des installations communes, leurs dirigeants devaient emmener le site avec eux. Un millier d'instructeurs issus des camps d'entraînement à la défense ont été remis à la disposition de l'armée. Les biens immobiliers et les bâtiments libérés par ces mesures devaient être mis à la disposition de la Jeunesse hitlérienne pour des tâches particulièrement importantes en temps de guerre. Ces mesures restrictives ont bien entendu entravé l'organisation

interne normale du service au sein des Jeunesses hitlériennes. En revanche, toutes les forces étaient désormais concentrées sur la mise à l'épreuve dans l'effort de guerre.

La déclaration d'engagement total dans la guerre a eu lieu cinq jours après l'attentat contre Adolf Hitler le 20 juillet 1944. Ce jour-là, je me trouvais à Berlin. Je n'avais rien remarqué de l'arrivée des troupes pour occuper le quartier du gouvernement et arrêter les membres du gouvernement du Reich qui se trouvaient à Berlin. Ce n'est que vers le soir que j'ai appris l'attentat. On disait déjà que Hitler était vivant. J'en ai eu la certitude lorsque le Führer s'est adressé au peuple dans un discours radiodiffusé dans la nuit du 21 juillet. Ce n'est qu'à ce moment-là que nous avons pu respirer. C'est ainsi que j'ai appris d'autres détails. Le commandant du régiment de garde de Berlin, le major Remer, devait, sur ordre des conspirateurs, arrêter le Ministre du Reich, le Dr Goebbels. Celui-ci réussit cependant à établir rapidement une conversation téléphonique entre Hitler et le major Remer. Ainsi, Remer savait définitivement qu'il s'agissait de putschistes pour lesquels il devait agir. Remer agissait désormais pour Hitler. Ainsi, le soulèvement des putschistes dans la capitale du Reich a échoué.

Si l'attentat contre le chef de l'État et le commandant suprême de la Wehrmacht par un officier allemand ayant prêté serment était un événement que je considérais jusqu'alors comme impossible et dont je ne trouvais aucun exemple dans notre histoire, le fait que l'auteur de l'attentat soit le colonel Schenk von Stauffenberg fut pour moi un choc. Car je le connaissais personnellement. Pour les questions de relève, j'ai eu affaire au commandant de l'armée de réserve, le colonel général Fromm. Mon chef d'État-major, Helmut Möckel, et mon chef de région, Ernst Schlünder, étaient également en contact permanent avec son adjoint, le général Olbricht. Le collaborateur du général Olbricht était en premier lieu le colonel von Stauffenberg, qui dirigeait l'État-major du colonel général Fromm au moment de l'attentat. Nous voyions en lui le soldat du front qui avait été grièvement blessé lors d'un raid aérien sur Tunis et qui avait perdu une main, un œil et deux doigts sur la main restante. De plus, il était considéré comme un officier ayant une attitude positive envers le Troisième Reich, ce qui devait manifestement avoir changé ces derniers temps.

Un jour, Stauffenberg m'a demandé d'intervenir en faveur d'un blessé grave appartenant au régiment d'infanterie 9 de Potsdam, dont j'avais été affecté au bataillon de réserve lors de ma réintégration dans la troupe en 1941. Il s'agissait du major Axel von dem Bussche, pour l'admission duquel Stauffenberg m'avait contacté à l'hôpital militaire de Hohenlychen,

spécialisé dans les amputations de jambes. J'ai accédé à sa demande. Ce n'est que des années après la guerre que j'ai appris, dans le cadre du travail sur le 20 juillet, que le capitaine von dem Bussche s'était lui aussi déclaré prêt à commettre un attentat contre Adolf Hitler. En novembre 1943, de nouveaux uniformes devaient être présentés au commandant suprême de la Wehrmacht. Von dem Bussche avait été désigné pour faire les déclarations nécessaires. Le plan prévoyait que l'officier de 1,96 m se jette sur Adolf Hitler avec une charge explosive attachée à son corps et mise à feu, et qu'il l'immobilise jusqu'à l'explosion. Ce plan n'a pas pu être exécuté, car les nouveaux uniformes ont été victimes de bombes britanniques sur le chemin du quartier général du Führer.

Lors de son admission à l'hôpital militaire, von dem Bussche avait encore sur lui un engin explosif qui n'a été retiré et jeté dans un lac que par un visiteur initié à Hohenlychen. En intercédant pour le soldat du front grièvement blessé, j'aurais pu, sans m'en douter, devenir l'auxiliaire indirect d'un assassin. La vie est parfois ainsi faite. Mon service pour Stauffenberg et von dem Bussche, qui se voulait amical, ne donna en rien lieu à mon retrait de la liste d'arrestation établie par les conspirateurs du 20 juillet.

D'après les récits qui nous sont parvenus, von dem Bussche était prêt à se sacrifier lors de la tentative d'assassinat. Il en a été autrement pour von Stauffenberg. Il a placé la bombe à une courte distance d'Adolf Hitler et a ensuite quitté le camp. Bien que l'on puisse supposer que le Führer ait été tué par l'explosion, il survécut contre toute attente à l'attentat. Beaucoup de gens y ont vu à l'époque un signe de la Providence et ont continué à tenir bon en toute confiance pendant cette période difficile. C'est ce que je pensais aussi, d'autant plus que Hitler était déjà sorti indemne d'un grand nombre d'attentats. Même s'il n'a pas été gravement blessé, sa solide confiance en l'officier allemand, qu'il avait conservée depuis la Première Guerre mondiale, a été ébranlée. Loin de moi l'idée de nier la bravoure du soldat Stauffenberg, qui avait risqué sa vie sur le front.. Je pense plutôt qu'il se sentait le cœur et le cerveau, la force motrice et l'organisateur de l'insurrection. Ainsi, il a probablement cru devoir agir lui-même face au groupe indécis et hétérogène des conspirateurs et garder les rênes de la suite des événements même après l'attentat. Ce plan a échoué. Le général d'infanterie Otto Maximilian Hitzfeld, qui n'était pas un partisan de Hitler, s'est exprimé à ce sujet dans ses mémoires *Ein Infanterist in zwei Weltkriegen* (Un fantassin dans deux guerres mondiales), publiées en 1983 :

> *« L'exécution de l'attentat par le comte Stauffenberg a été un exemple pitoyable de ce genre d'entreprises audacieuses. N'importe quel aspirant d'une école de guerre aurait été*

renvoyé chez lui s'il avait accompli un travail aussi impossible. Stauffenberg avait deux tâches à accomplir, et c'était déjà une erreur. Il devait exécuter personnellement l'attentat et en même temps procéder à une réorganisation au plus haut niveau ... ???

Lorsque des co-conspirateurs à Berlin ont objecté que Hitler était vivant, Stauffenberg n'a pas voulu l'admettre. Entre-temps, des groupes d'officiers s'étaient formés à l'intérieur du bâtiment de l'OKW dans la Bendlerstraße, qui étaient pour et contre Hitler. Ils s'étaient tirés dessus. Un acte impossible ! Le général en chef Fromm, qui s'était déclaré prêt à faire cause commune avec les gens du 20 juillet s'ils réussissaient, fait alors abattre Stauffenberg, Olbricht et d'autres dans la cour de la Bendlerstraße. Maintenant, il envoie même un « télégramme de dévotion » à Hitler. Quels sont ces personnages ? Fromm a été fusillé en mars 1945 après quelques mois d'enquête en tant que co-accusé...

Nous, au front, nous n'aurions pas pu nous comporter ainsi. Nous, soldats du front, aurions perdu la guerre depuis longtemps si nous avions agi de la sorte ! Un 20 juillet était nécessaire, mais pas d'une manière aussi imprudente. Parce que des actes de sabotage ont été commis en 1944, avec rétention d'armes, de munitions et d'autres moyens, et parce que des négociations secrètes ont été menées avec l'étranger, le 20 juillet n'a pas seulement été une haute trahison, mais une trahison nationale. Une haute trahison peut être nécessaire. Une trahison est honteuse, déshonorante et insupportable. Il aurait été beaucoup plus simple qu'un homme courageux tue Hitler le pistolet à la main. Il y avait suffisamment d'occasions pour cela. Peut-être serait-il entré dans l'histoire allemande comme un héros ».

C'est l'avis d'un général qui dirigeait l'école d'infanterie de Döberitz depuis le 1er novembre 1943. Il n'y avait pas de troupes derrière les officiers conspirateurs du 20 juillet. C'est ce qu'a confirmé le général à la retraite de la Bundeswehr, le comte Kielmannsegg, dans la retranscription d'une conversation avec l'un des principaux acteurs de la conspiration, le général Henning von Treskow. Il a écrit à ce sujet :

« Lorsqu'à l'automne 1943, j'ai informé le général Henning von Treskow... de mon scepticisme quant à une tentative d'assassinat en raison des incertitudes impliquées et que j'ai suggéré que le quartier général du Führer, y compris Hitler, soit attaqué par des troupes, il a rejeté cette proposition en ces termes : 'Je trouverai bien un commandant de division qui le fera, mais pas de division, précisément parce que la plupart d'entre eux se sentent encore soldats du Führer' ».

Le Haut Commandement de l'armée constitua une Cour d'honneur qui décida de l'exclusion des conspirateurs de la communauté de l'armée. Les maréchaux Keitel et von Rundstedt, le colonel général Guderian, le général d'infanterie Schroth, le lieutenant général Specht et d'autres officiers faisaient partie de la Cour d'honneur. Le général Specht est venu me voir après l'attentat pour s'excuser au nom de l'armée pour les événements du 20 juillet. Il était inspecteur de l'éducation et de la formation de l'armée, et

j'avais avec lui une collaboration très agréable. J'avais devant moi l'officier de la Première et de la Seconde Guerre mondiale, gravement blessé à la tête et au visage, qui avait été décoré de la feuille de chêne de la croix de chevalier de la Croix de fer au cours de durs combats sur le front. Cette rencontre m'a beaucoup ému et, à cette heure précise, je me suis senti intérieurement encore plus proche de lui qu'auparavant, par dévotion. Le 4 août 1944, les Reichs- et Gauleiter ainsi que les Verbändefuhrer se sont réunis au quartier général de Rastenburg. Une fois encore, j'ai été durablement impressionné par la vitalité et la confiance du Führer après qu'il eut échappé à la mort. Il a salué chaque participant à cette réunion et s'est entretenu avec lui. Il m'a dit que le général Schmundt serait très heureux de ma visite. Le général avait été grièvement blessé lors de l'attentat. Il avait toujours entretenu des relations utiles avec les Jeunesses hitlériennes. J'ai eu l'occasion de lui dire quelques mots à son chevet. Il a toujours souligné combien il était reconnaissant et satisfait que le Führer soit resté en vie. En octobre, le général Schmundt est mort des suites de ses blessures, tout comme le colonel Brandt et le collaborateur Berger. Le chef d'État-major général de l'armée de l'air, le général Korten, a également été tué dans l'attentat.

Beaucoup de choses sont devenues claires pour moi après le 20 juillet. Je pouvais maintenant comprendre les messages que je recevais par téléphone de mes camarades du front ou lors de conversations pendant leurs vacances à la maison. Ils avaient notamment rapporté qu'ils n'avaient pas reçu les bonnes munitions, que l'essence n'avait pas été livrée et que des troupes d'accompagnement avaient été retirées sans en informer leur unité. C'était l'objectif visé, le grain de sable dans les rouages. Le plus triste, c'est que certains soldats ont dû mordre la poussière pour cela.

En raison de mon attitude intérieure par rapport au serment que j'avais prêté en invoquant le Tout-Puissant au moment du drame, j'étais un adversaire résolu du complot et de l'attentat du 20 juillet 1944. Ceci est également dû à la prise de conscience, après l'élucidation des relations personnelles et matérielles, que le sabotage de l'engagement allemand sur le front a coûté la vie à de nombreux soldats. La divulgation de secrets militaires aux puissances ennemies y a également contribué. Elle a été commise par des officiers de l'Abwehr au service de l'amiral Canaris au sein du commandement suprême de la Wehrmacht, par des diplomates du service des affaires étrangères, par des membres de la « Chapelle noire » qui communiquaient des informations secrètes à l'ennemi via le Vatican et par des membres de la « Chapelle rouge » qui pratiquaient l'espionnage pour

l'Union soviétique. Il ne s'agissait pas seulement de haute trahison, mais aussi de trahison nationale. Les dispositions du code pénal en République fédérale d'Allemagne prévoient dans le paragraphe 100 (1) : « Celui qui révèle un secret d'État est puni de la réclusion pour trahison ». À l'époque, c'était la guerre. Par conséquent, trahir le pays était passible de la peine de mort.

L'ancien chef d'État-major général de l'armée allemande, le colonel-général Franz Halder, est cité par Peter Bor dans son ouvrage *Gespräche mit Halder* [Entretiens avec Halder], notamment comme suit :

> *« ... La haute trahison, la lutte contre un régime en place, dans les rangs et avec les moyens de son propre peuple, pour aider ce peuple, pour aider la patrie, n'était pas considérée comme déshonorante à une époque encore attachée à la légitimité. Elle n'était donc pas punie par la réclusion ou la prison, mais par la forteresse.*
>
> *Il en va autrement de la trahison, qui combat le régime en place en faisant appel à l'ennemi - elle doit se retourner par essence contre ce que l'homme a de plus légitime, contre son peuple lui-même. Quel triste état de confusion mentale doit régner ici pour que des hommes allemands, dans leur haine du tyran, aient pu se persuader de servir leur patrie en s'alliant avec l'ennemi, en trahissant des secrets militaires ! Dans leur zèle et leur aveuglement, ils n'ont pas vu que l'ennemi profite de la trahison, mais qu'il a toujours méprisé le traître. Comment le mépris ne serait-il pas incomparablement plus grand chez ceux qui ont été trahis, chez leurs propres compatriotes ?... »*

Ces propos ont été tenus par un homme qui avait lui-même connaissance des conspirations du 20 juillet.

Afin de mesurer et d'évaluer correctement la portée et les conséquences du complot, je ne mentionne que quelques noms de personnes impliquées qui occupaient une position clé : le général Wagner, qui, en tant que quartier-maître, devait veiller au ravitaillement du front ; le général Fellgiebel, qui était responsable des renseignements au quartier général du Führer et disposait ainsi de toutes les possibilités de communication utiles à la conspiration ; l'amiral Canaris, chef de l'Abwehr au sein du Haut Commandement de la Wehrmacht, qui pouvait utiliser toutes les conditions pour protéger les initiés et agir au détriment de son propre pays en transmettant de fausses informations aux dirigeants ; le secrétaire d'État et premier homme du ministre allemand des Affaires étrangères, Ernst Freiherr von Weizsäcker, dont les collaborateurs entretenaient, à sa connaissance, des liens de conspiration avec le gouvernement anglais ; le général Henning von Tresckow, qui était chef dÉtat-major auprès du groupe d'armées Centre sous les ordres du maréchal général von Kluge et qui tentait de mettre en place un réseau de résistance dans l'armée de l'Est.

Le général Oster avait révélé à l'ancien attaché militaire hollandais en Allemagne, le colonel G.J. Sas, l'invasion du Danemark et de la Norvège ainsi que les dates d'entrée en Hollande et en Belgique. En tant que soldats, nous ne pouvions pas faire preuve de la moindre compréhension à ce sujet. Pas plus que pour les propos tenus par le résistant Fabian von Schlabrendorff dans son livre *Offiziere gegen Hitler* [Les officiers contre Hitler] :

> *« Empêcher ce succès de Hitler en toutes circonstances et par tous les moyens, même au prix d'une lourde défaite du Troisième Reich, était notre tâche la plus urgente ».*

Avec ces indications, je ne suis pas du tout partisan de la thèse selon laquelle cette trahison a été la seule cause de notre défaite. Je ne pense pas avoir été aveugle sur les intentions de l'ancien ennemi et sur les propres erreurs commises de notre côté. Parmi les jeunes officiers, il y avait certainement des patriotes qui agissaient de bonne foi en suivant les instructions de leurs supérieurs qui appartenaient à la conspiration. N'oublions pas non plus le malheur et la souffrance des survivants qui ont eu à déplorer la mort de leurs hommes et de leurs pères dans la situation tragique de notre histoire. Dans le cadre de mon sujet, je ne peux pas traiter tous les aspects du 20 juillet de manière aussi exhaustive qu'ils ont été présentés par exemple dans le livre de Karl Balzer *Der 20. Juli und der Landesverrat* [Le 20 juillet et la trahison].

Quel a été l'impact de la conspiration et de l'attentat sur la jeunesse ? On peut l'exprimer en une phrase : de plus en plus de volontaires se sont engagés sur le front. Malgré le 20 juillet et certaines mauvaises nouvelles, le comportement de la jeunesse en ces temps difficiles donnait encore des raisons d'espérer et d'être confiant.

Certains événements dans notre activité et notre coopération avec les organisations de jeunesse étrangères se sont révélés très réjouissants pour nous. J'ai par exemple mentionné les activités du Conseil tchèque de la jeunesse. J'avais invité les représentants et les dirigeants de la jeunesse tchèque à la fondation de l'Union européenne de la jeunesse en septembre 1942 et à participer à nos efforts. Cela a eu un effet positif sur notre coopération au cours de la période suivante. Le Conseil tchèque de la jeunesse regroupait environ 500 000 jeunes. Il était présidé par le Ministre tchèque de l'éducation, M. Moravec. Le Dr Theuner, médecin et chef de file actif de la jeunesse tchèque, était la force dynamique et vivifiante du curatorium. Le curatorium était indépendant et autonome à tous égards. Les jeunes portaient leurs propres uniformes et costumes, possédaient leurs

propres drapeaux et emblèmes. En cas de besoin, des chefs du mouvement de jeunesse allemand étaient à leurs côtés pour les conseiller.

Les activités du curatorium de la jeunesse ont atteint leur apogée lors de la « Semaine de la jeunesse tchèque », qui s'est déroulée à Prague du 1er au 9 juillet 1944. Elle s'est ouverte au château historique de Karlstein, où Charles IV, roi romain et empereur du Saint Empire romain germanique, a résidé temporairement au XIVe siècle et dont la dépouille a été enterrée sur le Hradcany de Prague. Le soir, le jeu historique « Une nuit à Karlstein » de Jaroslav Vrchlizky, auquel participaient des acteurs tchèques connus, a été présenté dans la cour du château. Parmi les invités allemands ne parlant pas la langue, des interprètes ont été placés de manière à ce qu'ils puissent suivre la représentation avec une compréhension totale.

Au cours de la semaine, des compétitions d'athlétisme et de natation ont eu lieu, ainsi que des jeux d'équipe, dont la finale du championnat s'est déroulée le 9 juillet. Les participants et les invités ont pu assister à des représentations culturelles, qui correspondaient au « concours musical » des JH. Les travaux de jeunes artistes en herbe ont été présentés lors d'une exposition. Le Kulturring a clôturé sa saison 1943/44 avec la représentation de « Der Fliegende Holländer » de Richard Wagner au Théâtre national. Une grande manifestation au cirque Apollo sur la colline Sommerberg, un camp de campagne de la jeunesse tchèque sur l'île Schützeninsel, une fête de chants et de costumes populaires ainsi qu'une soirée pour jeunes filles dans le jardin forestier de Malá Strana ont enrichi le déroulement de la semaine. Environ 10 000 garçons et filles ont défilé dans les rues principales de Prague en fanfare et en musique, aux côtés de nombreux groupes de danseurs et de chanteurs. Il s'agissait sans aucun doute d'une manifestation nationale tchèque, mais aussi d'une profession de foi en faveur de l'union et de l'unité supérieure de l'Empire. C'est ce qui ressort des discours prononcés par le Dr Theuner, chef de la jeunesse tchèque, et par le Ministre de l'éducation Moravec. Ce dernier, en tant que président du conseil d'administration, a témoigné de son attachement à la jeunesse allemande dans une aimable adresse de salutations qui m'était destinée. L'allocution du Ministre à la jeunesse tchèque s'est terminée par les mots suivants :

> *« Le Reich ne veut pas avoir dans ses frontières un peuple qui n'aime pas ses biens culturels les plus sacrés. Je vous le demande à vous tous, adultes tchèques, qui regardez depuis quelques jours déjà les exploits de notre jeunesse et qui attendez avec impatience les prochains instants : vous êtes-vous jamais attendus à ce que nous nous réunissions ici, si unis, à la fin de la cinquième année de guerre, pour nous réjouir de nos enfants ? Quel petit peuple d'Europe peut se vanter du bonheur qui nous est accordé dans un coin*

tranquille de la guerre ? ... Une bonne politique, Tchèques, ne s'exprime pas par des mots. Elle est validée par des actes, par le travail accompli. Cette politique d'un petit peuple ne serait toutefois pas possible si le vaillant soldat allemand, notre protecteur et défenseur, ne montait pas la garde sur les murs de l'Europe. Le pays de Bohême constitue une citadelle de l'Europe protégée par l'Empire. Nous connaissons nos devoirs et nous les remplirons, même si l'enfer lui-même conspirait contre la cause commune germano-tchèque et européenne.

Oui, nous avons besoin aujourd'hui d'une unité nationale, mais d'une unité dans le service honnête du Reich, et non d'une unité dans l'attente et la fourberie. Souviens-toi de cela, jeunesse tchèque, précisément en ce jour important et en cette fête nationale célébrée en ton honneur ».

La coopération entre la jeunesse allemande et la jeunesse tchèque n'aurait pas été possible sans la politique constructive du vice-recteur du Reich de Bohême-Moravie, Reinhard Heydrich, qu'il a menée à l'égard du peuple tchèque pendant la courte période allant de septembre 1941 au 27 mai 1942. Elle s'exprimait avant tout dans les efforts et les mesures visant à l'égalité sociale des travailleurs tchèques avec les Allemands. Même les détracteurs de son activité en tant que chef de l'Office central de sécurité du Reich, dont dépendaient la police secrète d'État, la police criminelle et le SD, ont dû reconnaître les réalisations positives du vice-protecteur du Reich dans ce domaine. Selon mon opinion personnelle, le détenteur de la souveraineté étatique du Reich n'a pas été assassiné par des agents tchèques parachutés par des avions anglais parce qu'il opprimait le peuple tchèque, mais parce qu'il était en train de pacifier les relations entre les Tchèques et les Allemands par des actions utiles. Or, c'est ce que craignait l'adversaire. C'est pourquoi il devait mourir.

Au cours de la dernière année de la guerre, j'ai encore pu saluer à Berlin les dirigeants des organisations de jeunesse étrangères amies de la nôtre. Mon dernier voyage à l'étranger a eu lieu du 19 au 24 août 1944. Il m'a conduit en Slovaquie. Une réunion de service des dirigeants régionaux de la jeunesse et des jeunes filles des groupes ethniques allemands a eu lieu à Bratislava. Elle avait pour but de faire un rapport sur le travail effectué par la jeunesse populaire allemande et de donner des directives pour l'engagement renforcé dans la guerre des quelque 220 000 jeunes recensés dans les groupes ethniques allemands. J'ai ressenti la forte disposition intérieure et la détermination des dirigeants de la jeunesse populaire allemande à s'activer de toutes leurs forces. Ils savaient pertinemment que leur sort et le traitement qui leur serait réservé par les pays d'accueil seraient déterminés par l'issue de la guerre. Ils étaient donc motivés à tous points de

vue pour leurs tâches et fournirent de nombreux volontaires de guerre pour l'engagement sur le front.

En Slovaquie, j'ai visité les camps de jeunes évacués d'Allemagne dans le cadre de notre programme élargi d'envoi d'enfants à l'étranger. Le gouvernement slovaque avait tout fait pour nous aider en nous fournissant des logements. J'ai pu me rendre compte de l'état de santé, de l'alimentation et des loisirs dans les camps et j'ai eu l'impression que les enfants et les adolescents pouvaient encore vivre ici en paix sans subir de bombardements aériens et qu'ils n'étaient pas obligés de se précipiter nuit après nuit dans les caves et les bunkers en cas d'alerte aérienne. Certes, la maison familiale leur manquait. Mais après les conditions de guerre, nous avions au moins créé la meilleure solution de remplacement possible.

Les jeunes slovaques, vêtus de leurs costumes traditionnels colorés, m'ont accueilli avec leurs chants joyeux et pleins de joie de vivre. C'était un plaisir de voir la compréhension entre les jeunes des deux nations. Cela s'est également manifesté lors de mes entretiens avec le responsable slovaque de la jeunesse, Macek. Pendant mon séjour en Slovaquie, j'ai été reçu par le Ministre slovaque de l'Intérieur, M. Mach, ainsi que par le Ministre slovaque de la défense et commandant en chef de l'armée slovaque, le Général Catlos. J'avais déjà rencontré ce dernier en 1942 au château de Cracovie, lors d'une table ronde chez le gouverneur général et ministre du Reich, le Dr Hans Frank. Lors de cette rencontre, il s'était montré ouvert et accessible envers nous, les Allemands, alors que lors de notre nouvelle rencontre en août 1944, je pensais avoir ressenti une certaine réticence. Lors de la conversation précédente avec notre envoyé Ludin, il est également apparu que sa confiance dans le général Catlos n'était pas sans limites. À cette époque, des groupes de partisans s'étaient déjà formés et se sentaient encouragés dans leur action contre les Allemands en raison de l'évolution de la guerre qui nous était défavorable.

Le 22 août 1944, j'ai rendu visite au Président de la République, le Dr Tiso, en présence de notre envoyé Ludin. Il m'a donné l'impression d'être un père de famille humain. Tout comme il s'occupait de sa paroisse en tant que curé et pasteur, il s'occupait aussi de son peuple. Cela n'excluait pas qu'en tant que fils d'un peuple majoritairement paysan, il possédait aussi une intelligence paysanne. La direction du pays était en grande partie déterminée par des frères de foi. Il en était de même dans la jeunesse hlinka de Slovaquie. De nombreux jeunes pasteurs étaient proches du peuple et de la jeunesse en dirigeant des jeunes gens et des jeunes filles. Nous n'avons jamais eu de difficultés avec cette direction. Une semaine après mon séjour

à Bratislava, un soulèvement a éclaté en Slovaquie contre les Allemands au sein d'une armée nationale nouvellement formée, avec laquelle le général Catlos conspirait en secret. L'insurrection a été écrasée par les troupes allemandes fin octobre et s'est terminée par la prise de Banska Bystrica, le centre de la résistance. Le Président Tiso a été jugé en 1946 à Bratislava et condamné à mort. Il a été exécuté en 1947. Les Américains l'avaient retrouvé au monastère d'Altötting, où il avait trouvé refuge, et l'avaient livré.

L'année 1944 a également été marquée par les activités des organisations de jeunesse dans les territoires de l'Est occupés. Les points forts de ce travail de construction s'étaient formés dans les pays baltes, en Estonie, Lettonie, Lituanie et en Biélorussie. Je n'avais pas d'influence directe sur ces régions, et encore moins de compétence ou de pouvoir de direction. Elle s'arrêtait à la frontière du Reich allemand. Ces territoires faisaient partie de la zone de responsabilité du ministère du Reich pour les territoires occupés de l'Est. En 1942, le Ministre Alfred Rosenberg m'a demandé de lui désigner un chef de la jeunesse approprié. Je lui ai proposé le futur Hauptbannführer Siegfried Nickel, qui avait fait ses preuves en tant que chef des Jeunesses hitlériennes de la région de Basse-Saxe. Il a élaboré pour le ministère un concept pour son activité, dont il m'a également informé. Dès le début, je savais donc exactement selon quels principes il comptait agir. Ils n'étaient pas fondés sur la contrainte et l'oppression, mais sur le volontariat. C'est ainsi que sont nées dans les pays baltes et en Biélorussie des organisations de jeunesse basées sur l'autodétermination, l'indépendance et l'autonomie. Comme la jeunesse tchèque, elles portaient leurs propres uniformes et avaient leurs propres symboles et emblèmes. J'ai également invité les dirigeants des organisations de jeunesse baltes à participer au congrès fondateur de l'Union européenne de la jeunesse en tant qu'invités, ce qui, de notre côté, était un signe clair de notre volonté de coopérer étroitement.

Et cette volonté de coopérer dans un esprit de camaraderie est restée vivante jusqu'à la fin de la guerre, malgré les difficultés rencontrées par les services allemands. On rapporte par exemple qu'au début, même les SS, pour lesquels on recruta plus tard des volontaires dans les organisations de jeunesse d'Europe de l'Est, demandèrent aux responsables de la jeunesse du ministère du Reich pour les territoires de l'Est occupés d'interdire l'« Œuvre de la jeunesse biélorusse ». Mais sans succès. On chercha également à empêcher que les organisations autonomes de jeunesse des peuples d'Europe de l'Est portent le brassard avec leurs emblèmes nationaux à la

place de l'insigne discriminatoire des travailleurs de l'Est. Cela se heurta également au refus des responsables allemands de la jeunesse. Ils s'efforçaient en permanence de sortir les jeunes des camps du plénipotentiaire général pour l'emploi et de les transférer dans des camps de Luftwaffehelfer, où ils bénéficiaient d'un encadrement attentionné de la part de jeunes dirigeants allemands. Bien entendu, l'objectif de la cinquième année de guerre était de mobiliser toutes les forces des organisations de jeunesse d'Europe de l'Est pour l'effort de guerre allemand. Mais pas par la contrainte, mais sur la base du volontariat. Des campagnes de publicité pour notre armée de l'air et nos Waffen SS ont été organisées. Les 10 000 premiers jeunes ont prêté serment le 8 juillet 1944 à Troppau, en Haute-Silésie. Ils venaient de Lettonie, d'Estonie, de Lituanie, de Biélorussie et d'Ukraine. Je possède encore des photos de cette manifestation, qui montrent que la jeunesse d'Europe de l'Est a organisé cet événement en collaboration avec la jeunesse allemande, sous leurs symboles et les nôtres. Malheureusement, je n'ai reçu ces photos probantes qu'après mon interrogatoire à la prison du Tribunal militaire international de Nuremberg. Mon prédécesseur et moi-même y avions en effet été accusés à tort d'avoir réduit en esclavage la jeunesse d'Europe de l'Est et de l'avoir emmenée en Allemagne. J'ai également dû me défendre devant la chambre de jugement allemande à Nuremberg. Je reviendrai sur cette accusation dans le cadre de ce procès. Je tiens à souligner que parmi les jeunes d'Europe de l'Est se trouvaient également des membres de certains lycées et écoles supérieures qui s'étaient portés volontaires et avaient formé un groupe pour s'engager comme volontaires de la Luftwaffe. Les enseignants de ces établissements accompagnaient les jeunes en Allemagne, leur donnaient des cours pendant le temps disponible et étaient rémunérés par les services allemands. Les lycées de Lemberg et de Novogrodeck faisaient partie de ces établissements.

L'administration lettone a réquisitionné 12 000 jeunes pour servir en Lettonie en tant que volontaires de la Luftwaffe. Ils étaient sous les ordres de la division lettone dirigée par le général letton Dankers. Ce n'est que lorsque les Soviétiques ont envahi la Lettonie qu'ils ont été transférés en Allemagne ou sont repartis avec les troupes allemandes qui se détachaient. Il en a été de même pour les jeunes d'Estonie et de Lituanie. Les membres des organisations de jeunesse d'Europe de l'Est qui se trouvaient en mission de travail en Allemagne bénéficiaient de la même protection et étaient formés dans les mêmes conditions que les apprentis allemands. Dans le cadre de la « Heuaktion », la Wehrmacht avait fait évacuer par la population

civile une bande de 5 km à l'arrière du front dans le secteur central, car les jeunes avaient été régulièrement utilisés par l'espionnage ennemi pour faire passer des messages à travers le front. Des négociations avec les usines Junkers de Dessau et de Crimmitschau ont permis d'obtenir que ces enfants et adolescents soient logés dans des baraques et suivent une formation. Les usines Junkers ont pris en charge les frais à condition que les enfants effectuent de petits travaux en parallèle, comme éplucher des pommes de terre dans les cuisines de l'usine. Le ministère du Reich pour les territoires occupés de l'Est a versé une subvention de 54 000 RM pour l'entretien des enfants, qui ont également reçu la même allocation alimentaire que les jeunes Allemands. Je n'ai pas connaissance de la mort d'un seul enfant durant cette période. Ces jeunes n'ont pas été réduits en esclavage, ils ont été encadrés aussi bien que possible.

À la fin de l'été 1944, les garçons et les filles ont fait leurs preuves dans une nouvelle mesure d'engagement dans la guerre au pays. L'armée rouge, avec ses masses d'hommes et de matériel de guerre bien plus nombreuses que nous, avait progressé de plus en plus vers l'ouest. On pouvait calculer quand elle aurait atteint la frontière allemande si cette évolution se poursuivait. C'est pourquoi un appel a été lancé aux forces dépendantes de l'industrie de l'armement pour qu'elles construisent des abris et des positions aux frontières à l'est, au sud-est, mais aussi à l'ouest, et qu'elles creusent des tranchées de chars et de tranchées en un système échelonné pour défendre nos soldats. Les Jeunesses hitlériennes y participèrent également, leur « engagement dans les tranchées » étant considéré comme un service obligatoire pour les jeunes.

Les garçons ont rempli cette mission, tandis qu'environ 125 000 filles ont apporté une aide précieuse dans les cuisines, les laveries, les ateliers de couture, les infirmeries et les services de renseignements. On a notamment veillé à creuser des tranchées antiaériennes pour protéger les jeunes des attaques aériennes surprises. Grâce à cela, nous n'avons eu à déplorer qu'environ 0,05 % d'échecs. Je me suis beaucoup déplacé pour inspecter cette opération de tranchées, afin de m'assurer de la distribution et de la qualité de la nourriture supplémentaire, des soins sanitaires et de l'aptitude physique des jeunes. J'ai renvoyé chez eux les jeunes qui n'étaient pas aptes au travail sur les tranchées. Je combinais cette inspection à nos frontières avec des visites aux unités du front de la Wehrmacht. Par exemple, le 27 août 1944, je me suis rendu auprès de la division d'infanterie 131 de Basse-Saxe, commandée par le lieutenant-général Friedrich Weber, qui faisait partie de la 4e armée du général d'infanterie Friedrich Hossbach et qui tenait

la position de protection I de Prusse orientale près de Wizany en Lituanie. J'ai pris la parole devant les délégations des divisions et je me suis ensuite rendu auprès des soldats dans les tranchées de première ligne, ou j'ai participé aux adieux des unités de grenadiers nouvellement constituées qui rejoignaient le front, comme par exemple les adieux du 164e régiment de grenadiers en Silésie, où le maréchal général Busch a assisté au défilé de la troupe. Ces visites étaient également destinées à répondre à celles que des représentants du front avaient effectuées chez nous, dans notre pays.

Le 25 septembre 1944, le Führer a promulgué le décret sur la formation du Volkssturm allemand. Ce décret stipulait entre autres :

« Pour renforcer les forces actives de notre Wehrmacht et en particulier pour mener un combat implacable partout où l'ennemi veut fouler le sol allemand, j'appelle donc tous les hommes allemands en état de porter les armes à s'engager dans le combat. J'ordonne :

1. *Dans les districts du Grand Empire allemand, le Volkssturm allemand doit être formé de tous les hommes en âge de porter les armes, âgés de 16 à 60 ans. Elle défendra le sol natal avec toutes les armes et tous les moyens qui lui semblent appropriés.*
2. *Dans leurs Gau, les Gauleiter se chargent de la mise en place et de la direction du Volkssturm allemand. Ils se servent surtout des organisateurs et des chefs les plus compétents des institutions éprouvées du Parti, des SA, des SS, du NSKK et des JH.*
3. *Je nomme le chef d'Etat-major de la SA, Schepmann, inspecteur de la formation au tir et le chef de corps du NSKK, Kraus, inspecteur de la formation technique du Volkssturm.*
4. *Les membres du Volkssturm allemand sont, pendant leur engagement, des soldats au sens de la loi sur le service militaire.*
5. *L'appartenance des membres du Volkssturm à des organisations non professionnelles n'est pas affectée. Le service dans le Volkssturm allemand a toutefois priorité sur tout service dans d'autres organisations.*
6. *Le Reichsführer SS, en tant que commandant de l'armée de réserve, est responsable des organisations militaires, de la formation, de l'armement et de l'équipement du Deutsches Volkssturm.*
7. *L'engagement au combat du Volkssturm allemand est effectué selon mes instructions par le Reichsführer SS en tant que commandant de l'armée de réserve.*
8. *Les dispositions d'exécution militaires sont édictées par le Reichsführer SS Himmler en tant que commandant de l'armée de réserve, et les dispositions politiques et organisationnelles par son ordre, par le Reichsleiter Bormann.*

9. *Le Parti national-socialiste remplit son plus grand devoir d'honneur devant le peuple allemand en utilisant en premier lieu ses organisations comme vecteurs principaux de cette lutte ».*

En application de ce décret du Führer, le Reichsführer SS, en tant que commandant de l'armée de réserve, a pris les dispositions suivantes pour les classes d'âge de la Jeunesse hitlérienne le 1er octobre 1944 :

« La préparation à la défense du troisième contingent du Volkssturm allemand s'effectue :

1. *Par la formation des jeunes de 15 ans dans des camps d'entraînement à la défense d'une durée de quatre semaines,*
2. *Par la formation des jeunes de 16 ans dans des camps d'entraînement militaire de six semaines,*
3. *En révisant chaque mois (tous les deux mois) le niveau de formation des jeunes de 16 ans dans des camps de formation de quatre jours,*
4. *Par le recensement et la formation des candidats au service militaire dans le cadre de la période d'instruction de trois mois.*

L'étendue et l'intensité de cette période de formation sont déterminées en fonction des besoins. Le service dans le cadre de la conscription élargie de la jeunesse allemande est assimilé au service dans le Volkssturm. Le recensement et l'enrôlement ainsi que la mise en œuvre incombent au chef de la jeunesse du Reich allemand en accord avec moi ».

D'autres dispositions concernant la troisième convocation du Volkssturm allemand ont été prises par le Ministre du Reich pour l'armement et la production de guerre, le plénipotentiaire général pour l'emploi et le Ministre du Reich pour la science, l'éducation et la formation du peuple. Elles prévoyaient que les jeunes qui, dans le cadre de l'élargissement de la conscription, étaient appelés à se former dans les camps désignés, devaient se voir accorder le congé nécessaire.

Ce congé était déduit des congés auxquels les jeunes actifs avaient droit en vertu de l'article 21 de la loi sur la protection de la jeunesse. Les jeunes qui travaillaient continuaient à percevoir de leur entreprise les allocations d'éducation, les salaires ou les traitements. L'alimentation des jeunes était régie par le décret du Ministre du Reich pour l'alimentation et l'agriculture du 9.2.1943, selon lequel les lois du groupe d'alimentation 1 étaient accordées. Le médecin régional compétent des Jeunesses hitlériennes était responsable de l'encadrement sanitaire des jeunes. Pour l'assurance sociale des jeunes, l'assistance médicale et l'assistance et l'approvisionnement, les dispositions en vigueur pour la formation dans les camps WE s'appliquaient, à moins que les prescriptions pour le Volkssturm allemand ne prévoient une autre réglementation. Il fallait s'assurer que la classe d'âge des

jeunes en formation professionnelle, qui était sur le point d'être incorporée dans la Wehrmacht, puisse terminer son apprentissage. Le Ministre de l'éducation, des sciences et de la formation du peuple a décrété que les jeunes de la classe d'âge 1928 recevraient le congé scolaire nécessaire.

Après la publication de toutes les dispositions d'exécution du décret sur le Volkssturm en décembre 1944, l'incorporation de la classe 1928 dans le troisième contingent du Volkssturm n'est entrée en vigueur qu'au début de l'année 1945, c'est-à-dire pour les quatre derniers mois de la guerre. Ce n'est qu'à cette époque que la classe 1928 a été formée pour la première fois à l'arme réelle. Au cours des douze années précédentes, la Jungvolk n'avait été formée qu'à la carabine à air comprimé et la Hitlerjugend à la carabine de petit calibre.

Au cours des dernières décennies, et en particulier à l'occasion du 50e anniversaire de la fin de la guerre, les médias ont constamment prétendu que les dirigeants des JH et moi en particulier avions inutilement sacrifié la jeunesse à la guerre. C'est pourquoi j'attire une fois de plus l'attention sur le fait que l'enrôlement des jeunes dans le Volkssturm allemand n'était pas de notre fait, mais qu'il avait force de loi, et que, selon le point 4 du décret, ce n'était pas les JH qui était responsable de l'engagement militaire du troisième convoi, mais le commandant de l'armée de réserve, et donc les chefs du Volkssturm allemand, qui appartenait à la Wehrmacht. Nous avons éduqué les jeunes de la JH à la préparation à la défense et les avons préparés au service dans la Wehrmacht d'une manière adaptée à leur jeunesse. Nous considérions qu'il s'agissait là d'une tâche honorable et nous en avons assumé la responsabilité à tout moment. La troisième convocation des jeunes dans le Volkssturm a fait l'objet de controverses. Le chef de la chancellerie du Parti, Bormann, voulait absolument que la classe d'âge 1928 ne soit pas prise en compte séparément en tant que troisième formation, mais s'engageait en faveur d'unités mixtes, composées de jeunes et d'anciens.

La direction de la jeunesse du Reich, en revanche, s'est engagée à ce que la classe d'âge 1928 soit intégrée dans le Volkssturm sous la forme d'un troisième contingent, sous la direction de leurs chefs JH qui avaient fait leurs preuves au front et qui connaissaient déjà parfaitement leurs jeunes. Cette attitude résultait de la crainte que, dans les unités mixtes, les jeunes doivent tirer les marrons du feu pour les anciens et l'on supposait que leur moral d'engagement n'aurait pas d'influence positive sur les plus jeunes. Cette position contradictoire de la chancellerie du Parti et de la direction de la jeunesse du Reich a finalement été tranchée en notre faveur par la prise

de position du commandant de l'armée de réserve, Himmler. Nous pensions avoir trouvé une meilleure solution avec cette réglementation pour les jeunes de la Troisième Armée.

Avec la conscription des jeunes de 16 à 60 ans, les cloches d'alarme ont sonné pour nous la dernière phase de l'effort de guerre extrême. Lors d'une réunion des chefs de service, nous avons discuté de notre comportement face à d'autres demandes d'engagement des jeunes dans la guerre. Un profond sérieux a dominé cette heure. Plus que jamais, nous étions préoccupés par la question de l'issue de la guerre et par la nécessité de recueillir l'avis de personnalités du Reich et de chefs militaires importants. Je pensais au Ministre de l'armement Speer et au chef d'État-major de l'armée de terre, le Colonel général Guderian, avec lesquels des entretiens eurent lieu par la suite.

Nous avions nous-mêmes appelé la classe d'âge 1928 à s'engager comme volontaires de guerre. Nous étions partis du principe que les jeunes de 16 ans remplissaient leur devoir dans le cadre du Reichsarbeitsdienst avant d'être appelés à la troupe et qu'ils ne pourraient donc pas s'engager dans la Wehrmacht avant l'âge de 17 ans. Mais selon le décret sur la Volkssturm, tous les jeunes de 16 ans pouvaient désormais être directement enrôlés dans la Volkssturm allemande sur une base obligatoire. Le recrutement des volontaires a donné un résultat impressionnant à l'aube de la sixième année de guerre. Soixante-dix pour cent de la classe d'âge de 1928 se sont portés volontaires pour la guerre. Ces annonces m'ont été transmises par des délégations de toutes les régions lors de l'appel du Reich, qui a eu lieu dans la cour du château de la ville de Potsdam, détruit six mois plus tard par une attaque aérienne ennemie. Des volontaires de guerre des régions de Brandebourg et de Berlin s'étaient présentés dans ce lieu historique, entourés des compagnies d'honneur des divisions « Großdeutschland » et de la 12e division blindée SS « Hitlerjugend », qui avaient fait leurs preuves sur le front. J'ai annoncé le résultat au Führer par télégramme, et il m'a répondu le 7 octobre 1944 depuis le quartier général :

> *« Ma Hitlerjugend ! C'est avec fierté et joie que j'ai reçu vos inscriptions comme volontaires de guerre de la classe 1928. À l'heure où le Reich était menacé par nos ennemis haineux, vous avez donné un exemple éclatant d'esprit combatif et de disposition fanatique à l'engagement et au sacrifice. La jeunesse de notre mouvement national-socialiste a accompli sur le front et dans la patrie ce que la nation attendait d'elle. De manière exemplaire, vos volontaires de guerre ont prouvé par l'action leur fidélité, leur dureté et leur volonté inébranlable de vaincre dans les divisions 'Hitlerjugend',*

'Großdeutschland', dans les divisions de grenadiers du peuple et en tant que combattants individuels dans toutes les parties de la Wehrmacht ».

Après la guerre, ces informations sur les volontaires de guerre ont été accueillies avec beaucoup de scepticisme et leur véracité a été mise en doute. Mais il y a eu un contre-contrôle. Dans son journal de guerre de 1944/45, le Haut Commandement de la Wehrmacht a publié que sur les 550 000 membres de la classe d'âge de 1928, très combative, 374 000 s'étaient présentés comme volontaires de guerre aux bureaux de recrutement de la Wehrmacht. Soixante-dix pour cent de ces 550 000 personnes sont 385 000. Il en résulte que 11 000 inscriptions ont été perdues entre l'inscription au JH et le bureau de recrutement de la Wehrmacht. En termes relatifs, cela ne représente qu'une différence minime. Ces inscriptions de volontaires après cinq ans de guerre doivent être un événement rare dans l'histoire de la guerre.

En 1944, il était frappant de constater qu'un nombre relativement important de jeunes s'étaient portés volontaires pour les unités de combat légères de la Kriegsmarine, si bien que le Haut Commandement de la Kriegsmarine avait dû refuser la plus grande partie des volontaires. Les petites unités de combat étaient principalement des armes à torpilles à un seul homme ainsi que des sous-marins miniatures avec un ou deux hommes d'équipage. Dans le cas de la torpille à un seul homme, deux torpilles étaient couplées, le pilote de la torpille supérieure pouvant tirer sur la torpille inférieure via un viseur Kimme-Korn. L'ancien chef d'escorte JH de la marine westphalienne Gerhold a été le premier volontaire de l'arme de la torpille à un seul homme à être décoré de la croix de chevalier pour son engagement audacieux et couronné de succès. Le matelot caporal Horst Berger, âgé de 17 ans, qui était encore il y a quelques mois un jeune hitlérien à Berlin-Neukölln, a reçu la croix allemande en or et a été promu maître d'équipage après son deuxième engagement contre la flotte d'invasion. Hitler lui-même a décoré les jeunes hommes des unités de combat de la Kriegsmarine le 14 octobre 1944 :

« En reconnaissance des performances exemplaires des jeunes combattants individuels de la Kriegsmarine, je décerne à la première flottille de canots d'assaut du commandement des petites unités de combat, qui a fait ses preuves de manière remarquable par son courage particulier et sa fougue juvénile, le nom de 'Jeunesse hitlérienne' avec l'autorisation de porter un manchon correspondant. Je rends également hommage aux Jeunesses hitlériennes qui, en se portant volontaires pour le service militaire, font preuve de la plus grande disponibilité et de l'esprit de défense ».

À la fin de l'automne 1944, j'ai reçu une rare visite dans notre bibliothèque de la Kurfürstenstrasse. Le SS-Obergruppenführer Berger s'est présenté chez moi avec le lieutenant-général russe Andrej Julius Andrejewitsch Wlassow, qui avait été fait prisonnier par les Allemands dans la cuvette de Volkhov en 1942. En septembre 1942, il avait appelé dans un tract ses compatriotes russes combattants à s'engager de toutes leurs forces et par tous les moyens pour abattre le régime de Staline qu'ils détestaient tous. Il voyait dans le bolchevisme l'ennemi du peuple russe. Peu de temps auparavant, Vlassov avait été reçu pour la première fois par le Reichsführer SS et commandant en chef de l'armée de réserve. Cela indiquait qu'une réglementation globale sur l'engagement de volontaires russes sur le front était enfin envisagée de notre côté. Hitler a également reçu Vlassov pour la première fois. Mais ce n'est que le 30 janvier 1945 qu'il chargea le lieutenant-général de mettre sur pied l'armée russe de la liberté. C'était un trimestre avant la fin de la guerre.

Je m'étais renseigné sur les origines et le passé de mon visiteur. Il était le fils d'un paysan russe. À l'origine, il voulait devenir prêtre et a fréquenté un séminaire spirituel. Avec des étudiants révolutionnaires, il a vécu la révolution d'octobre 1917 et s'est engagé dans la « Garde rouge ». Dans l'armée, il a gravi les échelons jusqu'à devenir commandant de division. En 1938/39, il fut envoyé en Chine pour travailler comme conseiller à l'État-major de Tchang Kaï-chek. En 1941, il défendit Kiev et Moscou et, en 1942, il commanda la 2e armée de choc sur le front de Volkhov, où il fut fait prisonnier par les Allemands en juillet 1942. En septembre de la même année, il a lancé un appel dans un tract aux soldats de l'armée rouge, leur demandant de se battre aux côtés de l'Allemagne contre la tyrannie de Staline. Certains soldats de l'armée rouge ont certainement répondu à cet appel et ont fait défection. Je n'ai pas été informé des entretiens que Vlassov a eus avec les autorités allemandes ou la Wehrmacht depuis cette époque. Tout ce que j'ai appris, c'est que l'attitude envers Vlassov et la ligne à adopter à son égard étaient très différentes. Elles oscillaient entre le refus du Reichsführer SS Himmler de vouloir vaincre les Soviétiques avec les Russes et le comportement de Baldur von Schirach, qui reçut officiellement Vlassov en juillet 1943 dans sa résidence de gouverneur sur la Ballhausplatz à Vienne, devant laquelle une compagnie de la division « Großdeutschland » avait défilé. Des semaines auparavant, nous avions pu lire dans la revue du Führer des Jeunesses hitlériennes *Wille und Macht* une lettre ouverte du général Vlassov, dont la diffusion a été interdite par le ministère de la Propagande du Reich. Je savais également par le ministère du Reich pour

les territoires de l'Est occupés et par le Hauptbannführer Nickel qu'il existait des divergences sur la question de savoir s'il fallait miser sur la carte de la Grande Russie ou sur celle des peuples non russes.

Lorsque le SS-Obergruppenlührer Berger est venu me voir avec Vlassow, deux ans s'étaient déjà écoulés sans que cette question n'ait été définitivement tranchée. Le fait que Berger, qui au début partageait l'avis de son chef, se soit présenté chez moi avec Vlassov était un signe de changement de la situation. La conversation pouvait donc être révélatrice. Vlassov avait alors environ 44 ans, son allure svelte avec la taille de garde des « longs gaillards » en imposait. Il m'a fait l'impression d'un officier très intelligent. Je ne voyais pas en lui un aventurier, une nature de mercenaire ou de lansquenet. C'était un grand Russe et un patriote. Dans notre conversation, il gardait ses distances et restait en retrait. Il ne montrait pas d'engagement particulier. C'était donc à moi de mener la conversation et de l'informer de l'engagement de la jeunesse allemande dans la guerre. C'était sans doute aussi l'intention de l'Obergruppenführer Berger, qui voulait que je convainque Vlassov de l'effort de guerre de la jeunesse allemande et de son travail social. En fait, j'ai seulement appris de Vlassov qu'il voulait une Russie libre, sans communisme ni capitalisme, mais qui, selon lui, devait être socialiste. J'ai eu l'impression que cet officier n'était pas très bien dans sa peau.

Lorsque le SS-Obergruppenlührer Berger est venu me voir avec Vlassow, deux ans s'étaient déjà écoulés sans que cette question n'ait été définitivement tranchée. Le fait que Berger, qui au début partageait l'avis de son chef, se soit présenté chez moi avec Vlassov était un signe de changement de la situation. La conversation pouvait donc être révélatrice. Vlassov avait alors environ 44 ans, son allure svelte avec la taille de garde des « langen Kerls » en imposait. Il m'a fait l'impression d'un officier très intelligent. Je ne voyais pas en lui un aventurier, une nature de mercenaire ou de lansquenet. C'était un grand Russe et un patriote. Dans notre conversation, il gardait ses distances et restait en retrait. Il ne montrait pas d'engagement particulier. C'était donc à moi de mener la conversation et de l'informer de l'engagement de la jeunesse allemande dans la guerre. C'était sans doute aussi l'intention de l'Obergruppenführer Berger, qui voulait que je convainque Vlassov de l'effort de guerre de la jeunesse allemande et de son travail social. En fait, j'ai seulement appris de Vlassov qu'il voulait une Russie libre, sans communisme ni capitalisme, mais qui, selon lui, devait être socialiste. J'ai eu l'impression que cet officier n'était pas très bien dans sa peau.

Après sa visite, j'ai pensé qu'en tant que patriote, il aurait essayé d'apprendre de ses partenaires allemands à quoi ressemblerait son pays après une guerre gagnée par l'Allemagne. Il n'a jamais reçu de réponse claire à cette question, comme on l'a appris par la suite. Cela a dû le déstabiliser, voire le décevoir. L'entretien ne m'a pas permis d'en savoir plus sur les détails. Après que Hitler eut donné à Vlassov, le 30 janvier 1945, l'autorisation de constituer l'armée russe de la liberté, il mit sur pied deux divisions qui furent engagées sur le front de l'Oder en avril 1945. Au fur et à mesure de l'avancée des Soviétiques, les soldats de Vlassov se retirèrent en Tchécoslovaquie, où ils s'allièrent sous leur commandement aux Tchèques insurgés qui combattaient les Allemands, soit dans l'intention de faciliter ainsi les négociations avec les Américains, soit par déception envers les Allemands. Alors qu'il se rendait chez les Américains, Vlassov a été bloqué sur une route de campagne par une jeep soviétique. Un capitaine de l'armée de Vlassov l'avait dénoncé aux Soviétiques. Il fut emmené à Moscou et, après un procès, subit la pendaison le 1er août 1946. La majorité de ses soldats ont été livrés aux Soviétiques par les Américains, comme ce fut le cas pour les Cosaques par les Anglais.

Ce n'est qu'en mars 1945 que les comités nationaux non russes ont été reconnus comme seuls représentants de leurs intérêts nationaux. Ils n'avaient pas commis de trahison envers les Allemands à la fin de la guerre perdue. C'est ce que j'ai appris dans le manuscrit d'une conférence donnée le 29 octobre 1960 à Bad Aussee par von Mende, chef du département « Peuples étrangers » au ministère du Reich pour les territoires occupés de l'Est, sur la politique allemande à l'Est de 1941 à 1945.

Le dernier mois de l'année 1944, je crois que c'était le 10 décembre, une démonstration de nouvelles armes a eu lieu à Rechlin. Des personnalités du Reich et des diplomates de haut rang, à la tête desquels se trouvait l'ambassadeur japonais Oshima, y avaient été invités. Le Ministre de l'armement Speer m'avait également demandé de participer à cette manifestation. J'ai ainsi eu l'occasion de m'entretenir avec lui des préoccupations qui nous avaient récemment occupés et émus lors de la réunion des chefs de service de la direction de la jeunesse du Reich. À Rechlin, on a présenté, entre autres, de nouvelles munitions antiaériennes, un appareil de vision nocturne, un pistolet-mitrailleur à infrarouge, un fusil à canon courbe avec un dispositif de visée spécial permettant de tirer dans les coins. L'avion de chasse à turbine Me 262 et le tout nouveau « Volksjäger » He 162 ont suscité un intérêt particulier. Pour ce « Volksjäger », une classe d'âge fermée de l'école d'aviation JH du Corps

national d'aviation socialiste devait être formée au pilotage de planeurs pendant plusieurs semaines. J'ai discuté de cette intention avec mon camarade et lieutenant-colonel de la Luftwaffe, Werner Baumbach. Comme la formation était prévue sans la pratique sur un avion à moteur, Baumbach a refusé cette formation insuffisante. Je me suis rallié à ce refus. Le Volksjäger He 162 n'a plus été utilisé pendant la guerre.

Ce qui m'a le plus marqué à Rechlin, c'est le film sur l'arme V2. Pour la première fois de ma vie, j'ai vu une fusée géante s'élever dans le ciel. Je ne me doutais pas que cette fusée n'était pas seulement une arme de guerre, mais qu'elle représentait en même temps le début et l'entrée dans la conquête spatiale. Même si je ne le savais pas, j'avais le sentiment exaltant d'être à l'aube d'une nouvelle ère technologique en regardant la fusée s'élever vers le ciel. J'espérais aussi que l'utilisation de cette arme V2 marquerait un tournant dans l'histoire de la guerre. Je ne savais pas à l'époque que le missile VI, précurseur du V2, pouvait encore être abattu par des chasseurs anglais rapides en raison d'une vitesse insuffisante et que sa précision de visée devait être améliorée. Le V2 représentait un progrès par rapport au VI. Cela donnait confiance. Celle-ci a également été renforcée par le succès des unités de combat à petite échelle de la Kriegsmarine, dans le cadre desquelles nos jeunes recrues ont été engagées avec la torpille à un seul homme, le sous-marin à un seul homme « Biber » et le sous-marin à deux hommes « Seehund », qui possédait un rayon de mouvement plus important et l'équipement technique de sous-marins plus grands. Il était également remarquable que des missiles puissent être lancés depuis des grands sous-marins immergés.

L'appréciation et l'évaluation des plans de développement et de construction d'armes allemandes, qui pointaient loin dans le futur, par des experts étrangers des puissances victorieuses de l'après-guerre m'ont confirmé que ma confiance n'était pas illusoire mais entièrement fondée. Après la projection, je me suis adressé au Ministre de l'armement Speer, qui m'a entraîné dans une conversation dans un petit bois de bouleaux. Dans ce bosquet se trouvaient, bien cachés, nos chasseurs à réaction. La question décisive que je lui ai posée était la suivante : « Pensez-vous, Monsieur le Ministre, que l'utilisation de ces nouvelles armes puisse renverser le cours de la guerre ? » Il répondit à cette question par un « oui » catégorique. Nous, les jeunes chefs, avions une grande confiance en Albert Speer. Il a sollicité notre « Groupe de travail jeune créateur », les jeunes architectes et l'acquisition de foyers pour la JH, il est intervenu en tant qu'orateur lors de la « Semaine des jeunes créateurs » et a soutenu le concours technique de la

Jeunesse hitlérienne. Sans aucun doute, il faisait partie des personnalités les plus productives et les plus intelligentes du Troisième Reich. Je m'étonnais de la rare combinaison des qualités d'un artiste et d'un architecte de premier plan et d'un organisateur impassible de l'économie d'armement dans sa personnalité. De plus, il était encore très jeune. Sa parole pesait lourd pour nous.

C'est avec un espoir renouvelé que je suis retourné à Berlin et que j'ai rapporté à mes chefs de service la démonstration de Rechlin et les paroles encourageantes de Speer. Cela s'est traduit par la poursuite de l'engagement des jeunes dans la guerre.

Notre préoccupation restait les bombardements efficaces de l'ennemi. De nombreuses villes étaient déjà en ruines. Depuis novembre 1943, la capitale du Reich était devenue la cible d'attaques répétées des flottes de bombardiers ennemis. J'admirais la population. Bien que tant de maisons fussent en ruines, une vie vigoureuse continuait à se développer. Chaque matin, les gens se rendaient au travail avec discipline, les boulangers cuisaient leur pain, la circulation était maintenue dans la mesure du possible. Malgré toutes les pertes douloureuses, le courage de la résistance grandissait. Même ici et là, l'humour n'était pas mort. Le moral est resté intact.

Lorsque Werner Baumbach se trouvait à Berlin ou à l'école de guerre aérienne de Gatow, où se trouvait également notre maison d'hôtes et d'expatriés, nous nous confions en privé les soucis qui nous préoccupent dans notre domaine d'activité. C'est ainsi que nous avons discuté de la proposition de la courageuse pilote d'essai Hanna Reitsch de recruter des volontaires pour l'engagement total dans l'armée de l'air selon le modèle japonais des kamikazes, compte tenu de la situation de guerre désespérée. Nous n'étions ni l'un ni l'autre d'accord avec cette proposition et nous nous y sommes fermement opposés. Il fallait donner aux pilotes la chance de s'en sortir, même dans le cas de l'engagement le plus audacieux.

Cette chance était offerte aux pilotes par l'avion « piggyback », également appelé « Mispel ». Un avion de chasse était monté sur un bombardier, à partir duquel le pilote pouvait diriger le bombardier rempli d'explosifs en piqué sur l'objectif visé, puis se détacher au bon moment avec l'avion de chasse et ainsi s'échapper. Ces avions « piggyback » appartenaient à la légendaire escadrille de combat 200, dont le commandant était le lieutenant-colonel puis, à partir de janvier 1945, le colonel Werner Baumbach. Il occupait également le poste de général de l'aviation de combat. Le principe du Mispel était absolument préférable au principe du

kamikaze. Baumbach obtint du Ministre de l'armement Speer la possibilité d'exposer au Führer son attitude envers les sacrifices personnels. Hitler refusa également l'engagement total. De même, Heinrich Himmler, qui avait été gagné au projet par Hanna Reitsch, a pu être dissuadé par Werner Baumbach. Entre-temps, des hommes s'étaient déjà portés volontaires pour se sacrifier, et j'ai eu l'occasion de les accueillir et de faire leur connaissance dans notre maison à l'étranger. Il ne s'agissait en aucun cas de guerriers ou d'aventuriers en mal de vivre, mais de soldats ordinaires. La bombe planante contrôlable qui leur était destinée n'étant pas achevée, son utilisation fut également annulée.

Avec les titulaires de la croix de chevalier de l'armée de terre et de la marine de guerre, nous avons souvent accueilli les As de la Luftwaffe à Gatow. Quels hommes et quelles personnalités remarquables ils étaient, quand je pense au fils de paysan du Schleswig-Holstein Walter Oesau, au chasseur de nuit Lützow, sensible et nerveux, ou au casse-cou intelligent Hajo Herrmann, qui avait introduit la tactique de la « truie sauvage » et l'éperonnage des avions ennemis ! Ces braves s'élevaient encore pour défendre leur patrie alors que le combat contre une multitude de forces supérieures dans le ciel semblait désespéré. Comment renier de tels hommes ?

En Werner Baumbach, j'avais gagné un camarade qui, outre sa bravoure, se distinguait par son courage civil et son courage de dire des vérités dérangeantes à ses supérieurs les plus élevés. Avant de rejoindre l'armée de l'air en tant que porte-drapeau, il dirigeait une unité de la Jeunesse aéronautique hitlérienne dans sa ville natale de Cloppenburg/Oldenburg, à laquelle il est toujours resté attaché par la suite. Il a effectué des missions réussies contre les forces navales britanniques dans le nord de la mer du Nord, contre la Home Fleet britannique à Scapa Flow Firth of Forth, contre des convois et a coulé un croiseur. Il est ainsi devenu l'aviateur de combat allemand le plus efficace contre des cibles navales et a été décoré des épées de la croix de chevalier de la Croix de fer. Il se considérait avant tout comme le représentant et le porte-parole de ses camarades de l'aviation de front dans la lutte contre les dysfonctionnements et les erreurs de planification. Après plusieurs entretiens avec le Reichsmarschall Göring, dont les résultats n'étaient pas du tout satisfaisants pour les pilotes de front, Werner Baumbach adressa à son commandant en chef une lettre qui exprimait la tragédie de notre armée de l'air et dans laquelle on pouvait notamment lire ceci :

« Monsieur le Reichsmarschall ! Je n'ai pas peur, ni de l'ennemi, ni d'aucun acteur de la guerre ou de la paix. Nous avons vécu au front selon le slogan : la guerre signifie l'égalité des charges. Un chef qui se soustrait au danger rompt l'accord... C'est pourquoi je n'ai pas exécuté l'ordre par télex du bureau du personnel de la Luftwaffe de parler en tant que porteur de la croix de chevalier lors d'une manifestation politique à Berchtesgaden. Je suis conscient des conséquences possibles. Je serais un homme sacrément lâche si je n'avais pas le peu de courage civil nécessaire pour faire de ma bouche ce que des milliers de mes camarades ont fait avec leur cœur. Comme je ne peux pas me promener comme une marionnette, je dois par la présente remettre mon grade et mes décorations, que j'ai acquis devant l'ennemi ».

En 1944, je me suis retrouvé dans une situation similaire à celle de Werner Baumbach vis-à-vis du maréchal du Reich, vis-à-vis du chef de la chancellerie du Parti et secrétaire du Führer, Martin Bormann. Après le vol en Angleterre de Rudolf Hess, je m'étais efforcé d'établir de bonnes relations avec son successeur. Cette tentative a échoué. La raison en était, entre autres, la volonté de Bormann de faire des Jeunesses hitlériennes un service direct du Parti, ce qui aurait signifié la fin de l'autonomie et de l'autogestion du mouvement de jeunesse. Nos dirigeants régionaux et moi-même nous y sommes opposés avec succès. Baldur von Schirach et moi avons compris que certaines questions nous concernant n'avaient pas été correctement transmises au Führer par Bormann, ce qui nous a donné envie de démissionner de nos fonctions.

Sur la question importante de la troisième convocation de la Jeunesse hitlérienne dans le Volkssturm, nos opinions divergeaient de celles de Martin Bormann. Notre demande de transmettre au Führer des rapports sur des phénomènes négatifs a été rejetée par Bormann avec la raison habituelle, mais qui semblait plausible, qu'il ne pourrait pas incriminer le Führer pendant la guerre. C'est pourquoi j'ai choisi de passer par l'adjudant SS de Hitler, Schulze-Kossens, que je connaissais en tant qu'ancien chef des JH du temps des combats à Berlin. Il déposait de temps en temps un message de notre part sur la table de nuit de Hitler. Cette pratique a été reprise par son successeur, l'adjudant SS Otto Günsche, qui avait également fait partie des Jeunesses hitlériennes pendant la période de combat. Lorsque Bormann a découvert ce moyen détourné, ça a fait un sacré boucan. Notre voie de communication avec Hitler était coupée. Les rendez-vous demandés au chef étaient sans cesse repoussés et négociés ou non en fonction des propres intérêts de Bormann. Bormann et moi étions en désaccord sur les conditions dans lesquelles les chefs de la JH devaient être intégrés dans le Parti en tant que responsables. Je refusais que les dirigeants de la jeunesse hitlérienne, qui avaient appris à s'occuper de tâches variées et

avaient combattu pendant des années sur le front, recommencent plus ou moins à la base dans le Parti.

En décembre, j'ai pris connaissance d'un décret du Führer du 9 décembre 1944, selon lequel, dans ma fonction étatique de chef de la jeunesse du Reich allemand, je devais adresser mes demandes et mes prises de position vis-à-vis des services de l'État au chef de la chancellerie du Parti, à qui il incombait à l'avenir de décider de leur nécessité. Étant donné qu'en vertu de la loi sur la Jeunesse hitlérienne, je dépendais directement du Führer et du chancelier du Reich en tant que chef d'une autorité suprême du Reich, cet ukase signifiait la suppression de ma subordination directe. Compte tenu des désaccords antérieurs avec Bormann et du fait que la jeunesse avait fait de nombreux sacrifices pendant la guerre, ce décret a déclenché ma décision de mettre mon poste à la disposition de Hitler.

Cette décision n'était pas si simple ni sans danger. Il y avait eu une déclaration de volonté en haut lieu, selon laquelle la restitution d'une mission en temps de guerre était assimilée à une désertion. Lors d'une réunion des chefs de service, j'ai fait part de ma décision à mes collaborateurs, qui l'ont tous approuvée. J'ai écrit une courte lettre au Führer, dans laquelle je justifiais ma demande de démission par le fait que sa décision laissait entendre qu'il n'était plus satisfait de mon travail. Quelques jours plus tard, Bormann m'a téléphoné pour me dire que le Führer était tout à fait d'accord avec mon travail et que je recevrais prochainement un rendez-vous. Celui-ci a été repoussé jusqu'au 20 avril 1945. En janvier, février et mars, j'ai eu des entretiens avec Bormann, au cours desquels les choses se sont envenimées et où les deux parties ont tapé du poing sur la table. Plus tard, au camp d'internement de Langwasser, les collaborateurs du chef de la chancellerie du Parti, le Dr Gerhard Klopfer et Heinz Krüger, qui avaient participé à quelques conversations, m'ont expliqué qu'aucun camarade du Parti de premier plan n'avait parlé à Bormann comme j'avais osé le faire. Cela était certainement dû à l'impartialité et à la naïveté d'un chef de la jeunesse qui n'était pas préoccupé par le pouvoir ou sa carrière, mais par la cause de la jeunesse.

Le 12 janvier 1945, à ma grande surprise, le Reichsmarschall Göring m'a invité à son anniversaire. Ce jour-là, les Soviétiques avaient lancé une offensive sur la Vistule à Baranow. Pour la première fois, je me rendis à la résidence de campagne de Karinhall dans la Schorfheide, que Göring avait nommée d'après sa première femme suédoise, Karin. Après le discours d'anniversaire du Ministre de l'économie du Reich Walther Funk, Göring m'a invité dans son bureau. Il en vint soudainement et directement à parler

du chef de la chancellerie du Parti. Manifestement, ma dispute avec lui s'était ébruitée jusqu'à Göring. Il m'a dit : « Vous pourriez avoir un grand mérite avec les Jeunesses hitlériennes en éliminant Bormann ». Ce fut un choc pour moi. Je n'ai d'abord pas trouvé les mots. Puis j'ai répliqué : « Monsieur le Reichsmarschall, vous avez quand même un pouvoir bien plus grand que moi pour cela ». – « Non, cher Axmann », répondit Göring, « votre parole vaut aujourd'hui plus que la mienne auprès du Führer ». J'étais bouleversé par ces paroles incroyables et par le manque d'unité de la direction sous Hitler, ce qui me rappelait la lutte réciproque des diadoques du passé. Ainsi, cet anniversaire du maréchal du Reich, qui devait être son dernier en liberté, me rendait au fond très triste.

Quelques semaines plus tard, l'armée rouge était à nos frontières en Haute-Silésie et en Prusse orientale. Les premiers rapports sur l'engagement de la troisième vague de la Jeunesse hitlérienne dans le Volkssturm arrivèrent. Un commandant de bataillon rapporta de Königsberg en Prusse orientale que les jeunes attaquaient comme il n'en avait l'habitude qu'avec les meilleures troupes. Quatre-vingt-huit jeunes furent proposés par ce commandant pour être décorés de l'EK 2. Un jeune hitlérien de 16 ans avait détruit un canon antichar soviétique. Il a été rapporté de Görlitz que 16 candidats à la direction du centre de formation au service rural d'Abtsdorf dans la région du Mittelland, qui s'occupaient de la population civile rapatriée dans la région de Görlitz/Lauban, avaient rejoint un groupe de combat et avaient pris part aux combats sur le Queis. C'est à cette occasion que l'aspirant-guide Hans-Jürgen Fleischer a abattu un char soviétique. Les 16 candidats à la direction ont tous été décorés de l'EK 2 après les combats. Bernstdorf, un jeune hitlérien de 16 ans originaire de Hindenburg, a détruit deux chars soviétiques dans la position antiaérienne près de Ruda. Helmut Tmetzek, également originaire de Hindenburg, apprenti marchand et âgé de 15 ans, a été blessé par des éclats d'obus à la tête, au dos et à la cuisse alors qu'il était signaleur dans la DCA. Tandis qu'il était conduit au poste de secours dans le side-car d'une moto, il a vu un char soviétique isolé rouler vers lui. Il s'est laissé glisser dans le fossé et a abattu le T 34 à une distance périlleuse avec son bazooka.

Le chef de la région de Silésie, Herbert Hirsch, m'a annoncé que le régiment de forteresse de Breslau des Jeunesses hitlériennes du Volkssturm était prêt à entrer en action le 30 janvier 1945. Il s'était avéré que les Soviétiques voulaient mener une grande attaque sur la capitale silésienne. Dans une Kübelwagen [équivalent allemand de la Jeep américaine – NdT], je me rendis à Breslau avec mon adjudant Weltzin, à la rencontre du grand

flot de réfugiés qui avaient encore pu quitter à temps leurs foyers menacés. J'étais à Breslau le 9 février 1945 et je séjournais avec les jeunes gens vigoureux du régiment de la forteresse, dont la constitution physique et l'esprit m'ont fait une excellente impression. Le chef de région m'a assuré qu'ils avaient reçu une bonne formation. Le régiment de forteresse se composait du bataillon 55 (Seifert) et du bataillon 56 (Lindenschmidt). J'ai rendu visite au Gauleiter et commissaire à la défense du Reich Karl Hanke, qui ne tarissait pas d'éloges sur la jeunesse de son Gau et m'a expliqué qu'il resterait à la forteresse. Il avait fait la campagne d'Afrique. On sentait en lui le soldat du front. Je le connaissais bien du Gau de Berlin et en tant que secrétaire d'État au ministère de Goebbels, ainsi que de nos jeux de combat d'été à Breslau. Il m'était particulièrement cher en ces moments-là. Je lui ai souhaité bonne chance pour la guerre dans la ville et désormais forteresse, la ville où le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III avait jadis, le 10 mars 1813, le jour de l'anniversaire de la reine Luise, offert la Croix de fer aux braves et appelé son peuple à lutter pour la liberté.

De Breslau, j'ai poursuivi ma route vers la Basse-Silésie avec mon collaborateur Weltzin, afin de rejoindre les unités JH du Volkssturm. Sur l'autoroute du Reich, près de Kostenblut, nous avons entendu le cliquetis des chars soviétiques qui s'approchaient et auxquels nous avons échappé de justesse. Breslau était quasiment encerclée. Le rapport de la Wehrmacht du 10.2.1945 annonçait : « Dans la zone de combat de Breslau-Liegnitz-Logau, les Soviétiques ont jeté de puissantes forces dans la bataille et ont pu gagner du terrain vers l'ouest malgré la résistance acharnée de nos troupes ». Lors de notre trajet sur la route de campagne, nous sommes tombés sur des convois de réfugiés. C'était une expérience amère de souffrir avec les personnes âgées, les malades et les faibles, les mères et leurs jeunes enfants, qui transportaient leurs derniers biens sur des charrettes et des chariots à bras et qui devaient laisser leur pays derrière eux. Une misère qui s'est encore multipliée au cours des mois suivants et qui devait aboutir à l'expulsion des Allemands de l'Est, qui a coûté la vie à des millions de personnes. C'est en fait pour éviter cela que nous étions partis à la guerre et que nous vivions maintenant ce triste bilan sur la route.

En Silésie, il y eut d'innombrables exemples de mise à l'épreuve, je ne peux en mentionner que quelques-uns. Alors que les Soviétiques s'étaient emparés de Hindenburg en Haute-Silésie et que de plus en plus de chars les suivaient, un jeune hitlérien de 16 ans, Günther Nowak, abattit neuf chars et reçut pour cela la croix de chevalier (voir Nowak dans la liste des personnes). Une unité Volksstur des Jeunesses hitlériennes de 120 hommes

a repoussé tout un régiment soviétique qui s'était emparé d'une localité. Dans le parc sud de Wroclaw, le bataillon 55 (Seifert) du régiment de forteresse de la JH contre-attaqua et repoussa à nouveau l'ennemi hors de la ville. La Troisième Armée a repris les usines Rüttgers à Breslau ainsi que la gare de Pöppelwitz lors de l'assaut. Les habitants appelaient « Hitlerjugend-Eck » (coin de la jeunesse hitlérienne) la zone autour de la Kaiser-Wilhelm-Straße/Augusta-Straße, qui était vaillamment défendue par les unités JH du Volkssturm. Avec ingéniosité, les garçons bricolaient plusieurs grenades à main pour former une fronde, afin d'atteindre l'adversaire d'un puissant coup de fronde derrière le haut couvert, ils rassemblaient dans la ville des centaines d'extincteurs pour éteindre les petits incendies afin de soulager les pompiers.

Le fait que le commandement soviétique ait pris au sérieux l'engagement des unités populaires de la JH a été démontré par le fait qu'il a fait larguer sur Wroclaw des tracts s'adressant spécifiquement à la JH et demandant sa reddition. La documentation unique en plusieurs volumes « Breslauer Apkalypse 1945 » [Apocalypse de Breslau 1945] de Horst Gleiss donne des informations complètes sur la lutte pour cette ville, qui a été menée avec détermination pendant deux mois jusqu'au 9 mai 1945. L'auteur de cet ouvrage a également pu établir, grâce à un échange de lettres avec un témoin, que le régiment de forteresse des Jeunesses hitlériennes, avec à sa tête le chef de région Hirsch et le commandant militaire, a marché vers la captivité en chantant sous les honneurs des officiers soviétiques. Environ 65 000 soldats soviétiques sont tombés dans la bataille pour Wroclaw, dont 5 000 officiers reposent dans un cimetière au sud de Wroclaw, l'actuelle ville de Wroclaw. Nous voulons également commémorer ces morts 50 ans après.

L'expérience de la guerre à l'Est nous a appris que ce furent principalement les attaques massives de chars soviétiques, formant des points forts, qui percèrent nos lignes de front. Notre défense devait y être préparée derrière la ligne de combat principale. Cette nécessité a déclenché la création de la première brigade de destruction de chars de la Jeunesse hitlérienne, qui a été intégrée au Volkssturm. Elle a été mise sur pied début février 1945 par mon adjoint et chef d'État-major Helmut Möckel à Radebeul en Saxe. Elle se composait initialement de quatre bataillons de trois à quatre compagnies chacun et comptait au début environ 2 400 hommes. Des chefs de l'armée de terre à plein temps se sont portés volontaires. Le 14 février, le Stabsführer Möckel s'est exprimé devant les chefs sur la possibilité d'une guerre perdue et sur la volonté de se battre

avec honneur jusqu'à la fin. Ceux qui souhaitent quitter la brigade devaient rentrer immédiatement chez eux. Le lendemain, il a poursuivi son voyage de service et a eu un accident mortel sur l'autoroute avec notre collaborateur Riebensahm et le chauffeur. Avant d'entamer son voyage depuis Berlin, qui était comme d'habitude parsemé de rendez-vous, je lui ai demandé de ne pas fixer ses rendez-vous à une heure trop rapprochée. Malgré cette remarque très sérieuse, il a pris congé de moi dans la joie et avec le sourire. Avant d'être transféré à Berlin, le chef d'État-major a été mis en bière à l'Akademie für Jugendführung de Braunschweig. La cérémonie funèbre pour les accidentés a eu lieu dans la salle de la coupole du Reichssportfeld dans la capitale du Reich. Je n'ai pas nommé de nouvel adjoint ni de nouveau chef d'État-major.

La première intervention de la brigade antichars a eu lieu en vue d'une aide immédiate après l'attaque terroriste de Dresde, qui ne disposait d'aucune industrie d'armement ni d'installations militaires dignes d'être combattues, mais qui abritait 600 000 réfugiés. Notre poète Gerhart Hauptmann, qui se trouvait dans la ville pendant l'attaque, a éclaté en sanglots devant la destruction de la métropole artistique :

« Celui qui a désappris à pleurer, le réapprend à la chute de Dresde. Cette étoile sereine de la jeunesse a brillé jusqu'ici dans le monde. Je sais qu'il y a en Angleterre et en Amérique suffisamment de bons esprits pour lesquels la lumière divine de la Madone Sixtine n'était pas étrangère, et qui pleurent devant l'extinction de cette étoile, profondément et douloureusement affectés. Et j'ai personnellement vécu la chute de Dresde sous les enfers de Sodome et Gomorrhe des avions ennemis. Si j'insère le mot vécu, cela me semble encore miraculeux. Je ne me considère pas assez important pour croire que le fatum m'a expressément réservé cette horreur à cet endroit, dans la partie presque la plus charmante de mon monde. Je me tiens à la porte de sortie de la vie et j'envie tous mes camarades d'esprit morts qui ont été épargnés par cette expérience. Je pleure. Que l'on ne se heurte pas au mot pleurer. Les plus grands héros de l'Antiquité, dont Périclès, n'en ont pas eu honte. De Dresde, de son art délicieusement régulier en musique et en paroles, des fleuves magnifiques ont coulé à travers le monde, et même l'Angleterre et l'Amérique s'en sont désaltérées. L'ont-ils oublié ? J'ai presque 83 ans et je me tiens devant Dieu avec mon héritage, qui est malheureusement impuissant et ne vient que du cœur, c'est la prière que Dieu aime, purifie et clarifie les hommes pour leur salut plus que jusqu'à présent ».

La catastrophe de Dresde a été suivie d'une attaque terroriste sur Chemnitz. Pour cela, l'ordre suivant fut donné à la première flotte de bombardiers : « Cette nuit, Chemnitz est votre objectif. Nous attaquons les réfugiés qui s'y rassemblent, en particulier après l'attaque de Dresde de la nuit dernière ».

Pour le 50e anniversaire du désastre de Dresde, les médias publics ont entendu le chiffre revu à la baisse de 35 000 morts. Il s'agit du nombre de corps entièrement identifiés. De très nombreux corps étaient momifiés ou réduits en poussière. Le nombre réel de morts était bien plus élevé. Le chef de la police de Dresde de l'époque annonçait : « Jusqu'au 2 mars 1945 au soir, 202 040 morts, principalement des femmes et des enfants, ont été retrouvés. Il faut s'attendre à ce que ce chiffre atteigne 250 000 morts. Parmi les morts, seuls près de 30 % ont pu être identifiés ».

Après la mort de Helmut Möckel, j'ai pris le commandement de la première brigade de destruction de chars. Ce n'était que nominalement le cas. De facto, la brigade était dirigée par l'Oberbannführer Otto Kern, qui avait déjà remplacé Helmut Möckel. Ma responsabilité était l'effort de guerre de toute la jeunesse dans ce qui restait du Reich, pour lequel je devais toujours rester présent et disponible. Quelques jours après l'attaque de Dresde, la brigade a été transférée à Zossen, au sud de Berlin, où se trouvaient les quartiers du chef d'État-major général de l'armée de terre. J'y ai rendu visite à la brigade, à laquelle s'était jointe une unité qui avait fait ses preuves dans la bataille de Görlitz. J'ai pu remettre la Croix de fer de 2e classe à certains membres. À Zossen, j'ai rendu hommage au chef d'État-major général de l'armée de terre, le général-major Guderian. Il me conduisit à la carte et me montra un vide à l'est qui, selon lui, devait absolument être comblé par des troupes du front ouest. Il a parlé de la nécessité de rapatrier l'armée de Kurland. Cela me parut évident. Le Führer avait décidé de ne pas le faire, me dit Guderian. Le mot « guerre perdue » n'avait pas été prononcé au cours de cette conversation. Un bon mois plus tard, le 28 mars 1945, Hitler recommanda à Guderian, après une dure discussion, de partir en congé de santé. Le chef de char et chef d'État-major général de l'armée, très apprécié et hautement éprouvé, quitta le navire. À mon grand regret également.

C'est à peu près à cette époque, vers la fin février, que le Ministre de l'armement Speer m'a invité à son bureau pour un petit déjeuner de travail. J'étais accompagné de mon collaborateur Heinrich Hartmann. Les événements de la guerre depuis la démonstration d'armes à Rechlin m'ont obligé à lui demander à nouveau si la guerre pouvait encore être gagnée. Il répondit par l'affirmative à ma question. Après m'avoir salué, Heinrich Hartmann, qui m'attendait dans le vestibule, a voulu savoir en premier lieu comment Speer s'était exprimé sur cette question qui nous brûlait les lèvres. Soulagé, j'ai pu lui dire : « Il a encore dit 'oui' ». Le 18 mars 1945, Speer a déclaré la guerre perdue dans une lettre adressée à Hitler. Je considérais que

les mesures prises par Speer contre l'ordre de « terre brûlée » pour la survie du peuple étaient justes. Après l'entretien avec Albert Speer, j'ai donné l'ordre de constituer une brigade de destruction de chars dans chaque région à partir de la classe d'âge la plus âgée restante des JH et d'intégrer davantage l'instruction au combat rapproché de chars dans l'entraînement militaire élargi dans les camps de WE. L'appel « L'ennemi est chez nous » me l'imposait. En tant que directive, qui avait été convenue avec la direction du Volkssturm allemand, j'ai annoncé que l'engagement des unités de combat rapproché de chars sur la ligne de combat principale devait être interdit et que le combat contre les chars ne devait avoir lieu que lorsqu'ils avaient franchi notre ligne de front. L'utilisation de ces unités de la Troisième Armée à des fins d'infanterie a été refusée.

Dans la pratique, cette directive a donné lieu à des conflits lorsque, dans des situations de crise, des chefs militaires souhaitaient engager les unités de combat rapproché de chars dont ils avaient la charge à des fins d'infanterie. Dans ces situations, les chefs JH m'appelaient, car ils se voyaient menacés d'une procédure de cour martiale s'ils refusaient un tel ordre. Je les ai confortés dans leur position. De tels cas se sont produits par exemple à Düren et lors de la prise des ponts de Remagen par les Américains. Ce cas est même remonté jusqu'au Führer, qui a tranché dans notre sens.

Des unités de la 1ère brigade d'extermination de chars ont été stationnées en mars dans la banlieue est de Berlin, dans la région de Fürstenwalde/Francfort-sur-l'Oder, de part et d'autre de l'autoroute du Reich, et directement subordonnées à la 9e armée du général d'infanterie Busse. Nous sommes restés en contact avec lui. La collaboration était très bonne. Le commandant en chef du groupe d'armées de la Vistule, Heinrich Himmler, s'est engagé à défendre nos intérêts. Le 6 mars, il a envoyé un télex au général Busse, dans lequel nous lui demandions d'ordonner au chef des pionniers auprès de l'AOK 9 que les jeunes soient affectés en bloc dans la section de barrage concernée. Si on les répartissait entre les anciens Landser et les Volkssturm, l'éducation en pâtirait et ils s'habitueraient au vieil esprit paresseux du Landser et aux vieilles ruses du Landser. Le 7 mars 1945, le général Busse répondit à cette question dans un télex :

> *« Lors d'un entretien avec le Reichsjugendführer Axmann, il a déjà été décidé que les jeunesses hitlériennes seraient engagées en groupes fermés sous leurs chefs dans la zone interdite de l'armée. Je considère qu'il est de mon devoir le plus noble de m'occuper tout particulièrement de cette précieuse relève et de veiller à sa formation continue, à son utilisation appropriée et à son encadrement ».*

Avec l'Obergebietsführer Dr. Schlünder, j'ai mené des inspections au cours desquelles nous avons visité des unités du Troisième Rassemblement dans leurs positions. Nous sommes alors tombés sur de larges tranchées antichars dans l'avant-terrain oriental, dans lesquelles les jeunes se tenaient isolés, à une grande distance latérale, comme en position perdue. Nous l'avons signalé au commandement de l'armée et les garçons ont été immédiatement retirés. Le poste de commandement de la brigade se trouvait à Bad Saarow, dans la villa du Dr Robert Ley et les maisons voisines. L'équipage pouvait se servir de la bibliothèque et des réserves disponibles et les utiliser. La brigade n'a jamais été engagée en bloc. Certaines unités étaient subordonnées aux formations qui décidaient de l'engagement militaire. Les commandos de chars devaient toujours être mobiles.

Peu avant Pâques, j'ai participé à Straußberg à une cérémonie de prestation de serment du troisième convoi, organisée par le SS-Obergruppenführer Berger, le chef d'État-major de Himmler pour le Volkssturm. Ensemble, nous sommes retournés à Berlin en voiture et sommes tombés à l'est de Berlin dans la phase décroissante d'une attaque aérienne que nous pouvions déjà observer de l'extérieur lors de notre approche. Dans le ciel, nous avons repéré deux bombardiers qui avaient été abattus et dont les pilotes avaient été parachutés. Ils ont dû atterrir dans une partie de la forêt que nous traversions. Nous avons commencé à chercher et avons découvert un pilote américain agenouillé derrière un gros tronc d'arbre. Je n'oublierai jamais l'expression de terreur sur son visage lorsqu'il a vu l'uniforme SS. Il a peut-être cru que sa dernière heure était venue. Nous l'avons emmené dans une voiture ouverte. Le quartier est de la ville était en feu et plusieurs maisons étaient détruites. Des citoyens indignés, des femmes en pleurs. Comme les rues étaient partiellement bloquées par des débris, nous devions rouler lentement au pas. C'est ainsi que la population en colère a découvert le pilote américain dans notre voiture. En passant devant, j'ai entendu des cris :

« On voit une fois de plus qu'ils sont tous de mèche là-haut ». Cet incident m'a fait comprendre la différence entre le comportement du témoin d'une attaque aérienne à distance et la réaction de la personne concernée qui venait de perdre un proche dans l'attaque et qui, sous le choc, a agi sous le coup de l'émotion en se faisant justice elle-même. Berger était chef du service des prisonniers de guerre dans les derniers mois de la guerre. Il a livré le pilote américain au camp de prisonniers. Les pilotes américains n'ont pas oublié son comportement correct. Après la guerre,

Gottlob Berger a reçu la visite du général américain de l'armée de l'air Delmar T. Spivey, qui lui a remis une résolution de remerciement d'anciens participants et prisonniers de guerre. Après la mort de Berger, une plaque de bronze portant l'inscription suivante a été remise aux survivants :

« En mémoire de Gottlob Berger, général de la Waffen-SS, qui a protégé et soigné les prisonniers de l'U.S. Air Force pendant la Seconde Guerre mondiale. Delmar T. Spivey, Major.Gen. U.S. Air Force ». Dans les derniers jours de mars ou les premiers jours d'avril 1945, le Dr Goebbels m'a appelé pour me demander de participer en tant qu'assesseur à une enquête concernant le commissaire du Reich pour la santé publique, le professeur Dr Brandt. J'ai demandé à être dispensé de cette mission, justifiant ma demande par le fait que j'étais surchargé de travail pour des tâches liées à la guerre. Le Dr Goebbels m'a alors expliqué que ma participation à l'enquête avait été ordonnée par le Führer en personne. J'ai suivi cette instruction de Hitler. Plus tard, on a pu lire dans la littérature que j'avais été président d'un tribunal d'exception. Ce n'est pas vrai. Le professeur Brandt était un chef SS, et l'enquête a donc été menée sous la présidence du SS-Obergruppenführer Berger. Un Obergruppenführer SA, je crois qu'il s'appelait Gräntz, et moi-même étions assesseurs. Lors de l'interrogatoire, il a été constaté ce qui suit : Brandt avait emmené sa femme à Bad Liebenstein en Thuringe, ville déclarée hôpital militaire et déjà située dans le no man's land, et ce contre l'opposition expresse du commandant de combat local. Madame Brandt était la collaboratrice assermentée de son mari en sa qualité de mandataire pour la guerre des gaz et des bactéries. Selon le rapport du commandant de combat, elle aurait emporté avec elle les dossiers correspondants, ainsi qu'une note sur un entretien avec Hitler concernant la conservation ou la destruction de papiers secrets et de brevets. Auparavant, le couple Brandt avait accepté une invitation de Hitler à résider à l'Obersalzberg. Au lieu de cela, ils se sont rendus à Liebenstein, une ville directement menacée par l'ennemi.

La commission d'enquête a vu dans ce comportement une déloyauté personnelle envers le chef d'État et le commandant suprême de la Wehrmacht, d'autant plus que Brandt avait été très fortement sollicité par Hitler. Selon les lois de la SS, la déloyauté personnelle était passible de mort. Nous avons cependant fait savoir au Dr Goebbels qu'il y avait des dirigeants politiques de haut rang qui avaient commis des délits encore plus graves sans être condamnés. Tant que cela n'avait pas été fait, on ne pouvait pas non plus condamner à mort un homme comme Brandt. Nous n'avons pas prononcé de jugement. C'est pourquoi je ne voyais pas non plus dans

ma participation à cette enquête une fonction dans le cadre d'une cour martiale. Le fait est que Brandt n'a pas été condamné à mort par des Allemands, mais sur la base d'un verdict du Tribunal militaire international de Nuremberg. Ce n'est que bien plus tard que j'ai eu connaissance des tensions qui existaient dans l'entourage de Hitler entre le médecin traitant, le Dr Morell, et le professeur Dr Brandt. Ce dernier n'était pas d'accord avec les méthodes de traitement de Morell et le disait ouvertement. C'est probablement la raison pour laquelle il a été mis en congé. Si j'avais su cela à l'époque, avant l'enquête, j'aurais vu les choses différemment. Les lettres que Brandt a écrites à sa famille avant son exécution le 2 juin 1948 m'ont beaucoup ému.

Au cours de la dernière phase de la guerre, le SS-Obergruppenführer Prützmann est venu me voir dans mon service. Il était le représentant de Himmler pour le Werwolf [quartier général de Hitler – NdT]. Il me proposa de nommer les chefs régionaux des Jeunesses hitlériennes comme délégués du Werwolf. J'ai rejeté cette proposition, estimant que chacun devait prendre cette décision en son âme et conscience. Prützmann fut déçu. On m'a rapporté après coup de Potsdam et de Vienne que Prützmann avait annoncé lors d'une réunion qu'il devait désormais faire passer la publicité pour le Werwolf au sein des Jeunesses hitlériennes devant la direction des Jeunesses du Reich. C'est ainsi que des membres de la Jeunesse hitlérienne se sont engagés ici et là en faveur du Werwolf. Contrairement à l'opinion répandue selon laquelle j'aurais donné des ordres en ce sens, je constate que je n'ai jamais donné de telles instructions, ni oralement ni par écrit. Si je l'avais fait, j'aurais certainement été inculpé à Nuremberg et j'aurais dû en assumer les conséquences.

L'avancée de l'armée rouge vers la frontière du Reich allemand nous a contraints à rapatrier nos installations communautaires et nos camps dans les régions non menacées. Comme l'ennemi avançait rapidement, il fallait utiliser la voie maritime pour évacuer la population de Prusse orientale et de Dantzig-Prusse occidentale. L'espace de transport disponible était limité. Néanmoins, les nombreux réfugiés ont pu être mis en sécurité à temps. Une grande performance de la marine de guerre et de la marine marchande ! Les dirigeants des JH se sont également efforcés d'utiliser cette voie de transport pour le rapatriement des jeunes. C'est ainsi que deux Bannführer de Danzig-Prusse occidentale prirent contact avec le commandant de la marine de Heia et obtinrent que 1 500 jeunes du camp d'entraînement à la défense de Heisternest, qui n'entraient pas en ligne de compte pour un engagement dans le Volkssturm en raison de leur formation encore

insuffisante, soient d'abord emmenés sur l'île danoise de Bornholm à bord de sous-marins. D'après les rapports, l'esprit et l'humeur des jeunes étaient encourageants malgré les risques encourus dans l'espace restreint à l'avant et à l'arrière des embarcations.

De grandes difficultés ont dû être surmontées, notamment lors du retour au domicile familial des millions de garçons et de filles évacués depuis l'automne 1940 des zones de détresse aérienne vers des régions non dangereuses. Entre-temps, les conditions s'étaient détériorées en ce qui concerne les possibilités de circulation et de transport, la mise à disposition de guides et le facteur temps. Néanmoins, cette mesure a pu être menée à bien sans grandes défaillances – un grand mérite pour les jeunes chefs et les enseignants qui y ont participé.

Le 24 février 1945, la dernière réunion des Gau et des Reichsleiter avait eu lieu à la chancellerie du Reich en présence d'Adolf Hitler. Sa condition physique inquiétait beaucoup les participants. Il arriva courbé et les membres tremblants au milieu de ses anciens compagnons d'armes. C'était la première fois que je l'entendais parler de son propre état. Il s'exprima d'une voix ferme et gutturale :

> *« Ma main tremble, mais mon cœur ne tremble pas. Tout comme il n'a pas tremblé il y a 25 ans, lorsque je me suis levé avec un petit groupe de fidèles pour réparer les injustices commises contre l'Allemagne... Pendant douze ans, nous avons été au sommet du pouvoir... Si le destin veut que nous disparaissions, nous pouvons tout de même dire que nous avons osé l'extrême pour notre peuple... Mais si nous sommes, chacun à notre place, très courageux et que nous nous battons jusqu'à l'extrême, le destin peut encore basculer... ».*

Mais ses paroles n'ont pas suscité l'élan et l'espoir qu'elles avaient suscités auparavant. Les Gauleiter repartirent dans leurs régions d'origine, accablés et très sérieux. C'était la dernière fois que je rencontrais mon prédécesseur Baldur von Schirach dans la salle mosaïque de la chancellerie du Reich. Son gau de Vienne est tombé sous les coups de boutoir des Soviétiques le 13 avril. Là aussi, le troisième contingent de la Jeunesse hitlérienne avait combattu très courageusement au sein du Volkssturm, comme ce fut le cas à l'Est et à l'Ouest.

Un événement de la bataille en Poméranie est remarquable. Un commando de chasseurs de chars de la Jeunesse hitlérienne a été mis en marche de Stettin vers Pyritz afin d'y stopper l'approche de l'armée rouge. Le chef du commando Rudolf Krause en a parlé dans son livre *Noch vierzig Kilometer bis Stettin* [Encore quarante kilomètres jusqu'à Stettin] :

« Près d'Altdamm, nous rencontrons des colonnes d'élèves de l'école 'Adolf Hitler' qui marchent de manière disciplinée en direction de Stettin. Nous nous saluons dans un esprit de camaraderie. Lorsque les garçons entendent parler de notre mission, une quarantaine d'élèves plus âgés se joignent spontanément au commando de chasse. Ces volontaires venaient pour la plupart de l'école Adolf Hitler de Tilsit, du château de l'ordre de Krössinsee en Poméranie ».

En effet, le Jagdkommando avait réussi à stopper l'avancée des Russes. Seize jeunes hitlériens ont été tués. Le commandant de l'unité de l'armée de terre, le colonel Weiß, dans l'unité duquel le troisième convoi était engagé, prit congé de ces jeunes soldats avec les mots suivants :

« Vous, mes jeunes camarades, avez également défendu à Pyritz la ville de Stettin, distante de seulement 40 kilomètres. Grâce à votre engagement courageux, de nombreux transports de réfugiés et de blessés ont pu atteindre sans danger la rive ouest salvatrice par les ponts de l'Oder ces derniers jours ».

Le combat n'avait pas été vain et inutile, contrairement à ce que l'on entend si souvent dire des jeunes soldats du Volkssturm.

Dans la première moitié du mois d'avril, j'ai rendu visite au maréchal Model, vénéré par ses soldats, à son poste de combat dans le chaudron de la Ruhr qui se dessinait. Nous avons parlé de l'utilisation de la Troisième Armée dans la situation actuelle. Les unités JH de Cologne et de Düsseldorf devaient être affectées aux divisions de Volksgrenadier. Cependant, seule une utilisation à court terme de deux jours était envisageable. Le 15 avril, les unités ont été renvoyées chez elles, car il y avait des doutes quant à la responsabilité d'une mission de combat à long terme. Certains garçons avaient abattu plusieurs chars américains et avaient été décorés pour cela.

Le 16 avril, j'étais à nouveau en mission d'inspection dans la région de Fürstenwalde/Francfort-sur-l'Oder. Mon chemin m'a également conduit auprès du commandant de la 9e armée, le général Busse. Pendant mon séjour, le nouveau commandant en chef du groupe d'armées Weichsel, qui avait remplacé Heinrich Himmler en mars sur les conseils du colonel général Guderian, s'est présenté au quartier de campagne. Il était venu sans grande escorte et informa le général Busse de son point de vue sur la grande attaque des Soviétiques qui avait eu lieu sur tout le front. De là, je me suis rendu au groupe de combat Gutschke du troisième convoi des JH, qui avait pris position dans la région de Biegen/Jacobsdorf/ Petersdorf. Dans un premier temps, nous avons réussi à stopper les assauts répétés de l'ennemi. L'unité de Gutschke a ensuite été écrasée plus au sud par la supériorité numérique de l'ennemi. Le commandant de combat a été tué avec nombre de ses camarades. Sur le chemin du retour vers Berlin, je n'ai

pas pu transmettre de bonnes nouvelles à l'État-major de la 1ère brigade d'extermination de chars à Bad Saarow. Ces jours-là, je me suis rendu une nouvelle fois dans la région de Müncheberg-Prötzel, où nos unités avaient dû se replier devant la supériorité numérique des Russes. Une fois encore, j'ai séjourné dans la maison de mon grand-père à Freudenberg, où ma mère était née. Je n'ai revu ce village que près de cinquante ans plus tard.

Le 19 avril 1945, la veille du 56e anniversaire d'Adolf Hitler, les garçons et les filles de dix ans étaient traditionnellement admis dans le Jungvolk et dans l'Union des jeunes filles. Les années précédentes, la cérémonie d'intronisation avait lieu dans la grande salle du château de Marienburg, dans l'est du Reich. Elle se trouvait désormais depuis longtemps aux mains de l'ennemi. La cérémonie de cette année a donc été célébrée dans la salle de la coupole du Reichssportfeld de Berlin. Nous avions pris toutes les mesures préventives en cas d'attaque aérienne. Ce fut notre dernière manifestation du Reich. La salle en amphithéâtre de la Kuppelsaal était remplie jusqu'à la dernière place. Ce n'était plus l'uniforme qui déterminait l'image. Les garçons portaient des chemises blanches et les filles des chemisiers blancs. De leurs voix claires, ils chantaient les chansons de la jeunesse. L'orchestre de chambre de la Jeunesse hitlérienne de Berlin jouait. Ici, c'était la paix, alors que dehors, on entendait déjà le grondement du front qui s'approchait. J'ai eu beaucoup de mal à trouver les mots justes ce jour-là. Où trouver l'espoir ? Parmi nous se trouvaient également des combattants de 16 et 17 ans de nos brigades de combat rapproché de chars, qui avaient déjà été blessés et décorés pour leur bravoure. J'étais avec eux deux jours auparavant, lorsque les Soviétiques avaient lancé une grande attaque sur Berlin depuis la région de Francfort-sur-l'Oder et les Seelower Höhen, sous un feu d'artillerie massif et intense. Je les avais choisis pour le détachement des Jeunesses hitlériennes à l'occasion de l'anniversaire du Führer. L'après-midi, j'ai rencontré mon collaborateur, l'Obergebietsführer Dr. Rainer Schlösser, devant notre bureau Am Kaiserdamm 86. Nous avons fait les cent pas devant notre bureau, en parlant de ce qui nous avait tant émus parmi les jeunes gens et les jeunes filles aux yeux brillants qui nous faisaient confiance. Rainer m'a dit à la fin : « Je reste à Berlin. Maintenant, il n'y a plus qu'une chose à faire : 'Junker, meurs décemment' ». C'est ainsi que nous nous sommes quittés. Après la débâcle, j'ai entendu dire qu'il avait été liquidé avec d'autres membres du Volkssturm par les Soviétiques dans la cour du ministère de la Propagande, d'une balle dans la nuque. À minuit, je me suis rendu à la maison de la radio, Masurenallee, et

j'ai adressé sur toutes les chaînes les félicitations de la jeunesse à Adolf Hitler.

L'après-midi du 20 avril, je me suis retrouvé avec notre délégation dans le jardin de la chancellerie du Reich. Une unité de l'armée de Kurland et de la division SS « Frundsberg » s'y était présentée. Notre délégation s'est placée entre eux. Hitler est sorti du bunker avec le Dr Goebbels, Heinrich Himmler, Albert Speer et Martin Bormann. Hermann Göring n'était pas là, il était allé voir Hitler auparavant. J'ai fait mon rapport au Führer. Puis il marcha avec moi le long du front du détachement. Il marchait légèrement courbé et tenait ses mains tremblantes croisées dans le dos. Il a prononcé un bref discours. Il a comparé notre peuple à un patient gravement malade pour lequel la science dispose encore d'un médicament salvateur. Mais il est essentiel que le patient conserve sa volonté de vivre. La bataille de Berlin doit être gagnée. Il a conclu ses paroles en criant : « Heil euch ! » Le silence s'installa. Pas de réponse, un signe d'ébranlement. L'ennemi se trouvait déjà à quelques kilomètres de là. Ce qui était étonnant, c'était la force de volonté et la détermination qui émanaient encore de cet homme. Tout le monde était sous son emprise, moi y compris.

Les dernières photos et images filmées de Hitler et de la délégation de la JH sont toujours référencées au 20 avril 1945. Ce n'est pas le cas. Elles se réfèrent à une autre réception d'une délégation des JH par Hitler. Cette réception était initialement prévue pour le 19 mars 1945, mais elle n'a eu lieu que le 20 mars 1945. À l'époque, je recevais quotidiennement des informations sur les engagements extrêmement courageux et volontaires des jeunes. J'ai pensé qu'il fallait récompenser ces jeunes courageux en les présentant au Führer et au commandant suprême de la Wehrmacht. À cette occasion, on pouvait en même temps lui faire comprendre de manière convaincante que notre dernier contingent était déjà sur le terrain. C'est ainsi qu'a eu lieu la réception du 20 mars, d'où proviennent donc les dernières images et les derniers films avant la mort de Hitler.

J'ai une autre correction à apporter, bien plus importante : parmi les membres les plus âgés et les plus grands de la délégation du 20 mars se trouvaient également deux jeunes, âgés de douze et seize ans. C'est sur eux que s'est concentré l'intérêt des médias dans l'après-guerre, qui voulaient ainsi prouver que des enfants de 12 et 13 ans étaient déjà poussés à la guerre. Comme ce n'est pas le cas, je voudrais raconter brièvement l'histoire de ces deux garçons. Dans le détachement se trouvait effectivement un Jungvolkführer de 12 ans. Il s'agissait d'Alfred Czech, originaire de

Goldenau en Haute-Silésie. Il l'a lui-même raconté dans le *Sudetendeutsche Tageszeitung* des 17 et 18 mars 1945 :

> *« Fin janvier, alors que les bolcheviques avaient réussi une percée, mon père a observé à la jumelle un soldat blessé qui reculait en rampant. J'ai immédiatement attelé nos deux chevaux au traîneau, j'ai chargé une luge à bras et je suis parti jusqu'à la prochaine hauteur. Là, seul, je suis allé chercher le blessé avec le traîneau à bras pour le mettre dans la benne à cheval. Je l'ai fait quatre fois, amenant ainsi douze blessés au poste de secours ».*

Pour cela, un général lui a décerné la Croix de fer de deuxième classe. Il a également reçu une montre en or parce que, grâce à sa vigilance, il a permis à la police de capturer et de démasquer comme espion un caporal-chef qui prenait des photos, qui portait l'équerre de son grade au mauvais bras et qui parlait un allemand approximatif. Ce garçon n'avait donc pas été poussé à partir à la guerre, mais avait décidé volontairement d'agir.

Le jeune homme de 16 ans était Willi Hübner, né en 1928 près de Lauban en Basse-Silésie. Il était le troisième de quatre fils d'un serrurier ferroviaire, membre du Jungvolk et des Jeunesses hitlériennes. Jusqu'en novembre 1944, il avait creusé des tranchées antichars et des tranchées de tir avec la JH à la frontière germano-polonaise. Lorsque les combats ont commencé autour de Lauban le 16 février 1945, le commandant de combat a déplacé le JH à 20 kilomètres en arrière du front. Mais Willi Hübner est resté de son propre chef. Comme il connaissait chaque chemin et chaque passerelle de la région, il s'est proposé au commandant de combat comme informateur. Lorsqu'un homme marié devait partir en mission d'information, Hübner se portait volontaire pour cette mission. Lorsque les unités allemandes ont repris Lauban aux Soviétiques, le Dr Goebbels a rendu visite à la troupe. C'est à cette occasion que le brave Melder lui a été présenté. J'ai inclus Hübner dans le détachement pour la réception chez Adolf Hitler. Tels sont les faits réels, que le journaliste du Stern Jochen von Lang avait établis en détail après la guerre. Willi Hübner n'a pas non plus été poussé vers la guerre, mais s'est porté volontaire de son propre chef pour s'engager.

Comme je ne l'ai appris qu'après la fin de la guerre, le Ministre de l'armement Speer avait déclaré la guerre perdue dans sa lettre du 18 mars 1945 à Hitler. Le 19 mars, Hitler a émis l'ordre "Terre brûlée". Selon cet ordre, toutes les installations industrielles et d'approvisionnement à l'intérieur du territoire du Reich qui pourraient servir à l'ennemi devaient être détruites avant le retrait des troupes. Par les dispositions d'exécution du Haut Commandement de la Wehrmacht du 30 mars 1945 et les

compléments ultérieurs, cet ordre fut de facto annulé. Le jour de notre réception, Hitler était soumis à un stress extrême et s'est retiré immédiatement après. C'est pourquoi ma tentative de lui faire part de mes inquiétudes a échoué. La réunion a été reportée au 20 avril.

Alors que les plus proches collaborateurs félicitaient le Führer, je me trouvais près de Himmler et j'ai entendu ses mots : « Mon Führer, félicitations pour votre anniversaire, également au nom des SS, et tous nos vœux ». Pour moi, cela sonnait froid et sans engagement. Le 22 mars 1945, Hitler avait rappelé Himmler du commandement du groupe d'armées de la Vistule et l'avait remplacé par le colonel général Heinrici. Les relations entre ces deux hommes s'étaient-elles refroidies depuis ? me suis-je demandé.

Après les félicitations, Hitler s'est tourné vers moi : « Vous vouliez me parler, descendez avec moi ». Il est retourné avec moi au bunker. Le docteur Goebbels, Himmler et Bormann sont restés avec moi. Ce que j'avais à dire était très mal adapté à un anniversaire qui devait être le dernier. Je dus être bref et commençai : « Mon Führer, la jeunesse proteste contre le fait que de nombreuses autorités du Parti les appellent à la lutte finale, mais ne se placent pas elles-mêmes à la tête de cette lutte ». – « Citez un exemple », m'interrompit-il. J'ai mentionné le Gauleiter Wächtler de la Marche orientale bavaroise qui, selon les rapports des dirigeants des JH, avait quitté prématurément sa capitale de Gau à l'approche de l'ennemi et s'était par ailleurs comporté de manière inappropriée pendant la guerre. « Dans ce cas, j'ai déjà fait un exemple », a déclaré Hitler. À ce moment-là, je ne savais pas que Wächtler avait entre-temps été abattu. J'ai appris par un manuscrit non publié de mon camarade, le Dr Helmut Stellrecht, que le Gauleiter Wächtler s'était exprimé à l'égard du chef du JH qui l'avait accompagné dans sa dernière marche :

« Si nous avions vécu et agi comme les jeunes, nous n'aurions pas connu cette fin ». J'ai ensuite évoqué les divergences entre Bormann et moi sur la question de l'assurance de la relève pour la direction du Parti. On ne pouvait pas demander aux Bannführer de la JH qui avaient fait leurs preuves au front et qui avaient enrichi leur expérience par des tâches variées, de recommencer tout en bas de l'échelle du Parti. Bormann se défendit en disant qu'il avait pris tel ou tel chef de JH à la chancellerie du Parti pour l'informer et le former. Hitler mit brusquement fin à l'entretien et se tourna vers moi en me demandant : « À l'avenir, contactez-moi tous les jours ». J'étais ainsi congédié. J'aurais souhaité que cette invitation à me présenter quotidiennement soit faite beaucoup plus tôt. Comme dans d'autres cas, je me suis dit : tout arrive trop tard.

Le 20 avril, le Reichsmarschall Göring se rendit à Berchtesgaden avec l'approbation de Hitler. Il confia cependant la responsabilité du sud au maréchal Kesselring. Il confia la responsabilité du nord au grand amiral Dönitz. Dans les heures qui suivirent, l'exode de nombreux fonctionnaires du Parti, de l'État et de l'administration commença. Pendant qu'ils partaient, je m'installai temporairement dans le bunker et y vécus les derniers jours du Führer, la chute de Berlin et du Reich.

Le 20 avril, j'avais remarqué que l'on ne parlait plus des nouvelles armes. Au lieu de cela, on espérait que l'armée Wenck allait terroriser la capitale du Reich de l'extérieur. Lors de ma visite à l'automne 1944, j'avais fait la connaissance du général Wenck, chef du département des opérations, au quartier général du chef d'Etat-major général de l'armée de terre, le colonel général Guderian, et j'avais acquis une grande confiance en lui. Je réfléchissais maintenant à la manière dont l'armée pourrait rejoindre la capitale du Reich depuis le sud-ouest. Teltow, Wannsee et Krampnitz s'offraient à moi depuis Potsdam. Dans ce dernier cas, il faudrait passer les ponts sur la Havel à Spandau-Pichelsdorf.

Je traversais quotidiennement les ponts de Pichelsdorf pour me rendre de mon appartement au bureau Am Kaiserdamm 86, aujourd'hui Heerstraße. Je voyais maintenant ces ponts d'un autre œil. Les soldats n'y étaient pas stationnés. J'ai simplement découvert un homme du Volkssturm à qui j'ai demandé quelle était sa mission. Il me parla de détonateurs installés dans les ponts et qu'il devait surveiller. Je savais que les Soviétiques auraient pu prendre ce pont d'un coup de main. Je pensais qu'il s'agissait d'une position clé, notamment au cas où l'armée Wenck atteindrait Berlin.

Je me suis immédiatement rendu au Führerbunker pour signaler mon observation et j'ai été immédiatement admis auprès de Hitler. Il était en train de faire le point sur la situation. J'ai été consulté et j'ai fait part de mes préoccupations. Hitler a immédiatement compris l'importance de ces ponts pour la défense de Berlin. Il s'est adressé au général Weidling, le commandant du LVI Panzerkorps, qui a ensuite été nommé par Hitler Kampfkommandant de Berlin. Il lui ordonna de sécuriser militairement les ponts de Pichelsdorf. « Mon Führer », rétorqua Weidling, « je n'ai plus de troupes à ma disposition ». Le chef d'Etat-major général, le général Krebs, ajouta : « Toutes nos forces sont déjà engagées, mon Führer ». Sur ce, Hitler se tourna vers moi. « Et vous, Axmann ? Avez-vous une autre unité que nous pourrions déployer là-bas ? » Je répondis : « Il y a encore un bataillon JH dans le Reichssportfeld ». Mais il n'était formé et équipé que pour le combat rapproché contre les chars et ne disposait pas d'armes lourdes. Il a

alors ordonné qu'un canon antiaérien de 8,8 centimètres soit envoyé de l'Adolf-Hitler-Platz, l'actuelle Theodor-Heuss-Platz, vers les ponts de Pichelsdorf. Il n'y est jamais arrivé.

Après la guerre, on m'a reproché de ne pas avoir caché à Hitler l'existence de cette unité JH et d'avoir exécuté cet ordre. Mais je ne pouvais pas mentir au Führer. Il était mon chef d'État et le commandant suprême de la Wehrmacht, en même temps que la figure de proue de la jeunesse qui portait son nom. En tant que chef de la jeunesse, en tant que soldat, en tant qu'officier et fonctionnaire suprême, j'avais prêté serment au Führer et au Chancelier du Reich en invoquant le Tout-Puissant. Après la guerre, on a même mis en doute le fait que j'aie reçu cet ordre. C'est pourquoi j'avais demandé à un témoin de cette réunion de faire une déclaration à ce sujet. Ce témoin était l'adjudant de l'armée de terre auprès du commandant suprême de la Wehrmacht, le major et titulaire de la croix de chevalier Willy Johannmeyer, qui a confirmé les informations que j'avais données. Le Rittmeister Gerhard Boldt, qui s'occupait des ordres sortants pour Berlin et Potsdam auprès du chef d'État-major général de l'armée de terre, a également fait une déclaration sous serment à ce sujet.

J'ai confié le commandement du bataillon des ponts de Pichelsdorf au chef principal de la direction de la jeunesse du Reich, l'Obergebietsfuhrer Dr Ernst Schlünder. Il était le plus ardent défenseur d'une formation militaire adaptée à la jeunesse. À 16 ans, il s'était porté volontaire pour participer à la Première Guerre mondiale et avait terminé capitaine à la retraite. En ce qui concerne la prudence dans la conduite des jeunes combattants, la responsabilité ne pouvait pas être en de meilleures mains. À plusieurs reprises, le commandant de combat de Berlin, le général Weidling, a constaté lors des réunions de situation avec Hitler que les JH maintenait la position des ponts de Pichelsdorf contre l'assaut soviétique. Et ce jusqu'à la fin de la guerre, bien que des chars ennemis se trouvaient devant et derrière les JH sur la Heerstraße ! Après la guerre, de fausses informations alarmistes ont été diffusées à propos de cette bataille, avec en point d'orgue le fait que 5 000 jeunes hitlériens étaient tombés sur les ponts. Comme je l'ai dit, il s'agissait d'un bataillon. Il comptait 500 hommes, voire 600 dans le meilleur des cas, compte tenu des arrivées. Comment 5 000 personnes auraient-elles pu tomber, et sur les ponts ? Imaginez un peu ! Cela aurait été plus que le nombre de personnes engagées dans le troisième contingent du Volkssturm allemand dans tout Berlin. Goebbels, le commissaire de la défense du Reich, Otto Hamann, le chef régional des Jeunesses hitlériennes de Berlin, et moi-même étions bien placés pour le savoir. Il est probable

que ces affirmations inexactes soient dues à une erreur d'impression dans la brochure du Rittmeister Boldt, qui a été copiée par des écrivains et des journalistes, et qui est toujours présente dans les publications les plus récentes. Je ne peux pas imaginer que le Rittmeister Boldt ait fait ces déclarations intentionnellement, car c'est précisément grâce à ce groupe de combat des ponts de Pichelsdorf qu'il a pu s'échapper de Berlin en traversant la Havel. À moins qu'il n'ait approuvé les formulations de son écrivain fantôme Michael Hepp, qui voulait s'adapter aux attentes de l'esprit du temps. Les prétendues déclarations du Dr. Schlünder citées ne correspondent pas non plus à la vérité.

Dans les années soixante, j'ai parcouru une nouvelle fois avec le Dr Schlünder les positions boisées et vallonnées de son groupe de combat, qui offraient une très bonne couverture. Je l'ai interrogé sur les morts, dont il a chiffré le nombre à environ 70. Ce sont des pertes déplorables et suffisamment importantes. Des habitants de Pichelsdorf ont rapporté qu'ils avaient vu quelques morts et blessés sur les ponts.

Le Dr Schlünder a décrit quelques hussards de garçons aventureux qui avaient entrepris à leurs risques et périls une reconnaissance en direction de Staaken et avaient ramené des documents et des cartes du poste de commandement d'un officier supérieur soviétique. Sans être remarqué par les Soviétiques, son groupe de combat s'est déployé du 1er au 2 mai en direction de Ruhleben.

Du point de vue des événements de l'époque, l'engagement d'un groupe de combat sur les ponts de Pichelsdorf était nécessaire. Cela résultait du simple fait que le commandant de combat de Berlin, le général Weidling, avait prévu la sortie des soldats combattant à Berlin par les ponts de Pichelsdorf. Dans son ordre documenté, on pouvait lire :

« L'équipe de combat de Berlin se divise en trois groupes de combat de part et d'autre de la Heerstraße. Les ponts sur la Havel au sud de Spandau doivent être tenus sans tenir compte des pertes, afin de permettre aux groupes de combat qui s'échappent de se détacher.

Formation : groupe de combat I : 9e division de parachutistes avec le groupe de combat E subordonné. À droite et à gauche : 18e division d'infanterie blindée avec la masse des chars et canons d'assaut encore disponibles. Kampfgruppe II : unités résiduelles de la Waffen-SS avec des services SS et des unités de police. Dans ce groupe de combat, le Führer, sa suite ainsi que des hauts fonctionnaires participeront à l'évasion ... Groupe de combat III : division blindée 'Münchberg' et division SS 'Nordland'. Le groupe de combat du général Bärenfänger arrière-garde ».

Ce plan ne fut abandonné qu'après la destruction partielle des ponts de Pichelsdorf par des obus. C'est par cette tête de pont que les dernières nouvelles et testaments du quartier général étaient transmis au successeur de Hitler, le grand amiral Dönitz, et au maréchal Schörner. C'est ici que les civils qui voulaient quitter la capitale du Reich s'étaient vu ouvrir la voie vers l'extérieur. C'est ici que les jeunes combattants se sont distingués au prix de sacrifices, permettant à de nombreuses personnes de sauver leur vie.

Lorsque je me suis présenté au bunker le 23 avril, j'ai appris de l'entourage de Hitler que la veille, il avait pris la décision de rester à Berlin et de s'y réfugier. Hitler m'a entraîné dans une brève conversation au cours de laquelle je lui ai expliqué que des groupes de combat des JH assureraient également sa sortie de Berlin. Il a refusé. Il voulait rester à Berlin. Si les Russes s'emparaient de la capitale, il se tirerait une balle dans la tête. « Je préférerais tomber dehors », dit-il, « mais je ne peux plus me battre. Et négocier avec l'ennemi, c'est impossible pour moi. Ma personne est un obstacle. Quand je serai mort, d'autres pourront le faire, par exemple Göring ».

Lorsque je me suis présenté à Hitler le 24 avril, il m'a dit avec résignation : « Göring m'a quitté ». Cela m'a d'autant plus ébranlé que je devais penser à ses déclarations d'hier, selon lesquelles Göring pouvait négocier avec l'ennemi. Je suis resté sans voix. Hitler aussi rentra chez lui, courbé, sans un mot de plus. Je me souvins de ma dernière conversation avec Göring, le jour de son anniversaire à Karinhall, dans laquelle il m'avait demandé d'éliminer Martin Bormann. Instinctivement, mes soupçons se portaient maintenant sur Bormann. La direction de la jeunesse du Reich n'avait guère de contact personnel avec Göring. Il avait voté contre moi lors de l'attribution prochaine des pleins pouvoirs pour diriger l'effort de guerre de la jeunesse de manière centralisée. Je savais de la part de nos camarades aviateurs qu'ils étaient déçus par leur commandant en chef, car malgré des performances individuelles des plus courageuses, la Luftwaffe n'avait pas pu fournir une défense suffisante contre l'invasion de l'ennemi. Ils ne comprenaient pas non plus que Göring menait pendant la guerre la vie d'un homme de la Renaissance. Malgré tout, je ne pouvais pas croire que Göring avait quitté le Führer. Que s'était-il passé ?

L'après-midi du 23 avril, Bormann avait présenté à Hitler un télégramme de Göring de Berchtesgaden :

« Mon Führer ! Êtes-vous d'accord pour qu'après votre décision de rester au poste de combat dans la forteresse de Berlin, je prenne immédiatement en charge la direction

générale du Reich en tant que votre adjoint, conformément à votre décret du 29 juin 1941, avec une totale liberté d'action à l'intérieur et à l'extérieur ?

Si vous ne répondez pas avant 22 heures, je suppose que vous êtes privé de votre liberté d'action. Je considérerai alors que la condition de votre décret est remplie et j'agirai pour le bien du peuple et de la patrie. Ce que je ressens pour vous en ces heures les plus difficiles de ma vie, vous le savez, et je ne peux pas l'exprimer par des mots. Que Dieu vous protège et vous permette de venir ici le plus tôt possible malgré tout. Votre fidèle Hermann Göring ».

Je n'ai pris connaissance du contenu du télégramme qu'après 1945. Je n'étais pas présent lorsque Bormann a interprété ce télégramme. Je suppose que Bormann avait interprété ce télégramme comme un ultimatum et une trahison déloyale. De toute évidence, il voyait là une occasion favorable d'éliminer son adversaire. Hitler a démis Göring de toutes ses fonctions et a annulé le décret de succession. Bormann envoya en son nom un télégramme au commandement de la SS à Obersalzberg avec l'ordre d'arrêter Göring et de placer son Etat-major et ses conseillers en résidence surveillée. Le chef de la chancellerie du Reich, le Dr. Lammers, et le général de la Luftwaffe, Koller, en faisaient partie. Cet ordre fut exécuté.

Dans les archives, on trouve un exposé détaillé du Dr Lammers sur la manière correcte d'agir de Göring. Celui-ci s'est assuré auprès de lui que le décret successeur, disponible à Berchtesgaden, était toujours en vigueur. Le président du Sénat, le Dr Müller, de la chancellerie du Parti, était également présent. Alors qu'à Berlin, nous n'avions que des liaisons limitées avec l'extérieur, qui étaient de plus en plus rares, Göring voyait depuis le sud de l'Allemagne comment le cercle autour de la capitale du Reich se refermait de plus en plus. Il pouvait calculer sur ses doigts le moment où la liberté d'action de Hitler ne serait plus assurée. Il était de son devoir d'agir à temps. Lorsque j'ai rendu visite au Dr Lammers à Düsseldorf le 27 mai 1959, à l'occasion de son 80e anniversaire, il a confirmé que Göring avait agi correctement. Peu de gens savent que Göring a réussi à faire envoyer un message radio à Hitler après son arrestation. Il y parlait d'un malentendu et continuait à l'assurer de sa loyauté. C'est ce que j'ai appris en 1947 par le Brigadeführer Keilhaus du service de renseignement de la Waffen-SS au camp d'internement de Staumühle. Il avait lui-même examiné ce dernier message radio de Göring. Où et par qui ce message radio a-t-il pu être reçu à Berlin ?

La station radio de Bormann se trouvait à l'arrière de mon poste de combat dans la chancellerie du Parti, au 64 de la Wilhelmstrasse. Elle était encore en contact radio avec la forteresse encerclée de Breslau et quelques

îles de la Manche jusqu'à la fin de la guerre. C'est là que le message radio de Göring a dû arriver. Hitler ne l'a manifestement pas vu. Tout ce qui y parvenait était transmis à Martin Bormann. Vu son attitude envers Göring et après l'ordre d'arrestation, il n'était certainement pas intéressé par la transmission de ce dernier message radio. Hitler est donc mort en pensant que son premier homme d'État lui avait été infidèle. Or, à mon avis, cela ne correspondait pas aux faits. Göring l'a prouvé devant le tribunal des vainqueurs à Nuremberg. Il aurait été plus facile pour lui de se disculper en accusant le chef d'État mort. Il ne l'a pas fait, il a pris seul la responsabilité et l'a scellée par sa mort.

Les mauvaises nouvelles ne cessaient de tomber dans le bunker. J'ai appris la suivante le 25 avril, lorsque Hitler m'a dit : « Speer aussi m'a quitté ». Il n'a prononcé que cette phrase, sans s'exprimer davantage à ce sujet. J'ai deviné à quel point cela devait être dévastateur pour lui, car Speer n'était pas seulement son Ministre de l'armement compétent, mais aussi l'architecte en qui il se voyait, avec lequel il discutait amicalement des constructions de l'avenir lors d'heures de détente et qu'il aimait toujours voir entouré de sa famille dans son cercle le plus proche. C'est là aussi qu'un lien d'amitié très personnel avait été rompu. Ces événements concernant Göring et Speer m'ont également bouleversé. À cela s'ajoutaient les mauvaises nouvelles du front à l'avant de Berlin et bientôt aussi dans la ville, où il fallait téléphoner partout pour savoir où se trouvait l'ennemi.

La 9e armée du général Busse, qui devait marcher sur Berlin, avait été encerclée à l'ouest de Francfort-sur-l'Oder. Depuis le 21 avril, les obus de l'artillerie soviétique s'abattaient sur le centre-ville. Le 25 avril, les troupes soviétiques et américaines se sont rencontrées à Torgau, au bord de l'Elbe. L'Allemagne était divisée en deux. Dans le bunker, l'ambiance de la défaite commençait à se répandre. Lorsque des tirs à pleine puissance tombaient à proximité immédiate, la fumée et l'odeur de soufre s'infiltraient. Lorsque les ventilateurs s'arrêtaient, l'air était vicié et étouffant. La lumière artificielle transformait pour nous la nuit en jour et le jour en nuit, les notions de temps se brouillaient. Je n'étais que sporadiquement dans le bunker et toujours soulagé de retrouver l'air libre, mes camarades et les unités de JH qui se défendaient vaillamment. Et ce, même si le danger guettait partout à l'extérieur, que l'on trébuchait ici et là sur des débris dans des maisons bombardées, que l'on regardait dans les yeux creux des fenêtres de façades restées debout et que les souches d'arbres nues et calcinées du Tiergarten, autrefois verdoyant, annonçaient une vie anéantie.

Les employés de notre service sur le Kaiserdamm se préparaient à l'attaque des Soviétiques, qui progressaient le long de l'Avus, à travers la forêt de Grunewald, vers la Heerstraße et le Kaiserdamm. J'ai chargé le chef de l'office d'organisation Otto Würschinger de prendre les mesures de défense, et il est rapidement entré dans la bataille avec ses unités sur la Heerstraße. En son absence, c'est le chef de notre service juridique, Heinz Boldt, qui a pris le commandement de notre siège en mon nom. Il n'a exercé cette fonction que pendant une courte période, à la manière hambourgeoise et froide, alors que les chars soviétiques passaient déjà. Les dirigeantes du BDM voulaient rester à Berlin. Je les ai cependant convoquées au Hochlandlager des JH de Haute-Bavière, que nous avons choisi comme lieu de rendez-vous pour tous. Seule la médecin du BDM, le Dr Gertrud Huhn, est restée à Berlin pour soigner nos blessés. Et elle a été débordée.

L'un des blessés qu'elle a soignés était mon informateur Armin Dieter Lehmann, qui revenait d'une mission de reconnaissance avec une main blessée par balle. Dans la région de Berlin, quelques femmes médecins et chefs du BDM, formées au service de santé, se consacraient sans relâche aux soins des blessés. Après la chute de Berlin, les Soviétiques ont respecté cela. Ils ont pris sous leur protection les dirigeantes du BDM qui travaillaient jour et nuit comme infirmières dans l'hôpital de la chancellerie du Reich. Lorsque les blessés ont été emmenés dans un hôpital russe à Lichterfelde, ils ont pris les sœurs BDM avec eux. Plus tard, on leur demanda de poursuivre leur activité dans un hôpital russe à Küstrin. Après les expériences vécues, les dirigeantes BDM, sûres d'elles, acceptèrent à condition qu'elles puissent retourner à Berlin après un certain temps. Les Soviétiques s'y engagèrent et tinrent parole. C'est ainsi que 24 sœurs BDM retrouvèrent leur ville natale sans être inquiétées. Il s'agissait d'un cas exceptionnel et rare au vu des humiliations et des viols dont les femmes avaient été victimes. Mais il y en a eu.

Le chef de la région JH de Berlin, Otto Hamann, est resté en contact étroit avec moi. Avec mon adjudant, Gerd Weltzin, nous avons effectué des reconnaissances dans les environs de notre service. Alors que nous faisions une reconnaissance vers le château de Charlottenburg, nous avons été pris sous le feu à la lisière du parc du château. En un clin d'œil, nous nous sommes retrouvés à terre. Nous nous en sommes sortis indemnes. Le véhicule a été touché à plusieurs reprises. Je me suis immédiatement rendu au Führerbunker et j'ai signalé la nouvelle position des Soviétiques dans le parc du château lors du briefing. Le parc était jusqu'alors considéré comme

exempt d'ennemis. Otto Hamann avait mis sur pied un régiment « Berlin » de la JH dans le cadre de la troisième levée du Volkssturm. Il était représenté par la chef de secteur de Berlin, Gisela Hermann. Elle était responsable de toutes les mesures d'aide du BDM dans la capitale du Reich et s'occupait de tout ce qui était nécessaire en matière de prestations d'aide pour ce régiment. Sa fonction au sein du régiment n'était en aucun cas liée à l'idée d'un engagement au combat des jeunes filles jusqu'à l'âge de 21 ans.

Au cours de la dernière phase de la guerre, le chef de la chancellerie du Parti, Martin Bormann, a demandé à la direction de la jeunesse du Reich de former des unités de combat de filles plus âgées avec des femmes. La référente du BDM, le Dr Jutta Rüdiger, s'y opposa. En revanche, environ 800 000 femmes et jeunes filles étaient au service de l'armée rouge soviétique. Elles étaient également engagées dans les combats. Elles ont été formées comme tireurs d'élite et pour des tâches spéciales. Elles ont également participé à des exercices de combat. Leur rôle dans le combat des partisans est connu depuis la campagne de Russie. Dans le monde occidental, l'attitude vis-à-vis de l'engagement des femmes au combat a également évolué après la Seconde Guerre mondiale. Lors de la guerre du Golfe, des femmes ont déjà été engagées de manière isolée. Au Canada, des femmes pilotes de chasse sont également formées. En Israël, des jeunes femmes sont sous les armes. Il semble donc paradoxal que, dans l'après-guerre, on ait attribué à tort des objectifs militants au BDM, qui avait refusé l'engagement au combat de soldats féminins. Les dirigeantes du BDM étaient libres de s'instruire à l'utilisation des armes pour leur défense personnelle en cas de danger imminent. Mais cela n'avait absolument rien à voir avec la planification d'un engagement au combat pour des filles plus âgées.

Le 25 avril 1945, des unités de l'armée rouge se trouvaient à Zehlendorf, Schlachtensee et Nikolassee et progressaient vers le centre-ville ouest. Elles avaient bientôt atteint la Heerstraße et le Kaiserdamm, où se trouvait notre bureau. Le chef de notre service d'organisation, Otto Würschinger, avait mis en place à temps des unités composées de dirigeants et de jeunes de la JH pour repousser l'attaque. Le tronçon allant du pont Harbig, le long du S-Bahn, jusqu'à la Heerstraße était défendu par le Stammführer Schlichting de Königsberg en Prusse orientale, le barrage antichar de la gare Heerstraße par le Bannführer Moses de l'Amt Bauerntum und Landdienst et le tronçon allant de la gare Heerstraße le long du S-Bahn jusqu'au stade olympique par le chef d'État-major de la région Mark Brandenburg, Oskar Bartsch. La première offensive des Soviétiques a pu être repoussée. De notre côté, il y

eut les premiers morts et blessés. Le chef d'État-major Schlichting est tombé. Otto Würschinger prit lui-même le commandement. Le Bannführer Moses a été grièvement blessé. Notre médecin du Reich, le Dr Huhn, avait fort à faire.

Des unités du régiment JH "Berlin" étaient également engagées sur la Heerstraße, dont le *Panzerbär*, le dernier journal d'information de la capitale, a rendu compte le 29 avril 1945 :

> *« Dans le secteur Heerstraße/Olympische Brücke, une troupe de combat JH du Bann 129, qui s'est distinguée à plusieurs reprises ces derniers jours par son courage particulier, s'est à nouveau distinguée. Après une vive préparation au feu, les bolcheviques ont attaqué avec des forces supérieures depuis un bois derrière la gare de Heerstraße et ont tenté d'atteindre l'avenue de Westend en passant par le remblai de la voie ferrée. Ils se sont heurtés à la résistance acharnée de nos jeunes camarades. Bien qu'ils aient renouvelé leur avance à deux reprises, toutes les attaques échouèrent face à l'agilité et à l'habileté au combat de la petite troupe de JH dirigée par le SS-Oberscharführer Fritsche ».*

Des unités de la brigade de combat rapproché de chars, qui s'étaient retirées de la région de Fürstenwalde/Frankfürt/O. pour échapper aux attaques surpuissantes des Soviétiques, se sont également battues des deux côtés de la Heerstraße. D'innombrables chars soviétiques ont été détruits dans la région de la Heerstraße. Notre service était sous le feu de l'infanterie soviétique. Les points d'impact des tirs de fusils recouverts de plâtre sur ce bâtiment, qui abrite aujourd'hui certaines autorités de l'arrondissement de Charlottenburg, en témoignent encore aujourd'hui. Ce jour-là, notre service a également été touché par des bombes incendiaires aériennes. Auparavant, des parties arrière de notre complexe de bâtiments avaient déjà été détruites par des bombes, et nous avions eu à déplorer un mort. Ce n'était pas encore trop grave, si je pense qu'à Nuremberg, le chef de région Raschke et les membres de son État-major ont été tués lors d'une attaque aérienne massive. Les bombes incendiaires de l'État-major n'ont pas fait trop de dégâts dans notre grenier. Notre complexe de bâtiments avait été construit en béton à ossature métallique, de sorte que les bombes incendiaires n'ont pas transpercé le sol en béton solide. Notre équipe de protection aérienne a pu les mettre rapidement hors d'état de nuire.

Alors que je m'attardais dans mon bureau, le téléphone a sonné. La ligne téléphonique était encore intacte. Un appel du Führerbunker. Au bout du fil, le secrétaire d'État Dr. Naumann. « Que se passe-t-il chez vous ? », demanda-t-il sous l'impression du bruit et du fracas chez nous, qu'il entendait à travers le combiné. Je lui ai expliqué notre situation. « Il est impossible que vous restiez là. Je vous rappellerai ». Le rappel ne tarda pas.

Entre-temps, il avait parlé à Hitler et m'informa que je devais installer mon poste de combat dans la chancellerie du Parti. C'était dans le quartier du gouvernement, au 64 de la Wilhelmstrasse, en face du Führerbunker. Nous ne pouvions pas laisser nos blessés et nos filles au bureau. Nous les avons emmenés avec nous. Le Dr Gertrud Huhn nous a également accompagnés. J'ai chargé mon fidèle informateur Armin Dieter Lehmann d'effectuer le transport. Avec les collaborateurs restés avec moi – j'avais laissé à chacun le choix de rester ou non avec moi – je fis une halte au commissariat de police de Kaiserdamm/ Sophie-Charlotte- Straße. Les officiers de police qui s'y trouvaient voulaient se mettre sous mes ordres. Ce n'était concevable que dans l'apocalypse de Berlin. Mais je devais continuer jusqu'à la Wilhelmstraße. C'est ce qui s'est passé le jour même.

Si je me souviens bien, j'ai pris mon dernier poste de combat le 26 avril. Armin Dieter Lehmann a décrit ses expériences lors du transport dans le magazine illustré *Quick* du 16 avril 1965 :

« J'ai amené les deux premiers groupes sans incident dans le bâtiment de la police. Avec le dernier, je suis arrivé dans les premières lueurs du jour. Peu avant notre destination, nous avons entendu le bruit des chars qui démarraient. Les blessés et les filles se sont précipités vers les caves les plus proches. J'ai continué à avancer avec quelques blessés légers. Dans la rue transversale suivante, nous avons vu deux chars russes et un groupe d'infanterie se diriger vers nous. Nous avons traversé des arrière-cours et couru dans une cave juste devant les chars. Ils descendaient lentement la rue, s'arrêtaient et tiraient à intervalles réguliers. Le premier char passa devant la fenêtre de ma cave en grondant. J'ai levé le bazooka, j'ai visé, j'ai appuyé sur la gâchette. Le faisceau de feu a été renvoyé par le mur dans l'espace étroit et a brûlé mon uniforme et mes cheveux. Le char brûlait. J'ai traversé les cours pour retourner dans la maison où les filles m'attendaient. Avec un nouveau bazooka, je montai en courant au premier étage.

En regardant par-dessus le rebord de la fenêtre, j'ai eu le souffle coupé : en dessous de moi, une jeune fille du BDM s'est précipitée dans la rue avec un bazooka, s'est arrêtée une fraction de seconde en position de tir et a tiré à 15 mètres de distance sur le deuxième colosse. Les fantassins étaient tellement stupéfaits qu'ils en oublièrent de tirer. La fillette disparut comme la foudre, le char resta en flammes. Les fantassins se retirèrent. La route était libre, nous arrivâmes au bâtiment de la police ...Axmann quitta son nouveau poste de combat le jour même. Les blessés furent chargés dans quelques camions, nous autres marchâmes à pied en direction de la chancellerie du Reich. Sous un feu nourri d'artillerie, nous passâmes la porte de Brandebourg et prîmes nos quartiers dans les caves de l'ancienne chancellerie du Parti ».

Ce rapport de Lehmann est caractéristique de la lutte dans les rues et les maisons à Berlin. La jeune fille du BDM n'avait pas reçu l'ordre d'abattre le

tank. Elle a agi de son propre chef. Je ne me souviens malheureusement pas du nom de cette courageuse jeune fille.

Mon petit groupe comprenait le médecin du Reich du BDM, le Dr Gertrud Huhn, mon successeur au bureau social, le chef de région Otto Schröder, le chef de mon service juridique, le Hauptbannlührer Heinz Boldt, le chef de l'administration, le chef de région Ludwig Grimm, mon aide de camp Gerd Weltzin, mon informateur Armin Dieter Lehmann ainsi que des membres du personnel de la direction de la jeunesse du Reich. Parmi eux, il y avait aussi « Mutti Lehmann », notre cantinière, qui avait nourri notre équipage jusqu'à la fin. L'un de mes informateurs était le fils de mon économiste, qui s'occupait de notre maison avec amour et un soin extrême. Je lui avais confié cette tâche en tant que vainqueur du Reich au concours professionnel. Il m'a toujours demandé de garder son fils de 16 ans comme signaleur, même si je lui expliquais que là où je me trouvais, on tirait aussi. Heureusement, le fils a survécu. Lorsque les soldats soviétiques ont attaqué la maison, le père et la fille sont tombés.

Dans nos quartiers, nous avions recueilli un garçon de 13 ans, Dieter Schröder. Il était originaire de Prusse orientale et avait perdu ses parents sur la route des réfugiés. Il ne connaissait personne à Berlin chez qui il aurait pu rester. C'est ainsi qu'il a trouvé son dernier refuge chez nous. Cela arrivait souvent aux garçons dont les parents avaient été tués dans les bombardements ou dont ils avaient été séparés pendant la fuite. Ils se sont alors tournés vers les Jeunesses hitlériennes, où ils étaient également pris en charge. J'avais déjà fait remarquer à la brigade de combat rapproché des chars qu'elle était composée en grande partie de garçons qui avaient subi un sort difficile. Dieter Schröder n'a pas refusé d'effectuer des tournées de courrier pour nous. Il a été blessé et a reçu la Croix de fer de deuxième classe. De tels incidents ont contribué à alimenter la rumeur d'après-guerre selon laquelle des garçons de 12 ou 13 ans étaient déjà engagés de manière planifiée dans la guerre. Ce n'était pas le cas. Même les cas isolés et irresponsables ne peuvent pas changer le tableau général.

La cave de la chancellerie du Parti n'offrait pas une sécurité suffisante, car au fil des jours, des éclats d'obus balayaient l'entrée. Heinz Boldt, Gerd Weltzin, Armin Dieter Lehmann et moi-même avions trouvé refuge dans une petite pièce à côté de l'entrée. Les autres pièces étaient occupées par des blessés et des membres de notre groupe. Le 26 avril, les armées rouges s'étaient emparées de l'aéroport de Tempelhof et, peu après, de la place Belle-Alliance et donc de l'entrée sud de la Wilhelmstraße. Ils tiraient à travers la Wilhelmstraße qui, à certains moments, était sans cesse sous le feu

de l'artillerie. Il était dangereux de quitter notre cave. Lorsque je me rendais dans le Führerbunker pour faire mon rapport, je sautais en quelques enjambées dans le ministère des Affaires étrangères situé en face. Avec un mouchoir, je devais protéger mes yeux, mon nez et ma bouche contre la fumée âcre et l'odeur de phosphore. Depuis le ministère des Affaires étrangères, un couloir labyrinthique menait à l'avant-bunker, d'où un escalier descendait dans l'antichambre de la Lagezimmer. C'est dans cette antichambre que se déroulaient pour moi les événements et les rencontres. Chaque jour, il y avait deux réunions de situation, parfois trois. En général, je ne participais qu'à une seule réunion par jour. Lors de ces réunions, Hitler se plaignait souvent que les ordres donnés n'étaient pas exécutés et que des rapports enjolivés lui étaient transmis malgré ses instructions contraires. Il devait opérer avec des forces qui ne correspondaient plus aux effectifs annoncés.

Les derniers débats sur la situation ont été assombris par le fait que la libération de Berlin par l'armée Wenck devenait de plus en plus incertaine. La dégradation physique du Führer était visible. Mais ce corps était encore habité par un esprit vif, auquel il n'échappait pas de savoir quelle pièce d'artillerie se trouvait à quel coin de rue. Il était oppressant de le voir s'appuyer péniblement sur sa chaise à la fin d'une réunion. Bien que les réunions de situation se concentraient de plus en plus sur le plan de Berlin, son sens de la mission, qui lui faisait autrefois parler de la certitude noctambule de ses décisions, ne semblait pas brisé. Était-ce ce délire que beaucoup de ceux qui le condamnaient qualifiaient de folie ordinaire ?

Dans le bunker, j'ai gardé un contact étroit avec Wilhelm Mohnke, le défenseur de la chancellerie du Reich. Je le connaissais de la 12e division blindée SS « Hitlerjugend », dans laquelle il dirigeait le régiment d'infanterie blindée 26. Alors qu'il se trouvait à la caserne de Lichterfelde, l'adjudant SS de Hitler, Otto Günsche, lui proposa de devenir le commandant de combat de la citadelle. Hitler lui confia cette mission. La situation de Mohnke n'était vraiment pas enviable, car il devait rassembler ses troupes en un temps record. J'ai vécu cela de près. Il s'agissait d'une troupe extraordinaire, composée de petites unités de l'armée de terre, de la marine, de la Luftwaffe, de la Waffen-SS, du Volkssturm et de son troisième contingent. Des unités étrangères en faisaient également partie : Français, Norvégiens, Hollandais, Flamands, Estoniens et Lettons. Il est étonnant de voir comment cette troupe d'environ deux mille hommes s'est battue avec dévouement pour chaque pouce de terrain jusqu'au bout.

Le 27 avril, lorsque je suis allé voir Mohnke à son poste de commandement à la chancellerie du Reich, j'y ai vu le SS-Gruppenführer Fegelein. Il était assis sur une chaise, les coudes posés sur les genoux, et regardait fixement devant lui avec des yeux vitreux. Il était en uniforme, mais ne portait pas d'insignes de grade. Fegelein était le chef de liaison de Himmler avec Hitler et le beau-frère d'Eva Braun. « Qu'est-il donc arrivé à Fegelein ? », ai-je demandé à Mohnke. « Par ordre du Führer, je dois mener une procédure de cour martiale contre Fegelein », me répondit-il. J'ai alors appris le déroulement des événements. Lorsque Hitler a voulu parler à Fegelein, il était introuvable dans le bunker. Otto Günsche connaissait son adresse privée au numéro 4 de la Bleibtreustraße. Le directeur de la police criminelle Högl se rendit à l'appartement et l'y trouva en compagnie d'une femme. Il était sur le point de quitter l'appartement en civil. Il avait sur lui une valise contenant des objets de valeur et de l'argent liquide. Ces circonstances laissaient supposer que la femme était un agent d'un service secret étranger. On soupçonnait Fegelein d'être la source des informations que l'ennemi recevait de son quartier général. Hitler décida d'organiser un procès en cour martiale. Mohnke devait la mener à bien. Une tâche ingrate vis-à-vis d'un ancien camarade. Il m'a dit qu'il ne pouvait pas porter de jugement sur un homme complètement ivre et l'a dit à Hitler, qui s'est détourné en disant : « On ne peut plus se fier à personne ». J'appris bientôt que Fegelein avait été abattu dans la cour d'honneur de la chancellerie du Reich. Ce sinistre événement jetait-il déjà une ombre sur Heinrich Himmler ?

Un jour, j'ai accompagné Wilhelm Mohnke chez nos hommes à la Potsdamer Platz, qui se battaient avec acharnement pour chaque étage dans les immeubles environnants. La nouvelle s'est répandue que deux frères s'étaient affrontés. L'un était un soldat du Comité national « Allemagne libre » du côté soviétique, l'autre de notre côté. Un symbole anticipé de la division !

Dans le bunker, j'ai rencontré l'ambassadeur Walter Hewel, le chef de liaison du secrétaire d'État du Reich Joachim von Ribbentrop avec Hitler. Par sa nature calme, il inspirait confiance. Le bruit courait que des discussions politiques étaient en cours à Stockholm. J'ai posé la question à Hewel. Il répondit par la négative. Il n'y avait aucun lien avec l'adversaire, aucune discussion n'était en cours. Une solution politique au conflit était sans espoir et sans doute impensable après l'exigence de capitulation inconditionnelle de Casablanca. Il n'y avait aucun espoir. Walter Hewel

s'était suicidé, comme je l'ai appris plus tard, dans la cave d'une brasserie, lorsque des officiers soviétiques étaient apparus dans la cave.

Dans le bunker se trouvaient depuis la veille deux visiteurs, le commandant de la flotte aérienne VI, le général-major Ritter von Greim, et la courageuse pilote d'essai Hanna Reitsch. Sur ordre du Führer, ils avaient survolé Rechlin pour se rendre dans la capitale du Reich. Un projectile avait transpercé le pied du chevalier von Greim. Lorsqu'il perdit momentanément connaissance, Hanna Reitsch prit le manche dans des circonstances très difficiles et fit atterrir la Fieseier Storch saine et sauve sur l'axe est-ouest parsemé d'entonnoirs à bombes. Alors que je me trouvais dans le vestibule, Hitler sortit de son appartement et m'invita à l'accompagner chez le chevalier von Greim. Il l'avait nommé successeur de Hermann Göring et l'avait promu maréchal. Il s'assit au bord de son lit et discuta avec lui de l'engagement de la Luftwaffe, dans la mesure où il parviendrait à quitter Berlin. Je me suis demandé s'il existait encore une Luftwaffe. Je suis resté un témoin muet de cette conversation. En effet, un pilote expérimenté et courageux a réussi à faire sortir le maréchal von Greim et Hanna Reitsch de la ville en ruines et en proie aux combats à bord d'un Arado 96. Mais ils ont été dépassés par les événements. Avant que des mesures n'aient pu être prises, ils avaient capitulé. Le maréchal a été fait prisonnier par les Américains. Il s'y est suicidé. Hanna Reitsch a fini par travailler pour les services secrets américains à Oberursel, où j'ai également été invité plus tard.

Otto Hamann, le chef des Jeunesses hitlériennes de Berlin, et Gisela Hermann, la chef des jeunes filles de la région, sont apparus à mon poste de combat, au 64 de la Wilhelmstraße. Nous avons échangé nos expériences. Dans tous les quartiers de la ville, des unités de la Jeunesse hitlérienne se sont battues courageusement en tant que troisième formation dans le Volkssturm allemand. Les pertes étaient douloureuses et nous déprimaient beaucoup.

Je me réjouissais toujours de les voir. Ils étaient si frais et ouverts d'esprit et gardaient la tête haute, même dans cette situation difficile. Lorsqu'ils prirent congé, je leur criai encore : « Faites attention à ne pas vous faire prendre dehors ». Ils m'ont répondu par un sourire. Peu après, j'ai appris qu'ils avaient tous deux été grièvement blessés sur la Wilhelmstrasse. Je suis allé les voir à l'hôpital de la chancellerie du Reich, qui était bondé de blessés. Ils étaient allongés entre des caisses et dans les couloirs de la pharmacie, et de nouveaux blessés arrivaient sans cesse. Que faire d'eux ? Notre médecin traitait les cas légers dans la cave, pour lesquels

des pansements, des médicaments et de l'eau devaient être récupérés par nos informateurs à l'hôpital militaire. Comment les deux médecins, les professeurs Haase et Schenck, ont-ils pu faire cela ? Ils étaient épuisés et complètement dépassés. Les jeunes infirmières et les dirigeantes du BDM faisaient leur travail sans arrêt et sans relâche. Gisela avait été touchée par 13 éclats d'obus. Lorsque j'ai soulevé la couverture d'Otto Hamann, j'ai vu la cuisse noire. Une brûlure au gaz. Peu de temps après, il est mort près de son chef de région. Il a été enterré dans le jardin de la chancellerie du Reich, bouleversé par les impacts d'obus et les bombes. Cimetière et champ de bataille à la fois. – Un garçon blessé à l'hôpital militaire, qui avait fissuré un char, voulait absolument voir le Führer. Il l'a vu et a été décoré par lui.

C'est dans le bunker que j'ai rencontré Eva Braun. Ce fut une surprise de voir soudain une femme soignée et attirante dans ce bloc de béton sous la terre. Au début, elle m'a semblé être une apparition irréelle. Je l'avais rencontrée pour la dernière fois en février 1941 sur l'Obersalzberg. Bien qu'elle ait subi une forte pression psychologique, elle m'a semblé inchangée. Elle avait un an de plus que moi. Elle me salua et commença : « Monsieur Axmann, vous pensez peut-être que je ne vous connais pas. Le Führer et moi avons parlé de vous à plusieurs reprises. Je sais qui vous êtes ». Ces paroles étaient inattendues pour moi. Elle m'a ensuite raconté que le Führer l'avait envoyée à Munich début mars, mais que, contre sa volonté, elle était rentrée à Berlin le 15 avril. « Je craignais que les Russes ne bloquent Berlin. Je suis venue parce que je veux être avec le Führer en ces heures. Je mourrai aussi avec lui ». Elle a dit cela sans pathos. Sa place était auprès de Hitler. Elle pensait que sa présence était nécessaire parce qu'elle partageait la conviction de Hitler que ses plus proches collaborateurs l'avaient abandonné. Elle eut un aperçu de l'esprit de sacrifice de la jeunesse lorsqu'elle rencontra mon informateur Armin Dieter Lehmann dans le bunker. Il a écrit à ce sujet :

> *« En sueur, l'uniforme brûlé, la main dans le bandage noirci et raide, j'ai eu du mal à retrouver mes esprits. Dans une pièce voisine de l'antichambre 'Lage', deux femmes se sont approchées de moi. Elles semblaient horrifiées de me voir. L'une d'elles, blonde, mince et grande, me tendit un petit mouchoir pour que je puisse m'essuyer les yeux. Puis elle est allée me chercher un verre d'eau. Mais je n'ai pas pu le tenir. Il est tombé par terre et s'est brisé. – J'ai appris plus tard que c'était Eva Braun qui s'était occupée de moi. Elle était accompagnée de M^me^ Goebbels ».*

J'ai gardé dans ma mémoire le plus grand respect pour ces deux femmes. Plus que beaucoup d'autres hommes, elles avaient tenu bon.

L'esprit de sacrifice a été vécu quotidiennement pendant la guerre. À Breslau, à Vienne, à l'Ouest, dans tout le Reich, et maintenant aussi à Berlin. On ne pouvait forcer personne à le faire. Seule la propre volonté, le propre vouloir pouvait être un moteur. Depuis que j'avais pris possession de mon poste de combat au 64 de la Wilhelmstrasse, je ne me rendais plus guère dans les autres quartiers de Berlin. J'ai vécu la fin au centre de la ville, contre laquelle les Soviétiques se précipitaient de toutes les directions avec des forces et du matériel de guerre largement supérieurs. Nos soldats s'y sont opposés avec la dernière énergie désespérée. Nous avons reçu des informations d'autres sections sur la chasse aux chars menée par le troisième convoi. Il y avait encore des nouvelles dans le journal de combat pour les défenseurs de Berlin, le *Panzerbär*. Le 27 avril 1945, on pouvait y lire ce qui suit :

> *« Dans la lutte antichars, les jeunes hitlériens de 16 et 17 ans se sont particulièrement distingués. Ainsi, le jeune hitlérien Frost a détruit deux T 34 au bazooka à l'angle des rues Kniproder et Goldaper. Dans la même zone de combat, le jeune hitlérien Zimmer a abattu un T 34. Le jeune hitlérien de 16 ans Horst Liebelt, membre du commando de chasseurs de chars Bann 21, a abattu au bazooka un véhicule de combat soviétique surpuissant de type KW 68 dans la Gustav-Adolf-Straße... Il faut toujours souligner la bravoure intrépide des Jeunesses hitlériennes berlinoises contre les chars soviétiques lourds et très lourds ».*

Dans le *Panzerbär* du 28 avril, on pouvait lire que la panique s'était emparée d'une banlieue sud lorsque le bruit s'était répandu que 70 chars soviétiques étaient en approche. Un groupe de jeunes hitlériens courageux a constaté qu'il n'y en avait que 14. Ils en ont abattu 12 et ont nettoyé la situation. Nous avons appris de Neukölln qu'une unité plus forte des JH avait défendu l'hôtel de ville en tirant à travers les trous avec les Français du bataillon « Charlemagne ». Les Français ne tarissaient pas d'éloges sur ces jeunes combattants et leur discipline, qui obéissaient aux ordres des chefs de troupe français. Le Français Jean Mabire a écrit à ce sujet dans son livre *Mourir a Berlin*.

Des dirigeantes du BDM apportaient des munitions en première ligne avec des charrettes à bras sous le feu de l'artillerie. Non, nous n'avons pas voulu cela. Mais ces dirigeantes BDM ne se sont pas laissées dissuader d'aider leurs camarades en danger.

Autant d'exemples que je pourrais multiplier. Sans ces chefs de jeunes, qui ont toujours pris les devants lorsqu'il s'agissait de faire le premier pas, cet engagement n'aurait pas été possible. Cela vaut pour le chef de camaraderie comme pour le chef de zone. De nombreux chefs de district et

chefs de région sont restés sur le terrain. Dernier en date, le chef de la région de Berlin, Otto Hamann, est mort de ses blessures. En 1943, environ 30 000 jeunes chefs avaient déjà été tués. Leur nombre augmenta considérablement jusqu'à la fin de la guerre. Au sein de la direction de la jeunesse du Reich, toutes les forces avaient été mobilisées. Des chefs de service comme Gustav Memminger et Ernst Ferdinand Overbeck exécutaient des missions en Allemagne de l'Ouest. Wolfgang Stumme, le responsable de notre travail musical, s'est réengagé dans le Volkssturm à Spandau après avoir déjà effectué son service au front. L'inspecteur des camps d'entraînement à la défense, l'Oberbannführer et lieutenant-colonel Erich Bärenfänger, m'avait déjà annoncé au début de l'année 1945 qu'il souhaitait reprendre un commandement au front.

Ce devait être début février, lorsque je suis allé voir le commissaire de la défense du Reich à Berlin, le Dr Goebbels, à son poste de commandement, qui se trouvait dans un bunker sous la Wilhelmplatz. Nous avons parlé des mesures de préparation pour la défense de Berlin. Il m'a demandé si je ne pouvais pas lui nommer des dirigeants fiables pour cela. J'ai mentionné Erich Bärenfanger, l'officier du front qui avait fait ses preuves et qui portait l'épée. Le Dr Goebbels a immédiatement accepté. C'est ainsi qu'Erich Bärenfanger s'est vu confier la section A de la défense de Berlin, avant de prendre également en charge la section B par la suite.

Lorsque les Soviétiques de l'Est ont voulu s'emparer de notre ville, l'Obergebietsführer Dr. Schlünder et moi-même avons rendu visite à Bärenfänger dans son poste de commandement à Lichtenberg. Il nous a renseignés sur les méthodes de combat des assaillants : des soldats soviétiques en uniformes allemands effectuaient des reconnaissances en tête. Des fantassins avançaient derrière le parapluie d'une rangée de femmes allemandes et les utilisaient comme pare-balles. Des témoignages de prisonniers ont révélé que des commandos spéciaux avaient même poussé des soldats à attaquer avec des lance-flammes. Nous savions à quoi nous attendre. Bärenfänger et ses hommes, parmi lesquels se trouvaient également des unités JH du Volkssturm, ont combattu avec bravoure jusqu'au dernier. Mais lui non plus n'a pas pu empêcher l'invasion des quartiers intérieurs de la ville par les forces supérieures. Sa troupe n'était pas suffisamment équipée. Il manquait d'armes lourdes. Je l'ai rencontré le 28 avril dans le bunker. Hitler l'avait convoqué pour discuter de la situation dans ses secteurs de combat. Les dernières semaines de son engagement ininterrompu l'avaient marqué. Il avait vieilli de plusieurs années. Nous n'avons pu nous entretenir que brièvement dans l'antichambre après son

briefing. Il voulait rejoindre sa troupe en toute hâte. En sautant le grade de colonel, ce combattant de Sébastopol, du Caucase occidental, de la tête de pont de Kouban et de la capitale du Reich avait été promu major général. Il n'avait que 30 ans. Il n'avait même pas eu le temps de revêtir ses nouveaux insignes de grade. Il voulait retourner à son poste de combat. Nous nous sommes dit au revoir. C'était pour de bon. Après la fin de la guerre, j'ai appris qu'il s'était suicidé avec sa femme. Cela doit être vrai, car au cours des dernières décennies, il n'y avait plus aucune trace de lui. Cette nouvelle m'a bouleversé. J'avais prononcé les paroles de mariage de ce jeune couple rayonnant sept mois auparavant, lors de la conclusion de leur alliance.

Mon chef de liaison avec le commandant en chef de l'armée de réserve, le capitaine et croix de chevalier Günther Marrek, un commandant en chef de Prusse orientale qui a fait ses preuves, demanda lui aussi à être affecté au front. À sa demande, il prit en avril 1945 le commandement d'une unité de Volksstur de notre Troisième Armée à Strausberg. Cette unité était composée d'officiers de la Wehrmacht issus des camps d'entraînement militaire de la JH. Un officier supérieur de la Wehrmacht a demandé à Marrek d'engager son unité dans l'infanterie pour une attaque limitée. Marrek refusa, arguant que les garçons n'avaient été formés que pour combattre les chars à proximité. Il a été menacé de cour martiale. Marrek m'a appelé à ce sujet et je l'ai conforté dans sa décision.

Il a ensuite été chargé de rassembler des groupes de combat individuels dans le secteur situé entre la Heerstraße et Spandau pour former une unité plus importante. En mission, il était sous les ordres du commandant de combat de Berlin, le général Weidling. Aux premières heures du 2 mai, il s'est échappé avec cette division par le pont Charlotten à Spandau. De l'autre côté, les Soviétiques avaient construit un solide barrage. Il y a donc eu de lourdes pertes lors de cette évasion.

Ces derniers jours, j'ai eu une surprise dans le bunker. Comme toujours, je me trouvais dans l'antichambre de la Lagezimmer. Hitler s'est approché de moi avec le Sturmbannführer Otto Günsche et le Dr Goebbels. Le Führer m'a décerné la « Croix d'or de l'Ordre allemand », la plus haute distinction qu'il avait créée pour récompenser les services rendus à notre pays. Il accompagna la remise de la médaille de ces mots : « Sans vos jeunes, la lutte serait absolument impossible à mener, non seulement ici à Berlin, mais dans toute l'Allemagne ». Je lui ai répondu : « Ce sont vos jeunes, mon Führer ». On appelait aussi cette distinction l'ordre des morts, car elle avait d'abord été décernée au Ministre du Reich, le Dr Todt, décédé accidentellement en 1942, puis le plus souvent à titre posthume. Les mots

de Hitler indiquaient qu'il s'agissait d'une distinction pour la bravoure des jeunes, que je recevais en leur nom. Hitler ne m'a pas mis lui-même la Croix d'or. Ses bras tremblaient trop fort. Otto Günsche l'a fait à sa place, un porteur de la médaille d'or de la Jeunesse hitlérienne du temps des combats en Thuringe. Le Dr Goebbels a commenté l'événement : « On peut compter sur les anciens compagnons d'armes berlinois ». Le Führer m'a également remis le EK I. Je ne peux pas déterminer exactement la date de la remise. Le *Schleswig-Holsteinische Landeszeitung* a publié un article à ce sujet le 29 avril, alors que d'autres journaux l'ont publié un ou deux jours plus tôt.

Lorsque j'ai voulu quitter le quartier général devenu petit en passant par le pré-bunker supérieur, de nombreuses personnes sont venues vers moi avec leurs bons vœux. J'avais l'impression que, pour certains, ce n'était qu'une occasion bienvenue de boire un verre. Je retournais rapidement vers mes collaborateurs qui m'attendaient dans la cave, que j'atteignis d'un bond chanceux par-dessus la Wilhelmstrasse qui était sous le feu.

La journée du 28 avril est restée gravée dans ma mémoire, car les événements se sont précipités et n'ont laissé aucun espoir. Tout a commencé dès les premières heures de la matinée par un tir d'artillerie continu et interminable des Soviétiques sur la chancellerie du Reich et le quartier gouvernemental. Des bombes d'aviation ont explosé. Notre cave n'offrait pas une protection suffisante pour de telles attaques. Nous devions craindre le pire. Nous avons veillé toute la nuit et toute la journée. Il n'était pas question de dormir ces jours-là. Nous devions nous attendre à ce que les chars et l'infanterie soviétiques pénètrent dans la Wilhelmstrasse. Après l'arrêt des tirs, j'ai sauté dans le ministère des Affaires étrangères et de là, je suis allé dans le Führerbunker. J'ai appris que le bunker avait été touché de plein fouet et que les plafonds supérieurs en béton avaient été percés par un calibre très lourd. Il n'y avait plus d'émetteurs ni de câbles reliant les unités combattantes. L'air frais manquait et les occupants du bunker en souffraient énormément. Lorsque j'ai rencontré Hitler pour la première fois ce jour-là, je me suis excusé pour mon apparence. Je n'étais pas lavé, car nous n'avions plus d'eau, j'étais mal rasé et très fatigué. Hitler m'a dit : « Laissez, vous avez maintenant l'air de ce que j'étais pendant la Première Guerre mondiale ». Sur le banc du vestibule, je m'assoupissais régulièrement. Il arrivait souvent que des collaborateurs s'y endorment de fatigue. Une fois, j'ai observé Hitler porter ses doigts à ses lèvres, signifiant ainsi qu'il ne fallait pas réveiller les hommes. Il a prudemment enjambé leurs jambes tendues. Plus tard, dans la littérature, on a entendu dire que personne n'était plus

discipliné face à Hitler. Ce n'est pas vrai. Jusqu'à sa mort, quelque chose émanait de cet homme qui imposait la discipline.

Dans le bunker, le bruit s'était répandu que l'armée Wenck avait atteint Ferch, au bord du lac Schwielow, mais que ses forces étaient insuffisantes pour poursuivre l'avancée vers Berlin. On savait que le Kampfgruppe Steiner n'avait pas entamé sa marche sur Berlin et que les forces du Corps Holste restaient liées par les Soviétiques. Tout cela a eu un effet négatif sur l'ambiance dans le bunker. Bormann envoya un appel à l'aide au Haut Commandement de la Wehrmacht : « La chancellerie du Reich est en ruines ». À cela s'ajoutait le fait que Hitler avait refusé la proposition du général Weidling de participer à la sortie des troupes de Berlin. Sa décision était prise : il resterait dans la capitale du Reich et y finirait sa vie.

Dans le bunker apparut Heinz Lorenz, qui travaillait pour le Bureau allemand des renseignements et le ministère de la Propagande. Il a également tenu la conférence de presse les derniers temps. Il était chef de la Jeunesse hitlérienne et faisait partie de l'Etat-major de la direction de la Jeunesse du Reich. Il était très excité et m'a annoncé en passant que Heinrich Himmler avait proposé la capitulation aux alliés occidentaux après une dépêche de Reuter du 24 avril 1945. Il alla alors soumettre cette annonce au Führer.

Je me suis souvenu d'une conversation avec le SS-Obergruppenführer Berger, à qui j'avais rendu visite dans son service dans les jours d'avril. Il m'annonça que le Reichsführer SS pouvait apparaître d'un moment à l'autre. Je voulais partir, mais Berger me retint. « Restez ici, je veux justement que vous écoutiez ce que j'ai à lui dire ». Himmler apparut peu après. Berger commença à parler à Himmler de manière incantatoire. Il devait aller voir le Führer et faire en sorte que quelque chose soit enfin entrepris. Si rien n'était fait, il devait prendre contact avec les alliés occidentaux. Himmler s'est abstenu de prendre position, peut-être parce que j'étais présent. Je me suis mis en route. J'ai entendu dire dans les cercles du Dr Goebbels que leur chef penchait pour une liaison avec Moscou. Certaines voix du ministère des Affaires étrangères allaient également dans ce sens. Il est évident qu'il n'y avait pas d'unanimité dans les cercles dirigeants sur cette question.

Après cette annonce, j'ai pu constater l'effet que la nouvelle de Reuter avait eu sur Hitler. Il ne pouvait pas comprendre que c'était justement Himmler qui, selon lui, l'avait trahi. C'est avec indignation, colère et mépris qu'il m'a parlé de ce qu'il considérait comme une trahison de Himmler. Cette déception l'avait touché encore plus profondément que le prétendu ultimatum de Göring et l'abandon de Speer. Elle avait détruit son dernier

nerf vital. La résignation avait suivi son indignation. Elle culmina dans la déclaration suivante : « Il n'y a que deux êtres au monde qui me sont restés fidèles : Eva Braun et ma chienne Blondi ».

Même si cette déclaration était compréhensible dans l'état d'ébranlement le plus profond, je l'ai ressentie comme dure et injuste envers toutes les personnes qui sont restées avec lui jusqu'à sa mort. Quelques heures plus tard, le Dr Goebbels, le secrétaire d'État Dr Naumann, Martin Bormann et moi-même nous sommes réunis dans la Lageraum. Hitler les a rejoints. Il parla calmement du fait que Göring et Himmler n'étaient pas ses successeurs, et il parla du grand amiral Dönitz. Il fit l'éloge de la marine de guerre et en particulier de l'intégrité et de la capacité du grand amiral. Il attendait l'écho de ses propos. Chez nous, il ne trouva que l'approbation de la personnalité du grand amiral.

Ce 28 avril, Benito Mussolini a été tué par des partisans et pendu par les pieds à un échafaudage. Je n'ai plus entendu Hitler en parler. Je suis cependant convaincu que le sort de son allié est parvenu jusqu'à lui et lui a fait prendre conscience de ce qui lui arriverait s'il tombait aux mains de ses adversaires. J'ai informé mes collaborateurs des événements dévastateurs de cette journée. Nous avons commencé à nous préparer à la fin.

Aux premières heures du 29 avril 1945, Hitler a épousé Eva Braun. Je n'ai pas participé à la cérémonie. Je n'ai pas non plus rencontré Eva Hitler dans le bunker. J'ai gardé un contact étroit avec Mohnke, le commandant de combat de la citadelle. Tous les deux, nous avions encore des contacts avec l'extérieur. Mohnke était souvent avec les troupes combattantes. Il était toujours au courant de la situation autour de la chancellerie du Reich. Le 29 avril, il rapporta à Hitler que le Russe se trouvait au nord juste avant le pont de Weidendammer, à l'est dans le Lustgarten, au sud sur la Potsdamer Platz et au ministère de l'Aviation du Reich et à l'ouest dans le Tiergarten. Cela ne représentait que quelques centaines de mètres de la chancellerie du Reich. Quand Hitler lui a demandé : « Combien de temps pouvez-vous encore tenir ? », il a répondu : « 20 à 24 heures au maximum ». Certains chars soviétiques étaient même parvenus jusqu'à la Wilhelmplatz et avaient été abattus. Sur le Spittelmarkt, les hommes du groupe de combat « Norge », autour de la Kochstrasse et de la Friedrichstrasse, le groupe de combat « Danmark » et dans la Wilhelmstrasse et la Saarlandsstrasse, le bataillon français « Charlemagne » se battaient avec acharnement et tenaient en respect, avec leurs camarades allemands, l'avancée des armées rouges. Des volontaires européens défendaient le quartier du gouvernement et la chancellerie du Reich.

Dans le bunker, une atmosphère de renouveau se répandait. Hitler avait rédigé son testament politique et privé. Ils devaient être remis au grand amiral Dönitz, au maréchal Schörner et à Munich. Cette mission fut confiée à l'adjudant de l'armée, le major Johannmeyer, au collaborateur de la chancellerie du Parti Zander et à Heinz Lorenz du ministère de la Propagande. Lorenz était le seul à être en civil. Il portait déjà le casque d'acier. Malgré son sérieux, il m'offrait un spectacle qui me faisait sourire. Je lui ai souhaité bonne chance sur son chemin périlleux.

Dans le courant de la journée, trois collaborateurs du chef d'État-major général quittèrent le bunker pour aller voir le général Wenck et l'inciter à une action libératrice. Il s'agissait des officiers von Freytag-Loringhoven, Weiss et Boldt. Ils choisirent de se rendre au groupe de combat de la Jeunesse hitlérienne sur les ponts de Pichelsdorf. À ce sujet, l'adjudant de l'armée auprès de Hitler, le major Johannmeyer, s'est exprimé comme suit dans sa déclaration sous serment du 18 janvier 1949 :

« Cet ordre donné par le Führer en personne à Axmann a été suivi par ce dernier, et j'ai moi-même constaté l'engagement de l'unité sur place le 29 avril 1945. J'y ai trouvé des jeunesses hitlériennes de 16 à 17 ans, bien équipées ».

Dans son livre *Die letzten Tage der Reichskanzlei* (Les derniers jours de la Chancellerie du Reich), le Rittmeister Gerhard Boldt, collaborateur du chef d'État-major de l'armée de terre, raconte lui aussi l'itinéraire de son évasion :

« Dans l'obscurité totale, nous avons traversé des champs de ruines et des arrière-cours pour atteindre la Joachimsthaler Strasse, le Kurfürstendamm et l'Adolf-Hitler Platz. Les premiers chars russes étaient déjà passés par là dans l'après-midi du 29 avril. Au poste de commandement du chef de la Jeunesse hitlérienne, nous avons reçu un jeune hitlérien qui s'est proposé de nous conduire en voiture jusqu'au Reichssportfeld, à travers une zone déjà partiellement occupée par les Russes. Une petite troupe de combat s'y trouvait encore. Avec une incroyable habileté, le garçon a traversé à toute vitesse la partie ouest de Charlottenburg jusqu'au Reichssportfeld. À peine une demi-heure plus tard, nos pas résonnaient déjà dans le vaste cercle du stade olympique. Il n'y avait pas âme qui vive. La lumière blafarde de la lune conférait à ce bâtiment géant et intact un charme irréel. Nous avons passé quelques heures de cette nuit avec un groupe de combat de la Jeunesse hitlérienne dans les locaux situés à la sortie ouest du stade et, aux premières lueurs de l'aube, nous avons continué à marcher depuis le Reichssportfeld en direction des ponts sur la Havel près de Pichelsdorf...

Dans les tranchées et les trous de tir devant le pont de Pichelsdorf, de part et d'autre de la Heerstraße, des jeunes hitlériens équipés de Panzerfausten étaient allongés, seuls ou à deux, à des distances plus ou moins grandes. L'aube était déjà si avancée que les silhouettes sombres des chars russes lourds se détachaient nettement de l'arrière-plan sur la

Heerstraße, à environ un kilomètre des ponts, en direction de la gare Heerstraße. Ils se trouvaient dans la direction du pont. À trois, nous avons traversé le long pont en courant avec un effort extrême et nous étions infiniment heureux de pouvoir reprendre notre souffle de l'autre côté, à l'abri du talus de la route. Après avoir longuement cherché dans le petit bois qui longeait la route, nous avons trouvé le chef du groupe de combat qui s'y défendait, l'Obergebietsfuhrer Schlünder, dans un bunker en terre étayé de bois, construit dans la pente montante d'un petit vallon ».

En République démocratique allemande et en République fédérale d'Allemagne, on a prétendu après la guerre que 2 000 jeunes hitlériens étaient tombés dans le stade olympique. Ce chiffre est inventé et n'est pas vrai. Comme nous l'avons déjà mentionné, on a également prétendu que 5 000 jeunes hitlériens avaient perdu la vie sur le pont de Pichelsdorf. Comme dans ce cas, l'annonce des 2 000 morts du stade olympique a également été recopiée sans vérification. Cinq mille plus deux mille, cela fait sept mille morts. Il y aurait donc eu plus de morts que ceux engagés dans le troisième contingent du Volkssturm à Berlin. Ce calcul ne peut pas être correct. La brigade de combat rapproché de chars n'était pas incluse dans ce chiffre de 3 500, car ses unités étaient principalement engagées à l'avant de la capitale du Reich, entre Fürstenwalde et Francfort-sur-l'Oder, ou dans les zones de repli. Le Gebietsführer Otto Hamann et la Gebietsmädelführer Gisela Hermann, qui se trouvaient dans le stade le 25 ou le 26 avril, n'y ont pas assisté à des combats ou à des batailles à cette époque. Les messagers qui se trouvaient dans le stade olympique n'ont jamais parlé de combats à l'intérieur du stade.

Le 29 avril, le Rittmeister Boldt témoignait : « Il n'y avait pas âme qui vive là-bas », et « nous avons ensuite passé quelques heures avec un petit groupe de combat des Jeunesses hitlériennes dans les locaux situés à la sortie ouest du stade ». Il n'y avait donc pas de combats là-bas. On a même prétendu que le général SS Wilhelm Mohnke m'avait fait sortir du stade olympique, dans lequel j'aurais été enfermé, avec un groupe de combat. Ce n'est pas vrai non plus. Il n'aurait pas pu le faire, car sa mission de combat se limitait à la défense du quartier gouvernemental et de la chancellerie du Reich. Le stade olympique a survécu à la guerre sans être détruit. Ce qui est différent, c'est que de graves combats ont eu lieu aux alentours du stade olympique, sur la Heerstraße et dans les rues adjacentes, ainsi que sur le vaste terrain du Reichssportfeld. Là et lors de la tentative d'évasion de Spandau, les pertes étaient déplorables. Mais ce sont surtout des unités de troupes régulières et des classes d'âge plus anciennes du Volkssturm qui s'y sont battues.

Une autre affirmation contraire à la vérité, qui persiste encore aujourd'hui, affirme que Hitler aurait ordonné l'inondation des bouches de métro, ce qui aurait entraîné la mort de milliers de blessés et de civils. Je n'ai jamais entendu parler d'un tel ordre. J'ai interrogé à ce sujet le commandant de combat de la citadelle, le général SS Mohnke, et l'aide de camp de Hitler, le Sturmbannführer Otto Günsche. Tous deux ont confirmé que l'ordre d'inonder les puits n'avait jamais été donné. Il est également arrivé que certains de nos groupes de combat affrontent les Soviétiques qui progressaient dans les puits et que nos propres commandants de combat aient leur poste de combat dans le tunnel du métro. On n'a tout de même pas voulu détruire nos propres hommes ! La constatation de Wilhelm Mohnke et d'Otto Günsche a été confirmée par des experts dans une déclaration faite après la guerre par le sénateur à la retraite Fritz Kraft. Il était alors responsable du métro berlinois et de ses travaux de reconstruction après la guerre. Il a constaté que l'eau avait pénétré dans les puits du métro et du RER par les voies suivantes :

« 1. Un bombardement a rendu perméable à l'eau le plafond de la galerie du métro entre le Märkisches Museum et la Klosterstraße, sous la Spree, sans le percer.

2. Le tunnel du S-Bahn sous le Landwehrkanal a été dynamité. L'eau n'est arrivée en trombe qu'au point d'effondrement, mais elle s'est ensuite répartie de la même manière. Aucune personne ne s'est noyée ici.

3. Des lacs peu profonds se sont formés en raison de la panne des pompes d'eau souterraine reliées au réseau électrique ».

Il est remarquable que le Conseil du Sénat ait affirmé que les journalistes se seraient désintéressés de l'affaire lors de leurs recherches si ces faits avaient été mentionnés.

Mais revenons à ce qui s'est passé dans le bunker. Dans notre situation qui semblait désespérée, j'avais toujours cherché la possibilité de poser à Hitler les questions qui me brûlaient le cœur. Que va-t-il advenir de notre peuple ? Cette occasion s'est présentée dans la nuit du 29 au 30 avril. Je me trouvais dans l'antichambre de la Lage avec mon aide de camp Gerd Weltzin. C'est alors que Hitler est sorti de son appartement et s'est dirigé vers le banc de l'antichambre. D'un geste de la main, il m'a invité à m'asseoir à côté de lui. Nous sommes restés assis ensemble un moment, sans dire un mot. Ces instants m'ont semblé durer une éternité. Weltzin s'était retiré. Nous étions seuls. Ce que Hitler m'avait dit en 1942, lorsque je suis revenu du front auprès de lui, m'a traversé l'esprit : « Oui, je crois que je dois encore mener ce difficile combat de mon vivant ». Ce combat, il l'avait perdu. Maintenant, un homme vaincu était assis à côté de moi, lui qui

avait autrefois commandé l'Europe. Et je savais qu'il serait mort demain. Je ne pouvais pas parler. J'avais la gorge nouée. Enfin, Hitler a rompu le silence. Il s'est enquis de mon parcours et de ma famille. Je parlai de ma jeunesse difficile et de ma mère, qui était allée travailler à l'usine pendant 16 ans pour nous, ses trois fils. « Oui, l'adversité est toujours le plus grand maître dans la vie », a dit Hitler. Maintenant que la conversation était lancée, il m'était plus facile de poser mes questions et j'ai commencé : « Que va devenir notre peuple ? Nous avons pourtant vécu dans la conviction que notre histoire n'en était qu'à ses débuts. Bismarck a créé le Second Reich. Sous votre impulsion, la lutte des classes a été surmontée et l'unité politique a été remplie par le contenu de la communauté du peuple. Vous avez ramené votre patrie dans le Reich. Nous ne pouvons tout de même pas nous arrêter maintenant à la fin de notre histoire, cela ne peut pas être la fin ! » Après quelques instants de silence, Hitler s'est exprimé à ce sujet : « Je suis saisi d'horreur lorsque je pense à la manière dont nos ennemis vont briser l'unité et démembrer le Reich. Il s'agit maintenant de la survie pure et simple de notre peuple, de la survie tout court. Le peuple a déjà tant souffert. S'il supporte les souffrances qui vont suivre maintenant, en tant que communauté populaire liée par le destin, alors il y aura à nouveau une ascension ». Après un bref silence, il a ajouté : « Les idées vivent selon leurs propres lois. Je pense qu'il y aura quelque chose de tout à fait nouveau ».

De l'extérieur, nous n'avons entendu aucune détonation, à l'intérieur seulement le bourdonnement des ventilateurs. Je continuai à demander : « Que pensez-vous de l'évolution future entre les puissances occidentales et la Russie ? » Sa réponse fut hésitante : « Je crains qu'à la fin, la puissance combinée de la Russie et du bolchevisme ne l'emporte sur les démocraties occidentales désunies ». Personne n'était passé pendant notre conversation. Une fois de plus, Hitler enchaîna : « Rien ne m'a été épargné dans la vie, surtout pas dans mes derniers jours. Mes collaborateurs m'ont quitté, Göring, Speer. Mais Himmler est la plus terrible déception de ma vie. Mon honneur, c'est la fidélité, » – il l'a dit d'un ton méprisant – « ce que Himmler a promis, la jeunesse l'a tenu. La mort ne peut pas être plus dure que ce que j'ai enduré. Elle sera pour moi une rédemption ». Sous l'effet de ces paroles, j'ai dit : « Je reste avec vous, mon Führer ». Sa voix devint rude et péremptoire lorsqu'il refusa en disant : « Que voulez-vous faire avec un mort ? Votre place est avec les vivants ». Nous restâmes à nouveau assis ensemble un long moment, sans prononcer un mot, jusqu'à ce qu'il se lève péniblement. Il ne me saisit pas des yeux comme d'habitude. Il regardait à travers moi, au loin. C'était l'adieu.

Je suis resté seul dans l'antichambre, ébranlé. La dernière étincelle d'espoir s'était éteinte. Un monde s'est effondré sur moi. La guerre était perdue, le Reich était en ruines. Malgré les sacrifices indicibles des jeunes et de tout le peuple, notre avenir était obscur.

Malgré la fatigue des nuits précédentes, je n'ai pas trouvé le sommeil en ces premières heures du 30 avril. Comment sortir du quartier gouvernemental encerclé ? Je ne voulais pas mourir sous terre, entre les murs de béton. Je préfère être dehors, à ciel ouvert. Que je survive ou non, c'est le jugement de Dieu qui en décidera. Je n'avais jamais cherché à obtenir une capsule de poison et on ne me l'avait pas donnée. Certes, il y a trois ou quatre ans, on m'a offert un briquet d'agent qui contenait une capsule d'acide cyanhydrique. Mais je l'avais offert à M^me^ Goebbels lorsque j'avais été invité chez elle et qu'elle s'y était intéressée. Je n'avais pas non plus l'intention de partir à l'étranger après avoir perdu la guerre et j'ai refusé les passeports qui m'avaient été offerts par des amis étrangers. Je voulais rester en Allemagne. J'ai discuté avec mes camarades de toutes les possibilités d'évasion. Nous étions d'accord sur le fait que nous ne pouvions nous échapper qu'en très petits groupes ou individuellement à travers les lignes russes.

L'après-midi, je suis retourné au bunker. Des tireurs d'élite de l'ennemi étaient déjà assis dans les décombres de l'hôtel « Kaiserhof ». Je suis allé voir le Dr Goebbels. Il m'informa que le Führer avait déjà fait ses adieux à son entourage proche. Je me rendis dans les appartements privés de Hitler. Le SS-Sturmbannführer Otto Günsche se tenait devant l'entrée et la bloquait avec sa silhouette de géant. Il avait reçu l'ordre du Führer de ne plus laisser entrer aucun visiteur. Avec le Dr Goebbels, je me suis rendu dans la Lageraum, où se trouvait déjà Martin Bormann. Nous nous sommes regardés sans dire un mot. Puis le Dr Goebbels a demandé : « N'y a-t-il pas eu un coup de feu ? » Peu après, Otto Günsche apparut et annonça : « Le Führer est mort. » Il était environ 15 h 30. Avec Goebbels et Bormann, je suivis Günsche dans le salon de Hitler. Nous nous arrêtâmes à l'entrée et levâmes les bras. Sur le mur en face de nous, Hitler mort était assis dans le coin droit d'un petit canapé.

Il portait un uniforme, un pantalon long noir et une veste feldgrau avec l'insigne doré du parti et l'EK I. Il était assis sur le côté. Son torse était incliné vers la droite et sa tête légèrement en arrière. Son visage et son front étaient d'une blancheur frappante. Une étroite trace de sang descendait des deux tempes. Les paupières étaient presque fermées, la mâchoire inférieure légèrement décalée. Le bras gauche était le long du corps, le droit pendait

sur le dossier du canapé. Des éclaboussures de sang étaient visibles sur le rembourrage. Le pistolet était posé sur le tapis. La mâchoire inférieure étant légèrement décalée, j'ai d'abord supposé que la mort était due à une balle dans la bouche. Plus tard, j'ai appris par Otto Günsche que Hitler s'était tiré une balle dans la tempe droite. Eva Hitler, vêtue d'une robe sombre, était assise à côté de lui. Ses yeux étaient fermés, sa bouche légèrement ouverte. Son corps ne présentait aucun signe d'action violente. Elle donnait l'impression d'être endormie. Eva Hitler s'était empoisonnée.

Goebbels et moi sommes entrés dans la salle du camp. Nous étions tous les deux sur le pas de la porte lorsque des SS ont amené le corps de Hitler. Celui-ci était enveloppé dans une couverture de laine qui ne cachait que le haut du corps. Derrière lui, Bormann portait Eva Hitler. Elle n'était pas dissimulée. Günsche la prit en charge et la porta en haut de l'escalier qui menait à la montée. Je ne voulais pas assister à l'incinération des corps et je suis resté dans le bunker. Goebbels est sorti avec moi, mais il est revenu très vite. Ses yeux étaient mouillés. Il ne pouvait pas supporter ce spectacle. Otto Günsche m'a remis le pistolet de 7,65 mm avec lequel Hitler s'était tué, ainsi que son pistolet de 6,35 mm qu'il avait toujours porté dans sa poche ces derniers temps. – À aucun moment de ma vie, je n'ai ressenti aussi profondément le caractère éphémère du pouvoir terrestre qu'à la vue de la mort d'Adolf Hitler.

En fin d'après-midi, Bormann lut dans la Lageraum le testament du Führer, dans lequel il avait nommé le grand amiral Dönitz comme son successeur, le Dr. Goebbels comme Chancelier du Reich et Bormann comme Ministre du Parti. Les généraux Krebs et Burgdorf ainsi que le secrétaire d'État Dr. Naumann étaient également présents. Goebbels prit ensuite les rênes de l'action et se mit à discuter avec nous de ce qu'il fallait faire. Le visage de Bormann était très rouge. Avec la mort de Hitler, son pouvoir, qui consistait à être proche du Führer, avait également diminué. Il ne dégageait aucun rayonnement. C'était différent pour le Dr Goebbels. Il ne tirait pas son effet sur les gens uniquement de sa proximité avec le Führer, mais les attirait par sa personnalité. Le contraste entre ces deux hommes ne m'était jamais apparu aussi clairement que dans cette situation.

Goebbels et Bormann voulaient convenir des mesures à prendre avec le nouveau chef d'État. Pour arriver jusqu'à lui, les Soviétiques devaient instaurer un cessez-le-feu pendant un certain temps. Le général Krebs, qui avait été auparavant attaché militaire adjoint à l'ambassade à Moscou et qui parlait russe, fut désigné comme parlementaire. Staline l'avait une fois embrassé à la gare de Moscou, alors qu'il était venu saluer le Ministre

japonais des Affaires étrangères Matsuoka, qui arrivait de Berlin. Goebbels demanda à Bormann s'il voulait accompagner le général au poste de commandement de Tchouïkov, le commandant soviétique. Bormann refusa. Il ne pensait pas qu'il était juste qu'un homme du Parti s'y présente. Bien que les Soviétiques ne se trouvaient qu'à quelques centaines de mètres de la chancellerie du Reich, l'établissement d'une liaison avec eux s'avérait très difficile. Nos câbles téléphoniques ne pouvaient pas être connectés à ceux des Soviétiques. On a donc essayé de passer par la radio. Tard dans la soirée, il n'y avait toujours pas de liaison. Entre-temps, on parlait de la composition du gouvernement, mais tout le monde savait que cela ne devait rester que des considérations théoriques.

Alors que j'étais seul avec Goebbels, il faisait les cent pas. Il a allumé une cigarette. Il siffla doucement la chanson « Es stehn an meinem Weg viel schöne Blümelein, es geht hinaus, muß wandern, geschieden muß es sein » que nous avions chantée pendant les combats et qui se terminait par le refrain : « Jetzt geht's ins Märkerland, ins schöne Heimatland, dich will ich lieben bis in den Tod ». Cette chanson m'a rappelé nos voyages en camion dans la Marche de Brandebourg, et cette époque des débuts a également ému le Dr Goebbels à cette heure. Il déclara que, contrairement à la décision du Führer, il ne voulait pas survivre à l'effondrement. Je lui ai parlé du sort de ses enfants, dont j'avais vu les plus jeunes sauter dans le bunker, et je lui ai demandé si nous devions faire sortir ses enfants de Berlin avec les troupes de combat. Il m'a dit qu'il en discuterait encore avec sa femme. Il m'en reparla plus tard : « Ma femme et moi sommes d'accord pour que nos enfants nous accompagnent. Nous ne voulons pas que nos enfants voient leur père être traîné dans les gazettes internationales comme un criminel de guerre. S'ils étaient grands, je pense qu'ils approuveraient notre décision ».

Dans la soirée, deux autres visiteurs sont venus me voir dans le bunker. L'un était le Hauptbannführer Oskar Bartsch, que j'avais rencontré en juin 1941 lors de l'avancée de ma section vers la frontière russe et qui avait défendu les alentours de notre service avec un groupe de combat de la JH entre la Heerstraße et le stade olympique. Je l'ai chargé de transmettre au Dr Schlünder un message concernant les ponts de Pichelsdorf et de tenir les ponts pendant encore 24 heures. Cette mission découlait de l'ordre du commandant de combat, le général Weidling, que j'ai déjà cité, selon lequel les ponts devaient être tenus en toutes circonstances afin d'assurer la sortie de nos troupes de Berlin. C'était une mission dangereuse pour Oskar Bartsch, car l'ennemi se trouvait dans tous les quartiers de la ville. J'ai appris

plus tard avec soulagement que ce message avait pu être transmis. En raison de la situation, le Dr Schlünder avait décidé que la sortie de son groupe de combat aurait lieu dans les premières heures du 2 mai. Cette décision était certainement la bonne.

Le deuxième et dernier visiteur, le 30 avril 1945, était mon frère Richard. Il dirigeait le service administratif de la région de Berlin. Il disposait encore de stocks et, à sa manière toujours correcte, il voulait s'assurer auprès de moi qu'il pouvait les distribuer. « Distribue-les immédiatement à la population et aux jeunes, Richard », lui ai-je dit. Ce n'est pas la seule raison pour laquelle il s'était frayé un chemin à pied jusqu'au bunker à travers les tirs d'obus. Il voulait aussi que nous puissions nous revoir et parler ensemble. Il était très abattu par la mort du Führer. J'avais conseillé à temps à mon frère de quitter Berlin, car il était gravement diabétique et devait s'attendre à ce que ses réserves d'insuline ne suffisent plus s'il était fait prisonnier. Il connaîtrait alors le sort de notre père. Mais il ne voulait pas abandonner ses camarades et resta à Berlin. Nous nous sommes séparés tous les deux, le cœur lourd. Il reprit le chemin périlleux vers le poste de combat d'Erich Bärenfänger. Il l'avait rejoint avec un groupe de combat JH. Je n'ai plus jamais revu Richard.

Après cette dernière rencontre, je suis retourné au sous-sol de la chancellerie du Parti, où mes collaborateurs m'attendaient de pied ferme. J'ai d'abord parlé au Dr Gertrud Huhn et je l'ai informée de la mort de Hitler. Elle était en larmes. Je l'ai remerciée pour le travail dévoué qu'elle avait accompli ces derniers jours et lui ai suggéré de retourner en civil chez ses connaissances à Berlin, car nous allions nous échapper de la citadelle encerclée le 1er mai. Encore en larmes, elle demanda à partir avec nous. « Vous aurez encore besoin de moi », a-t-elle déclaré. Mes collaborateurs étaient eux aussi profondément bouleversés par les événements tragiques survenus dans le bunker.

Le 1er mai, après une douzaine d'heures, le général Krebs est revenu avec la nouvelle que les Russes avaient refusé la proposition de cessez-le-feu. Ils s'engageaient seulement à traiter les blessés et les prisonniers conformément aux dispositions de la Convention de Genève. Ils ont exigé la reddition inconditionnelle et la remise de toutes les personnes qui se trouvaient dans le bunker de la chancellerie du Reich. Le Dr Goebbels a réagi à cette nouvelle : « J'ai conquis Berlin contre les Rouges une fois, je défendrai Berlin contre les Rouges jusqu'à mon dernier souffle. Je n'utiliserai pas les quelques heures qu'il me reste à vivre en tant que

Chancelier allemand pour apposer ma signature sur un acte de capitulation ».

L'après-midi du 1er mai, je suis allé voir le Dr Goebbels. Sa femme m'a accueilli en disant : « Monsieur Axmann, c'est fait ». Les enfants étaient donc morts. Empoisonnés. Sous l'effet de cette nouvelle, je restai muet. Goebbels aussi se taisait. Puis il a parlé de l'époque précédente. Je retrouvai alors moi aussi la parole et racontai comment Goebbels m'avait gagné au mouvement à l'âge de 15 ans par la puissance de son discours. Goebbels a évoqué la bataille de salle dans les Pharussäle à Wedding, au cours de laquelle il avait inventé le mot « le SA inconnu ». Il rappela les reproches qu'il m'avait faits en 1943 à propos de la manifestation des jeunes au stade olympique, parce que sa fille aînée avait dû se présenter si tôt le dimanche matin. Il m'a avoué qu'il avait été très contrarié lorsque sa fille était rentrée à la maison très enthousiaste de cette manifestation. C'est ainsi qu'une conversation s'est engagée, qui nous a permis de nous distraire un moment de ces terribles événements et de ce qui nous attendait. Au terme de sa vie, nos discussions sont revenues au début de celle-ci. Au moment de nous quitter, Goebbels nous a dit : « Nous quittons la vie ce soir. Vous passerez peut-être encore une fois ». Puis ils m'ont tous les deux tendu la main, pour la dernière fois.

Le soir, j'étais dans le bunker vers 20h30, après avoir discuté avec mes collaborateurs de notre tentative d'évasion. Dans l'antichambre, j'ai rencontré Wilhelm Mohnke. Il m'a appris que le Dr Goebbels et sa femme étaient déjà morts. Lui-même était arrivé juste au moment où le couple Goebbels se dirigeait vers la sortie du bunker, qui donnait sur le jardin. Mohnke annonça : « Nous nous évadons maintenant, Monsieur le Ministre ». Goebbels le serra dans ses bras. « Passez bien, Mohnke ». Il avait les larmes aux yeux. M^me^ Goebbels était calme. Son mari lui offrit son bras, elle le prit par-dessous. Ils montèrent ainsi les escaliers du bunker. Tous deux tenaient dans leurs bras l'ampoule de poison. L'adjudant Schwägermann les suivait avec deux bidons d'essence.

Hitler et Goebbels étaient morts. Il n'y avait plus aucune raison de rester dans le bunker. Mohnke et moi avions déjà discuté de l'évasion. Dans son groupe de combat se trouvaient Martin Bormann et l'ambassadeur Walter Hewel. Il a choisi de passer par les bouches de métro jusqu'à la gare de Friedrichstraße. Mon petit groupe prit le chemin de la rue jusqu'au pont de Weidendammer, qui enjambe encore aujourd'hui la Spree au nord de la gare de Friedrichstraße. L'explosion devait avoir lieu à 23 heures. J'ai accompagné Mohnke jusqu'à l'avant-bunker supérieur, où étaient

rassemblés les chefs de troupe, parmi lesquels les Français de la Division Charlemagne. Mohnke a donné les dernières instructions pour l'évasion. Ensuite, je suis retourné à l'hôpital militaire pour faire mes adieux à Gisela, notre chef de région grièvement blessée. Nous ne pouvions pas l'emmener avec nous, car elle n'était pas transportable. Ce fut un adieu difficile. Nous sommes partis, les blessés sont restés là-bas. Et les Soviétiques étaient à la porte. C'était un sentiment déprimant et honteux d'impuissance. J'ai laissé à Gisela le petit pistolet 6,35 mm de Hitler. Un jeune guide berlinois de la JH devait faire attention à elle.

De retour dans notre cave, tout était prêt pour l'évasion. À l'heure prévue, environ 30 heures après la mort de Hitler, nous nous sommes mis en route. Avec Heinz Boldt et mon informateur Lehmann, j'ai pris la tête. Nous marchions à distance et en file indienne le long de la Wilhelmstraße, tout près des façades des maisons et des ruines. Des grenades ont explosé, des mitrailleuses ont cliqueté, des étincelles ont jailli et des chars se sont mis à rugir plus loin. Lorsque nous sommes arrivés au coin de Unter den Linden, nous avons vu le Reichstag. Avec le ciel illuminé par les incendies et l'éclatement des obus, on aurait pu parler de crépuscule des dieux. Juste à côté de la porte de Brandebourg, les Russes bivouaquaient autour d'un grand feu. Le bruit ressemblait déjà à une célébration de la victoire. Eux aussi, à la fin de la guerre, ne voulaient plus trop oser et mettre leur vie en jeu. C'est la seule façon d'expliquer que nous ayons pu passer sans rencontrer de résistance de la part de l'infanterie.

La Friedrichstrasse s'est soudain animée. Des soldats, des civils, des femmes, des ambulances, de temps en temps un canon d'assaut. Tous se dirigeaient vers le nord et voulaient traverser la Spree. Après le pont, tout s'accumulait derrière le barrage antichars. On ne voyait pas d'avions. Quelles pertes aurions-nous subies si une bombe était tombée au milieu de ce chaos ! Des cris et des appels en allemand et dans d'autres langues s'entrechoquaient. J'ai envoyé mon signaleur à l'arrière pour assurer la liaison des derniers avec notre groupe. Les Russes étaient assis de l'autre côté de la Spree et du barrage antichars, dans les maisons et les ruines des deux côtés de la route. Ils tiraient de tous les canons et de tous les tubes. Un canon allemand à quatre pièces fauchait sans arrêt les maisons occupées par l'ennemi. Un canon d'assaut slalomait à travers le barrage antichars et s'arrêtait sous le feu ennemi. Un char Tigre suivait. Derrière lui se trouvait une grappe de personnes, dont Martin Bormann. Je marchais derrière, à distance. Soudain, une explosion, un éclair aveuglant et une détonation assourdissante. Ce n'est qu'au milieu des morts et des blessés que je revins à

moi. Une forte onde de choc m'avait projeté au loin. Instinctivement, j'ai cherché à me mettre à l'abri et j'ai sauté dans un cratère de bombes. Il y avait là des hommes à nous : Martin Bormann, le docteur Stumpfegger, le dernier médecin accompagnant Hitler, le secrétaire d'État, le docteur Naumann, Schwägermann, l'aide de camp du docteur Goebbels, et Gerd Weltzin, mon propre aide de camp. Ils n'ont pas été blessés.

Je sentais du sang dans ma nuque et dans ma main gauche. Je me suis dit : « Ne perds pas ta main gauche ». Mais je n'avais été blessé que par de petits éclats. Peu à peu, mon ouïe s'est rétablie. Weltzin cherchait notre petit groupe. Il avait disparu de la surface de la terre. Dans le cratère de la bombe, nous avons discuté de la suite du voyage. Bormann voulait absolument aller à Plön pour se présenter au grand amiral Dönitz. Nous prîmes la direction du nord-ouest. À la gare de Friedrichstraße, nous sommes montés sur le remblai. Bormann se précipita en tête. Sa marche rapide pouvait éveiller les soupçons. Il ne se comportait pas comme un homme fatigué du Volkssturm qui veut rentrer chez lui. Je marchais en queue de groupe, encore étourdi par l'explosion. Nous n'avons pas eu de contact avec l'ennemi. Nous n'avons reçu des tirs qu'aux endroits où des maisons flanquaient le remblai. Mais il faisait nuit. Personne n'a été touché. Nous avons pu passer sans encombre jusqu'à la gare de Lehrt. Ensuite, nous avons dû nous arrêter. La gare était occupée par les Russes. Nous avons escaladé une balustrade en fer, sauté sur le rebord d'un mur et nous sommes laissés tomber de là, en plein dans une garde russe. Nous n'avions pas pu la voir d'en haut, car elle se trouvait sous le pont. Nous avons été immédiatement entourés. L'un d'eux nous a radoté : « Chitler kaputt, la guerre est finie ». Nous avions auparavant détaché nos insignes de grade et déposé nos armes. Bormann aussi ne portait qu'une veste feldgrau sans aucun symbole. Les Russes ont été curieux de toucher ma prothèse de bras. Ils nous ont manifestement pris pour des hommes du Volkssturm et nous ont offert des cigarettes. Bormann était de nouveau pressé et, avec le docteur Stumpfegger, il se détacha de la ronde palabreuse et se dirigea d'un pas rapide vers l'Invalidenstrasse.

Cela a éveillé les soupçons des Russes. Ils gesticulaient et les montraient du doigt. Cela devenait dangereux pour nous. Nous avons haussé les épaules et nous sommes éloignés au bout d'un moment. J'avais le sentiment terrible qu'on pouvait recevoir un coup de fusil dans le dos. Nous avons eu de la chance. Les Russes nous ont laissés partir. Nous sommes restés ensemble jusqu'à la Invalidenstrasse. Là, nous nous sommes séparés. Le Dr Naumann et Schwägermann marchaient sur le côté gauche de la rue,

Weltzin et moi sur le côté droit en direction d'Alt-Moabit. Nos compagnons disparurent derrière des arbres et des buissons. Nous avons continué notre chemin dans la même direction. Lorsque nous avons entendu des bruits de chars en provenance du tribunal judiciaire, nous avons fait demi-tour. Sur le chemin du retour, on nous a tiré dessus. Nous sommes arrivés au pont qui traverse les voies de la gare de Lehrt. Il s'appelait autrefois le pont des Invalides, aujourd'hui le pont Sandkrug. Nous l'avions déjà presque franchi lorsque nous avons vu deux hommes allongés sur la chaussée. Nous nous sommes agenouillés près d'eux. Nous pouvions peut-être les aider. C'était Martin Bormann et le docteur Stumpfegger. Leurs visages étaient clairement reconnaissables. Ils étaient allongés sur le dos, les bras et les jambes légèrement écartés. J'ai saisi Bormann et je l'ai secoué. Aucune réaction. Je me suis penché sur lui et je n'ai pas entendu de respiration. Il n'y avait pas de blessures ou de traces de sang. S'étaient-ils empoisonnés ? Je n'ai pas senti d'odeur d'acide cyanhydrique, car il y avait une forte évaporation de poudre dans l'air. Nous n'avons trouvé aucun signe de vie chez Bormann et le docteur Stumpfegger. Alors que nous nous efforcions de sauver les deux hommes, des coups de feu ont sifflé à côté de nous. Nous devions continuer. Nous avons trouvé un abri au coin de la Heidestraße.

Dans la Heidestraße, je me suis débarrassé du manteau de cuir de Sepp Dietrich, le héros et commandant de la Leibstandarte Adolf Hitler. Il me l'avait offert à Berlin. Avec ce manteau de cuir, on pouvait facilement être considéré comme un officier. Heureusement, les hommes de la garde russe n'ont pas eu cette idée. Nous avons traversé la Heidestraße sans être inquiétés jusqu'au pont Putlitz. Sur le port ouest tout proche, nous nous sommes installés dans le boîtier d'un énorme tableau électrique. Nous étions complètement épuisés. Au petit matin, nous avons entendu des bruits russes et des voix allemandes. Nous avons pu en déduire que des vivres étaient distribués à la population. La réserve de nourriture pour la ville était stockée dans le port ouest. Weltzin a pris contact avec des passants allemands pour nous procurer des vêtements civils. J'ai reçu une blouse grise et une casquette de marin bleue. C'est dans cette nouvelle tenue que nous sommes partis. Le pont sur le canal de navigation de Spandau avait sauté. Nous avons traversé sur un ferry improvisé. Nous étions à Wedding. C'est là que j'avais grandi. La boucle était bouclée.

Pour dormir et me détendre, j'ai cherché une base temporaire chez des connaissances. Mais je ne les ai pas trouvés. J'espérais rencontrer une ancienne collègue de travail de ma mère. Weltzin devait m'accompagner.

Mais il m'a dit qu'il valait mieux qu'il reste en bas pour observer la rue. Il m'attendait dans l'entrée de l'immeuble. La connaissance de ma mère n'était pas là non plus. J'ai sonné chez son voisin. La femme a ouvert et a sursauté : « Quoi, vous ici, entrez vite ». La chaleur de la cuisine m'a frappé. Je m'assis à la table de la cuisine et m'endormis immédiatement. Je fus bientôt réveillé à nouveau. « On sait que vous êtes dans la maison. Vous ne pouvez pas rester ici. Les Russes sont en train de mettre le feu à notre maison », dit la voisine avec inquiétude. Je l'ai remerciée et je suis partie. Dans l'escalier, des voix s'élevaient du couloir. J'entendais clairement : « Axmann est chez nous, dans la maison. Si les Russes s'en aperçoivent, ils nous tueront. Nous préférons le livrer ». À cet instant, mon instinct avait tranché. Je me suis dirigé vers les gens dans le couloir de l'immeuble et j'ai dit : « Celui que vous cherchez, c'est moi. J'ai grandi parmi vous et j'ai fait mon devoir ». Silence. Ils regardèrent mon bandage. Le responsable de la maison s'approcha de moi et me fit sortir dans la rue par une porte de service. Je m'enquis de mon compagnon. « Les Russes viennent de le prendre », me répondit-il. Je venais de perdre un fidèle compagnon.

À présent, j'étais seul dans la rue. J'ai regardé de tous les côtés. Aucune trace de mon aide de camp. Lorsque j'avais laissé mes collaborateurs libres de suivre leur propre voie, il avait immédiatement décidé de rester avec moi. Il avait été consciencieux jusqu'au bout. Il était désormais prisonnier des Russes. Le reverrai-je un jour ? Combien est insondable le destin de chacun !

Alors que je m'engageais dans la Seestraße, les chars russes passèrent devant moi, drapeaux rouges déployés. Le vainqueur face au vaincu. Le vainqueur aux côtés de l'autre puissance mondiale, l'Amérique, et de nombreux autres pays. Ces chars ne pouvaient pas me menacer ici. En revanche, les civils au brassard rouge qui patrouillaient en tant qu'auxiliaires de police communistes le pouvaient. Ils scrutaient les passants avec méfiance, poursuivaient les suspects ou les arrêtaient. Je devais me méfier d'eux comme de la peste. Je me suis rendu sur la promenade centrale de la Seestraße. Après quelques pas, un civil sans brassard rouge est venu à ma rencontre. Lorsqu'il arriva à ma hauteur, il me regarda avec de grands yeux consternés. Il m'avait reconnu et s'écria : « Vous ici, Monsieur Axmann ? Une station russe a pourtant annoncé que vous étiez tombé à Berlin ». – « Ce doit être mon frère », ai-je répondu.

L'inconnu a continué à me sonder. Est-ce la fin ? Comment en est-on arrivé là ? Que devrais-je dire dans ma situation ? C'est une question de survie, ai-je dit. Si les familles s'en sortent, c'est tout le peuple qui survivra.

Il secoua la tête, abasourdi. Il fallait que je parte et je pris congé en espérant qu'il ne me dénoncerait pas. Je continuai à avancer vers l'inconnu et me trouvai, au moment de l'effondrement du Reich, dans un état de profond bouleversement. Je venais de vivre l'expérience terriblement excitante de l'évasion. J'avais perdu mon aide de camp et j'étais encore sous le coup de l'annonce de la mort possible de mon frère Richard. J'étais complètement épuisée et fatiguée. La question de savoir où aller me taraudait.

Je devais d'abord mettre de l'ordre dans mes idées. Pour cela, j'avais besoin de me mettre à l'abri de la menace de la police auxiliaire communiste, et de quelques instants de calme. J'ai vu de loin les cimetières de la Seestraße, devant lesquels j'étais souvent passé en tant que garçon depuis le parc Goethe. Je m'y dirigeai et me rendis dans un cimetière. J'ai emprunté les chemins de traverse et circulé entre les tombes. C'était l'endroit idéal pour se recueillir. Ici, je pouvais m'arrêter quelques instants entre les collines des morts sans être dérangé. Mon parcours dans les Jeunesses hitlériennes avait commencé à 15 ans à Wedding et s'était achevé ici à 32 ans. Entre-temps, il y a eu une lutte politique pleine de sacrifices jusqu'en 1933, suivie d'une construction exceptionnellement laborieuse jusqu'en 1939, puis d'un engagement épuisant sur le front et dans la patrie. La boucle s'était refermée sur Wedding. Mais maintenant, il ne faut pas se contenter de regarder en arrière, il faut aller de l'avant.

Est-ce que je me rends aux Alliés ? Oui, mais pas tout de suite. Les vagues de propagande de la haine sont encore si hautes que l'on est enseveli sous elles. Il faut d'abord que la fumée se dissipe sur le champ de ruines. Est-ce que je me rendrai alors aux Russes ? Non, le lourd destin de mes camarades sous la domination soviétique s'y oppose clairement. Je dois d'abord essayer de rejoindre le grand amiral Dönitz à Plön. Il est le nouveau chef d'État. En tant que commandant en chef de la Kriegsmarine, j'avais de très bonnes relations avec lui. Mais comment faire ? Je n'ai pas un sou sur moi et je n'ai pas de carte d'identité. Pas même une fausse. Il me manque les plus petites choses, comme un peigne et des mouchoirs, que j'avais déjà utilisés pour ma légère blessure. Et quelle route vais-je prendre pour aller à Plön ? Vers le nord ou vers le nord-ouest. Cela dépendait entièrement de la situation, qui était fonction du mouvement des troupes soviétiques. Telles étaient mes pensées tandis que je marchais lentement à travers les tombes. J'avais maintenant une idée approximative.

Je suis resté assez longtemps dans le cimetière. Alors que je m'approchais de la sortie, j'ai vu un homme âgé qui se tenait près d'un monticule de tombes, perdu dans ses pensées. Lorsqu'il a levé la tête, il m'a

remarqué. Comme sur un signe muet, nous nous sommes tranquillement approchés l'un de l'autre. « Vous restez à Berlin ? », lui ai-je demandé. « Non, je veux sortir d'ici », répondit-il. « Moi aussi », ai-je lancé. « Où voulez-vous aller ? » – « Dans le Mecklembourg, chez ma sœur ». – « Ça tombe bien, je veux aussi aller dans le nord ». Il regarda ma prothèse de bras, et je sentis littéralement ce qui se passait en lui. « Invalide de guerre ? » - « Oui ». – « Eh bien, les Russes ne leur font pas de mal, nous pourrions peut-être y aller ensemble ». – « D'accord ».

Nous nous sommes donc mis en route ensemble. Je lui ai donné mon nouveau nom, que j'avais pris de mon cousin déchu Siewert. Lui aussi se présenta. En discutant, nous avons essayé d'en savoir plus l'un sur l'autre. Il était contremaître. Je me suis présenté comme commerçant. Il ne semblait pas s'intéresser à la politique. Il n'était ni pour ni contre. Bien sûr, il jurait contre cette fin amère. Entre-temps, nous avions atteint le port ouest, dans lequel j'avais déjà trouvé refuge aux premières heures de ce 2 mai. Nous le laissâmes sur notre gauche et tournâmes sur la digue Saatwinkler, qui longe le canal de navigation de Spandau et le canal Hohenzollern. J'épiais les Russes et les civils portant le brassard rouge. L'endroit semblait exempt d'ennemis, peu de circulation et pas de passants. Nous sommes passés devant le terrain de sport Jungfernheide. C'est là que mon cousin Siewert m'avait souvent emmené pour jouer au handball. Au loin, une colonne venait à notre rencontre. C'était un train de prisonniers de guerre allemands sous surveillance soviétique. Nous ne pouvions pas passer devant. On nous aurait tout de suite incorporés. Nous avons donc descendu le talus et nous sommes mis à l'abri. Ils étaient maintenant à notre hauteur. Quelques minutes d'angoisse. Le train était passé, ça avait marché. Mais quelle sensation ! En haut, des camarades prisonniers marchaient, et moi, j'étais là, à couvert, sans pouvoir les aider.

Nous avons continué notre marche sur le chemin de halage jusqu'à ce que nous arrivions à la périphérie de Haselhorst. Là, nous avons dû reprendre la route, où des gardes soviétiques contrôlaient les passants. Nous ne pouvions plus les éviter. Nous devions passer par là. J'ai encore dit à mon copain : « Je vais dire au poste que tu as mes papiers. Tu as tellement d'attestations sur toi ». Dieu merci, il a joué le jeu. Le poste a exigé Propusk, Passport. Je montrai ma main en bois et haussai les épaules, puis montrai mon copain en disant : « Camarade, mes papiers ». Celui-ci sortit son portefeuille et montra ses attestations. Il avait vraiment tout sur lui. Du carnet de travail à la police d'assurance, et surtout beaucoup de beaux tampons. Ils n'ont pas manqué de faire leur effet. Nous avons pu continuer.

Après nous être éloignés, nous avons respiré profondément. À Spandau, on tirait encore sporadiquement. C'étaient sûrement des camarades qui tentaient de s'évader. Ici, à Spandau, mon collaborateur était Günther Marrek, chef d'une grande unité de Volkssturm, dont faisaient également partie des unités de la Jeunesse hitlérienne. Il était titulaire de la croix de chevalier et, avant son engagement dans la guerre, il avait également fait ses preuves en tant que chef de la jeunesse en Prusse orientale. Wolfgang Stumme, le chef de l'éducation musicale de la jeunesse pour le Reich, devait également se trouver dans les environs. Il avait pris en charge une compagnie de Volkssturm à Spandau. Où est Otto Würschinger, le dernier chef de notre bureau d'organisation, qui a défendu avec de jeunes camarades le siège de la direction de la jeunesse du Reich dans la Heerstraße ? Et où est le Dr Schlünder, qui a défendu jusqu'au bout ces importants ponts de Pichelsdorf avec le troisième contingent du Volkssturm ? Aujourd'hui, le 2 mai, ils devraient sortir de leur position, à moins d'un ou deux kilomètres à vol d'oiseau d'ici. J'espérais qu'ils s'en étaient tous bien sortis. Je priais pour cela.

Nous approchions de Falkensee. Nous avons découvert trop tard un poste de contrôle soviétique. Nous ne pouvions plus faire marche arrière. Nous nous sommes lentement dirigés vers le poste de contrôle, si bien que nous y sommes arrivés en même temps que d'autres passants venant de la direction opposée. Ils ont été fouillés parce qu'ils avaient des affaires et des vélos. Nous n'avions rien et on nous a fait signe de passer. Nous avions réussi à passer. Cette expérience allait être d'une grande valeur pour notre marche. Avec la liasse de papiers de mon copain, nous sommes arrivés jusqu'au Mecklembourg. Beaucoup de chance, c'est incroyable ! Mais les nerfs en ont pris un coup. À Falkensee, je me suis souvenu qu'avec ma tante Siewert, nous avions rendu visite à ma mère dans une maison de repos. Dans mon souvenir, elle m'apparaissait encore amaigrie, décharnée, remarquablement pâle et avec des joues creuses. Ses yeux semblaient ainsi démesurés. Je ne l'ai pas oublié. Nous entendions encore des tirs sporadiques. Ils devaient venir de la forêt de Spandau. Le danger et la tension nerveuse m'avaient soutenu jusqu'à présent, malgré de nombreuses nuits sans sommeil. Quand on est jeune, on peut s'en sortir. Mon compagnon ne se doutait pas de ce que j'avais enduré les jours et les nuits précédentes. Il semblait reposé, alors que chez moi, la fatigue et l'épuisement se faisaient de plus en plus sentir. Je sentais aussi que tout me devenait plus indifférent et que l'observation et la prudence diminuaient.

Pourtant, j'étais toujours conscient du danger que cela représentait pour moi.

Lorsque le crépuscule est arrivé, je n'avais qu'une idée en tête : où me réfugier pour dormir ? En passant devant un lotissement, nous avons vu que la porte d'une tonnelle était entrouverte. Nous sommes entrés à l'intérieur. Tout était en désordre. Des affaires et du linge étaient éparpillés sur le sol. Cet endroit avait été pillé. Nous nous sommes couchés par terre et nous nous sommes recouverts de linge jusqu'au-dessus de la tête. C'était une nuit de sommeil profond et ininterrompu. Le lendemain matin, je ne savais pas comment j'avais littéralement sombré dans le sommeil. Ce sommeil profond et réparateur m'avait redonné des forces et de la confiance. Même mes blessures ne me faisaient plus souffrir. Au petit matin, nous sommes partis vers le nord, laissant bientôt derrière nous la forêt de Spandau, où nous nous sommes arrêtés près de quelques cadavres. Mes pensées allaient toujours aux jeunes du dernier contingent, à leur famille et à leurs proches. Comment s'en sont-ils sortis ? Lorsque la voie était libre et que les circonstances semblaient favorables, nous cherchions à parler avec des civils allemands, nous demandions des nouvelles de la situation et apprenions comment les Soviétiques avaient pillé et violé les femmes. « C'était encore bien pire que ce que nous avions cru auparavant », ont-ils déclaré. Nous avons rencontré sur notre chemin plus d'une femme qui ne voulait plus continuer à vivre après le sort qu'elle avait subi. D'autres voix isolées ont affirmé que les soldats soviétiques participaient certes aux pillages, mais qu'ils s'abstenaient de violer.

La faim et la soif commençaient à nous tenailler. Lorsque nous sortions à la campagne, nous frappions aux portes ici et là pour demander un verre d'eau ou un morceau de pain. Certains nous ont claqué la porte au nez, d'autres nous ont donné quelque chose. Dans une ferme, on nous a même donné du lait. Cela nous a permis de faire un bon bout de chemin. Dans les grandes villes, il y avait des papiers jetés dans la rue, dont des certificats de participation au Reichssportkampf, au Reichsberufswettkampf, à des concours artistiques et techniques et d'autres documentations. Sous beaucoup d'entre eux figurait mon nom. Je marchais pour ainsi dire sur mes signatures. Lorsque nous arrivions dans un village, les enfants nous fuyaient souvent et s'enfermaient rapidement. C'est vrai que nous ressemblions à ça. Une barbe de trois jours, une casquette de marin et des blouses de peintre usées. Fini le temps où les jeunes m'accueillaient avec des fleurs à l'entrée de la ville. Je me disais : tu es monté très haut, tu es tombé très bas !

Nous avons atteint Fehrbellin et nous sommes faufilés à la périphérie du village. Depuis l'école, je savais que le Grand Electeur avait battu les Suédois ici en 1675 et que c'est ici que la Prusse a grandi à partir du Brandebourg. La Prusse survivra-t-elle ?

Jusqu'à la région du Mecklembourg, nous n'avons pas connu d'incidents particuliers. Les choses sont devenues plus sérieuses dans un domaine agricole. Un Russe nous a interpellés. Il nous a interrogés d'une voix pâteuse. Il y avait une odeur d'alcool dans le vent. Nous avons été placés dans une pièce nauséabonde où se trouvaient déjà deux femmes démentes.[24] Elles offraient un spectacle horrible. Nous devions attendre ici l'officier qui allait revenir. Il a laissé la porte ouverte. Nous avons décidé de sortir d'ici sans tarder. Lorsque le Russe fut hors de vue, nous avons pris la fuite. Nous avons réussi à nous échapper. Je connaissais la ferme par le passé. Elle faisait partie du domaine de Varchentin, dont le propriétaire était notre chef paysan, le comte Grote. Un groupe de service rural des Jeunesses hitlériennes avait travaillé sur son domaine, et c'est là qu'avait été construite la première école de guides ruraux. Il est mort pendant la campagne de Russie dans un bataillon de ski. J'avais rendu visite aux jeunes du Landdienst, j'ai fait connaissance avec les propriétaires terriens et je me suis lié d'amitié avec la famille. J'ai demandé aux gens ce qu'il était advenu de la famille et ils m'ont dit que la comtesse était partie quelques jours auparavant avec un troupeau de bétail vers l'ouest. J'espérais que tout se passerait bien pour elle.

Mon copain et moi avons continué vers le nord. Dans une ferme du village de Lansen, nous avons demandé de l'eau et du pain. La fermière nous a donné du lait. Nous avons engagé la conversation avec elle. D'après son dialecte, elle venait indéniablement du Wurtemberg. J'ai supposé que des Souabes s'étaient installés ici sur d'anciennes grandes propriétés, ce qui a été confirmé. Malgré mon allure peu rassurante, la paysanne m'a demandé, à ma grande surprise, de rester à la ferme. Elle m'a dit que les Russes épargnaient les invalides de guerre. Son mari était dans le Parti et on viendrait peut-être le chercher. Ses trois filles vivaient constamment dans la peur d'être découvertes. Je pourrais quand même l'aider dans cette situation d'urgence. Mon Dieu, si seulement cette bonne femme se doutait que je venais directement de Berlin, de la part de Hitler mort. D'un autre côté, je me suis dit que les Soviétiques avaient annoncé à la radio qu'Axmann était tombé à Berlin. N'était-il pas conseillé de rester d'abord parmi les

[24] [NdT : lire *Tempête diabolique* de Thomas Goodrich, didi18edition.com.]

Soviétiques, puisque je n'étais pas recherché ici et que les services secrets avaient peut-être mis une croix derrière mon nom ? Ainsi, les gens de la ferme ne seraient pas menacés par moi. Plus tard, j'ai été reconnaissant et heureux qu'ils n'aient pas subi de préjudices de ma part pendant ma présence. Mon copain m'a encouragé à rester. Je n'avais pas besoin d'avoir des égards pour lui, il serait de toute façon bientôt arrivé à destination, car sa sœur habitait à proximité. La paysanne m'a regardé en me suppliant. Ce n'était pas ma raison, mais mon instinct qui avait décidé que je resterais.

De la mi-mai à l'automne 1945, j'ai vécu ainsi parmi les Soviétiques dans le Mecklembourg. Les filles étaient âgées de 14 à 20 ans. Comme le père était chef de ferme local, tout portait à croire qu'elles avaient appartenu au « Bund Deutscher Mädel ». Je me demande si elles reconnaîtraient leur chef de la jeunesse du Reich. Je portais certes la barbe, mais ma voix pourrait-elle me trahir ? Mes doutes furent dissipés. Je suis resté incognito jusqu'à la fin de mon séjour. Qui pourrait me soupçonner ici, dans le village, surtout sous un autre nom ? Je devais veiller à ce qu'il n'arrive rien aux filles. Je me suis d'abord installé dans l'écurie. Par une petite fenêtre, je pouvais observer la rue qui menait au centre du village. Si des véhicules ou des suspects s'approchaient, je donnais l'alerte. Les filles se cachaient alors dans le foin. Le bruit s'était alors répandu que les Soviétiques piquaient le foin à l'épée pour débusquer les personnes cachées. Il fallait donc trouver quelque chose de nouveau. La famille avait une connaissance qui travaillait dans un hôpital à la périphérie de Waren. Tôt le matin, j'emmenais les filles à Waren pour les placer à l'hôpital. Les Russes avaient un grand respect lorsqu'ils tombaient sur une chambre de malade avec un panneau « Maladies contagieuses ». C'était un moyen éprouvé de les tenir à l'écart. Jusqu'au moment où je suis retourné à l'Ouest, tout s'est bien passé. Je n'avais toujours pas de carte d'identité. Mais j'en avais absolument besoin, car je devais m'attendre à des contrôles. C'est alors qu'un heureux hasard m'est venu en aide. Un jour, deux jeunes hommes en civil sont apparus dans la cour. Comme mon copain et moi, ils devaient demander à manger et à boire. Ils m'ont demandé des informations sur la situation dans les environs. Au cours de la conversation, l'un d'eux a soudain déclaré : « Vous êtes bien Monsieur Axmann ? Je vous reconnais à cette voix que j'ai souvent entendue à la radio ». Puis, comme pour le prouver, il a montré ma prothèse de bras. Il n'y eut plus de déni. Tous deux invoquèrent immédiatement leur plus stricte confidentialité. Eux aussi se sont révélés à moi. C'étaient des volontaires estoniens de la Waffen SS. Nous leur avons fourni tout ce dont ils avaient besoin dans la cour, afin qu'ils puissent

repartir plus forts. Ils ne m'ont pas dénoncé. Auparavant, ils avaient encore accédé à ma demande et m'avaient écrit en russe une carte d'identité provisoire au nom de mon cousin mort au combat. Cette carte devait maintenant être tamponnée. Le lendemain, je me suis rendu au chef-lieu du district de Waren. Sur le chemin, j'ai observé de loin comment un homme se tenait de manière protectrice devant une femme qui était harcelée par des soldats soviétiques. Il a été abattu. On ne peut ressentir son impuissance et son désespoir plus profondément et plus amèrement qu'à un tel moment, dans l'isolement. Et de tels incidents se produisaient fréquemment.

Devant la Kommandantura à Waren, j'ai regardé attentivement le sceau officiel et je l'ai copié à l'écart sur du papier. Une linogravure a ensuite été réalisée avec l'aide d'un compatriote clandestin. C'est ainsi que mon laissez-passer estonien a également reçu un tampon. Il est difficile de croire que je n'ai jamais eu à présenter ce document.

Les Soviétiques avaient nommé un chef de village dont je supposais qu'il n'était pas membre du Parti. Il possédait la plus grande ferme du village. C'est chez lui que je me suis inscrit comme nouveau venu. Nous nous sommes tout de suite bien entendus. Lorsque les Soviétiques ont introduit le système collectif dans l'agriculture, les vaches des différents paysans ont dû être conduites dans un grand pâturage. Le maire m'a demandé de surveiller le troupeau. C'est ainsi que je suis devenu berger. C'est là que j'ai pu observer les effets du nouveau système. Les paysans et leurs aides ne s'y intéressaient plus comme avant. Les vaches devaient être traites dans le grand pâturage. Chacun cherchait bien sûr ses propres vaches, mais il ne les trouvait pas si vite, voire pas du tout. De nombreuses vaches n'étaient pas traites, si bien qu'elles se mettaient à mugir. Le rendement laitier baissait rapidement. Avec le temps, le pelage des animaux devenait hirsute. Je me suis rendu compte qu'il était impossible d'appliquer à l'agriculture allemande intensive un système d'exploitation collectif pratiqué dans les immenses étendues de l'Union soviétique. Cela ne marchera pas, pensais-je, et c'est d'ailleurs ce qui s'est passé.

Quand j'étais assis dans le pré avec les animaux, je voyais au loin, dans le ciel du Mecklembourg, des chars soviétiques avec des drapeaux. Ils m'ont ramené à la réalité et m'ont rappelé ce que je devais faire dans les heures à venir, notamment pour me protéger. Au village et dans les environs, j'ai assisté à des pillages et à des viols de femmes qui se sont ensuite noyées dans le lac Müritz. Moi aussi, je me suis retrouvé au pied du mur et un soldat soviétique, en sortant son pistolet, a fait mine de vouloir m'abattre. J'ai aussi vu des Russes amicaux s'arrêter sur la route et vouloir m'emmener

en voiture. Des soldats de passage sont entrés une fois dans notre maison, se sont assis sur le sol de la cuisine et ont commencé à prendre leur petit déjeuner. Ils ont alors entamé une conversation avec des bribes de mots allemands. Un soldat soviétique a ainsi dit : « Nous ne rentrerons à la maison que lorsque l'eau coulera des murs chez nous ». Cette phrase est devenue par la suite une expression courante. Cela a donc dû se produire plus souvent ailleurs aussi. Quelqu'un a lancé : « Chaque Allemand a une maison, chacun est un capitaliste ». Je répondis : « Vous privez l'homme de sa propriété. Nous, nous lui donnons la propriété. C'est la différence entre votre socialisme et le nôtre ».

L'âme russe est vaste. Elle va du baiser fraternel à l'homicide. Je me souviens clairement de mon jour le plus noir au village. Une fois de plus, j'étais de garde dans l'étable et j'ai vu par la petite fenêtre une voiture imposante monter la rue du village vers nous. Les filles ont immédiatement disparu dans leur cachette. Je me suis dirigé vers la porte de la ferme. La voiture s'est arrêtée devant. Il en sortit un grand et beau Russe accompagné de deux soldats de la marine. Il s'est approché de moi et m'a demandé très directement, en allemand courant : « Comment vous appelez-vous ? » – « Erich Siewert ». – « Quelle est votre profession ? » – « Commerçant ». – « Quoi, commerçant ? Que faites-vous dans une ferme en tant que commerçant ? » – « J'ai été évacué ». – « D'où êtes-vous venu ? » - « De Berlin ». - « D'où là-bas ? » Je ne sais pas ce qui m'a pris à ce moment-là. J'ai dit la vérité : « De Kladow ». – « Je connais. Il n'y a pas eu de bombes là-bas ». – « Si, tout à la fin ». – « Je ne crois pas ». Il a ensuite donné un ordre au soldat de la marine, qui m'a enfermé dans une pièce au premier étage et s'est posté devant. Une puissante canonnade d'insultes s'est élevée d'en bas et s'est abattue sur mon paysan. On lui criait dessus sans arrêt, comme s'il portait personnellement la responsabilité des méfaits du Troisième Reich. Cela m'a beaucoup contrarié. Je pensais aussi à ma fausse carte d'identité que j'avais sur moi. L'apparence et la voiture du Russe indiquaient qu'il pouvait être lui-même chef de la Kommandantura de Waren. Je me suis approché de la fenêtre. Dois-je sauter par la fenêtre et m'enfuir ? Ce n'était pas si haut. Instants d'indécision. Mon instinct me disait : reste. Et ce qui s'est passé : la canonnade du Russe s'est terminée par la déclaration selon laquelle le bétail de mon fermier avait été exproprié. Le garde devant ma chambre a été retiré. Il dut, avec l'autre soldat de la marine, conduire le bétail vers les marchandises. On m'avait oublié. Le bétail était plus important que moi. Or, ce qui s'est passé, c'est que la canonnade du Russe s'est terminée par la déclaration selon laquelle le bétail de mon paysan avait

été exproprié. Le garde devant ma chambre est parti. Il dut, avec l'autre soldat de la marine, conduire le bétail vers les marchandises. On m'avait oublié. Le bétail était plus important que moi. Même si j'étais soulagé et reconnaissant de ce sauvetage inattendu, je devrais quand même me garder de me réjouir trop vite.

L'après-midi, un messager du chef du village s'est présenté et m'a transmis l'ordre de me présenter chez lui pour vérification. Imprudemment, le messager ajouta : « Il paraît qu'un haut dirigeant du Parti se cache ici, dans le village ». Et à nouveau la question : tu pars ou tu y vas ? J'y suis allé. Parmi les personnes rassemblées se trouvaient deux hommes du camp de concentration, dont j'ai pu écouter la conversation. « Ils se camouflent tous de manière fantastique. Même les généraux poussent leur poussette devant eux. Mais nous les aurons tous ». Le maire m'a salué : « Eh bien, vous, Monsieur Siewert, je vous connais depuis longtemps. Vous pouvez rentrer chez vous ». Le soir venu, des moujiks sont encore venus en charrette à Panje et ont récupéré dans le jardin ce qui n'avait pas encore été pillé. On ne peut surmonter de telles expériences irritantes que si l'on est encore jeune et en bonne santé. Entre-temps, je vivais depuis presque quatre mois sous les Soviétiques et je n'avais pas encore pu donner signe de vie à l'Ouest. Je n'avais de contact avec personne. Il n'y avait pas non plus de correspondance postale là-bas. Parmi les compatriotes qui passaient chez nous en tant que civils, deux soldats de la marine se sont installés dans le village voisin. J'ai gardé le contact avec eux. Lorsque je suis allé les voir pour la première fois dans leur refuge, j'ai rencontré dans la cour une jeune femme évacuée de la maison où j'avais vécu de nombreuses années avec ma mère. Elle a pris part à notre conversation et, lorsque nous avons évoqué l'évacuation, elle a mentionné : « Le Reichsjugendführer, qui avait perdu son bras comme vous, habitait dans notre maison. Sa mère était une femme simple, mais gentille et bonne ». Elle ne m'avait pas reconnu. Comme je devais avoir changé extérieurement ! Oui, ma mère. Je ne savais pas où elle était passée, mais je la retrouverai. Les soldats de la marine allaient bientôt se frayer un chemin vers l'ouest. J'ai pu leur donner un message pour ma chère et tendre, ma femme actuelle. Il fallait qu'elle sache que j'étais encore en vie.

Le maire me demandait souvent de venir chez lui. Il n'avait plus personne à qui parler raisonnablement. Avec moi, il pouvait bien s'exprimer. Il me demandait même conseil à moi qui étais beaucoup plus jeune. Il parlait toujours de la nostalgie qu'il éprouvait pour ses filles adultes. Elles n'étaient pas encore mariées et étaient parties à l'Ouest avant

l'arrivée des Russes. Il vivait maintenant dans la solitude. Je savais que c'était là tout son chagrin. Lorsque je lui ai laissé entendre que je retournerais peut-être un jour à Berlin, il m'a fait part de sa demande ardente : « Ne pouvez-vous pas chercher mes filles et les ramener à la maison ? Je vous donnerai la ferme, car l'une de mes filles est promise à une autre ferme ». J'ai compris que cette offre n'était que l'expression de son désespoir momentané, et je lui ai donc dit : « Que puis-je faire, en tant que commerçant, avec une seule main dans une ferme ? Qui sait si vous pourrez même la garder sous le nouveau système ? ». Puis je lui ai fait remarquer les risques et les dangers pour ses filles, car les viols étaient toujours à l'ordre du jour. Après un temps de réflexion, je lui ai donné mon accord. J'ai mis mes hôtes au courant de mes projets. Ils me demandèrent également de rendre visite à leurs parents dans le Wurtemberg et de leur donner le premier signe de vie. J'avais donc un grand programme devant moi. Le maire me fournit abondamment de la nourriture et de l'argent, car je n'avais pas un sou. Mes hôtes ont fait de même.

En septembre 1945, je suis parti à pied pour Berlin. Je marchais seul. Au cours de ma marche, je privilégiais le terrain à l'écart des localités et la forêt. J'ai croisé des soldats tombés au combat et des chars d'assaut criblés de balles. Dans une tourelle de char, j'ai découvert le corps carbonisé du conducteur de char, réduit à la taille d'un enfant. Je suis arrivé à Berlin sans avoir été contrôlé. De la gare de Wannsee, je suis allé au bord de l'eau et j'ai regardé de l'autre côté de la rue ma maison de Kladow, où vivait ma famille. Je ne pouvais pas traverser. Cela aurait signifié pour moi la Loubianka ou la Sibérie. Comment les Soviétiques auront-ils traité ma femme Ilse ? J'ai appris plus tard qu'ils l'avaient enfermée dans une porcherie pendant quelques semaines. Y retournerai-je encore une fois ? J'ai marché de Wannsee à Spandau. J'avais entendu dire par des compatriotes qu'avec un peu de chance, on pouvait partir de là en tant que passager clandestin dans un train de marchandises pour l'Allemagne de l'Ouest.

Je me suis mis en route pour Spandau. Depuis les arrière-cours des maisons du Brunsbütteler Damm, qui jouxtaient directement le terrain de la gare de marchandises, j'ai exploré un accès. Le terrain était alors fermé par une clôture en fil de fer. J'ai découvert un trou dans la clôture par lequel quelqu'un avait dû se faufiler avant moi. Plusieurs trains de marchandises étaient à l'arrêt. Mais aucun train n'était précédé d'une locomotive. Entre les trains, j'ai rencontré un campagnard avec lequel j'ai communiqué. Il avait déjà déterminé quel train partirait en premier pour l'Allemagne de l'Ouest. Il m'a dit que nous pouvions compter sur la compréhension du personnel

ferroviaire. Nous avons grimpé dans un wagon ouvert. Le train devait partir pour Braunschweig. L'attente jusqu'au départ devint une éternité. Mais finalement, il s'est mis en marche et le train a démarré. Au bout de quelques heures, il s'arrêta. Cela devait être à la frontière entre la zone occupée par les Soviétiques et la zone britannique. Je me demande si les wagons sont contrôlés. À peine le temps d'y penser que deux soldats soviétiques regardaient par-dessus la paroi du wagon. Notre voyage devait-il s'arrêter là ? Les Anglais ont laissé le train poursuivre sa route et les moujiks ont sauté. C'était déjà la guerre froide à la gare ? Nous avions eu beaucoup de chance.

De Braunschweig, on se rendait à Gelsenkirchen par les transports en commun, à pied ou en voiture à cheval. C'est là que les parents de ma femme actuelle, Erna, habitaient à Horst, en bordure de la Gelsenberg-Benzin AG, où son père avait la manœuvre sous ses ordres. Fin avril 1945, j'ai réussi, au prix de nombreux efforts et contre leur propre volonté, à les convaincre de quitter Berlin avec un transport via Potsdam-Krampnitz sur la dernière route libre avant l'invasion des Russes. Depuis lors, je ne savais pas ce qu'elle était devenue ni où elle était passée. À Horst, j'ai abordé un jeune garçon et lui ai demandé de se rendre à l'appartement de ses parents. En présence de la fille, il devait remettre un message de ma part. Les parents ne me connaissaient pas encore personnellement et n'étaient pas au courant de ma relation avec leur fille. Le jeune garçon était un messager chanceux. Il m'apporta la bonne nouvelle qu'elle était à la maison. Quelques jours auparavant, elle était arrivée chez ses parents pour sa première visite depuis la fin de la guerre, en provenance du Schleswig-Holstein. Quelle rare coïncidence ! Nous nous sommes revus devant l'hôpital de Gelsenkirchen-Horst. Puis-je encore appeler cela une coïncidence ? Mon signe de vie depuis la zone soviétique leur était parvenu. Mes fidèles camarades de la marine avaient tenu parole.

Le voyage s'est poursuivi jusqu'à la famille de mon fermier. Celui-ci était semé d'embûches dans les différentes zones. Les proches étaient chez eux lorsque j'ai frappé à leur porte. Comme ils se réjouirent d'entendre de ma part les premières nouvelles du Mecklembourg ! Ils m'ont choyé en tant que porteur de bonnes nouvelles. Lorsque j'ai pris congé, mon sac à dos était plein à craquer, dont de nombreuses bouteilles de schnaps pour mon fermier. J'ai repris la longue et difficile route vers le nord, jusqu'à Lübeck. C'est là que j'ai rencontré ma future femme, qui donnait des concerts dans des domaines et des camps de prisonniers britanniques dans le Schleswig-Holstein. Je savais qu'une ancienne dirigeante régionale très efficace habitait

à Lübeck. Une fois la nuit tombée, je suis allé la trouver. Elle m'ouvrit elle-même la porte et ne fut pas peu étonnée de me voir devant elle dans le couloir des réfugiés. Elle m'a immédiatement invité à entrer. Nous avons échangé des pensées sur notre odyssée et nos expériences après la fin de la guerre. Elle nous a fait la cuisine. Le soir, j'allais chercher mon repas dans une marmite à anse. Pendant la journée, nous vivions des provisions que je tirais de mon sac à dos.

Un jour de septembre 1945, alors que je quittais ma pension, j'ai aperçu dans la rue un passant qui ressemblait étrangement à l'un de mes anciens collaborateurs. Je le suivis et l'observai de côté. Je n'en croyais pas mes yeux, c'était bien Gustav Memminger, un chef de bureau de la direction de la jeunesse du Reich. Je posai ma main de bois sur son épaule, comme il était d'usage lors d'une arrestation. Effrayé, il se retourna et me fixa avec stupeur : « Artur, toi ici ? Nous pensions que tu étais tombé à Berlin ». Je lui ai raconté les derniers jours de combat dans la capitale du Reich et les événements survenus dans le bunker du Führer, tandis qu'il me parlait de son destin au cours des mois précédents. Durant cette période, il était mon mandataire pour l'inspection de l'utilisation des tremplins de la Jeunesse hitlérienne à l'Ouest. Il avait rempli cette mission en contact avec le maréchal von Rundstedt et son successeur, le maréchal Kesselring. En réponse à ma question sur les pertes subies, il a pu m'informer que les jeunes engagés avaient été rapatriés à temps avant le début de l'action ennemie massive, sans subir de pertes. Il me l'a confirmé une fois de plus lors de notre dernière rencontre en novembre 1991 dans sa région natale du Wurtemberg, où il est décédé l'été suivant. Je lui ai demandé s'il avait des nouvelles de ma mère, qui devait vivre quelque part dans le sud de l'Allemagne. À mon grand soulagement, il m'a révélé qu'elle était encore en vie et qu'elle se trouvait en Haute-Bavière. C'était une nouvelle réjouissante. Ainsi, mon voyage aventureux a connu un dénouement merveilleux. Nous avons encore parlé de notre volonté de nous rendre aux alliés occidentaux.

J'ai informé mon camarade que je devais d'abord tenir la promesse que j'avais faite à mon maire dans la zone d'occupation soviétique et essayer de ramener ses filles à la maison. Nous avons convenu que je le ferais prévenir à Oberstaufen, dans l'Allgäu, pour savoir quand je pourrais lui rendre visite. Il y vivait au refuge d'Ansbach. J'ai convenu avec ma femme actuelle de la date et du lieu de notre rencontre en novembre 1945. Malgré tous les obstacles, nous étions persuadés de pouvoir retrouver le chemin de l'autre. Je suis ensuite parti pour Lauenburg à la recherche des filles de mon maire, dont je n'avais pas l'adresse exacte. Je les ai finalement trouvées dans la

pittoresque ville basse de Lauenburg. Elles ont immédiatement accepté de retourner avec moi chez leur père. La seule chose qu'elles demandaient, c'était qu'un cousin ou une connaissance puisse se joindre à notre entreprise. Après de brefs préparatifs, nous sommes partis pour notre aventure dans la zone d'occupation soviétique.

Depuis Hornburg en Basse-Saxe, nous nous sommes approchés de la ligne de démarcation soviétique. Nous avons passé la nuit dans une forêt. Les bagages étaient fixés de manière à ne pas faire de bruit. Au cas où quelque chose tournerait mal, je conseillais aux filles de toujours crier fort si on voulait les violer. Vers minuit, alors que nous n'entendions aucun bruit ou mouvement de la part des postes, nous sommes partis. Alors que nous traversions un champ, une fille a trébuché dans un sillon et est tombée. Des silhouettes ont surgi de l'obscurité et se sont approchées de nous. C'étaient des Mongols. Ils nous ont arrêtés et nous ont conduits à leur poste de commandement dans une cabane en forêt. Ils ont fouillé les bagages et trouvé des tissus et des objets de valeur. Lorsqu'ils ont découvert l'alcool, ils ont commencé à boire et à huer. Avec l'alcool, cela devenait dangereux. Ils ont isolé les filles et les ont emmenées dans une autre pièce. Les filles se sont mises à crier. Nous, les hommes, étions surveillés par des soldats. Nous étions impuissants et sans défense. Heureusement, et contre toute attente, il n'est rien arrivé aux filles. Y avait-il déjà un ordre d'en haut en septembre interdisant les viols ? On nous a retenues dans la cabane jusqu'au matin, puis on nous a emmenées dans une kommandantur. Dans la cour étaient déjà rassemblés des femmes et des hommes qui avaient été arrêtés comme nous. Nous avons dû attendre longtemps, jusqu'à ce qu'un major russe apparaisse enfin.

Dans son état d'ébriété, il était plutôt bon enfant et nous scrutait avec jovialité. Il nous a interpellés d'un air interrogateur : « Chez les Anglais ou chez les Russes ? » Nous répondîmes comme si nous en avions reçu l'ordre : « Chez les Russes ! » Visiblement satisfait de cette réponse, il nous libéra d'un geste vif du bras. Un poids m'est tombé sur le cœur. Que se serait-il passé à la Kommandantur la plus proche si l'on avait vérifié mon faux propusk [laissez-passer] ? Soulagés, nous avons repris notre route vers le Mecklembourg, qui était désormais libre de tout obstacle. Nous nous sommes installés joyeusement dans la ferme du père. Il avait retrouvé ses filles.

J'avance dans le temps. En 1990, je me suis rendu avec ma femme dans cette ferme autrefois si belle. Plus personne n'y habitait. Les vitres étaient

brisées, les bâtiments inutilisés et en ruine. Un triste tableau en comparaison de ce qui vivait dans ma mémoire.

Je suis resté encore un bon mois dans le Mecklembourg. Pendant ce temps, j'ai appris par des paysans de passage que des soldats allemands étaient recrutés pour s'engager dans l'armée rouge. Des prisonniers de guerre qui travaillaient au domaine de Schönau, près de Lansen, s'étaient portés volontaires pour ce service. Des officiers allemands prisonniers de guerre ont été enrôlés dans l'armée rouge sous prétexte qu'on avait besoin d'eux pour le service administratif. Dans mon entourage, les candidats devaient choisir entre la police allemande et l'adhésion au parti communiste ou social-démocrate. Un sergent de Waren a rapporté que les officiers soviétiques voyaient dans la police allemande un dépôt de recrutement de leur armée pour une nouvelle situation d'urgence. C'est pour cette raison qu'un enseigne de vaisseau, libéré de captivité et domicilié à Lansen, a quitté la police. C'étaient pour moi des signes qu'une confrontation se préparait entre l'Union soviétique et les puissances occidentales dans le cadre de la guerre froide.

Début novembre, l'heure est venue de faire mes adieux aux gens qui m'avaient donné du pain et un toit pendant les temps sombres. J'éprouvais une grande reconnaissance envers eux. J'ai repris seul le chemin de l'Allemagne de l'Ouest que j'avais emprunté avec les filles du maire. Cette fois, il n'y a pas eu d'incident lorsque je me suis frayé un chemin à travers les lignes soviétiques. De Braunschweig, j'ai pris le train pour Lübeck. Il y avait de nouveau un horaire, et j'arrivai donc à l'heure convenue à la gare de Lübeck, où m'attendait la femme qui était la plus chère à mon cœur. À Lübeck, j'ai eu une grande surprise. Lorsque j'ai franchi la porte de ma pension, j'ai trouvé devant moi deux chefs de bureau de la direction de la jeunesse du Reich, Ernst Ferdinand Overbeck et Simon Winter. Ils avaient appris l'endroit où je me trouvais par Gustav Memminger. La joie de mes retrouvailles avec eux fut gâchée par le fait qu'ils me présentèrent un troisième prétendu camarade, qui les avait amenés en voiture à Lübeck et que je ne connaissais pas personnellement. Qui avait déjà sa propre grosse voiture en 1945 ? Cela m'a rendu très méfiant et m'a fait penser que quelque chose pouvait mal tourner. Lors de cette rencontre inespérée, j'ai appris la bonne nouvelle : ma mère vivait saine et sauve à Wackersberg, près de Bad Tölz. Bien sûr, je voulais aller la voir le plus vite possible.

On m'a informé qu'un camion allait bientôt partir en direction de Munich et emmener des gens. Je me suis inscrit à ce voyage et suis parti le 1er décembre en direction du sud. Les passagers étaient pour la plupart des

Landser qui parlaient en route des événements de la guerre et des Jeunesses hitlériennes, en mentionnant souvent mon nom. Je me suis tenu à l'écart de ces conversations sans être reconnu. À cette époque de l'année, le voyage en camion ouvert n'était certes pas agréable, mais chacun d'entre nous avait appris à dormir dans le fossé ou même, par temps de pluie, dans un wagon de marchandises ouvert. De Munich, je me suis rendu à Oberstaufen, dans l'Allgäu, où j'ai rencontré Gustav Memminger.

J'ai revu ma mère dans un chalet derrière lequel s'élevaient les Alpes de l'Allgäu. Nos espoirs l'un pour l'autre s'étaient réalisés. Elle avait alors 61 ans. Dans les quelques mois qui avaient suivi la fin de la guerre, ses cheveux avaient blanchi. J'ai pu lui ôter l'incertitude et lui dire que mon frère aîné Kurt était encore en vie. Quant à mon frère Richard, j'ai dû lui dire que je l'avais vu pour la dernière fois le 30 avril 1945 dans le bunker du Führer, qu'il était certes porté disparu jusqu'à cette heure, mais qu'il pourrait encore être prisonnier des Soviétiques. C'était une mauvaise nouvelle pour elle. J'ai été soulagée d'apprendre que des collaboratrices de la direction de la jeunesse du Reich s'étaient occupées d'elle de manière exemplaire pendant les derniers mois de la guerre et après la fin de celle-ci.

Ma mère n'était pas du tout satisfaite de ma tenue extérieure. Elle a tout de suite pris mes vêtements et ma vieille casquette de marin et les a nettoyés. D'anciens collaborateurs de la direction de la jeunesse du Reich se sont également retrouvés dans la cabane. Il y avait Willi Heidemann, qui faisait partie de l'office social et qui, pendant la dernière période de la guerre, était le directeur de l'association « Deutsches Jugendf-Örderungswerk e.V. » sous le secrétaire d'État Wilhelm Keppler. Je l'avais chargé début 1945 de s'occuper économiquement et financièrement de la prise en charge des femmes survivantes de nos camarades tombés au combat. Il m'en parlait maintenant, ainsi que de son activité économique, sur laquelle je reviendrai à propos du prétendu mouvement clandestin des Jeunesses hitlériennes.

Heinrich Hartmann, l'ancien chef du département principal des arts plastiques au sein de la direction de la jeunesse du Reich, s'est également présenté au chalet. Lors de notre entretien, il nous a fait part des discussions qui avaient eu lieu avec plusieurs dirigeants des Jeunesses hitlériennes. Des opinions différentes sur le comportement futur s'y sont dessinées. Seules quelques voix isolées se sont prononcées en faveur d'une résistance passive. Heinrich Hartmann, en revanche, était d'avis qu'en tant qu'ancien chef de la jeunesse, on ne pouvait pas se soustraire à la responsabilité d'exhorter la jeunesse vagabonde à apprendre, à exercer une

activité professionnelle et à se sédentariser. Cette attitude était acceptée par la majorité et soutenue en particulier par Gustav Memminger. Lors de mon entretien avec Heinrich Hartmann, j'ai moi aussi approuvé cette proposition. J'étais toutefois conscient que cette tâche n'était possible qu'en collaboration avec les forces qui exerçaient le pouvoir à l'époque. En ce qui concerne la collaboration avec les puissances alliées, j'ai exprimé des réserves, car leur comportement vis-à-vis des Jeunesses hitlériennes ne me semblait pas réaliste pour une telle solution. Alors que je me montrais réticent à cet égard, j'ai cependant immédiatement déclaré à Heinrich Hartmann, plus tard depuis l'internement, que j'étais d'accord pour entrer en contact avec les services allemands et en particulier avec le professeur Carlo Schmid.

Un soir, tard, quelqu'un a frappé à la porte de la cabane. C'était Günther Ebeling, qui s'était déjà présenté en voiture devant ma pension à Lübeck avec mes collaborateurs confiants Overbeck et Winter. On ne lui a d'abord pas ouvert. Il s'est exclamé : "Laissez-moi entrer. J'ai bien entendu Artur parler". Ainsi en fut-il. Ebeling vivait à Bad Aibling. Il me parla de ses relations d'affaires avec des Américains et des Polonais. Au cours de la conversation, il m'a proposé de nouveaux papiers d'identité.

Le lendemain, je fis mes adieux à ma mère, car je voulais rentrer dans le nord de l'Allemagne via Munich. Je savais qu'elle était désormais bien entourée. Ebeling nous a emmenés, Memminger et moi, dans sa voiture. Dans la région de Kempten-Memmingen, un char bloquait la route derrière un virage. Les soldats américains ont ouvert la porte du wagon et ont immédiatement saisi ma mâchoire inférieure. Ils voulaient m'empêcher de mordre dans une capsule de poison. Mais je n'en avais pas. Je n'ai jamais pensé à dire adieu au monde de cette manière. Je pouvais assumer ce que j'avais fait. Et je n'avais pas violé les droits de l'homme. Nous avons été emmenés.

Après 1945

Dans une maison sur le chemin, on nous a mis nus contre le mur et on nous a examinés. Ebeling se tenait à côté de moi et protestait bruyamment et avec indignation. Je sentais que cette indignation était feinte. Il était notre traître. Il avait travaillé auparavant dans un service des Jeunesses hitlériennes à Cracovie. J'ai appris bien plus tard qu'il y avait une maîtresse polonaise qui aurait collaboré avec les services secrets américains. Le fait qu'il y ait aussi un traître dans la direction de la jeunesse m'a beaucoup déçu. J'ai dû porter des vêtements américains et un casque, tout comme Memminger. Personne ne devait nous reconnaître comme Allemands. On m'a demandé de monter dans le char. La colonne s'est mise en marche, escortée par des véhicules à l'avant et à l'arrière. Une unité de chars plus importante avait été mobilisée pour notre arrestation. Le voyage s'est poursuivi jusqu'à Munich. Là, j'ai été conduit dans une cave pour être interrogé. Je n'ai pas été maltraité. J'ai supposé que les interrogateurs étaient des services secrets américains. On m'a demandé ce qu'il était advenu d'Adolf Hitler et de Martin Bormann. J'étais probablement l'une des premières personnes à pouvoir témoigner de la mort d'Adolf Hitler. J'ai remarqué que les interrogateurs ne me croyaient pas vraiment. Ils semblaient penser que je voulais dissimuler la vérité. Mais j'ai dit la vérité. C'était le 15 décembre 1945.

Le lendemain matin, le voyage a continué dans le char. Par la fente de la tourelle, j'ai pu constater que nous nous rendions à Nuremberg et de là à Würzburg. Le voyage s'est probablement poursuivi en direction de Frankfürt am Main. À Oberursel, nous avons atterri dans un camp de baraques. C'était le camp central d'interrogation des services secrets américains. On m'a attribué le numéro 2. Memminger a reçu le numéro 1. Après notre transfert dans un camp de concentration, il confia que son numéro 1 l'avait terriblement irrité. On m'avait déjà retiré mes affaires lors de mon arrestation, et je devais maintenant aussi livrer ma prothèse de bras, que je n'ai plus jamais revue. Elle a fini soit sur un tas d'ordures, soit comme souvenir en Amérique. J'ai été enfermé dans une cellule noire, je devais m'allonger sur la terre nue et je n'avais ni lit ni chaise. Pendant plusieurs semaines, la nuit était totale autour de moi. C'est ainsi que j'ai passé Noël. Seul un chant de Noël me parvenait très doucement de l'extérieur. Combien de fois n'ai-je pas pu trouver le sommeil à cause de

mon inquiétude pour mes proches et le sort de notre peuple. Les visages des camarades qui avaient fait de grands sacrifices de manière désintéressée et qui n'étaient pas revenus du front se dressaient devant moi, interrogatifs. Les pensées et les fantasmes chauffaient la tête, qui menaçait presque d'éclater. Pour me forcer à me calmer, j'ai fait défiler une nouvelle fois le cours de ma vie. Cela m'a aidé. Il y avait pour moi tant d'événements positifs dans le passé que le fait de les évoquer me permettait de me libérer des chaînes de l'abattement le plus profond. La cellule noire était une torture terrible. Elle avait pour but de nous épuiser avant les interrogatoires.

Après avoir survécu à ma détention, j'ai appris que certains de mes camarades avaient connu un sort bien pire que le mien. Simon Winter, l'ancien chef de service pour la paysannerie et le service rural dans la direction de la jeunesse du Reich, a raconté qu'il avait dû croupir plus longtemps que moi, à savoir douze semaines, dans la cellule noire, ce qui avait eu des répercussions très négatives sur sa santé. Gustav Memminger a raconté que sa cellule était chauffée au point que cela était insupportable. Il arracha sa chemise. Comme il avait du mal à respirer, il s'est couché sur le sol, le nez contre la fente de la porte, pour aspirer de l'air. Le chauffage a ensuite été complètement coupé, de sorte qu'il est resté assis dans le froid pendant plusieurs heures. J'ai appris par Willi Heidemann qu'il avait été battu. J'entendais souvent des cris provenant des cellules voisines. Dans une cellule voisine, un ancien employé s'est effondré dans un fracas énorme avec un cadre de lit double, aux montants duquel il a tenté de se pendre. Tout cela me pesait sur le moral. Les méthodes de torture sont probablement les mêmes dans tous les services secrets du monde. Ce n'est que lorsque j'ai déménagé dans une cellule individuelle normale que j'ai éprouvé un premier grand soulagement. Sur le plan psychique également. Les vitres étaient certes épaisses et obstruées, mais il y avait à nouveau de la lumière. On pouvait remarquer quand le soleil brillait dehors. C'était plus clair en moi aussi. Au printemps et en été, on entendait très faiblement les oiseaux chanter. D'une certaine manière, j'étais à nouveau en contact avec le monde extérieur. C'est pourquoi il était plus facile de s'accommoder de l'absence de livre, d'activité, de table et de tabouret.

Au moins, je pouvais m'allonger sur un vieux lit avec un cadre en bois sec, où les punaises étaient chez elles. Je les voyais souvent marcher au plafond à la lumière des lampes qui étaient allumées dehors. Elles se laissaient ensuite tomber sur le lit. C'était un fléau. Les premiers mois, il n'y avait pas de sortie à l'air libre. On ne recevait pas non plus de linge neuf. Pendant des mois, j'ai porté la même chemise. Les cheveux n'étaient pas

coupés, la barbe poussait, il n'y avait pas de réception du courrier, seulement vers la fin de la détention. La nourriture était rationnée en fonction de la faim. La distribution des repas dans le couloir se déroulait souvent avec des brimades. Gustav Memminger a raconté qu'un sergent était venu avec son chien à la distribution des repas et l'avait frappé aux oreilles avec ses côtelettes, tandis que les détenus devaient attraper une soupe à l'eau chaude dans des assiettes plates et l'apporter dans leur cellule au pas de course ordonné. Le dimanche, il y avait parfois deux cuillères de pudding, surmontées d'un hareng salé avec des écailles. Pour aller aux toilettes, on actionnait de l'intérieur un bâton qui tombait à l'extérieur. Souvent, les gardes ne réagissaient pas du tout. Il arrivait que l'on ne soit pas autorisé à aller aux toilettes de toute la journée ou même plus longtemps. Les affaires urgentes devaient être faites dans le coin de la cellule. La sentinelle m'accompagnait aux toilettes, elle se levait devant les toilettes et jetait parfois un coup d'œil dans la cuvette. Je n'avais pas le droit de lire ni d'écrire. C'était une chose terrible. Mais l'esprit voulait être actif. Les idées les plus étranges venaient alors. J'ai gravé avec l'ongle du pouce plusieurs projets de construction de maison sur le mur.

Lorsque, après avoir longtemps mijoté, j'étais enfin appelé dans la cellule d'interrogatoire, j'étais satisfait d'avoir été appelé à sortir de l'éternelle monotonie. Les interrogatoires portaient à nouveau sur le sort ou la mort d'Adolf Hitler et de Martin Bormann. Entre-temps, les interrogateurs avaient sans doute reçu et analysé le résultat de mon interrogatoire à Munich. On m'a ensuite interrogé sur mon séjour dans la zone occupée par les Soviétiques et sur la situation qui y régnait. Dans ce contexte, il a été question de l'attitude de la jeune génération vis-à-vis du bolchevisme. J'ai expliqué que beaucoup de soldats et de mes camarades auraient été prêts, et le sont encore en partie, à se battre contre le bolchevisme aux côtés des alliés occidentaux après la fin des combats. En raison des expériences faites dans les zones des alliés occidentaux, cette volonté s'est peu à peu éteinte. L'objet principal de l'interrogatoire était mes prétendues activités contre les forces d'occupation dans la clandestinité et pour la prétendue restauration du régime national-socialiste. On m'a fait part des constatations les plus diverses, qui m'ont plongé dans la plus grande inquiétude. J'ai par exemple entendu de la bouche de mes interrogateurs qu'un stock d'armes avait été découvert chez mon collaborateur Memminger. Je connaissais la peine maximale prévue par les forces d'occupation pour ce délit. Dieu merci, il s'est avéré que des soldats de passage avaient enterré leurs armes près de chez lui sans qu'il le sache. Memminger n'avait absolument rien à voir avec

cela. Au bout de plusieurs mois, j'ai senti dans le comportement des interrogateurs que le soupçon d'un mouvement de résistance semblait de moins en moins fondé.

À ma grande surprise, la porte de ma cellule s'est ouverte un jour et Memminger a été invité à me rejoindre. Nous avons pu discuter quelques instants. C'était le signe que notre détention à Oberursel touchait à sa fin. Certaines forces étaient convaincues de l'absence de fondement des graves accusations portées contre nous, tandis qu'une autre tendance voulait absolument notre condamnation. Un officier américain juste a déclaré que les dirigeants des Jeunesses hitlériennes s'étaient très bien comportés en détention et avaient défendu leur cause.

Pendant toute la durée de mon incarcération à Oberursel, je n'ai jamais demandé à voir un médecin ou un prêtre et je n'ai jamais demandé d'allègement ou d'avantage. Cela semblait avoir impressionné mes gardiens, que j'entendais dire dans le couloir, lorsque j'écoutais à la porte de ma cellule : « He is okay » [« Il est correct »]. Je n'avais qu'une seule demande à faire à mes interrogateurs : qu'ils épargnent ma mère. Ils l'ont accepté et ont tenu parole. Ce qui était incompréhensible à Oberursel, c'était le fait que je ne sois pas appelé à témoigner au procès de Baldur von Schirach à Nuremberg. Il était tout aussi incompréhensible pour moi que le Tribunal militaire international ne m'ait pas demandé de témoigner au nom de Martin Bormann, considéré comme mort, lors du procès de ce dernier. Il devait être connu que je me trouvais dans le camp d'interrogatoire central des services secrets américains à Oberursel. Aujourd'hui encore, je n'ai aucune explication à ce sujet.

En octobre 1946, nous avons été transférés dans un camp de concentration de la zone anglaise. Il s'appelait « V. Civilian Internment Camp Staumühle ». Nous avons été placés dans le camp IV. Nous y avons été transférés dans un camion ouvert. Nous avons oublié les intempéries d'une journée d'automne orageuse au profit du fait que d'anciens camarades étaient à nouveau réunis et pouvaient se parler. Le camp de Staumühle se trouvait près de Paderborn, en Westphalie. À l'entrée du camp, nous avons été accueillis par des soldats anglais de rang inférieur. Nous avons été conduits au camp au pas de course, comme du bétail. Ceux qui marchaient au pas étaient frappés à coups de matraque. On avait certainement dit à ces gens qu'ils avaient affaire à des criminels ou à des assassins. Nous avons été logés dans ce que l'on appelle les « Nissenhütten ». Notre couchage était constitué de lits à trois étages. Le camp était très grand, il mesurait environ 400 mètres sur 600 mètres. Environ 12 000 détenus y étaient logés. Un

millier de femmes vivaient dans un camp spécial séparé. Il y avait une infirmerie commune. Le terrain était sablonneux, avec seulement quelques arbustes épars, entouré d'une haute clôture de barbelés et de rouleaux de barbelés. Des sentinelles surveillaient le camp du haut de miradors équipés de mitraillettes et de projecteurs.

Les détenus du camp venaient de toutes les couches sociales et de différentes associations, du Parti, de la SA, de la SS et de la Hitlerjugend. Parmi eux se trouvaient des paysans, des professeurs, des responsables économiques, quelques kapos de camps de concentration allemands, des blessés, des amputés et même des aveugles. Dans le camp des femmes, on trouvait surtout des dirigeantes de l'Union des jeunes filles allemandes et de la Frauenschaft, des surveillantes de camp de concentration et quelques étrangères. Une liaison avec les anciennes dirigeantes du BDM n'était possible que par l'intermédiaire de l'infirmerie. L'alimentation était totalement insuffisante. Selon les indications du médecin-chef, le Dr Möllenhoff, dans son livre *Arzt hinter Stacheldraht* [Médecin derrière les barbelés], les détenus du camp recevaient au maximum 1 200 calories par jour. Le personnel de cuisine allemand se donnait le plus de mal possible pour l'approvisionnement. Mais ils ne pouvaient pas distribuer plus que ce qu'ils avaient reçu. Dans les premiers temps, plusieurs détenus sont morts de faim. L'œdème de la faim était très répandu dans le camp. J'avais vu des hommes essayer de trouver quelque chose de mangeable dans les ordures et les déchets. Le rude hiver de 1946/47 nous a donné du fil à retordre. En manteau sous la couverture, on essayait de trouver le sommeil malgré le grand froid. De longs pics de glace pendaient du plafond en tôle ondulée.

Néanmoins, le camp de Staumühle nous a apporté des avantages par rapport aux conditions du camp d'interrogatoire d'Oberursel. Nous n'étions plus isolés dans le plus strict isolement. Nous pouvions échanger des idées entre nous. Nous nous aidions mutuellement. L'un défendait l'autre. C'était plus facile à supporter. Nous avons repris contact avec le monde extérieur et avec les personnes qui nous étaient les plus proches. Au bout d'un certain temps, nous avons pu écrire 25 mots sur une carte à l'attention des destinataires. Nous pouvions encore élargir cette possibilité de communication en écrivant des lettres sur du papier d'emballage avec un liquide incolore spécial, qui prenaient de la couleur sous le fer à repasser du destinataire et devenaient lisibles. Elles étaient ensuite acheminées vers l'extérieur par des chemins escamotés. Nous apprenions alors ce qu'écrivaient les journaux et ce qui se passait à l'extérieur. C'est ainsi que nous n'avons eu connaissance qu'au camp de la publication du mouvement

clandestin que j'aurais soi-disant fondé. L'accès au livre fut à nouveau une grande expérience pour nous et nous éloigna du triste présent. Des groupes se sont formés autour de certains centres d'intérêt, sur lesquels des conférences étaient parfois données. Parmi les détenus, il y avait suffisamment de spécialistes éminents qui s'étaient chargés de cette tâche. Un petit bureau de traduction, dirigé par le Dr Lange, fonctionnait dans le camp. De nombreuses demandes des détenus aux services de l'occupant devaient être préalablement traduites en anglais. Sous la direction du Dr Lange, j'y ai travaillé et appris de nouvelles choses. J'ai été très heureux de recevoir mon premier certificat après la guerre :

« Pendant cette période, Axmann a réalisé de manière autonome les traductions des documents et des demandes des internés aux services anglais. Il m'a considérablement soulagé dans ce vaste domaine d'activité, non seulement par son assiduité, mais aussi par sa conscience professionnelle dans son travail de traduction. ...En plus de sa collaboration au bureau d'interprétation, Axmann m'a aidé en tant qu'assistant dans l'organisation de cours de langue. Sous ma supervision, il a organisé un cours d'anglais avec de bons résultats ».

Je possède encore des documents avec les notes, les termes techniques spécifiques et des exemples de demandes des détenus, dans lesquels je me replonge de temps en temps pour me souvenir.

Nous nous efforcions de rester en forme physiquement. Lorsque nous nous sentions en bonne forme physique, nous faisions des tours dans le camp. J'ai fait de telles promenades avec des hommes de tous les horizons et de toutes les fonctions. Je me souviens d'une conversation que j'ai eue avec un chef d'entreprise renommé de la Ruhr. Ses collaborateurs lui avaient raconté qu'un jour, des hommes en uniforme anglais s'étaient présentés à l'usine pour l'inspecter en profondeur. Cela concernait également le « savoir-faire » et les brevets. Ils ont empoché les documents et les ont emportés en Angleterre. Il s'est avéré que les hommes en uniforme appartenaient à la concurrence de l'entreprise en Angleterre. C'est ainsi que la propriété intellectuelle a été volée. C'est ce que j'ai entendu dire par d'autres personnes.[25]

Un ancien officier de notre défense en Afrique du Nord m'a expliqué qu'ils avaient eu connaissance à temps du débarquement des forces alliées en Algérie et au Maroc. Ils en ont immédiatement informé le service de l'amiral Canaris. À leur grand étonnement, aucune contre-mesure efficace

[25] [NdT : lire *Science, technologie et réparations – Exploitation et pillage dans l'Allemagne d'après-guerre* de John Gimble, didi18edition.com.]

n'aurait été prise du côté allemand. Cette communication m'a stupéfié. Car je me suis immédiatement souvenu de la soirée du 8 novembre 1942 à Munich, au cours de laquelle Adolf Hitler avait, selon la tradition, réuni ses anciens combattants. Comme d'habitude, il allait à cette occasion de table en table pour s'entretenir avec ses collaborateurs. Alors qu'il était en train de discuter avec le groupe dont je faisais partie, il a été appelé au téléphone. Peu après, un porte-parole déclara que le Führer ne reviendrait pas, car il venait de recevoir la surprenante annonce du débarquement des Alliés en Afrique du Nord. Manifestement, l'annonce du débarquement attendu n'avait pas été transmise par les services de Canaris au commandant suprême de la Wehrmacht. Il y avait donc du sable dans les rouages. Ce n'est qu'après l'attentat du 20 juillet 1944 contre Adolf Hitler que l'on a découvert le sabotage du service Canaris.[26]

Lors d'une visite, je suis tombé un jour sur un kapo du camp de concentration allemand de Stuthoff, qui s'est exprimé en jurant sur les conditions dans notre camp de Staumühle. Il m'a expliqué que la nourriture à Stuthoff était bien meilleure que dans notre camp de Staumühle et que, contrairement à ici, les détenus recevaient régulièrement du linge neuf pour leur lit. Je n'ai pas pu vérifier ces propos, car je ne connaissais pas les conditions dans les camps de concentration allemands, mais ces remarques étaient instructives pour moi.

L'infirmerie a été une grande aide et une lueur d'espoir pour nous, les internés. L'équipe de médecins et d'infirmières dirigée par le médecin-chef, le Dr Möllenhoff, s'est engagée pour nous de manière désintéressée et efficace. Parmi les infirmières, il y avait plusieurs dirigeantes du BDM. Par exemple Luise Michel, qui était directrice de l'école des dirigeantes du Reich et des cours académiques du Bund Deutscher Mädel. Elle maintenait l'ambiance par son attitude intérieure positive et par son exemple personnel, ce qui s'exprimait souvent par des chants joyeux et communs, malgré les conditions déprimantes dans le camp. Dans l'infirmerie, j'ai rencontré Alfred Hugenberg, l'industriel qui régnait autrefois sur la presse et le cinéma. Il était le président du Parti populaire national allemand, avec lequel Adolf Hitler avait conclu l'alliance du Front de Harzburg en 1931, et a brièvement fait partie du cabinet du Reich en tant que Ministre de l'économie et de l'alimentation après la prise du pouvoir. À l'époque de la lutte, nous l'appelions le Chat botté et nous le combattions comme notre adversaire, comme le représentant de la Réaction bourgeoise-capitaliste.

[26] [NdT : lire *Complots et trahison autour de Hitler*, d'Otto Ernst Remer, didi18edition.com.]

Maintenant, nous étions ici dans le camp de concentration anglais, dans le même bateau. Nous avons discuté. Mais pas de politique ni du passé, mais des problèmes que la vie dans le camp impliquait. J'ai été très touché, sur le plan humain, par le fait qu'un vieux monsieur, âgé de 83 ans, se soit retrouvé dans un camp de concentration. Il a dû passer la dernière partie de sa vie derrière les barbelés, dans des conditions punitives et humiliantes, en 1947. C'était en 1947. Il est mort en 1951. Un jour, j'ai dû aller chez le dentiste. Lorsque j'ai ouvert la porte de la salle de soins, j'ai trouvé en face de moi la chef de district de Berlin, Gisela Hermann, sur le sort de laquelle j'étais restée jusque-là dans une incertitude inquiétante. La dernière fois que nous nous étions vus, c'était le 1er mai 1945, avant notre évasion du bunker du Führer, dans l'hôpital militaire surpeuplé de la chancellerie du Reich. Elle y était gravement blessée et nous n'avions pas pu l'emmener avec nous. Je l'ai retrouvée ici, en bonne santé. Nous nous sommes tout de suite pris dans les bras. J'ai alors entendu l'histoire de son odyssée. Après l'intrusion des Soviétiques dans la chancellerie du Reich, elle a été correctement soignée par un médecin russe, puis transférée dans un hôpital. Comme le personnel infirmier était composé en grande partie de dirigeantes du BDM, son lieu de séjour était connu. Un jour, ces dirigeantes BDM se sont rendues à l'hôpital avec une chaise d'hôpital en tenue de la Croix-Rouge et ont enlevé leur dirigeante territoriale à un moment où elle n'était pas surveillée. Après des aventures rocambolesques dans les stations intermédiaires, elle a été emmenée en chaise médicalisée jusqu'à l'Elbe, où elle a été transférée en bateau. Son médecin régional l'avait prise en charge médicalement. Dans le fameux questionnaire politique, elle a indiqué son appartenance au Bund Deutscher Mädel. Elle fut alors arrêtée et envoyée au camp de concentration de Staumühle. Il reste à noter qu'après sa sortie du camp, elle a gravi les échelons, passant des débuts les plus modestes au statut d'entrepreneuse. Une preuve de capacité et de saine volonté de vivre.

Nous avons eu des problèmes avec les interrogateurs du camp. Leur manière de traiter les internées oscillait entre la correction et les menaces les plus infamantes, jusqu'à la peine de mort. Même les jeunes filles du BDM n'étaient pas épargnées. Les arguments avancés étaient souvent balayés d'un revers de main. Une allusion au conflit entre les alliés occidentaux et orientaux et au remplacement de la guerre chaude par la guerre froide les mettait dans une colère noire. Presque tous les interrogateurs faisaient la tentative stupide d'opposer l'un à l'autre et de diffamer en particulier les dirigeants par rapport à leur ancienne obédience. Bien entendu, les dirigeants concernés en ont été immédiatement informés. Un interrogateur

a fait remarquer à un détenu du camp que je me jetais indignement sur chaque mégot de cigarette jeté. C'était en effet un exemple mal choisi, car chacun de nos hommes savait que je ne fumais pas et ce depuis toujours, et que j'étais en outre l'initiateur de la direction sanitaire des Jeunesses hitlériennes. Le personnel anglais de notre camp était de qualité médiocre, l'exception confirmant ici aussi la règle. Il ne fait aucun doute qu'il y avait des problèmes de personnel. Je comprenais cela, car nous en avions aussi de notre côté. Des ecclésiastiques des deux confessions, venus de l'extérieur du camp, assuraient l'assistance spirituelle des détenus. Ils apportaient également une aide pratique. Pour certains détenus, ils ont été un lien avec leur famille et ont rapporté à l'extérieur quelques informations sur les mauvaises conditions de vie dans le camp. La visite de l'archevêque de Paderborn au camp était attendue avec une certaine impatience. Dans son homélie, il a souligné qu'à l'extérieur, les internés n'étaient en aucun cas considérés comme des criminels et que ceux qui étaient passés par la vallée de la souffrance étaient justement ceux dont on avait le plus besoin pour la reconstruction de notre pays. Ce nouveau langage et ces paroles réconfortantes avaient éveillé l'espoir chez de nombreux détenus. Pour la plupart d'entre eux, ces espoirs ne se sont malheureusement pas concrétisés à l'extérieur.

Nous pensions que nous étions soumis à un maximum de privations et de tortures dans notre camp. Mais ce n'était pas du tout le cas. Le camp de Bad Nenndorf était, comme nous l'avons appris plus tard, un enfer comparé au nôtre. Après la guerre, le CIC britannique y avait construit une maison d'arrêt dans un bâtiment en briques rouges. Les détenus étaient cruellement maltraités, battus et torturés. Pendant des heures, ils devaient rester debout dans l'eau, pieds nus et un sac sur la tête, sur un sol en ciment froid. Les gardes brutaux, qui faisaient partie d'une unité de probation, barbouillaient de saleté les murs carrelés que les détenus devaient nettoyer avec une brosse à dents. Chaque soir, ils devaient déposer leurs pauvres affaires devant la porte de leur cellule. D'autres recevaient l'ordre de verser de l'eau sale dans le couloir, de sorte que les vêtements étaient complètement trempés et devaient être enfilés dans cet état le lendemain matin par les hommes torturés. Le commandant, un colonel Stevens, était au courant de ces brimades et participait lui-même aux exactions en donnant des coups au menton et des coups de poing. L'évêque de Hildesheim a eu connaissance de ces atrocités alors qu'il prononçait un sermon dans le camp d'interrogatoire et en a informé un collègue évêque anglais. C'est ainsi que Scotland Yard et les députés de la Chambre des

Communes ont également eu connaissance de ces méfaits. Un procès a eu lieu en Angleterre contre les responsables. Le commandant et les membres de l'équipe de garde n'ont pas été condamnés, à l'exception du médecin militaire, le capitaine Smith, qui n'avait pas tout fait pour préserver la santé des détenus. Il a dû quitter l'armée. De toute façon, il était prêt à prendre sa retraite. Comparé à ce traitement cruel au camp d'interrogatoire de Nenndorf, nous avions encore « la belle vie » à Staumühle.

Malheureusement, il y avait aussi dans notre camp quelques détenus qui se comportaient de manière indigne et sordide. Dans le cercle de camarades, nous avons constaté à ce sujet : les exigences de la période de combat représentaient un processus de sélection, et un tel camp pourrait à nouveau être un processus de sélection pour l'avenir. Dans le camp d'interrogatoire central des services secrets américains à Oberursel, nous étions hermétiquement fermés au monde extérieur et à toute information. Nous n'avons donc rien appris du déroulement du procès devant le Tribunal militaire international de Nuremberg, qui s'est déroulé entre le 14 novembre 1945 et le 1er octobre 1946. C'est ici, au camp de Staumühle, que nous en avons appris les détails. Le 16 octobre 1946, les condamnations à mort et les peines de prison à long terme ont été prononcées contre l'élite dirigeante du Troisième Reich. Cela a suscité en nous indignation, amertume, abattement et tristesse. Nous y avons vu un acte de vengeance des vainqueurs contre les vaincus et nous nous sommes demandé quand les crimes de guerre commis par les Alliés seraient punis. Je connaissais personnellement tous les exécutés et les condamnés. J'ai vu Hermann Göring le jour de son dernier anniversaire, le 12 janvier 1945 à Karinhall, et j'ai rendu visite au Ministre du Reich et Reichsleiter Rosenberg pour la dernière fois en avril 1945 à Berlin. J'ai aussi été particulièrement bouleversé par le jugement de mon prédécesseur Baldur von Schirach, condamné à 20 ans de prison à Nuremberg.

Le 3 juillet 1947, des soldats américains se sont présentés à Staumühle pour m'emmener moi aussi à Nuremberg. Le procès principal était terminé. Devais-je être jugé dans le cadre du procès dit de la Wilhelmstrasse, qui était prévu contre les principaux fonctionnaires du Reich ? Le fait que l'autorité suprême du Reich, le « Jugendführer des Deutschen Reichs », soit rattachée à la chancellerie du Reich, plaidait en ce sens. J'allais bientôt le savoir. En prison, j'ai été placé dans une cellule individuelle. Un garde se tenait devant. Cela ne ressemblait pas à un interrogatoire de témoin, mais à une accusation. Dans la cellule, j'avais un lit de camp, une chaise, une table et des toilettes. La cellule possédait une fenêtre supérieure, de sorte que je

pouvais voir la cime d'un arbre et un bout de ciel. Si le soleil brillait dehors, la lumière inondait ma cellule. La nourriture était meilleure que dans les camps de concentration. Avec le temps, il y a même eu une distribution de tabac. Je ne fumais pas, mais je pouvais quand même en profiter. Après avoir pris contact avec les gardiens, j'ai demandé que mes produits à fumer soient envoyés à une adresse précise. Dehors, ils étaient comme une monnaie sur le marché noir ou gris, et donc une véritable aide pour le destinataire. Rudolf Hess devait aussi y penser, car il m'envoyait souvent sa propre attribution par le médecin de la prison, le Dr Pflücker, ainsi que des salutations dans ma cellule. J'y ai vu une manifestation de sympathie à l'égard de notre situation. Les envois vers l'extérieur sont effectivement toujours arrivés. C'était étonnant pour les conditions de l'époque. La serviabilité des gardes m'impressionnait. Une fois par semaine, j'avais le droit de prendre une douche et de me faire raser. Chez le coiffeur de la prison, je rencontrais d'autres détenus. C'est ainsi que j'ai rencontré Alfried Krupp, qui avait été incarcéré et condamné à douze ans de prison pour son père Gustav Krupp von Bohlen-Halbach, qui ne pouvait plus être interrogé. Alfried Krupp était un monsieur et s'est comporté dignement à Nuremberg. J'avais fait la connaissance de son père. Il m'a appelé un jour de guerre et m'a rendu visite dans mon bureau de Kaiserdamm. J'ai été très surpris qu'un monsieur d'environ 70 ans, chez qui les empereurs et les rois étaient invités, rende hommage à un chef de la jeunesse. J'y ai vu une reconnaissance du fait que la direction de la jeunesse du Reich s'était engagée avec élan pour la promotion professionnelle et l'amélioration des performances ainsi que pour les intérêts sociaux de la jeunesse travailleuse. Le déroulement de l'entretien a confirmé cette hypothèse.

Pour une courte marche à l'air libre, nous avons été conduits dans la cour de la prison. On se réjouissait de voir les arbres qui s'y trouvaient. Il était permis de parler avec d'autres détenus. C'était un changement positif dans le quotidien de la prison. Je me souviens avec plaisir des conversations avec le secrétaire d'État au ministère des finances du Reich, Fritz Reinhardt, qui avait rendu des services particuliers à l'élimination du chômage, au développement du contrôle des entreprises, de la recherche fiscale ainsi que de la formation dans les écoles de finances du Reich. Lors de notre visite, je suis allé à l'école chez lui. À ma demande, il m'a enseigné les bases de la comptabilité. Il m'a posé des problèmes que je devais résoudre par écrit avant le prochain passage. J'ai conservé précieusement ces documents jusqu'à aujourd'hui. Je me suis également entretenu avec son chef, le Ministre du Reich von Schwerin von Krosigk. Il m'a donné de précieuses

indications. Il s'est par exemple exprimé sur les réunions du cabinet du Reich qui avaient encore lieu dans les premiers temps du Troisième Reich, ce qui n'était malheureusement plus le cas par la suite. Lors des réunions du cabinet après le creux de la vague de la République de Weimar, on était confronté aux problèmes les plus difficiles et on se retrouvait de temps en temps dans une impasse en essayant de les résoudre. Lorsqu'Adolf Hitler se joignait aux délibérations, il trouvait une solution. Cela surprenait, voire étonnait souvent les ministres. Cette remarque m'a interpellé dans la mesure où elle a été faite par un homme qui n'était pas issu du mouvement national-socialiste, mais qui était apprécié de tous comme un homme d'honneur doté d'une grande compétence professionnelle. Il a cependant ajouté que ce Hitler des années Trente n'était pas le Hitler de 1942/43. J'ai entendu cela plus tard de la part d'autres personnes. Cette affirmation m'a fait réfléchir et depuis, je me suis demandé si la personnalité de Hitler avait changé au fil des années. Schwerin von Krosigk m'a ensuite raconté le traitement humiliant que les Anglais avaient infligé au dernier cabinet du Reich, dont il était le directeur exécutif.

En faisant le tour de la cour de la prison, j'ai également pu m'entretenir avec le maréchal Milch. J'avais noué un contact personnel avec lui depuis qu'il était venu me voir à l'hôpital militaire de Berlin après ma blessure. J'en suis venu à parler du recrutement de volontaires dans les derniers mois de la guerre, qui avait été planifié ou réalisé pour des missions spéciales de la Luftwaffe. La pilote d'essai Hanna Reitsch s'était engagée dans les derniers mois pour des missions totales selon l'exemple japonais des kamikazes. Mon camarade et commandant de l'escadron de combat 200, Werner Baumbach, s'est prononcé en faveur d'une solution qui offrait encore une chance de survie au pilote. Je partageais également ce point de vue. Le modèle dit du Mistel correspondait à une telle solution : un avion de chasse était couplé à un bombardier rempli d'explosifs qui pouvait être largué en piqué par le chasseur sur la cible, offrant ainsi au pilote du chasseur encore une chance de s'échapper. Milch a déclaré à ce sujet avec désinvolture : « Tant que le Führer ne s'asseyait pas dans un tel avion, on ne pouvait pas non plus attendre cela des autres ». J'ai acquiescé à cette déclaration que je ne comprenais pas en répondant : « Vous avez une drôle de conception de la mission d'un chef d'État ». Ce à quoi Milch répondit : « Le Führer était fou à la fin ». C'est alors que j'ai éclaté : « Alors, vous avez été nommé maréchal par un fou ». J'ai ensuite regretté cette réaction spontanée dans ma cellule. Après tout, le maréchal Milch avait rendu de précieux services au Reich en créant la Deutsche Lufthansa et l'armée de l'air allemande. Mais je

savais aussi qu'il avait envoyé des adresses de loyauté au Führer jusqu'à la fin. Et maintenant, celui-ci serait soudainement devenu fou ? Pour moi, cela n'allait tout simplement pas ensemble. Il est certain que nos nerfs étaient à vif dans cette dispute, en raison de notre sort en prison et des lourdes charges qui pesaient sur nous. Ce n'est qu'après coup que j'ai appris les humiliations subies par le maréchal Milch. Lors de son arrestation, un général anglais lui a arraché son bâton de maréchal et l'a frappé sur le crâne, de sorte qu'il est tombé à terre sans connaissance. Sous le Troisième Reich également, il avait certainement dû encaisser des coups immérités de la part de son maréchal Göring lors des débats sur la stratégie de la Luftwaffe. Il faut en tenir compte lorsqu'on essaie de rendre justice à cet homme.

Un autre interlocuteur de ma visite était le Dr Max Winkler. Il s'appelait simplement « Bürgermeister a.D. » (ancien maire), car il avait été autrefois deuxième maire de Graudenz, en Prusse occidentale. Après 1919, il a été député au parlement prussien. Pendant le Troisième Reich, il était peu connu du public. Il agissait dans l'ombre. C'est pourquoi on le surnommait « l'éminence grise ». Il exerça une influence décisive dans le domaine de la presse et de l'industrie cinématographique. En 1934, il acheta sur ordre la maison d'édition Ullstein. En 1935, il fut nommé plénipotentiaire du Reich pour le cinéma et racheta plus tard la UFA à Alfred Hugenberg. Il a joué un rôle essentiel dans la réorganisation du cinéma. De 1939 à 1945, il a également dirigé la Haupttreuhandstelle Ost. Comme j'avais entendu dire que la maison d'édition Ullstein avait été « aryanisée » de notre temps sans compensation, cela m'a donné l'occasion de lui en parler. « Oui, je devrais le savoir mieux que quiconque, car j'ai moi-même mené les négociations d'achat du Reich avec la maison d'édition Ullstein, qui a reçu un montant juste et raisonnable jusqu'au dernier centime. Les autres déclarations ne correspondent pas à la réalité », a-t-il déclaré. Cette information de première main m'a été très précieuse. Il a également mis fin à des rumeurs inexactes sur ce qui se passait dans l'industrie cinématographique. « Winkler est un véritable génie des affaires », remarqua le Dr Goebbels dans son journal, le 9 mars 1937. Il ne faisait pas partie des premiers nationaux-socialistes, il n'est devenu membre du NSDAP qu'en 1937. J'avais eu l'impression qu'à Nuremberg, il avait explicitement reconnu les réalisations positives du Troisième Reich. Grâce à sa riche expérience de la vie – il était âgé de 73 ans au moment de nos entretiens en 1947 – il m'a donné plus d'un bon conseil. Même après Nuremberg, nous sommes restés en contact et, dans une lettre, il m'a fait savoir que des personnalités du gouvernement s'efforçaient de le contacter.

Mon quotidien monotone en prison s'est animé lorsqu'un jour, la sentinelle devant ma cellule a laissé entrer un visiteur chez moi. Il s'agissait de mon camarade Otto Skorzeny, qui avait mené des opérations commando si fructueuses pendant la Seconde Guerre mondiale. Nous nous connaissions depuis les années de guerre. Un jour, il m'avait montré dans ses quartiers des appareils et des ustensiles qui avaient été utilisés dans ses entreprises. Il était ingénieur et avait passé l'examen de technique militaire dans la Waffen SS. Il se tenait devant moi, géant, avec sa boîte à outils. Il devait réparer la fenêtre supérieure de ma cellule. Il devait remplacer le verre par du plastique. Il s'agissait manifestement de réduire le risque de suicide. Il s'était porté volontaire car cela lui permettait de parler à ses camarades. La sentinelle ne s'y opposa pas non plus. Naturellement, son travail durait un peu plus longtemps afin de gagner du temps pour notre conversation. Son rapport sur le sort des officiers SS enterrés jusqu'au cou par des soldats américains et qui voyaient des canons de fusil pointés sur leur tête était déprimant. Dans cette situation de danger mortel, on a essayé de leur extorquer des aveux contraires à la vérité. Lorsque cela échouait, on les déterrait à nouveau. J'allais entendre parler à plusieurs reprises de ce genre de torture et d'autres mesures visant à extorquer de fausses déclarations. Lors de nos adieux, nous avons malgré tout dit avec optimisme : « Nous nous reverrons ». En fait, je l'ai rencontré plus tard à plusieurs reprises en Allemagne et en Espagne, jusqu'à peu de temps avant sa mort.

La question ouverte de savoir si je devais m'attendre à des poursuites fut rapidement résolue. Le gouvernement du Reich avait certes été exempté de l'accusation d'être une organisation criminelle. En revanche, les ministres et les secrétaires d'État qui n'avaient pas été pris en compte dans le procès principal ont été inculpés dans le cadre du procès de la rue Wilhelm. Il s'agissait par exemple du chef de la chancellerie présidentielle, le Ministre d'Etat Otto Meissner, qui avait servi en cette qualité sous les présidents Ebert, von Hindenburg et Adolf Hitler, ainsi que du chef de la chancellerie du Reich, le Dr Lammers. Je faisais également partie des secrétaires d'État, puisque j'étais rattaché à la chancellerie du Reich avec l'autorité suprême du Reich « Jugendführer des Deutschen Reiches ».

L'attente d'une décision fut enfin interrompue lorsque je fus appelé pour être interrogé par le procureur général adjoint du Tribunal militaire international, le Dr Robert Kempner. Deux gardes m'ont conduit jusqu'à lui. Sur mon chemin, je suis passé devant la cellule dans laquelle mon prédécesseur Baldur von Schirach était détenu. Lorsqu'il m'a découvert, il

s'est levé d'un bond, les bras en l'air, et a crié avec surprise : « Artur ». Je suis resté debout, mais les gardes m'ont obligé à continuer. Après cela, je n'ai plus jamais revu mon prédécesseur. Nous avons traversé un long couloir recouvert de planches jusqu'à ce que nous arrivions devant la chambre du Dr Kempner.

Que savais-je de cet homme ? Il était en dernier lieu, sous la République de Weimar, le conseiller juridique du département de la police au ministère prussien de l'Intérieur et a été démis de ses fonctions par le nouveau ministre prussien de l'Intérieur, Hermann Göring. Il est d'abord parti en Italie, où sa pension aurait continué à lui être versée. Il a ensuite émigré en Amérique. Il avait une mère juive. Lors de ma visite de la ferme, j'ai entendu dire par des hommes qui avaient déjà eu affaire à lui qu'il possédait de remarquables connaissances de l'administration prussienne et des données personnelles. On le considérait comme un détracteur intelligent et froid. Un exemple a été colporté à ce sujet. Lorsque la femme d'un accusé le conjura de dire que son mari n'était pas un criminel et qu'il n'avait qu'à regarder ses mains, le Dr Kempner répliqua : « Madame, je ne regarde pas ses mains, mais ses signatures ».

Au moment de mon interrogatoire, il devait avoir une quarantaine d'années et paraissait physiquement très robuste. Il m'a accueilli en me reprochant violemment d'avoir entraîné la jeunesse allemande dans de faux idéaux. Alors qu'il avait d'abord parlé d'un ton calme, il s'est mis à accuser de plus en plus fort, avec pour point d'orgue : « Vous avez poussé la jeunesse allemande à la guerre ! Vous portez la responsabilité de la mort de jeunes gens ! Votre conscience ne vous frappe-t-elle pas aujourd'hui ? » La structure de son accusation me rappelait presque la diction du Dr Goebbels, qui commençait souvent ses discours avec douceur et pouvait ensuite s'élever progressivement jusqu'à une telle furie. Malgré mon excitation intérieure, je me suis maîtrisé et j'ai laissé mon interlocuteur terminer. Lorsqu'il eut terminé, je répliquai : « Pour chaque soldat du front, la mort d'un camarade ne passe pas inaperçue dans sa conscience. Mais vous faites comme si je n'avais rien d'autre à faire pendant la guerre que de pousser les jeunes à la mort depuis mon bureau. Savez-vous ce que les dirigeants de la jeunesse ont fait ? Ils ont d'abord fait eux-mêmes ce qu'ils attendaient de leur obédience et, en les formant à la défense, ils ont fait en sorte qu'il n'y ait pas plus de sang versé, mais plus de sang épargné ». J'avais présenté ma réponse de manière très engagée, de sorte que je devais m'attendre à une réaction virulente. Mais elle n'a pas eu lieu. Lors de mes

interrogatoires ultérieurs, comme ici, j'ai eu l'impression qu'une parole franche avait plus d'effet que la tentative de s'adapter et de céder.

Lors de cette première rencontre, le Dr Kempner m'a dit : « Je sais que vous n'êtes pas de ceux qui veulent avoir été seulement facteur ». Il m'a ensuite demandé : « Quelle est donc votre position actuelle par rapport à votre Führer ? » Je lui ai répondu : « L'appréciation historique ne peut se faire qu'à partir d'une plus grande distance temporelle. En ce qui concerne ma relation personnelle avec lui, tout ce que je peux dire, c'est qu'il m'a traité comme un fils et, s'il vous plaît, ne vous attendez pas à ce qu'un fils dise du mal de son père ». Ce n'était pas une remarque tactique de ma part, mais elle correspondait à mon attitude intérieure. J'ai expliqué que j'étais seul responsable de toutes les mesures prises par la direction de la jeunesse du Reich et qu'il n'était donc pas nécessaire de faire venir mes anciens collaborateurs à Nuremberg pour témoigner. Cela ne s'est d'ailleurs jamais produit dans mon cas. Le Dr Kempner m'a congédié en disant : « Avant que je ne vous inculpe, veuillez me soumettre un développement sur votre position actuelle vis-à-vis du Troisième Reich ». C'est ce que j'ai fait, et je maintiens ces explications aujourd'hui. Elles correspondent aux opinions défendues dans ce livre.

Lorsque je fus à nouveau convoqué chez le Dr Kempner début 1948, les gardes ne me conduisirent pas dans son bureau, mais dans une salle de réunion. À ma grande surprise, j'y ai rencontré deux chefs de bureau de la direction de la jeunesse du Reich, Gustav Memminger, Simon Winter et Willi Heidemann, le directeur de l'Œuvre allemande d'aide à la jeunesse. « Mince alors, qu'est-ce que vous faites ici ? », les ai-je salués. « Nous venons te rendre visite », m'ont-ils répondu. Je soupçonnai qu'une confrontation devait avoir lieu sur une question qui m'accablait aux yeux de l'accusation. Mais les mines réjouies de mes camarades dissipèrent cette pensée. Le Dr Kempner intervint alors et dit : « Eh bien, Axmann, que dites-vous de vos fidèles partisans ? Il est indéniable que vous entretenez de bonnes relations avec eux. Ils viennent simplement au Palais de Justice pour rendre visite à leur chef. Que répondez-vous à cela ? » – « C'est la nature de notre camaraderie. Je suis très heureux », ai-je répondu. Une conversation s'engagea alors en sa présence, transcrite par une secrétaire.

Plus tard, j'ai appris de mes camarades comment ils avaient échappé à leur propre emprisonnement pour venir me rendre visite à Nuremberg. Ils se trouvaient au début de l'année 1948 dans le camp de travail et d'internement de Nuremberg-Langwasser, qu'ils avaient quitté discrètement à bord d'un camion poubelle. Ils se déplaçaient dans Nuremberg en tenue

de bagnards avec un carré sur le dos, sans attirer l'attention. Cela semblait donc faire partie du paysage normal de la rue à l'époque. Ils ont réussi à convaincre le garde du palais de justice de demander au procureur général adjoint s'il devait les laisser entrer. « Retenez ces garçons », a dit le Dr Kempner, « je veux les voir ». Il demanda des explications sur leur retrait illégal du camp. Ils lui assurèrent qu'ils retourneraient volontairement d'où ils venaient. Le Dr Kempner appela immédiatement la direction du camp à Langwasser, qui n'avait jusqu'alors pas encore remarqué les trois évadés. Des gardes furent alors envoyés au palais de justice pour les ramener à leur camp d'origine. Ces joyeux lurons ont dû faire bonne impression, car les dames de l'antichambre leur ont offert des biscuits et de nombreuses cigarettes. Les gardes n'ont rien reçu, mais les fugitifs les ont dédommagés en puisant dans leur stock, ce qui leur a permis de prolonger leur séjour en ville. Il est presque inutile de préciser que ces chefs de la jeunesse étaient des soldats du front éprouvés.

Après ma sortie de prison et mon internement, mes camarades m'ont remis une note d'entretien signée de trois pages sur leur conversation avec le Dr Kempner le 13 octobre 1947 au palais de justice de Nuremberg. Il en ressortait qu'au début, il leur avait fait les mêmes accusations et reproches qu'à moi. Lorsqu'ils avaient parlé, à sa demande, de leur activité au sein de la direction de la jeunesse du Reich, ils avaient conclu leur rapport en disant : « Il ne nous est tout simplement pas possible de considérer cela comme mauvais ». Le Dr Kempner a commenté : « Vous ne devriez pas ! On vous a fait beaucoup de mal ! » Il mentionna ensuite sa visite à Tübingen, au cours de laquelle une discussion sur le problème de la jeunesse allemande avait eu lieu avec le conseiller d'État, le professeur Carlo Schmid, qui lui avait ensuite écrit une lettre dans laquelle il se portait garant de la volonté sincère de construction d'un groupe de dirigeants de la Jeunesse hitlérienne dans le Wurtemberg. C'est donc de cette direction que venait le vent. J'y reviendrai plus tard.

Visiblement, le Dr Kempner ne s'est pas départi de sa méfiance à mon égard, car il ressort également de la note de la réunion qu'il a reconnu à d'autres qu'ils avaient franchi l'obstacle (dans son sens), « mais Axmann ne veut toujours pas ».

Outre le Dr Kempner, j'ai également été interrogé par d'autres collaborateurs de l'accusation. Par exemple par un certain Monsieur Joseph Tancos. Il m'a notamment interrogé sur la collaboration des Jeunesses hitlériennes avec les SS, qui nous accablait beaucoup aux yeux de l'accusation. La SS, à l'exception de la Reiter-SS, avait été déclarée

« organisation criminelle » par le Tribunal militaire international. De même que le corps des chefs politiques du NSDAP, à l'exception des chefs de bloc et de cellule. Le gouvernement du Reich, l'Etat-major général et la SA ont été acquittés de l'accusation d'être une « organisation criminelle ». La SS accusée comprenait non seulement la SS générale, la Waffen-SS, mais aussi le service de sécurité (SD) et la police secrète d'État. En outre, la responsabilité de la coopération avec les pays nordiques incombait au Reichsführer SS, tout comme il était responsable de toutes les questions de colonisation en tant que commissaire du Reich. Il en résultait inévitablement une coopération avec la SS. De plus, selon la loi sur les Jeunesses hitlériennes du 1er décembre 1936, l'ensemble de la jeunesse allemande était couverte par la JH. Elle avait ainsi pris la responsabilité de fournir la relève dans tous les domaines de la vie. Cela ne s'appliquait pas seulement aux éléments de la Wehrmacht et aux Waffen-SS, mais aussi aux domaines civils, par exemple la Croix-Rouge allemande, les infirmières, le sport, les métiers en pénurie dans les mines et l'agriculture ou la flotte marchande, le secours en montagne et la pêche en haute mer. Selon la loi et le code de vie du Troisième Reich, l'accomplissement de cette tâche faisait partie de notre devoir. J'ai eu l'impression que ces idées étaient reconnues par mon interrogateur. En tout cas, je n'ai pas ressenti de conséquences négatives pour moi dans ce contexte.

Lorsque je pensais aux volontaires pour la 12e division blindée SS « Hitlerjugend », je ne comprenais pas que le tribunal des vainqueurs de Nuremberg ait déclaré la Waffen-SS « organisation criminelle », alors que des experts militaires très estimés au niveau international plaçaient la Waffen-SS en tête, avant les parachutistes et les soldats des chars, en ce qui concerne sa disponibilité et sa combativité. Même les cas isolés négatifs qui se sont produits pendant la guerre dans tous les camps n'ont pas réussi à ternir le jugement de ces experts militaires. Plus tard, il m'est apparu comme une injustice grossière que les chefs de la Waffen SS, qui ont souvent risqué leur vie au cœur des batailles en tant que commandos de l'enfer, aient dû en payer le prix par la perte de leurs pensions ultérieures. Et les Jeunesses hitlériennes n'avaient rien à voir avec les camps de concentration.

Lors de mon interrogatoire, on m'a en outre accusé d'avoir déporté de force en Allemagne la jeunesse allochtone des territoires de l'Est occupés. Cette accusation a également été portée contre mon prédécesseur Baldur von Schirach lors du procès principal et a fait l'objet de mes procès ultérieurs devant la Spruchkammer à Nuremberg et à Berlin. Malheureusement, je n'ai pas été entendu comme témoin lors du procès principal

concernant les accusations portées contre mon prédécesseur. J'ai déjà parlé de la coopération avec les organisations de jeunesse d'Europe de l'Est et constaté que la publicité pour la Waffen-SS et l'engagement en tant que Luftwaffenhelfer ne reposait pas sur la contrainte, mais sur le volontariat. C'est ce que j'ai expliqué lors de mon interrogatoire.

Monsieur Tancos m'a confronté à une note du Hauptbannführer Nickel datée du 2 juin 1944 concernant une réunion au sein du groupe d'armées Centre, dans laquelle il était indiqué qu'environ 40 000 à 50 000 enfants âgés de 10 à 14 ans devaient être transférés en Allemagne dans le cadre de l'action dite « Heu » et qu'il fallait obtenir l'accord du Reichsjugendführung pour les accueillir. Il est vrai que, sans connaître les raisons qui ont conduit à sa rédaction, cette note pouvait donner l'impression et éveiller le soupçon d'un déplacement malveillant. Mais la connaissance des causes faisait apparaître ces mesures sous un tout autre jour. Que s'était-il donc passé ? Les chefs militaires avaient signalé que l'espionnage soviétique utilisait de plus en plus de jeunes, voire d'enfants, pour effectuer des tournées à travers les lignes allemandes et rapporter à leurs commanditaires des informations sur les observations qu'ils avaient faites. C'était un point de vue. L'autre était que les familles et leurs enfants qui avaient coopéré avec les Allemands étaient extrêmement menacés par l'approche des Soviétiques et que leur sort aurait abouti à la liquidation, conformément à la pratique habituelle et traditionnelle. Il fallait donc procéder à leur évacuation dans les plus brefs délais. Nickel s'est précipité avec ses collaborateurs à Bobruisk pour obtenir, lors des négociations avec le major général Städke, que les enfants et les adolescents soient confiés à l'encadrement du mouvement de jeunesse en Allemagne. Il était très important que la majorité des enfants soient évacués en Allemagne avec leurs mères.

Je me souviens d'avoir visité un camp avec Siegfried Nickel et les mères sont venues vers moi et m'ont remercié chaleureusement pour l'accueil et les soins. Une autre fois, j'étais chez Junkerswerke à Dessau, qui avait mis à disposition des baraques pour l'hébergement d'enfants et d'adolescents. Ils finançaient également le projet et recevaient pour cela une subvention du ministère de l'Est. Les enfants n'ont pas été maltraités par des travaux pénibles, mais ont effectué des tâches légères pour subvenir à leurs besoins, comme ranger et éplucher des pommes de terre pour la cuisine de l'usine. La direction de l'usine assurait que les jeunes biélorusses étaient traités de la même manière que les apprentis allemands et que certains d'entre eux étaient même intégrés dans le département de développement. Il ne s'agissait donc pas d'un asservissement de la jeunesse étrangère, mais d'une

formation professionnelle ordonnée sur un pied d'égalité avec la jeunesse allemande. Si, à la fin de la guerre, on a parlé de conditions intenables après la prise en charge des camps d'accueil, c'est uniquement parce que les dirigeantes du BDM, qui avaient assuré l'encadrement de manière dévouée, ont été immédiatement relevées de leurs fonctions et traînées devant le Kadi [juge]. Je n'ai pas connaissance d'un cas où un enfant serait mort pendant les quelques mois de son séjour. Je suis loin d'affirmer que tout a pu être improvisé de manière perfectionniste lors du retrait des troupes allemandes. Il y a certainement eu des défaillances et des erreurs. Mais ce qui a été décisif, c'est que les Jeunesses hitlériennes ont abordé la jeunesse étrangère de manière positive et dans un esprit de camaraderie et qu'elles ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour faciliter son sort en Allemagne.

Après la guerre, il a été très difficile de trouver des enseignants étrangers de la jeunesse qui pouvaient confirmer ces faits. De tels témoins avaient sous les yeux les exemples dissuasifs de soldats de l'armée Vlassov livrés aux Soviétiques par les Américains et d'unités cosaques livrées par les Anglais, ce qui se terminait généralement par leur mort. À ce sujet, l'interrogateur a déclaré : « Vous n'avez pas tout à fait tort ». Une telle remarque aurait été impensable en 1945. Mais entre-temps, nous étions en 1948 et la guerre froide s'exprimait également dans cette remarque. Lors des interrogatoires à Nuremberg, on était vaincu dès le départ. L'interrogateur disposait des dossiers confisqués. En tant que personne concernée, on ne disposait d'aucun document. De plus, à ce moment-là, je n'avais pas l'assistance d'un avocat qui aurait été en mesure de me les procurer. Il fallait donc argumenter de mémoire. De plus, avant l'interrogatoire, on ne savait pas sur quoi on allait être interrogé. On ne pouvait donc pas du tout se préparer. En ce sens, j'ai été très soulagé lorsque mon interrogateur a fait remarquer : « Vos déclarations correspondent à nos documents ». Avant chaque interrogatoire, on m'a fait prêter serment et j'ai dû prononcer la formule suivante : « Je jure par Dieu tout-puissant et omniscient que cette déclaration repose sur la vérité, que Dieu me vienne en aide ».

La fois suivante, j'ai été interrogé par l'Américain Musmanno. Il ne s'agissait pas de faits qui auraient pu être importants pour une accusation contre moi. Il s'agissait plutôt des circonstances exactes de la mort d'Adolf Hitler et de Martin Bormann. J'ai répété les déclarations que j'avais faites aux services secrets américains après mon arrestation. Mon interrogateur m'a rétorqué qu'il y avait plusieurs personnes qui pouvaient témoigner qu'Adolf Hitler s'était échappé vivant de Berlin peu avant le 30 avril 1945.

Parmi elles se trouvaient des membres de la SS. J'ai qualifié cela d'inexact et d'absurde. « Êtes-vous prêt à être confronté à de tels témoins ? », m'a demandé l'interrogateur. J'ai répondu par l'affirmative. L'un des jours suivants, je fus à nouveau appelé pour être interrogé. Le témoin auquel j'allais être confronté était déjà assis dans la salle d'interrogatoire. Comme je l'ai appris plus tard, il s'agissait d'Arthur Friedrich René von Angelotti-Mackensen. Il a déclaré avoir été un ancien chef SS et avoir fait partie du commando d'accompagnement d'Adolf Hitler. « Messieurs, il est temps de prendre la poudre d'escampette », aurait dit Adolf Hitler, selon ses dires, en quittant le bunker de la chancellerie du Reich et en se rendant à l'aéroport de Tempelhof dans un char. De là, il se serait envolé pour le Danemark, puis pour une cachette inconnue.

Il avait d'abord fait cette déclaration devant les interrogateurs de l'armée américaine dans un camp d'internement à Rosenheim, en Bavière, et l'avait également communiquée à la presse. Cette déclaration a également été diffusée dans la presse internationale. Son témoignage n'était pas exact du tout. J'ai opposé les faits suivants à cette fable : « L'aéroport de Berlin-Tempelhof était déjà occupé par les Soviétiques à la date indiquée par le témoin, de sorte qu'aucun avion ne pouvait plus du tout en décoller. Il en était de même pour l'aéroport de Berlin-Gatow, où les Soviétiques se trouvaient déjà le 27 avril 1945. Le décollage d'un avion n'était plus possible depuis les quelques routes encore occupées par nous, car elles avaient été éventrées par des obus et des bombes. Le dernier décollage d'un avion léger a été effectué par la pilote Hanna Reitsch, qui, à ma connaissance, a fait sortir de Berlin le maréchal Ritter von Greim, nouvellement nommé commandant en chef de la Luftwaffe, le 28 avril 1945 ». Sous l'effet de mes arguments, le prétendu témoin m'a semblé confus. L'affaire fut rapidement résolue et le témoin inapte renvoyé.

J'ai retiré de cette confrontation l'impression que mon interrogateur avait pris confiance en moi. J'ai pu le déduire du fait que, dans les jours qui ont suivi, une sentinelle m'a tendu un de ses livres dans ma cellule. Il s'intitulait *The Blasting of Bari*. D'autres essais de lui ont suivi, dont une dissertation sur un débat qui traitait de l'immortalité. Ces essais étaient très bien écrits. Musmanno était donc, entre autres, également écrivain. De ce fait et de son intérêt déclaré pour la bataille de Berlin, j'en ai déduit qu'il avait l'intention d'écrire un livre sur le sujet. J'en ai eu la confirmation lorsqu'il a organisé à Nuremberg une réunion des occupants survivants du Führerbunker qui vivaient dans les zones occidentales ou qui étaient sous la garde des alliés occidentaux.

C'est ainsi que j'ai retrouvé, à ma grande joie, d'anciens compagnons. Parmi eux se trouvaient l'adjudant de l'armée de terre de Hitler, le major Johannmeyer, l'adjudant de la Luftwaffe, le colonel von Below, l'aide de camp du Dr Goebbels, Schwägermann, le dentiste du Führer, le professeur Blaschke, le commentateur radio Hans Fritzsche, le dernier attaché de presse du Führerbunker, Heinz Lorenz, les secrétaires de Hitler, Frau Christian et Frau Junge, l'Oberwachtmeister Hermann Karnau et le SS-Hauptscharführer Erich Mansfeld. En outre, une sœur d'Eva Braun, Mme Focke-Michels, était présente. Je ne l'avais pas rencontrée dans le Führerbunker. Elle m'a parlé avec indignation de la falsification du journal de sa sœur Eva Braun par l'acteur de cinéma Luis Trenker. Ce dernier avait d'ailleurs été brièvement conseiller cinématographique de la direction de la jeunesse du Reich peu après le 30 janvier 1933 et avait également envoyé des lettres sur ses expériences cinématographiques au *Jungen Sturmtrupp*, le journal de combat de notre jeunesse travailleuse à Berlin. La falsification de son journal devait être suivie d'autres falsifications par d'autres personnes. Parmi les personnes présentes, il manquait le général SS Mohnke, le commandant de la citadelle de la chancellerie du Reich et l'adjudant SS de Hitler, le Sturmbannführer Günsche, avec lesquels je me sentais particulièrement lié dans les derniers jours du Reich et de Berlin. Leur sort est resté incertain. Soit ils avaient été tués, soit ils avaient été faits prisonniers par les Soviétiques. Après une dizaine d'années, j'ai appris que c'était la dernière hypothèse qui était la bonne.

C'est en discutant avec les participants à la table ronde de Nuremberg que Musmanno a puisé le matériel nécessaire à la rédaction de son livre, qui a été publié sous le titre *Ten Days to Die* (*Dix jours pour mourir*), d'abord aux États-Unis d'Amérique. Ce n'est que dans les années soixante que je l'ai vu. Les informations que j'y ai données étaient globalement correctes. Cependant, l'interprétation des événements ne correspondait pas du tout à mon point de vue. À l'époque, il arrivait que des journalistes étrangers soumettent des questions aux détenus par l'intermédiaire de l'administration pénitentiaire. Le bruit s'était répandu dans notre cour qu'une fois les réponses données, elles étaient portées à la connaissance du public de manière contraire à la vérité et complètement déformées. Le 23 janvier 1948, on m'a également posé de telles questions. J'ai refusé d'y répondre en disant : « J'ai témoigné à ce sujet devant les services secrets et devant le Tribunal militaire international. Veuillez comprendre que je ne souhaite pas m'exprimer devant la presse tant que je dois vivre en prison dans des conditions d'absence de liberté ».

Lors d'une autre conversation, qui concernait la bataille finale à Berlin, Musmanno m'a brusquement demandé si je connaissais le chef SS Ohlendorf et ses fonctions au sein du Troisième Reich. J'ai répondu par l'affirmative, car je le connaissais personnellement pour l'avoir rencontré lors de nos manifestations, et mon adjoint Helmut Möckel avait de temps en temps des contacts de travail avec lui. Ohlendorf avait travaillé au ministère de l'Économie du Reich sous la direction du secrétaire d'État Franz Hayler et avait dirigé le service de sécurité (SD) de la direction SS du Reich. Sa mission consistait à constater les signes négatifs dans le pays, au sein du NSDAP et de ses sections, et à rédiger des rapports qui étaient transmis à la direction. De nombreux membres du Parti y voyaient un fouinage déplaisant. Je connaissais les déclarations d'Ohlendorf sur Möckel : pour lui, le SD était un critère, voire indirectement un correctif, qui n'avait pas trouvé d'ancrage constitutionnel dans l'État du Führer. Il réfléchissait sérieusement aux réformes du Troisième Reich et était un penseur inconfortable pour ses supérieurs. Il n'hésitait pas à critiquer même les dirigeants de la SS. On murmurait à l'époque qu'Ohlendorf avait été ordonné par la centrale de prendre un commandement sur le front, notamment pour cette raison. Je ne peux pas le prouver, mais certains éléments le laissaient supposer.

Musmanno m'a également demandé si j'étais au courant de l'existence des Einsatzgruppen et de leur mission. Là encore, j'ai répondu par l'affirmative. Je savais qu'il y avait eu des Einsatzgruppen à l'Est et que leur mission spécifique était de combattre les gangs et les partisans. Ils auraient compté parmi eux un nombre relativement important de juifs qui, comme on le sait, se considéraient en guerre avec le Reich depuis des années. Ici, Musmanno m'a interrompu et a fait remarquer que les Einsatzgruppen avaient d'emblée sélectionné les juifs dans les localités qui n'étaient pas en lutte contre nous. Ils ont été envoyés à l'extermination, y compris des femmes et des enfants. Lorsqu'il m'a fait remarquer que je n'aimais pas croire cela, il m'a présenté des documents qui m'ont bouleversé. C'est dans ce contexte que j'ai appris que Michael Musmanno avait été président de la Cour lors du procès des Einsatzgruppen. Ses déclarations correspondaient à celles d'Otto Ohlendorf à Nuremberg, que j'ai pu lire des années plus tard dans les procès-verbaux du procès de Nuremberg. Je n'en citerai que quelques extraits.

« Colonel Amen : Combien de groupes d'intervention y avait-il ...?

Ohlendorf : Il y avait quatre groupes d'intervention. Les groupes d'intervention A, B, C et D...

Colonel Amen : Quelles étaient vos instructions concernant les juifs et les fonctionnaires communistes ?

Ohlendorf : La directive était que dans l'espace de travail des Einsatzgruppen sur le territoire russe, les Juifs devaient être liquidés, ainsi que les commissaires politiques des Soviétiques.

Colonel Amen : Quand vous utilisez le mot « liquider », vous voulez dire 'tuer' ?

Ohlendorf : Je veux dire par là 'tuer'...

Colonel Amen : Savez-vous combien de personnes ont été liquidées par l'Einsatzgruppe D, et ce sous votre direction ?

Ohlendorf : De juillet 1941 à juin 1942, environ 90 000 personnes ont été déclarées liquidées par les Einsatzkommandos.

Colonel Amen : Ce chiffre comprend-il les hommes, les femmes et les enfants ?

Ohlendorf : Oui...

Colonel Amen : Avez-vous personnellement supervisé des exécutions de masse de ces personnes ?

Ohlendorf : J'ai assisté à deux exécutions de masse à titre d'inspection...

Colonel Amen : Quelle instruction avez-vous reçue concernant l'utilisation des camions à gaz, au printemps 1942 ?

Ohlendorf : Les camions à gaz devaient être utilisés à l'avenir pour tuer les femmes et les enfants.

Colonel Amen : Pouvez-vous expliquer à la Cour la construction de ces wagons à gaz et leur aspect ?

Ohlendorf : L'extérieur du camion à gaz ne laissait pas deviner son utilisation. C'était pratiquement un camion fermé. Ils étaient aménagés de telle sorte qu'une fois les moteurs mis en marche, le gaz était injecté dans le wagon et provoquait la mort en dix à quinze minutes environ...

Colonel Pokrowsky : Combien de personnes ont été exécutées en utilisant ces chariots ?

Ohlendorf : Je ne peux pas donner de chiffres exacts. Mais il y en a eu proportionnellement très peu. J'estime à quelques centaines ».

Musmanno et moi avons eu une discussion engagée sur l'état de nécessité. Ohlendorf a dû être confronté à un terrible conflit de conscience. Par son serment, il était tenu à une obéissance absolue. Un refus d'obéir aux ordres l'aurait conduit devant la cour martiale. Le code pénal militaire américain et britannique connaissait également la nécessité de donner des ordres. Jusqu'au moment de cet entretien, je ne savais malheureusement pas que **le paragraphe sur la nécessité de commander avait été temporairement suspendu en 1944 en vue des procès pour crimes de**

guerre en Allemagne.[27] Après les jugements contre les Allemands, ce paragraphe a été réintroduit dans les lois pénales militaires. Ce n'était certainement pas un titre de gloire pour la législation pénale militaire anglo-saxonne.

Lors de ma discussion avec Michael Musmanno, je n'avais pas encore pris connaissance des déclarations des commandants en chef anglo-saxons en Europe sur le thème du commandement et de l'obéissance. Le 27 juillet 1946, à l'occasion de la remise des droits de citoyen d'honneur de Portsmouth au maréchal Montgomery, le *Times* a rapporté le discours de ce dernier :

> *« Il faut préciser qu'une armée n'est pas un ensemble d'individus, mais une arme de combat, formée par la discipline ... L'armée abandonnerait la nation si elle n'avait pas l'habitude d'obéir instantanément aux ordres. Le problème le plus difficile, celui de l'obéissance stricte aux ordres, peut être résolu dans une ère démocratique en inculquant trois principes :*
>
> *1) La nation est quelque chose qui vaut la peine.*
>
> *2) L'armée est l'arme nécessaire de la nation.*
>
> *3) Le devoir du soldat est d'obéir sans poser de questions à tous les ordres que l'armée, c'est-à-dire la nation, lui donne ».*

Son homologue américain Eisenhower s'est exprimé dans le même sens que le commandant en chef britannique en Europe. Le *New York Times* rapportait à ce sujet le 13 mai 1954 :

> *« L'obéissance de l'officier doit être inconditionnelle et n'est pas soumise à sa propre conscience ... L'essence d'une armée est que les ordres des supérieurs et les lois du gouvernement soient exécutés sans hésitation, ce dont seul le commandant en chef est responsable... Les ordres doivent être exécutés sans hésitation par tous les soldats et officiers ».*

La conception des chefs de l'armée soviétique en matière de commandement et d'obéissance est suffisamment connue. La désobéissance aux ordres aurait été sanctionnée par la liquidation. Si la conception des commandants en chef anglo-saxons en Europe avait servi de base au jugement à Nuremberg, les sentences prononcées contre de nombreux accusés auraient été différentes.

Nous savons que des aveux ont été extorqués sous la menace d'une extradition vers les Soviétiques et les Polonais ou sous la torture. Chaque accusé, et même chaque témoin, était soumis à de fortes pressions. Ohlendorf en particulier, sans aucun doute. Je n'ai pas pu en parler avec lui.

---

[27] [Souligné par la traductrice.]

Mais je pense que son témoignage au procès n'a pas été extorqué sous la torture dans le palais de justice. Il était dans sa nature de dire d'emblée la vérité et de ne pas essayer de la dissimuler ou de la cacher par des explications évasives. Dans sa situation tragique, à une époque de crise spirituelle, religieuse et politico-sociale, comme dans les horreurs de la guerre, il n'a, selon sa propre déclaration dans sa conclusion, « pas perdu un seul instant de ma vie la foi que Dieu agit dans l'histoire et, même si nous ne pouvons pas ignorer ses voies, aucune situation de ma vie n'a pu me détourner de ma foi que la vie et la mort des hommes dans le monde ont un sens ». Il pensait certainement la même chose de sa propre mort qui l'attendait. La dernière fois que je l'ai vu, après sa condamnation à mort, il a été conduit seul par des gardes à la porte de ma cellule pour se rendre dans la cour. Il avait un léger sourire sur les lèvres et son expression était toute de soumission au destin. Sa démarche éthérée le rendait comme absent des événements extérieurs. Il n'était plus de ce monde.

Combien on devait être reconnaissant au Seigneur de ne pas avoir été placé dans une situation conflictuelle aussi terrible. J'ai ressenti cela particulièrement profondément lorsque j'ai vu les condamnés à mort menottés et conduits à un service religieux chrétien au son de l'orgue. Dans ma cellule, je n'ai cessé de me demander comment tu te serais comporté dans une situation conflictuelle aussi cruelle ? Bien sûr, je me suis dit que si j'avais reçu un ordre contraire à ma conscience, j'aurais essayé de m'y soustraire par la maladie ou d'autres raisons graves. Mais en fin de compte, cela reste de la théorie. Comment cela se serait-il passé en réalité ? Personne ne peut le dire avec certitude. Musmanno m'a confirmé qu'il avait éprouvé un grand respect pour Ohlendorf, qui avait mené son propre plaidoyer sur une base intellectuelle et philosophique parfaitement cohérente. Sa secrétaire allemande, Katja Billig, m'a raconté plus tard que Musmanno était arrivé en Allemagne avec une tignasse foncée et qu'il était revenu en Amérique avec des cheveux gris. Elle et son patron ont toujours été aimables et serviables envers ma femme et moi. Musmanno s'est engagé à Nuremberg pour ma demande de congé de courte durée afin de me procurer une nouvelle prothèse qui m'avait été retirée. La direction de la prison l'a quand même refusée. De sa propre initiative, il a mis à ma disposition, pour ma procédure de dénazification à Berlin, une déclaration qui devait me disculper. Je n'en ai pas fait usage. Depuis 1961, il ne s'est plus manifesté.

Fin mars 1948, j'ai de nouveau été convoqué chez le procureur général adjoint. Kempner m'a révélé : « Monsieur Axmann, je voulais vous inculper

dans le cadre du procès Wilhelm- Straßen, mais je n'ai pas eu le droit. Pourquoi, je ne le sais pas ». J'étais ainsi libéré par le ministère public. Les défenseurs des accusés encore en procès n'avaient plus besoin de moi non plus. Plus rien ne s'opposait donc à mon transfert vers le camp d'internement de Staumühle. Le 12 avril 1948, j'ai été déporté. Cette fois-ci, je n'ai pas été transporté dans un tank, mais en civil dans un omnibus. Mes accompagnateurs étaient des gardes noirs. Pendant le trajet, je me suis rassasié des fleurs printanières qui poussaient dans les champs, des premières fleurs de cerisier, des hauteurs boisées et des lacs. La nuit, nous avons traversé la région de la Ruhr, avec ses innombrables lumières [...]. Avec ou sans intention, on ne m'avait pas donné de ravitaillement de marche, si bien que mon estomac commençait à gargouiller violemment. Mais qu'est-ce que cela signifiait quand on se croyait un peu plus proche de la liberté ?

Nous sommes arrivés à Staumühle à l'aube, à cinq heures et demie du matin. Au-dessus du camp, nous avons été accueillis par un magnifique lever de soleil, dont j'espérais qu'il serait de bon augure pour la suite. Dans le camp, je n'ai plus rencontré mes plus proches collaborateurs. Ils avaient été transférés ou renvoyés. Seules deux cents âmes environ vivaient encore dans ce camp. J'ai surtout profité de la période suivante pour me dépenser physiquement. Le premier jour de la Pentecôte, j'ai participé à un tournoi de tennis de table dont j'ai été le vainqueur. Cela m'a rappelé mon séjour à l'hôpital. Lorsque j'ai pu sortir du lit pour la première fois, j'ai immédiatement commencé à jouer au ping-pong de la main gauche. On m'a aussi tout de suite mis à cheval pour stabiliser mon sens de l'équilibre.

Alors que j'étais de retour chez moi à Staumühle depuis environ six semaines, j'ai été brutalement réveillé un matin par l'annonce que je devais me présenter immédiatement avec mes bagages à la porte du camp. Les mêmes soldats noirs américains qui m'avaient amené à Staumühle m'y attendaient. Je savais donc que nous allions de nouveau derrière les murs épais du palais de justice de Nuremberg. Cette fois-ci, nous avons pris le train et sommes arrivés à destination au crépuscule, avec les premiers chants d'oiseaux et le réveil des cloches que je connaissais bien. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, me demandant ce qui m'attendait. Pour moi, ce transfert à la prison de Nuremberg tombait au plus mauvais moment, car le camp de Staumühle allait bientôt être fermé et il y avait de bonnes chances que mon cas soit jugé par le Review-Board dans la zone britannique. Mon lieu de libération se trouvait dans le Schleswig-Holstein, et le Landtag du Schleswig-Holstein avait déjà décidé en février 1948 que les membres de la

classe 1913 et plus jeunes devaient être considérés comme exempts de toute charge. J'étais né en 1913.

Bien sûr, je n'ai jamais pensé que je m'en sortirais sans être inquiété. Il était de notoriété publique que les règles étaient plus strictes pour les jeunes chefs dans la zone américaine. J'ai donc supposé que j'allais être transféré dans la zone américaine pour y être jugé selon les règles plus strictes qui y étaient en vigueur. Ce soupçon a été confirmé par le fait que Kempner m'a dit qu'il n'avait pas demandé ma présence pour l'accusation. Les avocats de la défense n'avaient pas non plus demandé mon audition en tant que témoin. Il devait donc s'agir d'un troisième organisme. Il s'agissait du Chief Office of Council for War Crimes américain, qui coopérait avec le parquet allemand de Nuremberg pour traiter les affaires qui n'avaient pas été portées devant le tribunal de Nuremberg. Ce service a fait appel à la police allemande par l'intermédiaire de la Spruchkammer de Nuremberg, qui m'a arrêté dans ma cellule de prison le 3 juin 1948. J'ai été envoyé au camp de travail et d'internement de Nuremberg-Langwasser.

Je n'ai pas accepté cela sans réagir. Ma femme actuelle a adressé une demande au Ministre de l'Intérieur du Land de Schleswig-Holstein, dans laquelle elle suggérait de demander mon transfert dans la zone britannique. Cette demande était motivée par le fait que mon domicile et mon lieu de travail se trouvaient dans le secteur britannique de Berlin et que mon lieu de réinsertion se trouvait dans le Schleswig-Holstein, donc dans la zone britannique. Mes proches vivaient également dans le secteur britannique de Berlin et dans la zone britannique. Cette demande a été rejetée par le chef de l'autorité de dénazification du Land de Bavière, le secrétaire d'État Sachs. C'est ainsi que j'ai été soumis à la compétence de la chambre de jugement de Nuremberg, que l'on appelait la « chambre de jugement révolutionnaire ».

Il n'y avait plus de jeunes chefs internés au camp de Langwasser. Mais j'ai rencontré des camarades qui travaillaient dans d'autres services du Parti et des autorités du Reich, avec lesquels j'avais collaboré et qui ont accueilli le nouveau venu dans un esprit de camaraderie. Il s'agissait notamment du secrétaire d'État Dr Gerhard Klopfer, bras droit de Martin Bormann pour le secteur étatique, et de Heinz Krüger, responsable à la chancellerie du Parti des questions relatives aux Églises et à l'éducation, ainsi que de la coopération avec le Ministre de l'éducation, des arts et des sciences du Reich. Nous avons bien sûr parlé de leur ancien supérieur, dont ils louaient l'intensité du travail, mais dont ils n'étaient pas aussi convaincus des qualités humaines dans les relations avec ses collaborateurs et collaboratrices dans le

domaine du service. Ils m'ont dit que mon attitude envers Martin Bormann, qui était parfois intransigeante, les avait beaucoup impressionnés. Cette attitude ouverte résultait de l'absence de préjugés du chef de la jeunesse, pour qui il ne s'agissait pas de carrière, de lutte pour le pouvoir, mais de la cause. Ils ont également témoigné de ma conduite dans une déclaration sous serment.

Si, parmi les anciens hommes politiques de la République de Weimar, j'avais rencontré Alfred Hugenberg à Staumühle, j'ai rencontré ici, à Langwasser, Monsieur von Papen, qui fut brièvement Chancelier du Reich en 1932 et, après 1933, également brièvement Vice-chancelier sous Adolf Hitler. J'avais rencontré le chambellan du pape [von Papen] le matin, dans une rue du camp encore déserte, en direction d'une baraque isolée destinée au recueillement religieux et aux prières. Il fallait avoir du respect pour ces personnes qui restaient fidèles à leur confession et à leurs convictions en toutes circonstances. Je lui rendais visite de temps en temps dans sa baraque. Nous avons également parlé de la nécessité d'éduquer les jeunes aux valeurs de caractère à l'époque actuelle. J'étais un peu étonné qu'il me considère comme apte à remplir ces tâches, même dans les nouvelles circonstances. Cette pensée passait sans doute un peu à côté de la réalité du moment. Monsieur von Papen était autrefois membre du « Herrenclub ». En tant que Monsieur, au meilleur sens du terme, il a accepté avec dignité toutes les contraintes de la privation de liberté et de la vie en camp. Fin janvier 1949, il a été libéré du camp. La Spruchkammer l'avait classé dans le groupe II.

L'avantage du camp par rapport à la prison, c'est que l'on pouvait se déplacer plus librement et refaire sa ronde. On avait aussi plus de contacts avec l'extérieur et on était régulièrement informé de ce qui se passait dans le pays et dans le monde. C'est ainsi qu'une nouvelle est parvenue au camp, qui m'a donné de sérieuses raisons de m'inquiéter. Il s'agissait de la réforme monétaire. Le 18 juin 1948, elle a été annoncée par les alliés occidentaux à la radio. Elle ne s'appliquait qu'aux zones d'occupation américaine, britannique et française. La zone d'occupation des Soviétiques était épargnée. Les Russes ont immédiatement réagi et ont bloqué le 19 juin 1948 la circulation des personnes en train, en voiture et à pied de l'Allemagne de l'Ouest vers la zone occupée par les Soviétiques et vers Berlin. Le blocus de Berlin commença. Le 23 juin, l'administration militaire soviétique introduisit sa propre monnaie dans sa zone d'occupation. Il y avait désormais deux monnaies en Allemagne. Ce fait favorisait la division

de l'Allemagne, qui était désormais progressivement cimentée. Cette évolution me déprimait beaucoup.

En juillet 1948, le directeur du camp m'a nommé comptable de l'infirmerie. J'étais chargé de la comptabilité et du règlement des comptes. Mon expérience d'apprenti auprès du secrétaire d'État Reinhardt à la prison de Nuremberg m'a été utile. En la personne du Dr Wiesner, nous disposions d'un très bon médecin de camp qui s'engageait de toutes ses forces pour ses malades et les détenus du camp. Avec lui, j'ai pu contribuer à ce que les tarifs des repas pour les patients soient augmentés. Le succès de cette mesure s'est rapidement manifesté par une amélioration de l'état de santé. Le 24 juillet 1948, la radio annonça que j'étais inculpé par la chambre de jugement de Nuremberg et que je serais probablement considéré comme le principal coupable. Mais je n'ai reçu l'acte d'accusation que le 7 décembre 1948. Ces quatre mois et demi ont été perdus pour préparer ma réponse aux accusations concrètes. Le même jour, nous avons reçu la visite d'une délégation du Landtag bavarois dans le camp. Leur impression a dû être mauvaise, car sur une baraque, on avait tracé accompagnée d'un marteau et d'une faucille l'inscription : « C'est là que vous nous conduisez ! » Quelques détenus, qui avaient apparemment séjourné dans un camp de concentration à notre époque, ont notamment crié aux députés : « Dans les camps de concentration, c'était mieux qu'ici ! » En tant que comptable, j'avais effectivement constaté que nos taux normaux d'alimentation en graisse, viande et légumes étaient inférieurs à ceux qu'Eugen Kogon, l'auteur du livre *Der SS-Staat* [L'État SS], y avait indiqués.

Pour moi, les conditions à Langwasser étaient bien meilleures qu'à Oberursel et Staumühle. Trois ans après la fin de la guerre, nous avons pu recevoir des visites ici. Je ressentais déjà cela comme un passage vers la liberté. D'anciens collaborateurs et collaboratrices originaires de Nuremberg et des environs m'ont apporté des vêtements à porter au camp, ont fait des courses à l'extérieur pour moi et ont amélioré ma nourriture. Je me souviens avec gratitude de cette serviabilité. Malheureusement, il ne m'a pas été possible de rester en contact avec chacun d'entre eux par la suite.

La visite de la députée du Landtag avait sans doute eu un effet. Désormais, des manifestations culturelles pouvaient également avoir lieu dans le camp, grâce aux forces du théâtre et de l'opéra de Nuremberg. Le maître de concert de l'opéra a joué des airs légers de Sarasate et une chanson d'amour de Kreisler. Des chanteurs et chanteuses nous ont réjouis avec des chansons populaires et des duos tirés de « Vogelhändler » et du « Land des Lächelns ». De jeunes danseuses de ballet ont interprété une

valse de Strauss et un pasodoble en parodie. C'est ainsi qu'un tout nouveau monde est entré chez nous. Lorsque je suis retourné à ma baraque après une manifestation, un chanteur et les danseuses du ballet m'ont accueilli dans la rue du camp. Le chanteur me connaissait depuis les Jeux d'été de la Jeunesse hitlérienne à Breslau et deux danseuses du ballet depuis le Festival de Weimar de la Jeunesse hitlérienne. Il y avait beaucoup de joie de part et d'autre.

Noël 1948 a été un moment fort dans le camp. Je devais à nouveau penser au réveillon de Noël dans la cellule noire d'Oberursel, au froid pénétrant de la Nissenhütte glacée de Staumühle et à la solitude dans ma cellule de prison. Maintenant, j'avais un petit sapin de Noël avec des lumières et une couronne de l'Avent en sapin de la Forêt-Noire. La femme qui était la plus proche de moi a pu rester avec moi et me rendre visite le jour de mon anniversaire, en février 1949. Nous l'avons fêté en petit comité de camarades, parmi lesquels se trouvait un arrière-petit-fils de notre grand philosophe Johann Gottlieb Fichte, dont les discours à la nation allemande restent inoubliables pour nous.

Fin février, le directeur de l'autorité de dénazification du Land de Bavière est venu dans notre camp. Il m'a convoqué. Il m'a d'abord confronté à des déclarations d'anciens collaborateurs que je ne pouvais pas vérifier. Il m'a ensuite annoncé que le camp de Langwasser serait prochainement fermé et que les internés contre lesquels des accusations plus sérieuses avaient été portées seraient transférés à la prison d'Eichstätt. Il n'y avait pas grand-chose contre moi et si je faisais une déclaration similaire à celle de Baldur von Schirach devant le tribunal de Nuremberg, je serais probablement libéré. Cette remarque m'a étonné et irrité. Je n'y ai trouvé aucune logique. Mon prédécesseur n'a pas été libéré, mais condamné à vingt ans de prison. J'ai donc répondu au secrétaire d'État que je m'étonnais de sa déclaration selon laquelle il n'y avait pas grand-chose contre moi, car dans la plainte, on m'accusait gravement d'avoir réduit en esclavage et déporté la jeunesse européenne. Pour réfuter cela de manière probante, j'aurais besoin de témoins de toute l'Europe. Mais cela prendrait beaucoup de temps, c'est pourquoi je retournerais en prison. L'entretien s'est terminé là. L'avocat Alfred Seidl, qui avait défendu Rudolf Hess et s'était battu pour lui avec courage et ténacité, était déjà intervenu pour défendre les intérêts des 125 internés. Le 30 janvier 1949, il avait rédigé un mémoire contre le transfert prévu à la prison du tribunal d'instance d'Eichstätt et avait fait opposition. Il considérait le transfert dans une prison comme un acte administratif illégal. On m'a conseillé de déposer une demande de libération. Contraire-

ment à ce que je pensais, elle a été acceptée. J'ai toutefois reçu l'obligation de ne pas quitter la ville de Nuremberg et de me présenter chaque jour à la Spruchkammer. Depuis le 26 mars 1949, je me promenais librement dans Nuremberg. Pour fêter l'événement, notre médecin de camp m'a invité dans une agréable taverne à vin.

J'avais mis à profit les dernières semaines passées au camp pour préparer ma réponse à la plainte. Mes plus proches collaborateurs, qui n'étaient plus internés, m'ont été d'une grande aide. Bien qu'ils aient lutté pour se construire une nouvelle existence, ils ont consacré beaucoup de temps à me trouver des témoins à décharge qui n'étaient pas « incriminés » aux yeux du pouvoir actuel. Ils se sont également efforcés de trouver des documents. C'était très difficile, car à la fin de la guerre, la direction de la jeunesse du Reich avait brûlé ses documents sur ordre. Ce fut, plus tard, une grande erreur. Qu'est-ce que la direction de la jeunesse avait à cacher ? Aujourd'hui, nous devons donc accepter le fait que les archives ne contiennent que relativement peu de documents.

Ma situation exigeait que je prenne un avocat. J'ai choisi l'avocat Stefan Fritsch, qui avait un cabinet à Augsbourg. Il avait représenté le Ministre des Finances du Reich Schwerin von Krosigk devant le Tribunal militaire international et le Colonel général Rendulic lors du procès du Sud-Est. Disons-le tout de suite : j'avais tiré le gros lot en le choisissant. Je me suis toujours senti parfaitement représenté par lui. De plus, il a toujours été serviable et n'a pas demandé d'honoraires, de sorte que je n'ai eu qu'à couvrir les frais occasionnés. Dans ce contexte, je dois constater qu'il y a eu à Nuremberg quelques avocats qui se sont distingués dans une situation difficile non seulement par une grande conscience professionnelle, mais aussi par une grande humanité.

Ma liberté de mouvement dans la ville a grandement facilité mes préparatifs pour l'audience de la chambre des recours. De temps en temps, j'ai aussi eu droit à une belle distraction. J'ai par exemple été invité à la représentation de « Mathis der Maler » de Paul Hindemith, qui était très controversé sous le Troisième Reich. Notre compositeur de chansons et collaborateur à la direction de la jeunesse du Reich, Georg Blumensaat, était un élève de Hindemith. Je me souviens qu'il le défendait toujours bec et ongles dès qu'il était question de lui. Cette œuvre est un poème de Faust sur Mathias Grünewald en sons. La musique m'a beaucoup impressionné.

Lors de l'examen de son dossier, mon avocat avait découvert deux documents qui m'étaient jusqu'alors inconnus et qui m'ont fait plaisir. De mes lieux de résidence, on avait pris des renseignements auprès des voisins

et des locataires sur mon comportement humain et politique, qui étaient positifs. Ainsi, les renseignements fournis par le préfet de police de Berlin, division II, le 29 août 1948, indiquaient que, d'après le rapport du commissariat de police responsable de la Ostenderstraße 2 et d'après les indications des habitants de l'immeuble, la famille Axmann n'avait exercé aucune pression ni aucune terreur, ce que confirmait également le docteur Sander, médecin juif habitant le même immeuble. Le rapport d'enquête 1/2/0 de la commission de dénazification de Spandau du 4 octobre 1948 dit ceci :

« D'après les déclarations du directeur du bureau local de Berlin-Kladow, Trahn, Axmann a acquis dans les premières années de la guerre le grand terrain situé à Berlin-Kladow, Imchenallee 80, et y a vécu avec sa femme et ses beaux-parents. Axmann est resté sur le terrain jusqu'en 1942 environ. Pendant sa présence à Kladow, A. a vécu tranquillement et modestement ... A. n'a pas exercé de fonction SD importante à Kladow... A. n'a jamais offensé personne à Kladow. L'ancien poste de police de Kladow, Friedrich Kronberg, aujourd'hui sergent-chef au 146e commissariat de Berlin-Kladow, le confirme. signé. Gg. Kischel, enquêteur ».

Ce qui était remarquable, c'est que mon voisin juif, qui a survécu de nombreuses années à la fin de la guerre, s'était joint à l'évaluation positive des habitants de l'immeuble. Il y avait donc encore des personnes et des services qui, malgré de nombreux préjugés, faisaient des rapports conformes aux faits.

Bien avant le début de mon procès devant la chambre disciplinaire, des voix s'étaient élevées contre moi dans l'opinion publique. Par exemple, le 3 mars 1949, le Kreisjugendring de Nuremberg a adressé une « Lettre ouverte » au ministère bavarois des Affaires spéciales, dans laquelle on pouvait lire :

« Les associations de jeunesse de Nuremberg, regroupées au sein du Kreisjugendring, ont pris connaissance avec indignation de la libération de l'ancien chef de la jeunesse du Reich, Axmann, de la prison où il était interné. Axmann est l'un des principaux coupables de l'incitation de la jeunesse allemande à l'enthousiasme national-socialiste pour la guerre, qu'elle a fait payer par plusieurs centaines de milliers de jeunes vies sur les champs de bataille entre Stalingrad, El Alamein et Caen. C'est pourquoi la libération d'Axmann est une insulte aux victimes innocentes de la Seconde Guerre mondiale et un pied de nez aux millions de personnes estropiées par sa complicité. Axmann doit être considéré aujourd'hui encore/ou à nouveau comme un membre important de ces jeunes qui, suite à l'évolution politique en Allemagne, sont repoussés loin de la démocratie et vers des associations néofascistes. C'est pourquoi une réhabilitation ouverte d'Axmann par sa libération de prison est un encouragement démonstratif à des activités national-socialistes

renforcées et une menace sérieuse pour l'ensemble du travail des associations de jeunesse démocratiques ».

Plusieurs journaux ont fait de même avant le procès. Je devais m'attendre à ce que ces déclarations ne restent pas sans effet sur les membres de ma chambre de jugement. Plusieurs sources m'ont informé que le président Renner était communiste.

Bien que la date du procès du 21 avril 1949 soit connue depuis longtemps, aucun témoin ne s'est présenté personnellement contre moi. La salle était remplie jusqu'à la dernière place. Parmi les auditeurs se trouvaient également mes collaborateurs et collaboratrices qui s'étaient mis à disposition pour témoigner. Mon avocat a contesté la légalité et l'applicabilité de la loi de libération du national-socialisme et du militarisme du 5 mars 1946. Elle violait les concepts juridiques fondamentaux en vigueur depuis des siècles en Allemagne et également inscrits dans la constitution des États-Unis d'Amérique ainsi que dans le droit anglais et français. On procède selon la devise : tous les nationaux-socialistes sont des criminels. La personne concernée est un national-socialiste, donc c'est aussi un criminel.

Lors du procès, les mêmes accusations que lors de mes interrogatoires au palais de justice de Nuremberg ont été portées contre moi. Il s'agissait à nouveau principalement de la collaboration avec les SS, de l'engagement de la jeune génération dans la guerre et de la déportation de la jeunesse européenne et de la jeunesse des territoires occupés de l'Est.

Des incidents se sont produits à deux occasions. Le premier concernait ma déclaration : « Pour moi, la Waffen SS avait été un bouclier pur ». En disant cela, je pensais bien sûr à nos braves garçons qui, dans leur idéalisme, s'étaient portés volontaires, preuves à l'appui, pour la 12e division blindée SS « Hitlerjugend ». Cela a provoqué l'indignation de mes juges. Le deuxième motif concernait la question que m'avait posée le président Renner sur ma position concernant les camps de concentration et le fait que les gens y étaient envoyés sans procédure judiciaire préalable. J'ai répondu que je n'étais pas d'accord et que je le regrettais. Lorsque j'ai appris que des jeunes avaient également été envoyés dans un camp de concentration pour avoir gravement et de manière répétée enfreint la discipline de travail dans des usines d'armement, je suis intervenu auprès du Reichsführer SS Himmler et j'ai obtenu, grâce à mon opposition motivée, que de tels cas soient à l'avenir portés devant le juge des enfants ou traités par les services de protection de la jeunesse. Ce fait pouvait difficilement être balayé, car il a été confirmé par les déclarations sous serment de

certains professeurs qui avaient reçu une décharge totale de la part des forces d'occupation. Parmi eux se trouvaient le professeur Dr. Sieverts, recteur de l'université de Hambourg et plus tard président par intérim de la Conférence des recteurs d'Allemagne de l'Ouest, ainsi que le professeur Dr. Wieacker, qui fut honoré par les Italiens après la guerre pour ses travaux sur le droit romain et reçut la Croix fédérale du mérite en Allemagne.

J'ai alors défié le président en lui disant que je serais très étonné qu'il me pose cette question sur l'incarcération sans procès, étant donné que des milliers de dirigeants des Jeunesses hitlériennes et de dirigeantes de la Ligue des jeunes filles allemandes avaient également été envoyés dans des camps de concentration sans procès, par arrestation et détention automatique. Le président s'est alors énervé et a crié : « Vous allez le regretter. Là où est le pouvoir, là est le droit ! » Dans sa colère, l'homme avait dit la vérité et refoulé pour l'instant l'habillage hypocrite de cette vérité. Les auditeurs l'ont accueilli avec des « ah ! ». Après coup, on m'a dit que cette déclaration de force et de droit avait également été diffusée sur la radio bavaroise. Pour moi, l'audience avait donc eu un sens, même en ce qui concerne mes adversaires.

Une semaine plus tard, la Spruchkammer a rendu son verdict. J'ai été classé dans le groupe I des principaux coupables, condamné à trois ans et quart de camp de travail en tenant compte de la détention politique et libéré de mes biens, à l'exception de 3 000 DM, dont je ne possédais même pas une toute petite fraction liquide. J'ai dû payer une taxe spéciale de 5 % sur mes revenus et j'ai été déclaré incapable d'exercer une fonction publique et de devenir notaire ou avocat. J'ai été privé du droit de vote et d'éligibilité. Je n'avais pas le droit d'exercer une activité politique ni d'être membre d'un parti. Il m'a également été interdit d'être membre d'un syndicat ou d'une association économique ou professionnelle. Il m'a été interdit, pour une durée de dix ans, d'exercer une profession libérale ou indépendante, de participer à une entreprise ou à une exploitation commerciale de quelque nature que ce soit, ou d'en exercer la surveillance ou le contrôle. J'étais exclu de la profession d'enseignant, de prédicateur, de rédacteur, d'écrivain ou de commentateur radio. Seul le travail ordinaire m'était autorisé. J'étais soumis à des restrictions de logement et de séjour, je pouvais être astreint à des travaux d'intérêt général et j'ai perdu toutes les autorisations et concessions qui m'avaient été accordées, ainsi que le droit de posséder une voiture. Non seulement mes biens fonciers ont été expropriés, mais ma pension d'invalidité de guerre a également été supprimée. Cette dernière mesure punitive m'a fait beaucoup de mal. Comme on le disait si bien : « La

reconnaissance de la patrie t'est acquise ». C'est là que j'ai rencontré le nouvel esprit de l'Allemagne d'après-guerre.

Comme avant le procès, les médias publics se sont majoritairement exprimés contre moi après le procès. Seuls quelques journaux s'efforcèrent de publier des articles objectifs. Par exemple, le *Nordbayerische Volkszeitung* de Nuremberg écrivait dans son numéro 17 d'avril 1949 :

« Chamberlain et Halifax ont adressé de chaleureuses lettres de bienvenue à la JH. L'ancien président français Lebrun a fait l'honneur de recevoir une délégation de la JH. L'ancien ambassadeur français en Allemagne et actuel conseiller pour les questions allemandes, François Poncet, prononça un discours enthousiaste dans un grand camp de la JH peu avant la grande guerre et fit travailler son fils comme invité à la JH. Enfin, le conseiller juridique administratif en chef Carlo Schmid, aujourd'hui chef du groupe parlementaire du SPD à Bonn, a confirmé, de par son activité auprès de l'administration militaire allemande en Belgique et dans le nord de la France, au chargé de mission d'Axmann pour ces régions, que celui-ci soutenait de son mieux, dans l'esprit d'Axmann, les organisations de jeunesse (fascistes – ndlr) qui s'y trouvaient. Selon les déclarations d'un témoin, l'ancien représentant spécial de l'ONU, le comte Folke Bernadotte, a lui aussi toujours fait l'éloge de la JH et fait remarquer que, quelle que soit l'issue de la guerre, il maintiendrait toujours de lui-même le contact avec la JH ».

Le dpd [?], Nuremberg, annonçait entre autres ce qui suit le 26 avril 1949 :

« En complément, l'ancien chef de la direction de la jeunesse du Reich, Heinz Schmidt, a rapporté en tant que témoin qu'il avait rencontré l'ambassadeur François Poncet à Cologne il y a environ quatre semaines et qu'il avait eu avec lui un long entretien amical. Lors de cet entretien, François Poncet aurait notamment déclaré que les cercles du peuple allemand qui s'étaient toujours efforcés de coopérer avec la France dans un esprit de camaraderie, parmi lesquels il comptait également l'ancienne direction de la jeunesse du Reich, devaient poursuivre leur travail ».

Le journal *Die Zeit* de Hambourg du 28 avril 1949 écrivait :

« Le président a ensuite expliqué que la dénazification n'était pas volontaire, mais qu'elle avait lieu à la demande des puissances occupantes. 'Celui qui a le pouvoir a aussi le droit', a-t-il dit ».

Le *Allgemeine Zeitung* rapportait le 22 avril :

« Il s'était senti obligé de tout faire pour contribuer à la victoire. En ce qui concerne l'accusation de déportation de jeunes de Tchécoslovaquie, Axmann a pu prouver par des déclarations sous serment que cette affirmation était fausse. Ce point de l'accusation a donc été abandonné ... Interrogé à la fin de la séance du matin, Axmann, qui a fait preuve d'une attitude ouverte et claire, a déclaré qu'il avait vu les corps de Hitler et d'Eva Braun à la chancellerie du Reich ».

Le journal *WAZ* s'est également montré compréhensif :

« Artur Axmann est né en 1913. Il avait 20 ans quand Hitler a commencé à mener sa barque. Aujourd'hui, il est devenu le principal coupable. La fonction qu'il occupait dans sa troisième décennie a suffi aux juges pour le condamner. Une condamnation à perpétuité ... Sur le plan personnel, Axmann est décrit comme un homme sincère et objectif. Le fait qu'il ait payé d'un bras pendant la guerre en dit long sur le sérieux de ses convictions passées. Son attitude au tribunal a renforcé cette impression. Axmann ne s'est jamais dérobé ... Le jugement de la chambre de jugement de Nuremberg n'a rien résolu. Fallait-il donc frapper ce type et l'éliminer à jamais ? C'est ce qu'on pourrait croire ».

Un hebdomadaire écrivait en avril 1949 à propos du jugement de la chambre de jugement :

« C'est pourquoi nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que cet air pur qui soufflait ici nous touchait plus agréablement que la brume qui s'élevait des négociations contre de nombreuses figures de la bureaucratie, de l'économie, de l'art et du cinéma, qui s'en sont mieux sorties ».

Ces voix que j'ai citées étaient minoritaires. La grande majorité des journaux s'est exprimée contre moi. Mais j'ai pu emporter dans ma nouvelle tranche de vie la certitude, qui m'a donné de la force, que des personnalités importantes de la science et de l'art, de l'architecture et de la musique ainsi que de l'économie, de la médecine et de la Wehrmacht se sont engagées pour moi avec courage et contre le courant de l'époque.

Je ne voudrais pas terminer mon séjour à Nuremberg sans faire encore quelques remarques sur le Tribunal militaire international. L'appellation « Tribunal militaire international » était déjà inexacte. Y avait-il parmi les accusateurs ou les juges des représentants de nations neutres telles que la Suisse, la Suède ou l'Espagne ? Ce n'était pas le cas ! Les accusateurs et les juges étaient américains, anglais, français et soviétiques.[28] Les vainqueurs de la guerre ont jugé les vaincus. Il en a été de même au Japon. Dans le procès principal contre l'élite dirigeante du Troisième Reich, l'accusateur principal était l'Américain Robert H. Jackson, qui mit plus tard fin à ses jours par suicide. Il avait déclaré ce qui suit le 26 juillet 1946, selon le volume 19 des procès-verbaux du TMI :

« Les Alliés sont techniquement toujours en état de guerre avec l'Allemagne, bien que les institutions politiques et militaires de l'ennemi se soient effondrées. En tant que tribunal militaire, ce tribunal constitue une continuation de l'effort de guerre des nations alliées ».

[28] [NdT : principalement tous juifs. Voir *Le Sale Boche raconté aux braves gens* de Bention L. Bradberry, didi18edition.com.]

On se demande ce qu'il pourrait bien rester de droit et de justice. On ne peut qu'approuver les paroles de l'Américaine Freda Utley, qu'elle a écrites dans son livre *The High Cost Of Vengeance* [Vengeance coûteuse] :

> *« L'idée selon laquelle la force crée le droit a clairement servi de base aux procès que les États-Unis ont fait se dérouler à Nuremberg. Les juges américains ont déclaré : nous sommes un tribunal qui tire son pouvoir et son jugement uniquement de la volonté et des ordres des quatre puissances d'occupation ».*

Dans mon lieu de libération, Neustadt in Holstein, je me suis immédiatement rendue à l'agence pour l'emploi et j'ai demandé qu'on me trouve un emploi. Je devais au moins nous assurer un minimum d'existence. Mais il n'y avait pas de travail. Pendant des semaines, j'ai fait la queue dans la longue file des chômeurs avec quelques centimes en poche. Rien ne bougeait. J'avais aussi eu l'impression, lors de mes démarches, que mon cas était traité en queue de peloton. Il y avait encore une difficulté. Selon le jugement de la Spruchkammer, je ne pouvais effectuer que des travaux ordinaires. Ce que l'on entendait par là n'a pas été défini. En raison de la perte de mon bras, je ne pouvais pas être employé comme ouvrier du bâtiment, auxiliaire ou forestier. Quelles étaient les possibilités qui me restaient ? Concierge, veilleur de nuit ou chauffeur d'ascenseur qui n'avait qu'à appuyer sur le bouton ?

Un travail de correspondant en langues étrangères, que j'aurais aimé choisir, n'était certainement pas considéré comme un travail ordinaire. J'ai postulé pour un remplacement. Mais cela relevait-il de la notion de travail ordinaire ? Pour clarifier cette question, j'ai demandé un rendez-vous au président de l'Office régional de l'emploi du Schleswig-Holstein. Bien que je ne m'y attende pas, je l'ai obtenu. Je me suis rendu à Kiel et j'y ai exposé ma requête. Le président a réagi aimablement, mais s'est montré hostile sur le fond. « Vous voyez, Monsieur Axmann, » m'expliqua-t-il, « les représentants se déplacent beaucoup dans le pays, et c'est justement ce que nous voulons éviter avec vous ». Au fond, je lui étais reconnaissant de sa franchise. Car il m'avait ainsi épargné les atermoiements des services subordonnés et donc beaucoup de temps.

Nous avons décidé de partir en Rhénanie-du-Nord-Westphalie pour tenter notre chance. Nous avons emménagé chez mes beaux-parents dans le « Kohlenpott », à Gelsenkirchen-Horst. Là-bas, après un certain temps, j'ai obtenu un emploi dans une petite entreprise de commerce de café qu'un ancien chef de la Jeunesse hitlérienne avait reprise d'un autre camarade. Je gagnais 180 marks par mois. Bien sûr, mon souhait était de terminer mes études de droit et de sciences politiques, que j'avais déjà commencées. Mais

selon le règlement, ce n'était pas possible pour un coupable principal. De plus, je n'avais pas l'argent nécessaire. J'ai rapidement été mis en relation avec une entreprise de café hambourgeoise renommée. On me proposa la représentation d'un district de la Ruhr. Elle fut mise au nom de ma femme. Mais ce n'était pas qu'une formalité. Elle a travaillé avec moi pour ce nouvel employeur qui était le bienvenu pour nous. Grâce à des connaissances, nous avons en outre pu reprendre la représentation d'une entreprise de graisse de la forêt de Teutoburg. Nous devions ainsi livrer du café, du beurre et de la margarine. L'achat d'un véhicule, que nous pouvions payer en plusieurs fois, nous a été préfinancé. Pour l'entrepôt, nous avions loué des locaux dans un bunker profond à Gelsenkirchen-Buer, sur la place à côté de la mairie. Nous devions porter nos marchandises en haut de nombreuses marches et nous faufiler entre les passants et les personnes qui attendaient à l'arrêt de bus pour atteindre notre véhicule de livraison, dans un trafic piétonnier intense. C'était certes pénible, mais cela présentait l'avantage que nos marchandises étaient toujours à la même température, même pendant les chaleurs de l'été.

Je me suis demandé si je devais déclarer mon activité professionnelle. D'après mon expérience, je craignais de ne pas obtenir d'autorisation. Ma famille aurait dû en souffrir. J'ai donc accepté d'enfreindre les règles en faveur de ma famille. Ce n'est qu'au bout de plusieurs années que j'ai demandé une audience de soumission à l'administration fiscale et que j'ai rencontré des juges compréhensifs et cléments en exposant ma situation plutôt désespérée. Par nature, je n'étais pas fait pour être représentant. Au début, il m'a fallu beaucoup de courage pour m'adapter au démarchage. La première fois que j'ai rendu visite à un client, je suis passé plusieurs fois devant son magasin, j'ai regardé à travers la vitre s'il n'y avait plus de client à l'intérieur et je ne suis entré qu'ensuite.

La concurrence des articles de marque importés était forte dans la Ruhr. Des prix et des conditions plus avantageux nous ont donné du fil à retordre. Nous avons compensé par des services occasionnels de chute. Ainsi, dans l'arrière-boutique, j'aidais les enfants du propriétaire du magasin dans leurs travaux scolaires et je conduisais les clients dans ma voiture à leurs visites à l'extérieur ou à leurs funérailles. À Gelsenkirchen, nous fournissions également l'hippodrome et de nombreux restaurants. Les gens aimaient nous voir prendre place à la table des habitués le soir. Cela concernait surtout ma femme.

Au début des années cinquante, plusieurs clients connaissaient encore mon nom d'antan. Même en dehors des heures de travail, ils voulaient

savoir beaucoup de choses sur mon passé récent. Il ne s'agissait pas seulement d'anciens camarades de parti ou de sympathisants, mais aussi de clients qui venaient d'une autre tendance politique. Ils ne me traitaient pas moins bien. Ils respectaient le fait que je recommence à zéro. Il y avait un propriétaire de magasin fortuné qui me demandait conseil sur la meilleure façon de placer son argent et qui voulait absolument partir en vacances avec moi, qu'il était prêt à financer. Les clientes se déchargeaient sur moi de leurs soucis personnels et n'hésitaient pas à y mêler leur vie intime. C'est ainsi que les contacts purement humains se sont développés, ce qui a contribué à nous assurer une clientèle stable. Parfois, nous devions encore déposer de l'argent juste avant la fermeture de la banque pour couvrir un chèque. Dans une telle situation, nous pouvions compter sur le dernier client visité pour payer en espèces la somme qui nous manquait. Et à l'époque, dans la Ruhr, ce n'était pas si évident.

Un jour, on m'a demandé pourquoi, lorsque j'ai rencontré des hommes d'affaires, je ne suis pas allé voir l'un d'entre eux dans l'entreprise. Premièrement, il m'était interdit d'occuper une position élevée et deuxièmement, j'étais d'avis que je devais suivre mon propre chemin sans protection ni intercession, comme je l'avais fait auparavant dans mon travail. C'était certes plus difficile, mais je me sentais ainsi plus libre et plus indépendant vis-à-vis de moi-même. Je ne voudrais pas passer sous silence cette période de dur labeur dans la Ruhr. Elle m'a permis de garder le sens des réalités et de garder les pieds sur terre. Cela m'a également immunisé contre les personnes qui pensaient devoir suivre un nouveau sens de la mission politique. Je devais toujours me présenter à intervalles réguliers au commissariat de police de Gelsenkirchen. On m'y accueillait déjà comme une bonne vieille connaissance. L'obligation de se présenter s'endormit bientôt doucement. On était convaincu que je ne fuirais pas.

Pour notre remplacement, nous avons reçu un renfort tout à fait inattendu. Un jour, une personne que l'on croyait morte s'est présentée à la porte de notre appartement. C'était Armin Dieter Lehmann, mon informateur des derniers jours de combat dans la capitale du Reich. Depuis notre évasion dans la nuit du 1er au 2 mai 1945, je l'avais encore vu au pont de Weidendammer. Depuis, il avait disparu. Je devais supposer qu'il avait été tué. Il me raconta alors son destin. Une façade s'était effondrée sur lui. Il avait été grièvement blessé et était resté longtemps paralysé. Il avait été soigné par un médecin russe, qu'il avait ensuite recherché à Moscou par gratitude, mais qu'il n'avait pas trouvé. Il vivait maintenant à Oberhausen en tant que représentant et a pu nous aider pendant un certain temps à mettre

en place notre représentation. Nous avons ainsi passé de nombreux mois ensemble lors de nos tournées de livraison. Armin Dieter avait des intérêts intellectuels et artistiques. L'activité de représentant ne lui convenait pas plus qu'à moi. Mais notre camaraderie nous a permis de surmonter tout cela. Il est ensuite parti aux États-Unis d'Amérique, nous a rendu visite à Berlin lors de ses voyages en Inde et au Japon et nous a offert deux petits recueils de poèmes écrits par lui en sa mémoire. Un homme magnifique !

Au début des années cinquante, nous avons eu la joie d'accueillir chez nous le colonel de la Luftwaffe Hans-Ulrich Rudel. Il avait effectué 2 530 vols ennemis, ce qui n'a jamais été atteint par personne au monde. Il a mis hors de combat 519 chars soviétiques depuis les airs, a détruit un cuirassé et deux croiseurs. Il était considéré comme l'aviateur de combat le plus efficace au monde. On comprendra que j'ai été très honoré par sa visite. Nous avons échangé nos expériences et j'ai dû lui raconter de mon point de vue les derniers jours à Berlin. Nous sommes ensuite allés à Düsseldorf dans sa voiture. Il conduisait comme un aviateur, c'est-à-dire que j'avais toujours l'impression, en le voyant conduire, qu'il voulait voler au-dessus des voitures qui le précédaient. Après de nombreuses années, j'ai appris qu'on lui avait interdit l'accès à une caserne de la Luftwaffe en Allemagne – cet homme qui a été blessé cinq fois et qui continuait à voler en 1945 après l'amputation partielle de sa jambe droite, avec et sans prothèse, que les chefs d'État étrangers ont reçu après la guerre et qui était reconnu à juste titre et hautement par les as de l'aviation des puissances victorieuses. Et cette interdiction dans son propre pays n'a eu lieu que parce qu'il avait des convictions politiques différentes de celles des dirigeants établis. J'ai ressenti cela comme une honte. Je n'oublierai jamais Hans-Ulrich Rudel.

Des amis et d'anciens collaborateurs se sont retrouvés chez nous, mais aussi des personnes du pays et de l'étranger que nous ne connaissions pas et qui se sont soudain retrouvées devant nous. Pour certains d'entre eux, notre instinct nous disait qu'ils étaient à nos trousses pour faire des recherches sur nous et gagner de l'argent. Cela s'est avéré vrai par la suite. Cette expérience nous a conduits à nous tenir à l'écart des visiteurs et des journalistes inconnus et à nous isoler. Les informations les plus étranges parues dans la presse ont peut-être aussi contribué à ce que des inconnus viennent régulièrement nous rendre visite. Je ne citerai qu'une seule de ces informations curieuses, diffusée le 8 décembre 1950 par le *Drei-Groschenblatt* [Feuille de trois sous] de Düsseldorf, qui portait bien son nom, même au sens figuré. On pouvait y lire à la une : « Les services secrets anglais à

propos de la fin de Hitler. Axmann a-t-il l'urne de Hitler ? » Le texte précisait ensuite :

« L'historien (Trevor Roper) écrit à ce sujet : 'Il reste un témoin qui aurait pu savoir quelque chose : Artur Axmann (Reichsjugendführer). Trevor Roper a demandé à Axmann ce qu'il était advenu des dépouilles de Hitler et d'Eva Braun. Après un long interroga-toire en décembre 1945, il a déclaré ne rien savoir. Mais huit mois plus tard, la secrétaire de Hitler, Mme Junge, a été arrêtée et confrontée à la même question. Elle déclara : 'Je sais par Günsche que les cendres ont été placées dans un récipient et remises au Reichsjugendführer Axmann'.

Trevor Roper estime que ce point n'est pas éclairci. Il estime toutefois qu'il est probable que les cendres aient été remises à Axmann. Selon lui, la décision de Hitler de rester à Berlin et de mourir est sans aucun doute due à l'influence de Goebbels, qui aurait voulu créer un mythe avec le dernier acte de la tragédie.

La logique d'un tel plan aurait exigé de conserver les restes terrestres sacrés pour la génération suivante et de ne pas les laisser à la génération actuelle, qui avait trahi la grande idée de Hitler et s'en était montrée indigne. Or, cette prochaine génération était incarnée par les Jeunesses hitlériennes ».

J'imagine qu'une telle annonce a incité telle ou telle personne à se présenter chez nous et à épier d'un regard latéral dans le jardin s'il n'y avait pas un lieu de consécration à découvrir. En ce qui concerne la déclaration de la secrétaire, Mme Junge, elle a confondu l'urne avec le pistolet avec lequel Adolf Hitler s'est tué et qui m'a effectivement été remis par Otto Günsche.

Dans les premiers temps qui ont suivi ma libération, on m'a souvent demandé ce qu'il en était du mouvement clandestin des Jeunesses hitlériennes contre les forces d'occupation. C'était une action tout à fait incompréhensible et insensée. Ces gens avaient raison de penser ainsi. Mais en réalité, il n'y avait pas de mouvement clandestin du tout. Je savais, grâce à mes interrogatoires par les services secrets américains à Oberursel, qu'on me soupçonnait d'être à la tête d'un mouvement clandestin. Au camp d'internement de Staumühle, j'avais également appris que de nombreux dirigeants et dirigeantes de la jeunesse avaient été arrêtés dans ce contexte. Mais je n'ai appris l'ampleur de la publicité faite à cette accusation et à ce prétendu délit que lorsqu'on m'a apporté des journaux allemands et étrangers. Par exemple, le journal anglais *The People* du 31 mars 1946 écrivait dans son titre principal : « Un groupe de choc armé anéantit la mainmise des nazis sur le pouvoir ». Le texte poursuivait : « Ce matin, des milliers de troupes britanniques et américaines ont mis en échec une puissante

tentative subversive, bien financée, de fanatiques nazis de reprendre le pouvoir en Allemagne occupée ».

Les journaux d'information allemands autorisés par les vainqueurs reprirent ces informations. Le *Süddeutsche Zeitung* du 2 avril 1946 écrivait :

> *« Un grand mouvement clandestin nazi illégal, qui s'était formé avec les moyens et sous la direction de membres des anciennes Jeunesses hitlériennes et qui était à l'œuvre depuis 10 mois, a été entièrement déman-telé, comme l'a annoncé le général de brigade E. L. Siebert du gouverne-ment militaire américain. Après de vastes raids dans toute la zone américaine d'Allemagne et d'Autriche, le mouvement a pris fin avec l'arrestation de cinq anciens chefs des Jeunesses hitlériennes et de plus de 1 000 autres personnes impliquées. Les autorités américaines ont ainsi démantelé le mouvement de subversion préparé à long terme, qualifié dans le communiqué officiel de « plus dangereux à ce jour » ... 'Notre opération' , a déclaré le général Siebert, 'a détruit les bases de ce mouvement secret. Tous les individus dangereux ont été arrêtés et tous les moyens financiers illégaux ont été saisis' ».*

À l'époque, des camarades de nos propres rangs avaient déclaré à propos de ces informations, comme je l'ai appris plus tard : « Ils sont devenus fous ! Comment peut-on être aussi stupide pour tenter une entreprise aussi désespérée sous la violence totale des forces d'occupation et sous le réseau serré des quatre services secrets ? » Peut-être cette publication contraire à la vérité avait-elle aussi pour but de semer la méfiance et la discorde parmi nous.

Rares étaient ceux qui, à l'époque, ne partaient pas sur les routes de campagne à la recherche de leurs proches, dispersés dans toutes les directions par les événements de la guerre. Ils traversaient l'Allemagne de long en large. Quelle joie pour eux de rencontrer en chemin des camarades avec lesquels ils pouvaient discuter de la guerre qu'ils avaient perdue. On se donnait rendez-vous ou on échangeait des adresses, pour autant que l'on ait déjà un domicile. C'est ainsi que se formèrent dans le pays des petits groupes isolés, qui n'étaient que rarement en contact les uns avec les autres. Ils n'étaient pas dirigés de manière centralisée. Pas non plus par moi. Je me trouvais en effet dans la zone d'occupation soviétique. Je vivais seul dans un village du Mecklembourg, je n'avais aucun contact avec mes anciens camarades. J'étais seul, livré à moi-même. Comment aurais-je pu tisser un réseau de conspiration à l'Ouest, sans compter que j'ai toujours trouvé cela absurde et irréaliste.

Lorsque j'ai rencontré pour la première fois des camarades dans les zones occidentales au début de l'automne 1945, j'ai été assailli par la question : « Qu'allons-nous faire maintenant ? Qu'est-ce qu'on va faire ? » Je

me souviens parfaitement de ma réponse : « C'est maintenant une question de survie pure et simple. Si tout le monde parvient à faire vivre sa famille, tant bien que mal, cela signifie que notre peuple survivra. Et nous devons y parvenir après cette deuxième Guerre de Trente ans ». Cet objectif n'avait absolument rien à voir avec le sabotage des forces d'occupation. Il y avait bien sûr des forces isolées qui menaient de telles réflexions, mais elles n'avaient aucun rayonnement. Ce n'était pas comme si un loup-garou se cachait derrière chaque arbre, contrairement à ce que pensaient certains membres des forces d'occupation alliées.

Les soupçons des services secrets alliés sur un mouvement clandestin des Jeunesses hitlériennes ont probablement été alimentés par le fait que des collaborateurs de la direction des Jeunesses du Reich géraient des entreprises qui étaient également en contact avec des services américains. Les services secrets américains ont infiltré Hans Garms, un commerçant de 42 ans, dans les affaires d'une entreprise munichoise. Les médias l'ont surnommé le « roi du marché noir » dans la capitale bavaroise. Il s'est avéré qu'il avait de nombreux antécédents judiciaires. Sa villa de Munich-Harlaching était également fréquentée par des personnalités de premier plan à cette époque turbulente. C'est grâce à cet agent que la société munichoise a été découverte. On soupçonnait que de l'argent provenant de cette société servait à financer le mouvement clandestin. On découvrit également que d'anciens dirigeants des Jeunesses hitlériennes étaient en contact avec des services américains dont l'aide était nécessaire pour la mise en œuvre de certaines mesures, comme par exemple la livraison de fromage de la zone américaine contre la livraison de charbon de la Ruhr de la zone britannique. Cette découverte a apparemment conduit à penser qu'il s'agissait d'une infiltration politique ciblée, alors qu'en réalité, les efforts visaient une coopération économique et commerciale.

Qu'est-ce qui a motivé la création de l'entreprise munichoise ? Dans la dernière phase de la guerre, l'administration de la jeunesse du Reich avait créé l'association « Deutsche JugendfÖrderungswerk e.V. » (Œuvre allemande de promotion de la jeunesse), qui devait réaliser des tâches particulières d'encadrement de la jeunesse. J'ai pu convaincre le secrétaire d'État Wilhelm Keppler de prendre la direction de cette association d'utilité publique. Avant la prise du pouvoir, il était un entrepreneur prospère et, depuis 1933, « chargé des questions économiques auprès du Führer et Chancelier du Reich ». En 1934, Hitler lui a confié la mission et les pouvoirs de « mettre en œuvre toutes les mesures nécessaires, compte tenu de la situation des devises, pour remplacer les matières premières étrangères

par celles produites dans le pays ». Il avait rendu de grands services à la production de graisses et de carburants synthétiques ainsi qu'à la production de buna. Il a également joué un rôle important dans les négociations sur l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne. Il avait un grand cœur pour la jeunesse et, grâce à ses liens avec l'économie, il a apporté des fonds à l'« Œuvre allemande pour la promotion de la jeunesse » (Deutsches JugendfÖrderungswerk e.V.) et a également renforcé les relations de la direction de la jeunesse du Reich avec des personnalités dirigeantes de l'économie. Je me souviens particulièrement bien du directeur général de Siemens AG, Bingel, qui était également très ouvert à la jeunesse et qui était de temps en temps notre invité. Il s'est suicidé à Berlin lors de l'invasion des Russes.

Au début de l'année 1945, nous avions demandé au directeur de l'association allemande pour la promotion de la jeunesse, Willi Heidemann, de placer entre autres des fonds dans l'économie et d'utiliser les revenus pour soutenir les veuves de nos dirigeants de la jeunesse tombés au combat, qui se trouvaient dans le besoin. Il s'était également efforcé de le faire après la guerre. Cette mesure était destinée à l'assistance sociale. Cela s'est ensuite transformé en mouvement clandestin aux yeux de l'opinion publique. Les services secrets ont examiné en détail la véracité des déclarations des personnes arrêtées. Si une seule chose avait été vraie à propos du mouvement clandestin, nous aurions dû nous attendre à la peine maximale selon les dispositions des Alliés en vigueur à l'époque. Je n'aurais pas pu écrire ces lignes plus longtemps. Comme aujourd'hui encore, on cite ici et là dans la littérature le mouvement clandestin en rapport avec moi, j'ai tenu à présenter les événements réels. Malheureusement, les proches des personnes arrêtées ont dû souffrir de l'ostracisme public.

Lors de ma première rencontre avec d'anciens collaborateurs après la guerre, on a discuté de ce qu'il fallait faire pour qu'une jeunesse sans domicile fixe puisse à nouveau s'installer et trouver une formation, un travail et une profession. Dans ce cercle, c'est surtout Heinrich Hartmann qui s'est prononcé en faveur de cet objectif positif. Par un heureux concours de circonstances, il a fait partie de ceux qui ont échappé à l'arrestation. Il a profité de sa liberté pour mettre en pratique sa résolution. En mars 1946, il s'adressa au secrétariat du chef de l'administration allemande dans la partie du Wurtemberg occupée par les Français et demanda un entretien avec le conseiller d'État, le professeur Carlo Schmid, en faisant référence à son passé de chef de la Jeunesse hitlérienne. Celui-ci fut nommé vice-président et ministre de la Justice du Land de Wurtemberg-

Hohenzollern après les premières élections du Landtag en mai 1947. Il était rare à l'époque que le professeur Carlo Schmid reçoive un ancien collaborateur de la direction de la jeunesse du Reich. Je cite à ce sujet son livre *Erinnerungen* [Souvenirs] :

« J'étais particulièrement préoccupé par le sort des milliers de jeunes qui avaient été placés dans des camps de jeunesse pour échapper aux horreurs de la guerre des bombes et qui n'ont pas retrouvé leur foyer. Leur nombre avait été augmenté par les jeunes évacués des provinces de l'Est, qui cherchaient en vain leurs parents, chassés entre-temps de l'Est. Il manquait des personnes qui auraient pu prendre en charge cette jeunesse. C'est alors que le hasard m'a fait rencontrer Heinrich Hartmann, qui avait été directeur du département 'Arts plastiques' au sein de la direction de la jeunesse du Reich. Il est venu me voir parce qu'il se sentait en partie responsable du malheur qui s'était abattu sur la jeunesse allemande. Il voulait contribuer à ramener les jeunes là où ils devaient être. Mais surtout, les sortir de la rue où ils dépérissaient. Il voulait savoir si je voyais une possibilité de réaliser ses plans. Il pensait pouvoir compter sur la collaboration d'anciens dirigeants de la JH qui se cachaient dans la clandestinité pour éviter d'être arrêtés par la police des forces d'occupation. Au-delà du sauvetage des garçons et des filles sur les routes de campagne, ne pourrait-on pas ainsi donner un nouveau sens à la vie d'une jeunesse qui avait autrefois suivi de bonne foi la croix gammée ? J'ai dit à mon visiteur que, pour ma part, j'étais prêt à tenter le coup, mais qu'avant de prendre ma décision, je voulais en parler à l'adjoint du gouverneur, dont j'avais la confiance. J'en ai parlé au colonel de Mangoux, qui m'a écouté attentivement. Il m'a dit que c'était un pari risqué, mais que la vie consistait à prendre des risques. Il allait parler au gouverneur Widmer. Quelques jours plus tard, il m'a demandé de venir le voir avec Heinrich Hartmann. Le résultat de cette longue conversation fut le suivant : Heinrich Hartmann devait se mettre au travail avec les anciens dirigeants de la JH, dont il pensait pouvoir garantir qu'ils étaient prêts à participer à la construction d'une communauté démocratique. La police française aurait pour instruction de les laisser faire, tout en gardant un œil vigilant sur eux. Plus tard, Heinrich Hartmann et ses amis ont reconstruit une route détruite près de Teinach dans le cadre d'un service d'aide bénévole de plusieurs mois. J'ai demandé à Fritz Erler de participer aux discussions du soir avec ce groupe. Lorsque les travaux routiers furent terminés, la police française se présenta la dernière nuit et arrêta tous les participants.

Que s'était-il passé ? Les communistes avaient appris que les anciens dirigeants de la JH s'étaient réunis à Teinach et avaient alerté leurs camarades français. Ceux-ci mobilisèrent les services parisiens : 'complot fasciste en Forêt-Noire'. Paris a donné l'ordre à Baden-Baden de mettre le 'cirque fasciste' sous les verrous. Quelques semaines plus tard, les jeunes gens étaient à nouveau libres. Tübingen avait agi rapidement. Le travail qui a commencé de manière germinale reposait au début entièrement sur la force créatrice de la spontanéité et est devenu après 30 ans une organisation puissante de l'aide sociale à la jeunesse, le 'Jugendsozialwerk'. S'il s'agissait au départ d'accueillir les jeunes sans domicile fixe, puis d'encadrer les jeunes réfugiés à l'Est, de prendre en charge les foyers de

jeunes des grandes entreprises industrielles, l'une des tâches principales est devenue par la suite la gestion des foyers de travailleurs immigrés et la création d'ateliers d'apprentissage pour les handicapés mentaux et physiques.

Lorsque le travail a commencé, aucun d'entre nous ne pensait à la possibilité d'une telle extension de ce qui avait été mis en place lors de discussions entre Heinrich Hartmann, ses amis, le colonel Corbin de Mangoux et moi-même. Kurt Schumacher nous a aidés à dissiper la méfiance que des antifascistes inquiets nourrissaient à l'égard du travail des anciens membres de la JH. Grâce au responsable des activités de jeunesse au sein du comité directeur du DGB, Werner Hansen, les syndicats ont eux aussi rapidement abandonné leur méfiance. Il fut plus difficile de convaincre les autorités militaires britanniques et américaines de l'esprit démocratique du Jugendsozialwerk, mais nous y sommes parvenus. Le fait que l'assemblée générale des membres du Jugendsozialwerk m'ait élu membre d'honneur et, plus tard, après avoir quitté le Parlement, président du comité directeur, m'a beaucoup ému ».

Voilà ce que disait Carlo Schmid. Il a avoué à quel point le Jugendsozialwerk lui tenait à cœur dans son discours d'inauguration à l'occasion du 25e anniversaire de sa création le 11 janvier 1949 :

« Il y a dix ans, alors que j'étais à l'agonie et que je réfléchissais à ma vie, je me suis demandé : au nom de quelles choses étais-tu peut-être nécessaire ? C'est alors que l'œuvre sociale pour la jeunesse a fait partie de ces quelques choses que je me suis dites et confirmées à l'époque ».

Alors que je me trouvais dans le camp d'internement de Nuremberg-Langwasser en 1948, j'ai appris par la correspondance avec Heinrich Hartmann l'avancée de ses efforts et je m'en suis réjoui. Plus tard, il n'a cessé de souligner que le travail de mise en place n'aurait pas été possible sans la confiance d'Henri Humblot, l'administrateur des questions de jeunesse au sein du gouvernement militaire français, qui a même été réprimandé pour cela par son service supérieur. Sa confiance était justifiée. Elle n'a pas été abusée. Les dirigeants de la jeunesse avaient en effet travaillé dans un esprit de coopération avec la jeunesse française. Heinrich Hartmann a été pendant des décennies l'adjoint bénévole du président et a ensuite pris la présidence du curatorium fédéral, qu'il occupe encore aujourd'hui.

Mais d'autres anciens collaborateurs de la direction de la jeunesse du Reich ont également fait partie des hommes de la première heure et des premières années de l'association « Jugendsozialwerk e.V. ». Je pense notamment à Otto Würschinger, le dernier chef du bureau d'organisation de la direction de la jeunesse du Reich, qui a défendu notre service contre les Soviétiques avec un groupe de combat dans les derniers jours d'avril 1945. Il a été le premier collaborateur bénévole de Heinrich Hartmann et a

ensuite occupé plusieurs postes de direction. Je pense au Dr Georg Ebersbach, qui a fait partie pendant dix ans du bureau social de la direction de la jeunesse du Reich et a contribué à la création de la revue sociopolitique de la jeunesse allemande et du bulletin d'information du chef de la jeunesse du Reich allemand « Das junge Deutschland ». Pendant trente ans, il a travaillé comme président exécutif, marquant de son empreinte la fédération internationale « Jugendsozialwerk e.V. ». De temps en temps, je rencontrais dans le pays des camarades qui servaient désormais aussi cette œuvre de reconstruction. L'un d'entre eux m'a dit : « Nous avons poursuivi dans d'autres circonstances ce que vous aviez commencé un jour au sein du bureau social de la direction de la jeunesse du Reich ». Ces activités constructives d'anciens dirigeants de la jeunesse prouvent que l'esprit n'était pas au sabotage et à la clandestinité.

Pendant des décennies, j'ai été régulièrement confronté à des informations en provenance de l'Allemagne et de l'étranger selon lesquelles Martin Bormann n'était pas mort, mais encore en vie. Des témoins se sont présentés de nombreux pays et ont prétendu pouvoir le confirmer. J'ai déjà expliqué comment, après l'évasion de la chancellerie du Reich aux premières heures du 2 mai 1945, j'ai trouvé Martin Bormann et le dernier médecin personnel d'Adolf Hitler, le docteur Ludwig Stumpfegger, sur l'actuel pont Sandkrug, près de la gare de Lehrt, sans aucun signe de vie. Cette expérience correspond aux déclarations que j'ai faites aux services secrets alliés après mon arrestation en décembre 1945. Je me suis exprimé dans le même sens le 10 octobre 1947 lors de mon interrogatoire par le procureur général adjoint du Tribunal militaire international de Nuremberg, le Dr Robert Kempner. J'ai réitéré ma déclaration lors de mon procès devant la chambre de jugement de Nuremberg en avril 1949 et lors de ma deuxième audience de dénazification à Berlin en août 1958, ainsi que lors de mon interrogatoire par la police criminelle de Berlin le 11 octobre 1962. Et enfin, le 17 avril 1970, j'ai fait un rapport détaillé et identique au juge d'instruction von Glasenapp dans l'affaire Bormann.

Ces procès-verbaux officiels étaient donc disponibles et pouvaient être consultés par les enquêteurs et les journalistes. Je me suis donc abstenu de donner des informations aux journalistes et j'ai renvoyé aux procès-verbaux disponibles. Malheureusement, de faux rapports ont été publiés sur des entretiens avec moi qui n'avaient jamais eu lieu. Bien que le tribunal d'instance de Berchtesgaden ait déclaré Martin Bormann mort dès le 30 janvier 1954 et que le bureau d'état civil I de Berlin l'ait fait la même année, de nouvelles informations continuaient à circuler dans la presse

internationale selon lesquelles le fugitif légendaire avait enfin été retrouvé. Dans le monde entier, Martin Bormann était entouré de légendes, comme le monstre marin du Loch Ness. Les représentants des médias n'ont pas cru à mon témoignage. Il n'y avait guère de pays où Bormann n'avait pas été aperçu.

Ainsi, l'officier SS Joachim Tiburtius a déclaré avoir observé Bormann dans les décombres à côté de l'hôtel « Atlas » sur la Friedrichstrasse lors de la tentative d'évasion du 2 mai 1945, alors qu'il y revêtait une tenue civile.

De même, le portier de l'immeuble commercial « Weidenhof » à l'angle de la Friedrichstrasse et du Schiffbauerdamm l'aurait reconnu avec précision à proximité immédiate.

Une employée de longue date du ministère des Affaires étrangères, Gertrud Heimerdinger, a déclaré sous serment devant un notaire qu'elle avait vu Martin Bormann en juin 1945 à la cour criminelle de Berlin-Moabit, et ce parmi des Russes qui l'avaient interrogée.

L'écrivain Heinrich Lienau a affirmé avoir rencontré le chef de la chancellerie du Parti en juillet 1945 dans le Schleswig-Holstein.

Un ancien fonctionnaire du ministère de l'armement a déclaré avoir rencontré Bormann à Rome en 1952 alors qu'il était père franciscain.

L'ancien député du Reichstag Hesslein publia en Autriche une lettre dans laquelle il expliquait que Bormann vivait dans la jungle chilienne.

L'agence de presse argentine SAPORITE [?] annonça en septembre 1960 que Bormann avait été arrêté dans la ville industrielle de Zarate, à 100 kilomètres au nord-ouest de Buenos Aires.

Le quotidien londonien *Daily Express* du 27 novembre 1972 a annoncé en exclusivité mondiale que Bormann avait été retrouvé dans un grand domaine en Argentine par les services secrets locaux. Il serait arrivé d'Italie en Argentine en 1948 et serait également apparu en Bolivie, au Pérou et dans le sud du Chili sous d'autres noms.

Le directeur du centre de documentation juif de Vienne, Simon Wiesenthal, partageait également ce point de vue dans ses déclarations publiques. Les Israéliens qui avaient enlevé Adolf Eichmann en Argentine ne croyaient absolument pas à la mort de Martin Bormann.

Même des dirigeants nationaux-socialistes étaient d'avis qu'il était encore en vie. Albert Bormann, frère du Reichsleiter et aide de camp personnel de Hitler, a déclaré lors de son procès devant la Spruchkammer qu'il n'avait pas de nouvelles de son frère, mais qu'il pensait qu'il se trouvait en Union soviétique.

Le SS-Obergruppenführer Gottlob Berger a exprimé devant le Tribunal militaire international de Nuremberg qu'il pensait que Bormann était en Russie. C'était également l'avis des chefs SS Ohlendorf et Schellenberg, le chef des services de renseignements étrangers.

Bien sûr, tout cela me rendait très pensif, et je me demandais sans cesse si Bormann n'avait pas simplement perdu connaissance lorsque je l'ai trouvé avec le Dr Stumpfegger. Après tout, sous le feu russe et sous les bombardements, je ne pouvais pas constater la mort médicale comme un médecin. Mais l'impression durable de l'absence de vie de ces hommes est restée si profondément gravée en moi que j'ai continué à faire confiance à mes propres yeux et à mes propres constatations plus qu'à toute autre explication.

Les 7 et 8 décembre 1972, les squelettes et les crânes de Martin Bormann et du Dr Ludwig Stumpfegger ont été retrouvés sur le site d'Ulap, dans la Invalidenstraße, et identifiés d'après les documents disponibles sur les données corporelles. C'est mon témoignage qui a donné l'impulsion, et voici comment cela s'est passé : en 1964, le rédacteur du journal illustré *Stern*, Jochen von Lang, m'a approché pour me demander de collaborer à la série « Les 100 derniers jours ». J'ai d'abord refusé, car je m'étais jusqu'alors totalement tenu à l'écart des médias publics. Non seulement je savais que, selon les directives des forces d'occupation, rien de négatif ne devait être rapporté sur ces dernières et rien de positif sur le Troisième Reich, mais j'étais également conscient de l'importance de l'information. Je savais par mes camarades et par ma propre expérience que des informations factuelles avaient été déformées dans des articles et des livres. Chat échaudé craint l'eau froide.

Mon visiteur me parla alors de son appartenance aux Jeunesses hitlériennes de Berlin-Moabit, qui avaient fait partie de mon obédience I pendant la période des combats, ainsi que de son engagement en tant que reporter de guerre SS, qui s'était terminé dans les jours d'avril 1945 dans la maison de la radio berlinoise de la Masurenallee. Il a donné des informations sur sa personne et sa situation et a également mentionné qu'il s'appelait à l'origine autrement et qu'il avait été adopté par un officier de police berlinois de Lang. Il a pu répondre avec exactitude à mes questions sur les détails des Jeunesses hitlériennes de Moabit. Je lui ai donc fait confiance et lui ai donné des informations sur la fin de Martin Bormann. Je l'ai emmené à la gare de Lehrt et lui ai montré le pilier sur lequel nous étions descendus du terrain de la gare et où une garde russe nous avait accueillis sous le passage à niveau. Je le conduisis à l'endroit exact du pont

où j'avais trouvé Bormann et le docteur Stumpfegger sans signe de vie apparent. Jochen von Lang crut à mon rapport, qui devint alors le point de départ de ses recherches conséquentes pour retrouver les corps des deux hommes. Il les a effectuées en collaboration avec le parquet de Francfort-sur-le-Main, le juge d'instruction, la police et les autorités. Il a déduit de mes indications que les corps avaient très probablement dû être enterrés dans un périmètre proche et a obtenu que des fouilles soient effectuées sur le site d'Ulap. En 1965, les recherches n'ont pas abouti.

Les autorités de construction ont été informées que si des restes humains étaient découverts lors de travaux de terrassement ultérieurs, il fallait immédiatement en informer la police. C'est ce qui s'est passé sept ans plus tard, début décembre 1972. Les crânes et les squelettes d'un homme de grande taille et d'un autre beaucoup plus petit ont été déterrés. Il s'agissait des personnes recherchées. Des examens spécialisés ont révélé que les squelettes correspondaient à la taille des personnes vivantes. Des caractéristiques particulières ont également pu être constatées, comme une fracture de l'avant-bras du Dr Stumpfegger et une fracture de la clavicule de Martin Bormann, qu'il avait subie lors d'une chute de cheval. La forme et la circonférence des crânes correspondaient aux documents disponibles. La dentition de Bormann a pu être identifiée grâce au schéma dentaire réalisé de mémoire par le médecin traitant, le Dr Blaschke, ce qui a été confirmé avec une probabilité proche de la certitude par ses collaborateurs Echtmann et Katharina Heusermann. Des éclats de verre ont également été trouvés dans les prothèses dentaires. Cela laissait supposer qu'une ampoule de poison avait été mordue. Ce fait m'a également expliqué que, lors de l'inspection rapide des corps qui semblaient sans vie, je n'avais découvert aucune blessure ou trace de sang. Le suicide par empoisonnement était évident.

Le parquet de la Cour d'appel de Francfort a fait procéder à une reconstruction plastique du visage sur la base des crânes retrouvés. Les photos qui m'ont été présentées présentaient une ressemblance frappante avec les visages de Bormann et du docteur Stumpfegger. Il était ainsi prouvé que ces deux hommes avaient été tués à Berlin aux premières heures du 2 mai 1945. Et c'est également ce que l'on pouvait lire dans mes procès-verbaux de déposition. Les informations des médias allemands et étrangers se révélèrent définitivement être des légendes. Grâce à ses recherches cohérentes et consciencieuses, le rédacteur avait rendu un grand service au *Stern* et évité une faillite telle que celle qui a eu plus tard un retentissement mondial avec la publication des faux journaux intimes d'Adolf Hitler.

Jochen von Lang a rendu compte de ses recherches dans son livre *Der Sekretär*. Les informations que j'ai fournies y sont correctement reproduites. Je ne peux toutefois pas m'identifier à l'interprétation des événements et des autres personnalités dans ce livre.

Une nouvelle énigme est venue s'ajouter à la légende de la mort ou de la vie du Reichsleiter. Diverses sources ont affirmé que Martin Bormann était un as de l'espionnage soviétique. Cette affirmation a surtout été crédibilisée par les déclarations du président du Bundesnachrichtendienst, le général Reinhard Arno Gehlen, qu'il a publiées en 1971 dans ses mémoires *Der Dienst* [Le service]. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le général Gehlen a notamment servi de novembre 1940 à mars 1942 en tant que chef du groupe Est au sein du département des opérations du Haut Commandement de l'armée de terre, avant de devenir chef du département « Armées étrangères Est ». Après la guerre, il a dirigé l'« Organisation Gehlen » de juillet 1946 à mars 1956 et a ensuite pris en charge le service fédéral de renseignement jusqu'en 1968. Compte tenu de sa personnalité et de sa fonction, ses déclarations sur l'existence de Martin Bormann devaient être prises très au sérieux. Je voudrais donc les citer ici :

> *« Au cours d'une longue conversation, Canaris et moi sommes parvenus à la conclusion que les Soviétiques devaient disposer d'une source de renseignements bien orientée au sein du Haut commandement allemand. Nous avons constaté à plusieurs reprises, indépendamment l'un de l'autre, que l'ennemi était informé en très peu de temps et dans les moindres détails des événements et des considérations qui se déroulaient au sommet du côté allemand. Je veux ici rompre mon long silence sur un secret qui, soigneusement gardé par les Soviétiques, détient la clé de l'une des affaires les plus mystérieuses de notre siècle. Il s'agit du rôle fatal joué par le plus proche confident de Hitler, Martin Bormann, dans les dernières années de la guerre et après. En tant qu'informateur et conseiller le plus éminent des Soviétiques, il a travaillé pour l'ennemi dès le début de la campagne de Russie. Indépendamment les uns des autres, nous avons découvert que Bormann disposait de la seule station radio incontrôlée... Mes propres constatations n'ont pu commencer qu'après 1946, lorsqu'il a été possible d'enquêter sur les circonstances mystérieuses de l'évasion de Bormann du bunker de Hitler à Berlin et sur sa disparition. Les affirmations répétées dans la presse internationale selon lesquelles Bormann vivrait dans la jungle impénétrable entre le Paraguay et l'Argentine, entouré de gardes du corps lourdement armés, sont dénuées de tout fondement. Deux informations fiables m'ont donné la certitude, dans les années 50, que Martin Bormann vivait en Union soviétique, parfaitement protégé. L'ancien Reichsleiter s'était converti aux Soviétiques lors de l'occupation de Berlin par l'Armée rouge et est mort en Russie ».*

Reinhard Gehlen n'était pas le seul à avoir cette opinion. Ainsi, le SS-Obergruppenführer Gottlob Berger déclara lors du procès de Wilhelm

Strasse à Nuremberg que Bormann « était, selon les SS, un espion des Russes... Avant son départ pour Moscou, Bormann aurait encore reçu l'ordre de faire fusiller tous les prisonniers de guerre d'Europe de l'Ouest, y compris les Américains, afin de créer une atmosphère de haine entre l'Allemagne et les États occidentaux, qui empêcherait les négociations de paix ».

Aucune preuve n'a pu être apportée à l'appui de cette déclaration. Il s'agissait simplement d'une supposition, dont on pouvait également supposer qu'elle était d'ordre tactique. Peut-être avait-elle pour but de dire, notamment aux Américains : « Regardez, Bormann est en liberté à Moscou et travaille pour les Soviétiques ! Et que faites-vous de nous ? »

D'après mon expérience personnelle de l'atmosphère de la prison et des rumeurs de Nuremberg, je pense que certains éléments plaident en faveur de cette interprétation. Ce qui m'a semblé plus grave, c'est la divulgation du secret de Reinhard Gehlen 26 ans après la fin de la guerre, derrière laquelle je n'ai pas pu voir de manœuvre tactico-politique. Et je ne pouvais pas accepter l'argumentation selon laquelle la publication de ce secret avait pour but d'augmenter les ventes du livre.

J'étais donc très impatient de voir comment Reinhard Gehlen allait prouver devant le juge d'instruction ses explications selon lesquelles Bormann avait travaillé comme « informateur et conseiller le plus éminent des Soviétiques » et qu'il était « mort entre-temps en Russie ». Pour être clair, il n'y avait aucune preuve. Dans son interrogatoire du 21 septembre 1971, le général a déclaré que Canaris et lui avaient également pris en considération l'accusé dans leur recherche de la fuite qui existait manifestement au sein du commandement militaire suprême et qui transmettait immédiatement ses propres informations à l'adversaire. Je cite maintenant textuellement :

> *« Ce n'est que lorsque des informations sur des déclarations faites devant les autorités américaines et concernant le sort de Bormann ont été connues que l'on s'est à nouveau un peu intéressé à l'affaire Bormann. D'après mes souvenirs, c'est en 1946 ou en 1947 que j'ai appris, par une source sans aucun doute fiable, que Bormann avait été reconnu avec certitude parmi les spectateurs soviétiques – il s'agissait peut-être, d'après mes souvenirs, de fonctionnaires soviétiques – d'un film projeté dans un cinéma de Berlin-Est, dans lequel il était question d'un spectacle sportif. Je dois faire remarquer à ce sujet que j'ai appris de la personne qui a fourni cette information qu'elle avait pu voir l'accusé face à face avant le 2 mai 1945. Nous avons transmis cette information aux services américains compétents à l'époque. Je tiens à préciser qu'il n'existe pas de documents écrits à ce sujet. Les documents écrits du service de renseignement ont été détruits à intervalles réguliers.*

Après la constitution de la République fédérale, j'ai eu l'occasion de m'adresser soit au Chancelier Adenauer soit au Secrétaire d'État Globke au sujet du cas Bormann. J'ai appris, par une source que je crois également très fiable, que les Russes envisageaient de faire courir le bruit que Hitler était encore en vie et qu'ils envisageaient de faire de Bormann, qui se trouvait entre les mains des Russes, le mandataire de Hitler. Tout cela dans le but de former une Allemagne unifiée, à peu près nationale-communiste. Je me souviens que le chancelier fédéral a alors décidé qu'il n'y avait rien à faire sur le plan politique dans cette affaire. En tout cas, je me souviens d'une prise de position dans ce sens. Bien entendu, le service de renseignements a reçu de nombreuses informations sur le séjour de Bormann. J'ai toujours été sceptique à l'égard de ces informations, car la fiabilité des informateurs concernés ne me semblait pas suffisante. Ce n'est que dans les deux cas décrits que la fiabilité ne faisait aucun doute pour moi.

Si l'on m'interroge aujourd'hui sur la mort de l'accusé, je ferai tout d'abord remarquer que, pour ma part, je n'ai jamais prétendu que l'accusé était mort il y a environ trois ans. Pour ma part, je dois supposer que Bormann est mort, avec une probabilité proche de la certitude, dans la période qui a suivi l'annonce du concept d'une Allemagne nationale-communiste que je viens de décrire. Pour ma part, je n'ai jamais prétendu, et je ne peux pas non plus affirmer aujourd'hui, que j'aurais eu à ce sujet ne serait-ce qu'une source d'information un tant soit peu sûre ».

Cette déclaration de Gehlen devant le juge d'instruction suggère tout sauf une certitude solide. Le rapport final du parquet de Francfort dans l'affaire pénale contre Martin Bormann pour meurtre, daté du 4 avril 1973, dit la même chose :

« Pour des raisons de sécurité, le témoin Gehlen n'a pas révélé les deux sources d'information. Il n'était pas nécessaire de le forcer à le faire, compte tenu de l'évidente insuffisance et de la pauvreté des deux indications ».

Même après la déclaration de Gehlen dans ses mémoires, les spéculations sur le travail de Bormann pour les Soviétiques allaient bon train. Au début des années 80, Hugo Manfred Beer a publié un livre intitulé *Moskaus As im Kampf der Geheimdienste* [L'as de Moscou dans la lutte des services secrets]. Il y défend également le point de vue du général. Il avance des raisons sérieuses. Il mentionne par exemple que Bormann a été fait prisonnier par la Russie soviétique en 1920 en tant que combattant des Corps francs dans les pays baltes, mais qu'il a été l'un des premiers à être libéré. Il n'aurait eu la vie sauve qu'en signant un papier dans lequel il se serait engagé à travailler pour les Soviétiques. Il a tiré cette information du livre *Der Admiral* de Klaus Benzing, qui aurait tiré ses connaissances sur Bormann de son dossier personnel auprès des Américains. Beer se réfère également à la publication du journaliste tchèque Pawel Havelka, qui défend également la version d'un engagement par les Soviétiques du combattant

des Corps francs Bormann, âgé de vingt ans, dans le cadre du service de renseignement. Celui-ci aurait reçu ses informations oralement du chef du contre-espionnage de l'État-major tchèque, le général Bartek, qui était également le confident du Président de la République tchèque Beneš. Staline lui-même aurait informé ce dernier que Bormann était un agent soviétique.

Je me souviens d'une telle note de presse et je ne veux pas exclure que le dictateur rouge ait pu faire une telle communication à Bénès, un politicien libéral bourgeois. Mais nous savons que Staline était un maître de la désinformation. Il existe également des indices montrant que l'on envisageait de répandre la rumeur selon laquelle Hitler était encore en vie. Du fait que le chef du contre-espionnage tchèque transmet une information explosive à un journaliste, on peut également déduire, à l'inverse, qu'il souhaitait qu'une telle information soit diffusée à un journaliste sous le signe de la discrétion. Ce sont des combinaisons intéressantes, mais qui n'ont aucune valeur probante.

Beer avance deux arguments, auxquels je me limiterai. Bormann disposait effectivement de son propre émetteur et d'un réseau radio qui n'étaient pas sous contrôle. Comme nous le savons, les résultats des réunions de compte-rendu militaire chez Adolf Hitler étaient connus de l'ennemi dans les plus brefs délais. Le soupçon de trahison pesait également sur le chef de groupe SS Fegelein, arrêté peu avant sa désertion de Berlin. Dans l'entourage le plus proche du commandement militaire allemand, il devait y avoir un homme qui trahissait les décisions et les données secrètes. C'est ainsi que les soupçons de l'Abwehr se sont portés sur Bormann. Dans la phase finale de la guerre, ce dernier diffusait par le biais de son émetteur du matériel de jeu en relation avec le service de renseignement ennemi. Ces matériels de jeu auraient également contenu des faits exacts, afin de créer ainsi la confiance dans les messages trompeurs.

Cela me semble très problématique, si je considère que l'émetteur Bormann n'a commencé à fonctionner que quelque temps après le 20 juillet 1944, et que les décisions les plus importantes de la guerre avaient déjà été prises à ce moment-là. Il faut également tenir compte du fait que Canaris avait placé aux plus hauts postes de responsabilité de l'Abwehr des hommes qui trahissaient même les informations les plus importantes pour l'ennemi, même si c'était surtout pour les puissances occidentales. Je rappelle seulement le général Hans Oster, qui a révélé les dates d'attaque de l'armée allemande à l'Ouest par l'intermédiaire de l'attaché militaire hollandais Sas, et dont le département Z était au centre de la conspiration contre Hitler au

sein de l'Abwehr. Ces personnes devaient-elles avoir un intérêt à faire peser les soupçons de trahison sur Bormann ?

Beer voit manifestement dans la sinistre politique de répression menée par le commissaire du Reich Erich Koch en Ukraine, en accord et en complicité avec Bormann, au détriment du Reich et finalement au profit des Soviétiques et du maintien au pouvoir de Staline, une confirmation de son hypothèse selon laquelle Bormann travaillait pour les Soviétiques. J'ai déjà expliqué que les chefs de la jeunesse combattant en Russie s'étaient violemment opposés à cette politique en Ukraine et j'ai mentionné ma conversation avec Erich Koch, dans laquelle je l'avais conjuré de changer de cap. Il m'a répondu par un refus indigné. Pourtant, je ne pense pas que cette politique ait été menée sur ordre hostile de Staline, mais plutôt, Dieu merci, de sa propre volonté et de sa propre initiative. C'était l'un des clous les plus solides pour notre cercueil. « L'as de Moscou dans la lutte des services secrets » apporte de précieuses indications sur les soupçons d'une éventuelle activité d'agent de Bormann. Ils n'en sont toutefois pas la preuve.

Contre la version du général Gehlen et de tous ceux qui partagent son point de vue, je voudrais faire valoir plusieurs faits tirés de mon expérience personnelle. Lors de mes entretiens avec Bormann, j'ai toujours constaté que pour lui, la parole et la décision de Hitler faisaient loi. Même s'il avait personnellement une opinion différente sur une question, ce qui était assez rare, il insistait systématiquement sur l'application de la décision de Hitler. En ce sens, il était loyal envers son chef. De par cette expérience, il m'est difficile de croire que Bormann a vendu et trahi son chef aux Soviétiques. Après la guerre, j'ai longuement parlé avec le secrétaire d'État Dr Klopfer au camp de concentration de Nuremberg-Langwasser. Il était le bras droit de Bormann pour la coopération avec les services de l'État. Tout en critiquant le comportement humain de son chef, il était d'avis que l'idée de sa trahison envers Hitler était totalement absurde. Cette conviction m'a également été exprimée par le secrétaire d'État au ministère de l'Éducation nationale et de la Propagande, le Dr Naumann. Il s'agit donc de deux personnalités qui ont travaillé encore plus étroitement que moi avec Bormann.

Et maintenant, parlons du comportement de Bormann dans les dernières semaines avant la chute imminente, qui peut nous renseigner sur sa véritable attitude. Dans plusieurs appels, instructions et télex adressés aux Gauleiter et aux dirigeants des fédérations, il exigea et invoqua l'engagement maximal contre les ennemis qui avaient envahi le territoire du Reich.

Par exemple, une ordonnance du 1er avril 1945 du chef de la chancellerie du Parti dit :

> *« Par ordre de notre Führer, j'ordonne : Nationaux-socialistes ! Camarades du Parti ! Après l'effondrement de 1918, nous nous sommes engagés corps et âme dans la lutte pour la raison d'être de notre peuple. L'heure de la mise à l'épreuve suprême a sonné. Le danger d'un nouvel asservissement auquel notre peuple est confronté exige notre dernier et plus grand engagement : la lutte contre l'ennemi qui a envahi le Reich doit être menée partout avec intransigeance et de la manière la plus implacable. Les Gauleiter et les Kreisleiter, les autres dirigeants politiques et les chefs de section se battent dans leur Gau et leur Kreis, vainquent ou tombent. Celui qui quitte son gau attaqué par l'ennemi sans ordre explicite du Führer, celui qui ne se bat pas jusqu'à son dernier souffle, sera mis au ban de la société et traité comme un déserteur. Soulevez les cœurs et surmontez toutes les faiblesses ! Il n'y a plus qu'un seul mot d'ordre : vaincre ou tomber ! Vive l'Allemagne ! Vive Adolf Hitler ! »*

Est-ce là le langage d'un espion ? On peut certainement faire valoir que l'on voulait justement dissimuler l'activité d'espionnage par de tels vœux. Mais comment cela s'est-il passé à l'heure de la chute ? Bormann faisait partie de ceux qui, contrairement au Dr. Goebbels, espéraient par exemple que Hitler déplacerait son quartier général berlinois sur l'Obersalzberg, dans le réduit alpin, avant que les Soviétiques ne pénètrent dans la capitale du Reich. Là-bas, il aurait été beaucoup plus proche non pas des Russes, mais des Américains.

Mon principal argument contre la thèse de la trahison est l'événement suivant, que j'ai vécu moi-même et dont je peux donc témoigner. Après la proclamation du testament politique d'Adolf Hitler, dans lequel le Dr Goebbels avait été nommé Chancelier du Reich et Bormann Ministre du Parti, une réunion a eu lieu dans la salle du camp sous la direction du nouveau Chancelier du Reich. Bormann, le chef d'État-major général Krebs, le général Burgdorf, le Secrétaire d'État Naumann et moi-même y avons participé. On y discuta de l'établissement d'une liaison avec les Soviétiques dans le but de parvenir à un armistice. Le Dr Goebbels a chargé le général Krebs de cette mission. Le Dr Goebbels adressa alors à Bormann la question suivante : « Voulez-vous, en tant que Ministre du Parti, vous rendre avec le Général Krebs, en tant que parlementaire, auprès du commandant soviétique ? » Bormann refusa par un « non » catégorique. C'est ainsi que le chef d'État-major général Krebs se rendit sans Bormann chez le général soviétique Tschuikow, qui avait ses quartiers dans la Tempelhofer Schulenburgstraße. Je me demande pourquoi Bormann ne l'a pas accompagné, s'il était un agent de Staline ? Une occasion unique s'offrait à lui de retourner auprès de ses employeurs sous la protection du

drapeau blanc des parlementaires. Mais rien de tout cela ne s'est produit. Au lieu de cela, Bormann a décidé de tenter l'évasion de Berlin avec nous. Chacun d'entre nous savait, après l'annonce de l'opération, qu'il s'agissait d'une mission suicide et qu'il y avait peu de chances de traverser les lignes soviétiques vivant. Est-ce ainsi que se comporte un agent qui préfère mettre sa vie en danger pour se présenter au nouveau chef d'État en Allemagne du Nord, alors qu'il aurait pu passer aux Soviétiques sans danger ? Je dis que non. Et Bormann était bien conscient du risque mortel qu'il prenait en s'évadant. C'est en tout cas ce qu'il a dit à notre cercle et à sa secrétaire.

Lorsqu'un Panzersperre explosa sous l'action de l'ennemi derrière le barrage antichars du pont Weidendammer, Bormann disparut ensuite du champ de vision de ses compagnons. Erich Kempka, le chauffeur de Hitler, a écrit dans la première édition de son livre *Ich verbrannte Adolf Hitler* [J'ai brûlé Adolf Hitler] que Bormann était mort dans cette explosion. Il a certainement fait cette déclaration en toute bonne foi, car il a été lui-même tellement aveuglé par l'éclair de l'explosion qu'il n'a rien pu voir pendant un certain temps. Lorsque sa vue revint, Bormann avait disparu. Kempka dut donc supposer que Bormann avait péri dans l'explosion. Mais ce n'était pas le cas. Lorsque j'ai sauté dans un cratère de bombe pour me mettre à l'abri, j'ai trouvé Bormann indemne. Lorsque nous avons discuté de la manière de s'évader, Bormann a déclaré qu'il devait absolument aller chez Dönitz, donc en direction de Flensburg. Il ne voulait donc pas aller chez les Soviétiques, qui n'étaient qu'à quelques mètres de nous. Sur le terrain ferroviaire de la Friedrichstrasse, nous nous sommes mis en route en direction du nord-ouest, vers Spandau-Nauen. Suite à un feu nourri, nous avons été contraints de quitter la voie ferrée peu avant la gare de Lehrt. La garde soviétique nous a accueillis sous le pont. C'était la toute dernière chance pour Bormann de se faire conduire au commandement soviétique le plus proche afin de se faire reconnaître comme leur agent. Cela ne se produisit pas non plus. Au contraire, il s'est éloigné avec le Dr Stumpfegger en direction de la Invalidenstrasse, où je les ai retrouvés plus tard, sans aucun signe de vie.

Toutes les affirmations selon lesquelles Bormann serait passé aux Soviétiques après la mort de Hitler ne correspondent pas aux faits que j'ai cités. J'ai été avec lui jusqu'aux dernières minutes de sa vie et je peux me permettre de porter un jugement à ce sujet. D'ailleurs, les deux corps sans vie ont été découverts à l'endroit que j'ai indiqué par trois autres témoins, à savoir les témoins Seidel, Krumnow et Stelse. Au même endroit, on a également trouvé le calendrier de Bormann avec des notes par mots-clés. Je peux en déduire l'authenticité du fait qu'y sont indiqués mes quatre rendez-

vous avec Bormann entre janvier et mars 1945. Sous le 29 avril 1945, il avait inscrit la phrase suivante : « Le Führer dicte son testament politique et privé. Les traîtres Jodl, Himmler et les généraux nous livrent aux bolcheviques. Encore des tirs de barrage. » Les bolcheviques ne semblaient donc pas être les commanditaires et les amis de Bormann en fin de compte.

Le journaliste allemand Richard Sorge a révélé aux Soviétiques les dates des attaques allemandes pendant la Seconde Guerre mondiale. Les commanditaires sont restés très longtemps silencieux à ce sujet. Ce n'est que vingt ans plus tard que les Soviétiques ont érigé un monument à leur héros. Un demi-siècle s'est écoulé depuis 1945. Je ne sais pas si les Soviétiques ont rendu un tel hommage à Martin Bormann.

La légende de Martin Bormann n'est cependant toujours pas morte. Le 7 décembre 1994, un article est paru dans le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* : « Martin Bormann, agent de Staline à Berlin ? » Il se réfère à un manuscrit de livre de l'auteur militaire russe Boris Tartakowski intitulé : « Qui êtes-vous, Reichsleiter Bormann ? » Il y décrit une prétendue activité d'agent de Bormann pour l'Union soviétique. Il y exploite les informations fournies par le président du Bundesnachrichtendienst, le général Reinhard Arno Gehlen, dans ses mémoires *Der Dienst*, ainsi que les arguments avancés par Hugo Manfred Beer dans son livre *Moskaus As im Kampf der Geheimdienste*.

Il s'appuie en outre sur les déclarations du SS-Obergruppenführer Gottlob Berger devant le Tribunal militaire international de Nuremberg. J'ai déjà pris position à ce sujet et rapporté ce que j'ai moi-même vécu. Tartakowski écrit à propos du 30 avril 1945, jour de la mort d'Adolf Hitler : « Bormann ordonna d'envelopper le Führer et Eva dans des tapis et de les porter à l'extérieur, où se trouvaient quelques cratères de bombes. Les soldats ficelèrent les tapis et les jetèrent avec élan au fond d'un cratère ». – Ma réponse : lorsque les corps ont été transportés devant moi, ils étaient enveloppés dans des couvertures. Il n'y avait pas de ficelage.

Le texte poursuit : « Qu'allons-nous faire ? », demanda Krebs Bormann. « Faites savoir aux Russes que nous acceptons la capitulation inconditionnelle ». – Ma réponse : le fait est que le docteur Goebbels et Martin Bormann ont refusé la capitulation inconditionnelle en ma présence.

Les affirmations de Tartakowski culminent dans les mots suivants : « Martin a pris la radio dans l'armoire, a branché les accumulateurs, a déroulé l'antenne vers la fenêtre brisée et a commencé à transmettre : 'Je demande de l'aide, je me trouve sur le côté ouest de la chancellerie du Reich. L'entrée suivante est celle du nord. Mouvement dans le couloir vers l'est. Salle 114...' ». À 14 heures, selon Tartakowski, un régiment de chars

lourds s'est approché du bâtiment de la Chancellerie du Reich : « Encerclez ce côté du bâtiment », a ordonné le général Serov, « rapprochez-vous... – 'Deux chars à l'entrée. Directement à l'arrière'. Un groupe de personnes se présenta à l'entrée. Quelques militaires en combinaison verte portaient sous les bras un homme avec un sac bleu sur la tête... Ils ont soulevé l'homme sur le blindage et l'ont fait entrer avec précaution dans la trappe ». – Mon avis : le bunker profondément enterré ne possédait pas de fenêtre par laquelle on aurait pu dérouler une antenne. Et personne ne se trouvait à l'étage supérieur de la chancellerie du Reich, qui, comme le bunker, était souvent sous le feu de l'artillerie.

C'est ce qui se serait passé le 30 avril 1945. À 16h30, Adolf Hitler est mort. Après cela, Bormann était avec nous. À 14 heures, un régiment de chars soviétiques se serait approché de la chancellerie du Reich pour accueillir Martin Bormann. Il est presque certain que les chars soviétiques auraient été abattus devant notre porte, comme ils l'avaient déjà été sur la Wilhelmplatz. Et Bormann est resté dans le bunker jusqu'au début de la débandade, c'est-à-dire jusqu'à la nuit du 1er mai. J'étais encore avec lui et d'autres occupants du bunker dans les premières heures du 2 mai.

Tartakowski poursuit son récit : « À Moscou, non loin de la place Lefortovski, il y a un vieux cimetière. Des pierres tombales, des pierres tombales, des pierres tombales, densément recouvertes d'arbres et d'arbustes. Je m'arrête devant l'une d'elles. Je frotte l'inscription poussiéreuse et je lis : Martin Bormann 1900 – 1973 ». – Ma réponse : une telle pierre tombale existe peut-être. Pourquoi la preuve qu'il s'agit du squelette de Martin Bormann n'est-elle pas apportée douze ans plus tard ? C'est ce qui s'est passé en Allemagne. Le schéma dentaire de Bormann est disponible. En outre, le squelette doit montrer sa fracture de la clavicule.

Les documents des services secrets russes devraient être publiés après l'expiration du délai de confidentialité de cinquante ans. J'attends cela avec impatience. Je me laisserai volontiers convaincre de mon erreur. Le gouvernement argentin, où Bormann aurait également séjourné, avait déjà annoncé une fois qu'il publierait les documents secrets dont on attendait des informations sur les agissements des « nazis » et sur le séjour de Bormann dans ce pays. Je n'ai plus rien entendu à ce sujet.

Le nouveau départ et le changement d'activité professionnelle m'ont apporté, comme à tant d'autres personnes, des soucis et quelques problèmes. J'étais encore sous le coup de l'oppression des événements récents. Je n'avais ni le temps ni l'envie de m'occuper concrètement et en détail de questions politiques. Les puissances victorieuses n'ont pas réussi à

se mettre d'accord sur une Allemagne globale pendant la guerre froide. À l'ouest du Reich, la République fédérale d'Allemagne a été créée en mai 1949 avec la promulgation de la Loi fondamentale. En octobre 1949, la République démocratique allemande fut fondée à l'est. La République fédérale d'Allemagne était sous l'influence des puissances occidentales et la République démocratique allemande sous l'influence de l'Union soviétique. La ligne de démarcation de la guerre froide passait au milieu de l'Allemagne. La division de l'Allemagne n'était pas le résultat de la guerre chaude de 1939 à 1945, mais celui de la guerre froide entre les puissances alliées victorieuses de 1945 à 1949.

La guerre de Corée a également été une conséquence de la guerre froide. Elle a éclaté le 25 juin 1950 et a divisé le pays à la fin de la guerre en une République populaire démocratique de Corée du Nord et une République de Corée du Sud.

Actuellement, les nuages d'une guerre promise par la Corée du Nord s'amoncellent à nouveau. Après la victoire des Japonais sur les Russes lors de la guerre russo-japonaise de 1904 et 1905, la Corée, qui s'était rangée du côté des Russes, est devenue un protectorat et une colonie du Japon en 1910. Après la Seconde Guerre mondiale, la Corée obtint son indépendance du Japon. Les Américains proposèrent aux Soviétiques que l'armée rouge reçoive la reddition des troupes japonaises au nord du 38e parallèle, tandis qu'ils souhaitaient eux-mêmes effectuer cette reprise au sud du 38e parallèle. Après l'invasion de la Corée du Sud par les troupes nord-coréennes en 1950, le Conseil de sécurité des Nations unies, en l'absence de l'URSS, a condamné la République populaire démocratique de Corée en tant qu'agresseur et a décidé de mettre sur pied des troupes de l'ONU pour combattre aux côtés de la Corée du Sud. Il s'agissait en grande partie de troupes américaines. Lorsque celles-ci se sont approchées de la frontière nord-coréenne, la République populaire de Chine est entrée en guerre aux côtés de la Corée du Nord. C'est notamment grâce à ce fait qu'un armistice a été conclu le 27 juillet 1953. Le 38e parallèle a été fixé comme frontière nationale entre la Corée du Nord et la Corée du Sud. La guerre et la division ont apporté beaucoup de malheurs aux Coréens.

Pourquoi cette brève excursion en Extrême-Orient ? Lorsque la guerre a commencé en Corée en 1950, le réarmement et la remilitarisation de la République fédérale d'Allemagne ont fait l'objet des discussions les plus vives dans les deux entités allemandes. Dès l'automne 1949, des voix de politiciens s'étaient élevées aux États-Unis d'Amérique pour dire qu'il fallait armer la République fédérale. Ces propositions ne résultaient certainement

pas de la volonté de rendre enfin justice aux Allemands de l'Ouest, après les avoir insultés pendant les cinq années d'occupation pour leur militarisme agressif. Elles découlaient plutôt de la nécessité de mobiliser le potentiel ouest-allemand contre l'Union soviétique dans l'intérêt de l'Amérique, celle-ci disposant également de la bombe atomique depuis septembre 1949. Le Chancelier allemand, Dr. Konrad Adenauer, a répondu à ces propositions. Son conseiller à la sécurité, le comte von Schwerin, préparait à la chancellerie fédérale, sous le nom de Heimatdienst, la mise sur pied de troupes allemandes. Le 29 août 1950, il remit au haut-commissaire américain John J. McCloy un « mémorandum de sécurité » dans lequel était exposée la conception de la contribution allemande à la défense. La mise sur pied de dix à douze divisions blindées fut d'abord considérée comme nécessaire. L'opinion publique était fermement opposée à cette idée. Un sondage d'opinion réalisé par l'institut Emnid « Pensez-vous qu'il soit juste de redevenir soldat ou que votre mari ou votre fils le redevienne ? » a révélé que 73,4 % de la population ont voté « non », 13,6 % « oui » et 13 % se sont abstenus.

Mais le peuple ne fut pas le seul à bouillonner, il y eut aussi des troubles au sein du gouvernement. Le Ministre de l'intérieur, Gustav Heinemann, ne suivit pas le cours du Dr Adenauer et démissionna. Si en 1945, de nombreux soldats, qui avaient surtout combattu à l'Est, étaient encore prêts à se battre contre l'Union soviétique avec les alliés occidentaux, leur attitude avait fondamentalement changé suite à leurs expériences pendant l'occupation. Lors des audiences des chambres de jugement, l'engagement soldatesque était toujours méprisé, les officiers jetés en prison et pendus. C'est dans de telles conditions que des hommes devraient à nouveau s'engager dans le service militaire ? D'autant plus que la pleine souveraineté des Allemands n'avait même pas été garantie ? Cela a déclenché un mouvement « sans moi ».

En revanche, c'était un secret de polichinelle que dans la zone d'occupation soviétique, la police du peuple avait déjà créé des cadres pour une nouvelle armée grâce à une formation et un armement spécifiques. La voie vers l'unité allemande a été de plus en plus barrée et bloquée par le réarmement dans les deux États partiels allemands. L'exemple de l'évolution vers la guerre de Corée laissait craindre qu'un jour, des Allemands pourraient eux aussi tirer sur des Allemands et que notre pays deviendrait un champ de bataille au milieu de l'Europe. Cela aurait été la fin de notre histoire, et il n'y aurait plus eu de survie pour notre peuple. Ces pensées

sombres et inquiétantes ne m'ont pas seulement touché, mais aussi beaucoup de mes camarades qui avaient survécu à la guerre.

Vers la fin de l'année 1950, j'ai appris de la part d'anciens dirigeants des Jeunesses hitlériennes qu'ils allaient tenter de prendre contact avec les dirigeants de la jeunesse de la République démocratique allemande dans le but de faire front commun contre cette évolution. En outre, on voulait obtenir la libération des dirigeants de la JH et des dirigeantes du BDM qui avaient été jetés en prison pour des raisons politiques par les Soviétiques et la RDA. Cette initiative a été lancée par Hans Schmitz, ancien dirigeant régional de la JH en Poméranie, et par Wilhelm Jurzek, chef supérieur de la JH à Hambourg. Ils se sont dit qu'il était préférable de discuter à temps plutôt que de se tirer dessus plus tard. C'est ainsi que les partis justifiaient ensuite leurs négociations et leurs discussions avec la RDA. Je pense que cela valait la peine de sonder cette intention, de voir s'il existait de l'autre côté une réelle volonté d'agir ensemble contre le réarmement dans les deux États fédérés, ou s'il s'agissait simplement d'une action de propagande unilatérale contre la remilitarisation en RFA.

Le 15 décembre 1950, dix-huit anciens dirigeants et officiers de la JH ont adressé au Chancelier fédéral de la République fédérale d'Allemagne et au Ministre-Président de la République démocratique allemande une lettre au contenu identique, dans laquelle on pouvait lire :

« Monsieur le Chancelier fédéral (Ministre-Président) ! Nous nous adressons à vous, Monsieur le Chancelier fédéral (Ministre-Président), avec la plus grande inquiétude et la profonde responsabilité que chaque Allemand devrait porter pour l'avenir de sa patrie, de sa nation et surtout pour l'avenir de la jeunesse allemande. Nous, soussignés, anciens dirigeants de la JH, officiers et soldats, qui n'avons réussi à nous faire une idée claire d'une nouvelle Allemagne unie et pacifique qu'au prix de graves bouleversements intérieurs et extérieurs, ne parlons pas pour nous seuls. Nous pouvons parler ici au nom de milliers et de milliers d'anciens camarades et nous pensons être tenus de le faire. En raison de cette responsabilité claire, nous nous opposons sans réserve à toutes les tentatives d'entraîner notre peuple dans une troisième guerre mondiale. Nous ne voulons pas qu'une fois de plus, la jeunesse allemande – qui, comme par le passé, en porterait le plus lourd tribut – se sacrifie à cette idée folle propagée par le slogan d'une 'croisade pour la liberté'. C'est pourquoi nous sommes opposés à toute remilitarisation qui doit rapprocher la guerre. Tout doit être fait pour épargner à l'Allemagne les souffrances d'une nouvelle catastrophe de ce genre. Si, ces derniers temps, les propositions de se réunir pour un débat entre l'Est et l'Ouest se multiplient, nous demandons instamment de ne pas nier d'emblée ces possibilités. Le peuple allemand attend d'autant plus un tel débat qu'il est conscient dans sa masse de l'unité qui ne peut être séparée par aucune frontière de zone. Mais la jeunesse allemande attend surtout ce débat qui doit servir à ouvrir la voie à l'unification

de l'Allemagne, au traité de paix, au retrait des forces d'occupation et à l'abolition des frontières de zone. Nous nous y engageons de toutes nos forces. Nous vous prions instamment, Monsieur le Chancelier fédéral (Ministre-Président), de contribuer par tous les moyens dont vous disposez à la réalisation d'un tel dialogue entre Allemands de l'Ouest et de l'Est. Par foi en notre patrie panallemande, nous nous estimons en droit de présenter la même demande, sous la forme susmentionnée, à Monsieur le Ministre-Président Grotewohl (Chancelier Adenauer). Dans l'espoir que vous ne vous opposerez pas à notre demande, nous vous prions d'agréer, Monsieur le Chancelier fédéral (Ministre-Président), l'expression de notre considération distinguée ! ».

Le 19 décembre 1950, le Premier ministre Grotewohl a fait répondre à cette lettre par son secrétariat de la manière suivante :

« Cher Monsieur Jurzek ! Monsieur le Premier ministre Otto Grotewohl a reçu hier votre chargé de mission, Monsieur Feilcke, a pris connaissance de votre lettre commune du 15 du mois et a exprimé, au cours d'un entretien empreint de respect mutuel, sa détermination à poursuivre, dans l'intérêt de l'Allemagne dans son ensemble, les efforts visant à instaurer une discussion avec les représentants de l'Allemagne de l'Ouest. Les journaux de la République démocratique allemande en rendent déjà compte aujourd'hui de manière détaillée ».

Sans autre commentaire, la Chancellerie fédérale accusa réception de la lettre par une lettre du 29 décembre 1950, en la remerciant. J'ai appris par des camarades que Hans Schmitz et Wilhelm Jurzek souhaitaient rencontrer le dirigeant de la Freie Deutsche Jugend [FDJ], Erich Honecker, ou ses collaborateurs. Je n'avais pas l'intention d'y participer. Dès mon plus jeune âge, j'avais constaté que les communistes connaissaient bien leur métier de propagandistes, qu'ils disaient souvent « A » quand ils voulaient dire « C » et qu'ils affichaient des intentions qui ne correspondaient pas du tout à leur objectif réel. Je ne m'attendais donc pas à ce que les discussions aboutissent à un résultat positif. Néanmoins, je pensais que rien ne devait être négligé pour vérifier de l'autre côté la volonté sérieuse d'agir avec des contenus communs. On ne devrait pas avoir à se reprocher d'avoir omis quelque chose. Je voyais dans ce projet un test.

Début janvier 1951, Wilhelm Jurzek et quelques anciens dirigeants des Jeunesses hitlériennes rencontrèrent à Hambourg des représentants de la FDJ afin de discuter des principes d'une action commune et de préparer la rencontre avec les dirigeants de la FDJ à Berlin. Le 4 janvier 1951, le groupe de travail hambourgeois des anciens dirigeants de la JH se présenta devant la presse avec une déclaration dans laquelle la réalisation d'une Allemagne unifiée était la tâche la plus urgente. Le 5 janvier 1951, le journal *Welt* rapportait entre autres cette déclaration :

« Dans une déclaration sur le réarmement de la République fédérale, ils mettent en garde contre le fait de 'prendre une décision sur la remilitarisation en passant par-dessus la tête de la jeune génération qui, cette fois encore, devrait porter la charge principale d'un engagement armé' et de la considérer comme contraignante. La condition préalable à une contribution à la défense devrait être la conclusion d'un traité de paix pour l'ensemble de l'Allemagne ainsi que la création de conditions de vie que la majorité du peuple allemand juge dignes d'être défendues. En outre, une situation irréprochable du point de vue du droit international devrait être établie, ce qui exclurait la possibilité de procédures judiciaires discriminatoires ultérieures. L'exemple coréen démontre le sort réservé à ceux qui prennent les armes en toute bonne foi en raison d'une situation juridique peu claire. Par cette prise de position, on soulignait que les anciens dirigeants de la JH ne voulaient en aucun cas rejeter a priori la politique de la République fédérale, mais qu'ils espéraient plutôt que l'écho de la population leur permettrait de renforcer leur position lors des négociations certainement difficiles avec les puissances occupantes ».

La rencontre avec les membres du conseil central de la FDJ a eu lieu les 30 et 31 janvier 1951 dans une salle paroissiale de l'église Kapernaum à Berlin- Wedding, qui avait été fortement détruite par la guerre. C'est dans cette église que j'ai été béni. L'évêque Dibelius avait accepté de parrainer cette rencontre et le prévôt Grüber avait soutenu cette rencontre entre l'Est et l'Ouest en tant que responsable des discussions. Au centre de la réunion se trouvaient un débat sur la prévention d'une guerre fratricide allemande ainsi que des questions de coopération dans les domaines du sport, de la culture, des échanges de jeunes entre l'Est et l'Ouest, de l'économie et de la formation professionnelle. Des entretiens ont également eu lieu avec Erich Honecker. Sa future épouse, Margot Feist, s'est occupée de l'encadrement des participants à la délégation. Parmi eux se trouvait, outre Wilhelm Jurzek et Hans Schmitz, un ancien chef de bureau de la direction de la jeunesse du Reich, l'Obergebietsführer Karl Cerff. En présence d'Erich Honecker, ce dernier a résumé l'attitude de ses camarades :

« Des mondes nous séparent idéologiquement, et seuls les fusils, que nous ne voulons pas pointer l'un sur l'autre, nous ont réunis ici ».

Les agissements isolés de Wilhelm Jurzek sans en informer le groupe de travail, son entrée dans le « comité national pour la préparation du festival mondial de la jeunesse » à Berlin-Est, sa décision de participer au congrès national et à la réunion du conseil national à Berlin-Est ainsi que le soupçon que les voyages et autres dépenses étaient payés par le conseil central de la FDJ ont eu pour conséquence que le groupe de travail hambourgeois des anciens dirigeants de la JH se sépara de Wilhelm Jurzek. Son exclusion fut prononcée lors d'une réunion le 4 mars 1951. En fait, il avait accepté de l'argent de la FDJ, comme l'indiquait un reçu signé de sa main, d'un

montant de 3 000 DM, qui est disponible dans les archives centrales de la FDJ. Plus tard, l'hebdomadaire *Deutscher Beobachter*, publié début juin 1951 par Jurzek et Schmitz, fut également financé par les communistes. Il dut bientôt cesser de paraître lorsque plus aucun financement n'arriva de la RDA. Ces événements ont justifié la séparation d'avec Wilhelm Jurzek. Comment peut-on négocier de manière indépendante si l'on se fait payer par l'autre partie ? On pouvait donc en conclure que Wilhelm Jurzek et Hans Schmitz estimaient que la voie politique empruntée par Berlin-Est était la bonne. L'attitude et l'état d'esprit des anciens dirigeants de la JH s'expriment dans une lettre du 24 février 1951, adressée par Herbert Dey à Erich Hauth, qui avaient tous deux également participé à l'entretien de janvier avec Erich Honecker et s'étaient séparés de Wilhelm Jurzek. Il y était écrit :

> *« Je suis d'accord avec Hans (Schmitz) sur le fait qu'il faut être mobile sur le plan tactique et que la diplomatie ne signifie pas nécessairement l'abandon de ses propres principes. Je ne suis pas d'accord avec Wilhelm (Jurzek) si cette tactique devient un 'gauchisme' de principe. Je suis un neutraliste, mais pas un SEDiste. Pas même sous la bannière rose du Nationaldemokratische Front. Je pense l'avoir clairement montré à Berlin. De plus, la conclusion berlinoise de Karl Cerff lors de la table ronde du soir m'a touché au cœur. Le conflit doit avoir lieu, mais pas sous des uniformes russes et américains ».*

Quelques jours après l'entretien avec Erich Honecker à Berlin, quatre anciens dirigeants des Jeunesses hitlériennes, qui avaient combattu comme officiers pendant la guerre, se sont présentés chez moi à Gelsenkirchen-Buer. Il s'agissait de Karl-Heinz Siemens, Herbert Rode, Neuenhaus et Heinz Papenberg, qui venaient de la Ruhr. Là-bas, un groupe de travail similaire à celui de Hambourg s'était formé. Ils avaient demandé un entretien avec moi par l'intermédiaire de mon ancien collaborateur et propriétaire du grossiste en café Gilde, Toni Saftig, dans lequel j'avais travaillé quelques mois après ma libération. Il a eu lieu le 10 février 1951. Ils m'ont interrogé en détail sur d'importants problèmes actuels, dont le plus important était la remilitarisation en République fédérale. J'ai expliqué mon point de vue selon lequel je considérais qu'un réarmement dans les deux États fédérés allemands était dangereux, car en cas de conflit sérieux, une guerre fratricide pourrait éclater sur le sol allemand, ce qui rendrait impossible la réunification souhaitée. Il ne faut laisser passer aucune occasion de nous réunir à nouveau en Allemagne. C'est pourquoi je considérerais comme juste l'approche et la tentative d'anciens dirigeants de la JH d'entamer un dialogue avec les responsables de la RDA afin d'éviter la poursuite de l'évolution divergente. Si l'autre partie n'est pas sincère, on le

saurait bien assez tôt. Il ne faut cependant pas oublier que la politique en RDA était déterminée par les Soviétiques et en République fédérale par les alliés occidentaux, en particulier les Américains. En ce qui concerne la ligne Oder-Neisse, je l'ai fermement rejetée, estimant que les Soviétiques et les Alliés occidentaux en étaient tout autant responsables. Je me suis prononcé en faveur d'une coopération économique avec les démocraties populaires de l'Est et l'Union soviétique et contre toute entrave au commerce entre la République fédérale d'Allemagne et la République démocratique allemande.

Après la chute du mur en 1989/90, j'ai pris connaissance d'une note de quatre pages provenant des archives centrales de la FDJ, rédigée pour Erich Honecker par un participant à l'entretien mentionné. Elle porte la signature de Karl-Heinz Siemens. Il m'avait caché son activité en tant que fonctionnaire de la FDJ et du SED et s'était présenté uniquement comme un dirigeant de la Jeunesse hongroise et un journaliste indépendant. Hormis quelques points, la note correspond pour l'essentiel au contenu de l'entretien. Les indications suivantes, entre autres, sont révélatrices du véritable objectif de la prise de contact avec moi :

> *« Proposition : faire appel à Jurzek pour le prochain rendez-vous. Objectif du prochain entretien : Jurzek fait part de ses expériences lors de négociations en RDA. Tenter d'approcher d'autres cercles d'influence par l'intermédiaire d'Axmann. Finaliser et compléter ainsi que rectifier éventuellement l'évaluation d'Axmann obtenue jusqu'à présent, et déterminer les possibilités de l'exploiter ».*

C'était donc le but : m'utiliser pour les objectifs du SED. Et la note poursuit :

> *« Il dispose de nombreuses relations et est très bien informé sur la République. Il est très difficile de l'approcher, car il est très méfiant. D'après l'impression qu'il a eue lors de ce premier entretien, il n'est actuellement guère disposé à s'entretenir avec des représentants du parti et de la fédération ».*

Parmi d'autres observations antérieures, cette note m'a confirmé a posteriori que ma méfiance à l'égard des invitations ultérieures à des discussions en forme de tract, lancées de l'autre côté de la frontière sous le slogan « Les Allemands autour d'une table », était justifiée. Je n'y ai pas réagi, car j'avais entre-temps acquis l'impression qu'il s'agissait moins pour eux de trouver une voie commune que de déstabiliser la République fédérale. Même si la tentative des anciens dirigeants des Jeunesses hitlériennes de trouver un terrain d'entente avec les forces responsables de la RDA sur des questions importantes pour la vie de notre peuple avait échoué, cet effort valait largement la peine au vu de l'objectif élevé. Chacun pouvait désormais dire de lui-même qu'il n'avait rien laissé passer.

C'est l'attitude et la manière d'agir que j'aurais souhaité voir adopter un an plus tard dans le domaine de la grande politique, lorsqu'il s'agissait d'examiner la teneur des notes de Joseph Staline de mars et avril 1952 et de sonder en profondeur les propositions qui y étaient faites quant au sérieux de l'intention du dictateur rouge. En raison de la pratique et de l'action soviétiques dans les pays occupés de l'Est et du Sud-Est, je comprenais la réticence dubitative face à ces offres et le fait que l'on devait supposer qu'il pouvait s'agir, comme souvent, d'une manœuvre tactique ou d'un stratagème de propagande. Mais cela ne dispensait pas le gouvernement de l'obligation d'entamer des négociations avec les Soviétiques au sujet de ces notes et de s'enquérir des intentions réelles du partenaire de négociation. À ma connaissance, rien de tel ne s'est produit. Cela a dû éveiller chez de nombreux Allemands la conviction que le Chancelier Adenauer voulait accorder la priorité absolue à l'intégration à l'Ouest plutôt qu'à la réunification allemande. Depuis lors, certains scientifiques et hommes politiques se demandent encore si Staline était sérieux au sujet de la réunification de l'Allemagne il y a plus de quarante ans. Le fait qu'il ait vu dans la puissance économique et militaire de la République fédérale au service des alliés occidentaux un plus grand danger pour son empire que dans l'existence d'une Allemagne entière neutralisée et qu'il ait espéré tirer profit d'une puissance économique allemande unifiée pourrait plaider en faveur de cette hypothèse.

Un article paru dans le *Welt* du 5 février 1994 a attiré mon attention sur une publication de sources des historiens Wilfried Loth et Rolf Badstübner intitulée « Wilhelm Pieck, Aufzeichnungen zur Deutschlandpolitik 1945 bis 1953 » [Wilhelm Pieck, notes sur la politique allemande 1945-1953], qui plaide en faveur du sérieux des intentions de Staline. Il ressort des notes de l'ancien président de la République démocratique allemande que Staline a cherché une solution pour l'ensemble de l'Allemagne jusqu'au rejet de ses notes par le gouvernement fédéral en 1952 et qu'il n'a changé de cap politique sur la question allemande qu'après cette date. Il ne faut pas oublier que ce n'est qu'après la création de l'État partiel ouest-allemand que l'État partiel est-allemand a été proclamé. Les notes de Wilhelm Pieck révèlent également que Staline et la direction du SED avaient des avis divergents sur la question allemande et qu'il a reproché à plusieurs reprises à la direction du SED de ne pas faire assez pour la création de l'Allemagne entière. Si les archives de Moscou s'ouvrent un jour, on saura définitivement si le refus de la note de Staline a nui aux intérêts de l'Allemagne entière ou si la division de l'Allemagne n'aurait pas pu être surmontée quarante ans plus tôt.

Il ne fait aucun doute que le Chancelier allemand, le Dr Adenauer, a rejeté l'opportunité de la réunification au profit de l'intégration à l'Ouest. C'est ce qui ressort clairement du procès-verbal rédigé le 16 décembre 1955 par le plus haut fonctionnaire du Foreign Office britannique, Ivone Kirkpatrick, à la demande du Chancelier, après que l'ambassadeur allemand à Londres, Hans Herwarth von Bittenfeld, ait fait une déclaration. On y lit notamment ce qui suit :

« Le Dr Adenauer n'a pas confiance dans le peuple allemand. Il craint qu'une fois qu'il aura quitté la scène, un futur gouvernement allemand ne s'engage dans un commerce avec les Russes, et ce aux frais de l'Allemagne. Par conséquent, il estime que l'intégration de l'Allemagne de l'Ouest à l'Ouest est plus importante que l'unification de l'Allemagne ».

Cette déclaration soulignait en outre « qu'il serait naturellement tout à fait dévastateur pour sa position politique (celle du Chancelier) si les opinions qu'il (l'ambassadeur) a communiquées ici avec une telle franchise étaient un jour connues en Allemagne ».

L'entourage proche du Dr Adenauer a également confirmé son attitude. Ainsi, selon *Welt* du 15 septembre 1986, le grand homme du monde bancaire allemand, Josef Abs, s'est exprimé entre autres de la manière suivante :

« La question de la liberté était décisive et ne pouvait être résolue qu'avec la garantie de l'Occident. Adenauer l'a placée bien plus haut que la réunification. Si je dois être tout à fait franc et si je pense qu'il ne sert à rien de parler autrement, c'est qu'en tant que Rhénan né à Cologne, il avait une aversion naturelle pour le Berlin prussien. Cela explique bien des choses, par exemple le fait qu'il n'ait pas fait preuve d'une hâte excessive à se rendre immédiatement à Berlin lorsque le mur y a été construit en 1961 ».

Lorsque la question de la remilitarisation s'est posée en République fédérale, j'ai eu l'occasion d'en parler avec le général Walther Wenck. Il occupait alors un poste de direction à Bochum dans l'entreprise Dr. Otto. Je l'avais rencontré pour la dernière fois à l'automne 1944 au quartier général du Führer près de Rastenburg. À cette époque, il était chef du département des opérations à l'État-major général de l'armée de terre, sous les ordres du colonel général Guderian, pour lequel il participait souvent aux réunions d'information auprès d'Adolf Hitler. Il était précédé d'une réputation d'officier d'État-major général de haut niveau. J'éprouvais une grande sympathie pour lui, car il était toujours prêt à s'attaquer aux problèmes avec une attitude positive et, malgré son optimisme, il était un réaliste sobre. Il correspondait ainsi parfaitement à l'idée que je me faisais d'un chef militaire.

Le général Wenck m'a dit qu'il avait été approché pour la mise en place de l'armée. Il a cependant refusé, car il s'était engagé vis-à-vis de son entreprise à rester actif non pas à court terme, mais à long terme. De plus, il ne partageait pas l'avis de messieurs influents sur le serment et le 20 juillet. L'existence de deux États allemands dépendants de deux superpuissances politiquement opposées et le réarmement de leurs satellites dans le cadre d'une guerre froide encore en cours lui pesaient également beaucoup. Nous avons échangé nos expériences des derniers jours de la guerre. Je lui ai parlé de l'ambiance de fin de règne dans Berlin encerclée et de ce qui se passait dans le bunker du Führer. Tout le monde avait placé son dernier espoir en lui et en son armée. Le général a déclaré à ce sujet que l'armée avait été dépassée par la désertion de Berlin, car elle manquait d'un armement suffisant, notamment de chars et d'armes lourdes. Les forces auraient encore suffi pour une avancée afin d'établir une liaison avec les pointes de la 9e armée du général Busse, qui reculaient sous l'encerclement et l'assaut des Soviétiques, bien supérieurs en masse de troupes et en armement. Ils y sont parvenus. Des milliers de soldats et de civils ont ainsi pu être sauvés de l'extermination ou de la captivité soviétique. Il a mentionné que l'annonce publique de la prise de Berlin par son armée lui avait causé des inconvénients et des dommages, car les Soviétiques savaient désormais exactement où concentrer leurs troupes et leurs armes lourdes.

J'ai fait remarquer au général que les médias qualifiaient souvent son armée d'armée fantôme, dans le sens où elle n'existait pas du tout ou seulement sur le papier. Je savais que ses divisions étaient composées de jeunes hommes du Reichsarbeitsdienst, dont la plupart avaient reçu une formation préalable dans les camps d'entraînement militaire de la Jeunesse hitlérienne. Au cours des derniers jours, des unités de la brigade d'extermination des chars de la Jeunesse hitlérienne avaient également été engagées dans le cadre de la 12e armée de Wenck. Et ces jeunes soldats étaient encore prêts à s'engager. Le général l'a confirmé. Leur moral est resté intact jusqu'au dernier jour et aucune désertion ne lui a été signalée. Un phénomène en cette sixième année de guerre. Même plus tard, on a continué à parler et à écrire sur l'armée fantôme avec malice et cynisme. Le livre de l'historien Dr Gellermann *Die Armee Wenck* a contribué à réfuter et à invalider cette affirmation inconsciente ou ce mensonge conscient.

Début 1956, j'ai quitté Gelsenkirchen pour m'installer à Berlin avec ma famille. Mon frère Kurt y dirigeait une entreprise de commerce de détail qui représentait à Berlin-Ouest et en RDA plusieurs entreprises de poisson de Bremerhaven. J'ai pu intégrer dans son entreprise la représentation d'une

société ouest-allemande de machines de construction, pour laquelle j'avais auparavant exercé une activité de conseil à court terme. Grâce à mon ancien domaine d'activité, j'avais de bonnes relations avec l'économie et les usines industrielles. J'ai ainsi obtenu que certaines usines confient à l'entreprise de mon frère la défense de leurs intérêts en RDA et dans certains pays du bloc de l'Est. J'ai commencé à y travailler. Il s'est avéré que j'étais également en contact avec les sociétés nationales de commerce extérieur de la RDA, lorsque leurs collaborateurs se présentaient à notre bureau. Lors de la division de l'Allemagne, le commerce interzone était à l'époque une possibilité importante et l'une des rares possibilités de maintenir une liaison permanente dans le domaine économique entre l'Allemagne de l'Ouest et l'Allemagne de l'Est. Nous ne considérions donc pas notre activité comme une simple fonction commerciale, mais comme une tâche servant au rapprochement de l'Allemagne de l'Ouest et de l'Allemagne de l'Est.

Pendant plus de vingt ans, mon frère a tenu son propre stand à la foire de printemps et d'automne de Leipzig. Je voulais le décharger sur place. Mais vu mon passé, cela posait problème. Nous avons d'abord cherché à savoir en RFA si j'étais sur la liste noire des personnes indésirables en RDA. Ensuite, mon frère à Berlin-Est s'est renseigné pour savoir si des objections avaient été formulées contre mon entrée en RDA. Nous avons joué cartes sur table. Dans le cadre de son travail dans le commerce interallemand, mon frère avait fait la connaissance du président de la Volkskammer, le Dr Johannes Dieckmann. Il lui a adressé une lettre le 24 avril 1956, dans laquelle on pouvait lire :

« En tant que commerçant ouest-allemand, je travaille depuis six ans dans le commerce intra-allemand et je participe régulièrement à la foire de Leipzig. Pendant cette période, je me suis efforcé de promouvoir le commerce est-ouest de mon mieux. En prenant en charge la représentation de quelques entreprises de l'industrie ouest-allemande favorables au commerce avec l'Est, le volume de travail de mon entreprise a maintenant augmenté. C'est pourquoi j'ai demandé à mon frère Artur Axmann de travailler dans mon entreprise pour me soulager. Depuis quelques semaines, il s'est limité aux affaires internes de mon entreprise et n'a conduit qu'une seule fois une délégation d'ingénieurs de l'Institut de l'industrie du bâtiment de Leipzig dans des entreprises ouest-allemandes en mars dernier. Pendant mon absence de Berlin, il se pourrait que mon frère doive se rendre de Berlin en Allemagne de l'Ouest par les routes interzones pour des affaires concernant l'entreprise. Il se pourrait également que mon frère, en ma qualité de représentant, prenne contact avec vos établissements spécialisés ou participe avec moi à la foire de Leipzig. Comme il a été chef de la jeunesse du NSDAP et chef de la jeunesse du Reich allemand de 1940 à 1945, vous comprendrez que je ne veuille pas envisager ces possibilités sans avoir au préalable exposé ouvertement les choses. Dans ce contexte, je vous assure avant

tout que mon frère, comme moi, au-delà de ses liens politiques avec le parti en Allemagne de l'Ouest, voit dans son activité et son travail professionnel pour le commerce Est-Ouest l'accomplissement d'une fonction pour l'Allemagne entière. Je vous serais sincèrement reconnaissant de bien vouloir clarifier auprès de l'instance compétente de la République démocratique allemande s'il existe des réserves quant à une telle activité de mon frère. Soyez également remercié de m'avoir reçu hier ».

La réponse pour mon entrée dans le pays a été positive. Ce « feu vert » a facilité notre activité professionnelle.

Malgré ce règlement, je ne peux pas cacher que j'avais des sentiments mitigés lors de mon premier voyage de Gelsenkirchen à Berlin, que j'ai fait en voiture avec ma mère. Et non sans raison, comme cela s'est avéré. À la frontière de la zone, nous avons dû attendre très longtemps et avons été contrôlés de près. Un officier a eu une longue conversation téléphonique. L'attente dans l'incertitude nous oppressait. Mais l'officier est finalement revenu avec une décision nous autorisant à poursuivre notre route.

À l'avenir, je pourrais donc participer à des négociations commerciales à Berlin-Est. Elles se sont toujours déroulées correctement. Une seule fois, lors de la conclusion d'un contrat, j'ai vu un membre du service des cadres, qui était toujours présent lors de la conclusion de contrats, amener la conversation sur des questions politiques. Il n'était pas difficile de répondre par des contre-arguments. Un jour, le fonctionnaire du département des cadres m'a dit : « À votre avis, que se passerait-il si le 'Neues Deutschland' était distribué à Berlin-Ouest ? » Il me suffisait de répondre : 'À votre avis, que se passerait-il si 'Die Welt' était distribué à Berlin-Est ? » La fermeté de l'opinion personnelle a toujours été une bonne chose.

Il m'arrivait de conduire des délégations de Berlin-Est dans les usines des entreprises que nous représentions. Nous passions alors plusieurs jours ensemble et nous nous asseyions le soir après avoir terminé notre travail. Cela se poursuivait tard dans la nuit. Les langues se déliaient alors et j'ai entendu des opinions qui ne correspondaient pas du tout à l'opinion officielle. Cela nous permit de vraiment nous rapprocher.

Un dimanche, jour de notre retour, alors que nous étions assis à la table du petit-déjeuner au « Breidenbacher Hof » à Düsseldorf, les membres de la délégation ont empoché le volumineux journal du dimanche que le service de l'hôtel avait déposé sur la table du petit-déjeuner. J'ai attiré l'attention sur le fait qu'à la frontière de la zone, on cherchait surtout des journaux occidentaux. Et en effet, les contrôleurs à la frontière ont trouvé ce qu'ils cherchaient parmi mes invités de RDA. Cela a eu des conséquences désagréables pour eux – les voyageurs qui ont traversé la RDA se

souviendront des formalités souvent vexatoires et des temps d'attente inacceptables. J'ai vécu cela bien souvent.

Un jour, alors que je me rendais chez mon avocat Fritsch à Augsbourg, ma voiture a été longuement et minutieusement inspectée. Après cela, les contrôleurs m'ont dit : « Nous voulions quand même voir ce que notre ancien chef avait sur lui lorsqu'il traversait la RDA ». Une autre fois, j'ai dû me rendre à Berlin-Est dans la cour de la préfecture de police. Là, on a démonté les roues de ma voiture. Alors que l'aiguille de l'horloge approchait de mon rendez-vous, j'ai fait remarquer aux Vopos que je devais maintenant appeler une société de commerce extérieur, car j'avais rendez-vous pour une réunion. Ils ont immédiatement installé les roues et j'ai pu repartir. Nombreux sont ceux qui connaissent les ruses des agents de la circulation qui, à certains endroits, encaissaient leur lot d'amendes pour des vitesses prétendument excessives. Je connaissais déjà ces endroits. Une fois de plus, alors que je m'approchais d'un tel chantier à la vitesse prescrite, j'ai été arrêté et on m'a demandé de payer une amende. J'ai refusé de le faire. On m'a menacé de m'emmener à l'autorité supérieure. J'ai répondu : « Je le demande même ». La voie m'a été immédiatement ouverte. Alors que je traversais la zone en transit vers la Pologne avec le directeur des exportations d'une entreprise industrielle ouest-allemande, nous avons été conduits séparément dans une pièce et interrogés sur le but de notre voyage. Je fus interrogé sur les exploiteurs capitalistes tels que Krupp et consorts. J'objectai : « Ne savez-vous pas que votre gouvernement fait de très belles affaires avec Krupp ? » Le directeur de l'exportation avait sur lui quelques médicaments et objets à rapporter pour ses amis commerciaux polonais. On voulait les confisquer. L'indication qu'ils n'y étaient pas autorisés en transit, mais seulement les douaniers polonais, n'a pas fait impression. Ce n'est que lorsque nous avons exigé un reçu pour les objets confisqués qu'ils ont donné le feu vert. C'étaient des événements oppressants dans le trafic interzones.

À l'époque de la foire de Leipzig, j'ai séjourné plusieurs fois en privé chez des familles. Lorsque l'on s'entendait bien, il était facile d'entendre leur opposition au régime de la RDA. Il y avait des gens qui souffraient, qui se sentaient constamment menacés et qui, symboliquement, dormaient avec un pistolet sous l'oreiller. Je pensais à l'époque que ce sont justement ces personnes qui seraient appelées à diriger l'Allemagne si la réunification devait avoir lieu un jour.

En juin 1956, je suis allé à la foire de Poznan. Mon frère y tenait également un stand commun pour différentes entreprises industrielles. En

tant que visiteur étranger de la foire, il fallait remettre son passeport à l'office du tourisme à l'arrivée, puis le récupérer après un certain temps.

Un jour, une foule importante s'est rassemblée sur le site de la foire. Des manifestants ont alors traversé le terrain en criant en chœur : « Chleba-Chleba » – pain-pain. C'est ainsi qu'a commencé l'insurrection de Poznan. Les forces armées sont intervenues et ont fait usage de leur arme à feu lorsque les manifestants ont résisté. Les exposants se sont réfugiés dans leurs stands. Je me suis réfugié dans la cabine d'un bateau de chantier, une niveleuse. Dans cette situation, j'avais surtout peur pour mon passeport. Je pouvais imaginer ce qui m'attendait en tant qu'Allemand de l'Ouest dans la Pologne communiste sans carte d'identité. C'est pourquoi, malgré le tumulte et l'émeute, j'étais bien décidé à aller chercher immédiatement mon passeport à l'office du tourisme. Entre-temps, des chars étaient apparus sur les routes. J'ai atteint ma destination sans incident. Dans le bâtiment, je n'ai d'abord trouvé personne. Je trouvai enfin dans une pièce un fonctionnaire solitaire, pâle et bouleversé. Mais il a pu, par chance, me rendre mon passeport. J'étais sauvé. La plupart des exposants sont partis. Nous sommes restés. Les sociétés de commerce extérieur de Varsovie nous ont récompensés. Mon frère a obtenu des contrats. Nous avons appris qu'un haut fonctionnaire d'un ministère auquel mon frère avait eu affaire avait été temporairement placé en résidence surveillée. Nous pensions que c'était parce qu'il était favorable à mon entrée dans le pays. Pendant la messe, nous avons appris que des hauts fonctionnaires juifs avaient été écartés de leurs postes. Partout, on sentait une attitude antisémite.

La foire était aussi un terrain d'action pour les services de renseignement polonais. Mon frère m'a fait savoir avec inquiétude qu'il avait dû repousser une tentative d'approche des services secrets polonais. À Poznan, nous logions aussi dans des quartiers privés. Ici, on sentait à quel point les gens se sentaient liés à l'Ouest. La plus grande joie pouvait venir d'un magazine de mode que l'on avait apporté. Alors que mon frère se rendait à Varsovie après la foire pour négocier un contrat, j'ai pu atteindre la frontière avec la RDA en voiture, sur des routes encore partiellement encombrées de véhicules militaires et de chars. J'étais heureux d'avoir survécu à l'insurrection de Poznan et d'être de retour auprès de ma femme, qui avait donné naissance à notre plus jeune fille en ces jours de juin. On murmurait à l'époque que l'insurrection avait été fomentée par les services secrets américains. Le fait que des paquets de cigarettes américains aient été découverts parmi les manifestants polonais a été cité comme un indice.

Les entreprises que nous représentions cherchaient à se connecter au marché chinois, qui était très difficile à pénétrer pour l'Occident dans les années 50. Entre-temps, j'étais devenu membre de la Société allemande de Chine, car je m'intéressais beaucoup à l'évolution du pays le plus peuplé de la planète. Wolf Schenke était le cofondateur et le président de cette société. Je l'avais connu dans les Jeunesses hitlériennes. Il avait été collaborateur de Gotthart Ammerlahn dans l'Obergebiet Ost et avait ensuite travaillé pendant une courte période à la direction de la jeunesse du Reich. Des divergences d'opinion avec son chef l'ont amené à chercher un autre domaine d'activité. Il partit en Chine pour le compte du bureau de renseignements allemand. Il y a travaillé et vécu jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Il est ainsi devenu témoin de la guerre sino-japonaise. Après la guerre, il a été interné par les Américains en Chine et, à son retour en Allemagne, il a été envoyé dans le camp de concentration américain de Dachau. Ses expériences et son vécu en Chine l'ont incité à fonder la Deutsche Chinagesellschaft (Société allemande de Chine) après son retour à la liberté. Sa mission était d'entretenir et d'approfondir les relations politiques, culturelles et économiques entre les deux pays.

Comme Wolf Schenke était depuis longtemps le président de la société chinoise, rien n'était plus naturel pour moi que de lui demander conseil sur la meilleure façon d'obtenir un visa d'entrée pour le voyage que j'avais prévu en Chine. C'était difficile à l'époque. Peu d'Européens de l'Ouest voyageaient en Chine. Ce n'est que 16 ans plus tard, en 1974, que des relations diplomatiques ont été établies avec la République populaire de Chine. Pendant ces 16 années, la République fédérale d'Allemagne n'a pas entretenu de relations diplomatiques avec la République populaire de Chine. Il n'y avait qu'un accord sur les marchandises entre les deux pays, pour lequel le Comité de l'économie allemande de l'Est avait rendu de grands services. Dans les journaux, on ne lisait que rarement quelques lignes sur la Chine. Schenke a trouvé une solution. Du temps où il couvrait la guerre sino-japonaise, il connaissait Wam-Ping-nam. Celui-ci faisait partie de la délégation de Chou-En-lai qui négociait avec le représentant du Président américain Truman et chef de l'État-major unifié George Marshall dans le but de trouver un équilibre avec le Kuomintang du maréchal Chiang- Kai-shek.

Lorsque Mao-Tsé-toung a proclamé la République populaire de Chine le 1er octobre 1949, Chou-En-lai est devenu Premier ministre. Wam-Ping-nam était son collaborateur. Il fut ensuite nommé ambassadeur principal en Europe, avec résidence à Varsovie et à Berne.

Wolf Schenke a obtenu que l'ambassadeur à Genève nous reçoive ensemble pour un entretien. La veille de cette rencontre, je suis sorti avec Schenke à Genève. Lorsque je suis rentré à notre hôtel vers minuit, on a sonné à la porte de ma chambre. « Ouvrez, police ! » On m'expliqua que j'étais arrêté en tant que personne indésirable en Suisse. Entre-temps, Schenke avait lui aussi été alerté et avait insisté auprès des policiers pour qu'ils me dispensent de l'arrestation. Les policiers m'ont emmené. En partant, j'ai encore demandé à Schenke de me procurer un avocat. On m'a enfermé dans une cellule. On m'y a expliqué les raisons de mon arrestation. J'avais reçu une notification écrite de la police des étrangers suisse de Berne m'informant que mon séjour dans le pays n'était pas souhaité et que je risquais d'être expulsé si j'y entrais. J'ai déclaré n'avoir jamais reçu une telle notification. Les policiers m'ont répondu : « C'est facile à vérifier en rappelant Berne ».

J'ai attribué mon arrestation à mon voyage en Suisse, au cours duquel j'ai donné des conférences dans différentes villes comme Saint-Gall et Davos. C'était en 1935. Il est probable qu'à l'époque, le jeune orateur ait eu quelques mots sur la Suisse qui n'ont pas été perçus comme agréables. À l'occasion de ma tournée des assemblées, j'avais également rendu visite au chef du groupe régional du NSDAP, Wilhelm Gustloff, qui a été abattu peu après par un juif à la porte de son appartement. Après ma libération en 1949, un Norvégien et un Allemand se sont présentés à moi en tant qu'émissaires du Réarmement moral de Caux en Suisse et m'ont invité à tenir une conférence devant un cercle plus large à Caux. J'ai accepté à condition qu'ils me procurent un visa, dont j'avais encore besoin à l'époque pour me rendre en Suisse. Je n'ai jamais obtenu ce visa. J'aurais peut-être dû en déduire que ma visite en Suisse n'était pas souhaitée. En tout cas, je n'ai jamais reçu de message écrit à ce sujet.

L'après-midi, un officier suisse est venu me voir dans ma cellule pour m'informer qu'une notification écrite de Berne n'était effectivement pas parvenue jusqu'à moi. L'officier suisse s'est excusé et j'ai pu quitter immédiatement la cellule à condition de franchir la frontière au plus tard le lendemain matin. J'étais expulsé. Mais l'après-midi même, j'ai pu honorer un rendez-vous d'affaires avec le prince Ekrim. Mais surtout, il me restait suffisamment de temps pour arriver à l'heure à l'entretien avec l'ambassadeur chinois. Schenke a exposé mon cas pendant que j'observais l'ambassadeur. Je ne pouvais pas interpréter son sourire impénétrable comme un refus ou une acceptation. Lorsque j'ai été invité à participer à la conversation, j'ai expliqué que j'espérais obtenir une autorisation d'entrée,

car peu de temps après la fin de la guerre sino-japonaise, des ingénieurs japonais pouvaient à nouveau se rendre en Chine. L'entretien avec l'ambassadeur s'est terminé par la promesse d'un visa pour moi. Je l'ai obtenu.

Comme j'avais l'intention d'entrer en Chine via Hong Kong, j'ai adressé ma demande de visa de transit aux Britanniques. Ils l'ont refusée. J'ai donc choisi de passer par Moscou. Pour cela, j'avais besoin d'un visa de transit des Soviétiques. Après avoir obtenu le visa d'entrée chinois, je pouvais m'attendre à ce que le frère russe m'autorise à traverser le pays en avion. Je ne me suis pas trompé. Avant mon départ, j'ai rendu une dernière visite aux entreprises que nous représentions, qui m'ont remis leurs documents et informations. Le 9 février 1958, je suis parti en bus de la Strausberger Platz à Berlin pour me rendre à l'aéroport de Schönefeld. Comme il n'y avait pas encore de mur à Berlin, nous sommes passés par la porte de Brandebourg. Je me suis rendu compte que d'ici à Pékin, seuls le marteau et la faucille régnaient. J'ai eu des frissons. Par un dimanche matin calme, où nous ne voyions presque personne dans la rue, nous avons traversé Berlin-Est. À l'aéroport, l'enregistrement a été rapide et prévenant. J'ai eu le temps de m'asseoir au restaurant et de boire un cognac soviétique. Je n'ai pas vu de voyageurs individuels. Tous les passagers qui arrivaient appartenaient à des délégations. Ils se caractérisaient par des manteaux de cuir et des bonnets de fourrure, leur accent était berlinois et moyen-allemand. Parmi ces délégations fermées, j'avais l'impression d'être un « sept de pique ».

Dans l'avion, j'ai obtenu un siège côté fenêtre. Nous avons décollé à l'heure. L'Iliouchine russe tonna sur la piste et s'éleva légèrement du sol. Nous n'avions pas besoin d'attacher notre ceinture de sécurité au décollage, comme chez nous. Il n'était pas non plus interdit de fumer. Les hôtesses de l'air russes étaient polies et prévenantes, leur service était bon. Le maquillage et les ongles vernis ne manquaient pas. Dehors, le soleil scintillait sur les ailes et se reflétait sous nos pieds dans les lacs et les cours d'eau gelés. En quelques minutes, nous avons survolé l'Oder près de Francfort, en Pologne. Bientôt, nous sommes entrés dans une couche de nuages. Nous sommes entrés dans une véritable lessiveuse et avons été bien secoués. Alors que l'avion descendait, la Russie s'étendait à perte de vue en plein hiver. De la neige, des collines et des forêts. Nous avons atterri à Minsk. Le thermomètre indiquait -14 degrés. Dans le bâtiment de l'aéroport, on contrôlait les passeports et les devises. Dehors, mon regard se posait sur des colonnes, à l'intérieur, dans le restaurant, sur des rideaux duveteux. Tout était propre. Des femmes rondes nous servaient. Elles

portaient des robes bleues à col blanc et un tablier blanc. Leurs cheveux étaient tressés en couronne. Elles portaient un bonnet blanc sur la tête et étaient aimables et accommodantes. La Biélorussie européenne. L'Aeroflot nous a offert un bon repas avec du bouillon de bœuf, du poisson et de la compote de prunes, et même du caviar. Dehors, sur le parvis circulaire, des enfants se livraient à une bataille de boules de neige et passaient en luge et en ski. Des trolleybus amenaient de nouveaux passagers. Le crépuscule tomba bientôt et, après une bonne heure, nous reprîmes notre vol. Au-dessus de la mer de nuages noirs et gris agitée, je vis encore longtemps à l'horizon lointain la bande du couchant occidental, jusqu'à ce que la nuit nous enveloppe. Au sud, une étoile brillait seule dans le ciel. Au bout de deux heures environ, une grande mer de lumière est apparue. C'était Moscou.

L'aéroport de Vnoukovo donnait l'impression d'être un centre actif du trafic aérien international. C'est le point de départ des vols vers l'Europe et les villes les plus éloignées de Russie et d'Asie. Lorsque nous avons débarqué, un vent violent et glacial soufflait à notre encontre. L'enregistrement des passagers en transit a pris beaucoup de temps. Les fonctionnaires d'Aeroflot, pressées par leur travail, étaient légèrement nerveuses. Après le dîner, je me suis assis dans le hall au milieu des Russes, des Mongols, des Chinois, des Afghans et des membres de cet État multiethnique eurasien. C'était un nouveau monde pour moi. Vers minuit, nous sommes remontés dans un grand avion de ligne à réaction, le TU 104 A, que j'ai eu le temps d'examiner de près. Entre-temps, d'énormes congères s'étaient formées, si bien que le commandant de bord a dû nous expliquer que nous ne pouvions pas poursuivre notre vol en raison des mauvaises conditions météorologiques. Nous avons passé la nuit à l'hôtel de l'aéroport, qui se trouvait à environ 500 mètres. Ces 500 mètres à pied n'étaient pas faciles. Nous avons dû y aller à pied dans un froid glacial, un vent glacial et une neige épaisse. J'avais à la main une valise très lourde contenant les prospectus des entreprises et une machine à écrire de voyage. Nous vivions à deux. Mon colocataire était un écrivain de Dresde. Sa destination était le Vietnam. Il voulait consigner ses impressions dans un livre. Je suis tombé dans un court sommeil profond.

Le lendemain matin, nous avons décollé à 10h30 avec du retard. Nous avons survolé la Sibérie à une altitude de 5 000 à 6 000 mètres. Dehors, il faisait -54 degrés, à l'intérieur, il faisait 15 à 20 degrés de chaleur. La vitesse était de 800 à 900 kilomètres par heure. En dessous de nous, de vastes plaines, des forêts et seulement de la neige. Sans trop de cérémonie, j'ai

engagé la conversation avec un officier russe, accompagné d'une belle femme russe. L'expression du visage et la conversation témoignaient d'une grande intelligence. Au cours de la conversation, il me donna une tape sur l'épaule en signe de camaraderie et me dit : « Autrefois ennemi, aujourd'hui ami ». C'était tout de même remarquable. L'après-midi, nous avons fait une escale à Omsk. Depuis les airs, je reconnaissais des rues et des quartiers résidentiels rectangulaires, des tramways, des omnibus, des barges gelées dans le cours de la rivière, des cabanes, des maisons à un ou plusieurs étages. Après un court séjour, nous avons poursuivi notre vol vers Irkoutsk, un centre situé au sud de la Sibérie. L'officier russe nous a expliqué que la ville disposait d'un théâtre et d'une opérette, d'une université avec plusieurs instituts, dont notamment un institut des mines et de la métallurgie. C'est à Irkoutsk qu'il a terminé son voyage avec sa compagne. Nous avons à nouveau passé la nuit à Irkoutsk. Je partageais une chambre avec l'écrivain de Dresde et un Japonais. Le lendemain matin, au petit-déjeuner, nous avions à notre table un acteur chinois connu qui devait prochainement se produire à Berlin-Est.

Je me suis alors réjoui d'un vol riche en émotions. Notre oiseau de métal a survolé le lac Baïkal, qui peut être gelé même en été, sous le soleil. En dessous de nous se dressaient les montagnes du Baïkal, dont les cratères enneigés brillaient d'un rose éclatant au soleil. Et puis nous nous sommes retrouvés au-dessus du désert de Gobi. Des hautes terres brunâtres. Ici des taches jaunes, là des taches rougeâtres. Pas de maison, pas de hutte, pas d'homme, pas d'animal, pas de chemin. L'infini pur et simple dans toutes les directions. L'homme isolé aurait été perdu au milieu de tout cela. À 10 000 mètres d'altitude, on pouvait voir de manière impressionnante une légère courbure du globe terrestre. Dans le ciel bleu-vert pâle, il y avait un croissant de lune. La montagne qui s'approchait, avec ses entailles et ses crevasses abyssales, donnait l'impression d'un relief plastique. Puis nous avons survolé le début de la plaine du nord de la Chine, dans laquelle les premières colonies humaines ressemblaient à des jouets, en direction de notre destination : Pékin.

Personne ne m'attendait à l'aéroport. Lors de l'enregistrement, j'ai dû répondre à de nombreuses questions. Nous nous sommes mis à communiquer en anglais. La ville se trouvait à une trentaine de kilomètres. Seuls quelques taxis étaient disponibles. Le mieux était de s'associer avec d'autres personnes pour une course. J'ai parlé à deux Chinois qui ont pris un taxi avec moi pour aller au centre-ville. Il nous a fallu environ 35 minutes. Les Chinois portaient un foulard blanc sur le visage, du menton

jusqu'au-dessus du nez. Au-dessus, il y avait des yeux sombres. Ils se protégeaient ainsi des infections et de la poussière que le vent apportait du sol de lœss des montagnes du nord et de l'ouest et qu'il poussait sur la plaine.

De nombreuses charrettes tirées par des ânes se déplaçaient sur la route de campagne. Elles sont le moyen de transport chinois pour tout. Pour les pierres et pour la nourriture. Pendant notre voyage, je me suis mis à rire. Un âne venait de perdre ses pommes et quelqu'un était déjà là avec une pelle pour les enlever de la route. C'est ici que j'ai rencontré pour la première fois le nouveau fanatisme de la propreté, que je devais rencontrer encore plus souvent. La Chine d'avant se dégradait dans la saleté, la nouvelle Chine devait être propre. C'était apparemment la volonté des dirigeants. Et effectivement, les rues étaient propres. Nous avons franchi une porte de la muraille extérieure et sommes entrés dans le Pékin bimillénaire par une autre porte de la muraille intérieure. Le centre-ville grouillait de personnes vêtues de leurs uniformes bleus et matelassés. On les avait surnommées les « fourmis bleues ». Une myriade de cyclistes peuplaient les rues. Au moment de ma visite, il y aurait eu 600 000 vélos à Pékin. On ne voyait guère de voitures, mais beaucoup de cyclo-pousses. Je logeais à l'hôtel Hsin-Chiao, qui avait été construit peu de temps auparavant et qui répondait en tous points aux exigences des étrangers occidentaux. De la fenêtre de ma chambre, située au niveau du sol, j'avais une vue sur le mur intérieur sud de la ville. Je suis allé voir Wolf Schenke à son hôtel de Pékin pour discuter du programme. Dans le hall de l'hôtel, il a attiré mon attention sur le fait que le maréchal Chu-Teh venait à notre rencontre. Le maréchal était un vieux compagnon de lutte de Mao lors de la légendaire « Longue Marche » et l'un de ses représentants au sein de l'État et du Parti.

Schenke avait déjà acheté des billets pour un concert le premier soir. L'orchestre symphonique de Pékin a joué des œuvres de Tchaïkovski et de Rossini. Le rendu était remarquable. Les sonorités de la musique d'un compositeur chinois me sont également entrées assez facilement dans l'oreille. Outre l'intelligentsia, le concert a été principalement suivi par des ouvriers et des soldats, des femmes et des hommes actifs et surtout par des jeunes. C'était un beau prélude à mon séjour à Pékin. La nuit, j'avais l'impression d'être dans la capitale chinoise depuis quelques jours déjà.

Je n'étais pas venu en touriste, mais j'avais des missions à accomplir pour nos entreprises. Bien que tout ait été bien préparé par courrier, quelques jours se sont écoulés avant que les premières réunions ne puissent avoir lieu. J'ai pu en profiter pour visiter Pékin de plus près.

Pour tout visiteur de Pékin, vieille de 2 000 ans, la première destination est probablement la « Cité interdite » et ses palais impériaux. Le nom vient du fait qu'à l'époque des dynasties et des mandarins au pouvoir, l'accès à la ville était interdit au peuple. Depuis que Mao Tsé-Toung a proclamé la République populaire de Chine sur la place devant le Tian'anmen, la porte de la Paix céleste, la Cité interdite a été ouverte au peuple. La Tian'anmen a été construite au XVe siècle par un empereur de la dynastie Ming et reconstruite après un incendie en 1651. C'est de là que les édits impériaux étaient autrefois promulgués. Aujourd'hui, la place située devant la Porte de Tian'anmen est un lieu de manifestation nationale où des centaines de milliers de personnes célèbrent le 1er mai ou le 1er octobre, jour de fête nationale, par des défilés et des danses. Le Tian'anmen est devenu le symbole de Pékin. La Cité interdite est entourée d'un mur rouge haut et lisse, d'apparence agréable, et d'un fossé. Depuis la place, on accède à la porte par des ponts en marbre, de part et d'autre desquels se trouvent des tribunes pour les spectateurs, qui peuvent accueillir environ 10 000 personnes lors des grands défilés et événements.

Après avoir franchi la porte, on arrive dans une avant-cour, on voit une nouvelle porte devant soi et on traverse une avant-cour encore plus grande. On se trouve alors devant l'entrée proprement dite de la « Cité interdite », le Wumen, la porte sud. On traverse un pont de marbre qui enjambe un cours d'eau artificiel et on s'approche, en passant par d'autres cours, des temples et des salles qui portent des noms fleuris, tels que « Temple de l'harmonie suprême », « Palais de la pureté céleste » ou « Palais du repos terrestre ».

Chaque bâtiment est une œuvre d'art en soi. À l'intérieur, j'ai admiré les plafonds à caissons en bois richement peints, les sculptures, les soies et les objets d'art qui datent d'il y a 2 000 à 3 000 ans. Sous le clair soleil d'hiver, les tuiles vernissées jaune d'or des toits incurvés brillaient. La lumière de l'Orient et les couleurs m'avaient séduite. Il doit certainement s'agir d'un paradis pour les peintres. Ici, le mot « ex Orientelux » était également perçu comme un phénomène physique. L'ensemble du site, l'architecture et les couleurs vibraient ensemble dans une harmonie unique.

Ici, je me trouvais sur le sol d'un ancien peuple de culture. Et qu'on ne s'y trompe pas ! Il n'est pas devenu sans histoire. Le géant endormi s'est réveillé. Le pays a un avenir devant lui.

Nous sommes sortis pour nous rendre au Palais d'été, qui se trouve dans les environs immédiats de Pékin et qui est un lieu d'excursion très apprécié de la population. Plus de cent pavillons, halls, tours et pagodes sont disséminés dans un vaste parc avec des collines et des lacs. Des promenades

couvertes y mènent ici et là. J'ai été fortement impressionné par un couloir de 728 mètres de long aux plafonds magnifiquement peints, soutenus par 274 paires de colonnes. En arrière-plan de ce beau paysage façonné par l'homme se dressaient les « Western Hills », les montagnes de l'Ouest.

Nous avons visité le Palais du Ciel, le plus grand parc de Pékin, auquel nous avons accédé par une allée de cyprès de 500 mètres de long. Il s'étend sur une surface de 26,6 kilomètres carrés. Je me souviens particulièrement de la « salle de prière pour les bonnes récoltes », qui se dresse sur une terrasse circulaire en pierre et dont le toit rond est constitué de magnifiques tuiles vernissées bleues. Les quatre colonnes porteuses sculptées en forme de dragon symbolisent les saisons. J'ai également gardé en mémoire le petit temple situé sur le grand axe du parc, entouré d'un « mur d'écho » circulaire. Si l'on murmurait quelques mots en faisant face au mur, ils pouvaient être clairement compris du côté opposé.

Parmi les nombreux sites que nous avons visités, nous avons été attirés par le pont Marco Polo, situé à environ douze kilomètres au sud-ouest de Tian'anmen, sur la rivière Yungting. Construit en marbre blanc, il mesure 235 mètres de long et huit mètres de large. Il est soutenu par onze arches de pont, ce qui lui permet de supporter les charges les plus lourdes. Les balustrades latérales du pont sont constituées de 140 piliers, chacun surmonté d'un lion taillé dans la pierre. Ce pont est l'expression d'un grand savoir-faire en matière d'ingénierie et d'artisanat. Il a également une signification historique. C'est d'ici que les Japonais ont porté la guerre en Chine le 7 juillet 1937. Le pont a été baptisé du nom du grand voyageur vénitien en Asie qui est entré pour la première fois à Pékin depuis ce site. C'était un coup de chance que je puisse effectuer toutes les entreprises avec Wolf Schenke par un temps magnifique. Nous n'avions que quelques degrés Celsius en dessous de zéro. On dit que Pékin ne connaît que l'été et l'hiver, car il n'y a que de brèves transitions entre les saisons. Le printemps est rapidement suivi par l'été et l'hiver par l'automne. Le climat est continental malgré les vents estivaux humides venant de la mer. La température moyenne est de moins 10 degrés en hiver et de plus 25 degrés en été.

J'ai passé une soirée en tant qu'invité dans une famille populaire chinoise. La table était garnie de plats savoureux et de vin de riz chaud. Ma pratique des baguettes à la maison avait porté ses fruits. Le maître de maison avait des ancêtres allemands du côté de son père. Il maîtrisait encore notre langue. J'ai donc pu lui poser de nombreuses questions auxquelles il a pu répondre de manière instructive. Pendant la nuit, j'ai traversé les rues de Pékin sous un ciel étoilé pour rentrer à mon hôtel.

Nous avons été autorisés à visiter plusieurs ateliers et l'Institut central des métiers d'art, situé à la périphérie de la ville. Nous avons vu de précieux travaux de broderie, de poterie et de céramique. J'ai été surpris par l'habileté parfaite dans la fabrication de figurines miniatures expressives. Nous avons été reçus par le secrétaire général de la Société pour la promotion du commerce, Chi-Chao-ting, qui était l'interlocuteur de notre comité de l'économie allemande pour l'Est. Wolf Schenke a évoqué les efforts de la société chinoise allemande pour exiger une coopération avec la République populaire de Chine dans de nombreux domaines de la vie. Entre-temps, j'avais étudié en détail le rapport sur le premier plan quinquennal de développement de l'économie nationale de la République populaire de Chine pour les années 1953 à 1957, qui mettait l'accent sur la construction industrielle, la promotion de l'agriculture et des coopératives artisanales. J'en ai informé nos entreprises. Les premières discussions commerciales avec la Machinery Corporation et la Transport Machinery Corporation ont commencé. Ces services étaient situés loin de la ville, si bien que je ne pouvais me rendre aux négociations qu'en taxi.

Avant chaque réunion, le même rite se répétait. Il fallait attendre assez longtemps. Pendant ce temps, du thé était offert à plusieurs reprises. Il y avait toujours un crachoir à proximité. Je remettais les documents des entreprises et les expliquais en détail. Une négociation ne suffisait pas. J'ai appris qu'il fallait avoir beaucoup de temps et de patience. Wolf Schenke s'était envolé le 16 février 1958 pour Chungking, où il avait vécu plusieurs années et travaillé comme correspondant de guerre pendant la guerre sino-japonaise. Le 17 février, les Chinois ont commencé à célébrer le Nouvel An selon le calendrier lunaire. Il était fêté en famille de la même manière que Noël chez nous. C'était une fête de joie accompagnée de feux d'artifice.

Le 18 février, jour de mon anniversaire, je me suis rendu à l'aéroport à l'aube pour partir en voyage à Shanghai. C'est là que se trouvait une succursale de la Machinery Corporation. En plus de moi, il n'y avait que quatre passagers à bord : un Chinois, un Américain, un Néo-Zélandais et une Russe. Sur plus de mille kilomètres, j'ai pu contempler le paysage chinois depuis les airs, avec une vue très claire. Nous avons d'abord survolé des plaines. Près de Pékin, le pays était encore plus densément peuplé. Sous le soleil, le sol était d'un brun jaunâtre. Je voyais peu de routes et peu d'arbres. Parfois, je découvrais de jeunes plantations. Les petits villages étaient entourés de murs d'argile. Il y avait ensuite des canaux, des petits cours d'eau, des fossés et l'immense fleuve Jaune, dont on essayait de dompter la puissance. Grâce à la vue aérienne, j'ai compris que l'irrigation et

la transformation de l'énergie hydraulique en énergie étaient l'une des tâches principales de la République populaire de Chine. Au bord des montagnes, nous avons fait escale à Nankin. Pendant le vol de Nankin à Shanghai, de petits et grands lacs se sont étendus sous nos pieds, s'élargissant finalement comme une mer qui se confondait au loin avec l'horizon, et qui semblait ne pas connaître de rivage. Les petites et grandes îles dans les lacs donnaient l'impression d'un archipel. Suivaient les vastes étendues de rizières, des champs submergés que traversait le buffle d'eau. Des canaux avec des jonques et des voiles gonflées. Les champs sont devenus verts. Nous survolions le large fleuve Yangtsé, qui se déverse sur près de 5 000 kilomètres à travers le pays du Milieu. Après le Yangtsé, l'appareil est descendu plus bas et a viré quelques minutes plus tard vers Shanghai.

Que de choses n'a-t-on pas entendues au sujet de cette ville qui comptait autrefois parmi les plus grandes places du monde ! Les Chinois se sentaient humiliés par les concessions que les puissances coloniales européennes entretenaient ici avec leur propre juridiction. Le romantisme résonnait dans ce nom. Les uns parlaient du Paris de l'Orient, les autres d'une ville de vice, de prostitution et de fumeries d'opium. À l'aéroport, un Allemand de la région est venu me chercher en Mercedes 190. Nous sommes passés devant une pagode et avons traversé l'ancienne concession française pour nous rendre en ville. Je logeais près du port, au Peace Hotel, l'ancien Cathay Hotel. En face se trouvait l'hôtel Palace, sur lequel les premières bombes sont tombées en 1937 après le début de la guerre sino-japonaise. Il y eut trois cents morts. On m'a raconté qu'un Britannique qui, après le bombardement, avait dû enjamber des cadavres pour retrouver ses amis au bar du rez-de-chaussée, les avait accueillis en disant : « Il semble y avoir une petite tension entre les Japonais et les Chinois ».

L'après-midi, j'ai été invité par l'Allemand qui m'attendait à l'aéroport. Mon hôte possédait une belle maison et vivait seul. Il dirigeait une entreprise suédoise qui s'occupait principalement des intérêts des entreprises allemandes. Il vivait en Chine depuis 29 ans déjà, sans être allé en Allemagne entre-temps. J'ai ainsi appris beaucoup de choses sur la situation en Chine au cours du dernier quart de siècle. Dehors, dans le jardin, les oiseaux se sont installés pour être nourris. Nous écoutions les informations en anglais. C'était son principal lien avec le monde occidental. Le soir, j'étais l'invité d'un autre Allemand qui dirigeait une entreprise suisse, elle aussi principalement représentée par des Allemands. Il était marié à une Chinoise. Cela s'exprimait aussi par une excellente cuisine. Ici, la conversation animée m'a permis d'apprendre beaucoup de choses sur la

situation en République populaire de Chine. J'ai ainsi passé un bon anniversaire.

J'ai consacré la journée suivante à la découverte de Shanghai. Je me suis promené sur le fameux « Bund », près du port. C'était une magnifique journée de printemps. Les Chinois fêtaient encore le Nouvel An et une foule immense envahissait les rues. Je regardais des milliers de visages, parmi lesquels des bébés roses et potelés à l'expression éveillée, des Mongols âgés au front sillonné de cuir jaune, à la barbe torsadée et clairsemée, aux larges pommettes et aux yeux vides et aveugles. J'ai découvert des femmes qui, du temps passé, avaient encore les pieds liés et donc une démarche poupine et un pas claudiquant. Il y avait dans l'air un brouhaha étrange et turbulent. Les enfants, en particulier, me dévisageaient et cherchaient du regard le « long nez » venu d'Europe. Sur mon chemin, je n'ai effectivement pas rencontré un seul visage européen. Je suis retournée à mon hôtel et j'ai observé la foule depuis ma fenêtre. Les cyclo-pousses, qui ne pouvaient normalement contenir que deux personnes, transportaient désormais jusqu'à cinq enfants. Tous les bus et trollis bleus, blancs et rouges étaient en route. Ils passaient souvent devant les arrêts, bondés. Là, les gens attendaient patiemment en longue file. Surtout les femmes avec de nombreux enfants, un à la main, un dans les bras et un dans le dos. Les Chinois portaient pour la plupart des vestes bleues matelassées, mais des couleurs gaies de vestes en soie, de foulards et d'écharpes multicolores s'y mêlaient déjà.

Ce qui m'a le plus impressionné, c'est la patience et la discipline des gens. Alors que l'on parlait autrefois de la vie exubérante du port de Shanghai et du trafic maritime très intense, il n'y avait maintenant que deux gros bateaux dans le port, à part quelques cargos et jonques. En 1958, le grand essor du trafic international n'était pas encore perceptible. Après un séjour riche en expériences à Shanghai, je dus repartir pour Pékin afin d'assister à d'autres réunions d'affaires qui avaient été fixées. Entre-temps, j'ai encore pu faire quelques visites privées à Pékin. J'ai par exemple été invité par un ancien officier supérieur chinois qui connaissait également l'Allemagne pour y avoir séjourné longtemps. Si je voulais un taxi, je devais le commander à la réception de l'hôtel en indiquant chez qui j'allais et quel était le numéro de téléphone de mon hôte. J'étais à peine arrivé que le téléphone sonnait déjà et que la réception de l'hôtel me répondait de l'autre côté. Ils savaient donc que je m'y trouvais effectivement. Cette méfiance à l'égard des étrangers résultait entre autres du traitement que les Chinois avaient subi de la part des étrangers à l'époque coloniale.

J'étais très intéressé par la manière dont était gérée et réglée la transition entre la gestion privée d'une entreprise et la gestion socialiste. Grâce à des amis chinois de Wolf Schenke, nous avons pu nous arranger pour être invités à dîner par deux directeurs d'entreprise. En discutant avec eux, nous avons pu obtenir des informations à ce sujet. L'ancien entrepreneur privé n'a pas été écarté de l'entreprise. Il est resté dans l'entreprise en tant que directeur technique. Il recevait son bon salaire de directeur et une prime lui était même versée à la fin de l'année. L'État a envoyé un deuxième directeur dans l'entreprise, et ces deux directeurs se sont retrouvés ici en bonne intelligence pour parler de leurs expériences. Il est possible que cela n'ait pas été le cas partout dans les entreprises et que l'on ait voulu nous montrer un nouveau modèle qui fonctionne. Mais pour moi, il était clair que les Chinois avaient agi avec prudence pendant la période de transition du système et qu'ils n'avaient pas jeté l'expérience des entrepreneurs privés comme un enfant avec l'eau du bain. Cela m'a semblé être un signe de la flexibilité des Chinois.

Pendant notre séjour à Pékin, nous avons appris que des tensions étaient apparues dans le présent entre Moscou et Pékin et que les Soviétiques avaient commencé à retirer leurs conseillers des entreprises industrielles chinoises. C'était le début des tensions entre les deux frères rouges qui allaient remplir les années à venir. Pour moi, il était important de savoir que Mao Tsé-Toung était toujours resté indépendant de Staline. Les faits le prouvent. Il n'a pas suivi l'école et la formation de Moscou comme la plupart des dirigeants du parti communiste. Il a suivi sa propre voie de manière indépendante. Il n'a pas non plus mené sa révolution à la victoire avec le prolétariat industriel, mais avec ses paysans chinois. Lorsqu'il s'est retrouvé avec eux dans la guerre civile contre le Kuomintang du gouvernement national dirigé par Chian-Kai-shek, il n'a pas reçu le soutien de Staline. Au contraire, Staline a manifestement reconnu le Kuomintang en considérant qu'il était le seul à pouvoir constituer un poids important contre le Japon à l'heure actuelle. C'est ainsi que Mao-Tsé-Toung a mené sa « Longue Marche » de quatre ans sur des milliers de kilomètres à travers des déserts et des montagnes impraticables sans aucune aide de Moscou. On a comparé les fatigues inhabituelles de cette marche à celles de la traversée des Alpes par Hannibal avec ses éléphants. Ce n'est pas le lien idéologique avec Moscou, mais les intérêts réels de son Empire du Milieu qui étaient prioritaires pour Mao-Tsé-Toung.

À plusieurs occasions, j'ai été en contact avec des ingénieurs de la République démocratique allemande qui travaillaient comme consultants

dans des entreprises industrielles. Ils se sont généralement exprimés de manière positive sur la coopération avec leurs hôtes. Mais ils ont souligné que les Chinois étaient très réservés dans les relations privées. Un ingénieur m'a ainsi raconté que la Chinoise avec laquelle il avait dansé lors d'une fête d'entreprise avait cessé d'être visible pour lui dès le lendemain. J'avais entendu la même chose à Shanghai, à savoir qu'une Chinoise qui s'était liée d'amitié avec un Allemand avait disparu de la scène. Je voulais savoir si la jeune génération en République populaire suivait ses dirigeants de son plein gré. C'est ce que j'ai toujours cherché à savoir.

La visite d'une grande entreprise, qui nous avait été rendue possible, nous a permis d'en savoir plus. J'ai commencé par regarder le parc de machines et j'ai constaté qu'elles étaient assez vétustes et venaient en partie du Japon et de la RDA. J'ai vu les jeunes ouvriers et les jeunes ouvrières à leur poste de travail et j'ai constaté qu'ils se consacraient à leur tâche avec beaucoup d'enthousiasme. Dans les années 30 et 40, j'ai beaucoup voyagé dans les entreprises et j'ai observé le visage de la jeunesse qui travaille, car c'est au travail qu'il est le plus beau. C'est ainsi que je pense avoir acquis un sentiment infaillible pour savoir si quelqu'un fait son travail de sa propre volonté et de son propre élan ou seulement par nécessité et par ordre. Ici, dans l'entreprise chinoise, j'ai senti que les jeunes gens participaient intérieurement à leur travail. Il est certain que tous n'ont pas suivi de leur plein gré les drapeaux de la nouvelle direction, mais il est tout aussi certain que beaucoup l'ont fait volontairement.

Lors de mon bref séjour à Pékin et à Shanghai, j'ai eu l'impression que les choses avançaient indéniablement dans différents domaines. Il y avait dans de larges couches sociales une volonté de préserver la santé, qui se traduisait par l'utilisation de protections buccales et nasales pour éviter les infections ou par des exercices matinaux libres dans les entreprises. Il y avait une volonté de préserver la propreté. J'ai vu de nombreuses personnes s'activer pour maintenir leurs rues propres. À l'hôtel, un domestique venait à certains intervalles dans la chambre avec un plumeau, ce qui avait peut-être aussi pour but de vérifier ce que l'étranger faisait dans sa chambre. Les simples Kulis ne se promenaient plus en haillons comme autrefois, mais au moins en pantalons rapiécés. La corruption et les pots-de-vin étaient radicalement combattus. J'ai entendu dire qu'au début, un voleur qui s'était attaqué au bien commun avait la main coupée pour cela. Je n'ai pas réussi à donner un pourboire à l'hôtel, dans un taxi ou à l'aéroport. On refusait de l'accepter.

En ce qui concerne l'amélioration de l'alimentation, je voudrais dire, par une parabole, que ceux qui n'avaient reçu qu'une poignée de riz en recevaient désormais deux. Et c'était déjà beaucoup pour des centaines de millions de personnes. Tout cela peut paraître primitif au lecteur. Mais il fallait mettre en relation les conditions respectives avec ce qui existait auparavant. Par rapport à cela, on pouvait parler de succès dans de nombreux domaines. Il n'est pas conseillé de mesurer les conditions dans un pays asiatique avec des critères européens. C'est particulièrement vrai pour la Chine. Elle a connu un autre développement historique et possède une autre tradition, d'autres valeurs, particularités, us et coutumes. Celui qui ne tient pas compte de cela dans son jugement fait fausse route.

Mes entretiens professionnels n'étaient pas encore terminés et mon visa temporaire expirait. Wolf Schenke était déjà reparti en Allemagne. Je me suis rendu à l'office du tourisme pour demander une prolongation de quelques jours de mon visa. Une aimable Chinoise m'a expliqué que cela n'était possible que si une personnalité de premier plan approuvait la prolongation du visa. Je me suis immédiatement rendu à la Société pour les relations culturelles avec l'étranger, dont le président Chou-To-nan était l'interlocuteur de Wolf Schenke et de la Société allemande de Chine. Après l'attente habituelle, j'ai été reçu et j'ai reçu le papier si précieux pour moi. Je suis aussitôt retourné à l'office du tourisme. La Chinoise s'est réjouie avec moi de la résolution de mon problème et a conclu en disant que sans cette lettre de Chou-To-nan, j'aurais eu des problèmes et aurais dû quitter le pays immédiatement. Lorsque j'ai voulu commander mon vol pour Moscou, tous les vols vers cette ville étaient complets jusqu'à la date d'expiration de mon visa prolongé. Il est probable que de nombreux conseillers russes rentraient dans leur pays. J'ai donc dû faire un détour par Oulan-Bator, en Mongolie, pour me rendre à Moscou à bord d'un petit avion. Je trouvais ce vol risqué.

Avant de partir, je suis allé voir le consul de Russie à Pékin. Je lui ai demandé conseil sur ce que je devais faire pour pouvoir rester deux ou trois jours à Moscou avec un visa de transit. « Ne pas aller chez Intourist », m'a-t-il conseillé. « Adressez-vous plutôt à Aeroflot, ils ont déjà aidé beaucoup de gens ». J'ai suivi ce conseil. Lorsque je me suis rendu au guichet d'Aeroflot à Moscou, des citoyens de RDA qui ne parlaient pas russe ont essayé devant moi de communiquer avec la fonctionnaire. Elle ne parlait que l'anglais en plus du russe. Sa collègue germanophone venait de partir. J'ai donc servi d'interprète entre les deux parties. Une fois cela fait, j'ai expliqué à la guichetière que je souhaitais rester quelques jours à Moscou avec mon visa de transit. Sans me poser de questions, elle m'a donné sans

hésiter deux bons qui m'ont permis de passer la nuit à l'hôtel de l'aéroport. Le lendemain matin, je suis arrivé en voiture et me suis assis sur la Place Rouge avec un verre de vin, contemplant le Kremlin, le centre du pouvoir. Je n'aurais jamais imaginé faire cela il y a quelques années.

Comme mon hébergement et mon séjour avaient été réglés de manière si agréable, je me suis rendu chez Intourist et j'ai demandé un accompagnateur parlant allemand pour visiter la ville. J'ai pu lire sur les visages de ces messieurs qu'ils étaient assez étonnés de la manière dont j'étais arrivé à Moscou sans qu'ils ne le sachent. Après de longues discussions, j'ai obtenu un accompagnateur. C'était une étudiante russe en germanistique. Elle m'a conduit de la cathédrale Basile aux neuf coupoles à la colline de l'université Lomonossov, en passant par le Grand Théâtre Académique, dont est issu le ballet du Bolchoï. Elle m'a montré les bâtiments récents de style « pain de sucre » et m'a montré la construction actuelle sur les chantiers dominés par les grues. Nous nous sommes retrouvés sur la place Rouge et dans le grand magasin GUM. Lorsqu'elle m'a parlé de la constitution idéale de l'Union soviétique, je n'ai pas pu m'empêcher d'émettre une objection. J'ai mentionné le fait que la Constitution interdisait par exemple aux femmes de travailler dur et j'ai dit : « Mais ne venons-nous pas de voir des femmes utiliser de lourds marteaux-piqueurs sur le mur du Kremlin ? La Constitution écrite ne correspond souvent pas à la réalité constitutionnelle ». Je me suis abstenu de faire d'autres objections, car je ne voulais pas mettre ma sympathique accompagnatrice dans l'embarras. Pour terminer notre voyage, je l'ai invitée à dîner. Elle a refusé en me remerciant et en me disant ouvertement qu'il n'était pas permis d'accepter des invitations de la part de touristes étrangers. J'étais en tout cas satisfait d'avoir eu l'occasion, lors de mon voyage de retour, de me faire une brève idée de la métropole de la superpuissance de l'Est.

À la mi-mars 1958, j'ai pris un vol de retour de Moscou à Berlin. À bord de l'avion, j'ai découvert l'éminent scientifique Manfred von Ardenne. Après la Seconde Guerre mondiale, il avait travaillé avec d'autres scientifiques allemands pour les Russes. Les Américains avaient également transféré des centaines de scientifiques allemands aux États-Unis dans le cadre de l'opération « Paper Clip », parmi lesquels de nombreux chercheurs dans le domaine des fusées et de la conquête spatiale. D'innombrables brevets et documents sur le savoir-faire ont été emportés par les puissances victorieuses. C'était la libération de la propriété intellectuelle, ce qui a laissé

l'Allemagne à la traîne pendant quelques années dans différents domaines. Il s'agissait ici de réparations « modernes ».

Manfred von Ardenne était à la tête de la recherche en République démocratique allemande. J'ai voulu savoir comment ce chercheur de pointe avait été suivi pour sa sécurité. Je n'ai rien découvert de tel. Pas plus qu'à Minsk, où nous avons fait escale et pris un repas. Lorsque nous sommes arrivés à l'aéroport de Schönefeld, j'ai constaté qu'il n'avait même pas été pris en charge par la voiture. Il est monté comme nous dans le bus de desserte et l'a quitté lors d'un arrêt à Berlin-Est. Là non plus, je n'ai pas vu de forces de sécurité civiles à proximité. Un fait surprenant pour moi.

Le résultat de mon voyage de cinq semaines en Chine a été l'établissement des premières relations d'affaires avec les sociétés nationales de commerce extérieur. Personnellement, j'ai été conforté dans ma conviction que ce pays, le plus peuplé de la planète, avec son vaste espace vital, aura une influence déterminante sur l'histoire du monde au XXIe siècle. Je me suis dit que ce pays pourrait même survivre à une attaque nucléaire, contrairement à nous.

Mon activité dans le commerce interzone et mon voyage en Chine ont même fait naître chez certains camarades la question suivante : « Axmann est-il devenu communiste ? » Ceux qui le croyaient se trompaient. Certes, on pouvait se faire une idée des pays du bloc de l'Est depuis son bureau. Mais il est préférable de se rendre sur place et d'y sonder les conditions. C'est ainsi que l'on se rapproche le plus de la réalité. Lorsque j'ai repassé la porte de Brandebourg, j'ai été enrichi par certaines constatations.

Fin avril/début mai 1958, une délégation commerciale de la République populaire de Chine est arrivée en Allemagne pour visiter la foire de Hanovre. Je devais accompagner cette délégation. Comme la chambre de jugement de Berlin avait fixé au 7 mai, après l'audience de la chambre de jugement de Nuremberg, une deuxième procédure d'expiation à mon encontre, j'ai demandé par l'intermédiaire de mon avocat le report de cette date. Il devait motiver sa décision. J'ai visité avec les Chinois une usine d'outils à Bielefeld. Le lendemain matin, alors que je me rendais à la réception de l'hôtel, j'ai découvert sur un journal le gros titre : « L'ancien chef de la jeunesse du Reich guide les Chinois rouges ». Jusque-là, je n'avais pas encore pu informer le chef du détachement de mon passé. J'ai donc acheté tous les journaux disponibles et j'ai informé le chef de la délégation, qui voyageait seul avec moi en voiture sans être accompagné d'un cadre, de mes activités passées. Il prit cela très calmement. Une visite chez Krupp à Essen était prévue. Nous avons fait une halte à Dortmund, où j'ai appris

que les directeurs de Krupp ne souhaitaient pas ma présence en tant qu'accompagnateur. Je connaissais Gustav Krupp von Bohlen-Halbach, et j'étais en prison à Nuremberg avec son fils Alfried, et nous nous sommes rencontrés là, alors que nous étions conduits chez le coiffeur. Mais les nouveaux maîtres de Krupp pensaient et se comportaient tout autrement. Lorsque les Chinois sont rentrés à Berlin, ils m'ont offert un beau cadeau.

Lors d'une prochaine visite d'une délégation commerciale chinoise, je l'ai présentée au président du conseil d'administration de Phönix-Rheinrohr, Mommsen. Ici, je n'ai pas été traité de la même manière que par les gens de Krupp. Les Chinois m'ont conseillé de créer une entreprise qui pourrait s'occuper du commerce avec la République populaire. C'est ainsi que j'ai fondé le China-Kontor avec mon frère et un commerçant de Hambourg. À cette époque, les Chinois avaient encore investi des sommes importantes pour des achats dans la Montanunion d'Europe occidentale. Ensuite, il y a eu un arrêt total. La cause en était l'évolution politique, dont dépendait toujours le développement des affaires dans les pays du bloc de l'Est. Nous nous sommes tournés vers les affaires à Hong Kong. Nous avons alors connu toutes les maladies infantiles des débuts, comme par exemple une fabrication non conforme au modèle ou un retard dans l'expédition convenue, ce qui était très préjudiciable pour les affaires à terme avec les grands magasins et les maisons de vente par correspondance. Au bout de quelques années, la société, dont les fonds propres étaient trop faibles pour de telles opérations à long terme, a été dissoute pour cause d'insuffisance d'actifs.

Ma deuxième audience de la Spruchkammer à Berlin, le 13 août 1958, a été très instructive pour moi. Mon excellent avocat Fritsch, qui avait déjà défendu mes intérêts à Nuremberg, constata d'emblée que le principe élémentaire de la démocratie, à savoir la séparation des pouvoirs, avait été violé dans cette procédure. Il n'était pas acceptable qu'un membre de la Chambre des députés, donc du pouvoir législatif, soit en même temps président d'une chambre de jugement et donc actif dans le pouvoir exécutif. Il a également souligné l'absence d'une Cour constitutionnelle et d'un contrôle des normes.

Il y a été remédié dans la période qui a suivi. Lors de l'audience, des représentants des syndicats sont apparus et ont tenté de faire pression sur moi. Il n'était pas difficile de prouver que nous avions mis en pratique leurs revendications sociopolitiques pour la jeunesse. Un concitoyen juif s'est levé dans la salle et m'a accusé d'avoir menacé plusieurs personnes d'un camp de concentration. Mon avocat a immédiatement pu le convaincre, en

clarifiant les circonstances, qu'il avait été victime d'une erreur et d'une confusion. Alors que je quittais le bâtiment du Sénat sur la Fehrbelliner Platz avec ma femme, le concitoyen juif m'a abordé sur la Hohenzollerndamm et s'est excusé. Il m'a demandé si j'avais besoin de son aide. Ce changement, de l'accusation à l'offre d'aide, m'a surpris.

De mon activité professionnelle dans l'après-guerre, j'ai tiré un profit particulier de mon travail et de ma vie en Espagne. En 1971, j'ai été chargé par une entreprise espagnole, dans laquelle des commanditaires allemands avaient des parts, de travailler en tant que mandataire pour la construction d'un complexe de loisirs dans le sud de Gran Canaria. La nouvelle mission, le contact avec des personnes aimables d'une autre mentalité, le paysage entouré de mer avec les plages, les montagnes et les crêtes escarpées à l'intérieur de l'île ainsi que le climat estival précoce au fil des saisons représentaient pour moi un changement bienvenu. Cela m'a également permis de voir l'Allemagne de l'extérieur pendant une période prolongée. De temps en temps, j'étais en mission à Madrid et j'y retrouvais mon camarade Otto Skorzeny, qui m'avait rendu visite ces derniers temps lorsqu'il se trouvait à Berlin. Il avait un bureau d'ingénieurs et une société d'import-export dans la capitale espagnole. Il m'a parlé de ses activités dans le monde entier, qui l'avaient notamment conduit en Israël, où ses entreprises de commandement pendant la guerre faisaient l'objet d'un enseignement à l'école de guerre de Jérusalem. La dernière fois que je suis allé le voir à son domicile et à son bureau, il souffrait déjà d'une légère paralysie due à une tumeur à la tête. J'ai porté le porte-documents de cet homme imposant et géant jusqu'à l'ascenseur. Mais lorsqu'il était au volant de sa voiture, il l'amenait à destination en toute sécurité et avec agilité à travers le trafic effréné de Madrid. J'ai appris son décès le 6 juillet 1975 en lisant le journal dans l'avion. Des amis espagnols ont fait dire une messe pour lui, à laquelle j'ai pu assister en sa mémoire pendant mon séjour à Madrid. L'un des plus courageux nous avait quittés.

En 1976, je suis retourné en Allemagne et j'ai obtenu un emploi dans l'agence de renseignements économiques et commerciaux Creditreform, que mon ami Dieter Robbert a créée à Berlin et dirigée pendant de nombreuses années en tant que propriétaire, et qui porte aujourd'hui le nom de Creditreform Berlin Wolfram KG. À l'âge de 73 ans, j'ai pris une retraite qui, dans mon cas, ne méritait pas vraiment ce nom.

Aucune génération ne peut choisir l'époque dans laquelle elle souhaite vivre. Chaque génération doit se confronter à l'époque dans laquelle elle est née. Ma génération a vécu une époque où, dans son enfance et sa jeunesse,

elle a plus ou moins subi les effets de la Première Guerre mondiale, de la défaite, de l'effondrement et de l'inflation. S'ensuivirent des années de fragmentation interne et de faiblesse vis-à-vis de l'extérieur, d'humiliation politique, de détresse économique, de chômage douloureux et de remise en question des valeurs éthiques héritées. Deux voix doivent nous parler à ce sujet. L'une pour les relations intérieures, l'autre pour les relations avec les puissances extérieures et leur comportement. Le Ministre-Président Otto Braun, qui a gouverné la Prusse pendant presque toute la durée de la République de Weimar, a écrit dans ses mémoires :

« Le Parlement a complètement échoué. Aucun parti ne voulait assumer la responsabilité des mesures impopulaires et indispensables, chacun les rejetait sur l'autre et tous ensemble sur le gouvernement. Les paroles prononcées par Brüning en Silésie en janvier 1931 : 'Les partis devraient avoir le courage de dire la vérité au peuple', n'ont pas été entendues... en vain, le Parlement persista dans ses agissements suicidaires, qui non seulement mettaient en danger le régime parlementaire, mais discréditaient également la démocratie auprès du peuple ».

L'autre voix appartient au Dr Gustav Stresemann, Ministre des affaires étrangères très en vue, qui, l'année de sa mort en 1929, a exprimé son chagrin au diplomate anglais Bruce Lockhart :

« J'ai fait entrer mon pays dans la Société des Nations, j'ai signé le traité de Locarno, j'ai donné, donné et encore donné, jusqu'à ce que mes compatriotes se retournent contre moi ... Cela fait maintenant quatre ans que nous avons signé Locarno. S'ils m'avaient fait une seule concession, j'aurais gagné mon peuple. Mais ils n'ont rien donné, et les minuscules concessions qu'ils ont faites sont toujours arrivées trop tard. Quant à la jeunesse allemande, que nous aurions pu gagner à la paix et à une nouvelle Europe, nous l'avons perdue pour les deux. C'est ma tragédie et leur faute ».

C'est dans le contexte de ces conditions esquissées par ces politiciens de la République de Weimar qu'Adolf Hitler et son mouvement se sont élevés dans la lutte contre le communisme. Après la prise du pouvoir, nous nous sommes concentrés si intensément sur notre domaine d'activité que nous étions peut-être parfois aveugles à ce qui se passait dans les champs à droite et à gauche. Lorsque la guerre a éclaté, c'est surtout la jeune génération qui s'est battue avec détermination, non seulement pour assurer son avenir, mais aussi pour préserver les fruits de son propre travail personnel. Jusqu'au bout, avec honneur.

En cette cinquantième année après la fin de la guerre, l'inutilité des sacrifices a été soulignée à maintes reprises. Je ne peux pas croire que le sacrifice de la jeunesse au cœur pur se perde dans les éons sans laisser de traces. Dans l'enfer des derniers jours de la guerre, ces heures du destin ne

pouvaient pas être surmontées par l'intellect. J'ai prié pour que la voix intérieure m'indique la bonne décision et le bon chemin. Nous avons pensé avec désespoir à nos parents et avons vécu les terribles douleurs que la guerre a apportées avant sa fin. Mais il ne s'agissait pas, lors du dernier combat, de prolonger la vie de Hitler de trois jours. Ceux qui pensent cela ne nous ont pas compris. Il s'agissait de montrer que la fidélité ne vient pas du monde. J'ai souvent dû penser à la profession de foi de Karl von Clausewitz,

> *« qu'un peuple ne doit rien respecter de plus que la dignité et la liberté de l'existence ; qu'il doit les défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang ; qu'il n'a aucun devoir plus sacré à remplir, aucune loi plus haute à obéir ; que la tache d'une lâche soumission ne pourra jamais être effacée. ... que même la disparition de cette liberté, après une lutte sanglante et honorable, assure la renaissance du peuple et constitue le noyau de la vie à partir duquel un nouvel arbre prendra un jour des racines plus sûres ».*

Après la guerre, la grande ombre qui pèse sur l'histoire du passé récent s'est révélée : l'extermination des juifs. Combien de fois m'a-t-on demandé : « Que savais-tu d'Auschwitz ? » Je n'ai pas été devant les camps d'Auschwitz ou de Majdanek, et encore moins vécu ces camps de l'intérieur. En tant que témoin oculaire, je ne peux pas faire de déclaration authentique à ce sujet. Bien que secrétaire d'État, je n'ai pas participé à la conférence de Wannsee et je n'ai pas entendu mes collègues parler de la solution finale au sens d'une extermination physique. Après 1945, dans le camp d'internement de Langwasser, j'ai demandé au secrétaire d'État Dr. Klopfer s'il avait participé à la conférence de Wannsee. Il m'a nié toute décision d'extermination physique. Il n'a pas non plus été inculpé par le Tribunal militaire international de Nuremberg.

Il est cependant certain que les juifs ont été tués intentionnellement sous le Troisième Reich. Je ne me réfère pas au témoignage du chef de l'Einsatzgruppen Otto Ohlendorf, mais aux rapports de soldats après 1945 qui ont participé à des exécutions pendant la guerre et qui ont prêté serment de garder le silence à ce sujet. La discussion en catimini sur l'ampleur et les méthodes de l'extermination ne devrait pas contribuer à relativiser l'extermination. Toute personne qui se sent obligée de dire la vérité et qui a accompli son devoir sous le Troisième Reich est intéressée à obtenir des informations sur ce qui s'est réellement passé, d'autant plus qu'à l'étranger aussi, les données sont très différentes. Il serait anormal que cela ne provoque pas d'irritation. Mais comme cette question de l'extermination des juifs pèse si lourdement sur notre passé, je regrette vivement qu'elle n'ait pas été examinée dès le départ par une commission internationale

composée de chercheurs. Des centaines de personnes ont été pendues en Allemagne après 1945, des milliers et des milliers d'autres ont été jetées en prison, bien plus de cent mille – jusqu'aux jeunes filles leaders – ont été internées sans procès, et des millions de simples camarades de parti ont perdu leur emploi.

La jeunesse n'avait rien à voir avec l'extermination des juifs. Comment aurait-elle pu se battre en sachant cela ? Qui peut en vouloir aux survivants des victimes de ne pas pouvoir l'oublier ? Nous non plus, en tant que personnes concernées, nous ne l'oublierions pas. Les morts ne peuvent pas être ramenés à la vie. C'est pourquoi une réparation matérielle par la génération au moment des faits ne sera pas à rejeter. Mais faire peser cette charge sur les jeunes générations du futur n'engendrerait rien de bon.

Qui a jamais voulu charger de prestations expiatoires les descendants de ceux qui étaient responsables du génocide des Indiens ou de l'esclavage des Noirs, dont des millions de personnes ont été victimes ? La jeune génération d'aujourd'hui et de demain n'a aucune raison de traverser l'histoire le dos courbé, en se sentant coupable et en portant des vêtements de pénitence. D'énormes problèmes les attendent, qu'il s'agisse de la préservation de la planète et de l'environnement, de la lutte contre la criminalité et la mafia de la drogue et de nombreux phénomènes de dégénérescence. Leur résolution ne sera possible que si le sens commun est une réalité vécue et non un vain mot, si l'esprit du matérialisme pur et dur est dépassé.

Puisse-t-il y avoir encore une fois une jeune génération qui se sente assez courageuse et forte pour retrousser ses manches et s'attaquer aux tâches énormes sans les hypothèques du passé ! Non pas par des cocktails Molotov et des incendies criminels, mais par l'apprentissage, la formation et le travail sur soi-même. Ce n'est qu'ainsi que les problèmes transfrontaliers en Europe pourront être résolus. On ne peut qu'espérer que les prochaines générations ne se trouveront jamais dans la situation de crier au désespoir :

Cela ne peut tout de même pas être la fin !

ILLUSTRATIONS

Artur Axmann (au centre) avec ses parents et ses frères, 1916

Le petit Artur Axmann 2e range 3e à gauche dans l'arrière-cour de Wedding

Réunion des chefs du Reich de la JH, Noël 1928, Plauen i. Vogtland : le Reichsführer JH Kurt Gruber prend la parole

Hitler avec le chef de la JH de Berlin Robert Gadewoltz (à droite de Hitler) pendant la période de combat

Manifestation du NSDAP à l'occasion des Journées de la jeunesse du Reich à Potsdam en 1932 : Hitler avec Baldur von Schirach (à droite) et la dirigeante du Bund Deutscher Mädel Elisabeth Greif-Waiden

Amiral von Trotha, chef d'honneur de la JH navale

Eduard Ritter von Schleich, chef d'honneur de la JH aéronautique

Artur Axmann avec l'ambassadeur anglais sir Neville Henderson lors du Reichskampf des Berufswettkamps à Hambourg, 1938

Délégation de la JH sur le Mont Fuji, la montagne sacrée des Japonais, 1938

L'ambassadeur japonais Oshima invité par la direction de la jeunesse du Reich

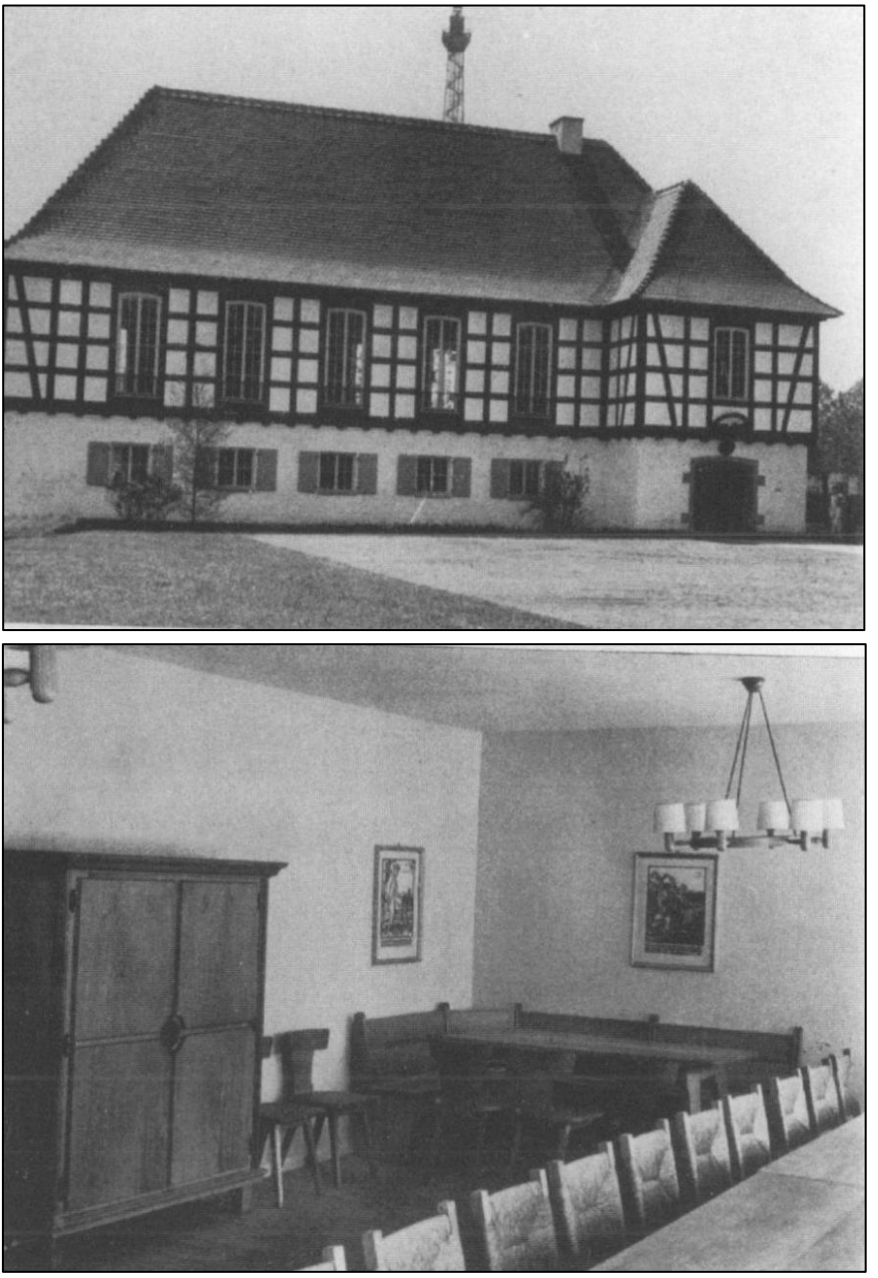
(C = Stabsführer Helmut Möckel ; G = Obergebietsführer Dr. Schlünder)

Artur Axmann avec une délégation cycliste italienne dirigée par le chef adjoint de la jeunesse italienne Bonamici à travers Berlin

École des guides (filles) du Reich à Potsdam

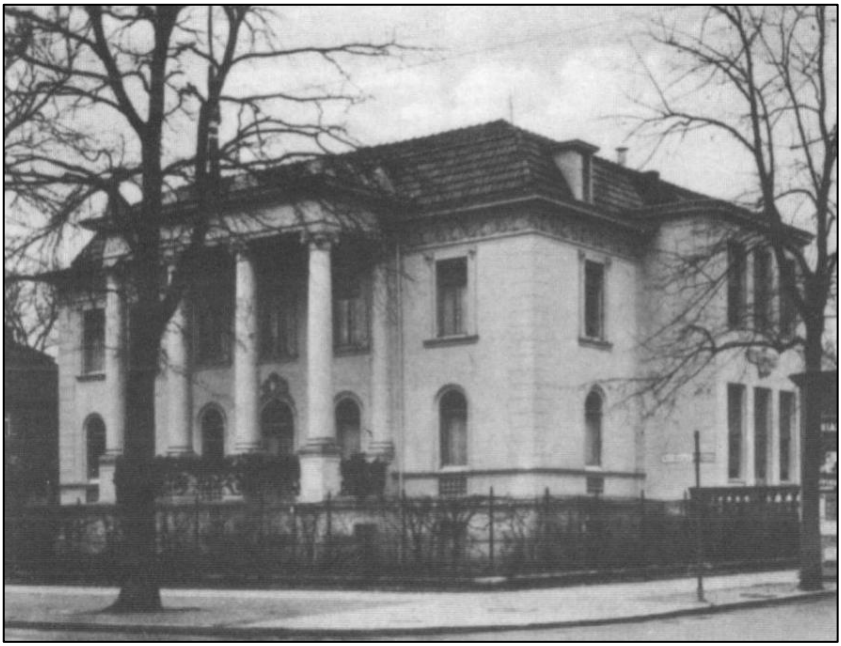
Baldur von Schirach avec Trude Mohr Bürkner (à droite avec des lunettes), référente du Reich pour le BDM

Fondation de l'Union européenne de la jeunesse à Vienne, septembre 1942



Maison de la JH dans le parc Goethe à Berlin-Wedding, architecte Prof. Hans Dustmann

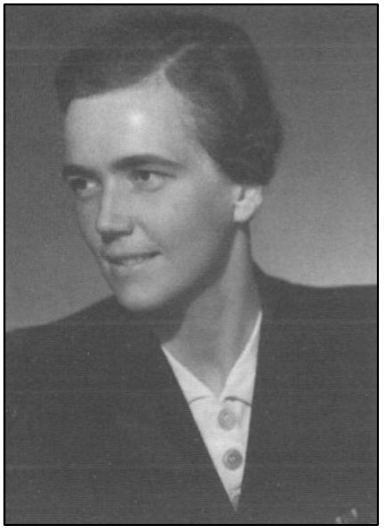
Mädellanddienst-Lehrhof Wünschendorf et Reichslanddienst Führerinnenschule (école des guides (filles))



École des chefs du Reich de la JH

Hartmann Lauterbacher, adjoint et chef d'État-major de Baldur von Schirach

Helmut Möckel, adjoint et chef d'État-major d'Artur Axmann



Dr. Jutta Rüdiger, BDM-Reichsreferentin

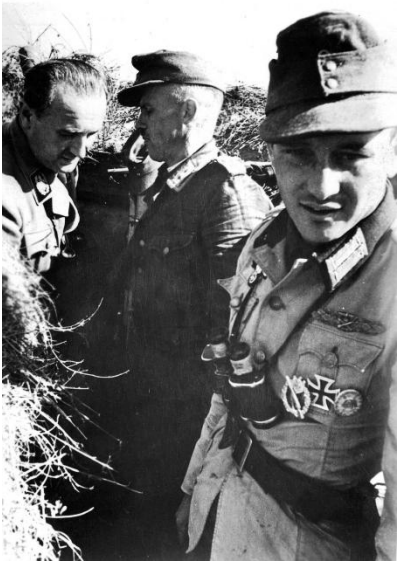
Dr Gertrud Huhn, médecin du Reich du BDM, tombée le 2 mai 1945 au pont de Weidendammer, Berlin

Artur Axmann avec Mussolini à Rome en 1941

Jutta Rüdiger (au centre) avec Pilar Primo de Rivera (à droite), dirigeante espagnole de la jeunesse et des femmes, et le Dr Testa, dirigeante italienne de la jeunesse

Artur Axmann lors de son évacuation du Hauptverbandsplatz, 1941

Artur Axmann alors sous-officier



Artur Axmann alors chef de la jeunesse du Reich auprès des soldats au front

Appel des volontaires du Reich du 7 octobre 1944 au château de la ville de Potsdam ; de g. à dr. : Oberbannführer Bärenfänger, Hauptbannführer Dickfeld, Obergebietsführer Dr. Schlünder, Oberbannführer Werner Tönniges, Bannführer Hohenhausen, Standortführer von Potsdam.

Artur Axmann avec le premier commandant de la 12e division blindée SS « Hitlerjugend » Fritz Witt

Volontaires biélorusses à Troppau lors de l'appel, juillet 1944

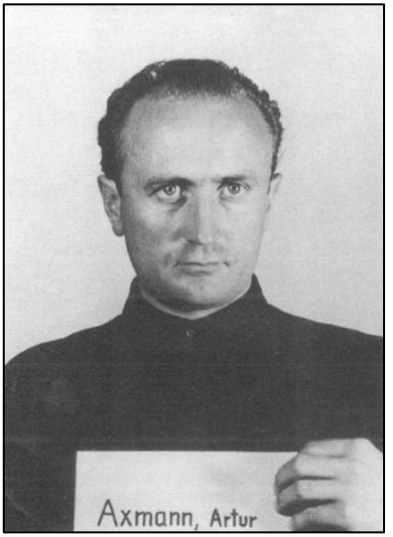
Des volontaires kamikazes, Auslandshaus de la JH à Gatow

Lors d'une manifestation au palais des sports : (de gauche à droite) le commandant de régiment Wünsche, le commandant de division Witt, le commandant de régiment Mohnke de la division « Hitlerjugend »

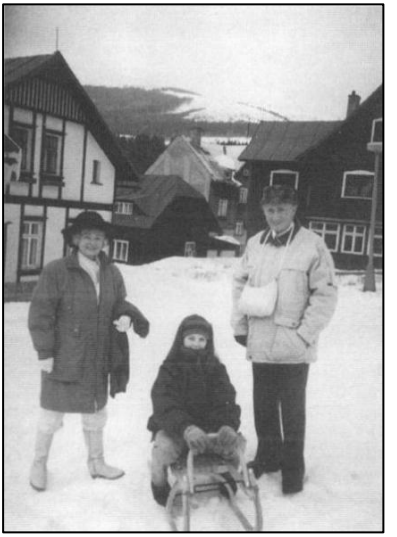
Jeunes hitlériens ayant fait leurs preuves pendant la guerre, ici, avec le Ministre du Reich, Dr. Goebbels

Artur Axmann avec Adolf Hitler le 20 mars 1945

Artur Axmann lors d'un interrogatoire par M. Musmanno, juge président du procès des Einsatzgruppen au Tribunal militaire international de Nuremberg



L'auteur devant le tribunal militaire de Nuremberg



Artur Axmann avec sa femme et Enkenlin, 1993

Autres livres traduits ou distribués par Valérie Devon/Didi18edition.com

Ernst Böhm – *Les ordres des commandants d'Auschwitz*

Arthur Butz – *La mystification du XX^e siècle*

Alfred Rosenberg – *Le mythe du XX^e sicèle*

Benton L. Bradberry – *Le Sale Boche raconté aux braves gens*

Michael Collins Piper – *Le complexe de Caïphe* (épuisé)

John Gimbel – *Science, Technologie et Réparations*

Thomas Goodrich – *Tempête diabolique (Hellstorm)*

Else Löser – *Pologne et les falsifications de l'histoire polonaise*

Arnold Leese :

– *Les guerres de survie juives*
– *Hors des sentiers battus ou les deux vies trépidantes d'un vétérinaire antijuif*
– *Meurtres rituels juifs*
– *Sottise du Gentil : les Rothschild*

Gerard Menuhin – *Dites la vérité et vous humilierez le diable* (épuisé)

Germar Rudolf – *Déborah Lipstadt et l'holocauste* (publié chez Akribeia)

Julius Streicher – *Le testament politique de Julius Streicher*

Udo Walendy – *Le contrat de transfert et la fièvre du boycott de 1933*

Auteur anonyme – *Quand les « victimes » dictent leurs lois* (6 volumes)

Jacqueline Berger :

– *La Philosophie universelle ou comment échapper à l'Enfer ici-bas*
– *La Mythologie – Une brèche dans l'abîme ?*
– *Les Mystères dévoilés*
– *Christianisme, invention du judaïsme*

Anonyme – *Europa, la dernière bataille* – Le livre

Denis Wise – *Adolf Hitler, la plus grande histoire JAMAIS racontée !*

Henri Turner – *L'accession au pouvoir de Hitler financée par l'argent juif : mythe ou réalité ?*

Wilhelm Kammeier *:*

– *La falsification de l'histoire allemande*

– *Nouvelles preuves de la falsification de l'histoire allemande*

– *La falsification de l'histoire du christianisme primitif*

Herman Wieland – *Atlantide, Edda et Bible*

Monika Schaefer – *Pardon Maman, j'avais tort à propos de l'Holocauste*

Carlos W. Porter – *Dans mon imagination, c'était vrai* (Made in Russia : the Holocaust)

J. Graf, C. Mattogno, T. Kues – *Les camps d'« extermination » de l'Aktion Reinhardt*

Gerd Schultze-Rhonhof – *1914-1945 : la deuxième Guerre de Trente ans ou le grand suicide européen*

Cesare Santoro – *Quatre années d'Allemagne de Hitler vues par un étranger*

Julius Schaub – *Dans l'ombre de Hitler*

Erkki Hautamäki – *La Finlande dans l'œil du cyclone – Le dossier S-32 du maréchal C. G. E. Mannerheim Documents secrets de 1932 à 1949*

Otto Wagener – *Mémoires d'Otto Wagener – Chef d'État-major de la SA de 1929 à 1932*

Alfred Konder – *L'arbre généalogique d'Adolf Hitler*

Michael Collins Piper – *Les Chèvres de Judas*

Colin Jordan – *National-Socialisme, l'avant-garde de l'avenir*

Hermann Giesler – *Un autre Hitler*

Otto Ernst Remer – *Complots et trahison autour de Hitler*